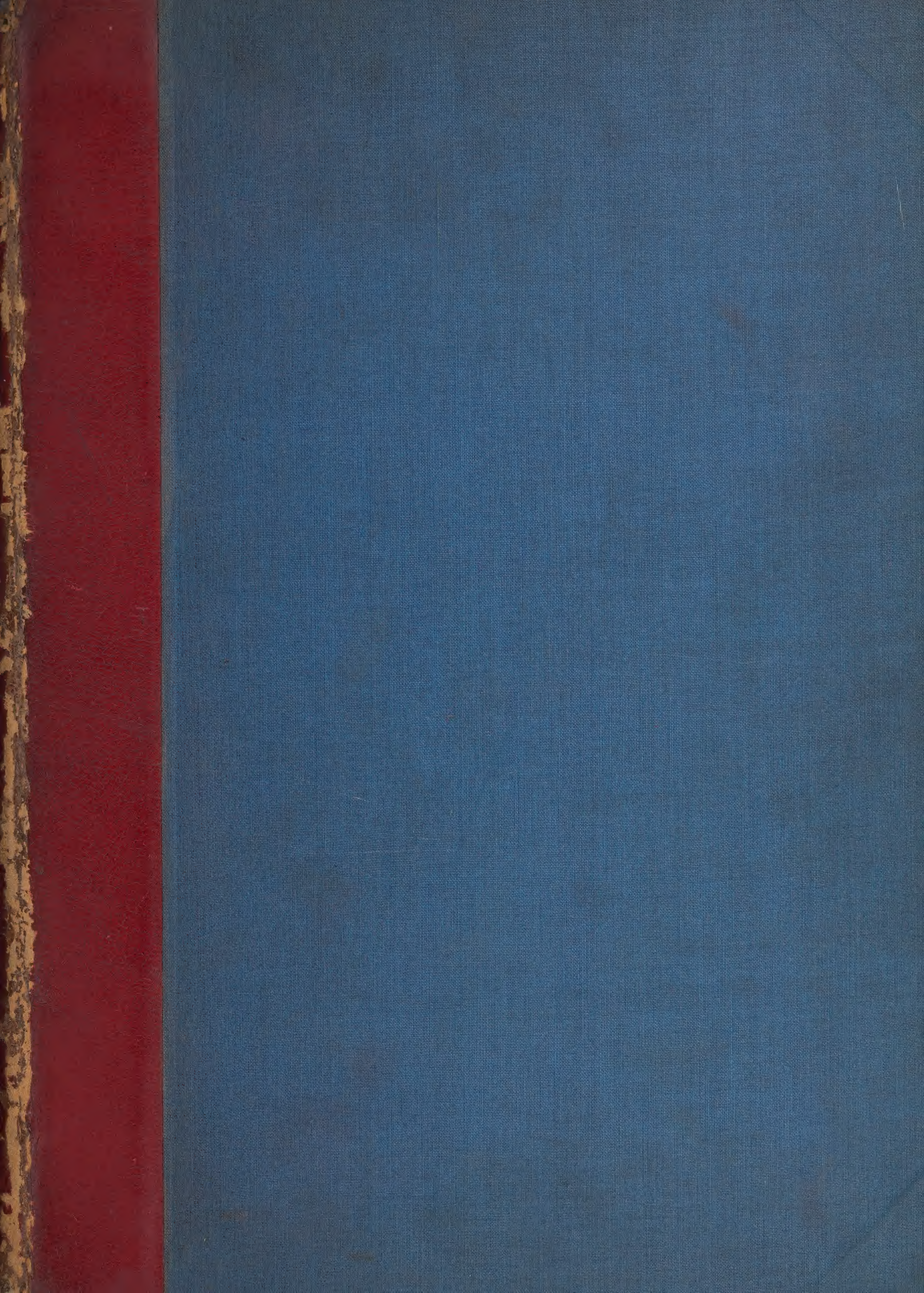


LE COSTUME

DES

HABITANS DES ILES BRITANNIQUES

DÉCRIT

PAR M.r AMBROISE LEVATI.

PRÉFACE.

La Grande-Bretagne, dont l'extrême opulence est le fruit d'une industrie qui lui a donné l'empire des mers, et l'a placée dans le petit nombre des états qui décident du sort des empires, la Grande-Bretagne, disons-nous, présente un spectacle magnifique aux yeux du philosophe, du guerrier et du politique. L'univers voit avec étonnement la supériorité que l'Angleterre a acquise depuis un demi-siècle sur les autres états, et les immenses progrès qu'elle a faits dans tous les arts qui contribuent au bonheur de la vie privée, et à la grandeur des nations.

La prospérité et la puissance de l'Angleterre sont une nouvelle preuve d'une vérité incontestable consacrée par l'histoire, c'est que tous les peuples qui se sont adonnés à la marine ont joué un rôle important sur la scène du monde. Tyr, devenue la reine des mers, s'enrichit des dépouilles de l'univers, et la peupla de ses colonies. Athènes domina par ses flottes sur les autres états de la Grèce. Carthage disputa à Rome l'empire de l'univers, et cette dernière république ne commença à étendre ses conquêtes hors de l'Italie, que quand ses vaisseaux se furent répandus sur la Méditerranée. Venise, du sein de ses lagunes, fit trembler l'orient par sa marine, et enrichit l'occident par son industrie. Peu s'en fallut que l'Espagne ne parvînt à la monarchie universelle, dans les tems où ses flottes venaient de découvrir le nouveau monde. La Hollande, pauvre et opprimée sous la tyrannie du sombre Philippe II, trouva dans ses vaisseaux la source de ses richesses, ainsi que le germe de sa grandeur et de sa liberté (1). Enfin, du milieu de ses écueils, et malgré les agitations d'un gouvernement non moins orageux que les mers dont elle est entourée, l'Angleterre est arrivée au comble des richesses et de l'opulence, et a fait pencher en sa faveur la balance de l'Europe.

(1) Thomas. *Elog. du Duguay-Trouin*, pag. 2.

Le spectacle qu'offrent la marine et le commerce de l'Angleterre n'a point d'exemple dans l'histoire des nations. En Europe, elle tient les clefs de l'Adriatique et de la Méditerranée; elle commande l'embouchure de la mer Noire comme celle de la Baltique, et ses flottes dominent dans l'Archipel. En Amérique elle oppose une barrière à la Russie vers le pôle, et aux Etats-Unis vers les régions tempérées. Sous la zône torride elle commande dans les Antilles, entoure le golfe du Mexique, et occupe, sur la route de l'Europe en Asie, le roc de Sainte-Hélène, dont elle a fait un point de communication entre les deux mondes. En Afrique, du sein de l'île consacrée autrefois, sous l'emblême de la croix, à la sûreté des pavillons de la chrétienté (1), elle tient en respect les puissances barbaresques. Du pied des colonnes d'Hercule, elle porte la terreur jusques au fond des pays du More. Elle a élevé sur les rivages de l'Atlantique les forts de la Côte-d'or et de la montagne de Léon (2), et c'est de là qu'elle s'élance sur la proie laissée par la race des Nègres aux nations européennes. Sur le même continent au delà des tropiques, et dans la partie la plus avancée vers le pôle austral, elle s'est assurée un asile sous le cap des tempêtes. A l'endroit où l'Espagnol et le Portugais n'avaient vu qu'un lieu de relâche pour leurs vaisseaux, et le Hollandais une plantation, l'Angleterre a fondé une colonie, qui est comme une nouvelle population britannique; et joignant l'activité anglaise à la patience du Batave, elle va reculant maintenant autour du cap de Bonne-Espérance les confins d'un établissement, qui formera dans le midi de l'Afrique, un état égal à celui qu'elle a fondé autrefois dans le nord de l'Amérique. De ce nouvel établissement elle étend ses regards sur la route des Indes, choisit et occupe les stations les plus convenables aux intérêts de son commerce, et domine ainsi sur les échelles de l'Afrique dans un autre hémisphère. Enfin, non moins redouté dans le golfe persique et dans la mer d'Erytrée, que sur l'océan pacifique et dans l'archipel des Indes, l'empire britannique, auquel sont désormais soumises les plus belles contrées de l'orient, voit régner ses Facteurs sur quatre-vingt millions de sujets. Les conquêtes de ses marchands commencent en Asie au point où ont terminé celles d'Alexandre,

(1) L'île de Malte.
(2) Sierra-Leone.

et où n'a pu arriver le dieu Terme des Romains. Aujourd'hui, des rives de l'Indus aux frontières de la Chine, et des bouches du Gange aux sommets du Tibet, tout reçoit la loi d'une compagnie marchande, qui a ses comptoirs dans une rue étroite de la ville de Londres. C'est ainsi que d'un centre unique, au moyen d'institutions vigoureuses, et par suite de ses progrès dans tous les arts, une ile, qui serait à peine comptée parmi les iles du troisième ordre de l'archipel océanique, fait sentir les effets de son industrie et le poids de sa puissance jusqu'aux extrémités des quatre parties du monde, en même tems qu'elle en peuple et en civilise une cinquième (1).

Historiens anglais.

Une nation aussi fameuse et aussi extraordinaire ne pouvait manquer d'avoir des historiens, comme elle en a eu en effet d'excellens dans les Humes, les Robertson, les Henry et les Adams. Le premier écrivit une *Histoire générale de l'Angleterre depuis l'invasion de César jusqu'en* 1485, où elle se rattache aux histoires particulières des maisons de Tudor et de Stuart. Robertson a composé une *Histoire de l'Ecosse sous les règnes de Marie Stuard et de Jacques V, jusqu'à l'avènement de ce prince à la couronne d'Angleterre*, et a mis à la tête un *Abrégé de l'histoire de l'Ecosse dans les tems qui ont précédé ces époques*. Adams a donné aussi un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, où il a traité avec autant d'érudition que de nouveauté, de la religion, des franchises, des lois, des sciences, des lettres, des arts, du commerce, de la monnaie, de la navigation, des usages et de mœurs de sa nation (2).

Auteurs qui ont écrit sur le costume anglais.

L'Angleterre a eu aussi d'habiles écrivains qui ont illustré ses antiquités, et retracé le costume de ses habitans au moyen de planches bien gravées et bien coloriées. Parmi le grand nombre de ses écrivains, dont il serait trop long de rapporter ici les noms, nous nous bornerons à citer deux des principaux, dont l'un est Strutt, qui, artiste lui-même, a fait un ouvrage sur les antiquités de son pays, et sur les variations du goût et des habitudes nationales re-

(1) Dupin. *Force commerciale de la Grande-Bretagne, Introduction.*

(2) M.r Bertolotti, qui est très-versé dans la connaissance de la langue et de la littérature anglaises, a traduit l'ouvrage d'Adams, et recueilli sur les habitans de la Grande-Bretagne une foule de notions nouvelles qu'il nous a communiquées; ensorte que le public devra lui savoir gré d'une partie de la description que nous allons faire du costume de ce peuple.

lativement aux arts; et l'autre est Smith, lequel a donné dans deux ouvrages la description des mœurs des habitans des iles Britanniques, à partir de l'époque la plus ancienne jusqu'aux tems modernes. Ces deux écrivains ont cela de particulier, qu'ils procèdent toujours par ordre chronologique, et conduisent comme par la main le lecteur de siècle en siècle, et de révolution en révolution.

Dupin.

Outre ses écrivains nationaux l'Angleterre en a encore eu d'étrangers, parmi lesquels on distingue plus qu'aucun autre M.r Dupin, qui a publié en 1820 la relation de ses voyages dans la Grande-Brétagne, depuis 1816 jusqu'en 1819 (1). Cet écrivain a cherché à se former une juste idée de ce que fut la puissance britannique dans le tems de ses plus grands efforts, et à connaître ses forces physiques, et encore plus les élémens et les effets admirables de son industrie. Son grand ouvrage est divisé en trois parties, dont la première traite de l'état de l'armée sous le titre de *force militaire de la Grande-Bretagne*; la seconde de sa marine sous celui de *force navale*, et la troisième, intitulée *force commerciale*, présente le tableau merveilleux de son commerce.

Voyage d'un Français.

Un autre Français, qui avait demeuré plus de vingt ans en Amérique, voulut voir l'Angleterre et y passa deux ans, libre de toute affaire d'intérêt et de tout soin. Il eut pour compagne de son voyage son épouse qui était Anglaise, et à laquelle il fut redevable, entre autres avantages, de la connaissance et de l'amitié d'un grand nombre de personnes également recommandables par leur savoir, par leur caractère et par les agrémens de leur esprit. Il avait fait une étude profonde de la langue anglaise, qu'il parlait et écrivait avec facilité; ensorte que loin de rencontrer en cela un obstacle à ses vues, il y trouvait au contraire un moyen facile de s'instruire: son journal fut même d'abord écrit en Anglais, puis traduit. Ayant réfléchi ensuite qu'il n'existait pas de relation de voyage en Angleterre écrite par un Français, ou au moins qu'on n'en connaissait aucune qui méritât d'être citée, ce voyageur voulut suppléer à ce défaut. « Faujasde Saint-Fond ne chercha et ne décrivit que

(1) *Voyages dans la Grande-Bretagne entrepris relativement aux services publics de la guerre, de la marine, et des ponts et chaussées en* 1816, 1817, 1818, *et* 1819 *par Charles Dupin. Paris*, 1820.

les minéraux. Mesdames Rolland, de Genlis, et de Stael n'ont parlé qu'incidemment de ce qu'elle ont vu, et ont été plus curieuses de se faire connaître elles-mêmes que l'Angleterre. Le chevalier Hamilton n'a donné que la chronique scandaleuse d'une cour plus que galante, et Sully ne s'est occupé que de son ambassade » (1). Ces considérations l'engagèrent donc à publier son voyage, qui fut accueilli avec beaucoup de faveur comme étant écrit sans préjugé et sans passion, et uniquement dicté par l'amour de la vérité. Lorsqu'il conçut le dessein de voyager et d'écrire, il ne s'assujétit à aucun système, ayant résolu seulement d'examiner avec toute l'attention dont il était capable les divers objets qui s'offriraient à sa vue, et de les décrire dans une indépendance absolue de toute passion et de tout préjugé national ou anti-national (2).

Ouvrage du comte Ferri de S. Constant.

Après avoir fait un long séjour en Angleterre, le comte Ferri de Saint-Constant a publié un ouvrage considérable intitulé *Londres et les Anglais* (3). Il observe dans son introduction qu'il y a bien peu d'écrivains qui aient dépeint les Anglais d'une manière fidèle et impartiale: et, dans ce nombre, il ne fait mention que de l'auteur du *Tableau de la Grande-Bretagne*, qui, selon lui, mérite beaucoup d'éloges. Il cite néanmoins dans le cours de son ouvrage d'autres écrivains, qu'il dit avoir fait d'excellentes observations sur l'Angleterre et sur les Anglais, tels que l'auteur de Londres Grossey, l'auteur anonime du *Voyage philosophique d'Angleterre*, et celui de l'ouvrage qui a pour titre *Mémoires de mes voyages en Angleterre.* Ces écrivains sont en effet les seuls qui aient bien peint la nation anglaise; et c'est une chose bien remarquable qu'ils soient tous étrangers, et qu'aucun Anglais n'ait traité cette matière. Les nombreuses relations qu'ont publiées les Anglais sur la Grande-Bretagne en général, et sur presque toutes ses parties, se bornent ou à l'histoire naturelle du pays, ou aux particularités pu-

(1) *Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années* 1810 *et* 1811, *avec des observations sur l'état politique et moral, les arts, et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages de ses habitans.* Tom. II. in 8.° *Paris*, 1816.

(2) *Ibid. Préface.*

(3) *Londres et les Anglais par J. L. Ferri de S.t Constant. Paris, Colnet et Debray, an XII.* 1804, 4 vol. in 8.°

rement topographiques, ou enfin à quelques descriptions pittoresques et sentimentales (1).

Autres écrivains

Des quatre écrivains que nous venons de citer, aucun, comme l'a observé le comte Ferri, n'a embrassé dans toutes ses parties le sujet qu'il avait à traiter; et s'attachant de préférence à quelques-unes d'elles, ils n'ont donné sur les autres que des notions imparfaites. L'auteur même du *Tableau de la Grande-Bretagne*, qui passe pour l'ouvrage le plus considérable sur l'Angleterre, a donné avec beaucoup d'exactitude, pour le tems où il écrivait (1788), la *Description de l'empire britannique, le tableau de sa constitution et de ses lois, l'état de son commerce et de ses finances*, tandis qu'il passe rapidement sur tout ce qui se rapporte aux sciences, aux lettres, aux beaux arts, et aux opinions politiques. En s'imposant plus de concision que n'en a mis M.r Baert dans les matières qu'il a traitées, M.r Saint-Constant s'est flatté de donner aux autres parties une étendue suffisante, et l'on peut dire qu'il a atteint son but.

Baretti Rezzonico.

Baretti a donné dans ses *Lettere famigliari* une description agréable de divers endroits de l'Angleterre, où il avait séjourné près de dix ans: pays qu'il appelait la *noble*, la *glorieuse* Angleterre, et sur lequel il priait Dieu de répandre toutes sortes de biens. Il était si versé dans la connaissance de la langue anglaise, que son Dictionnaire est encore le plus estimé des Anglais-mêmes: ce qui l'a mis en état d'acquérir des notions exactes sur divers lieux et sur plusieurs usages de l'Angleterre, et par conséquent d'en parler savamment. Un autre Italien, le comte Rezzonico *della Torre*, a fait en 1787 un voyage en Angleterre, et en a décrit les parties principales dans un Journal, qui commençait au 16 août et finissait au 21 septembre de la même année. Il a été fait des ouvrages d'une profonde érudition sur le gouvernement, sur les richesses, sur la politique et sur les mœurs de l'Angleterre; mais nous ne connaissons pas d'autre Italien qui ait étendu, comme Rezzonico, ses recherches sur un aussi grand nombre d'objets dans les différentes parties de cette contrée, ni qui ait mis la même vivacité de coloris dans les descriptions qu'il fait des parcs, des édifices, des collections, des ruines de châteaux, de

(1) *Bibliothèque universelle des voyages*, Tom. III. *pag.* 226.

monastères et de temples anciens, de l'horreur des cavernes, des charmes de la campagne et de l'industrie des villes (1).

Tels sont les écrivains que nous avons particulièrement pris pour guides dans le tableau que nous allons présenter du costume d'une nation, qui n'est pas moins extraordinaire sous le rapport de son gouvernement et de sa religion, que sous celui de ses usages; de ses arts, de son commerce, de sa navigation et de ses révolutions: ce qui a donné à Thompson un juste motif d'appeler la Grande-Bretagne: *la terre superbe, où vit encore le souvenir d'anciennes querelles qui coûtèrent tant de sang à l'Angleterre, jusqu'à l'heureuse époque où la paix resserrant les liens de la concorde, l'industrie et l'abondance, qui sont les uniques lois et les fidèles gardiennes de la liberté, assurèrent à ses enfans l'empire du monde, dont elle fit elle-même l'admiration* (2).

(1) Voyez les ouvrages du comte Rezzonico *della Torre*, publiés par Mocchetti, professeur, ainsi que son *Voyage en Angleterre*, imprimé dernièrement à Venise par les soins de M.r Barthélemi Gamba.

(2) Thompson. *Les Saisons* traduites par M.r Leoni.

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

DES ILES BRITANNIQUES.

Division et confins.

Le pays qu'on appelle à présent *Royaume de la Grande-Bretagne* comprend l'Angleterre proprement dite, l'Ecosse et la principauté de Galles, l'Irlande, les archipels des Orcades, de Shetland et des Hébudes qui appartiennent à l'Ecosse, celui des Sorlingues, les iles de Wight, d'Anglesey et de Man appartenant à l'Angleterre, et sur les côtes de France les iles Guernesey, Jersey, Jark et Alderney (1). Que si nous ne parlions pas ici seulement de la division géographique, mais encore de là division politique de ce pays, nous devrions ajouter à ces possessions, Gibraltar en Espagne, le groupe d'Helgoland vis-à-vis l'embouchure de l'Elbe et du Wéser, le groupe de Malte dans la Méditerranée, et les établissemens immenses qu'a cette puissance dans les deux Indes, et dont nous venons de faire mention. Mais nous ne nous proposons de donner ici que la description des iles de la Grande-Bretagne, c'est-à-dire de celles qui forment l'archipel britannique qu'entoure l'océan atlantique, qu'on appelle la mer d'Allemagne et du nord à l'est, et la Manche au midi de l'Angleterre. Cet archipel s'étend en longitude depuis le 1.er degré 25′ jusqu'au 13.e, et en latitude depuis le 50.e jusqu'au 61.e degré.

Connaissances géographiques des anciens sur la Grande-Bretagne.

Les anciens n'eurent que peu de notions sur la géographie de ces iles. César, qui le premier y arbora l'étendard de Rome, et les montra à ses successeurs sans les leur transmettre, fut aussi le premier qui en donna la description. « Cette ile, dit-il, a la forme d'un triangle (2), dont un des côtés est tourné vers la Gaule: un des angles, qui est dans le lieu appelé Canzius, là où abordent presque tous les navires qui viennent des Gaules, regarde l'est, et l'autre le midi. Ce côté a environ cinq cents milles de longueur.

(1) Voyez l'*Abrégé de Géographie Universelle conformément aux dernières transactions politiques, et contenant les plus récentes découvertes* d'Adrien Balbi, Venise 1819.

(2) *Insula natura triquetra.* Cæs. Com. *De Bello Gal.*, chap. 12.

L'autre regarde l'Espagne, et le soleil couchant. C'est de ce côté que se trouve l'Hibernie (1), qu'on croit être la moitié moins grande que la Bretagne, et qui est à peu près à la même distance de la Gaule que la Bretagne: entre les deux rivages se trouve l'ile appelée Mona (Man). On prétend qu'outre cette ile il y en a plusieurs autres plus petites, où, au dire de quelques-uns, il fait nuit dans le solstice d'hiver trente jours de suite. Nous étant informés de cette particularité, nous avons seulement appris que, d'après une certaine méthode qu'on y a de mesurer le tems avec l'eau (2), les nuits y sont bien moins longues, qu'elles ne le sont en terre ferme. La longueur de ce côté de l'ile est évaluée généralement à sept cent milles. Enfin son troisième côté regarde le nord, et n'a en face aucune terre, et l'angle se trouve particulièrement vers la Germanie: on présume que ce côté a huit cents lieues de longueur, ensorte que l'ile entière a deux mille milles de tour ».

Description qu'en fait Tacite.

Tacite s'est trouvé en état de décrire d'une manière plus étendue et plus précise la Bretagne, par le moyen d'Agricola son ami et son parent, qui s'y couvrit de gloire, et qui par conséquent avait eu le tems de la connaître. « Je parlerai, dit-il, après beaucoup d'autres, du pays et des peuples de la Bretagne, non pour montrer plus de savoir et plus d'exactitude qu'eux, mais parce que c'est pour la première fois qu'elle a été soumise; et je ferai connaître ce qu'il y a de vrai en certaines choses, dont les anciens ont accrédité l'idée par leur éloquence sans les savoir. La Bretagne, la plus grande ile que nous connaissions, a, au levant la Germanie, au couchant l'Espagne, au midi et presqu'en vue la Gaule, et au nord elle est baignée par une mer immense où il n'y a plus de terres. Tite-Live et Fabius Rusticus, les plus élégans écrivains, le premier des anciens, et le second des modernes, la comparent pour la forme à une hâche où à une longue targue: telle est en effet de ce côté la figure de la Calédonie, et c'est pour cela qu'on a cru qu'elle

(1) Nous nous sommes servis de la célèbre traduction de Baldelli, qui a mérité d'être ornée des dessins de Palladio, mais en évitant les anachronismes et les altérations de noms qu'on y trouve, n'y ayant pas de raison à mettre dans la bouche de César les noms d'*Angleterre* et d'*Ibernia*, au lieu de ceux de *Britannia* et d'*Hibernia*.

(2) Selon Vossius, la méthode de mesurer avec l'eau n'est autre chose que l'usage des clepsydres. *Com. cum Notis Dyonissii Vossii.*

avait généralement cette figure. Mais l'espace immense, qui s'étend de là le long de la mer, va se resserrant ensuite en forme de cône: l'armée romaine en ayant doublé la pointe reconnut que la Bretagne était une ile, et elle découvrit en même tems de nouvelles iles dites Orcades, dont elle s'empara. Tilé fut aussi aperçue au milieu des neiges et des glaces, dans lesquelles elle paraissait comme ensevelie . . . . . Il n'y a pas d'endroit sur le globe où la mer soit plus orageuse; elle fait remonter puis rentraîne avec elle une grande partie des rivières. Non contente de s'agiter dans ses rivages, elle les franchit, et s'étend entre les collines et les montagnes comme dans son propre lit . . . . . On ne trouve sur ces plages lointaines ni oliviers, ni vignes, ni aucun des arbres qui croissent dans les pays chauds: l'humidité de la terre fait que les moissons y croissent promptement et en abondance, mais celle de l'air empêche qu'elles n'y murissent. Cette contrée produit de l'or, de l'argent et des métaux, qui sont le prix de sa conquête: la mer fournit aussi des perles, mais qui sont un peu ternes et livides, faute, dit-on, de savoir les détacher vives des rochers, comme cela se fait dans la Mer-Rouge, tandis qu'ici on les recueille sur les rivages (1) ». Voilà à quoi se réduisaient les notions des anciens sur la géographie des iles Britanniques, dont nous avons aujourd'hui une connaissance parfaite, fondée sur les relations d'un grand nombre de géographes et de voyageurs.

Etymologie des noms de Bretagne, d'Albion, et d'Angleterre.

Les Celtes ou les Gaulois, comme nous le verrons ensuite, ont peuplé les iles britanniques; et c'est de leur langue que dérivent les deux mots d'Albion et de Bretagne. Le premier vient du mot *Alp*, qui signifie pays montueux, et le second est la même chose que *beact'in*, qui signifie *ile peinte de diverses couleurs*: dénomination qui lui est venue, ou de l'aspect que présente le pays, ou de l'usage où étaient la plupart de ses habitans de se barbouiller le corps d'une couleur bleue, ou enfin de leurs vêtemens bigarrés (2). Quelques-uns font aussi dériver du Celtique le mot Angleterre, qui, selon eux, signifie *pays plat*; mais il y a plus d'apparence de vérité dans l'opinion de ceux qui déduisent ce nom

(1) Tacite, *vita di Giulio Agricola* traduite par B. Davanzati.

(2) Macpherson, *Discours sur les Calédoniens mis en tête des poésies d'Ossian*, et traduit par l'abbé Cesarotti.

du mot *Anglen*, qui est le nom d'une province de Dannemarck, d'où sont sortis la plupart des aventuriers saxons, qui sont venus s'établir en Angleterre.

Division de l'Angleterre. Londres.

L'Angleterre avec la principauté de Galles est maintenant divisée en cinquante-deux comtés. Dans celui de Middlesex se trouve Londres, capitale de tout le royaume, et l'une des villes les plus considérables du monde par sa vaste étendue, par l'immensité de son commerce et de ses richesses, et par sa nombreuse population qu'on évalue à 1,160,000 habitans. Ainsi que l'ancienne Rome, elle est le centre d'un état puissant et d'un grand commerce, la protectrice des arts, et l'objet de l'admiration de l'Europe. Devenue comme le marché général de la nation, une foule de personnes y affluent chaque jour en voiture, ou par un nombre infini de barques qui couvrent la Tamise. Au moyen de ce fleuve, Londres, qui est à environ vingt lieues de la mer, jouit de tous les avantages de la navigation, sans avoir à craindre une surprise de la part d'une flotte ennemie, ni les dégats des marées. Cette ville s'étend le long des bords du fleuve, embrasse un vaste espace d'orient en occident, forme une espèce d'amphitéâtre vers le nord, et, à vingt milles à la ronde, est entourée de palais magnifiques, de bourgs opulens, et des maisons de plaisance des nobles et des négocians qui viennent de toutes parts pour y respirer un air plus pur (1). « Ce matin, dit le voyageur français (2), nous sommes partis de très-bonne heure pour la ville (c'est le nom par excellence donné à Londres dans toute l'Angleterre), et nous sommes arrivés vers le midi à la barrière de Hyde-Park-Corner. Cette entrée promet beaucoup, mais à mesure que nous avancions, les rues me parurent devenir toujours plus étroites, plus sales et plus enfumées. Tout l'extérieur est de la même couleur, c'est-à-dire d'un gris de fer noirâtre; mais à travers les portes et les fenêtres des boutiques, on n'aperçoit que des objets qui charment la vue par leur propreté et leur beauté, ainsi que par l'éclat et la variété de leurs couleurs. De chaque côté des rues il y a des marche-pieds, où l'on n'a point à craindre la rencontre des voitures, qui se suivent au milieu en tenant chacune sa droite. Enfin, au sortir d'une vilaine rue, nous nous sommes

(1) *Géograph. de Malte-Brun et Mentelle*, Tom. III. pag. 145.
(2) *Voyage d'un Français en Angleterre*, Tom. I. pag. 25 et suiv.

trouvés sans y penser au pied d'un grand édifice, que je reconnus être Saint-Paul . . . . . Je me suis mis à étudier la carte topographique de cette ville, que je connais déjà assez bien pour pouvoir la parcourir sans me tromper, à l'aide de deux grandes rues, qui sont Riccadilly, Strand-Oxford-Street et Holborn, lesquelles se réunissent à Saint-Paul, d'où, comme d'un centre commun, elles se séparent encore pour former deux autres grandes rues, qui se dirigent vers l'est et l'ouest, et se nomment Coruhill et Bischopsgate-Street. Ces deux rues sont comme les artères de ce grand corps, et toutes les autres sont comme autant de veines qui en dérivent. Il est plus aisé de se reconnaître à Londres qu'à Paris, où l'on n'a pas un point de réunion aussi marqué, excepté cependant la Seine par qui cette dernière ville est partagée plus également, que Londres ne l'est par le Tamise. L'autre côté de ce fleuve n'est qu'un grand faubourg, tandis que des deux côtés de la Seine on a la moitié de la ville . . . . . Londres est un géant, dont on ne peut aspirer qu'à baiser les pieds (1) ».

Edifices et jardins de Londres.

A l'article de l'architecture nous donnerons une description des principaux édifices de Londres. Nous nous bornerons à dire maintenant, qu'outre la cathédrale de Saint Paul et l'église collégiale de Westminster, on y compte encore cent-deux églises paroissiales, soixante-neuf oratoires consacrés au culte dominant, vingt-une chapelles de Protestans français, onze à l'usage des Allemands, des Hollandais et des Danois, vingt-six assemblées d'Indépendans, trente-quatre de Presbytériens, vingt d'Anabaptistes, dix-neuf chapelles catholiques pour les ambassadeurs, et trois synagogues: d'où l'on voit qu'il n'y a pas moins de trois cent-cinq édifices destinés au culte dans l'intérieur de la ville, sans compter vingt-une églises paroissiales *extra muros*. On compte en outre, tant dans la ville qu'au dehors, cent maisons de charité, environ vingt hospices, trois collèges et dix prisons. Mais ce qui étonne et charme en même tems la vue dans cette ville immense, ce sont ses grandes places, au milieu desquelles est un espace planté d'arbres, avec des plate-formes bien

(1) La ville de Londres, dit le comte Rezzonico, est à environ 60 milles de la mer, avec laquelle elle communique par le moyen de la Tamise, rivière large et profonde, qui coule avec majesté à travers cette ville immense, et sur laquelle remontent d'innombrables vaisseaux qui transportent jusques dans son sein les richesses de toute la terre.


V. Raineri f.

fournies de gazon, et des sentiers sablés. Ces espèces de jardins sont entourés d'une grille, qui les met à l'abri des dégâts que pourrait y faire la canaille, sans en intercepter la vue: les habitans des environs payent un tant pour leur manutention, et chacun d'eux en a la clef. Un de ces jardins, appelé *Lincolns-Jun-Fields*, dit le voyageur français, m'a paru être au moins de cinq ou six arpens, et d'une étendue égale à la base de la plus grande des pyramides de l'Egypte: les maisons d'alentour sont d'une architecture fort simple, et de couleur grise (1). Le comte Ferri de S.t Constant observe, qu'à l'exception de S.t Paul, du Monument, et de quelques ponts de Londres, les édifices publics n'ont rien de bien remarquable; qu'hormis quelques palais tous les autres sont de mauvais goût, et les maisons des particuliers d'une triste uniformité; que, dans la nouvelle ville, les rues sont larges et droites et avec des marchepieds, mais que dans l'ancienne ville elles sont laides et étroites; qu'en général les boutiques sont fort belles; que la ville est bien pourvue d'eau; que les ponts sont masqués de manière à n'offrir qu'une perspective difficile à voir; que les hospices des invalides sont magnifiques, et surtout celui de Greenwich; que le parc de Kinsington, remarquable surtout par ses belles allées de gazon, est, au printems, le rendez-vous de la plus brillante compagnie qu'on puisse voir dans aucune autre ville du monde; que le silence et la mélancolie règnent dans ces lieux de réunion, comme au Wauxhall et à Renelagh, dont on n'a jamais pu égaler la magnificence sur le continent, et dont les ornemens ont résisté aux changemens du goût et à l'empire de la mode (2). La planche n.° 1 offre la vue de la ville de Londres (3).

Comté de Northumberland et Newcastle.

Le comté de Northumberland a pris son nom de sa position au nord de l'Humber. Newcastle, qui en est la capitale, est bâtie sur les bords de la Tyne, appelée autrefois *Tinna*, qui peut être remontée par des bâtimens de trois à quatre cents tonneaux. Cette ville, avec une population de 40,000 habitans, a des maisons propres et bien ornées; et son nom, dit le voyageur français, est iden-

(1) *Voyage d'un Franç. en Angleterre*, Tom. I. pag. 27.
(2) Ferri de *S.t C. Londre et les Anglais*, Tom. I.
(3) Cette vue de Londres, qui est prise du pont de Blackfriars, est copiée de l'ouvrage: *The Thames a Picturesque Delineation etc.*

tifié avec le charbon fossile, dont son territoire renferme des couches immenses, et qui y est l'objet d'un grand commerce. « J'acceptai avec plaisir, ajoute-t-il, la proposition qui me fut faite de descendre dans une mine de charbon fossile: opération qui ne laisse pas d'être un peu effrayante. La corde qui sert à tirer le charbon de la mine est repliée à l'un de ses bouts, de manière à former une boucle, dans laquelle on passe une jambe. Après qu'on s'est placé ainsi comme à cheval sur cette corde, qu'on tient en outre fortement des deux mains, on est lancé hors de la plate-forme audessus d'un abime, dont l'obscurité dérobe la profondeur. Un mineur avait passé la jambe à côté de moi, et nous commençâmes à descendre. Bientôt l'entrée de ce grand puits ne me parut plus que comme un point lumineux; je fermai les yeux dans la crainte que la tête ne me tournât, et nous ne tardâmes point à toucher le fond, qui est à 378 pieds de profondeur. Il descendit deux autres personnes après nous. Après que nous eûmes endossé par dessus nos habits un vêtement de grosse laine, nous nous avançâmes, en tenant une chandelle à la main, par une longue rue, qui avait le roc pour plancher et pour plafond, et de chaque côté un mur noir et luisant. Deux bandes de fer, assurées dans le pavé de cette rue, recevaient les roues des chars employés au transport du charbon. Ces chars occupent cinquante à soixante chevaux, qui sont gardés dans une grande écurie, et abreuvés par un filet d'eau qui coule près de là: leur poil est fin, doux et luisant comme celui d'une taupe. Quoiqu'ils vivent presque toujours dans ce souterrain, on ne laisse pas de les en tirer quelquefois et avec beaucoup de facilité, en les enveloppant dans un grand sac. Les chars portent chacun huit grands paniers de charbon, qui sont conduits l'un après l'autre à la rue principale sur d'autres petits chars traînés par des enfans dans des rues transversales, qui coupent la principale à angle droit: ces rues secondaires n'ont guères que la hauteur de la couche de charbon, c'est-à-dire quatre pieds et deux pouces: ce qui fait qu'on ne peut les parcourir que le dos courbé; mais la grande a environ dix-huit pouces de plus taillés dans le roc pour le passage des chevaux. Ces rues ont vingt-quatre pieds de largeur, et sont à trente-six les unes des autres. D'autres rues paralléles à la grande traversent les premières; et comme elles ont la même largeur et le même intervalle, il s'ensuit que toute la mine est partagée en mas-

ses, qui ont trente-six pieds sur toutes faces. Il se dégage continuellement du charbon une quantité de gaz hydrogène, avec une espèce de sifflement très-sensible, et il importe essentiellement que ce gaz soit emporté au dehors par un courant d'air extérieur. Pour établir ce courant, on divise du haut en bas l'ouverture de la mine ou le puits par une cloison en planches: ce qui forme deux issues, par l'une desquelles l'air sort en même tems qu'il entre par l'autre. Cette cloison se prolonge dans les rues, jusqu'à ce qu'elle en rencontre une autre qui revienne au pied de l'ouverture: car alors la circulation s'établit d'une rue à l'autre, sans retourner par la même. Lorsqu'un autre puits est ouvert au fond de la mine, alors le courant d'air descend par l'une de ces ouvertures et remonte par l'autre. Il faut néanmoins beaucoup d'art pour établir cette circulation d'air dans toutes les rues sans en oublier une seule, car quelques-unes de ces mines sont plus étendues que celles de Philadelphie, et la moindre erreur à cet égard peut produire quelquefois une imflammation de gaz idrogène, et causer par conséquent les plus graves accidens. Les rues sont tracées au moyen de la boussole, et mesurées avec une telle exactitude, qu'une nouvelle ouverture commencée à la surface de la terre, va aboutir précisément à un point déterminé de telle rue ou de telle galerie, et à plusieurs centaines de pieds au dessous de cette ouverture. La mine ainsi percée dans toutes ses parties, il ne faut pas croire pour cela que les masses ou piliers de trente-six pieds carrés restent abandonnés. En commençant par l'extrémité la plus éloignée de l'ouverture, on sape ces piliers les uns après les autres; et ce n'est qu'a près qu'il a été laissé un espace de 200 à 300 pieds sans soutien, que la voûte commence à gémir horriblement et à s'affaisser peu à peu, jusqu'à ce qu'elle touche au pavé. Pendant ce tems, les ouvriers ne cessent point de saper sans inquiétude les piliers qui restent, et les terres continuent à s'affaisser, ensorte que ce dernier travail étant porté jusqu'au pied de l'ouverture, il ne reste plus de charbon dans la mine, et l'espace même qu'elle occupait a disparu ». Continuant son récit le voyageur nous apprend, que les lits de charbon sont généralement un peu inclinés; que l'excavation se fait en remontant, ensorte que les rues ou galeries vont en descendant vers les puits: ce qui donne de la facilité pour le transport du charbon et pour l'enlèvement des eaux, qui se fait avec une pompe à vapeur; qu'en

creusant les puits les mineurs connaissent quand ils approchent du charbon; qu'après l'ardoise noirâtre vient un lit de pierre composé de sable blanc, qui recouvre celui du charbon, au dessous duquel se trouve un autre lit de pierre blanche; que la consommation de charbon qui se fait à Londres est augmentée d'un quart depuis quelques années; que l'impôt sur le charbon dans cette seule ville produit à l'état un revenu d'environ 600,000 livres sterlings; que 666 bâtimens sont employés à ce seul commerce entre Newcastle et Londres; que les roues des chars qui transportent le charbon de la mine au fleuve sont en fer, et roulent sur deux bandes aussi en fer disposées sur deux lignes parallèles; que ces chemins de fer s'appellent en anglais *raylwais*; enfin qu'un char chargé peut être traîné aisément par un seul cheval (1).

Cumberland, Westmorland, Durham et York.

Le comté de Cumberland renferme aussi plusieurs mines de charbon et de cuivre; mais celles de plomb sont les plus nombreuses et les plus abondantes. Sa capitale, appelée maintenant Carlisle, et anciennement *Luguvallum*, ne présente rien de remarquable, et le voyageur français observe qu'on n'en peut dire ni bien ni mal. Il en est de même des deux comtés de Westmorland et de Durham, ainsi que de leurs capitales qui sont, l'une Kendale sur le Kent, et l'autre Durham sur la Were. Le comté d'York, plus remarquable que le précédent, abonde en bétail, en beaux chevaux, en poisson et en gibier, et l'on y trouve le port de Hull qui est comme l'entrepôt de ses marchandises; sa capitale, qui porte le même nom, et s'appelait autrefois *Eboracum*, est très-ancienne, et elle était très-célèbre du tems des Romains. Elle a une forteresse qui a été bâtie par Guillaume le conquérant; mais sa grosse tour, construite sur une éminence, est encore plus ancienne. Sa cathédrale, qui porte le nom de Minster, est une des plus fameuses de l'Angleterre, c'est même le plus bel édifice gothique qui y existe, et nous nous réservons d'en parler à l'article de l'architecture. Le voyageur français rapporte que, sur toutes les portes des villes et des bourgs de ce comté, on lit cette épigraphe: (2) *tous les gens vagabonds et sans domicile, menant une vie oisive et déréglée, qui seront trouvés ici,*

(1) *Voyage d'un Franç. en Angleterre*, Tom. II. pag. 77 et suiv. *Mines de Charbon.*

(2) *Voy. d'un Franç.* Tom II. pag. 95.

seront poursivis avec toute la rigueur des lois. Les deux villes de Leeds, et d'Hallifax autrefois *Olicana*, appartiennent au comté d'York.

Le comté de Lancastre est d'une étendue assez considérable, et fait un riche commerce. Sa capitale, qui porte le même nom, est une petite mais jolie ville sur le Low, et la plupart de ses maisons et de ses ponts sont bâtis d'une belle pierre jaune veinée comme le marbre. On y voit un vieux château qui sert de prison, et où la cour civile et criminelle tient ses séances: l'humanité avec laquelle sont traités les prisonniers est le fruit de la bienfesance active de M.r Howard, auquel nous rendrons ailleurs le tribut de louanges qu'il mérite. Manchester, située sur les deux rivières d'Irk et d'Irwelle, est une ville belle, riche et peuplée, où se trouvent un collège, une bibliothèque, une grande place, une école de charité, un hôpital, et une belle collégiale. Il y a de l'élégance et même de la noblesse dans la construction de ses édifices, et l'opulence se montre avec le luxe dans les maisons des particuliers, dont les richesses ont leur source dans les manufactures, et surtout dans la fabrication des velours de coton connus sous le nom de velours de Manchester. Liverpool est une ville belle et peuplée (1), où l'on voit plusieurs édifices publics d'une bonne architecture. Ses habitans armèrent en 1733 et 1734 des corsaires, dont les riches et nombreuses prises firent le commencement de sa prospérité. Elle envoya ensuite un grand nombre de vaisseaux à la traite des nègres sur les côtes de Guinée et d'Angola, d'où ils fesaient voile avec leur chargement pour les colonies anglaises. Aujourd'hui cette ville est très-fréquentée par les Américains, qui ont, dit le voyageur français, plus de deux cents bâtimens dans son port. Les magasins y sont d'une hauteur prodigieuse, et ont jusqu'à onze étages; on assure qu'il y en a même de treize, qui sont souvent soutenus par des pilastres en fer (2).

Lancastre.

Le comté de Chester offre beaucoup de plaines, où paissent les vaches qui font le fromage si connu sous le nom de Chester,

Chester, Derby, Nottingham et Lincoln.

(1) On fait monter la population de Manchester à plus de 55,000 habitans, et celle de Liverpool à 80,000. *Geograph. de Malte-Brun.* Tom. III. pag. 158. *Voy. d'un Franç.* Tom. I. pag. 329.

(2) Les deux chap. concernant Manchester et Liverpool, dans l'ouvrage de M.r Dupin, méritent d'être lus. *For. Com.* liv. V.

et l'on vante la salubrité de son climat. Sa capitale, qui porte le même nom, et que les anciens appelaient *Deva*, a un air antique, mais, dit encore le voyageur français, d'une antiquité plus barbare que classique. Les rues y sont dans les maisons, et non les maisons dans les rues: car le rez-de-chaussée forme un enfoncement, et ressemble à une espèce de corridor ou de galerie sombre et tortueuse, avec des inégalités de deux ou trois degrés qu'on n'aperçoit pas, et où l'on court risque de se casser le cou à chaque instant. L'usage de cette singulière architecture remonte, dit-on, à l'époque où les Gallois fesaient de fréquentes excursions sur le territoire de Chester dont ils étaient voisins, et alors les habitans se défendaient dans leurs galeries, qui s'élèvent à quelques pieds au dessus du sol. Chester a en outre pour enceinte un rempart fort épais, qui forme une promenade publique, d'où la vue plane en même tems sur la ville et sur la campagne. Les maisons modernes n'ont point de galerie intérieure, et ressemblent à celles du reste de l'Angleterre, auxquelles elles ne le cèdent pas non plus en propreté ni en commodité. Le pays environnant est un jardin continu (1). Il y a dans ce comté une autre ville qui est Nantwick, située sur la Veawer, rivière qui la divise en deux parties: cette ville a plusieurs forges, où l'on travaille continuellement à des ouvrages en fer. Le climat du comté de Derby est froid et humide, et par conséquent d'un aspect moins gai et moins agréable; ses montagnes de l'ouest fournissent du plomb, du marbre, de l'albâtre, du fer et du charbon: on y trouve aussi en abondance de cette espèce de terre, connue sous le nom de *terre pesante*, en ce qu'elle semble tenir le milieu entre la terre et les métaux. Derby, qui est la capitale de ce comté, est une ville riche, marchande, peuplée et bien bâtie; ses fabriques, et surtout celles de porcelaine, ne le cèdent à aucune autre de l'Angleterre. Le comté de Nottingham jouit d'un climat plus tempéré, et son sol est un des plus fertiles et des plus agréables de la Grande-Bretagne. Nottingham, qui en est la capitale, est une fort belle ville située sur le penchant d'un rocher; elle domine la Frent, qui coule au midi, et sur le bord de laquelle on trouve Newark, qui est la seconde ville de ce comté. Lincoln, appelée par les anciens *Lindum-Colonia*, et capitale du comté de ce nom,

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom. I. pag. 325.

est bien déchue de ce qu'elle était anciennement, à cause de son voisinage de plusieurs grandes villes plus avantageusement situées qu'elle pour le commerce.

Shrop, Stafford, Leicester, Rutland, Hereford.

Le comté de Shrop offre, entre autres productions, une grande quantité de charbon, qui a cela de particulier, qu'étant mis en poudre, et après avoir bouilli dans l'eau, il en sort une matière bitumineuse, à laquelle l'évaporation donne la consistance de la poix, et dont on se sert particulièrement pour le calfatage des vaisseaux. Schrewsbory, capitale du comté, est le principal magasin des draps qui se fabriquent dans le comté de Montgomery. Stafford, capitale du comté de ce nom, a aussi de bonnes manufactures de draps; et Litcfield, autre ville du même comté, renferme une belle cathédrale de style gothique, qui pourtant est moins grande que celle d'York. Les peintures de ses vitraux, dit le voyageur français, sont bien supérieures à tout ce que nous avons vu pour l'éclat des couleurs, et la composition du dessin. Ces fenêtres appartenaient à une église de Flandre, d'où elles ont été transportées il y a deux cents ans. La cathédrale même, commencée en 657, ne fut achevée que dans le XII.e ou le XIII.e siècle (1). Leicester, anciennement *Ratae*, qui a donné son nom au comté dont elle est capitale, souffrit beaucoup dans les guerres civiles du XVII.e siècle, et fut prise d'assaut par Charles I.er: ce qui fait qu'on n'y trouve rien de bien remarquable, pas plus que dans le petit comté de Rutland, et dans la ville d'Oakam qui en est le chef-lieu. Le comté d'Hereford est au contraire renommé pour la salubrité de son climat, et pour l'abondance de ses productions en grains, en laine et en cidre. On est dans l'usage de dire en Angleterre, *pain de Leicester*, *bierre de Wabbley*, *cidre d'Hereford*. C'est dans ce comté que se trouve la fameuse colline ambulante appelée *Marslez-hill*, parce qu'en 1574 un tremblement de terre détacha vingt-six arpens de terrain, qui changèrent de place pendant trois jours consécutifs (2). La compagnie des Indes a institué dans la ville d'Hereford, appelée par les anciens *Areconium* et capitale de ce comté, un collège magnifique pour les jeunes gens destinés à son service.

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom. II. pag. 122.
(2) Malte-Brun. *Géogroph.* Tom. III. pag. 163.

Worcester, Warwick, Northampton, Hungtington, Montmouth, Glocester.

Worcester, capitale du comté du même nom, a un beau pont, une cathédrale, neuf paroisses, sept hôpitaux et trois écoles latines. Cette ville est encore moins célèbre que celle de Warwich, chef-lieu de ce comté, ainsi appelée pour avoir donné le jour à l'immortel Shakespeare, et parce qu'elle renferme un château vraiment remarquable. Le chemin qui y conduit, selon le voyageur français, attire encore plus particulièrement l'attention: c'est une espèce de fossé de 15 ou 20 pieds taillé à pic dans le roc, qui s'élève de chaque côté comme un mur. On arrive bientôt au pied d'une ancienne muraille couverte de lierre et flanquée de tours à chacune de ses extrémités, et l'on entre dans le château par un grand vestibule voûté qui aboutit à une grande cour, d'un aspect majestueux. A gauche on voit une longue file d'édifices gothiques bas et irréguliers, et en face un terre-plein en forme d'escarpe ombragé d'arbres, et couronné d'une crête de murs, de tours et d'anciennes fortifications, qui semblent avoir été placés là par la main du peintre pour l'effet: au milieu est une ouverture ou espèce de voûte, à travers laquelle la vue s'échappe au loin dans la campagne. Au côté droit de la cour on trouve une grosse tour avec un mur chargé de lierre, et deux ou trois énormes sapins, qui étendent de grosses branches d'une couleur noirâtre, et dont le sommet est sans feuilles. L'espace renfermé dans ce carré d'un air sombre et antique, est tapissé de gazon d'un beau vert, et peut avoir environ deux arpens d'étendue. De là on entre dans une grande salle de 60 pieds de long sur 35 de large, aux murs de laquelle sont suspendus une quantité d'armures antiques, de lances, d'épées et d'os de cerf (1). Bermingham, qui est la seconde ville de ce comté, a une population considérable, dont elle est particulièrement redevable à ses fabriques d'acier. Viennent ensuite les comtés, de Northampton, qui a pour chef-lieu une ville du même nom, et dont le territoire est un des plus salubres et des plus fertiles du royaume; d'Hungtington, qui a donné son nom à sa ville principale où est né Cromwel; de Monmouth, qui a une ville et une vallée du même nom: (cette vallée qui a environ 20 milles de longueur et autant de largeur, est cultivée comme un jardin); et enfin de Glocester, dont la capitale, qui porte le même nom, s'appelait anciennement *Claudia castra*.

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom. II. pag. 135.

Nous voici à Oxford, capitale du comté du même nom, où se trouve la plus grande université d'Angleterre, et qui se fait encore particulièrement remarquer par la magnificence de ses édifices publics. « Ses rues, dit le voyageur français, m'ont cependant paru silencieuses et désertes, et je n'y ai rencontré que quelques étudians qui se promenaient d'un air triste (je crois que c'était le tems des vacances), en robe noire et portant un bonnet de taffetas noir, avec des franges qui indiquaient leurs degrés ». Quelques historiens prétendent qu'Alfred ne fut que le restaurateur de cette université; il la fit réparer en 872, la dota de revenus, lui accorda des privilèges et des immunités, et ordonna par une loi expresse à tous ceux qui possédaient deux *hides* de terre (1) d'y envoyer leurs enfans (2). Supprimée par Guillaume le Conquérant, elle ne tarda pas à se relever: sous le règne de Henri III, au XIII.e siècle, on y comptait trente mille étudians, et ce nombre était encore de quinze mille après les guerres civiles: à présent il est réduit à deux ou trois mille, répandus dans les vingt-cinq collèges que renferme cette ville. La principale bibliothèque est appelée Bodlejan, du nom d'un de ses fondateurs, qui employa quinze ans, c'est-à-dire de 1597 à 1612, à recueillir par toute l'Europe un grand nombre de livres précieux; il ne fut pourtant pas le premier à travailler à cette collection, car dès l'an 1440, Humphrey, duc de Glocester, s'en était occupé en jetant les fondemens de l'édifice. Ce bâtiment, qui a la forme d'un H est regardé comme un chef-d'œuvre d'architecture gothique, et renferme, dit-on, plus de livres qu'aucune autre bibliothèque de l'Europe, excepté celle du Vatican. On y trouve une autre bibliothèque des plus modernes, appelée *Radcliffe's*, du nom de son fondateur, laquelle est aussi un chef-d'œuvre d'architecture grecque, comme l'autre l'est d'architecture gothique. C'est une espèce de rotonde, de quatre-vingts pieds de diamètre à l'intérieur, sur à peu près autant de hauteur, et décorée intérieurement de colonnes corinthiennes. Cet édifice, dont la construction offre tout ce

Oxford.

Bibliothèque Boldejan.

(1) Deux *Hydes* de terre forment environ quatre arpens.

(2) Hume *Hist. d'Angleterre*, chap. 11. Alfred. Cambden dit que la *sage antiquité consacra Oxford aux muses dès les premiers siècles*; mais quelques-uns ont observé qu'il serait ridicule de supposer que les sauvages Bretons sussent ce que c'était que les muses, avant que César ou Agricola le leur eussent appris.

que l'on peut imaginer de magnifique, a coûté 40,000 livres sterling, et a été achevé en 1749; son fondateur, qui était médecin, a voulu le doter, et y a établi un hôpital, auquel il a affecté un fond pour faire voyager les jeunes médecins à l'étranger (1).

Autres comtés. La brièveté, dont nous nous sommes fait un devoir dans cette description géographique, ne nous permet de faire qu'une simple mention des comtés, de Buckingam et de Bedford, dont les capitales portent les mêmes noms; de Norfolk, qui est la contrée la mieux cultivée de l'Angleterre, et où se trouvent les villes de Norwich et de Yarmouth; de Suffolk, qui a pour capitale Ipswich; de Cambridge, dont la capitale bâtie sur la Cam, rivière dont elle a pris son nom, a une célèbre université; de Hartford; d'Essex avec les villes de Colchester, de Chelmsford et de Harwich; de Kent avec Cantorbery, appelée anciennement *Durovernum*, dont l'archevêque est prince, premier pair du royaume et aumônier des rois qui sont couronnés par lui, avec Douvres, port de mer en face de Calais, où abordent ordinairement ceux qui passent de France en Angleterre, et avec Greenwich, ville recommandable pour l'hôpital qui y a été fondé par Guillaume III pour les invalides de la marine; de Sussex, qui comprend Chichester, et Arundell si renommée parmi les savans pour les marbres que le comte d'Arundell y a fait transporter de Paros, et qui indiquent les époques des règnes depuis Cécrops fondateur d'Athènes, jusqu'à l'Archonte Diognète, c'est-à-dire durant un espace de 1318 ans. Suivent les comtés de Surrey avec Guilford; de Haut ou Southampton avec Winchester, qui est le *Venta Belgarum* des anciens, et avec Portsmouth, qui est située sur une péninsule fortifiée, et a un port commode et un grand arsenal; de Berks ou Barks avec Windsor fameuse par son château, qui est la maison de plaisance des rois d'Angleterre; et de Wilts avec Malmesbury et Salisbury qui en est la capitale. « Ayant entendu parler plusieurs fois avantageusement de cette ville, dit Baretti, je voulus la parcourir à pied d'un bout à l'autre, et j'observai ainsi en courant, son marché qui est fort beau et bien approvisionné; je fus enchanté des canaux d'eau courante qui rasent le devant des maisons de ses rues principales, et j'admirai sa cathédrale qui est très-grande, d'une forme singulière et d'une cons-

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom. II. pag. 146 et suiv.

truction des plus gothiques (1) ». C'est dans le territoire de Salisbury qu'on trouve l'édifice appelé *Stone-henge*, dont nous parlerons en son lieu.

Comté de Sommerset et autres.

Le comté de Sommerset a pour capitale Bristol, qui passe pour la seconde ville d'Angleterre sous le rapport du commerce, des richesses et de la population. On y trouve aussi Bath, appelée anciennement *Aquae solis*, et qui a pris son nom actuel des bains chauds, qui y attirent au printems surtout et en automne une quantité d'étrangers (2). Ses rues sont toutes belles et neuves, et le voyageur français assure qu'elle paraît avoir été faite au moule. Le comté de Dorset a aussi une belle capitale qui est Dorchester, ville très-ancienne, où il semble, d'après quelques médailles, que les Romains tenaient quelques légions campées. Excester est la capitale du comté de Devon; mais Plymouth lui est supérieure par son port, qui, après celui de Portsmouth, est le meilleur de l'Angleterre.

Port de Plymouth.

La nature a placé à l'entrée du port de Plymouth une petite ile, dite de S.t Nicolas. « Après en avoir visité les fortifications, dit Baretti (3), ce qui fut fait en moins d'une demi-heure, ce lieu étant moins une ile qu'un écueil, on tourna de nouveau la proue vers la terre ferme, c'est-à-dire vers la citadelle, qui est vraiment très-forte et garnie de batteries en bon ordre . . . . . Ce fut Charles II qui fit bâtir cette citadelle, pour tenir en respect les habitans de Plymouth, qui, dans les guerres civiles, s'étaient révoltés contre son malheureux père, et jetés dans le parti de Cromwel. Il y a quelques années qu'on a ajouté à ces fortifications de nouveaux ouvrages du côté de la mer, pour la défense du port et de l'arsenal; ensorte que si cette citadelle incommode d'un côté les habitans, de l'autre elle les rassure contre toute entreprise de dé-

(1) Baretti. *Lett. Fam.* Lett. II.

(2) Le comte Rezzonico nous a donné une bonne description de *Bath*, et ses bains ont été illustrés par Franck dans son *voyage médical en Angleterre*, par Lucas, Charlton, Falconer et surtout par Gibbes, qui a démontré que la température de l'eau s'y élève quelquefois de 90 à 114 degrés, et qu'elle contient beaucoup de vertus médicales en diverses proportions. Note du docteur Mocchetti au *voyage en Angleterre* de Rezzonico.

(3) Ayant comparé la description de Plymouth faite par Baretti avec celle du voyageur français, nous avons préféré la première, comme réunissant à l'exactitude plus de vivacité dans le style.

barquement. M'étant rembarqué après dîner avec le même ingénieur, nous nous dirigeâmes vers une colline appelée Mont Edgecumbe, qui, du côté de la mer, présente une forme arrondie, et qu'on devrait par conséquent nommer promontoire. C'est la propriété de lord Edgecumbe, qui a, à mi-côte, une maison de peu d'apparence, avec un jardin médiocre et un parc, où les daims ne sont pas en grand nombre. Nous fîmes le tour de ce promontoire par un sentier assez large, de chaque côté duquel on a une des plus belles perspectives qu'il y ait au monde: car à droite on a la vue de la mer, et d'un phare qui est à dix ou douze milles de la terre ferme, et s'élève sur un roc appele Eddy-Stone; et à gauche les regards planent sur un vaste espace qui renferme le port de Plymouth avec l'ile de S.t Nicolas, ainsi que la ville et la citadelle, une quantité de vaisseaux, dont les uns sont à l'ancre et les autres dans le môle, un grand nombre de barques grandes et petites, et plus loin des plaines et des collines; ce qui forme le plus magnifique tableau qu'on puisse imaginer. Enchanté de la beauté de ce site, l'amiral qui commandait la fameuse expédition navale de Philippe II contre la Reine Elisabeth, plein d'une confiance présomptueuse dans le succès de cette entreprise, demanda au monarque espagnol la propriété du mont Edgecumbe; mais les vents contraires, et les navires incendiaires appelés aujourd'hui brulots par les Français, qui furent inventés alors par l'amiral Drak commandant la flotte anglaise, firent échouer cette expédition . . . . Le phare est construit sur un roc absolument nu, contre lequel viennent se briser les vagues d'une mer souvent orageuse. Pour prévenir les dégradations que les flots y pourraient faire, et en assurer encore davantage la solidité, on a fait venir de Rome de cette espèce de sable, qui y est connue sous le nom de *pozzolana*, laquelle s'incorpore avec la chaux, et s'attache tellement à la pierre, surtout sous l'eau, qu'elle en contracte bientôt toute la dureté. Les hommes chargés d'allumer ce phare, pour éclairer les vaisseaux pendant la nuit, y montent par une échelle, et il y a au sommet de petits réduits, qui doivent toujours être remplis de provisions pour ces hommes de garde, qui sont quelquefois obligés de rester là six mois en hiver, n'y ayant pas moyen de leur porter des secours pendant tout ce tems (1) ».

(1) Baretti, *Lett. Fam.* Lett. III.

Comté de Cornouailles.

Le comté de Cornouailles ou Cornwall, où se trouve Launceston qui en est la capitale, et Falmouth qui a un bon port défendu par deux châteaux, possède des mines d'étain surtout, et offre une vue singulière. Ayant laissé Falmouth derrière nous, dit le voyageur français, nous traversâmes une contrée, qui est une espèce de désert hérissé de buissons épineux toujours verts, avec des fleurs jaunes que broutent quelques chèvres et quelques moutons. Dans le pays fermé, mis en culture, il n'y en a pas un quart où l'on voie des arbres. Cette étrange nudité ne laisse pas cependant d'offrir quelque chose de grand dans un horison de collines, qui fuient et se perdent les unes derrière les autres, en passant par toutes les nuances du brun, du vert et du céleste (1).

Principauté de Galles.

Le pays de Galles était autrefois plus étendu qu'à présent, et avait pour confins la Saverne et la Dee; mais quand les Saxons s'emparèrent des plaines, les Gallois ou les anciens Bretons furent contraints de se retirer dans la partie occidentale. On y trouve à présent, selon le voyageur français, plus de villages qu'en aucune autre partie de l'Angleterre. Les maisons y sont d'une blancheur éblouissante; souvent même la cheminée, le toit et le pavé des rues le long des maisons y sont blanchis. L'ile d'Anglesey, qui forme le comté le plus occidental de cette principauté, était célèbre chez les anciens sous le nom de *Mona*; et c'est là surtout que les Druides célébraient leurs mystères redoutables, comme l'attestent les monumens qu'on y voit encore: le chef-lieu de cette ile est Beaumaris, qui fut embellie par Edouard I.er Viennent ensuite les comtés de Caernarvon, de Denbigh, de Flint, de Montgomery, de Cardigan, de Radnor, de Brecknok, de Pembroke, de Carmarthen, dont les capitales portent les mêmes noms. Le comté de Mérionet a pour ville principale Harlech, et celui de Clamorgan Cardiff. Parmi les curiosités naturelles qu'on y trouve on cite les fameux puits, dits de S.t Vénéfride, où, au rapport des légendes, se sont opérées des guérisons miraculeuses. L'eau s'y précipite d'un roc à gros bouillons, et va se jeter dans un puits ayant la forme d'un polygone soutenu par des colonnes, et surmonté d'une voûte taillée dans le roc. Au dessus il y a une chapelle presque ruinée, mais d'une architecture gothique du meilleur goût (2).

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom. I. pag. 7.
(2) *Géograph. de Malte-Brun et Mentelle*, Tom. III. pag. 248.

Aspect général de ces pays.

Les pays dont nous venons de donner la description offrent un aspect singulier. Dans toute l'Angleterre, les couvens et les anciens châteaux sont pour la plupart dégradés à l'extérieur: ce qui a fait dire ingénieusement, *que deux célèbres architectes, Cromwel et Henri VIII, avaient rempli de belles ruines l'intérieur de la Bretagne, l'un en détruisant les habitations des moines, l'autre en atterrant les tours des seigneurs.* On voit quelquefois ces ruines au milieu de campagnes magnifiques, et dans des lieux embellis par l'art au défaut de la nature. Rezzonico dit, en parlant du comté de Kent, que la vue de l'Angleterre lui a beaucoup plu. Des tapis de verdure entrecoupés de bandes purpurines, de champs diversement cultivés, de jardins, de laiteries, de maisons rustiques et de bosquets, y forment un paysage des plus riches et des plus animés, et j'étais enchanté surtout de l'air d'aisance qu'offraient les maisons des agriculteurs, où l'on ne voit rien de cette malpropreté, qui n'annonce que trop la misère en d'autres lieux. Tout ici est propre et riant: les champs sont ombragés de beaux d'arbres, et entourés de charmilles ou de haies de rosiers et d'aube-pine, et parsemés d'herbes qui embaument les environs (1).

Ruines de l'abbaye de Tintern.

Dans le nombre des ruines dont le pinceau du comte Rezzonico nous a laissé une peinture si animée, nous ne pouvons nous dispenser de faire mention de celles de l'abbaye de Tintern. Après avoir passé la Saverne, il alla à Chepstow, et de là à Piercefields, où le roc taillé à pic sur la rivière offre de dessus une terrasse des jardins de M.r Smith, un précipice de 300 pieds de hauteur. On donne à ce précipice le nom de *Lovers's Leap*, qui signifie le saut de l'amante, peut-être à l'imitation des Grecs, qui avaient à Leucade un roc semblable, d'où se précipita la malheureuse Sapho. « De toutes les ruines que j'ai vues dans mes longs voyages, continue le même auteur, aucunes ne m'ont plu autant que celles de l'abbaye de Tintern, qui est à six milles de Chepstow et de Piercefields. J'y allai exprès, quoique le chemin soit très-mauvais et flanqué des deux côtés d'une taillis épais, qui souvent en dérobe la vue. Les moines de Cistello, auquel appartient cette abbaye, ont pour règle de passer leur vie dans la solitude; et en effet, ce n'est qu'après avoir fait de longs tours dans une vallée silencieuse et inhabitée,

(1) Rezzonico, *Lett. sull'Inghilterra.* La province de *Kent.*

qu'on aperçoit les murs de cet ancien temple. Il n'y reste plus rien du toit: quelques arceaux, des piliers, de hautes et larges fenêtres partagées par de colonnes gothiques minces portent dans l'âme un charme austère. L'œil étonné erre librement au milieu des soutiens chancelans de ces voûtes, qui jadis se courbaient majestueusement sur une forêt de petites colonnes réunies sur d'énormes piliers. Un vert tapis de lierre recouvre les murs, et ses branches s'y suspendent en festons, s'entrelacent dans les rosons en pierre qui décoraient les fenêtres, et montent jusqu'à la pointe des arcs en ogive, qui, n'ayant plus de contreforts, menacent à chaque instant de s'écrouler. Des pièces de sculpture détachées de la voûte gissent éparses ça et là, ainsi que des chapiteaux gothiques, avec les fragmens de la statue d'un guerrier, qu'on dit avoir été un comte de Pembrocke surnommé *Strongbow* ou de l'arc fort, avec des pierres sépulcrales et des urnes renversées et ouvertes. Le tems qui a détruit ce grand édifice, est, selon l'expression des poètes, assis et triomphant sur son sommet, et la majesté de ses ruines en embellit même l'horreur. La longueur du temple, d'orient en occident, est de 231 pieds, et sa largeur de 155 du nord au midi. Il a vingt-quatre piliers et dix-huit fenêtres. On voit même encore une partie du monastère; mais il est tellement ruiné et encombré de terre, qu'on le prendrait pour une retraite de bêtes fauves (1) ». Cette abbaye fut fondée en 1131.

Ecosse ou Caledonie.

Le pays, auquel on donne maintenant le nom d'Ecosse, était l'ancienne Calédonie, que les poésies d'Ossian ont rendue si célèbre. Les habitans de cette partie de la Grande-Bretagne, furent connus des Romains sous le nom de Maïats et de Calédoniens. Ils se trouvaient dans la partie la plus méridionale de l'Écosse, et dans l'espace de territoire qui est à l'est, et qu'on appelle maintenant Terre-Basse, à cause de ses plaines fertiles; tandis que les autres plus au nord fesaient leur séjour sur la côte à l'ouest, dite la Terre-Haute, attendu qu'elle est hérissée de montagnes stériles et entrecoupée d'un grand nombre de bras de mer. Macpherson a fait dériver la signification du mot *Calédoniens* du pays montueux qu'habitait ce peuple, et qui voulait dire, selon lui, *Celtes de la montagne*. Cette étymologie semble plus raisonnable que celle donnée

(1) Rezzonico. *Ibid.*

par Bucanan, qui sachant que le pays des Calédoniens était couvert de noyers, appelés en langue celtique *Calden*, a cru que de ce nom la nation, ainsi que sa ville capitale, avait pris son nom. Le lieu où l'on croit que se trouvait cette ville portait encore du tems de cet écrivain le nom de *Dun calden*, ou colline des noyers (1).

Division de l'Ecosse.

Ainsi que l'Angleterre l'Ecosse est divisée en comtés, qui y sont au nombre de 33: ceux qui sont au midi du *Firth* ou *Forth* ont pour capitale Edimbourg, qui l'est aussi de tout le royaume; et les autres, situés au nord de cette rivière, ont pour ville principale Aberdeen. Voilà, dit Malte-Brun, comment l'Ecosse était autrefois divisée par les géographes; mais quelques modernes peu scrupuleux en matière de géographie l'ont partagée en pays de montagnes, et en pays de plaines, à cause de la différence que présentent les usages et les mœurs de ses habitans (2).

Edimbourg.

Après avoir traversé, dit le voyageur français, plusieurs rivières qu'ont illustrées le poète Calédonien, et le célèbre Walter Scott le romancier moderne de l'Ecosse, nous arrivâmes à Edimbourg, dont la population est de quatre-vingt-dix à cent mille habitans. Cette ville comprend trois parties entièrement distinctes l'une de l'autre, savoir; la vieille ville et la nouvelle, qui sont jointes par un pont long et très-élevé, jeté sur un large fossé semblable au lit d'un grand fleuve desséché; et la troisième, qui est le port, lequel se trouve à un mille sur le *Frith of Forth*. Les artisans, les boutiquiers et le bas-peuple habitent la vieille ville, dont les maisons noirâtres et mal conservées sont disposées en amphithéâtre, et ont l'air de tours de huit à dix étages. La nouvelle ville est située au milieu d'une belle campagne, n'a point de faubourg, et a été pour ainsi dire formée d'un seul jet, il n'y a pas encore cinquante-ans: le pont qui joint ces deux villes n'a été achevé qu'en 1769. Outre ce pont il y a encore un autre moyen de communication, qui est un énorme boulevard de cents pieds de haut, sur environ deux cents de large à son sommet, qui a été fait avec la terre enlevée pour la construction de la nouvelle ville. Le château d'Edimbourg, taillé dans le roc et très-élevé, s'appelait anciennement *Alatum Castrum*, et n'offre rien d'intéressant que sa position, d'où l'on a une vue pit-

(1) Macpherson, *Discours sur les Calédoniens*. Cesarotti. Not. sur le 217 v. *de la guerre d'Inistone* d'Ossian.

(2) *Géograph.* Tom. III. pag. 275.

toresque et très-étendue. D'un côté les regards plongent dans la difformité vénérable de l'ancienne ville, et se perdent dans le labyrinte obscur et tortueux de ses petites rues appelées *close*, qui ressemblent plutôt à des tranchées ouvertes pour les approches du château; de l'autre on aperçoit un vaste et profond précipice, et les maisons avec leurs toits en tortue présentent un front uniforme et impénétrable, à l'exception des intervalles qui en marquent les divisions. On voit à une certaine distance les montagnes du comté de Fife, et le *Firth of Forth*, qui est un bras de mer de six à sept milles de largeur formé par l'embouchure de cette rivière. Une longue rue en pente conduit de ce château à un autre appelé *Holyrood-House*, qui est un édifice triste, moitié cloître et moitié château, où les monarques de l'Ecosse fesaient autrefois leur demeure. On y entre par une façade flanquée de quatre tours dans une cour, autour de laquelle se trouvent les appartemens, dans le nombre desquels on remarque celui qu'habita l'infortunée Marie Stuart, ainsi que le cabinet où entrèrent les assassins pour tuer Rizio qui soupait avec elle. L'archive est un bel édifice d'une construction récente; les précautions qui ont été prises pour le préserver de l'incendie lui ont fait donner le nom d'incombustible (1). La chapelle de ce palais actuellement ruinée, la cathédrale, l'hôpital et le collège fondé par Jacques IV, sont les monumens les plus renommés de cette ville. Elle a aussi une célèbre université, qui est supérieure à celles de S.t André, de Glascow et d'Aberdeen que possède encore l'Ecosse. Parmi les autres villes que nous passons sous silence dans la même contrée, nous devons cependant faire mention, d'Inverness, capitale d'un comté du même nom; d'Hamilton, qui a un aspect riant et un joli château avec un beau parc appartenant au duc d'Hamilton, premier pair de l'Écosse, et de Glascow, qui est très-marchande et au bord de la Clyde.

Irlande. Dublin.

L'Irlande est située à l'ouest de l'Angleterre, entre le 7.e degré 55 minutes, et le 12.e degré 55 minutes de longitude occidentale, et entre le 51.e et le 55.e degrés 30 minutes de latitude septentrionale; cette contrée était connue des anciens sous le nom d'*Hibernia*, et des Calédoniens sous celui d'Erin. L'Irlande semble avoir été originairement peuplée par deux nations différentes, savoir; par

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom I pag. 359 et suiv.

les Firbolgs ou Belges, habitans de la partie de la Bretagne qui est en face de cette ile, dont la sépare le canal de S.t Georges, et par les Caels ou Celtes, qui de la Calédonie et des Hébrides passèrent dans l'Ulster (1). Elle est divisée en quatre provinces, qui sont le *Leinster*, l'*Ulster*, le *Connaugt*, le *Munster*, lesquelles comprennent trente-deux comtés. La capitale de toute l'ile est Dublin, qui, au rapport du voyageur français, est une des plus belles villes de l'Europe; sa population est de 300,000 habitans, et s'augmente rapidement: le commerce et les manufactures s'y accroissent également à vue d'œil (2). Il y avait à Dublin un palais magnifique, où s'assemblait autrefois le parlement, et dont l'architecture était d'ordre dorique; ce palais était décoré d'un beau portique, et éclairé intérieurement d'une manière admirable, c'était enfin un des plus beaux monumens d'architecture qu'il y eût en Europe; mais le 27 fevrier 1792, il fut réduit en cendres.

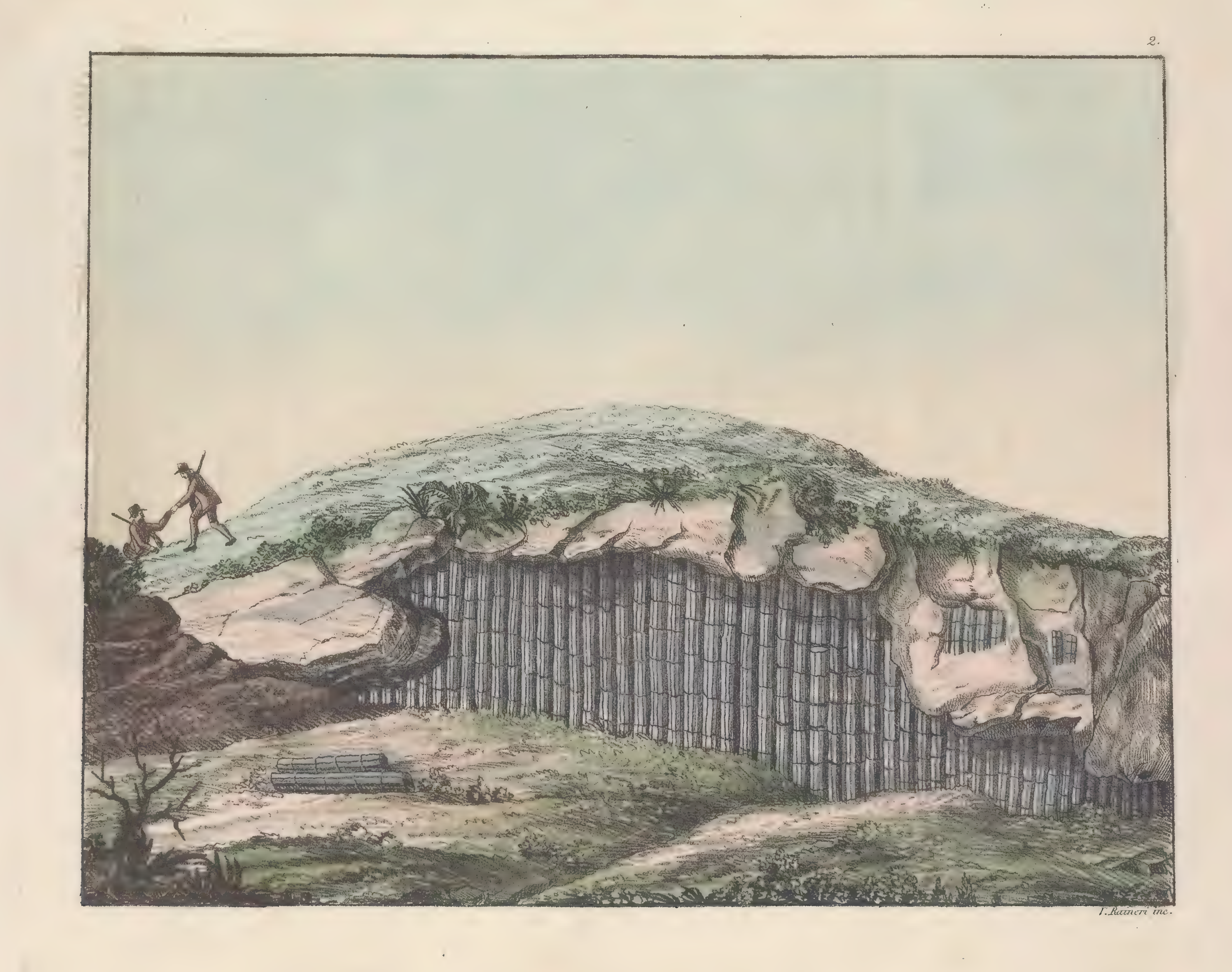
Chaussée des géans

La curiosité la plus remarquable de l'Irlande est la *Chaussée des Géans*, qui se trouve à environ trois lieues de Coleraine dans le comté d'Antrim. Cette chaussée est composée de pilastres angulaires, avec cette différence que les uns ont trois côtés et les autres huit. La pointe orientale, à l'endroit où elle rejoint le roc, se termine par une pente presque perpendiculaire, que forment les côtés des pilastres, dont quelques-uns ont jusqu'à 33 pieds et 4 pouces de hauteur: chaque pilier est construit de plusieurs blocs de pierres posés les uns sur les autres, qui ont de six pouces à un pied d'épaisseur; et, ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il y en a quelques-uns de convexes, qui forment presqu'un quart de sphère, autour duquel il y a un rebord par lequel ils se trouvent fortement liés ensemble. Chaque bloc est concave du côté opposé, et s'adapte parfaitement à la partie convexe du bloc correspondant. Les piliers ont depuis un jusqu'à deux pieds de diamètre, et sont généralement composés de quarante blocs, dont plusieurs peuvent être aisément séparés des autres; et l'on peut se promener sur le sommet de ces pilastres jusqu'au bord. Mais les différens lits de pierre, qui composent cette chaussée, sont ce qu'il y a de plus curieux et de plus extraordinaire. Depuis la base de cette construction, qui est d'une pierre noire, jusqu'à la hauteur d'environ soixante pieds, les blocs

(1) *Introduction historique au poème de Temora d'Ossian.*
(2) *Voyage d'un Franç.* Tom. II. pag. 431.



2.



I. Raineri inc.

de pierre sont séparés les uns des autres, à des distances égales, par des couches légères d'une espèce de ciment rouge, d'environ quatre pouces d'épaisseur. Sur cette première couche il règne un autre lit de pierres noires, surmonté de même d'un lit de pierres rouges de cinq pouces d'épaisseur, au dessus duquel s'étend un autre de l'épaisseur de dix pieds, et partagé de la même manière: enfin au dessus est un autre lit de pierres rouges, de vingt pieds d'épaisseur, sur lequel les pilastres s'élèvent perpendiculairement. Au dessus de ces mêmes pilastres s'étend un autre lit de pierres noires, de vingt pieds d'épaisseur, lequel est enfin surmonté d'une file d'autres pilastres également perpendiculaires, dont les uns arrivent jusqu'au sommet du roc, et les autres restent au dessous: plusieurs mêmes s'élèvent au dessus et sont appelés chemin. Cet amas de pierres a environ une lieue de longueur (1): voy. la planche 2.

Iles de Man et de Wight.

Nous avons dit que, dans le royaume de la Grande-Bretagne, sont compris les archipels des Orcades, de Schettland et des Hébudes appartenant à l'Ecosse; celui des Sorlingues et les iles de Wight, d'Anglesey et de Man, dependant de l'Angleterre, et celui des iles voisines des côtes de France. Man est une ile bien différente de celle à laquelle Tacite donne le nom de *Mona*, et que les Anglais appellent Anglesey. Quelques-uns ont cru que son nom lui vient de *Mang*, mot saxon, qui signifie *entre*, à cause de la position de cette ile dans le canal de S.t Georges, à une distance à peu près égale de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande. Castle-Town en est la capitale et le siège du gouvernement. Peele et Douglas font le meilleur commerce de l'ile, et la seconde est redevable de l'accroissement de sa population et de sa richesse à la sûreté de son port, et à la beauté de son môle qui s'avance beaucoup dans la mer. L'ile de Wight, qui se trouve en face de la côte de l'Hampshire, fait partie du comté de Southampton, et dépend, pour le spirituel, de l'évêché de Winchester. La pureté de son air, la fertilité de son sol et la beauté de ses sites l'ont fait appeler le jardin de l'Angleterre. La ville de Newport, qu'on en regarde comme la capitale, est au centre de l'Ile; et le château de Carisbrook est devenu célèbre, par la détention de Charles I.er et de sa famille.

(1) Cette description est du savant Pococke, et a été insérée dans la *Géogr. de Malte-Brun.* Tom. III. pag. 356.

Sorlingues, iles de la Manche, Orcades, Hébrides.

Les iles Sorlingues, appelées *Silures* par les anciens, sont un amas d'écueils dangereux au nombre de 140, à environ dix lieues de l'extrémité du comté de Cornouailles. L'Angleterre a encore dans la Manche, comme nous l'avons déjà dit, quatre autres iles qui sont, Jersey, Guernesey, Alderney et Sark; elles forment une espèce de groupe dans la baie du mont S.t Michel, entre le cap de la Hogue en Normandie, et celui de Frebelle en Bretagne. Jersey, connue des Romains sous le non de *Cæsarea*, a des vallées fertiles et de nombreux troupeaux; mais l'abondance du cidre qui y est un grand objet d'exportation, et quelques manufactures, y ont fait négliger l'agriculture. Sa capitale, dit de S.t Hilaire, a environ 400 maisons, un bon port et un beau château: c'est là que demeuraient les Carterets, famille de Normandie, connue par son attachement au parti du roi. Le climat en est si sain, que, du tems de Camden, on disait *qu'un médecin y serait mort de faim.* Les iles de Setland situées au nord-est des Orcades, sont au nombre de quarante-six, et pour la plupart inhabitées. Mainland, qui est la plus grande, a vingt lieues de longueur sur six de largeur. Les Orcades sont au nombre de trente, et se trouvent au nord du cap Dungby: Pomone est la plus considérable: les autres passent pour être presqu'entièrement désertes. *Iona*, une des Hébrides, connue des anciens sous le nom d'*Hébudes*, était autrefois le sanctuaire des sciences dans ces iles, et le tombeau des rois de l'Ecosse, de la Norvège et de l'Irlande: ces iles ont sans doute souffert une grande révolution. Elles furent d'abord habitées par les Druides, et l'on voit encore dans la plupart des restes de leurs temples. Ces édifices étaient entourés de bois épais, dont il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges: on y voit cependant encore quelques troncs de vieux arbres, ainsi que des restes d'édifices postérieurs à l'établissement du christianisme dans ces contrées. La cathédrale de Kirkwall, capitale des Orcades, est un bel édifice gothique dédié à S.t Magne.

Ile et caverne de Staff.

La nature a enfanté des merveilles dans ces iles, et surtout dans celle de Staff, qui a un mille de longueur et un demi de largeur. « A notre arrivée, dit sir Joseph Banks (1), nous fûmes frappés d'un spectacle, dont la magnificence surpassa notre attente.

(1) Voyez la relation du voyage qu'il a fait dans les Hébrides en 1772.

Toute l'extrémité de cette ile est soutenue par des rangées de colonnes naturelles, dont la plupart ont plus de cinquante pieds de hauteur, et sont disposées en colonnades qui suivent la direction des baies et des côtes. Sur ces colonnades s'élève une couche de roc informe et solide, sur laquelle repose le sol de l'ile, dans une épaisseur qui varie nécessairement selon la suite alternative des côteaux et des vallées. Chaque colline s'élève comme un large frontispice sur les colonnes qui lui servent de support. Chacun de ces frontispices a plus de soixante pieds de hauteur de la base au sommet, et les espèces de cannelures que la nature y a tracées, leur donne une certaine ressemblance avec celles qui sont usitées en architecture. Mais l'objet le plus extraordinaire qu'offre ce théâtre de merveilles est la *caverne de Fingal.* « Nous nous avançâmes, continue Banks, le long du rivage sur une autre *chaussée du Géant*, dont chaque pierre est taillée en polygone régulier, et bientôt nous arrivâmes à l'entrée de la caverne la plus magnifique, qui ait jamais été décrite par aucun voyageur. Il est difficile de pouvoir se former l'idée d'une perspective plus majestueuse que celle de cette immense cavité, dont la voûte est soutenue par des rangs de colonnes, et qui a pour toit les fragmens de celles qui se sont brisées. Entre les angles des colonnes il s'est formé un mastic jaune, qui sert à les faire distinguer, en même tems qu'il en varie la couleur d'une manière très-élégante. Pour ajouter encore au charme de ce tableau, la caverne reçoit la lumière du dehors, de manière que de l'entrée on en voit parfaitement le fond: le mouvement continuel du flux et reflux de la mer fait que l'air intérieur en est pur et sain, et exempt des vapeurs que renferment toutes les cavernes creusées par la nature (1) ».

Vue de Richemond-Hill.

Après avoir donné la description des sauvages et sublimes tableaux que présentent les Iles Britanniques, il est juste d'en représenter aussi les beautés; et pour en donner un essai, nous croyons à propos d'offrir ici à nos lecteurs la peinture de *Richmond-Hill*, lieu des plus célèbres au rapport du voyageur français. De dessus une éminence de 250 à 300 pieds de hauteur, on découvre une vaste plaine, à travers laquelle serpente la Tamise, dont les bords sont couverts de prairies, et où les troupeaux errent en liberté. De

(1) Les notions qu'a données sir Banks, ont été confirmées par Pennant, qui a fait la même année un voyage dans les Hébrides.

grandes masses d'arbres s'avancent irrégulièrement sur cette terre tapissée d'un gazon épais, où leurs ombres noirâtres forment des espèces de baies et de promontoires, et se détachent en beaux groupes, comme des iles pressées les unes contre les autres sur une mer de verdure. On voit çà et là quelques grands chênes isolés, dont les branches vigoureuses s'élancent du tronc à angle droit: plus souvent c'est un orme qui élève en étages ses rondes masses. Quelques maisons à demi cachés par les branchages des arbres, quelques sentiers légèrement tracés sur la verdure pour aller à ces maisons, sont les seuls vestiges humains qu'on y aperçoit: on n'y voit point de fossés, point de haies, point d'enclos, point de chemins, et rien n'y est aligné. Aussi loin que la vue peut s'étendre sur l'immense demi-cercle qu'on a devant soi, c'est toujours la même décoration, mais variée. A mesure que tous ces objets échappent aux yeux, le moindre changement de niveau dessine le plus proche sur le fond sombre et azuré du plus éloigné, jusqu'au point où un horizon de collines, d'une teinte encore plus belle et aussi un peu azurée, termine la perspective. Sans prétendre à une grande sublimité, cette vue présente un genre de beauté orné, doux et aimable. Ce n'est point une forêt, car on n'y voit rien de rustique, de grossier ni de négligé. Ce n'est point un jardin, car il n'y a aucune apparence d'art: la simplicité et l'unité du dessin et des moyens, qui consistent toujours en arbres et en gazons, ainsi que sa vaste étendue, lui impriment le caractère de la nature. Ce n'est pas non plus un paysage, car on n'y découvre aucune culture: c'est un objet unique. Cet effet magique vient en grande partie de ce que deux riches propriétaires, lord Dysart et Mr Cambridge, auxquels appartient tout le territoire qui est au pied des colline, ont formé avec leurs parcs, appelés en anglais *grounds*, la scène antérieure du tableau: le reste de la campagne est assez garni d'arbres pour faire continuation. Les arbres du parc de Richmond sur le penchant de la colline font comme la corniche du tableau: nous remarquerons que les arbres des parcs en Angleterre ont un caractère de magnificence qu'on ne voit nulle part ailleurs, et forment seuls un paysage. Il est bien dommage que cette belle vue, si généralement admirée, se trouve si près de Londres, dont elle n'est éloignée que de huit à dix milles, à cause des maisons qui vont s'accumulant chaque jour sur le sommet de Richmond-Hill, où elles





3

V. Raineri inc.

forment une rue ou plutôt un ordre de construction en forme de terrasses, qui masquent un peu la perspective (1). Voy. la planche 3.

Population de la Grande-Bretagne.

On n'a eu jusqu'à présent, disait il n'y a pas long-tems Malte-Brun, que des calculs hypothétiques ou de *vieilles traditions* pour fixer les idées sur l'état de la population des iles Britanniques. Persuadés avec raison qu'il y avait eu en cela un accroissement considérable, les Anglais évaluaient la population de leur pays, y compris la principauté de Galles, à onze millions d'habitans. Traitant l'Irlande et l'Ecosse avec moins de faveur, ils trouvaient un total de dix-sept millions d'habitans dans tout l'empire britannique. Les Français opposaient à ces opinions des raisonnemens encore plus faibles et plus vagues. On prétendait d'abord que la population de l'Angleterre proprement dite était demeurée stationnaire depuis un siècle, et qu'elle était, en 1800, de sept à huit millions comme en 1700. On déclamait ensuite sur les émigrations en Amérique; et de déclamation en déclamation, on en était venu jusqu'à imaginer que, dans toutes les iles britanniques, il n'y avait pas plus de dix à onze millions d'habitans. Enfin les tableaux officiels présentés au parlement le 2 juillet 1801, ont mis fin à toutes ces discussions, et l'on sait qu'à cette époque la population était savoir;

	Habitans.
En Angleterre avec la principauté de Galles, de . .	8,923,165
En Ecosse et dans les iles, dont pourtant le cens n'était pas encore terminé, de	1,600,000
En Irlande, de . . . . : . . .	3,197,920
Les individus de l'armée, de la marine, les marins inscrits et les autres classes non comprises dans le cens, avec les habitans des Iles de Man, de Guernesey, Jersey et autres donnent.	582,000
Total	14,303,085

Il faut se rappeler en outre, que l'Angleterre possède un grand nombre de colonies très-peuplées; que les habitans de ces colonies sont au nombre de 24 à 25,000,000, et que, de ce nombre, en-

(1) *Voyage d'un Franç.* Tom. I. pag. 200 et suiv. La planche est prise de l'ouvrage. *The Thames a Picturesque Delineatione etc.*

viron un million et demi sont Anglais (1). Mais cette population s'est encore augmentée de beaucoup depuis 1801, et quelques géographes la fesaient monter à 17,300,000, en comprenant dans ce calcul toutes les possessions Européennes, excepté le royaume de Hanovre (2). Que si l'on réfléchit à la rapidité de cet accroissement, on sera étonné que, malgré les discordes civiles, les incendies et les pestes, il ait pu être aussi considérable. Sir William Petty, écrivain très-renommé en *arithmétique politique*, a observé que la population de l'Angleterre ne s'élevait qu'à deux millions d'habitans du tems de la conquête en 1066: or en comparant ce nombre avec celui des habitans actuels, on voit que la population a doublé tous les trois siècles (3).

Avantage de la position de l'Angleterre pour la marine.

On a aussi remarqué que la principale cause de l'état florissant de la marine anglaise, est dans la situation physique de l'Angleterre même, et de ses principales villes. Londres se trouve sur le plus grand fleuve du royaume, et où l'on voit flotter les pavillons de toutes les natious: Edimbourg est au bord du plus beau golfe de l'Ecosse, et Dublin s'élève en face de l'Angleterre, et sur l'endroit de la côte le plus favorable à la célérité des communications entre Londres et l'Irlande. Les capitales des trois royaumes ne sont pas les seules qui jouissent de cet avantage, et plusieurs villes de premier ordre sont bâties de même sur le rivage de la mer, ou au bord de grandes rivières navigables comme Bristol, Hull, Liverpool, Dundée, Aberdeen et Glascow. Belfast, Cork et Walterford sont liées par le commerce avec toutes les villes manufacturières de l'intérieur, et les intérêts des villes maritimes sont en même tems les intérêts de tout le territoire. Par une combinaison des plus heureuses, les mêmes circonstances favorisent le commerce et la navigation dans les autres établissemens anglais. Quebec est située sur le fleuve S.t Laurent, qui est la Tamise du Canada; Calcutta se trouve sur les bords du Gange, Hallifax sur la côte sep-

(1) Voyez sur la population de l'Angleterre: Malte-Brun, *Recherches sur les accroissemens de la population dans la Grande-Bretagne et dans l'Irlande*, et *premier tableau pour la statistique ou la géographie politique de la Grande-Bretagne. Pitts-Caper*, *statistical account*, ainsi que l'ouvrage de Sinclair sur l'Ecosse.

(2) Balbi, *Compendio di geografia universale*, pag. 105.

(3) *Petty. Political. Arithmetic.*

tentrionale de l'Amérique, et la ville du Cap sur la côte méridionale de l'Afrique. En un mot, dans toutes les parties du monde, les points centraux de la puissance britannique participent aux bienfaits du commerce maritime, et contribuent ainsi à l'opulence, à la prospérité et à la splendeur de cet état (1).

Rivières, canaux et navigation intérieure.

L'Angleterre a la forme d'un triangle alongé, dont la petite base est au midi et le sommet au nord. Une grande chaîne de montagnes est parallèle au côté du couchant, et une chaîne secondaire est également parallèle à la base méridionale, dont elle est très-proche: ce qui fait que les eaux du midi n'ont qu'une pente peu considérable: les plus grands bassins tels que ceux de la Tamise, du Wash, de l'Humber, du Forth et du Tay ont leur direction vers le nord. Les eaux qui viennent de l'ouest sont très-rapides vers le midi, et plus profondes au nord, comme celles de la Mersey et de la Clyde: le bassin de la Saverne présente seul une exception à cette règle. Tels sont les moyens que la nature a préparés pour la navigation intérieure de la Grande-Bretagne, et dont les Anglais ont encore considérablement augmenté les avantages par la construction d'une foule de canaux, dont nous parlerons à l'article de l'architecture. L'extrême longueur de cette île du nord au midi, comparativement à sa largeur, a dû faire sentir de bonne heure l'utilité qu'il y aurait eue à ouvrir de distance en distance, dans le sens de cette largeur, une navigation artificielle, pour communiquer des côtes du levant qui regardent l'Europe, avec celles du couchant qui sont en face de l'Irlande et du nord de l'Amérique. Ainsi les canaux les plus importans de l'Angleterre devaient se diriger d'orient en occident, pour faciliter les communications d'un port à l'autre à travers cette île (2).

(1) *Dupin. For. navale*, Tom. II. liv. I. chap. 1.

(2) Dupin. *For. Com.* Tom. I. liv. IV. chap. 1. Les Anglais ont dépensé des sommes immenses pour ouvrir au commerce toutes les voies hydrauliques dont il pouvait avoir besoin, et le porter ainsi au plus haut degré de prospérité. Selon Sutcliffe, auteur du traité sur les canaux et sur les réservoirs, il a été dépensé, depuis 1790 jusqu'en 1815, plus de 700,000,000 de francs en constructions de canaux. M.r Dupin assure en outre que la partie qu'il appelle canalisée en Angleterre, surpasse en étendue la moitié du territoire, et qu'en proportion de la grandeur du sien, la France na pas la vingtième partie des canaux de sa rivale. En Angleterre, sous

Parallèle de l'Angleterre avec l'Écosse.

La partie la plus fertile de l'Écosse orientale, qui comprend les bassins du Forth et du Tay, n'arrive cependant pas, pour la population, au terme moyen de celle de la partie la plus stérile de l'Angleterre orientale. La contrée la plus pauvre de l'Ecosse est, à surface égale, cinq fois moins peuplée que le Northumberland, et dix-neuf fois moins que le bassin de la Tamise. Pour donner raison de cette étonnante disproportion, il faut observer d'abord, qu'à l'exception d'une seule province voisine de l'Ecosse, la côte orientale de l'Angleterre est généralement fertile, tandis qu'au contraire la plus grande partie du sol de l'Ecosse est perdue pour l'Angleterre, et ne présente que des rocs dépouillés de toute végétation par la main du tems, ou des landes dont le sol est une tourbe stérile. D'ailleurs, ce pays se trouvant plus voisin du pôle, son climat est encore bien moins favorable à la végétation que celui de l'Angleterre. Il y a même, dans l'intérieur de l'Ecosse méridionale certains cantons, où il faut attendre les mois d'octobre et de novembre pour y recueillir le froment, et souvent chercher sous la neige des moissons flétries par les gelées avant d'être parvenues à leur maturité. Mais dans les cantons mêmes, où la nature moins avare a préparé le germe de quelque fertilité, avec quelle constance et avec quel travail les habitans n'ont-il pas cherché à en augmenter les productions? Les chevaux et les moutons étaient en petit nombre et de mauvaise race en Ecosse, à présent ils y sont nombreux et de si bonne qualité, que leur exportation y est devenue l'objet d'un commerce considérable, et fait la richesse de la Haute-Ecosse. Enfin la nature a fait beaucoup pour faire de l'Ecosse un état maritime important. Ses côtes, qui sont coupées avec une certaine irrégularité, offrent des golfes magnifiques, des baies spacieuses et d'excellens ports. Ces côtes, d'autant plus étendues qu'elles ont plus de sinuosités, et les rivages de près de trois cents iles dispersées autour de la terre ferme, forment un immense littoral. Des familles isolées et des bourgades entières y vivent de cabotage et de pêche. Les mers dangereuses où se font cette pêche et ce cabotage, et surtout la navigation à travers les Orcades, forment des marins in-

un ciel moins pur, avec un climat moins chaud et un sol moins fertile, la terre alimente, terme moyen, 8107 habitans par myriamètre carré, tandis que sur le même espace de terrein, la France n'en a que 5680.





1 2 3 *Bramati inc.*

trépides à l'épreuve des fatigues et de tous les périls de la mer, de la même manière que les rocs escarpés, la stérilité du sol, et le ciel orageux de l'Ecosse, forment les meilleures troupes de l'Angleterre (1).

GOUVERNEMENT ET LOIS.

Bretons du tems de César.

Les anciens auteurs s'accordent tous à nous représenter les premiers habitans de la Bretagne comme une colonie de Gaulois ou de Celtes, qui passa du continent dans cette ile. César nous a tracé l'état et les mœurs de cette colonie au tems où il pénétra dans cette ile, non pas tant par l'appât du butin, que dans le desir de porter les armes romaines dans un monde encore nouveau, et jusqu'alors totalement inconnu. « De tous les peuples de cette ile, dit-il, ceux qui habitent *Canzium* surpassent tous les autres en humanité; et, quant aux mœurs, ils ne diffèrent guères des Gaulois: cette province est tout près de la mer. Les habitans plus avancés dans l'intérieur, ne s'occupent nullement, pour la plupart, du soin d'ensemencer les terres; ils vivent de viande et de lait, et s'habillent de peaux. En général, les peuples de la Bretagne sont dans l'usage de se teindre la peau avec une herbe dite *glassum* (2), dont le suc leur imprime une couleur brune: ce qui leur donne un air effrayant et horrible dans les combats. Ils portent les cheveux longs, et se rasent tous les poils sur le corps, à l'exception des cheveux et de la barbe à la lèvre supérieure. Il y a en outre dans chaque famille des femmes au nombre de dix ou douze, qui sont communes, surtout entre les frères, et entre les pères et les enfans; mais les enfans qui en naissent sont toujours censés appartenir à celui d'entre eux qui a cohabité le premier avec la mère (3) ». Le n.° 1 de la planche 4 offre l'image d'un Breton vêtu et armé à la maniere dont nous l'apprend César, et tel qu'on le trouve représenté dans l'ouvrage de Smith (4).

(1) Dupin. *For. Com.* Tom. II. liv. III. chap. 1.

(2) Le texte dit: *omnes se Britanni vitro inficiunt, quod caeruleum efficit colorem. De Bell. Gal.* Liv. V.

(3) Cæs. *De Bell. Gal.* Liv. V. chap. 14. Trad. de Baldelli.

(4) Planche I.

Anciens Calédoniens.

Les anciens Calédoniens allaient presque nus, et ils portaient des colliers de fer à mailles, qu'ils regardaient comme un ornement aussi précieux que s'il eût été d'or ou d'argent. Ils avaient le corps peint de couleurs imprimées dans la peau: ce qui s'exécutait à l'aide d'incisions faites dans la chair avec une aiguille, comme nous l'apprend Isidore, et en exprimant sur ces incisions le jus de certaines plantes. Le deux Calédoniens qu'on voit aux n.ºs 2 et 3 de la même planche (1), peuvent donner une idée de cet usage, en même tems qu'ils montrent les armes dont se servait ce peuple. L'un tient une massue qui se lançait, et que le guerrier retirait ensuite à l'aide d'une corde au bout de laquelle elle était attachée; l'autre brandit une lance, à laquelle est fixée, du côté où elle ne peut blesser, une boule de cuivre creuse, dans laquelle sont renfermés quelques morceaux de métal, que les guerriers fesaient resonner dans les combats contre la cavalerie.

Gouvernement des Bretons.

Les Bretons étaient divisés en petites peuplades ou tribus. Ces peuples naturellement guerriers, et qui ne possédaient que leurs armes et leurs troupeaux, aimaient trop les douceurs de la liberté, pour que leurs chefs pussent les assujétir. Leur gouvernement, quoique monarchique, était libre comme chez toutes les nations celtiques: le peuple semble même avoir joui chez eux de plus de liberté que chez les Gaulois dont ils descendaient. Chaque état était divisé par des factions, et troublé sans cesse par la jalousie que lui inspiraient les états voisins; ensorte que dans la profonde ignorance où ils étaient des arts de la paix, les habitans de la Bretagne ne connaissaient pour ainsi dire d'autre occupation que la guerre, et l'honneur de se signaler dans les combats qui formait le principal objet de leur ambition (2).

La Bretagne subjuguée par les Romains.

Après avoir reçu les otages des Bretons dans sa première expédition, César ramena ses troupes dans les Gaules; mais ayant su qu'ils n'exécutaient pas les conditions du traité, il se proposa de les en punir l'été suivant. Ayant débarqué dans l'ile avec une armée plus considérable, il battit en plusieurs rencontres Cassivelaunus un de leurs princes, donna la souveraineté des Trinobantes à son allié Mandubrazius, et s'en revint dans la Gaule après avoir soumis la Bretagne à la domination de Rome plus en apparence

(1) Smith. Planche III.

(2) Hume. *Hist. d'Anglet.* chap. 1.

cependant qu'en effet (1). Les guerres civiles des Romains sauvèrent la Bretagne du joug réel, que ces maîtres du monde voulaient lui imposer. » Le divin Jules, dit Tacite, le premier Romain qui pénétra en Bretagne avec une armée, non sans avoir dû en venir aux mains, jeta l'épouvante parmi les habitans, et ne fit que montrer cette ile à ses successeurs sans la leur remettre. Durant les guerres civiles qui éclatèrent ensuite à Rome, les grands prirent les armes contre la république, et après le retablissement de la paix, la Bretagne fut encore long-tems oubliée. Ce qu'Auguste appelait prudence, Tibère s'en fit une loi, et ce dernier empereur ayant cherché à pénétrer dans cette contrée, il s'y jeta en quelque sorte dans sa fureur aveugle, après avoir reconnu l'inutilité de ses efforts contre les Germains. Claude tenta d'y faire une expédition, et y envoya des légions et autres secours. Vespasien y soumit des nations, prit des rois et s'illustra par des victoires qui furent le commencement de sa grandeur. Le premier gouverneur qui y fut envoyé fut Aulus Plautius, et après lui Ostorius Scapula, tous deux vaillans guerriers. Peu à peu la partie de deçà de la Bretagne fut assujétie: on y envoya une colonie de vétérans, et l'on donna quelques villes au roi Cogidunus, qui est demeuré fidèle jusqu'à nos jours (2) » Mais de tous les généraux romains, celui qui se distingua le plus fut Svetonius Paulinus, qui attaqua l'ile de *Mona* qu'habitait une tribu puissante, et où les rebelles trouvaient un asile. Tandis qu'il cherchait à y débarquer sur des bateaux plats, on voyait les Bretons armés sur le rivage, et leurs femmes échevelées et habillées de noir, courir au milieu d'eux avec des torches à la main comme des furies, en même tems que les Druides ou prêtres, les mains levées au ciel, fesaient d'horribles imprécation contre les Romains qui venaient les attaquer et les défirent La Bretagne ne fut cependant point réduite à l'obéissance par cette victoire, car Baodicée, reine des Icènes, leva l'étendard de la révolte pour se venger des infames traitemens qu'elle avait reçus des tribuns romains. Dans cette guerre, Londres, qui était déjà une colonie florissante par son commerce fut mise en cendres, et ses habitans furent tous massacrés. Svetonius étant accouru pour punir cet acte de cruauté, présenta la bataille à Baodicée, qui montée

(1) Cæsar. *De Bell. Civ.* liv. V. chap. 14 et suiv.
(2) Tacite. *Vita di Agricola*, 13 et suiv. Trad. de Davanzati.

sur son char avec ses filles devant elle, exhortait ses soldats à combattre vaillamment; mais ses efforts furent inutiles: huit mille Bretons restèrent sur le champ de bataille, et Baodicée s'empoisonna pour ne point survivre à son malheur (1). On voit au n.° 4 de la planche 4 cette reine portant un manteau agrafé sur sa poitrine, et une espèce de jupe à raies appelée par les latins *gaunacum*; avec un collier et des bracelets en or. Elle parle à ses troupes de dessus un tertre, et derrière elle est son char sur lequel sont ses filles, avec quelques Bretons occupés de divers soins militaires (2). Le nom de Baodicée signifiait dans le langage du pays la *victorieuse*.

Agricola en Bretagne.

Celui qui soumit vraiment cette ile à la domination romaine fut Agricola, qui la gouverna avec beaucoup de sagesse et de gloire sous les règnes de Vespasien, de Titus et de Domitien. Il porta ses armes triomphantes dans les parties septentrionales de l'ile; pénétra dans les forêts et dans les montagnes les plus inaccessibles de la Calédonie; en chassa les habitans, qui préféraient la guerre et la mort au joug d'un conquérant; les défit dans une bataille rangée où ils étaient commandés par Galcacus; fit bâtir une muraille pour couper toute communication entre les parties les plus sauvages de l'ile et les provinces romaines (3), et mit garnison entre les détroits de la Clyde et du Forth. Malgré ses entreprises militaires, il ne laissa pas cependant de s'occuper des arts de la paix; il civilisa les Bretons, leur donna des lois, leur apprit à se procurer toutes les commodités de la vie, introduisit chez eux la langue et les usages des Romains, et n'oublia rien pour leur faire trouver moins pesantes les chaînes qu'il leur avait données (4). Le n.° 1 de la planche 5 représente un Breton vêtu à la romaine, avec un manteau à diverses couleurs et quadrillé, comme le portent encore à présent les Ecossais, et avec la *sagum* de couleur rouge à la manière des Gaulois; et sous les n.os 2 et 3 on voit deux Bretonnes avec la jupe et le *gaunacum*, jaune à l'une, et bleu céleste à l'autre (5).

(1) Tacite. *Annali*, liv. XIV. chap. 29 jusqu'au 38.

(2) Smith. *The costume.* Planche XII.

(3) Ossian appelle, par dérision, la muraille d'Agricola, *son tas amoncelé.* Les Calédoniens regardaient ces murailles comme des monumens publics de la peur des Romains, et comme un aveu de leur faiblesse. Voy. le poême de la guerre de Caros.

(4) Tacite. *Vita di Agricola.*

(5) Smith. *The costume.* Planche XIII. et XIV.


1
2
3
V. Raineri inc.

Après le départ d'Agricola, les Calédoniens recouvrèrent une grande partie des pays qu'ils avaient perdus. Adrien ayant passé en Bretagne, et désespérant de subjuguer la nation féroce des Calédoniens, ne pensa qu'à s'assurer de la partie méridionale de l'ile; et, dans cette fin, il fit élever une muraille ou espèce de retranchement de quatre-vingt milles de long, depuis l'embouchure de la Tine près de Newcastle, jusqu'au golfe de Solwai. Cette muraille traversait l'ile dans toute sa largeur, et divisait la Bretagne romaine de celle qui était encore barbare. Les Calédoniens l'ayant franchie, Lollius Urbicus, général d'Antonin le Pieux, après les avoir défaits et étendu les frontières de l'empire romain dans l'île, bâtit une nouvelle muraille, qui, à ce qu'on croit, s'étendait obliquement depuis la rivière d'Esk jusqu'à l'embouchure de la Twede. Cette muraille fut encore franchie par les Calédoniens sous Commode, qui envoya Ulpius Marcellus pour les réduire. Enfin, sous Septime Sévère, tandis que cet empereur fesait la guerre aux Parthes, les Calédoniens, réunis aux Maïats, attaquèrent de nouveau la Bretagne romaine, et obligèrent Lupus à acheter d'eux la paix. Malgré son âge avancé et ses infirmités, Sévère résolut de se rendre en personne dans l'île pour les soumettre; après plusieurs échecs, il parvint enfin à les repousser, et obtint d'eux, par un traité, l'espace de terrein compris entre la muraille d'Antonin et les golfes de la Clyde et du Forth. Pour les tenir renfermés dans ces limites, il fit construire près de ces deux golfes une muraille, dont on voit encore les restes, et qui servait plutôt de borne aux conquêtes des Romains, que de fortification contre les invasions des Calédoniens. En effet, les Romains ne s'avancèrent jamais au delà de cette limite (1); mais bientôt après, profitant de la maladie dont Sévère mourut à York, et de la faiblesse de son fils Caracalla, qui n'avait rien de plus pres-

Les Calédoniens résistent aux Romains.

(1) On cite avec éloge les vers suivans de Bucanan sur le Carron, qui se jette dans le Forth, et qui formait la limite de la domination romaine.

. . . . . . Gentesque alias cum pelleret armis
Sedibus, aut victas vilem servaret in usum
Servitii, hic contenta suos defendere fines
Roma securigeris praetendit maenia scotis.
Hic spe progressus posita Carronis ad undam,
Terminus Ausonii signat divortia regni.

sant que de s'en retourner à Rome, les Calédoniens forcèrent ce dernier empereur à leur abandonner toutes les conquêtes de son père et à faire ensuite avec eux une paix honteuse (1). L'intervalle de tems compris entre les dernières années de l'empereur Sévère et les premières du règne de Dioclétien, embrasse l'histoire qui fait le sujet des poésies d'Ossian.

Gouvernement des Calédoniens.

A considérer la forme du gouvernement des Calédoniens, on trouve que c'était une espèce de théocratie, où les Druides exerçaient l'autorité principale, et avaient la faculté d'élire un roi temporaire, appelé dans la langue du pays *Vergobret*, ou l'homme du jugement, lequel quittait le commandement à la fin de la guerre. Mais l'autorité de ces prêtres commença à décliner dans les premiers tems du second siècle, et un des ancêtres d'Ossian, élu Vergobret sans le consentement des Druides, excita une guerre civile, qui finit par la destruction presque totale de cet ordre. Le petit nombre de ceux qui survécurent se retirèrent dans les forêts, et se renfermèrent dans des enceintes dites *cercles de pierre*, où ils se livraient à leurs méditations, et célébraient leurs rites. Celui des ancêtres d'Ossian qui opéra cette révolution, et qui battit les Bretons de la province romaine, obtint pour prix de sa valeur, que l'autorité suprême devînt héréditaire dans sa famille. Il semble néanmoins que ses descendans étaient les chefs honoraires du peuple, plutôt que ses souverains et ses maîtres absolus: au moins leur gouvernement avait-il de la ressemblance avec celui de la féodalité. La nation était partagée en tribus, qui étaient composées de familles issues d'une même souche, et qui obéissaient à un chef. Quelques vallées entourées de collines, et divisées par de grandes boulaies, près desquelles coulait un ruisseau ou un torrent, formaient une espèce de petite principauté, où les chefs des tribus fesaient leur résidence. Tout l'hommage qu'ils prêtaient au roi était de lui offrir leurs services et celui de leurs gens (2).

La guerre était la principale occupation des Calédoniens.

Les Calédoniens fesaient de la guerre leur principale occupation; ils étaient si sensibles à l'honneur et à l'ignominie, que la peine la plus grave pour eux était de ne point être admis aux com-

(1) Cesarotti. *Ragionamento intorno ai Caledonj*, en tête des poésies d'Ossian.

(2) Macpherson. Discours préliminaire aux poésies d'Ossian.

bats, et par là d'être condanués à passer leurs jours dans un repos honteux, et de ne point être invités aux chasses et aux banquets (1); aussi Fingal voulant punir Hidallan, lui dit: *on ne te verra plus prendre part à mes banquets, ni poursuivre avec moi les bêtes fauves, et mes ennemis ne tomberont plus sous ton glaive* (2). Dans sa douleur profonde Hidallan annonce lui-même à Lamor que Fingal l'a exclus de l'honneur des combats (3).

Les déclarations de guerre se fesaient par le moyen d'un héraut, et l'on trouve dans Ossian un exemple curieux de la manière dont elles se fesaient. Un barde attachait à la pointe d'une lance un flambeau allumé, et, après l'avoir agité, il enfonçait en terre cette lance, et accompagnait cet acte de paroles de défi. Un étranger abordant sur le rivage tenait-il la pointe de sa lance tournée vers le pays, c'était un signal de guerre: portait-il au contraire le manche de sa lance en avant, c'était une démonstration de paix et d'amitié. Si le héraut offrait la paix, il jetait sa lance aux pieds de celui à qui il était envoyé; et le même acte entre guerriers était un témoignage de bienveillance et de reconciliation, ou indiquait que le guerrier se déclarait vaincu. Les infortunés et les opprimés se présentaient tenant d'une main un bouclier teint de sang, et de l'autre une lance rompue: le bouclier annonçait la mort de leurs amis, et la lance leur infortune et le désespoir. Lorsque le chef se décidait à les secourir, il leur présentait une coquille, en signe d'hospitalité et d'amitié. Si l'infortuné qui avait besoin de secours

Manière de la déclarer.

(1) Nous citerons souvent, à l'appui des mœurs des Calédoniens, des vers d'Ossian, de qui on peut dire ce qu'on a dit d'Homère par rapport aux Grecs, *qu'il était le premier peintre des mémoires des Calédoniens.* Les odes et les poèmes, dit Blair, sont les premières histoires des nations, et nous offrent le portrait le plus authentique de leurs mœurs. Cette espèce d'histoire doit intéresser également les philosophes et les poètes, Blair, *Dissertation critique sur les poèmes d'Ossian.*

(2) Ossian. *Poème de Comala.*

(3) *Tu le sais Lamor*, *je ne connais pas la crainte. Affligé de la mort de Comala, Fingal m'a banni du champ de bataille. Malheureux, m'a-t-il dit, retournes au fleuve qui ta vu naître: retournes-y pour t'y consumer, comme le chêne renversé par les vents sur le Balva languit dépouillé de son feuillage pour ne se relever jamais.* Lamor se tue pour ne pas survivre au déshoneur de son fils. *Ossian, la guerre de Caros.*

était éloigné, celui qui embrassait sa défense lui envoyait sa propre épée (1). Macpherson rapporte une autre cérémonie qui se pratiquait encore en pareil cas chez les montagnards de l'Ecosse, dans des tems très-rapprochés de nous, et dont l'origine pourrait bien remonter jusqu'au siècle d'Ossian. Lorsqu'on apportait à la résidence du chef la nouvelle de l'approche de l'ennemi, ce chef tuait aussitôt avec son glaive une chèvre, dans le sang de laquelle il trempait le bout d'un morceau de bois à demi-brûlé, qu'il donnait à un des siens pour le porter à l'habitation la plus proche. Ce tison était ainsi porté avec la plus grande célérité d'une habitation à l'autre, et en peu d'heures le *clan* ou la tribu était tout en armes, et se réunissait dans un lieu indiqué, dont le nom était le seul mot qui accompagnait la remise du tison Si la guerre n'était point inopinée, un barde se rendait dans le milieu de la nuit à la salle où les tribus s'assemblaient pour les fêtes, et y entonnait le chant de guerre, en invitant par trois fois les ombres des anciens guerriers à venir sur leurs nuages contempler les exploits de leurs enfans. Avant le combat, les rois étaient dans l'usage de se retirer sur une colline pendant trois nuits consécutives, ou au moins la nuit qui devait le précéder, pour s'y entretenir avec les ombres de leurs pères. Pendant ce tems ils frappaient par intervalles avec la pointe émoussée d'une lance sur un bouclier, qui était celui du plus renommé de leurs ancêtres, et qui reposait sur deux lances pour inspirer aux troupes une espéce d'enthousiasme religieux (2).

Chars des guerriers.

Dans leurs guerres les Calédoniens ne fesaient point usage de chevaux, à cause de la rareté de ces animaux dans leur pays montueux; c'est pourquoi ils désignaient ceux qu'ils avaient par les mots de *chevaux de l'étranger*, attendu qu'ils leur venaient de la Scandinavie ou de la Bretagne. Cependant les chefs montaient souvent sur un char, soit pour montrer la dignité de leur rang, soit pour être mieux aperçus de leurs guerriers: motif pour lequel ces mots de *fils du char*, ou de *né au char*, avaient chez ce peuple la même

(1) Dans le petit poème d'Oinamora, Ossian venu au secours de Malorcol roi de Furféda, lui envoie son épée par ordre de Fingal. *Le roi des braves envoie l'éclair mortel de mon épée au secours de Malorcol, dans le danger pressant qui le menace.* Trad. de G. Torti.

(2) Macpherson. Discours cité.

signification que ceux de né *pour le trône* parmi nous (1). On trouve dans le premier chant du poème de Fingal une description détaillée du char de Cuchullin, que nous croyons à propos de rapporter ici. *Paraît, comme un astre de mort, le char rapide et retentissant de Cuchullin fils de Semo. Derrière il a la forme d'un arc, semblable à la vague qui embrasse le roc, ou au nuage doré qui revêt la colline. Ses flancs sont incrustés de pierres de diverses couleurs, dont l'éclat imite celui des ondes blanchissantes sous la rame pendant la nuit. Le timon est d'if poli, et le siège a l'éclat de l'ivoire. Ce char est hérissé de lances, et le fond est foulé par les pieds des héros .... Mille courroies le tiennent suspendu. Les mors de ses fougueux coursiers étincellent dans des flots d'écume, et les rènes parsemées de pierres précieuses flottent sur leurs cous majestueux .... sur le char s'élève le chef, le terrible fils de l'épée, le vaillant Cuchullin.* On voit par cette description que les chars des chefs Calédoniens étaient armés de faux, et qu'ils devaient être trainés avec beaucoup de vitesse, pour faire plus de mal à l'ennemi: ce qui est d'autant plus probable, que les guerriers se battaient à outrance et sans discipline. La nuit seule pouvait séparer les combattans, et c'était une lâcheté que d'attaquer l'ennemi dans les ténèbres.

Chasse, Chant et Bardes.

Après la guerre, la chasse était l'exercice favori des Calédoniens, pour qui, à défaut d'agriculture, c'était l'unique moyen de subsistance. Tous les guerriers se piquaient d'y montrer de la bravoure; mais s'ils en manquaient à la guerre, ils n'en passaient pas moins pour des lâches, qui n'inspiraient que du mépris (2). Cependant, le goût le plus remarquable des Calédoniens était celui du chant; et, selon Cesarotti, on ne pouvait pousser plus loin qu'eux l'enthousiasme pour la musique et la poésie. Les guerres commençaient et se terminaient par des chants (3. Le chant était le prin-

(1) Voyez le I.er chant de Fingal, où Cuchullin est appelé *le fameux conducteur du char d'Erin.*

(2) Après avoir vaincu Svaran, Fingal invite ses guerriers à la chasse: *allons, dit Fingal, qu'on appelle les levriers, les rapides enfans de la chasse ..... Que les cris joyeux de la chasse éclatent de toutes parts: que les chevreuils et les cerfs du Cromla en soient effrayés, et qu'ils s'élancent du fond de leurs retraites.* Fingal VI.e chant.

(3) Fingal invite un barde à réjouir par ses chants Svaran qu'il a vaincu: *Ullin, entonne le chant de la paix; calme les esprits agités du héros, et fais-lui oublier le bruit des armes.* Fingal VI.e chant.

cipal agrément de leurs banquets (1). Les honneurs funèbres se rendaient aux morts en chantant (2). Les guerriers s'endormaient aux chants ou aux sons de la harpe (3) des bardes. On allait à la rencontre des hôtes pour lesquels on avait le plus de considération ou d'amitié, en fesant entendre des chants. Enfin la musique entrait dans toutes les affaires sérieures ou d'agrément chez les Calédoniens, et l'on pouvait dire en quelque sorte que la vie de cette nation était toute musicale. Dès les tems les plus reculés, elle avait des bardes chargés de mettre en vers ses faits les plus éclatans, de célébrer les exploits des héros, et de chanter leur hymne funèbre après leur mort (4). Chaque chef avait près de lui un barde suivi de plusieurs autres d'un ordre inférieur, qui l'accompagnaient de leurs harpes dans les chants solennels. Ces bardes fesaient l'office de hérauts et d'ambassadeurs; ils animaient sur le champ de bataille même les guerriers par des chants, qui ne respiraient que la bravoure militaire (5), et y chantaient les louanges de ceux qui avaient péri en combattant vaillamment. Leur caractère inspirait le respect, et était sacré pour l'ennemi même; et leurs chants étaient la plus douce recompense des héros, la consolation des

(1) *La joie éclate sur le visage des chefs; ils s'asseyent sur la bruyère: on prépare le banquet, et les bardes entonnent à l'envi des chants de gloire.* Temora I.er chant.

(2) Cuchullin près de mourir se console en disant: *Mais ma renommée est grande, et mon nom est célébré dans les chants des Bardes.* La mort de Cuchullin.

(3) *Ils se couchèrent alors sur la bruyère de Mora. Les vents sifflaient à travers les chevelures des héros, et l'on entendait par intervalles les sons des voix et des harpes.* Fingal VI.e chant.

(4) *Nous nous assîmes pleins de joie sur les bords verdoyans du Lubar pour entendre les sons mélodieux de la harpe. Assis du côté de l'ennemi Fingal prêtait l'oreille aux chants du barde, dans lesquels étaient célébrés les noms de ses illustres ancêtres.* Fingal chant III.e

(5) Fingal voyant Gaul pressé par Svaran dit à Ullin: *Va trouver Gaul, et rappelle-lui les exploits de ses pères: soutiens-le par tes chants dans ce combat inégal: que tes accens prennent un nouvel essor, et ranime le courage du héros.* Macpherson observe que l'usage d'animer les guerriers au combat par des chants improvisés s'est presque conservé jusqu'à nos jours, et qu'il existe plusieurs de ces chants belliqueux, qui ne sont qu'un assemblage d'épithètes sans aucun mérite poétique.

mourans, et la condition indispensable pour le bonheur d'une autre vie. Nous observerons que les plus estimés de ces chants s'enseignaient aux jeunes gens pour être transmis à la postérité, et que leur suite formait l'histoire traditionnelle des Calédoniens. On voit représenté au n.° 4 de la planche 5 un barde avec le vêtement distinctif de son ordre: ce vêtement était de couleur céleste, et offrait dans l'uniformité de sa couleur l'emblême de la paix et de la fidélité. Sa harpe a douze cordes formées de crins tressés (1).

Pierres dites du souvenir ou de la renommée.

Outre les chants des bardes destinés à perpétuer le souvenir des faits les plus mémorables de leur nation, il était encore élevé à cet effet des monumens en pierre, dits du *souvenir et de la renommée.* Un guerrier, suivi d'un ou de plusieurs bardes, se rendait sur le lieu où était arrivé le fait, dont on voulait conserver la mémoire. Là il posait un flambeau sur un tronc de chêne, comme pour inviter les ombres de ses ancêtres à regarder d'un œil favorable ce trophée de la gloire de leurs descendans. On plaçait sous la pierre une épée avec quelques cercles des boucliers des ennemis, et on amoncelait la terre autour de cette pierre, tandis que le barde continuait à célébrer le fait pour lequel on élevait le monument. Macpherson assure qu'il existe encore dans le nord de l'Ecosse plusieurs de ces *pierres du souvenir.* Les monumens de la renommée étaient consacrés à honorer la mémoire des guerriers morts à la guerre, et ils consistaient en quatre pierres grises, qui servaient à indiquer la grandeur de la sépulture (2).

Hospitalité et banquets.

L'hospitalité était pour les Calédoniens un devoir si sacré, qu'ils l'exerçaient même envers leurs ennemis: ainsi Cuchullin et Fingal invitèrent Svaran à leur banquet. Ils buvaient dans des coquilles, comme le font encore les montagnards de nos jours; c'est pourquoi on trouve souvent, dans les poésies d'Ossian, le mot de

(1) Smith. *The costume etc.* planche VII. Les bardes étaient déjà renommés du tems de Lucain, comme l'attestent les vers suivans. Phar. Liv. I.er

Vos quoque qui fortes animas belloque peremptas
Laudibus in longum vates dimittitis aevum
Plurium securi fudistis carmina Bardi.

(2) Fergus, pour annoncer à Cuchullin la mort de Catbar, lui dit: *maintenant quatre pierres s'élèvent sur la tombe de Catbar.* Fingal, chant I.er

coquille employé pour celui de banquet, et l'on donnait au roi dans les banquets le nom de *roi des coquilles*, qui signifiait roi humain et hospitalier. Les hôtes, en se quittant, échangeaient l'un contre l'autre leur bouclier, qu'ils gardaient ensuite dans leurs salles, pour que ces gage d'amitié fût toujours présent à la mémoire de leurs fils. Si, dans la chaleur même du combat, deux guerriers venaient à apprendre qu'il y eût eu quelque relation d'hospitalité entre leurs pères, ils baissaient aussitôt les armes, et renouvellaient entre eux cette ancienne alliance. C'était une lâcheté de la part d'un guerrier, et une sorte de prétexte pour éviter le combat, que de demander à l'ennemi son nom, ou de lui dire le sien, et l'expression d'*homme qui dit son nom à l'ennemi* était une injure passée en proverbe. Quant aux banquets qui se fesaient après la chasse, M.r Macpherson nous assure que la manière dont ils se préparaient nous a été conservée par la tradition. On creusait une espèce de puits, dont les parois étaient en pierres unies, et l'on formait alentour un amas d'autres pierres unies et plates de la nature des pierres à feu, qu'on fesait chauffer ainsi que le four avec des bouleaux. On déposait ensuite au fond du puits une partie du gibier qu'on recouvrait aussitôt d'un lit de pierres, et ainsi de suite jusqu'à ce que ce puits fût rempli. Après cela le tout était recouvert de bouleaux pour empêcher la fumée. Je ne puis assurer, ajoute Macpherson, que cela fût ainsi, mais je sais qu'on montre encore à présent quelques puits, que le vulgaire dit avoir servi à cet usage (1).

Scottes et Pictes.

Vers la fin du III.e et au commencement du IV.e siécle, on n'entend plus parler des Calédoniens, et l'on trouve les Scottes établis dans le nord de la Bretagne. Porphyrius est le premier qui en fait mention à cette époque. Les Scottes tiraient leur origine des Celtes; d'abord ils s'étaient arrêtés en Irlande; ayant passé de là dans la Calédonie, ils domptèrent les Pictes, et donnèrent le nom d'Ecosse au pays qu'ils avaient conquis. Les Pictes semblent avoir été des descendans d'une colonie de Bretons, qui, repoussés dans le nord par Agricola, s'y étaient mêlés avec les anciens habitans. L'usage de se peindre le corps à la manière de certains Bretons, apporté par eux en Ecosse, leur fit donner par les Romains

(1) Macpherson, note au chant I.er de Fingal.

le nom de Pictes. Cette nation, ainsi que les Scotes, fut soumise par une légion romaine; mais après les guerres intestines qui désolèrent l'empire, les Romains durent abandonner pour toujours, en 448, les iles britanniques, dans la plupart desquelles ils avaient commandé pendant plus de quatre siècles. Les Pictes et les Scotes regardèrent alors ces iles comme une propriété assurée, et ayant attaqué les Bretons, ils les obligèrent enfin à leur abandonner le terrein et à se retirer dans les forêts et sur les montagnes, d'où ces derniers peuples sortaient ensuite pour les attaquer à leur tour. Tel fut l'état de guerre, d'anarchie et de désordre où fut plongée la Bretagne depuis le départ des Romains jusqu'à l'invasion des Saxons (1).

Invasion des Saxons.

En proie aux discordes civiles, et menacés par les ennemis extérieurs, les Bretons suivirent les conseils de Vortigern, prince de *Dumnonium*, et engagèrent les Saxons à venir à leurs secours. Cette nation était une des tribus les plus belliqueuses de la Germanie, laquelle s'était répandue dans la partie septentrionale de cette contrée et de la Chersonnèse Cimbrique, et qui avait occupé toutes les côtes de la mer, depuis l'embouchure du Rhin jusque dans le Jutland. Engiste et Horsa, deux frères et chefs Saxons, qui se vantaient d'être issus du dieu Woden même, accueillirent avec empressement le projet d'invasion, qui leur fut proposé par les Bretons. En 449 ou 450 ils embarquèrent leurs troupes sur trois navires et débarquèrent sur la côte mille six cents hommes, avec lesquels ils vainquirent les Pictes et les Scotes; puis quittant le masque, ils se déclarèrent les ennemis de ceux dont ils s'étaient dits les défenseurs. Les Bretons alors coururent aux armes pour se défendre à leur tour: il se donna plusieurs batailles, dont le succès fut varié, et dans l'une desquelles Horsa fut tué, en suite de quoi le commandement resta à Engiste seul, qui mit le pays à feu et à sang, sans aucune distinction de rang, d'âge ni de sexe. Dans cet affreux état parut un héros breton et chrétien, qui fut Artur, prince des Silures, lequel ranima la valeur presqu'éteinte de ses compatriotes, et défit les Saxons dans plusieurs combats. Mais après une longue suite de batailles, ces derniers s'emparèrent de tout le territoire au midi de la Clyde et du Forth, à l'exception du pays

(1) Hume. *Hist* chap. 1.

de Galles et de Cornouailles, où les infortunés Bretons trouvèrent un asile (1).

Portrait d'Engiste.

Le n.° 1 de la planche 6 représente le féroce Engiste, foulant aux pieds un ennemi vaincu. La chose qui se fait le plus remarquer dans son armure est son casque à quatre pointes; sa cuirasse ressemble à la *lorica* des Romains; il a une longue et pesante lance, et le milieu de son bouclier qui est convexe, se termine en pointe. La coupe qu'il tient en main a l'air d'un crâne humain, et atteste sa férocité (2). Ce guerrier s'établit dans la partie méridionale de l'île, où il fonda le royaume de Kent; il fixa sa résidence à Cantorbery, et y mourut vers l'an 488, laissant ses états à son fils Escus.

Heptarchie Saxonne.

Durant leurs guerres avec les Bretons, les Saxons fondèrent les sept royaumes de Kent, de Sussex, de Wessex, de Mercia, de l'Anglia orientale, de Northumberland et d'Essex, qui formèrent ce qu'on appelle communément l'Heptarchie Saxonne. Toute la partie méridionale de l'île, excepté les pays de Galles et de Cornouailles, changea d'habitans, de langage, d'institutions et de mœurs. Les Bretons civilisés disparurent, ou furent réduits au plus vil esclavage, et les Anglo-Saxons firent prendre à ce pays un tout autre aspect. Leur gouvernement dut présenter quelques variétés dans les différens règnes de l'Heptarchie: cependant nous savons que, sous tous ces règnes, il y eut une assemblée nationale dite *Vittenagemot*, ou assemblée de sages, par laquelle les lois étaient sanctionnées, et qui se composait de la noblesse, des dignitaires, du clergé et de tous les seigneurs qui possédaient une certaine quantité de terres. Les Anglo-Saxons formaient trois ordres, qui étaient les nobles, les hommes libres et les esclaves. Les nobles, appelés *Tani* ou barons, étaient les représentans de la nation chez les anciens Germains, et les compagnons d'armes de leurs princes: c'était en tems de guerre l'élite des troupes. Les hommes libres se nommaient *Céorles*, et les travaux de la campagne fesaient leur principale occupation. Celui d'entre eux qui parvenait à avoir en propriété cinq arpens de terre, sur lesquels il y eût une église avec un clocher, une cuisine et une grande porte, obtenait un sceau et un emploi

(1) Adams. *Storia della Gran Bretagna* traduite par David Bertolotti; Liv. II. chap. 1.

(2) Smith. *The costume etc.* pl. XXIII.


6.
V. Raineri inc.
2
1

à la cour du roi, et était réputé noble ou *Tane*. Le *Céorle* qui s'adonnait à l'étude, ou qui parvenait à se faire ordonner prêtre, à s'enrichir par le commerce, ou à se distinguer à la guerre, était élevé au même rang. De cette manière, dit Adams, le temple de l'honneur était ouvert aux Céorles, soit qu'ils se livrassent à l'agriculture ou au commerce, à l'étude des lettres ou à la profession des armes, qui étaient les seules conditions dignes d'un homme libre. Tant que les Saxons demeurèrent attachès au paganisme, et encore quelque tems après qu'ils eurent embrassé le christianisme, les esclaves formèrent une classe nombreuse, et se divisèrent en deux espèces, l'une des esclaves domestiques, et l'autre des villageois ou vilains, qui se vendaient comme le bétail avec le fond (1).

Portrait d'un roi de l'Heptarchie.

On voit au n.° 2 de la planche 6 un roi Anglo-Saxon du VIIIe siècle avec son écuyer, armés l'un et l'autre pour le combat. Le roi a une cotte de maille en cuir couverte d'anneaux de fer à maille, un glaive à deux tranchans, et la tête ceinte d'une couronne, qui consiste en un cercle surmonté de trois fleurs de lys (2).

Incursion des Danois.

Après biens des révolutions les sept royaumes furent réunis en un seul par Egbert, roi de Wesse, en 827, et ne formèrent plus qu'une grande monarchie, qui comprenait à peu près ce qu'on appelle proprement aujourd'hui Angleterre. Mais les Danois la ravagèrent bientôt par leurs incursions. C'était des payens Saxons, qui s'étaient refugiés vers le nord du Jutland, pour se soustraire à l'intolérance religieuse de Charlemagne. Ayant trouvé dans cette contrée un peuple avec les mêmes mœurs, ils en furent bien accueillis, et il ne se passa pas long-tems qu'ils n'entrainassent avec eux les naturels dans des entreprises, qui devaient améliorer leur sort. Il firent une irruption sur les côtes de France, où ils furent connus sous le nom de Normans, qui leur fut donné par allusion à la position géographique du pays d'où ils venaient. Leurs petits navires les mettaient en état de suivre toutes les sinuosités des côtes, et de remonter le cours des fleuves; et, à peine débarqués, il se répandaient par petits détachemens dans tout le pays, d'où ils enlevaient tout ce qu'ils pouvaient. Enflés de leurs succès, ils

(1) Adms. *Histoire*, Liv. II. chap. 4.

(2) Smith. *Selections of the ancient costume an.* 750. Cet ouvrage, où n'est indiqué ni le nombre des pages ni celui des planches, est divisé par siècles et par années.

débarquèrent en si grand nombre, de l'île de *Thanet* où ils s'étaient établis, dans la Bretagne, qu'ils mirent cette contrée à feu et à sang, et ils seraient venus certainement à bout de la soumettre tout entière, si Alfred le grand ne les avait entièrement défaits (1).

Portraits d'Alfred et d'Edgard.

Alfred, surnommé par Thompson *prodige dans la guerre, et divinité tutélaire dans la paix*, est un des plus grands princes dont l'histoire fasse mention. On lui éleva à Sthourhead un monument avec une inscription, où sont rappelées toutes ses grandes entreprises. *L'an du Christ* 879, *Alfred le grand déploya, sur cette éminence, son étendard contre les Danois. C'est à lui que nous sommes redevables de l'institution des Jurys, de l'organisation de la milice et de la création d'une force navale. Flambeau d'un âge ténébreux Alfred fut philosophe et chrétien, le père de son peuple, et le fondateur de la liberté et de la monarchie anglaise* (2). On voit au n.° 1 de la planche 7 le portrait de ce prince, copié de l'original qui se trouve dans la bibliothèque Boldejan d'Oxford. Il a la couronne en tête, et une fourrure d'hermine qui lui couvre la poitrine et les épaules. Pour donner une idée plus précise du costume des rois de cette époque, nous avons encore retracé à la même planche, n.° 2, le portrait d'Edgard, à côté duquel est un jeune gentilhomme Anglo-Saxon. Il a la tête ceinte d'une simple couronne d'or, et porte une tunique de pourpre, qui laisse voir ses genoux à nu: son manteau est bordé en or, et attaché sur l'épaule avec une agrafe du même métal, et le sceptre qu'il tient en main est d'une forme bizarre.

Danois et Normans établis dans la Bretagne.

Après avoir été plusieurs fois repoussés par les Anglo-Saxons, les Danois parvinrent enfin à s'établir en Angleterre sous Canut le grand, qui obligea Edmond, surnommé *Côte de fer* à cause de sa force extraordinaire, à partager le royaume avec lui. Edmond ayant été assassiné, Canut demeura seul maître du royaume, où il régna en paix jusqu'à sa mort, qui arriva en 1035, et fut aussi le terme de la gloire des Danois en Angleterre. Mais peu de tems après, c'est-à-dire en 1066, les Normans s'emparèrent de la Bretagne sous Guillaume le Conquérant, qui vainquit Arold dans la fameuse bataille d'Hastings, et renversa la dynastie des Anglo-Saxons après une

(1) Hume. *Hist.* chap. 2.

(2) Voyez la description du monument d'Alfred dans le *Viaggio* du comte Rezzonico.


ALFREDO
2
1
V. Raineri f.

8.



V. Raineri inv.


1
2
4
3
4
Bramatti inc.

existence d'environ six cents ans. Nous avons représenté à la planche 8 la flotte de Guillaume fesant voile pour l'Angleterre: on y remarque le vaisseau du commandant, avec un autre vaisseau, et un troisième qui transporte les chevaux. Le dessin en est pris des célèbres tapisseries de Bayeux, qui ont été faites bien sûrement aussitôt après la conquête (1).

Richard cœur de lion, et le comte de Lancaster.

Le portrait de Richard I.er, que son grand courage a fait surnommer *Cœur de lion,* nous donne aussi une idée du costume des rois Anglo-Normans. Il est pris d'un des sceaux, que ce monarque fit exécuter durant son règne. Son casque a la forme d'une ellipse, et est attaché à son cou et sous son menton avec un morceau d'étoffe: son corps et ses jambes sont entièrement couverts d'un ouvrage à mailles, et l'on aperçoit deux figures de lion sur son bouclier: voy. le n.° 1 de la planche 9. On a l'image d'un autre costume singulier dans celui du comte Thomas de Lancaster, qui vécut long-tems après Richard I.er, c'est-à-dire vers l'an 1314. Ce prince nous offre un des plus anciens exemples de l'usage des armoiries sur la *sarcotte*; il porte un voile derrière son casque, qui est surmonté d'un dragon, lequel est répété sur la tête du cheval entre deux cornes droites: voy. le n.° 2 de la même planche. La reine d'Angleterre, qu'on voit à côté de lui sur la même planche, est Philippine de Hainault; elle porte une couronne d'or; sa chevelure est ornée de perles, et son manteau est attaché sur son épaule avec un cordon d'or: voy. le n.° 3. Enfin le n.° 4 représente Richard II, et Janne Plantagenet princesse de Galles, surnommée la *Belle enfant,* avec son mari Edouard dit le *Prince noir.* Ce dernier est armé de toutes pièces; il a un haume pointu, une gorgerette de maille et une *sarcotte* où sont les armes de France et d'Angleterre. Une simple couronne de perles distingue Jeanne; et Richard II a son habit parsemé de fleurs de lys (2).

Origine de la grande charte.

Mais il convient que nous suspendions ici pour quelques instans la description du costume des rois d'Angleterre, pour faire mention d'un grand évènement, qui a servi de base au gouvernement de ce pays. Le roi Jean s'était rendu odieux à la nation anglaise et surtout aux barons, pour avoir teint ses mains dans le

(1) Smith. *Selections of the ancient costume an.* 1060.

(2) Ces figures sont prises des ouvrages de Smith et de Strutt.

sang du prince Artur son neveu, et pour s'être déshonoré par des actes d'imprudence et de lâcheté, qui lui firent perdre presque toutes ses possessions en France. Bien loin de chercher à appaiser les barons, Jean porta le déshonneur dans leur famille par ses liaisons licencieuses. Il leur défendit par une loi la chasse de toutes sortes de volatiles, dont ils fesaient leur plus doux passe-tems; il ordonna d'arracher toutes les haies et autres clôtures champêtres dans le voisinage de ses forêts, pour que ses daims pussent aller paître plus facilement dans les campagnes. Après avoir accablé la nation d'impôts et de taxes arbitraires, et se voyant haï de tous les barons, il exigea d'eux des otages pour gage de leur fidélité, et les contraignit à lui livrer à ce titre leurs enfans, leurs neveux, et leurs plus proches parens. Une vive altercation s'étant élevée entre ce monarque et le pape Innocent III, ce pontife lança contre lui l'anathême, et lui suscita en même tems un ennemi dans le roi de France. Mais Jean chercha trop bassement à se faire absoudre de son excommunication, en publiant un ban par lequel il déclarait que, *pour la rémission de ses péchés et de ceux de sa famille, il avait cédé l'Angleterre et l'Irlande à Dieu, à S.t Pierre et à S.t Paul, au pape Innocent et à ses successeurs.* A tant de bassesse les barons anglais coururent aux armes, et obligèrent le roi à signer le fameux acte connu sous le nom de *grande charte.* Il ne fallut rien moins que ce trait de fermeté de leur part, pour l'amener à cette mémorable transaction, qui fut conclue le 19 juin 1215 à Runymode, entre Windsor et Staynes.

Articles de la grande charte.

Il ne sera pas hors de propos d'examiner ici les articles principaux de cette grande charte, par laquelle d'importans privilèges et autres immunités ont été accordés à tous les ordres du royaume, c'est-à-dire au clergé, à la noblesse et au peuple. Le gouvernement féodal, dit Hume, introduit en Angleterre par Guillaume le Conquérant, avait restreint considérablement les libertés imparfaites, dont les Anglo-Saxons jouissaient sous leurs anciens souverains. Le peuple entier se trouvait réduit à l'état de servitude sous le roi ou sous les barons, et même en grande partie à celui d'esclavage. La nécessité de confier un pouvoir étendu à un prince obligé de maintenir un gouvernement militaire sur une nation vaincue, obligea aussi les barons normans à se soumettre alors à une autorité plus absolue et plus rigoureuse, que celle qui était communément établie sur

la noblesse dans les autres gouvernemens féodaux. Les prérogatives de la couronne une fois portées à un aussi haut degré ne purent plus être limitées, et durant cent cinquante ans la nation eut à gémir sous une tyrannie inconnue dans les états fondés par tous les conquérans du nord. Henri I.er donna aux Anglais une charte des plus favorables à leurs libertés, pour obtenir d'eux la préférence sur son frère Robert. Etienne l'avait renouvelée, et Henri II la confirma; mais les concessions de ces princes étaient toujours restées sans effet, et leurs successeurs continuèrent à exercer la même autorité illimitée, ou au moins une autorité irrégulière. Le roi Jean, qui refusa d'abord de confirmer la charte de Henri, dont l'archevêque de Cantorbery, confédéré avec les barons, disait avoir trouvé une copie dans un monastère, fut ensuite obligé de signer la grande charte contenant les décisions suivantes, savoir; que le clergé procéderait librement à ses élections, et qu'elles n'auraient pas besoin d'être confirmées par l'autorité royale; qu'il serait permis à tout citoyen de sortir du royaume quand il lui plairait; que les barons jouiraient de certains privilèges tendant à diminuer la rigueur de la loi féodale, et à déterminer les articles qui y avaient été omis, ou qui étaient devenus arbitraires et ambigus dans la pratique; que la redevance à payer par les héritiers d'un fief militaire pour en prendre possession, serait de cent marcs pour un comte et pour un baron, et de cent schellins pour un chevalier; que si l'héritier était mineur, il entrerait en possession de son patrimoine sans payer aucun droit aussitôt qu'il aurait atteint sa majorité; que le roi ne pourrait vendre le droit de tutelle, ni frapper les biens des pupilles de contributions préjudiciables à la propriété; enfin qu'il s'obligerait à l'entretien des châteaux, des moulins, des parcs et des réservoirs d'eau, avec promesse que, dans le cas où il y aurait lieu à confier l'administration du patrimoine à un schérif ou autre fonctionnaire public, celui-ci serait tenu de donner caution. Ces dispositions étaient suivies de plusieurs autres sur la tutelle portant; que la grande assemblée du royaume avait le droit d'imposer les *scutages* ou subsides, excepté dans les trois cas spécifiés par la loi féodale, et qui étaient la prison du prince, l'élévation de son fils aîné au rang de chevalier, et le mariage de sa fille aînée; que les prélats, les comtes et les barons seraient appelés à l'essemblée par un ordre spécial, et les barons inférieurs

sur la simple invitation du schérif; que le roi ne pourrait s'emparer des terres d'aucun baron pour cause de dettes envers la couronne, dans le cas où le débiteur aurait assez de propriétés en biens fonds pour éteindre sa dette; que personne ne serait obligé pour son fief à un service plus onéreux que ne l'exigeait le même fief; qu'aucun châtelain ou gouverneur d'un château ne pourrait exiger d'un cavalier aucune taxe pour la garde de ce château, lorsque ce dernier s'offrait à en faire le service personnellement, ou à s'y faire remplacer par une personne convenable; que le chevalier se trouvant en campagne par ordre, il serait exempt de tout autre service du même genre; et qu'il ne serait permis à aucun vassal d'aliéner une partie de ses fonds telle, qu'elle le mît dans l'impuissance de prêter à son seigneur le service qu'il lui devait. Telles furent les dispositions qui furent prises dans l'intérêt des barons; et voici celles qui furent adoptées en faveur du peuple, pour le mettre à portée de contribuer avec les premiers à la prospérité nationale. Ces dernières portaient, que les franchises et les prérogatives des barons seraient étendues par eux à leurs vassaux inférieurs, à l'effet de quoi le roi promit de n'autoriser aucun baron à lever des subsides sur ses vassaux, excepté dans les cas spécifiés par la loi féodale; qu'il serait établi dans le royaume un système uniforme de poids et mesures; que les marchands auraient la faculté d'entreprendre toute espèce de commerce, sans avoir à craindre aucune taxe ou imposition arbitraire; que tout citoyen aurait le droit de sortir du royaume et d'y rentrer à sa volonté; que Londres, ainsi que les autres villes et bourgades, conserveraient leurs anciennes libertés et leurs franchises; qu'on n'exigerait d'elles aucun subside sans l'assentiment de la grande assemblée; qu'aucune ville ni aucun individu ne serait obligé à l'entretien des ponts que conformément aux usages établis; que tout homme libre pourrait disposer de ses biens comme bon lui semblerait; que l'individu mort sans avoir fait testament aurait pour successeurs ses héritiers naturels; qu'aucun officier de la couronne ne serait autorisé à faire des réquisitions de chevaux, de chars ni de voitures quelconques sans le consentement du propriétaire; que les cours de justice du roi seraient stationnaires, au lieu d'être à sa suite comme auparavant; que l'accès en serait ouvert à tout le monde, et que la justice n'y serait plus vendue ou refusée, ni même différée; que les

tribunaux de justice subalternes, la cour du comté, le schérif de tour et la cour *fondiaire* se réuniraient à une époque et dans un lieu déterminé; que les schérifs ne pourraient plus prendre la défense des intérêts de la couronne, ni citer quelqu'un en jugement sur un simple soupçon ou sur un bruit vague, mais seulement d'après la déposition de témoins avoués par la loi; qu'aucun homme libre ne pourrait être arrêté, incarcéré, privé de ses biens ou de ses franchises, proscrit ou relégué, offensé ou lésé d'une manière quelconque, qu'en vertu d'un jugement légal rendu par ses pairs, ou d'après une disposition de la *loi territoriale*; que quiconque aurait souffert quelque dommage sous les deux règnes précédens, en obtiendrait la pleine et entière réparation; que l'amende à infliger à un homme libre serait proportionnée au délit, et jamais de nature à pouvoir le ruiner; enfin qu'aucun esclave ou colon ne pourrait être privé de ses chars, de ses charrues ou autres instrumens d'agriculture (1).

Conseil des vingt-cinq conservateurs.

Les barons obligèrent le roi à laisser la ville de Londres en leur pouvoir, et à remettre au primat la garde de la tour jusqu'à la moitié du mois d'août suivant, en exécution de divers articles de la grande charte. Pour s'assurer de leur accomplissement ils élurent vingt-cinq d'entre eux, comme conservateurs des libertés publiques, avec des pouvoirs illimités dans leur nature et dans leur durée. En cas d'accusation en contravention portée contre le roi dans la personne des ministres de la justice, des schérifs ou autres officiers, quatre barons pouvaient inviter le monarque même à remédier à l'abus dénoncé; et s'il n'était pas fait droit à leurs instances, ils avaient la faculté de convoquer le conseil des vingt-cinq, qui, de concert avec la grande assemblée, pouvait l'obliger à l'exécution de la charte, et en cas de refus prendre les armes contre lui, attaquer ses châteaux, et user de tous les moyens coactifs nécessaires, excepté contre sa personne, et contre celles de la reine et de ses enfans. Les habitans du royaume furent obligés, sous peine de confiscation de leurs biens, de prêter serment d'obéissance aux barons, et les propriétaires libres dans chaque comté, d'élire douze

(1) Hume. *Hist. d'Ang. Jean* I.er Nous avons cité ici les principaux articles de la grande charte, comme formant la base du gouvernement anglais.

chevaliers, chargés de leur dénoncer les abus, qui, d'après la grande charte, réclamaient une réforme (1).

Origine des communes.

Les dépenses écormes qu'avaient entraînées les guerres fréquentes où Edouard I.er s'était trouvé engagé, avaient souvent mis ce prince dans la nécessité de recourir à l'assemblée des barons pour en avoir des subsides. Pour les augmenter il imagina un expédient, qui fut de réunir au parlement les représentans des bourgs, du consentement desquels il préféra obtenir ces subsides, plutôt que de leur en imposer l'obligation. Pour éviter les difficultés et les longueurs qu'il aurait rencontrées à traiter avec chaque bourg en particulier, Edouard vit que le moyen le plus prompt pour arriver à son but, était d'assembler les députés de chaque bourg, de leur exposer les besoins de l'état, d'en discuter les motifs en leur présence, et de les engager à accéder à ses demandes. Il donna donc l'ordre aux schérifs d'envoyer au parlement, avec deux chevaliers de la province, deux députés de chacun des bourgs de leur comté, munis par leurs communes de pouvoirs suffisans pour adhérer, au nom de leurs commettans, à toutes les demandes qui leur seraient faites par le roi, et par son conseil; et cela, disait le roi dans le préambule de son ordre, « parce qu'il est souverainement juste, que ce qui est de l'intérêt de tous, soit approuvé par tous ceux que cet intérêt touche, et que les dangers communs soient écartés par tous les efforts réunis ». Après leur élection, qui se fesait par les Aldermans et par le conseil communal, ces députés devaient s'engager sous caution à se présenter au roi et au parlement, dont ils ne fesaient pas alors une partie essentielle. Ils y siégeaient à part des barons et des chevaliers; et, après avoir consenti les impositions qu'on leur demandait, ils s'en retournaient chez eux, encore que le parlement dût prolonger la durée de sa session. Mais la réunion de ces représentans donna insensiblement plus d'importance à l'ordre entier; et, en reconnaissance de leur complaisance à accorder les subsides, il leur fut permis de présenter au trône des pétitions pour demander la réparation de quelqu'abus particulier, dont ils avaient eu sujet de se plaindre. Plus les demandes du prince devenaient fréquentes, plus ces instances se multipliaient et acquéraient

(1) On peut lire dans Hume les noms des vingt-cinq premiers conservateurs.



10

de poids: ce qui mit le roi dans l'impossibilité de rien refuser à des hommes qui s'étaient prêtés à ses vœux pour le soutien du trône, et à l'assistance desquels il pouvait se trouver encore bientôt dans le cas d'avoir recours. Les communes ne laissaient pas cependant d'être encore loin du pouvoir de la législature; et leur pétitions, quoique appuyées de la sanction verbale du monarque, n'étaient, pour ainsi dire, que des projets de loi. Les juges reçurent dans la suite la faculté de donner aux lois une certaine forme; et, en les revêtant de sa sanction, quelquefois sans la participation des nobles, le roi leur donna de la validité. On reconnut par la suite, qu'il ne pouvait être établi de loi pour une classe de personnes, sans que toutes les autres n'y fussent aussi intéressées. On s'attendait à voir l'assentiment de la chambre des pairs, qui était l'ordre le plus puissant de l'état, devenir exclusivement nécessaire pour la sanction des ordonnances; mais, sous le règne de Henri V, les communes s'opposèrent à ce qu'il fût fait aucune loi à l'instance des pairs seuls, à moins que les statuts n'en eussent été rédigés par les communes mêmes, et n'eussent passé dans leur chambre en forme de *bill* ou de proposition (1).

Factions de la rose blanche *et de la* rose rouge.

Pendant que le gouvernement de l'Angleterre se raffermissait sur ses bases, cette contrée était déchirée par les deux factions d'Yorck et de Lancaster, qui devaient entrainer l'anéantissement de la dynastie des Plantagenètes. La première avait pris le nom de *rose blanche*, et la seconde celui de *rose rouge*. La couronne avait été ravie à la maison de Mortimer par le duc de Lancaster, qui régna sous le nom de Henri VI. Richard, duc d'Yorck, héritier de cette maison, tenta de faire valoir ses droits contre le faible Henri, qu'il fit prisonnier en 1455, et se contenta, en lui laissant le titre de roi, de prendre celui de protecteur. La reine Marguerite, femme d'un rare courage, et comparable aux plus grandes héroïnes de l'antiquité, s'efforce envain de venger les droits de son mari; après quelques heureux succès elle perd la couronne et la liberté. Cependant le parti de Lancaster se ranime: Henri, comte de Richmond et neveu d'Owen Tudor, s'empare du trône, et, à la maison des Plantagenètes, succède celle de Tudor. Le n.° 1 de la planche 10 représente Henri VI avec un bonnet de velours cramoisi, un man-

(1) Hume. *Hist. d'Angl. Edouard I.er*

teau bleu bordé en or, et une chaîne d'un travail grossier et d'un poids énorme autour du cou; sa couronne, qui est sur la table, est la première de ce genre qui ait été portée par les rois d'Angleterre. Marguerite d'Anjou sa femme, n.° 2, porte un voile riche, élégant et parsemé de perles; sa robe est d'une étoffe d'or avec de larges manches doublées d'hermine. La fig. 3, qui représente un homme de cour, a un vêtement d'une étoffe d'or avec des franges d'argent; et elle a une bourse de couleur bleue brodée en or et pendante à son côté (1).

Henri VIII et Catherine d'Arragon.

A la dynastie qui succéda aux Plantagenètes sur le trône d'Angleterre appartient le fameux Henri VIII, dont les amours avec Anne Bolena ont eu des suites qui leur ont donné tant de célébrité. Pour lever tout obstacle à la répudiation qu'il voulait faire de Catherine d'Arragon son épouse, et mettre Anne à sa place, il se sépara ainsi que son royaume de l'église catholique, s'arrogea la suprématie ecclésiastique, fit couler le sang de ceux qui ne voulaient pas le reconnaître, supprima les monastères, et fit dire à Charles-Quint *qu'il avait tué la poule*, *qui lui pondait des œufs d'or*, parce qu'en effet il s'était privé des taxes énormes, qu'on imposait aux couvens et aux églises. On le voit à la planche 11 avec un simple bonnet de velours noir orné de plumes blanches: sa femme Catherine d'Arragon s'est jetée à ses pieds en présence des légats du pape, devant qui devait se traiter la cause du divorce; elle est vêtue en noir, et n'a qu'un simple ornement de perles autour de la tête et du cou, et elle porte sur la tête un voile blanc (2).

Elisabeth.

Le nom de la fille de Henri VIII et d'Anne Bolena, de la fameuse Elisabeth, réveille encore aujourd'hui dans le cœur des Anglais le plus vif enthousiasme pour la liberté de leur pays. Cette princesse mérite le titre de *restauratrice de la gloire nationale dans la marine*, *et de reine des mers du nord*; elle eut pour principe de se concilier l'affection de ses sujets protestans, et d'occuper ses ennemis dans ses propres états. Elle disait souvent que l'argent se trouvait mieux placé dans la poche de ses sujets, que dans son *échiquier* (3). On voit à la planche 12 cette reine à che-

(1) Smith. *Selections of the ancient costume an.* 1450.

(2) *A series of one Hunfred etc.* N.° 92.

(3) La cour de l'échiquier est chargée de la conservation des revenus de la couronne.

12



Bramati inc.





Bramati inc.

val, à la journée de Tilbury, annonçant à ses troupes l'intention de les mener elle-même au combat. Elle a un costume de guerre, et tient le sceptre en main. Les historiens parlent de la vanité puérile qui la portait, même dans les dernières années de sa vie, à vouloir passer pour la plus belle femme de l'Europe, et ils imputent à un sentiment de jalousie la cruelle persécution qu'elle exerça envers sa cousine, la belle, la vertueuse et infortunée Marie Stuard. Elisabeth refusa constamment de se marier, et Lally-Tollendal, qui nous a donné sa biographie, fait à ce sujet les questions suivantes. « Sa répugnance pour le mariage ne venait-elle pas de la crainte de se donner un maître, ou de partager avec un époux l'autorité royale ? Quelque vice de conformation ne lui fesait-il pas du célibat une loi impérieuse, qu'elle ne pouvait violer sans danger pour sa vie ? Voilà des questions qu'il est difficile de résoudre maintenant, s'il est vrai qu'on ait strictement exécuté l'ordre donné, dit-on, par elle, de ne point ouvrir ni même d'examiner son corps après sa mort (1) ».

Etat de l'Angleterre sous Elisabeth.

Malgré la liberté de conscience accordée par Elisabeth, et la sévérité avec laquelle elle réprima les Catholiques et les Puritains, il ne laissa pas d'y avoir des guerres civiles pendant son long règne, qui dura quarante-quatre ans. Le parlement fut toujours docile à ses volontés, et les tribunaux connus sous les noms de *chambre étoilée* et de *haute commission*, n'étaient également que des instrumens de despotisme, comme l'était aussi la loi martiale, qui formait pour les troupes un code judiciaire plus rigoureux, dont l'application était plus prompte, et qui, dans plusieurs cas, s'étendait encore à des personnes étrangères à la milice. Toutefois Elisabeth n'en mérita pas moins les respects et l'affection de ses sujets.

Maison des Stuards.

Jacques VI roi d'Ecosse et le premier de ce nom en Angleterre, succéda à Elisabeth, dont il était le plus proche parent, et réunit ainsi sur sa tête les couronnes des trois royaumes, auxquels on donne maintenant le nom de Grande-Bretagne. L'Ecosse avait eu une longue suite de rois, dont l'histoire peut être divisée en quatre périodes, qui s'étendent; la première, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Kenneth II; la seconde, depuis la conquête de Kenneth sur les Pictes jusqu'à la mort d'Alexandre

(1) *Biographie Universelle.* Artic. *Elisab.*

III; la troisième, qui va jusqu'à la mort de Jacques V, et la quatrième qui se prolonge jusqu'à l'élévation de Jacques VI au trône d'Angleterre. La première période n'offre que des fables et des conjectures; dans la seconde, quelques rayons de lumière commencent à percer à travers les ténèbres; la troisième forme l'époque la plus importante et la plus authentique de l'histoire d'Ecosse, comme il conste des monumens qui se sont conservés en Angleterre; la quatrième se lie si étroitement aux histoires des autres nations, qu'elle n'intéresse pas moins les étrangers que les Anglais mêmes. Les anciens monarques de l'Ecosse furent presque toujours dans la dépendance de ceux de l'Angleterre, surtout depuis l'époque ou Bruce et Baliol se disputèrent le trône. La féodalité régna dans ce pays comme dans les contrées voisines; et, selon Robertson, la puissance des barons fut plus grande en Ecosse qu'en aucun autre lieu: ce qui peut être attribué; 1.° à la nature même du pays, qui offrait aux nobles des asiles inexpugnables dans les montagnes; 2.° au petit nombre de grandes villes, où il règne toujours plus d'ordre, et où l'administration marche toujours avec plus de régularité; 3.° à la division de la population en *clans* ou tribus, où la noblesse avait toujours beaucoup de crédit; 4.° aux alliances formées entre les barons, et qui s'appelaient ligues de défense mutuelle, ou entre les barons et le peuple, et qui se nommaient ligues de servitude ou de vasselage, et enfin aux minorités des souverains, qui étaient fréquentes en Ecosse. Mais le parlement écossais déclara ces ligues illégitimes sous Jacques I.er, lequel ayant fait condanner plusieurs barons et confisqué leurs biens, jeta les fondemens d'un pouvoir plus étendu, qui, après le renversement de la famille de Douglas, ne trouva plus d'opposition, et devint presque absolu sous les derniers Stuards (1).

Charles I. et Cromwel.

L'histoire des dernières années du règne des Stuards est écrite en lettres de sang, et nous apprend que le trône est souvent l'asile du malheur. Tout le monde connaît la fin tragique de Marie Stuard, qui, après avoir long-temps gémi dans une prison obscure, périt par la main du bourreau. Charles I.er, son neveu, fut victime des sectes des Presbytériens en Ecosse, et des Puritains en Angleterre,

(1) Robertson. *Hist. d'Ecosse.* Liv. I. *Abrégé de l'Hist. d'Ecosse avant la mort de Jacques V.*

auxquels se joignirent les Indépendans. Sous prétexte de se tenir à la lettre de l'Evangile, ces sectaires se livrèrent à tous les excès du fanatisme et de la superstition. Partout ils voyaient l'abomination, l'œuvre de satan, le règne de l'antéchrist. Les Indépendans, qui se prétendaient inspirés du Saint-Esprit, et professaient la doctrine d'une parfaite égalité entre tous les hommes, ne voulaient point de prêtres, d'évêques, de cérémonies religieuses, ni de la dignité royale, dont les Puritains se contentaient de restreindre les prérogatives. Ces sectaires trouvèrent un chef dans Olivier Cromwel, qui, l'épée d'une main et l'Evangile de l'autre, montra, sous le masque de la religion, les qualités les plus brillantes alliées aux vues ambitieuses d'un usurpateur (1). Le malheureux Charles I.er succomba dans cette crise funeste de troubles et de fanatisme: condanné par un jugement injuste, il perdit la tête sur un échafaud dressé devant son palais en 1649. Et pourtant la nation ne laissa pas ensuite de se soumettre au joug de Cromwel, qui abolit le parlement en reprochant à ses membres, *d'avoir négligé le bien public, de s'être montrés les fauteurs des bas intérêts des Presbytériens, qui étaient les suppôts de la tyrannie des légistes, d'avoir voulu perpétuer le pouvoir, et d'être devenus, aux yeux du Seigneur, par plusieurs autres indignités, un instrument abominable, qu'il fallait faire disparaître* (2). Le conseil militaire lui conféra ensuite le titre de *Protecteur*, qui était usité durant la minorité des souverains, et de cette manière l'Angleterre se vit assujétie à

(1) Il est certains traits qui caractérisent l'esprit d'un grand homme, mieux que ne pourrait le faire l'historien le plus habile. C'est pour cela que plusieurs de ceux qui ont lu l'histoire de Cromwel faite par plusieurs écrivains, ont douté si ce célèbre usurpateur n'était pas un hypocrite ou un fanatique de bonne foi, jusqu'au moment où une circonstance fort simple est venue les éclairer. Un jour qu'il était à diner avec ses amis, et au moment où tenant une bouteille d'une main, il cherchait de l'autre quelque chose sous la table, il entra un de ses confidens pour lui annoncer que des ambassadeurs demandaient à lui être présentés. Dites-leur, répondit Cromwel, dans le langage mystérieux dont il usait souvent, que nous sommes ici à chercher le Seigneur. Puis se retournant vers ses amis, il leur dit: *ces imbécilles croient que je cherche le Seigneur, et c'est le bouchon que je cherche.* C. Ferri, *Spett. Ital.* Tom. IV. pag. 155.

(2) Le lendemain on vit écrit sur la porte de la chambre: *maison vide à louer. Hist. de Cromwel.* Liv. VI.

un maître bien plus redoutable que les précédens. La planche 13 représente Cromwel au moment où il dissout le parlement, et en donne la *masse* à un soldat.

Rétablissement des Stuards.

Cromwel mourut paisiblement après avoir nommé pour son successeur son fils Richard, qui, bien différent de son père, abdiqua le pouvoir pour passer sa vie dans les loisirs d'une retraite obscure: exemple que suivit son frère, qui était gouverneur de l'Irlande. Le conseil militaire, qui demeura en possession du pouvoir, rassembla les restes épars du parlement qu'avait licencié Cromwel; mais cette assemblée, composée d'environ 40 membres, devint si méprisable qu'on lui donna le nom de *rump*, c'est-à-dire de *derrière.* Enfin Georges Monck, gouverneur de l'Ecosse, convoqua un parlement libre, qui releva la monarchie des Stuards, et reconnut Charles II, lequel au milieu des acclamations et de la joie universelle, s'assit, dans le mois de mai 1660, sur le trône teint du sang de son père.

La maison d'Orange et de Brunswick occupe le trône d'Angleterre.

Cet évènement semblait devoir rendre la paix et la liberté à l'Angleterre; mais de nouveaux troubles ne tardèrent point à éclater par suite de la conjuration dite des Papistes, d'où a tiré son origine le *Test* ou serment du parlement, qui taxait le papisme d'idolâtrie. Un second parlement veut exclure de la couronne le duc d'Yorck, et propose le fameux acte de l'*Habeas corpus*, portant que tout détenu doit être présenté, sur sa demande, devant une cour de justice, accusé et jugé dans le délai prescrit par la loi; et s'il est renvoyé absous par les juges, il ne peut plus être arrêté pour le même motif. Le *bill* est approuvé, et cette loi devient un des principes fondamentaux de la liberté anglaise. A cette époque la nation se divise en deux sectes, l'une des *Wighs* ou partisans du système républicain, et l'autre des *Tory* ou partisans du système monarchique (1). Les sectes se déchaînent plus que jamais sous Jacques II, qui est contraint de prendre la fuite. Les communes déclarent alors, « que Jacques ayant fait tous ses efforts pour renverser la constitution du royaume, en rompant le pacte originairement établi entre le roi et le peuple; après avoir violé les lois fondamentales par le conseil des Jésuites et autres esprits dangereux,

(1) Botta appelle les Wighs *libéraux*, et les Tory *royalistes. Storia della guerra americana.* Liv. VI.



Bramati inc.

et s'être enfui du royaume, il est considéré comme ayant abdiqué, et par conséquent le trône est déclaré vacant ». Jacques avait deux filles, Marie et Anne : la première avait épousé Guillaume prince d'Orange, et la seconde le prince Georges de Dannemarck. Il fut donc décidé, que la couronne serait possédée par Marie, et par Guillaume d'Orange qui devait avoir seulement l'administration du royaume, et qu'après leur mort la succession serait dévolue à Anne, princesse de Dannemarck, et à sa postérité après celle de Marie. En effet Anne monta sur le trône en 1702, et la réunion de l'Ecosse à l'Angleterre eut lieu quatre ans après. Il fut encore décidé, que le royaume uni de la Grande-Bretagne serait représenté par un seul et même parlement; que l'Ecosse aurait pour représentans seize pairs, et quarante-cinq membres des communes; que tous les pairs de l'Ecosse le seraient aussi de la Grande-Bretagne, et siégeraient immédiatement après les pairs anglais, selon leur rang et leur condition. Dans le même tems Anne, dernier rejeton régnant de la malheureuse famille des Stuards, se trouva dans la nécessité de proscrire sa propre famille, et de décréter qu'en cas qu'elle mourût sans enfans, la couronne d'Angleterre passerait à la ligne protestante de la race des Stuards, c'est-à-dire à la veuve princesse Sophie, électrice de Hanovre et nièce de Jacques I.er. Après la mort de la reine, Georges, fils d'Ernest Auguste, électeur de Hanovre et de Sophie, fut proclamé roi (1).

Nature du gouvernement anglais.

D'après l'aperçu rapide que nous venons de donner des diverses époques de l'histoire politique de l'Angleterre, il ne sera pas difficile à nos lecteurs de se former une idée exacte du gouvernement de cet état. C'est une monarchie tempérée, où l'autorité du roi est balancée par celle de deux assemblées. La première, dite la chambre haute, est composée de pairs héréditaires: ses membres, depuis l'union de l'Irlande en 1801, sont au nombre de 350. La seconde, dite la chambre basse, est composée des représentans ou députés élus par le peuple, qui, depuis la même époque, sont au nombre de 658. Selon les maximes de Chamber, de Delolme et de Blackston, le roi a le droit de faire la guerre et la paix, de conclure des traités d'alliance et autres, et de lever des troupes de terre et de mer: les munitions, les forteresses, les ports, les vaisseaux de guerre et les monnaies sont du domaine de son autorité.

(1) Adams. *Histoire d'Angleterre*, Liv. VIII. chap. 1.

Il a de même le droit de convoquer, d'ajourner, de proroger, de dissoudre le parlement, et de le transporter ailleurs. Il nomme à tous les emplois civils et militaires, et aux dignités ecclésiastiques. Il peut faire grâce et commuer les peines infligées aux condannés, et nul acte du parlement n'est valide s'il n'est revêtu de la sanction royale. Comme chef de l'église, le roi peut convoquer un synode provincial ou même national, et faire des canons du consentement de cette assemblée; mais il ne peut faire de nouvelles lois ni imposer de nouvelles taxes, sans l'approbation des deux chambres (1).

Usage de changer le ministère.

Les ministres sont dans la dépendance du roi, et ils peuvent être changés d'après un usage, dont Botta a traité avec beaucoup de discernement dans sa *Storia della guerra dell'indipendenza degli Stati-Uniti d'America*: voici comment il s'exprime à ce sujet. « Il y a cela de bon dans la constitution anglaise, que quand il a été présenté sur quelqu'affaire importante une adresse, dont on vient ensuite à reconnaître qu'il pourrait résulter un grand préjudice pour l'état, n'y ayant plus moyen de la retirer sans blesser la dignité du gouvernement, on cherche aussitôt, et l'on ne tarde pas à trouver un motif tout-à-fait éloigné du véritable, pour servir de prétexte au renvoi des ministres, ce qui a lieu immédiatement. De cette manière, ils diviennent seuls répréhensibles de la faute qui a été faite, et alors l'affaire est mise de nouveau en délibération, mais sous un autre forme: d'où l'on voit que, par le seul changement des ministres, on obtient en Angleterre, ce qui, dans d'autres gouvernemens où le roi est absolu, ne pourrait se faire sans l'abdication du roi même, autrement l'état courrait les plus grands risques. Par là on donne au peuple une satisfaction, qui ne compromet nullement le respect dû au gouvernement, ni la sûreté de l'état. Mais il y a pourtant en cela un inconvénient, (eh! qu'y a-t-il de parfait dans les choses humaines), c'est que les nouveaux ministres se trouvent d'abord très-embarrassés: car, s'ils prennent en tout le contre-pied de leurs prédécesseurs, ils flattent et favorisent ainsi les passions et les entreprises des factieux et des ennemis de l'état; et s'ils marchent sur leurs traces, ils maintiennent le mal qu'on veut éviter; c'est pourquoi ils sont obligés de tenir une conduite ambiguë, qui a rarement un bon effet (2) ».

(1) Voyez dans Blackston et dans Malte-Brun la formule du serment que prêtent les rois d'Angleterre.

(2) Botta, *Storia della guerra dell'indipend. degli Stati-Uniti d'Amér.*

Vicissitudes de l'Irlande.

Avant d'en finir sur ce qui concerne le gouvernement de l'Angleterre, il importe aussi de donner un précis des évènemens politiques qui se sont passés en Irlande. Cette ile, divisée entre plusieurs petites principautés ennemies, fut conquise sans beaucoup de peine par les Anglaise sous le règne de Henri II vers l'an 1172. Ses habitans furent laissés en possession de leurs biens, et quelques Anglais s'établirent parmi eux, en nombre trop peu considérable sans doute pour identifier les deux nations, mais suffisant pour rappeler aux Irlandais leur assujétissement. La haine et les vengeances mutuelles perpétuèrent parmi eux les divisions et les distinctions nationales, et, après quatre siècles de troubles et d'anarchie, cette ile fut enfin soumise vers la fin du règne d'Elisabeth en 1603. Quarante-ans environ après cette époque (1641), les Irlandais, dans un transport de vengeance dont on ne trouve d'exemples que chez les sauvages de l'Amérique, renouvelèrent les horreurs de la S.t Barthelemy, en massacrant tous les Anglais, et même jusqu'aux enfans, auxquels ils firent souffrir les plus cruels tourmens. Loin de songer à les punir, Charles I.er, qui était déjà en querelle avec le parlement, dut en venir à un arrangement avec eux, et donna ainsi motif à ses ennemis de dire, que le catholicisme formait une espèce de lien naturel entre eux et lui. Cromwel et Ireton les soumirent; et Petty, auteur contemporain, assure qu'il périt en onze ans 504,000 Irlandais, et 112,000 Anglais par le fer et le feu, ou par les effets de la peste et de la famine. Après le rétablissement de la monarchie, les Irlandais protestans et les Anglais qui avaient tout perdu dans le soulèvement de 1641, avaient de justes droits au recouvrement de leurs biens, et il en était de même de ceux qui avaient été dépouillés par Cromwel; mais ils n'obtinrent rien ni les uns ni les autres, et si ce dernier persécuta les Catholiques, Jacques II poursuivit les Protestans. Ainsi l'Irlande présente un spectacle à la fois unique et affreux; sous Charles II, elle lutta pour la liberté et fut ravagée; sous Cromwel, elle défendit l'autorité royale, et fut en proie aux déprédations; elle combattit pour Jacques II, et fut dépouillée. De cette manière sa population fut divisée en Anglais, en Irlandais, en Protestans et en Catholiques; mais la distinction qui y subsiste réelement est celle des *investis* et des *désinvestis* des terres des rebelles de 1641; et, selon Petty, le principal sujet de la haîne du clergé catholique contre le clergé protestant, c'est que ce dernier possède les bénéfices. Du

tems de cet écrivain, qui était médecin de l'armée anglaise en Irlande vers le milieu du XVII.e siècle, les Protestans, les Anglais et l'Eglise étaient en possession des trois quarts des terres et de toutes les places fortes. On comptait dans l'ile 300,000 Anglais et 800,000 papistes (c'est le nom qu'on donnait aux Catholiques), dont 660,000 vivaient comme des brutes dans de misérables huttes. Sous Guillaume d'Orange le joug s'appesantit sur les catholiques irlandais: leur sort fut adouci en 1782; mais il devint plus déplorable encore en 1798, par suite d'une révolution qui y avait éclaté et qui fut étouffée par le général Humbert. Et pourtant, depuis 1678, la population de cette ile s'est prodigieusement accrue: car à présent on n'y compte pas moins de 4,000,000 de Catholiques, et de 1,000,000 de Protestans, dont la moitié sont Anglicans et les autres Presbytériens (1).

Lois et jurys.

D'après ce que nous avons dit de la grande charte, de l'*Habeas corpus* et autres actes publics, nos lecteurs ont déjà pu se former une idée de l'esprit des lois anglaises. Nous observerons seulement avec Robertson, que les Normans tentèrent vainement de plier à leurs institutions les Anglo-Saxons, qui, quoique vaincus, étaient encore plus nombreux que leurs vainqueurs. Les lois normandes étaient tyranniques et odieuses au peuple: motif pour lequel elles tombèrent pour la plupart en désuétude; et l'on remarque encore de nos jours, tant dans la constitution politique que dans la langue des Anglais, plusieurs points essentiels, qui sont évidemment d'origine saxonne et non normande (2). Tel est l'institution des jurys, attribuée par Hume à Alfred, et que d'autres prétendent lui être antérieure. Nul ne peut être condanné en Angleterre, sans avoir auparavant été déclaré coupable par douze citoyens qui soient de la même condition que lui, ou ses égaux. Il peut recuser un certain nombre de ses jurés, sans en alléguer le motif; mais dans les récusations ultérieures qu'il lui est encore permis de faire, il est obligé d'en exprimer la raison, et l'on continue à procéder ainsi jusqu'à ce qu'il se trouve douze jurés qu'il ne puisse plus recuser, et qui soient ses voisins, ou qui aient au moins leur domicile dans le lieu où a été commis le délit. Ces jurés prêtent serment *de juger avec vérité et loyauté, de prononcer entre le roi*

(1) Voy. le *Voyage d'un Français en Angleterre*. Vol. II., art. *Irlande*.
(2) Robertson. *Introduzione alla Storia di Carlo V*. Sez. I., note 4.

et l'accusé soumis à leur examen d'après l'évidence, et selon les lumières de leur conscience. Les témoins entendus, et l'accusé ayant été interrogé, le juge fait un résumé du procès aux jurés, qui déclarent ensuite si l'accusé est coupable ou non. En cas de disparité de suffrages, ils se retirent dans une salle avec une copie de l'acte d'accusation, et y demeurent renfermés jusqu'à ce qu'ils soient tous de la même opinion: si quelqu'un d'eux venait à mourir dans cet intervalle, l'accusé serait absous: lorsqu'il est condanné, le schérif est chargé de l'exécution de la sentence. Dès les tems d'Etelrède il fut statué, que si le prévenu était étranger, le jury serait composé la moitié d'étrangers, et l'autre moitié de nationaux. Beretti ayant été traduit en jugement pour avoir tué un Anglais à son corps défendant, refusa de faire usage de ce privilège, s'en rapportant pleinement à l'intégrité du jury anglais (1) « A Rome, dit Montesquieu, les juges déclaraient seulement que l'accusé était coupable de tel délit, et la peine se trouvait dans la loi. De même en Angleterre, les jurés déclarent si l'accusé est coupable ou non du fait sur lequel ils sont appelés à prononcer: s'il est déclaré coupable, le juge lui applique la peine portée par la loi: chose pour laquelle il ne faut que des yeux (2) ».

Philantropie de Howard.

Il n'est guères possible de parler des lois criminelles de l'Angleterre sans faire mention de Howard, anglais, qui a parcouru toute l'Europe pour s'y instruire de tout ce qui pouvait tendre à améliorer le sort des détenus, et qui, de retour dans sa patrie, établit dans les prisons et dans les hôpitaux un régime, qui alliait les droits de la justice avec les sentimens de l'humanité. « Que ta mémoire soit toujours en honneur, ô vertueux Howard, s'écrie le comte Ferri. Tu a parcouru toute l'Europe, non pour admirer la magnificence des palais et des temples, ni pour contempler les monumens des grandeurs passées, ni pour recueillir des médailles ou des manuscrits, mais pour pénétrer dans l'obscurité des cachots, pour respirer l'air souvent infect des hôpitaux, dans la vue de comparer entre elles les misères de l'homme dans chaque pays. Tes voyages philantropiques ont été couronnés d'un heureux succès, puis qu'ils ont fait rougir de leur coupable négligence les princes et les ministres, et ont apporté quelque soulagement au funeste état de tant de victimes de la corruption et de l'indigence (3) ».

(1) Voy. la *Vita del Baretti* écrite par P. Custodi.
(2) *Esprit des loix.* Liv. VI. cap. 3. (3) *Spettat, Ital.* Tom. III. pag. 172.

Revenus de l'Angleterre depuis la conquête jusqu'à Georges IV.

Les revenus de l'Angleterre forment une masse de fonds qui étonne, et qui est en même tems un sujet de méditation pour l'homme d'état. Le *Courrier*, journal anglais, nous en a présenté cette année même l'état, d'après des documens consignés dans les archives du gouvernement (1). Il résulte de cet état, que l'Angleterre, qui n'avait sous Guillaume le Conquérant que 400,000 livres sterling de revenu, en a en 1826, sous le règne de Georges IV, 58,000,000 même valeur. On y trouve en outre, qu'en 1815, sous le règne de Georges III, les frais de la guerre montèrent à 71,150,142 livres sterling. Voici le tableau de ce revenu donné par le même journal, et répété par les journaux français.

	Année.	*Liv. sterl.*		*Année.*	*Liv. ster.*
Guillaume le *Conquérant*	1066	400,000	Richard III.	1483	100,000
Guillaume le *Rouge*	1087	350,000	Henri VII.	1485	400,000
Henri I.er	1100	300,000	Henri VIII.	1507	800,000
Etienne	1135	250,000	Edouard VI.	1509	400,000
Henri II.	1154	200,000	Marie	1555	450,000
Richard I.er dit *Cœur de Lion*	1189	150,000	Elisabeth	1558	500,000
Jean *Sans-Terre*	1199	100,000	Jacques I.	1602	600,000
Henri III.	1216	80,000	Charles I.	1625	895,000
Edouard I.er	1271	150,000	La république	1643	1,517,247
Edouard II.	1307	100,000	Charles II.	*idem*	1,800,000
Edouard III	1327	154,140	Jacques II	1685	2,001,855
Richard II.	1377	130,000	Guillaume III.	1688	3,895,205
Henri IV.	1399	100,000	La reine Anne (*union*)	1706	5,691,803
Henri V.	1413	76,643	Georges I.	1714	6,752,643
Henri VI.	1422	64,976	Georges II.	1727	8,522,540
Edouard IV.	1460	100,000	Georges III. (1778)	1760	15,372,971
Edouard V.	1473	100,000	*Idem*	1800	50,720,000
			Idem	1815 (*guerres*)	71,150,142
			Georges IV.	1826	58,000,000

ART MILITAIRE.

Manière de combattre des Bretons.

Après les dessins que nous avons donnés à la planche n.° 1 d'un Breton et de deux Calédoniens en habit militaire, il ne nous reste ici qu'à faire mention de leur manière de combattre. César nous apprend que les Bretons combattaient le plus souvent sur des chars; qu'ils n'en venaient jamais aux mains en troupes considérables; que dans le combat ils se tenaient toujours à une assez grande distance les uns des autres, et que leurs corps de troupe étaient disposés de manière, qu'une partie des combattans étaient successivement rele-

(1) Voy. le *Courrier* du 16 octobre 1826.

vés par d'autres qui n'étaient point fatigués. Arrivé au bord de la Tamise, le général romain vit la rive opposée défendue par des pieux aigus enfoncés en terre. Il y avait également d'autres pieux enfoncés dans le lit du fleuve, et qui étaient cachés sous l'eau. Mais les légions romaines surmontèrent tous ces obstacles. Désespérant de pouvoir leur résister, Cassivelannus, chef des Bretons, fit débander ses soldats, et n'en gardant avec lui qu'environ quatre mille qui combattaient sur des chars, il observa avec eux les mouvemens des Romains, en ayant soin toutefois de marcher hors des routes et par des lieux sauvages et remplis d'obstacles; et, dans tout les pays où il savait que devait passer l'armée romaine, il ordonnait que les hommes et les animanx se retirassent dans les forêts. Tous ces moyens lui furent inutiles; et il dut se soumettre à César, qui, en parlant de cette guerre, dit que les Bretons appelaient terre ou château certaines forêts défendues par des retranchemens et des fossés, et qu'ils s'y retiraient pour se soustraire aux poursuites des ennemis (1).

Habillement militaire des Anglo-Saxons et des Anglo-Danois.

Après avoir été subjugués par les Romains, les Bretons adoptèrent, ainsi que les autres peuples, leurs usages et même leur habillement, et combattirent sous leurs aigles. Mais les Saxons qui s'étaient établis en Bretagne conservèrent leur costume militaire: le n.° 1 de la planche 14 représente un chef des troupes Anglo-Saxonnes, portant un bouclier convexe avec une pointe au milieu, et ayant pour coiffure un casque en forme de cône dont le bord est doré, et pour vêtement un sagum. Les deux guerriers Anglo-Danois sont couverts au contraire d'une espèce de jaque de mailles en fer: leur casque est plus sphérique que celui des Saxons, et la partie antérieure se rabat sur le visage et se joint à l'armure du buste: voy. la fig. 2.

Les Anglo-Normans.

Les Anglo-Normans formaient une nation non moins belliqueuse que les Saxons, et leur armure était leur habillement ordinaire comme leur plus belle parure. L'esprit de chevalerie, qui fut porté par les Normans en Angleterre au onzième siècle, changea l'éducation de la jeune noblesse, et fit naître en elle le plus vif désir de se rendre digne des honneurs de la chevalerie, qui formaient alors l'objet de l'ambition universelle. Les jeunes gens destinés à la profession des armes et à être chevaliers, étaient ôtés de bonne heure des mains des femmes, pour être placés dans la maison de

(1) Cæsar. *De Bell. Gal* Liv. V.

quelque prince ou de quelque baron. Leur premier emploi dans ces écoles de chevalerie était celui de page ou de donzel, qui n'avait rien de servil, et dans lequel on voyait souvent les frères et les enfans mêmes des rois. L'éducation qu'ils y recevaient avait pour objet de leur apprendre les lois de la courtoisie et de la loyauté, ainsi que l'art de monter à cheval et autres exercices militaires, pour les mettre en état de paraître avec honneur dans les cours, dans les tournois et sur le champ de bataille. Après avoir été pages pendant quelque tems, ils étaient élevés au rang d'écuyer, qui les rapprochait davantage des chevaliers et des dames de la cour; et leur étude alors consistait à se perfectionner dans la danse, dans l'équitation, dans la chasse aux chiens et au faucon, et dans tout ce qui tenait au métier des armes. Enfin les cours des rois, des princes et des grands barons étaient des espèces de collèges de chevalerie (1). On voit au n.° 3 de la planche 14 le chevalier sire Hugues Bardolf, qui vivait au commencement du treizième siècle; il est en costume militaire, l'épée au côté et la lance en main; son habillement consiste en un sagum rouge, et en un vêtement de dessus cramoisi à fleurs jaunes, et ses genoux ainsi que ses jambes et ses bras sont couverts de plaques en fer. La fig. 4 représente un chevalier écossais, ou un chef des iles, qu'on croit être un descendant des anciens rois de *Man*. On distingue sur son bouclier l'image d'un navire avec ses voiles: ce qui indique que sa race tirait son origine de nord, et le *lion rampant* est une des armes de l'Ecosse. Il porte suspendue derrière lui la trompette guerrière, dont il se servait pour appeler les tribus aux armes; son casque ressemble à celui des Anglo-Saxons du onzième siècle, et son vêtement de dessus est d'une étoffe quadrillée, comme on le porte encore à présent en Ecosse (2).

Tournois. A cette époque les joûtes appelées tournois formaient l'amusement le plus agréable. Lorsqu'un prince voulait donner un tournois, il envoyait dans les cours et dans les pays voisins des hérauts pour l'annoncer, et pour engager tous les braves et loyaux chevaliers à l'honorer de leur présence. Cette invitation était reçue avec joie, et un grand nombre de gentilshommes et de dames s'empressaient ordinairement à s'y rendre. Les chevaliers qui vou-

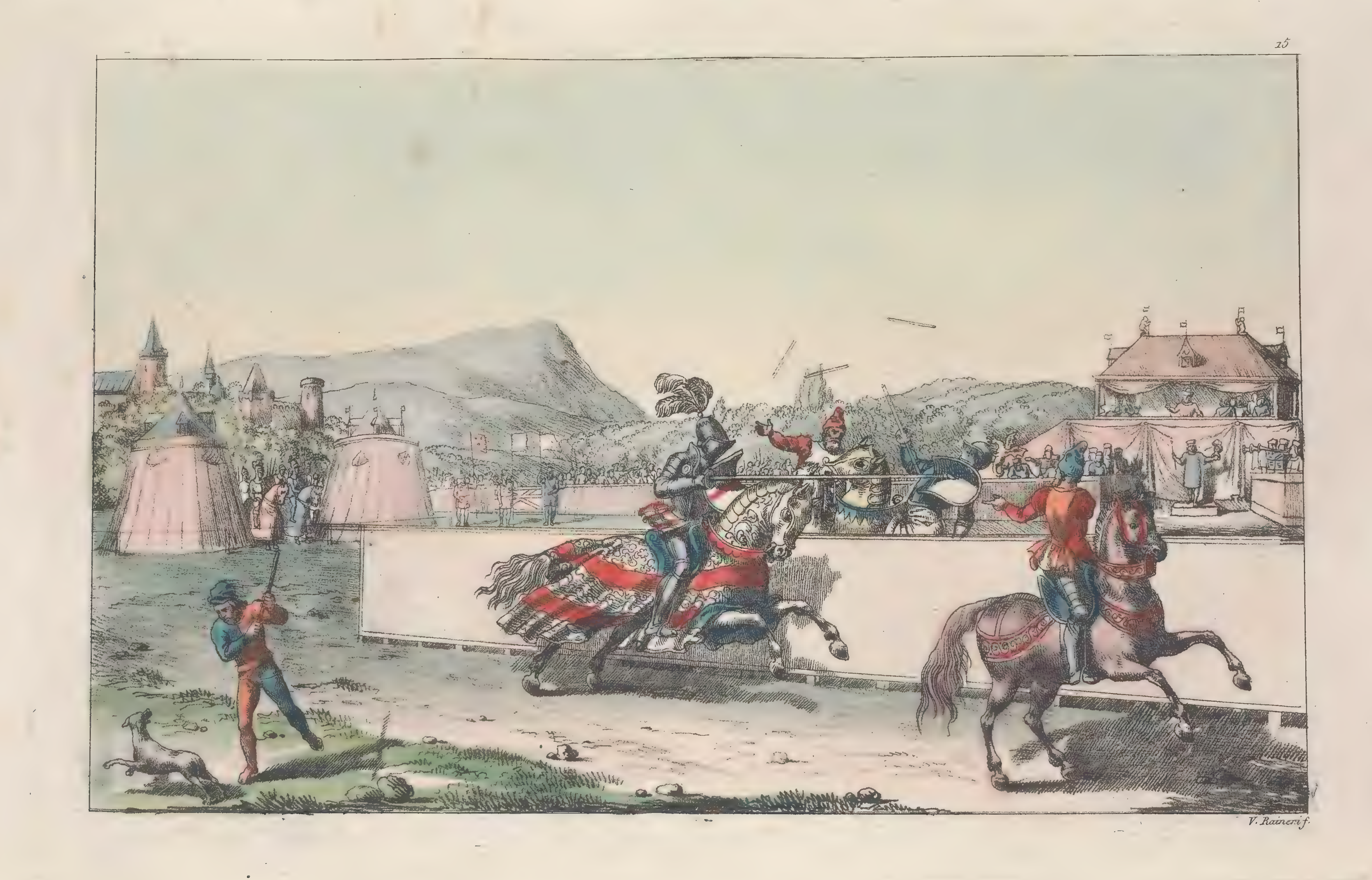
(1) Adms. *Histoire d'Angleterre*, Liv. III. chap. 8.

(2) Toutes les figures de cette planche sont prises de l'ouvrage de Smith




14
V. Rainoi f.
1
2
4
3

15



V. Raineri f.

laient se présenter en lice, suspendaient auparavant leurs boucliers dans un cloître, où ils étaient passés en revue par les dames et par les chevaliers. Si une dame touchait à l'un de ces boucliers, cet acte était regardé comme une accusation contre celui auquel appartenait le bouclier, et aussitôt il était cité devant les juges du tournois et solennellement jugé: s'il était trouvé coupable d'avoir outragé une dame, ou d'avoir commis quelqu'action indigne du caractère d'un loyal et courtois chevalier, il était dégradé et chassé de l'ordre avec opprobre. L'enceinte où se donnait le tournois était composée de tours et d'échaffauds en bois, où se plaçaient les princes et les princesses, les dames, les barons, les chevaliers, les juges, les maréchaux et les *menestrels*, espèces de poètes ou de troubadours, chacun selon son rang, et dans ses plus beaux atours. Les combattans, montés sur un beau coursier et armés de toutes pièces, étaient conduits dans l'enceinte chacun par la dame en l'honneur de laquelle il devait combattre, et une musique belliqueuse accompagnait les acclamations de la foule des spectateurs. Toutes les actions de guerre étaient représentées dans ces exercices, depuis le combat singulier jusqu'à un engagement général, et avec toutes les espèces d'armes usitées alors, telles que la lance, l'épée, la hâche d'armes et le poignard. Chaque jour, à la fin du tournois, les juges proclamaient les vainqueurs, et leur décernaient les prix, que leur présentaient les dames les plus distinguées de l'assemblée par leur noblesse et leur beauté; après quoi ils étaient accompagnés en triomphe jusqu'à la cour, où ils étaient dépouillés de leur armure par les dames, et admis à la table du souverain. En un mot ils devenaient les favoris des belles, et l'objet de l'admiration universelle. Le plus magnifique tournois qu'on vit dans ces tems fut celui qui fut donné par Henri II roi d'Angleterre dans la plaine de Beucaire, et auquel il ne vint pas moins de dix mille chevaliers, outre les dames et les spectateurs (1). Le tournois représenté à la planche 15 fut donné vers l'année 1450. On voit au milieu de l'arène un champion, la lance enfoncée dans le bouclier de son adversaire, qui est renversé à l'autre côté de la barrière avec sa lance brisée. Ils ont l'un et l'autre avec eux leurs écuyers, dont l'office était de fournir à leurs chevaliers de nouvelles lances, et de les remettre en selle lorsqu'il étaient désarçonnés. On voit au fond les pavillons

(1) Adams. *Histoire d'Angleterre*, Liv. III. chap. 8.

rouges des deux chevaliers, avec leurs boucliers de guerre et de paix qui y sont suspendus (1).

Soldats et artillerie du XV. siècle.

L'invention de l'artillerie fit, comme on le sait, changer de face à l'art militaire, et ne diminua pas peu l'honneur attaché à la bravoure personnelle. Bientôt parurent en Angleterre les bombardes, qu'on voit représentées au côté gauche de la planche 16, et dont une est au milieu. Un soldat porte un énorme pavois ou grand bouclier, pour servir de défense aux artilleurs. Au milieu sont deux soldats avec l'arbalête, et un troisième avec l'arc. Au fond à droite on voit le capitaine avec le porte-étendard et l'écuyer. Les tours avec leurs crenaux nous offrent une idée des fortifications de ce tems-là, où l'art d'ouvrir une tranchée n'était pas encore connu (2).

Milice des Anglais.

La milice est la seule force armée qui soit vraiment nationale en Angleterre, et son origine remonte jusqu'à Alfred qui s'en servit pour délivrer sa patrie du joug des Danois. Et en effet cette force est essentiellement défensive: la crainte d'une invasion la fit renouveler en 1756, et son organisation fut successivement améliorée sous les règnes de Georges II et de Georges III. Sous le premier de ces princes la force de la milice fut fixée à 37,740 hommes, mais ensuite elle a été considérablement augmentée, et, depuis l'acte 26 de Georges III, la durée du service, qui n'était auparavant que de trois ans, a été portée à cinq. Dans l'origine, les milices de l'Irlande et de la Grande-Bretagne ne pouvaient être appelées, sous aucun prétexte, hors de leurs pays respectifs; mais en 1811 on a écarté pour toujours cet obstacle aux services de la milice hors de certaines parties des trois royaumes. La loi constitutive de ce corps militaire mérite d'être connue, et le préambule mis en tête des statuts de 1802 décèle l'intention du législateur. *Considérant*; 1.° *qu'une force militaire respectable sous le commandement d'officiers qui possèdent une propriété sur le sol de la patrie, est essentielle à la constitution*; 2.° *que la milice, telle qu'elle est instituée par la loi, toujours prête à rendre un service effectif et avec la plus grande célérité, a été jugée de la plus grande importance pour la défense intérieure du royaume, le roi etc.* (3).

Uniforme des troupes anglaises.

Dans l'armée Anglaise, le cordon sur l'épaule droite est la marque distinctive des officiers généraux: les officiers supérieurs

(1) Smith. *Selection etc. an.* 1450.
(2) *Ibidem* depuis 1375 jusqu'en 1425
(3) Dupin. *Force militaire de la Grande Bretagne*, Liv. III. chap. 5.



portent deux épaulettes, et les autres une seule. Les sous-officiers se reconnaissent à des ornemens en or ou en argent sur la manche droite, et à une ceinture avec des franges au dessus du ceinturon de leur sabre. Le soldat porte en été des pentalons et des culottes courtes, et en hiver il est en guêtres; il a pour coiffure un chacot avec un rebord en avant pour parer le visage des rayons du soleil, et un autre rebord en arrière pour mettre le cou à l'abri de la pluie. Il porte un sac carré, large, plat, léger et fait d'une toile impénétrable à l'eau. L'infanterie, à l'exception d'un seul régiment, est habillée en rouge, et chaque régiment se distingue à la couleur et aux ornemens du collet et des paremens de son uniforme. Le montagnard écossais avec sa petite jacque, ses cuisses nues, son brodequin, son bonnet de peau d'ours et sa bande de toile à l'ouverture de la chemise, est le seul qui se distingue des autres soldats par son vêtement. Dans la crainte que lui inspirait l'attachement de ces montagnards pour les Stuards, ainsi que l'esprit national de cette race d'hommes belliqueux, le gouvernement anglais aurait voulu leur faire quitter une forme d'habillement qui leur rappelait l'indépendance des clans ou tribus militaires de la Haute-Ecosse; mais il s'est contenté de diminuer le nombre de leurs régimens (1).

Châtiment militaire, dit du triangle.

Dans le nombre des châtimens militaires en usage dans les troupes anglaises, celui du triangle mérite d'être remarqué. Lorsqu'un soldat est condanné au fouet, on prend trois hallebardes de sergent, et, en ayant enfoncé le bout en terre, on en joint les hampes avec une corde, à laquelle on attache les mains du condanné réunies sur sa tête. Ces trois hallebardes disposées ainsi forment une espèce de triangle: une quatrième est attachée horizontalement à deux des premières à la hauteur du ventre du condanné, dont chacun des pieds est fixé au bas des hallebardes. Dans cette situation pénible il est frappé à nu sur les épaules, sur les reins et même plus bas, selon la nature du délit, avec un fouet à neuf cordes, dont chacune a autant de nœuds. Les tambours du régiment donnent l'un après l'autre chacun vingt-cinq coups au condanné, en présence de l'adjudant-major, qui veille à ce que le nombre de coups porté par la sentence soit strictement donné. Le chirurgien major ou son aide doit aussi être présent à l'exécution, pour juger jusqu'à quel point le condanné peut être frappé sans

(2) *Ibid.* Liv. IV. chap. 5.

danger pour sa vie. Si ce danger se manifeste avant que le patient ait reçu le nombre de coups prescrit, on suspend l'exécution, et on lave les blessures avec de l'eau et du sel, et lorsquelles commencent à se cicatriser, l'exécution recommence pour être achevée de la même manière (1). Voy. le n.° 1 de la planche 17.

Fusées dits à la Congrève.

Les Indiens ont été les premiers à faire usage des fusées à la Congrève, dont ce général a donné connaissance, comme d'une chose de son invention. Les Indiens forment leurs fusées avec une espèce de tube en fer attaché à un bambou. Tippo-Saïb s'en servit avec succès contre les Anglais, durant le siège de Seringapatam en 1799. Ce n'est qu'en 1805 que Congrève, qui n'était alors que lieutenant-colonel, fit, en présence des ministres, l'expérience de ces machines incendiaires. L'essai en fut fait ensuite plus en grand aux bombardemens de Boulogne, de Copenhague et de Flessingue. Jusque là on ne s'en était servi que sur les vaisseaux, et l'on a fini par en introduire l'usage dans les armées de terre. Vers la fin de la dernière guerre il fut créé un corps de *razzistes* (du mot anglais *rackets*) à l'instar d'une compagnie d'artillerie à cheval. Voici comment sont ces fusées, dont la composition a été perfectionnée par Congrève même. La tête de fer BC, ou le chapiteau, a 165 millimètres de diamètre à sa base, et le tube ou cartouche en a 114 à son extrémité La carcasse est remplie d'une composition très-compacte et très-dure: la flèche ou la queue FG a cinq mètres et demi de longueur, et pour la tenir fortement et instantanément en action, il ne faut que la passer d'abord dans les deux manches creux IK, et en fixer les bouts avec des vis dans l'anneau *l*, qui la rend inséparable de la fusée. Voy. le n.° 2 de la planche 17 (2).

Caserne du génie à Chatam.

La brièveté dont nous nous sommes fait une loi dans cet ouvrage, ne nous permet pas de nous étendre davantage sur l'art militaire des Anglais. Ceux qui voudraient avoir des notions plus particulières à cet égard pourront consulter l'ouvrage de Dupin, qui a traité au long des autorités royale et législative et de leurs relations avec l'armée, du commandement des forces et des armées en tems de paix et en tems de guerre, de la force morale des

(1) *Ibid.* Tom. II. Liv. I. chap. 4.

(2) Pour ce qui est de l'emploi des fusées à la Congrève dans les bombardemens, il faut lire un mémoire important publié dans le *Dictionnaire* de Falconer édit. de Burney), et Dupin *Force militaire*. Tom. II. Liv. III. chap. 9.


17
3
2
1

troupes, des écoles militaires, des exercices et des armes, des arsenaux, des parcs d'artillerie, et des constructions appartenant au génie militaire. Nous nous bornerons à faire mention ici de la caserne du génie à Chatam, qui mérite d'être citée comme un modèle d'ordre, de noblesse, de propreté et en même tems de simplicité. Le n.° 3 de la planche 17 en offre la perspective, prise d'une hauteur qui est devant la grande cour. On y voit les logemens des officiers et des troupes, les cuisines qui sont isolées, les écuries et les remises, et l'arsenal où est gardée l'artillerie de campagne. On y remarque encore les grilles de l'entrée du côté de la cour, et les grandes grilles du côté des fortifications.

RELIGION, MARIAGES ET FUNÉRAILLES.

Druides et leur religion.

De toutes les religions de l'antiquité, la plus redoutable a été sans contredit celle des Druides; et quoiqu'il en ait déjà été parlé dans le Costume des Gaulois, nous croyons devoir en faire ici une mention particulière, en réfléchissant que l'Archi-Druide fesait sa résidence dans les iles Britanniques. Ces Druides n'étaient pas seulement les ministres et les régulateurs du culte, ils étaient encore chargés de l'instruction de la jeunesse, traitaient les affaires civiles et criminelles, décidaient souverainement de toutes les contestations qui s'élevaient entre les états comme entre les particuliers, et ils étaient exempts de tout service militaire et de toute espèce de taxes. César nous a donné des renseignemens sur les privilèges et l'autorité des Druides, tant dans les Gaules que dans la Bretagne. « Il y a dans les Gaules, dit-il, deux classes d'hommes qui jouissent de quelque considération, car pour le peuple il est à peu-près esclave, et n'est capable de rien entreprendre ni admis à aucun conseil . . . . . Ces deux classes sont, l'une celle des Druides, et l'autre celle des chevaliers. Les premiers président aux choses sacrées, aux sacrifices publics et privés, et enseignent la religion; ils sont chargés aussi de l'instruction de la jeunesse, et le droit qu'ils ont de juger presque tous les différends en matière d'intérêts publics et privés, les met en grande vénération. En cas d'homicide ou autre délit quelconque, de même que dans les contestations pour héritage ou pour fixation de limites, ce sont eux qui prononcent les peines ou les réparations civiles, et qui décident du droit. S'il arrive qu'un particulier, ou même une population entière, se mon-

tre mécontent de leur jugement, ils le privent des sacrifices. Cette sorte de peine est des plus graves: car ceux qui l'encourent sont regardés comme des êtres coupables et malfaisans: tout le monde les fuit et croirait se compromettre de la manière la plus dangereuse en s'entretenant avec eux: il n'est fait aucun droit à leurs demandes, et ils ne parcipent à aucun honneur. Ces Druides ont un chef qui jouit d'une grande autorité parmi eux (1). Lorsque ce chef vient à mourir, celui d'entre eux qui est supérieur aux autres en dignité est élu à sa place, et s'ils sont plusieurs égaux en grade, leur élection est mise au scrutin parmi les autres Druides : quelquefois aussi ils disputent de la souveraineté les armes à la main. A certains tems de l'année, ils viennent sur les confins du pays des Carnutes, qu'on croit être au milieu de toute la Gaule, et se réunissent dans un lieu consacré à cet objet. Tous ceux des pays d'alentour qui ont quelque contestation se rendent à ce lieu, pour y réclamer un jugement auquel ils se soumettent entièrement. On croit que cette manière de juger les affaires litigieuses a été d'abord établie en Bretagne, d'où ensuite elle a été transportée dans les Gaules, et c'est encore là que vont souvent aujourd'hui ceux qui veulent s'instruire à fond dans cette matière. Les Druides ne sont point obligés d'aller à la guerre, et ne sont sujets à aucune imposition. Ils sont de même exempts de la milice et de tous les frais qu'elle entraîne. Tant de prérogatives engagent un grand nombre de Gaulois à entrer dans cet ordre ; plusieurs même y sont mis par leurs parens. Ils y sont exercés, dit-on, à apprendre un grand nombre de vers, et il en est quelques-uns qui passent vingt ans à cet exercice: il ne leur est pas permis d'écrire ces vers, quoique pourtant ils fassent usage de l'écriture grecque dans toutes les autres affaires publiques et privées. J'imagine que cette disposition a deux motifs, l'un qui est d'empêcher que la connaissance de leur discipline ne se répande parmi le peuple, et l'autre qui est de prévenir dans ceux qui doivent apprendre ces vers un relâchement d'application s'ils avaient à les étudier par écrit . . . . . Un de leurs principaux dogmes c'est que nos âmes ne sont point mortelles, et qu'après la mort elles passent successivement dans d'autres corps; ils regardent ce dogme comme un moyen des plus efficaces pour

(1) C'est l'Archidruide, qui fesait sa résidence, non dans les Gaules, mais en Bretagne, et dans les bois sacrés qui, sous Néron, furent coupés par ordre de Svetonius.


18
2
1
A.Biasioli f.

exciter les hommes à la vertu et pour leur faire mépriser la mort. Ils instruisent encore la jeunesse sur la matière des étoiles et sur leurs mouvemens, sur l'étendue de la terre et du monde, sur la nature des choses, ainsi que sur la force et la puissance des dieux immortels (1) ».

Divinités et sacrifices des Druides.

Les Druides adoraient Jupiter, Apollon et Minerve; mais ils rendaient un culte particulier à Mercure qu'ils appelaient Teutatès, et à Mars auquel ils donnaiant le nom d'Esus. Ils étaient dans l'usage barbare d'appaiser ces divinités par des sacrifices humains, comme nous l'apprennent César, Tacite, Lucain et Lactance (2). Leur opinion était que, pour la vie d'un homme, leurs idoles ne pouvaient être appaisées que par le sacrifice d'un autre homme; et ce sacrifice se fesait publiquement. Les victimes étaient renfermées dans des espèces de grandes statues faites en osier, auxquelles on mettait le feu; et, à défaut de voleurs ou d'assassins, on prénait des innocens qu'on fesait périr ainsi. Tout le butin fait à la guerre était offert à Mars, et l'on en voyait dans beaucoup de villes des tas amoncelés aux endroits consacrés à cet effet, c'est-à-dire dans les bosquets où les Druides célébraient leurs rites cruels. On lit dans Tacite qu'après avoir subjugué les habitans de l'ile de Man, Svetonius fit couper les bois qui y étaient consacrés à ces horribles cérémonies; *luci saevis superstitionibus sacri*, où les autels fumaient du sang des prisonniers, et où l'on cherchait la connaissance de l'avenir dans les entrailles de victimes humaines (3). Lucain parle des croyances et des rites religieux des Druides dans son livre I.er

Habillement des Druides.

Selon César, le premier des Druides en dignité et en pouvoir, s'appalait archidruide. La planche 18 nous offre le portrait de ce personnage; il porte une couronne de rayons, un collier à plusieurs files jointes ensemble, et une ceinture rouge avec une agrafe sur la poitrine. Son manteau déployé par derrière lui sert comme de pavillon: le serpent qui boit à côté de lui, l'instrument qu'il tient en main, les vases et la figure peinte sur le voile sont autant d'objets mystérieux. L'habillement des Druides qui sont à ses côtés consiste en une longue robe passée par dessus un manteau attaché

(1) Cæsar. *De Bell. Gal.* Liv. VI. chap. 13.
(2) Cæsar. *Ibid.* Luc. Phar. I. 445.
(3) Tacit. *An.* Liv. XIV. chap. 30. Voy. Lucain Liv. I.

sur l'épaule: l'un d'eux tient en main un croissant et l'autre une espèce de sceptre (1). Le vêtement de l'archidruide et des deux Druides est blanc, et Pline nous apprend qu'il était toujours de cette couleur, ainsi que les taureaux que ces prêtres étaient dans l'usage de sacrifier en certaines occasions (2).

Stone-Henge ou Temple circulaire des Druides.

Le temple circulaire des Druides, dont on voit encore les ruines près de Salisbourg, et appelé en anglais *Stone-Henge* est une chose qui étonne. Imaginez, dit Baretti, une campagne unie ayant plusieurs milles d'étendue en tous sens, et garnie d'une herbe d'un si beau vert, qu'on croirait qu'elle est couverte d'un tapis. Dans toute cette étendue de terrein on n'aperçoit pas une seule pierre, même de la grosseur d'un pois, et il est bien reconnu qu'il n'y en a d'aucune sorte. Et pourtant on trouve au milieu de cette vaste plaine des pierres d'une grandeur énorme, que le peuple croit, à son ordinaire, avoir été transportées là par le diable, ne pouvant imaginer que cela puisse avoir été exécuté par aucune force humaine. Ces masses ont la forme de parallélogrames: un homme, les bras étendus, ne peut point en embrasser la largeur, et leur épaisseur excède la hauteur de deux hommes d'une taille élevée. Elles sont disposées en cercle, et accouplées deux à deux. Ces pierres sont surmontées d'une troisième placée en travers, et qui a l'air d'un architrave; ensorte que ces trois pierres forment une espèce de porte d'une dimension au dessus de l'ordinaire. Il y a deux de ces cercles de portes, enclavés l'un dans l'autre. Autour de ce cercle extérieur on aperçoit encore des traces évidentes d'un massif, qui entourait tout cet édifice circulaire, si l'on peut appeler édifice une quantité de pierres ainsi disposées deux à deux, et surmontées d'une autre mise en travers. Quelques-unes de ces pierres ont été renversées par le tems, et le hazard a voulu qu'une d'elles tombât en travers sur une autre, et y prît un équilibre si parfait, que la moindre pression suffit pour la faire mouvoir malgré sa grosseur énorme (3). Le transport de ces masses suppose des connaissances mécaniques supérieures à celles qu'on a de nos jours, et encore est-il à remarquer qu'elles ont dû être conduites là de bien loin, car on n'en a point encore découvert de semblables dans aucune partie de l'ile. Pour expliquer ce prodige, on a

(1) Smith. *The costume*, planche IV. et X.
(2) Plin. *Hist. Natur.* Liv. XVI. vers la fin.
(3) Baretti. *Lett. Fam.* II.

19



A. Biasioli f.

imaginé que ces pierres n'étaient point une production naturelle, mais une composition artificielle. Si cela était prouvé, ajoute Baretti, il n'y aurait plus rien de merveilleux dans l'édifice de *Stone-Henge*, et l'on n'aurait plus à se mettre l'esprit à la torture, pour savoir d'où ont été tirées et comment ont pu être transportées les masses qui le composent. Mais aussi il n'est pas aisé de prouver qu'elles soient l'effet d'une combinaison de pierres communes pulvérisées, et liées ensemble par une espèce de ciment dont le secret s'est perdu. D'autres prétendent que ce monument est un ouvrage des Romains; mais il a été trouvé un autre *Stone-Henge* dans les Orcades où les Romains n'ont jamais pénétré. Voy. la planche 19 (1).

Pyramides de Bourough-brigde, *et les rocs de* Brimham.

Les autres monumens des Druides ont tous le même air de grandeur et inspirent une religieuse terreur. Les pyramides, dites *Dewl's arrows*, ou *les flèches du diable*, se composent de trois énormes rocs à obélisque, avec des cannelures irrégulières à leur sommet: ces rocs sont à quelque distance les uns des autres, et rangés sur la même ligne du nord au midi. Il me semble voir ici, à n'en pas douter, dit le comte Rezzonico, les anciens Betiles érigés par les Druides comme des simulacres à la divinité. On retrouve les mêmes objets dans les rochers de Brimham, et dans les merveilleuses cavernes où les Druides exerçaient leurs impostures sacerdotales. De grands obélisques, continue Rezzonico, des tours de diverses formes, des pyramides tronquées, des murs, des crénaux et des arcs s'offrirent à ma vue par groupes, et la désolation s'étendait au loin sur les campagnes voisines, qui sont absolument nues, solitaires et incultes. En approchant je découvris ces rocs figurés, qui ont moins l'air d'une ville tombée en ruine, qu'un amas confus des débris du monde. Leur grandeur menaçante, leurs formes imposantes, leurs flancs entr'ouverts, et les vastes ombres qu'ils projetaient au loin sur la terre, me tinrent long-tems suspendu entre l'étonnement et l'effroi. Curieux d'aller épier les secrets de la nature et scruter l'art des anciens Druides, je pris un jeune homme pour me servir de guide dans cet espèce de labyrinthe. Parmi les masses énormes éparses çà et là, on en recherche particulièrement deux qui se meuvent en se promenant dessus, ou en les touchant simplement avec la main. L'une peut être du poids de 50 tonneaux, et l'autre n'en pesera pas moins de 100. La première, qui est à

(1) Smith. *The costume etc.*, pl. XI.

demi enfouie en terre, se meut quand on met le pied dessus; comme si l'on était sur une trappe mal assurée; la seconde, qui a la forme d'une grande barque, repose sur une autre pierre un peu arquée, et y est tellement en équilibre, qu'elle se meut à la moindre pression qu'on exerce à l'une ou à l'autre de ses extrémités. On rapporte que les Druides fesaient accroire au peuple que ces pierres se mouvaient par miracle, et que d'après leur mouvement ils jugeaient de l'innocence ou de la culpabilité des accusés. Outre ces pierres mobiles je remarquai encore une ouverture, qu'on appelle canon, à cause de sa ressemblance avec cet instrument de guerre; elle a dix-huit pieds de long, sur un et peut-être plus de diamètre. Cette ouverture est voisine, d'un côté, de deux autres masses, entre lesquelles un homme pouvait se cacher aisément et parler ou lancer par cette cavité des flammes, sans qu'on pût l'apercevoir du côté opposé à cause de l'élévation du sol, et de l'artifice de cette ouverture. De là je fus conduit à un groupe de pierres encore plus surprenantes, et qu'on nomme *the Needles*, ou les aiguilles. C'est un lieu qu'on dirait avoir été disposé à dessein pour servir à la fraude et à l'imposture. On ne peut y entrer que difficilement par une fente très-longue, qui va en s'élargissant jusqu'au haut et laisse voir le ciel: en continuant à s'avancer on sort de l'autre côté, d'où l'on peut descendre dans la vallée sans être vu. En suivant un autre roc qui se joint au premier, on arrive par un passage très-étroit à une caverne qui s'enfonce dans le roc même, où l'on trouve une fenêtre ou espèce de porte, par où l'on peut descendre en sautant, sans beaucoup de peine, d'un roc à l'autre. C'est dans ces retraites solitaires qu'habitaient les Druides, qu'ils conduisaient leurs élèves, et qu'ils exerçaient les rites mystérieux, qui leur acquirent tant de crédit aux yeux d'un peuple ignorant et toujours avide de merveilles, jusqu'à l'époque où ils furent détruits par les Romains (1).

Questions sur la religion des Calédoniens.

Les poèmes d'Ossian ne furent pas plutôt publiés, que plusieurs personnes crurent voir dans les Calédoniens un peuple d'athées, qui ne reconnaissait point de Dieu, n'avait aucun culte et n'admettait point la spiritualité de l'âme. On aurait cru qu'après avoir été si long-tems sous la puissance des Druides, les Calédoniens devaient conserver encore, du tems d'Ossian, la religion de

(1) Voyez dans le *Viaggio in Inghilterra* du comte Rezzonico les descriptions des pyramides de Borougbrigde et des rochers de Brimham.

leurs anciens maîtres, et avec d'autant plus de raison, que, soit par l'effet d'une longue habitude, soit par la nature même des cérémonies dont elle était accompagnée, cette religion devait avoir jeté dans les esprits de profondes racines. Et pourtant, on est étonné de ne trouver dans les poésies de cet ancien barde aucune trace, non seulement de la religion des druides, mais même d'aucune autre religion proprement dite: on n'y découvre aucune idée d'un ou de plusieurs êtres supérieurs, qui aient quelqu'influence sur les choses humaines, et il n'y est fait aucune mention de culte ni de sacrifices. Ce phénomène est vraiment difficile à expliquer, et même à concevoir. Macpherson a cru en trouver la principale raison dans l'abolition de l'ordre des druides. Les guerres continuelles que les Calédoniens eurent à soutenir, dit-il, contre les Romains, ne permirent point à la noblesse de s'initier selon l'ancien usage dans les mystères de cet ordre. La connaissance des préceptes de sa religion se réduisit par conséquent à un petit nombre de personnes, et elle ne pouvait intéresser que bien faiblement un peuple accoutumé à la guerre. L'anéantissement des druides entraîna le mépris de l'ordre, et ceux qui pouvaient avoir quelque notion de leur religion étant morts successivement, la nation entière finit par plus avoir aucune connaissance de leurs cérémonies et de leurs rites.

Les Calédoniens changèrent de religion après la chute des Druides.

Malgré toutes ces considérations, on ne peut pas croire que les Calédoniens manquassent absolument d'idées de religion, quoiqu'on ne puisse pas dire quelle était la leur; et, de ce qu'on ne voit pas, dans les poésies d'Ossian, les dieux se mêler des actions des hommes, on ne doit pas conclure que ce peuple fût sans religion. Cela aurait répugné, selon Macpherson, à l'usage invétéré des bardes calédoniens, et aux idées extraordinaires de ce peuple en fait d'honneur militaire. Toute assistance prêtée à un guerrier dans le combat, était regardée comme un atteinte portée à sa renommée, et la gloire de l'action était transportée aussitôt par les bardes à celui qui avait prêté cette assistance. Si Ossian avait fait venir, comme l'a fait Homère, les dieux au secours de ses guerriers, il n'aurait point adressé ses louanges aux héros calédoniens, mais seulement aux êtres supérieures qui les auraient protégés: ainsi son silence sur les dieux, ne prouve point que les Calédoniens fussent sans religion, quoique celle des druides n'existât plus. Ces raisonnemens, tout ingénieux qu'ils sont, n'ont pas paru concluans à Cesarotti, qui était

d'une opinion contraire. Le manque de druides, (et pourtant ces prêtres n'étaient pas encore tous éteints du tems d'Ossian), ne pouvait entraîner tout au plus que celui de la doctrine secrète des initiés; mais le peuple ne va pas chercher tant de finesse dans ces sortes de choses. Il lui suffit de la moindre trace pour pousssr loin ensuite par lui-même, et plus les doctrines sont abstruses, plus il donne carrière à son imagination. Il n'est peut-être pas impossible qu'un peuple soit privé pendant quelque tems de toute idée de religion; mais une fois que sa curiosité a été excitée sur cette matière, il est plus facile pour lui de passer d'extravagance en extravagance aux absurdités les plus choquantes, que de contenir son imagination dans l'état d'une froide indifférence. C'est pourquoi, la puissance des druides une fois abattue, les traditions et les opinions religieuses, et le souvenir des principaux rites semblaient devoir se conserver dans le peuple, mais surtout les premières qui étaient exposées en vers. Nous voyons en effet conservées dans les poésies d'Ossian quelques notions, qui dérivent immédiatement de la doctrine des druides. Comment se peut-il donc que ce poète ne fasse aucune mention de providence générale, d'influence d'esprit supérieur sur les actions et sur les évènemens de la vie humaine, ni d'histoire mythologique quelconque qui leur soit relative, comme l'ont fait tous les poètes des autres nations? Son silence à cet égard est encore plus étonnant, si l'on considère que la religion est la principale source du merveilleux, et le lévier le plus puissant de la poésie. La raison que M.r Macpherson donne de ce silence ne me paraît guères plus convaincante. Il y a dans les poésies d'Ossian plusieurs situations, où, sans qu'on eût besoin de les importuner, les dieux pouvaient figurer convenablement et avec éclat; et pourtant le poète ne laisse échapper sur ce point aucun trait de lumière, ni aucune allusion. A bien examiner le caractère d'Ossian, le traducteur italien penchait à croire, qu'ayant trouvé les idées de la divinité défigurées par une foule de superstitions, comme cela est très-probable, choqué de leur extravagance, et ne pouvant pas changer l'opinion de la multitude, il jugea plus convenable de les passer sous silence, et de ne prendre des idées populaires que celles qui flattaient le plus l'imagination, et qui étaient les moins incompatibles avec la raison. Je ne puis pas assurer, dit-il, que la chose soit ainsi, mais elle ne paraîtra pas tout à fait invraisemblable à quiconque observera que,

dans les caractères et dans les sentimens, comme dans les objets Ossian a pour principe de polir et d'épurer la nature (1).

A part ces questions cherchons dans le témoignage de ce poète, qu'on peut appeler l'historien de sa nation, ce que pouvaient être les idées des Calédoniens: car quoiqu'on n'y trouve point de notions distinctes de religion, on y découvre néanmoins des opinions qui en approchent, et qui peuvent en quelque manière en tenir lieu. Il est souvent parlé, dans ses ouvrages, d'une classe d'esprits, qui semblent être d'un ordre supérieur aux esprits des morts, ou à leurs ombres. Ces esprits n'ont point de noms particuliers, et ils sont désignés seulement sous celui des objets de la nature, qu'ils semblent le plus affectionner: tels sont les esprits du *ciel*, des *collines*, des *montagnes*, de la *nuit*, de la *tempête*, si souvent répétés dans les chants de ce poète. L'air était peuplé de ces esprits, et c'était à eux qu'on attribuait les phénomènes les plus frappans de la nature. Il semblerait d'après cela, que les Celtes-Calédoniens partageassent l'opinion des Celtes-Danois, ou de leurs bardes appelés *Scaldes*, qui croyaient, selon M.r Mallet, que non seulement les élémens et les astres, mais encore les forêts, les fleuves, les montagnes, les vents, la foudre et les tempêtes avaient chacun leur génie particulier. Il semble, d'après les expressions d'Ossian, que chez les Calédoniens, l'esprit du ciel avait quelque supériorité sur les autres, et qu'il portait avec lui quelque chose de lumineux et d'aimable. Mais son influence, comme celle des autres esprits, ne s'étendait qu'aux objets physiques. Les désordres occasionnés souvent par eux dans les élémens, étaient un effet de leur caprice plutôt qu'un acte d'une providence particulière. Ils excitent les tempêtes et déchaînent les vents comme par passe-tems, ou dans la vue de faire la guerre à quelqu'autre esprit qui est leur ennemi. Il n'est dans tout Ossian qu'un seul endroit, où l'on pourrait supposer que ces esprits s'intéressassent quelquefois aux choses et aux personnes; c'est celui où un guerrier semble adresser ses prières à un esprit du ciel, pour qu'il éloigne des écueils le vaisseau sur lequel est monté son ami; mais en examinant cet endroit plus attentivement, on trouve qu'il s'agit plutôt d'un vœu que d'une prière formelle, faite dans la persuasion intime de la puissance de cet esprit. Du reste, comme

Idées religieuses des Calédoniens.

(1) Voyez la *Dissertation* de Macpherson sur les Calédoniens, et le *Ragionamento critico* de l'abbé Cesarotti en tête des poésies d'Ossian.

les Calédoniens attribuaient le même pouvoir aux ombres des morts sur les élémens, il n'y a pas raison de croire que ces esprits fussent d'un ordre essentiellement différent.

Génies tutélaires.

Les Calédoniens avaient les mêmes opinions que les autres peuples relativement aux esprits tutélaires. Chacun d'eux avait son génie particulier, sous la garde duquel il était, et de qui lui venaient toutes ses inspirations, comme on le dit du fameux génie de Socrate. C'était comme le mauvais génie de Brutus, qui apparut à ce fier romain avant la bataille de Philippes. Les esprits gardiens des Calédoniens étaient toujours de mauvais augure, et annonçaient la mort prochaine de leur protégé. On supposait que la nuit du jour qui précédait sa mort, son génie tutélaire en empruntait la figure et la voix, et qu'il apparaissait à quelqu'un de ses proches ou de ses amis, dans l'état où la personne devait mourir. De même les génies des guerriers, qui devaient périr dans le combat, erraient autour d'eux sur le champ de bataille. Ces esprits se montraient généralement sur un méteore, et fesaient deux ou trois tours autour du lieu où le guerrier devait tomber, puis ils suivaient la voie par où devait passer le convoi funèbre, en poussant des cris par intervalles. Ces cris étaient appelés la voix de la mort: expression fréquemment usitée dans Ossian. Ce poète fait encore mention de génies tutélaires d'un pays, et d'ombres préposées à la garde des tombeaux, lesquelles semblent quelquefois être différentes de celle du mort.

Immortalité de l'âme, et vie future.

Il a été élevé sur la religion des Calédoniens une autre question, qui était de savoir si ce peuple croyait à l'immortalité de l'âme. Cette croyance était un des principaux dogmes de la doctrine des druides, qui le confondaient avec celui de la métempsicose, qui s'est conservé chez les Calédoniens. Le mépris de la mort dont font pompe leurs héros reposait sur ce fondement. Ce n'est pas qu'ils crussent que l'âme fût immatérielle; ils se la figuraient au contraire comme un être subtil, aérien et semblable à l'idole des Grecs. On trouve dans Ossian, sur les ombres des morts, plusieurs traits qui ne permettent point de douter de cette vérité. Les idées des Calédoniens sur l'état des hommes après la mort étaient des plus étranges. A peine un guerrier était-il mort, que son ombre errait autour du tombeau qui devait le renfermer. La privation de la sépulture était chez eux, comme chez les Grecs et les Romains, le comble du malheur; mais pourtant l'accomplisse-

ment de ce devoir ne suffisait pas pour assurer leur félicité, il fallait que le chant de leur hymne funèbre s'y joignît encore, et cette espèce d'élégie devait être chantée sur la tombe même. Il semble néanmoins que, dans les cas où la chose était impossible, on croyait pouvoir se dispenser d'une telle circonstance, et que l'hymne funèbre tournait à l'avantage de l'ombre du défunt partout où il était chanté. Tant que cet honneur ne lui avait pas été rendu, elle errait dans les nuages les plus près de la terre, où elle était le jouet des vents, comme un vaisseau en but aux flots agités par la tempête. Si par l'effet de quelqu'accident le mort ne recevait pas aussitôt ce tribut religieux, l'ombre de quelqu'un de ses ancêtres amoncelait autour de sa tombe quelques brouillards, comme pour former un asile où son esprit errant pût trouver quelque repos. Cet état néanmoins était encore jugé fort triste et digne de compassion; c'est pourquoi on n'avait rien de plus empressé que de faire chanter cet hymne funèbre, pour tirer l'âme du défunt de ce séjour de brouillard où elle semblait croupir. Ce devoir de piété rempli, l'âme s'envolait aussitôt à la région aérienne la plus élevée et la plus pure, où elle recevait une espèce de récompense ou de châtiment pour sa conduite passée. Les hommes qui s'étaient rendus recommandables par leur valeur, ou par des actions généreuses et magnanimes, voyaient venir au devant d'eux les ombres de leurs pères toutes resplendissantes de lumière, et ils étaient reçus dans une espèce de palais aérien, où chacun occupait une place plus ou moins élevée, selon qu'il s'était plus ou moins signalé par son courage ou par ses vertus. On trouve dans Ossian une sublime description d'un de ces palais de nuages. Au contraire, les hommes d'une *âme sombre*, c'est-à-dire superbe et cruelle, devenaient un objet d'horreur pour leurs pères irrités, qui les repoussaient avec indignation loin de la demeure des héros, et les abandonnaient à la fureur des vents. Les guerriers timides, les lâches, et en général tous ceux qui, comme le dit Dante, avaient vécu *sans honte et sans honneur*, étaient plongés dans les brouillards, séjour digne de leur pusillanimité et de leur bassesse (1).

(1) Dans tout ce que nous venons de dire concernant les idées religieuses des Calédoniens, nous avons suivi les deux traducteurs d'Ossian cités plus haut, comme ayant traité ce sujet l'un et l'autre avec une profonde critique.

Christianisme prêché et établi dans la Grande-Bretagne.

Les bûchers et les simulacres gigantesques des druides firent place aux idoles de Rome, auxquelles succédèrent à leur tour celles des Saxons, dont le culte se maintint jusqu'à l'époque où ce peuple reçut la lumière de l'évangile. Sous le règne d'Etelbert, le moine Augustin, légat du pape Grégoire, arriva dans le royaume de Kent l'an 557 et y prêcha le christianisme, d'abord au roi, puis à ses sujets, qui accoururent en foule pour se faire baptiser. On vit bientôt des églises et des couvens s'élever sur les ruines des temples payens, et les habitans de la Grande-Bretagne adopter les rites des autres peuples catholiques. Nous avons pris dans l'ouvrage de Strutt les portraits des deux prélats qu'on voit à la planche 20; ils vivaient au X.e siècle, et leur costume est le même que celui des prélats des autres pays: l'un est l'abbé Elfnoth, présentant un livre de prières au monastère de S.t Augustin, et l'autre est Wulstan, second archevêque d'York de ce nom, lequel est après à écrire (1).

Schisme de l'Angleterre,

Henri VIII, roi d'Angleterre, opéra dans la religion de ce pays une révolution fameuse, dont nous avons déjà fait mention. Ce monarque s'arrogea la puissance ecclésiastique, et se fit chef, dans son royaume, d'une religion qui a pris le nom d'Anglicane. Les dogmes dont elle se compose sont au nombre de trente-neuf, dont un attribue au roi la suprématie en matière de religion: dogme duquel on a déduit en principe, que l'autorité épiscopale, comme celle de toute magistrature séculière, émane du monarque, et que par conséquent il a le droit de conférer à qui bon lui semble le pouvoir de faire un évêque. D'après ce principe, l'évêque ne recevant ses pouvoirs que de l'autorité royale, c'est en vertu de la même autorité qu'il fait les ordinations. La formule même et les prières de l'ordination, tant pour les évêques que pour les prêtres, furent réglées dans le parlement, et il en fut de même de la liturgie, ainsi que de l'administration des sacremens. Ces innovations étaient toutes fondées sur la maxime, dont le parlement s'était fait un article de foi, savoir; « qu'il n'y a point de juridiction séculière ni ecclésiastique, qui ne doive dériver de l'autorité royale, comme de sa source (2) ».

Revenus du clergé anglais.

Les dignitaires de l'église anglicane, tels que les *doyens*, les *prébendés* et autres, jouissent d'un revenu assez considérable, comme

(1) Strutt. *A complet View etc.*, pl. XXVI. et XXVII.
(2) Malte-Brun. *Hist. des Variat.* Liv. VII.


20
A.Biasioli f.

on le verra par le tableau ci-après. La dixme qu'ils perçoivent est proportionnée aux productions de l'agriculture, qui est portée déjà depuis quelque tems à un haut degré de perfection en Angleterre (1).

	Livres sterling.		Livres sterling.
Contorbery	2682	Sant'Asaph	187
York	1610	Salisbury	1385
Londres	2000	Bangor	131
Durham	1821	Norwich	834
Winchester	3124	Clocester	315
Ely	2134	Lincoln	894
Bath et Wells	533	Landaff	154
Hereford	768	Bristol	294
Rochester	558	Carlisle	531
Litchfield et Conventry	559	Exeter	500
Chester	420	Péterborough	414
Worcester	929	Oxford	381
Chichester	677	S.t David	426

Sectes religieuses en Angleterre

Depuis le schisme, il s'est formé un grand nombre de sectes en Angleterre. Les Presbytériens, en refusant toute supériorité aux évêques, prêchêrent l'égalité entre les prêtres et la liberté des doctrines; confondus avec les Puritains ils se divisèrent en deux grands corps, connus en Ecosse sous les noms de *Burghes* et d'*Antiburghes*. Que les Puritains professassent dès les commencemens les principes intolérans et cruels qui les rendirent si funestes à l'état, c'est ce que prouve évidemment ce propos d'un de leurs chefs du tems de Marie: « Je soutiens, qu'aussitôt qu'on vit cette seconde Jézabel conjurer contre l'Evangile, les nobles, les magistrats, le peuple, tous enfin devaient la mettre en pièces avec les prêtres et les fauteurs qui l'entouraient (2) ». Outre ces sectes il s'en forma d'autres, telles que celles des Unitaires, des Méthodistes et des Quakers: nous avons parlé de ces derniers dans le Costume des habitans des Etats-Unis. Les Unitaires eurent pour chef le docteur Priestley, chimiste renommé, qui posant pour principe de ne devoir croire que ce qui est avoué par notre entendement, rejeta le mystère de la Trinité, et n'admit qu'une seule personne divine. C'est pourquoi on donna le nom d'Unitaires aux partisans de cette doctrine, qui ne fit pas d'abord autant de progrès qu'elle en fait maintenant dans les Etats-Unis. La secte des Méthodistes va aussi se propageant dans ce dernier pays comme en Angleterre; elle prit

(1) Malte-Brun. *Géogr. Angleterre. Revenus du Clergé.*
(2) Villemain. *Hist. de Cromwel.* Liv. I.er

naissance en 1730, époque à laquelle deux prédicateurs représentèrent avec les plus vives couleurs l'église anglicane à laquelle ils appartenaient, comme ayant dégénéré de sa sainteté primitive. La véhémence de leurs discours leur fit un grand nombre de prosélytes, surtout dans le peuple; et la régularité méthodique de leur vie les fit appeler Méthodistes. Ces sectaires chantent des hymnes autour du lit des mourans pour leur donner du courage; ils affectent entre eux des sentimens fraternels, et regardent les autres hommes comme des pécheurs et des êtres immondes, pour lesquels ils n'ont que du mépris. Ils admettent une espèce de confession publique, et accompagnent d'étranges cérémonies la réception de leurs prosélytes. Les candidats sont conduits près d'une chaire, où le prédicateur enveloppé dans un manteau noir, crie comme un forcené, puis il en descend en parlant avec Jésus-Christ; et se mettant à genoux, il continue à s'entretenir avec lui comme s'il était présent, en même tems que les assistans poussent des gémissemens, des sanglots et des cris tout à la fois. Si le nouveau méthodiste se laisse tomber de lui-même dans cette circonstance, c'est une preuve qu'il est converti, et alors aux démonstrations de douleur succèdent des acclamations et des cantiques de joie. Les deux cérémonies religieuses des *Class-meeting*, et des *Camp-meeting*, sont encore plus singulières: la première consiste en une réunion d'hommes et de femmes qui se renferment dans une chambre, et se confessent quelquefois les uns aux autres; la seconde est l'assemblée des champs, qui se tient une fois l'an dans quelque grand bois loin des habitations. Les Méthodistes s'y rendent sur de grands chars couverts, et portant avec eux des provisions pour quinze ou vingt jours. Là, chacun a le droit de prêcher; et en effet l'on y voit souvent des hommes de la dernière classe du peuple prendre la parole, et crier à tue-tête. Après le sermon les auditeurs se partagent en groupes, au milieu desquels celui qui se croit le mieux inspiré se met à faire la prière. L'obscurité du bois jointe à celle de la nuit dit assez ce qu'on est obligé de passer ici sous silence: aussi ces sortes d'assemblées ont elles été défendues dans l'un des Etats-Unis (1).

Mariages chez les Anglo-Saxons

Le mariage a toujours été regardé chez tous les peuples comme un acte des plus importans en matière civile et religieuse. Chez

(1) Nous avons suivi, en parlant de ces sectes, le P. Grassi, qui a publié il n'y a pas long-tems un livre intitulé: *Notizie varie sullo stato presente della repubblica degli Stati-Uniti*, écrit vers l'an 1818.

les Anglo-Saxons, le jour qui précédait les noces, les parens et les amis de l'époux, sur l'invitation qui leur en était faite, se rendaient tous à son habitation, et y passaient le tems à faire bonne chère et à se préparer pour la cérémonie du lendemain. Le matin, les amis de l'époux montaient à cheval armés de toutes pièces, et se transportaient en bon ordre chez l'épouse pour l'escorter à la maison de l'époux. La troupe prenait cet aspect belliqueux, tant pour faire honneur à l'épouse, que pour empêcher qu'elle ne fût enlevée ou attaquée par quelqu'amant antérieur. Après avoir donné aux époux la bénédiction nuptiale, le prêtre les paraît chacun d'une couronne de fleurs, qu'on tenait dans l'église à cet effet. Cette raison et autres fesaient que les mariages se célébraient ordinairement en été. Les habits de noce de l'épouse et de trois de ses suivantes, ainsi que ceux de l'époux, étaient d'une couleur et d'une forme particulière, qui ne pouvait être employée que dans cette seule occasion: ces habits se donnaient anciennement aux ministrels qui assistaient à la noce; mais ces espèces de poètes ou de musiciens ayant perdu toute considération dans la suite, on en fesait présent à quelqu'église ou à quelque monastère. La nuit venue, on conduisait les nouveaux époux dans leur chambre, et après qu'ils s'étaient mis au lit, ils vidaient la coupe nuptiale avec tous les assistans. Le lendemain matin toute la compagnie revenait avant que les époux fussent levés, pour entendre la déclaration que devait faire le mari au sujet *du présent du matin*, ou du cadeau qu'il se proposait de faire à l'épouse; et, sur cette déclaration, plusieurs de ses parens se rendaient caution de l'accomplissement de sa promesse. Les fêtes et les réjouissances duraient p usienrs jours après le mariage, et rarement elles finissaient avant que toutes les provisions fussent épuisées. Pour indemniser le mari de ces dépenses, les parens des deux côtés lui fesaient des présens (1).

Lois matrimoniales et éducation des enfans.

Chez les Anglo-Saxons les lois du mariage étaient sévères, surtout pour le fait d'adultère. Le mari de la femme qui s'était rendue coupable de ce crime lui coupait les cheveux, et après l'avoir dépouillée de presque tous ses vêtemens, il la chassait de la maison et la poursuivait à coups de fouet d'un bout du village à l'autre. La femme qui avait subi ce traitement honteux ne pouvait plus prétendre au titre d'épouse, et il n'y avait plus ni

(1) Adams. *Histoire d'Angleterre*, liv. II, chap. 8.

jeunesse, ni beauté, ni richesses qui pussent lui faire trouver un autre mari. Les pères aimaient à s'assurer de bonne heure si leurs enfans auraient du courage, et pour cela il leur fesaient subir diverses épreuves, entre autres la suivante. A un certain jour, le père, en présence des parens et des amis appelés à cet effet, portait l'enfant sur le toit de la maison, et le plaçant au bord il l'y laissait: si la crainte de tomber fesait pousser des cris à l'enfant, c'était une preuve qu'il serait d'une âme pusillanime; mais si au contraire il cherchait à s'accrocher sur le toit, sans montrer aucun effroi, on en concluait qu'il ferait un jour un vaillant guerrier (1).

Mariages des Anglo-Normans. *Henri I.*

Les princes Anglo-Normans célébraient leurs mariages avec plus de pompe. Mathilde, fille de Malcolm III roi d'Ecosse, et nièce d'Edgard Atheling, avait été conduite en Angleterre après la mort de son père et durant les révolutions de l'Ecosse, et elle y avait été élevée sous la direction de sa tante Christine, qui était dans le couvent de Rumsey. Elle y avait pris le voile, mais sans faire de vœux: ce qui mit Henri I.er dans la nécessité de la faire déclarer libre par un concile, pour l'épouser. La célébration de ce mariage se fit avec la plus grande magnificence; et le n.° 1 de la planche 21 représente ce même prince donnant la main et l'anneau à la princesse en présence de l'archevêque Anselme, qui les bénit. L'épouse est enveloppée dans un grand voile, qui pourtant ne lui couvre point le visage (2).

Mariage de Henri III.

Les noces de Henri III, qu'on voit représentées à la planche 22, ne furent pas célébrées avec moins de pompe vers l'an 1250. L'épouse monte un palefroi, et marche sous un dais à l'abri des rayons du soleil. Elle est suivie d'une troupe de demoiselles et de ministrels, et le roi vient à sa rencontre avec une escorte de chevaliers et d'écuyers armés de toutes pièces (3). L'époux est Edouard I.er, qui, après son avènement au trône, réunit la principauté de Galles à la couronne, et donna le premier le titre de prince de Galles à son fils aîné.

Institution de l'ordre de la Jarretière.

Dans ce tems, et long-tems encore après, les femmes recevaient des chevaliers une espèce de culte, comme le prouve l'aventure suivante, qui a donné naissance à l'un des ordres de chevalerie les plus distingués de l'Angleterre. La comtesse de Salisbury ayant, dit-on, laissé tomber sa jarretière dans un bal en 1349, le roi Edouard III,

(1) Adams. *Ibid.* (2) *A series etc.* N.° 29.
(3) Smith. *Selections etc. an* 1250.



2



1

Bramatti f.





G. Bramati inc.

son amant, s'empressa de la ramasser: ce monarque s'apercevant que quelques courtisans souriaient comme dans la pensée qu'il ne devait point cette faveur au hazard, il dit à haute voix: *honni soit qui mal y pense*, et en mémoire de cet évènement il institua un nouvel ordre dit de la jarretière, dont la décoration se porte au dessous du genou comme une jarretière, et qui fut composé de vingt-quatre chevaliers seulement, non compris le roi. L'exclamation du monarque forme la devise de cet ordre singulier: voy. le n.° 2 de la planche 21 (1).

Etranges divorces.

L'Angleterre nous offre, dans les mariages, l'étrange spectacle de femmes marchandées et vendues, et d'infidélités commises exprès pour opérer un divorce. L'infidélité du mari n'entraîne point la dissolution du mariage en Angleterre comme en Ecosse; mais celle de la femme produit cet effet dans les deux pays. Alfieri eut, avec une dame anglaise, des relations qui furent cause d'un divorce. « Je n'ai pas peu à me louer, dit-il, de la conduite du mari qui se croyait offensé; il ne voulut point me tuer, comme il l'aurait pu vraisemblablement; il ne chercha pas non plus d'indemnités comme le portent les lois de ce pays, où il n'y a pas d'offense qui n'ait sa taxe, et cette taxe est même très-forte pour les offenses du genre de la mienne: car, si au lieu de me faire tirer l'épée, il m'avait fait mettre la bourse à la main, je n'en aurais pas été quitte à bon marché; et j'ai tout lieu de croire que si cette indemnité eût été calculée, comme cela se pratique, au taux de l'amour passionné qu'il avait pour sa femme, et par conséquent du tort que je lui avais fait, je ne m'en serais pas tiré à moins de dix ou douze mille sequins, et peut-être encore davantage (2) ». On lit dans le Voyageur français que, durant son séjour en Ecosse, un mariage hétéroclite fesait le scandale d'Edimbourg: c'était celui de l'épouse répudiée d'un lord écossais avec son amant, auquel une galanterie de ce genre avait coûté dix mille livres sterling (3).

Funérailles et sépultures.

Nous avons dit, en parlant des Calédoniens, que l'assemblage de quatre pierres était chez ce peuple l'indice constant d'une sépulture, qu'Ossian appelle l'*étroite demeure*. Ainsi que les Bretons

(1) *A series* etc. N.° 50.

(2) *Vita dell' Alfieri* écrite par lui-même. Epoque III, chap. 11.

(3) Voyez dans le *Voyage d'un Français en Angleterre*. Tom. II, pag. 58 et suiv., quelques anecdoctes curieuses concernant les divorces.

et tous les Gaulois, les Calédoniens étaient dans l'usage de jeter sur le bûcher des morts qu'ils brûlaient, ou dans leur fosse lorsqu'ils les enterraient, les ustensiles et même les animaux auxquels le défunt était le plus attaché: il arrivait même quelquefois qu'on jetait dans les flammes du bûcher ceux de ses esclaves et de ses amis qu'il aimait le plus, pour y être consumés avec lui. On renfermait ensuite avec ses cendres, ses livres de comptes et les notes écrites de sa main pour argent prêté durant sa vie, afin qu'il pût en réclamer le payement dans l'autre monde. Les urnes sépulcrales étaient ordinairement déposées sous de grands amas circulaires de terre et de pierres. On a trouvé néanmoins dans quelques-unes de ces sépultures des ossemens humains sans aucun signe de combustion: ce qui donne lieu à présumer que, dans certaines occasions, les habitans de la Bretagne méridionale enterraient leurs morts au lieu de les brûler. Les Anglo-Saxons étaient si habitués à ne creuser qu'à la surface du sol leurs sépultures, et de les recouvrir ensuite d'un peu de terre et de pierres, qu'ils continuèrent à en faire de même lorsqu'ils se mirent à enterrer leurs morts dans les églises; et le pavé de quelques-unes de ces églises se trouva même tellement dégradé, par la quantité des buttes de terre qui s'élevaient de tous côtés, qu'il fallut renoncer à y célébrer le service divin. Les inconvéniens de cet usage furent à la fin si vivement sentis, qu'il fut défendu d'enterrer personne dans les églises, excepté les saints, les prêtres et ceux qui auraient bien payé pour obtenir ce privilège; et il fut prescrit en outre, à l'égard de ces derniers, que les fosses auraient une profondeur convenable. La maison du mort, avant qu'il en fût emporté pour être enterré, se changeait, pour ainsi dire, en un lieu de fêtes, où l'on ne fesait que boire et manger, chanter, danser et se divertir. Dans quelques endroits au nord de l'île, on ne donnait point au mort la sépulture, jusqu'à ce que tout son bien n'eût été consumé de cette manière. Cet usage, né dans le tems du paganisme, fut réprouvé par l'église; mais il s'accordait trop au goût de la nation pour qu'il passât si vîte (1).

Funérailles des Anglais de nos jours.

L'usage où étaient les Romains de fermer les yeux aux morts est pratiqué encore à présent en Angleterre. Aussitôt que quelqu'un est mort, ses proches lavent son cadavre et le parent pour la der-

(1) Adams. *Histoire d'Angleterre*, liv. II, chap. 8.

nière fois. On lui laisse le visage découvert jusqu'au moment de le mettre dans le cercueil. Dans l'intervalle on fait venir les visiteuses, qui sont des femmes chargées de reconnaître si l'individu n'est mort que par un effet naturel. Cette formalité remplie, on place le corps sur un lit de parade, où ses parens et ses amis viennent le voir pour la dernière fois, avant qu'il soit enlevé pour toujours à leurs regards. Le drap funéraire n'est pas, comme ailleurs, de toile de lin, mais d'une étoffe de laine, conformément à un statut du parlement de l'an 1666. L'*Undertaker* (c'est le nom qu'on donne à tous ceux qui sont chargés des détails d'un enterrement) doit être présent à la déposition du mort dans le cercueil. S'il doit être enterré dans l'église, ce cercueil est en plomb, et il est en bois si on le porte au cimetière. Il est d'usage en Angleterre de garder huit jours entiers dans la maison le cercueil avec le cadavre qu'il renferme, et l'on ne pourrait se dispenser de le faire sans s'exposer aux reproches du public. Rien de plus naturel sans doute à la piété filiale, à l'amour conjugal ou à la tendresse paternelle, que de reculer autant qu'il est possible l'instant de cette éternelle et douloureuse séparation; néanmoins il faut avouer que la raison et la bienséance ne peuvent point approuver un semblable usage, par lequel les pauvres gens sont réduits à la nécessité de vaquer aux soins domestiques, de manger et de dormir à côté d'un cadavre (1).

Chars funèbres.

Il est mort dans la maison où nous logeons, dit le Voyageur français, une femme de peu de fortune, qui ayant eu rarement le plaisir d'aller en voiture pendant sa vie, en a été dédommagée à sa mort. Elle est partie pour sa dernière demeure dans une voiture à six chevaux couverts de housses noires, avec de grands panaches de même couleur: cette voiture était suivie de quatre autres, et un nombre assez considérable d'hommes payés à cet effet habillés en deuil et avec de grandes plumes noires marchaient devant. On rencontre à chaque instant de ces convois dans les rues les plus fréquentées de la ville, et leur pompe funèbre forme un contraste à la fois lugubre et risible avec les voitures rapides et légères des vivans qui les éclaboussent, et avec la foule qui passe sans daigner même jeter un regard sur ce dernier effort de la vanité humaine. Les parens et les amis sont dans les voitures qui suivent

(1) Ces notions sont prises de l'*Hermite de Londres*, Paris 1821. Voyez *Amore e i sepolcri* de Davide Bertolotti. Chap. XI *Riti funebri di Londra.*

celle où est le mort, et dans les campagnes ils le suivent à pied, l'époux derrière le cercueil de l'épouse, celle-ci derrière celui du mari: le père accompagne de même son fils, et l'amant son amante (1).

Manière d'interrement. Il y a dans le cimetière de Chelsea (2) une chapelle, où se trouve une cloche dite des morts. Cette cloche sonne depuis le moment où l'on va prendre le cadavre, jusqu'à celui où il est mis dans la fosse. Lorsque le convoi est arrivé à la porte du cimetière, le cercueil est tiré hors du char par des hommes destinés à cela, et porté dans la chapelle. Là, un ministre en surplis fait les prières accoutumées, après lesquelles quatre hommes employés aux enterremens chargent le cercueil sur leurs épaules. Le drap mortuaire dont il est couvert retombe de tous côtés sur eux, et ils ne le relèvent qu'autant qu'il le faut pour pouvoir marcher librement. Ils s'avancent ainsi lentement suivis du prêtre, des parens et des amis du défunt. Le cercueil étant posé au bord de la fosse, le ministre va se placer vis-à-vis dans une petite loge portative où il récite debout les dernières prières, et quand elles sont achevées, on descend le cercueil dans la fosse, au fond de laquelle les parens et les amis portent leurs regards, comme pour donner un dernier adieu à l'objet dont ils vont se séparer pour toujours (3).

Repas funèbres. Les repas funèbres sont très-usités en Angleterre, et l'on y fait d'abondantes libations aux mânes du défunt: chacun y vante, au milieu des bouteilles et des verres, les qualités qu'il avait. Nous ferons mention à ce sujet d'une réunion de ce genre, qui eut lieu le 16 mai 1817, à l'occasion des funérailles d'un riche Ecossais. On avait envoyé dans tous les comtés voisins des invitations pour le banquet funèbre, auquel se trouvèrent plus de trois cents convives, tellement animés du désir de faire honneur à la mémoire du défunt en mangeant et buvant bien, qu'un homme et une femme y moururent d'intempérance. A l'exemple des anciens qui croyaient honorer leurs morts par des jeux de gymnastique, plusieurs des convives se battirent à coups de poing, de bâton et de pierres, et quelques-uns d'entre eux furent blessés (4).

(1) *Voyag. d'un Franç.* Tom. II. pag. 57.

(2) Chelsea est un village à deux milles de Londres, qui, dans un certain nombre d'années se trouvera réuni aux nouvelles constructions de la capitale.

(3) De l'*Hermite* de *Londres.*

(4) *Ibid.* et *essais moraux et littéraires de Washington. Irving. Londres*, 1821.

Le dimanche est pour les Anglais un jour de recueillement et de mélancolie, qu'ils emploient à visiter les cimetières où ils ont soin de planter des fleurs et des arbustes. C'est ce qu'on voit particulièrement à Swansea, dans le pays de Galles, où chacun va le samedi au soir consacrer quelque tems à cette culture autour des sépultures de ses proches. Chaque âge y est désigné par des fleurs qui lui sont analogues, telles que la violette et le bouillon blanc pour l'enfance, la rose et le chévre-feuille pour la jeunesse et l'âge mûr, et l'immortelle pour la vieillesse. La quantité de fleurs dont ces cimetières sont sémés, fait qu'il s'en exhale une odeur embaumée: malheur à la main impie qui oserait en arracher une seule; un pareil acte serait presque considéré comme un sacrilège (1). *Cimetières.*

MARINE ET COMMERCE.

Pour se former une juste idée de la puissance maritime de l'Angleterre et juger de ses vicissitudes et de ses progrès, il faut remonter à une époque très-reculée: ce qui ne nous sera pas très-difficile, d'après la description que Dupin (2) nous a donnée de la puissance maritime des divers rois d'Angleterre en tête de sa *Force navale de la Grande-Bretagne*. *Etat de la marine anglaise anciennement.*

Avant le neuvième siècle la Grande-Bretagne, alors sans marine, devint la proie de tous les peuples navigateurs qui voulurent s'en emparer. Cette conquête du prédécésseur d'Auguste et d'Agricola fut à la fin dédaignée et même oubliée par les derniers empereurs, avant Augustule. Avilis par quatre siècles d'esclavage, les Bretons devinrent alors incapables de soutenir leur indépendance; et, au lieu de songer à défendre d'eux-mêmes leur patrie et leur liberté, ils allèrent mendier chez des peuples encore à demi-barbares de l'occident la protection d'un maître contre les barbares du nord. De cette manière, pour n'avoir pas su compter sur leurs forces navales, ils virent pendant cinq autres siècles leur territoire envahi et désolé simultanément par sept tyrannies connues sous le nom d'Eptarchie, qui s'attaquaient, se dépouillaient, s'épui-

(1) C. Ferri. *Spettat. Ital.* Tom. IV. pag. 381.

(2) *Force navale de la Grande-Bretagne*, chap. 1. *Coup d'œil sur la puissance maritime des rois d'Angleterre. Domination des mers.*

saient les unes les autres, et qui furent enfin englouties par la monarchie des Saxons. C'est ici que commence l'histoire de la force navale de l'Angleterre, dont nous allons parcourir rapidement les époques principales.

Alfred fondateur de la puissance maritime de l'Angleterre.

L'Angleterre est le seul état qui compte une longue suite de rois parmi ses amiraux les plus renommés. Depuis le règne des Saxons, on y voit en moins d'un siècle quatre souverains gagner en personne des batailles navales: ces souverains sont Alfred, Edouard l'ancien, Athelstan fils d'Edouard, et Edgard. Alfred créa la marine britannique, et fit construire des galères plus grandes que toutes celles qui s'étaient vues depuis les beaux tems de la marine des anciens. Il triompha des flottes comme des armées de terre des Danois, brisa le joug des étrangers qui pesait sur son royaume, purgea les côtes britanniques des corsaires qui les infestaient; et, souverain des mers étroites qui entouraient ses états, il se fit appeler le *roi des détroits* (*the King of the straigt*). Ce prince mérite d'être admiré, pour avoir envoyé dans le neuvième siècle vers le pôle boréal des vaisseaux à la découverte d'un passage, dont il pressentait l'importance, et qu'on a vainement tenté de découvrir depuis cette époque jusqu'à nos jours. Nous devons admirer encore davantage la belle loi rendue par Athelstan, en vertu de laquelle tout négociant qui avait fait à ses frais deux longs voyages sur mer, obtenait des titres de noblesse, qui ailleurs ne sont accordés qu'à quiconque s'est illustré par la défense de son pays, ou par des conquêtes. Il fallait avoir, dit Hume, un esprit plus qu'ordinaire, pour imaginer une loi aussi propre à encourager le commerce (1).

Edgard l'accroît.

Edgard, successeur d'Athelstan, déploie des forces encore plus considérables que celles d'Alfred le grand, et en compose trois flottes permanentes, destinées à protéger l'orient, l'occident et le nord de ses côtes. Il s'embarquait lui-même chaque année au printems sur la flotte d'occident, parcourait les côtes qui sont en face de la France, visitait les rades et les ports de la Manche jusqu'à l'extrême frontière du midi, entrait dans la flotte de l'ouest, fesait le tour de l'Irlande et des Hébrides, et gagnait enfin la flotte du nord, avec laquelle il rentrait dans la Tamise. Lorsqu'il avait sa cour à Chester, il obligeait les souverains de l'Ecosse, du Cumberland et de l'ile de Man, avec cinq petits rois de l'ouest et du nord de l'Angleterre,

(1) Hume. *Hist. d'Angl.* Tom. I. chap. II. 2. Athelslan.

à ramer dans une barque, dont il tenait lui même le timon. Il descendait ainsi la Dée jusqu'à l'Abbaye de S.[t] Jean-Baptiste, où ces princes juraient de reconnaître et de défendre sa souveraineté par terre et par mer. Les prétentions d'Edgard étaient telles sur ce point, que tous ses édits commençaient par ces mots: *Moi, Edgard roi d'Albion, souverain de toutes les iles environnantes, et de l'océan qui les entoure etc.* (1).

Autres vicissitudes de la marine britannique.

Depuis lors la marine anglaise déchut insensiblement de cet état de splendeur; relevée ensuite par la loi d'Ethelrède, qui obligea tout propriétaire de cent arpens de terre à équipper à ses frais un vaisseau pour la défense des côtes (2), puis ruinée de nouveau par l'effet des trahisons, elle fut tout à fait anéantie durant les discordes civiles; ensorte que l'héritage d'Alfred se trouva enfin sans défense contre les rois de Dannemarck, qui étaient à la fois conquérans, navigateurs et pirates redoutables. Après avoir occupé l'Angleterre et obtenu le surnom de grand, Canut s'arrogea l'empire de la mer, sans avoir pourtant, comme Xerxès, la prétention de la soumettre à sa volonté. Pour montrer à ses courtisans le peu de cas qu'il fesait des assurances qu'ils s'efforçaient de lui donner sur ce point, il fit dresser son trône sur le rivage, que le reflux avait laissé à sec. Alors il commanda aux flots, bien sûr de ne point en être obéi, de se retirer encore davantage, et voilà au contraire qu'ils s'avancent de nouveau, et enveloppent indistinctement le trône de ce sage roi avec ses vils adulateurs. Les successeurs de Canut, non moins imprudens que ceux d'Edgard, négligèrent la marine, qui est la défense naturelle de l'Angleterre, et exposèrent ainsi ce pays à être envahi par d'autres barbares.

Marine sous les Normans.

Les Normans, après avoir envahi les deux Siciles, tournent leurs regards vers l'Angleterre. Ils accourent sous les étendards de Guillaume le conquérant pour marcher à cette nouvelle conquête, et se partager les dépouilles des vaincus. Après avoir fait garder pendant quelque tems par sa flotte le canal de la Manche, Arold, roi d'Angleterre, rentre dans ses ports et désarme ses vaisseaux. Guillaume aborde alors sans obstacle sur les côtes de ce pays, et Arold perd en même tems la couronne et la vie dans une bataille. Le vainqueur apprend par son triomphe même combien est im-

(1) *Entick, naval History of the british marine. Introduc.* pag. 11.
(2) *Chron. Saxon.* pag. 136. Hume. *Hist. d'Angl.* chap. 3. Ethelred.

portante la force navale à la conservation de sa conquête, et la défense des côtes à la sûreté du territoire. Il voit dans les rivages du Kent le boulevard de l'Angleterre du côté de la France, et ne tarde point à y fonder, pour la défense de ce point, une féodalité maritime, dont on découvre encore des traces dans la constitution britannique. Des cinq ports, de Douvres, Hastings, Hithe, Romney et Sandwich (1) il forme un corps politique, auquel il accorde de grands privilèges, sous la seule obligation de lui fournir pour quinze jours, et quand il le demandera, cinquante-deux vaisseaux armés, ayant chacun un équipage de vingt-quatre marins.

Marine sous Richard et sous Edouard.

Richard Cœur-de-lion, de concert avec Philippe Auguste, fait voile pour la Terre-Sainte, force Ptolémaïde à se rendre, détruit la flotte des Infidèles, et mérite par ses exploits le beau titre de capitaine général des forces des Chrétiens en Asie (2). C'est ainsi que l'Angleterre montrait en elle aux Vénitiens une rivale, qui, quatre siècles plus tard, devait leur enlever l'empire de la mer et les trésors de l'orient. Edouard III accroît dans la suite la marine britannique, et remporte avec ses vaisseaux de grandes victoires. En 1340 il gagne une bataille navale contre Philippe de Valois; détruit six ans après tous les bâtimens français qu'il peut atteindre à Cherbourg, à Barfleur, et à la Hogue; fait bloquer Calais par mer, et, pour se venger d'une insulte des Espagnols, s'embarque avec son fils, et bat leur flotte complètement. Mais à la fin de son règne il essuya plusieurs échecs, dont les communes attribuèrent la cause au mauvais état de la marine: motif pour lequel elles adressèrent au roi une pétition, tendant à ce qu'elle fût remise sur un pied convenable.

Marine sous Henri VIII, et sous Elisabeth.

Jusqu'au règne de Henri VIII, la marine militaire ne se composait que de bâtimens appartenant à des particuliers, et mis en réquisition au moment du besoin. Ce monarque vit l'avantage qu'il y aurait pour l'état à avoir des vaisseaux qui fussent sa propriété, et des officiers en service permanent pour les commander. C'est donc à lui que l'Angleterre est redevable de la création de sa marine militaire. A cet effet, il établit le conseil et l'office naval pour le service et les travaux dans les ports; institua la confrérie des pilotes, connue sous le nom de *Maison de la Trinité*; fonda les

(1) *Winchelsea*, *Rye* et *Senford* furent ensuite réunis à ces cinq ports.
(2) Lediard. *Hist. nav. d'Anglet.* Liv. I. chap. 6.

arsenaux de Deptford, de Woolwich et de Portsmouth, et fit fortifier Gravesend et Tilbury pour protéger l'entrée de la Tamise, en même tems que, pour défendre la côte qui est en face de la France, il fesait construire les forts de Portland, Hurt, Cowes, Camber, Southsea, Sandgate, Walmer, Deal etc. Elisabeth, sa fille, favorisa également la marine; elle fit bâtir Upnor-Castle pour protéger l'arsenal de Chatam, augmenta le nombre de ses vaisseaux, veilla à la conservation des bois propres aux constructions navales, se montra disposée à repousser l'attaque du redoutable Philippe II, hâta en personne l'armement de sa flotte, communiqua à tout son peuple son énergie, triompha de la flotte du monarque espagnol, et mérita ainsi le titre glorieux de *restauratrice de la gloire maritime, et de souveraine des mers du nord.* Pour donner une idée de la fierté que les Anglais avaient conçue alors de la prospérité de leur marine, il nous suffira de rapporter les deux anecdotes suivantes. En 1554 une flotte espagnole de cent soixante voiles, sous le commandement de Philippe II, qui devait épouser la reine Marie, rencontre dans la Manche la flotte de l'Angleterre commandée par le grand amiral. Philippe voulait passer outre sans baisser le pavillon royal: le superbe amiral anglais fait tirer un coup de canon à boulet sur le vaisseau qui portait le fils d'un empereur fiancé à sa reine, et l'oblige à baisser pavillon le premier, et à amener ses grandes voiles. Sous Elisabeth, une flotte espagnole qui transportait Anne d'Autriche aborde à Plimouth, et oublie d'amener son pavillon: un boulet lancé sur le vaisseau qui portait la princesse, avertit l'amiral étranger de rendre l'hommage accoutumé au pavillon anglais (1).

Marine sous Jacques I, et sous Charles I.

Sous le règne de Jacques I.er successeur d'Elisabeth, les Anglais se déclarèrent maîtres absolus des mers britanniques. Sous cette dénomination ils ne comprenaient pas seulement celles qui baignent les côtes de leur pays et celles des îles voisines, mais encore tout l'océan qui s'étend jusqu'aux côtes de l'Espagne, de la France, de la Hollande, du Dannemarck et de la Suède. Cet empire absolu leur fut contesté sous Charles I.er par les Provinces-Unies, et Grotius écrivit en 1629 son livre intitulé *Mare liberum,* pour prouver que les prétentions de l'Angleterre étaient contraires au droit des gens. Selden lui répondit par un autre livre intitulé *Mare clausum*, dont

(1) Voyez la *Chronologie* navale de Schomberg. Tom. I. pag. 23.

Charles I.er ordonna qu'un exemplaire fût déposé à la cour de l'Amirauté, comme un témoignage de la souveraineté de l'Angleterre sur la mer. Les provinces-Unies durent ensuite rendre un hommage humiliant à ce prétendu droit. Six de leurs vaisseaux ayant été rencontrés par une flotte anglaise, l'amiral de cette dernière les obligea à amener par trois fois leur pavillon, et à ne point le déployer tant qu'ils navigueraient dans le voisinage des côtes de la Grande-Bretagne. Les Hollandais battus partout, et bloqués dans tous leurs ports, durent enfin s'engager, par un traité formel, à baisser leur pavillon dans toutes les rencontres devant celui de l'Angleterre.

Acte de navigation sous Cromwel.

Non contente d'être reconnue souveraine des mers, cette puissance voulut encore s'en arroger la propriété avec le monopole du commerce : c'est à quoi tendait son fameux acte de navigation, dont elle fut redevable, moins au génie qu'aux passions de Cromwel. Pour punir l'île de la Barbade de son attachement aux Stuards, Cromwel imagina d'obliger ses habitans à ne se servir que de bâtimens anglais pour le transport de ses productions, qui ne pouvaient être vendues que sur les marchés de la métropole. C'est à ce sentiment de vengeance, ou pour mieux dire à cette espèce de loi pénale, que l'Angleterre est redevable de ce système colonial, qui a été pour elle la source de tant de prospérité. Quoiqu'il en soit, cette puissance ne s'aperçut pas plutôt des avantages qu'elle pouvait retirer des restrictions imposées à la navigation d'une de ses colonies, qu'elle s'empressa de les étendre à toutes ses possessions d'outremer. Charles II étant monté sur le trône se garda bien d'annuller l'acte de l'usurpateur, et il se contenta de lui donner sa sanction.

But de l'acte de navigation.

D'après l'acte de navigation il n'était permis d'importer en Angleterre les productions de l'Afrique, de l'Amérique, de la Russie et de la Turquie d'Europe que sur des bâtimens anglais. Aux termes de cet acte, les navires des autres états du continent ne pouvaient importer dans les ports de l'Angleterre que des productions de leur sol ou de leur industrie, tandis que les Anglais se réservaient de porter, les armes à la main, leurs productions et celles du monde entier dans tous les ports de l'univers. Si les peuples de l'Europe, dit Dupin, eussent été alors aussi avisés que les Anglais, ils auraient fait tomber aussitôt cette loi prohibitive en usant de représailles ; mais elle ne parut dirigée d'abord que contre les Hollandais, et ne porta point d'ombrage aux autres nations. Les Hollandais étaient alors les facteurs de tous les peuples du conti-

nent, et ces derniers ne prévirent point les préjudices qu'ils ressentiraient dans la suite d'une mesure, qui ne les frappait pas directement. Après une guerre sanglante l'Angleterre triompha des Provinces-Unies, et alors la France et l'Espagne commencèrent à voir le danger du systême établi par l'Angleterre.

Nombre des marins et des vaisseaux.

Nous aurions de quoi faire un gros volume, si nous voulions donner une description détaillée de la marine anglaise; mais nous nous bornerons à parler ici du nombre de ses marins et de ses vaisseaux. Celui des premiers s'élève à douze ou treize mille en tems de paix, et il fut porté par le parlement à 26,000 pour le service de 1584. Autrefois il était de 50,000 en tems de guerre, mais dans les guerres d'Amérique il fut accru jusqu'à 100,000 et plus, en y comprenant les régimens de la marine, et au commencement de ce siècle il était au moins de 120,000. Dans la guerre contre la France, l'Angleterre eut jusqu'à 775 vaisseaux de guerre, dont deux cents environ étaient de haut bord (1).

Division de la marine anglaise.

La marine anglaise est ordinairement divisée en trois escadres qu'on distingue sons les noms de rouge, de blanche et de bleue, selon la couleur du pavillon que porte chacune d'elles. Elles ont également chacune leur amiral, mais celui de l'escadre rouge a le commandement de toutes ces forces, et prend le titre de vice-amiral de la Grande-Bretagne. Chacun de ses amiraux a sous ses ordres un vice-amiral d'arrière-garde, mais le commandement suprême appartient au roi, et réside près des Lords de l'amirauté. Le code d'Oléron est encore le fondement de la législation de la marine anglaise. Convaincu que la navigation fesait la principale occupation de ses sujets, Richard I.[er] fit dresser dans le douzième siècle un code maritime, qui fut dit d'Oleron, du nom de l'ile ainsi appelée qui se trouve sur les côtes de France, et qui appartenait alors à l'Angleterre; et telle est l'excellence des lois de ce code, qu'elles ont servi de bases aux institutions maritimes de tous les autres états de l'Europe.

Vaisseau dit le Nelson.

Un vaisseau de ligne est une masse, ou, pour mieux dire, une ville flottante, et l'on fait une fête quand il est lancé à l'eau. Il est défendu de chaque côté par une ligne formidable de canons, dont on a simplifié la forme par suite des perfectionnemens qui se sont opérés dans l'artillerie de la marine. On a fait disparaître la plupart des vains ornemens dont ils étaient surchargés,

(1) *Géographie par Malte-Brun et Mentelle.* T. III. pag. 138 et 139.

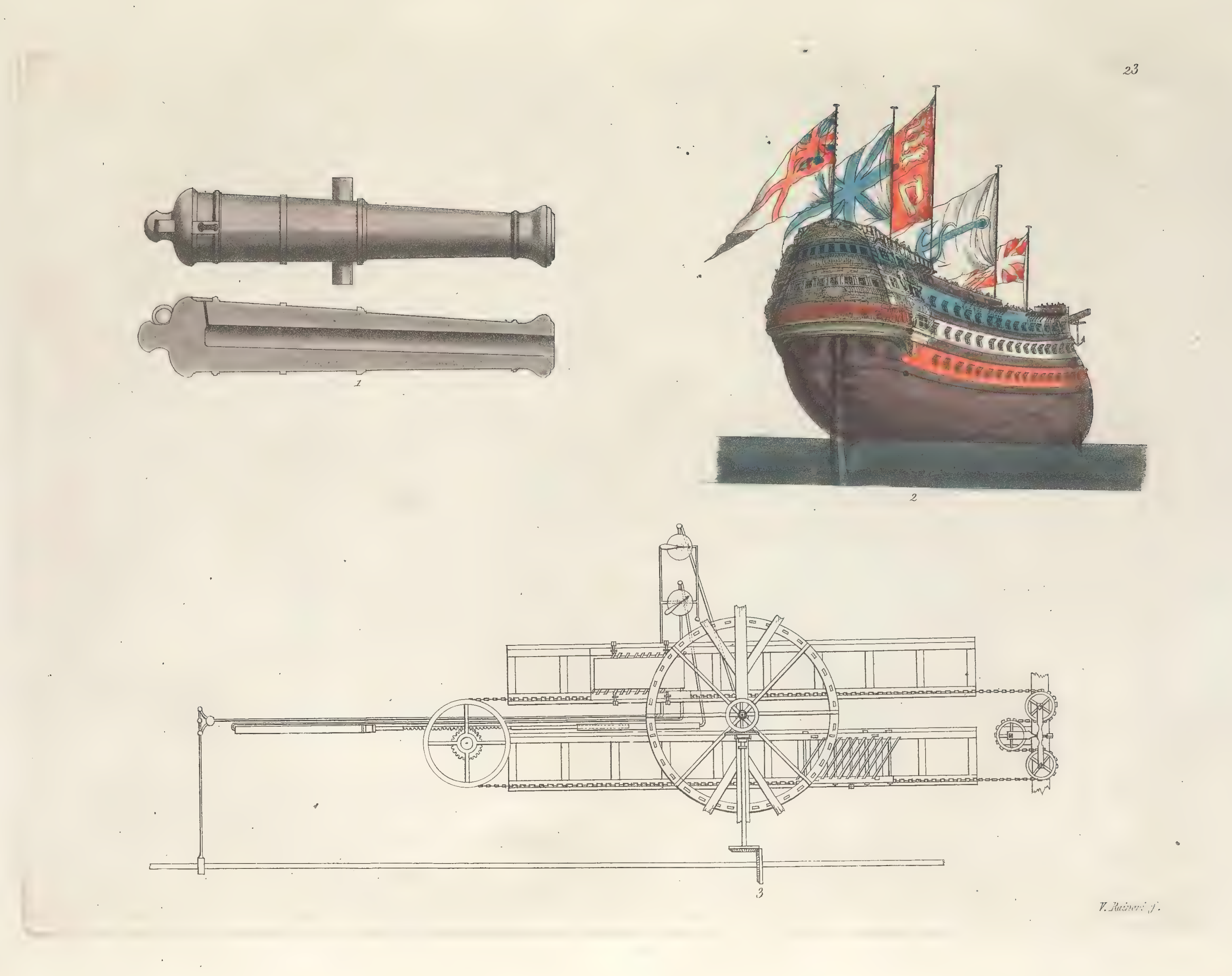
et l'on n'a plus cherché qu'à leur donner le degré de force nécessaire, comme on peut le voir par les deux canons représentés au n.° 1 de la planche 23 (1). Le général Congrève a fait fondre, il y a peu d'années, des canons légers et d'un fort calibre. On voit encore à la même planche le vaisseau de ligne *le Nelson*, avant et au moment d'être lancé à l'eau, d'après lequel on pourra se former une idée de ces masses prodigieuses (2).

Presse hydraulique pour planer les bois.

L'objet le plus curieux qu'offrent les chantiers de la marine anglaise est la machine dite la presse hydraulique qui sert à planer les bois. Elle consiste en une roue horizontale en fer, d'environ trois mètres de diamètre, laquelle est solidement fixée à son axe par des traverses, et par quatre clefs en fer formant avec elle un angle de 45 degrés. Cette roue *ouvrière* est divisée en trente-deux parties égales, et, à chaque point de division, il y a une cavité traversée par le tronc d'un fer tranchant. Les entailles ont la figure de demi cylindres circulaires, dont l'axe forme un angle d'environ 30 degrés avec l'horison: ce sont des gouges obliques très-fortes. A chacune des extrémités de l'axe il y a un char alongé, dont les *flasches* parallèles soutiennent horizontalement la pièce de bois qu'on veut planer, et qui est fortement attachée à ces flasches par des vis de pression. Les gouges ne sont pas toutes disposées de manière à faire sur le bois une entaille de la même profondeur. Il faut les concevoir comme groupées cinq à cinq ou six à six; ensorte que la première des cinq ou des six, qui est la plus éloignée de l'axe de rotation, fait une entaille moins profonde; la suivante, qui est un peu plus près de l'axe, en fait une qui l'est un peu davantage, et ainsi de suite. Les pièces de bois reçoivent leur dernier poli, au moyen d'un rabot qui est adapté à la circonférence de la roue *ouvrière*. Quand toutes les gouges ont fait chacune leur entaille, les bavures en sont enlevées d'un coup de rabot. L'axe de la roue est armé de fers tranchans, et roule dans un trou en forme de cône sur la tête d'un piston, qui est lui-même dans le cylindre d'une presse hydraulique. Lorsque l'eau est introduite dans ce cylindre, elle soulève l'axe de la roue, et avec elle le plan horizontal des fers tranchans dont elle est armée. L'effet contraire a lieu lorsqu'on laisse couler l'eau.

(1) Dupin. *Force navale. Artillerie de marine*, chap. 1.

(2) Le dessin de ce vaisseau est pris de l'ouvrage *The Thames a Picturesque delineation etc.*


1
2
3
V. Raineri f.

Un indicateur adapté à une échelle graduée, qui est tracée sur un des leviers dont la roue est surmontée, marque l'épaisseur du bois mis en travail; de manière qu'en ouvrant ou en fermant la soupape par où entre ou sort l'eau de la presse hydraulique, on peut mettre la roue dans la position convenable au travail qui doit être exécuté (1). Voyez le n.° 3 de la planche 23.

Arsenaux.

Les arsenaux de la marine anglaise sont gardés avec autant de rigueur que ceux de l'artillerie: un étranger ne peut y entrer sans un ordre de l'amirauté même, ou du contrôleur de la marine. Le voyageur français s'étant présenté à l'arsenal de Portsmouth, il fut prié d'écrire sur un registre son nom et le lieu de sa résidence, et ayant déclaré qu'il venait de la Nouvelle-York, il lui fut défendu d'aller plus loin (2). Quelques personnes ont eu cependant la permission d'entrer dans cet arsenal; et, de ce nombre ont été, récemment Dupin, et Baretti avant lui. « Je fus conduit, dit celui-ci, dans les endroits les plus secrets de l'arsenal (de Plymouth), où je vis, non sans un grand serrement de cœur, une quantité de canons et de boulets amoncelés de toutes parts, qui n'attendaient que le moment d'être mis en œuvre au profit du genre humain. J'y vis encore quantité de mâts étendus dans un vaste enclos; de longues chambres, où des hommes font en reculant au galop les cordes dont se composent les cables; de grandes chaudières pleines de goudron, où l'on fait bouillir ces cordes, et une roue immense mise en mouvement par des hommes nus comme la main et renfermés dedans, qui la font tourner avec beaucoup de vitesse: roue qui donne elle-même le mouvement à une presse, au moyen de laquelle les cordages sont purgés du goudron dont ils sont imprégnés. Je vis enfin dans cet arsenal une telle quantité de choses, que je défierais bien Briarée de les décrire dans toute une année (3) ».

Docks et phares.

Le mot *Docks*, dérivé du grec et qui signifie réservoir, est employé par les Anglais pour désigner un bassin, où les vaisseaux sont

(1) Ceux qui voudraient avoir des notions plus étendues sur cette machine admirable, dont nous ne donnons ici qu'une courte description, pourront consulter Dupin: *Force militaire*. Liv. V. chap. 5, et *Légende explicative des planches*. N.° 9.

(2) *Voyage d'un Franç*. Tom. II. pag. 125.

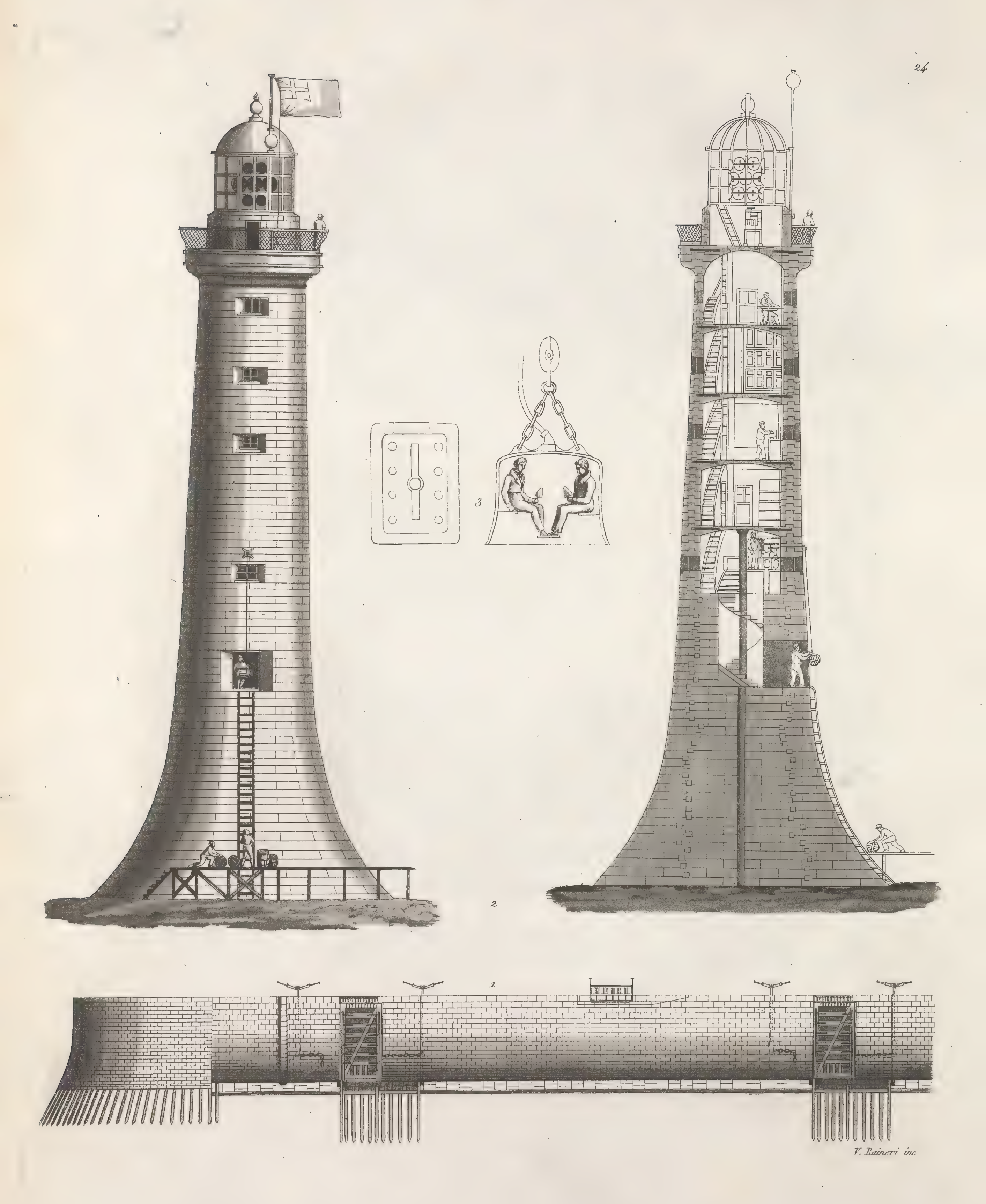
(3) Baretti. *Lett. Fam*. III.

tenus à flot. Ce n'est qu'en 1800 qu'ont été construits ces vastes bassins, qui n'ont pas peu contribué à la prospérité commerciale de la métropole. Celui de Londres a la forme d'un rectangle: on y entre par la Tamise en suivant le courant de l'eau, au moyen d'un canal qui aboutit à un bassin alongé. Voyez le n.° 1 de la planche 24. Les phares disséminés sur les côtes sont construits avec beaucoup de magnificence: celui de Belle-Roch entre autres éclaire parfaitement les golfes de Fort et de Tay. L'édifice, composé de grosses pierres, est d'une forme circulaire, dont la circonférence va en diminuant par degrés, jusqu'à son sommet où est la chambre du fanal, dont le parapet n'a pas plus de quatre mètres de diamètre. Le pavé des différens étages est en pierre, et l'on communique de l'un à l'autre par des escaliers en bois, excepté celui qui conduit à la chambre du fanal, que la crainte du feu a fait construire en fer. Il y a deux fenêtres seulement à chacun des trois appartemens inférieurs, et quatre à chacune des chambres supérieures. Les châssis de ces fenêtres sont tous doubles, avec des carreaux en verre, et une espèce de paravent en bois les met à l'abri des vagues durant la nuit et dans les tempêtes. Le mur qui sert de parapet à la chambre des fanaux a une porte, qui donne sur le balcon formé par la corniche autour de la partie supérieure de l'édifice, et ce balcon est garni d'une grille en fer. La lumière du fanal est alimentée par l'huile d'une lampe à l'Argant, dont les réflecteurs en cuivre argenté sont fixés au milieu d'un grand châssis en fer ayant quatre faces verticales: les verres de deux de ces faces sont blancs, et ceux des deux autres en couleur; et, au moyen d'un singulier mécanisme qui les fait mouvoir, ces lampes donnent une clarté tantôt blanche et tantôt colorée (1). Voy. le n.° 2 de la pl. 24.

Cloche pour descendre dans l'eau.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire mention ici d'une autre machine curieuse, dite *cloche pour descendre dans l'eau*, de laquelle on se sert en Angleterre pour travailler jusqu'à sept et même huit mètres sous l'eau. Cette cloche est en fer fondu d'un seul jet, et a la forme d'un tronc de pyramide quadrangulaire, dont la partie supérieure a douze trous circulaires fermés par des verres transparens. L'intérieur de la cloche présente; 1.° deux bancs sur lesquels sont assis les ouvriers; 2.° des anneaux auxquels sont atta-

(1) On trouve dans Dupin une plus ample description des *Docks* (*Force Com.* Tom. II. Liv. I. chap. 4) et des *phares*; (*ibid.* chap. 3).



V. Rainieri inc

chés par des cordes les outils des ouvriers, qui, de cette manière, n'ont point à craindre de les perdre dans la mer; 3.° des cordes attachées à d'autres anneaux fixés à la partie supérieure de la cloche, pour y suspendre les corps qu'on veut tirer de l'eau. L'air est introduit dans la cloche au moyen d'un tube en cuir (1). Voyez le n.° 3 de la planche 24.

Commerce et compagnie des Indes.

L'opulence, la splendeur et la puissance de l'Angleterre ont leur source dans l'immense commerce qu'elle fait depuis long-tems avec tous les autres peuples. Les annales d'Artur Young (2) nous offrent le tableau des progrès étonnans qu'ont faits la marine et le commerce de la Grande-Bretagne. Selon la statistique commerciale, établie d'après les registres d'entrée et de sortie des objets de commerce de l'Angleterre, ses exportations étaient évaluées avant 1798 à 31,000,000 de livres sterling, et ses importations à 23,000,000: ce qui donnait un avantage de 8,000,000, ou de 192,000,000 de francs. Quelques-uns ont prétendu que ce bénéfice était exagéré, et l'ont réduit à 72,000,000 seulement; et pourtant les Anglais assurent que leur commerce extérieur ne fait pas la sixième partie de leur commerce intérieur. La compagnie des Indes, dont la première idée fut conçue sous le règne d'Elisabeth, et qui commença d'abord par des actions de cinquante livres sterling chacune, étend aujourd'hui sa puissance colossale sur de vastes possessions, qui ont plus de trente-mille lieues carrées, et sur plus de cinquante millions d'habitans. Cette compagnie, comme celle de la banque et de la mer du sud, sont les seuls corps qui aient une existence légale, et avec lesquels le gouvernement ait contracté des dettes, excepté cependant la banque milionaire, dont le capital n'est que d'un million, et qui n'a été établie que pour la revision des billets de l'échiquier.

Considérations sur la popularité de la marine.

Dupin a consacré un chapitre à traiter de ce qu'il appelle la *popularité* de la marine de l'Angleterre: mot sous lequel il entend seulement les causes morales qui, avec les physiques, ont concouru à donner à cet état une grande supériorité de puissance maritime. La capitale renferme dans son sein le port le plus fréquenté de l'univers, et c'est à la faveur de son commerce maritime, que cette ville est devenue la plus peuplée et la plus opulente de l'Europe.

(1) Dupin. *Force navale*, Tom. II. Liv. V. chap. 5.

(2) *An.* vol. XXXVIII. pag 211. Voyez dans Malte-Brun le *second tableau statistique de la Grande-Bretagne.*

On voit les vaisseaux de cent peuples différens déployer leurs pavillons sur la Tamise, qui coule au milieu de cette ville immense, et pourtant les seuls bâtimens anglais y sont encore en plus grand nombre. L'habitant de Londres s'énorgueillit à juste titre à la vue du grand nombre de vaisseaux marchands, qui, tous les jours arrivent de la mer ou s'y rendent, les premiers pour lui apporter les productions et les trésors de l'étranger, et les seconds pour exporter au dehors les produits de l'industrie nationale; il ne peut regarder un moment ce mouvement continuel sans être persuadé, que c'est au commerce et à la supériorité de sa marine, que sa ville natale est redevable de sa vaste étendue et de ses richesses. Durant une partie de l'année, la classe opulente va respirer sur les rivages de la mer un air pur et bienfesant, dont le séjour de la ville lui fait sentir le besoin et souhaiter les agrémens. Pendant les mois où les tempêtes sont rares et peu durables, la vue magnifique d'une mer toujours paisible fait naître le desir de la parcourir: les personnes timides se bornent d'abord à quelques petites excursions dans les beaux jours de l'été et dans un tems de calme. L'idée d'un danger incertain s'éloigne, à mesure que l'objet qui la fesait naître approche, sans présenter le même danger. Mais les hommes doués par la nature d'un esprit hardi et d'une imagination forte, sont entraînés à la vue d'une mer qui se perd au delà d'un immense horizon, et sur laquelle s'ouvrent devant lui des routes libres pour aller par toute la terre; de là cette passion des voyages, par l'effet de laquelle s'embarquent une foule de gens, qui reviennent ensuite dans leur patrie avec des trophées, des richesses ou de nouvelles lumières. Aux yeux d'un Anglais la marine est l'élément naturel de la puissance de sa nation, et les vaisseaux sont les boulevards flottans de son pays. Ce n'est pas seulement dans le langage figuré de la poésie, mais même dans le discours familier, qu'en parlant de leurs vaisseaux les Anglais les appellent avec emphase *nos bastions*, *nos remparts de bois*, *sour boulwarks*, *our Wooden Wals*; ensorte que toute la nation est convaincue de la nécessité d'entretenir une marine formidable; et les mots suivans, qu'on met dans la bouche des Anglais indiquent assez clairement leur opinion à cet égard. « Ce n'est que par circonstance que nous devons être soldats, et encore alors ne devons nous l'être qu'avec réserve. Ainsi que les autres amphibies il nous faut prendre terre quelquefois; mais la mer est plutôt notre élément, et c'est sur la

mer, qu'aussi bien que ces animaux, nous trouvons notre plus grande force ». Aussi le service de mer est-il généralement préféré chez les Anglais à celui de terre; et même dans les classes inférieures, on trouvera dix individus disposés à entrer dans le premier, contre un qui voudra servir dans l'infanterie ou dans la cavalerie. Dans les classes supérieures, les jeunes gens des premières familles ne dédaignent point d'entrer sur un vaisseau comme simples mousses, pour parvenir dans la suite à tous les grades (1).

Commerce des esclaves, ou Traite des Nègres.

Il nous reste enfin à parler d'un commerce que fesaient particulièrement les Anglais, c'est-à-dire d'un trafic où les hommes étaient à la fois marchands et marchandises, ou de l'infâme traite des Nègres. Cet affreux trafic doit être regardé comme une des plus grandes calamités qui aient affligé l'espèce humaine, et qui lui a été plus funeste que les tremblemens de terre, la famine et la peste: car on prétend que, de compte fait, et pendant l'espace d'environ deux cents ans qu'il a duré, il n'a pas coûté à l'Afrique moins de soixante millions d'hommes, sans compter tous ceux qui ont péri victimes des discordes intestines dont il a été la cause dans ce continent. Qu'il nous soit permis de nous arrêter encore un instant sur les généreux efforts qui ont été faits par des personnages de la plus haute considération, pour l'abolition de cet horrible commerce, et notamment par Wilberforce et par Fox. Les Anglais ont attaché tant d'importance à cette grande question, que Clarckson a composé un ouvrage sur *le commencement*, *les progrès et l'abolition de la traite*; et, après en avoir provoqué de tous ses efforts l'abolition, il en a laissé une histoire complète (2). On a encore de lui un opuscule renommé, ayant pour titre: *Impolitique du commerce des esclaves*, dans lequel sont exposés tous les motifs qui ont engagé le parlement anglais à l'abolir. Son premier livre est néanmoins plus intéressant, en ce qu'il comprend l'exposé de tout ce qui s'est fait pour l'extirpation de ce cancer social, ainsi que des moyens employés pour y parvenir; de la patience avec laquelle l'exécution de ce généreux projet a été suivie; des vaines raisons et des craintes pusillanimes mises en avant pour l'empêcher, et enfin du glorieux succès qu'il a obtenu.

(1) Dupin. *Force navale*, Tom. II. Liv. I. chap. 1.

(2) *The History of the abolition Slave-Trade*. Histoire de l'abolition du commerce des esclaves de Clarkson, vol. II. in 8.° *Londres*, 1808.

Sentiment d'Elisabeth sur la traite.

On a judicieusement observé, que l'idée de ce trafic criminel fut présentée d'abord sous de fausses couleurs, tant en France qu'en Angleterre, qui sont les deux états où elle s'est le plus propagée. Louis XIII fut trompé par l'assurance qu'on lui donna, que le principal but de ceux qui achetaient des Nègres était de les convertir au christianisme; mais Elisabeth soupçonna qu'il pouvait y avoir de l'exagération dans ce qu'on lui disait des morts cruelles, auxquelles ces malheureux africains étaient condannés dans leurs pays, et du désir qu'ils avaient d'être transportés dans des contrées plus heureuses; elle montra même de l'inquiétude au seul doute que quelqu'un d'entre eux pût être enlevé à sa terre natale sans son consentement, et invoqua la vengeance du ciel contre quiconque se rendrait coupable d'un tel forfait.

Immoralité produite par ce commerce.

Les politiques anglais (et les Danois en ont fait de même) ont été les premiers à se recrier contre l'immoralité dont ce commerce était la source, et contre les maux qui en étaient la suite: Clarkson a même dépeint avec énergie les effets funestes et les conséquences qu'il produisait (tant en Afrique, que durant la traversée et en Amérique), sur les individus qui y étaient employés, et particulièrement sur les commandans et sur les équipages des vaisseaux employés au transport des esclaves. Des écrivains distingués et des hommes d'état du premier ordre ayant entrepris d'éclairer à ce sujet l'esprit public, en réveillant en même tems la sensibilité dans tous les cœurs, ont préparé pour ainsi dire, par leur généreux efforts, les nombreux matériaux qu'ont recueillis ensuite et mis en œuvre ces associations philantropiques, auxquelles ils ont donné naissance. Parmi les noms de ces amis de l'humanité, on doit citer avec distinction ceux de Georges Fox, le fondateur de la *Société des amis*, et de Jean Woolman, Quaker, mais assurément anti-sectaire par bonté de cœur, et par la sincérité de ses principes religieux.

Efforts des Quakers pour l'abolition de ce commerce.

Les Quakers ont beaucoup fait pour l'abolition de la traite, et ils se distinguent en deux classes, dont la première est regardée comme un corps religieux, dans lequel les efforts de tous les membres concourent au même but, et dont la seconde comprend ceux des membres du *Comité réuni*, qui ont réclamé avec le plus de zèle et de persévérance contre le commerce des esclaves. En 1727, et plus encore en 1758, les Quakers invitèrent instamment leurs confrères, dans les premières assemblées qu'ils tinrent, à s'abstenir scru-

puleusement de ce commerce odieux. Dans l'assemblée annuelle de 1761, ils allèrent même jusqu'à adopter une résolution, en vertu de laquelle ceux d'entre eux, qui, à l'avenir, y prendraient part directement ou indirectement, seraient aussitôt chassés de leur société. Depuis lors, le zèle qu'a fait naître l'idée de cette noble entreprise s'accrut encore parmi les membres de la *Société des amis*, qui osèrent même réclamer par des voies extraordinaires contre l'esclavage honteux d'une partie de leurs semblables. En 1783, cette société adressa une pétition à la chambre des communes contre le trafic des Nègres; et, dès ce moment, ses membres prirent à tâche, tant individuellement que collectivement, soit par la voie de la presse, soit par des correspondances particulières, et même en entreprenant des voyages exprès, d'éclairer pleinement tous les hommes, et particulièrement la génération naissante, sur tout ce qui a rapport à cet objet.

Cette secte avait plus de moyens qu'aucune autre pour en connaître l'injustice.

A la faveur des fréquentes communications qu'ils avaient avec leurs missionnaires, qui passaient d'Angleterre en Amérique et qui en revenaient, les Quakers furent en effet plus à portée qu'aucune autre société anglaise d'avoir des notions positives sur les horreurs de la traite; et, d'un autre côté, ils durent aussi, par la nature même de leurs principes religieux, en être plus profondément indignés. Clarkson nous apprend que, trois ou quatre ans avant l'établissement de ce comité, aux sollicitudes persévérantes duquel nous sommes redevables de l'abolition du commerce des esclaves, les Quakers formaient déjà une société privée, qui avait pour bout d'éclairer le public, et d'empêcher la continuation de ce cruel abus. A cet effet, ils s'étaient réservé, dans deux journaux de Londres, et dans plusieurs de la province, un certain espace, pour y faire insérer les articles qu'ils croiraient les plus propres à l'objet qu'ils se proposaient. Clarkson ajoute qu'en 1787, il s'était occupé pour la première fois de ce grand projet, à l'occasion de la thèse suivante proposée par un bachelier dans l'université de Cambridge: *An liceat invitos in servitutem dare?*; et qu'ayant découvert alors l'existence de cette petite institution philantropique, il s'y associa, et éleva sur cette première base le grand édifice du comité, qui prit dans la suite un caractère public.

Le parlement se déclare contre la traite.

Les généreux efforts des Quakers seraient restés néanmoins sans effet, s'ils n'avaient pas été secondés par des membres du parlement, et par le ministère. A la tête des premiers on trouve Wil-

berforce, dont le nom est déjà immortel dans l'esprit des amis de l'humanité, et aux louanges duquel il n'est plus permis de rien ajouter dans aucune partie du monde civilisé. « C'est lui, dit Clarkson, qui le premier a tiré le monstre des ténèbres où il se tenait caché, et qui ne l'a plus quitté jusqu'à ce qu'il l'ait immolé sur l'autel de la justice. C'est lui qui, pendant vingt ans, n'a pas cessé de veiller à la conservation de l'étincelle du feu sacré qu'avait allumée son éloquence, et qui l'a soigneusement entretenue malgré le soufle dangereux d'une fausse politique et d'une corruption contagieuse, qui menaçait de l'étouffer. C'est lui enfin qui, lorsque cette précieuse étincelle semblait s'éteindre aux yeux du reste des hommes devant des clartés plus éblouissantes, sut la tenir toujours en vue, et la changer enfin en un éclair, qui a brisé les fers de l'oppression, et dissipé les ténèbres du crime. Wilberforce est donc incontestablement le premier d'entre les généreux provocateurs de l'abolition de la traite des Nègres; et, sans le courage et l'habileté de cet homme infatigable, leur cause aurait été perdue, ou du moins abandonnée pendant long-tems ».

Sentimens des jurisconsultes.

Granville Sharp s'est appliqué pendant trois ans consécutifs à l'étude des lois anglaises, dans le dessin formel de se rendre plus habile à la défense de cette cause fameuse. Dans l'ouvrage publié par lui en 1769 sous le titre d'*Exposé de l'injustice et de la tendance dangereuse qu'il y a à tolérer l'esclavage en Angleterre*, et postérieurement dans ses laborieuses et savantes recherches sur les commencemens de l'esclavage, ce docte écrivain a réfuté par des argumens invincibles l'opinion d'York et de Talbot, procureurs fiscaux, et a opposé à leur autorité celle d'un des plus grands légistes de l'Angleterre, le lord Holt, premier président des tribunaux, lequel avait déjà déclaré que, par une conséquence nécessaire de ce principe consacré en Angleterre, que la force ne peut être employée contre qui que ce soit sans un procès légal, un esclave devenait libre du moment où il mettait le pied en Angleterre: les lois du pays ayant établi une distinction sacrée et inviolable, entre la personne, et la propriété. Cette grande question fut enfin résolue dans la fameuse cause de Sommerset, qui fut traitée en 1772, et où, après trois séances, il fut arrêté que désormais tout esclave recouvrerait par le fait sa liberté, en mettant le pied sur le sol anglais.

Le ministère se déclare aussi contraire à la traite.

Les matériaux ainsi préparés pour l'accomplissement du projet d'abolition de la traite des Nègres, il fallait encore lui trouver

un appui dans le parlement et dans le ministère, et ses généreux défenseurs eurent le bonheur de voir Pitt et Fox se réunir à eux. L'exemple et l'autorité de ce dernier surtout ne pouvaient manquer d'être d'un grand poids aux yeux mêmes de ses antagonistes, mais particulièrement à ceux du parti nombreux, qui plaidait pour la cause du peuple et pour la propagation des lumières. Mais malgré le savoir, le patriotisme et les vertus qui distinguaient éminemment plusieurs de ses membres, on ne peut pas se dissimuler que le zèle qu'ils professaient pour la liberté constitutionnelle, n'était considéré par les membres du parti contraire que comme un artifice, sous lequel ils déguisaient leurs sentimens réels. Au moindre mot d'innovation on criait aussitôt aux revers, à la perte des propriétés, au renversement de l'ordre; et si Fox n'eût point été soutenu dans le parlement de toute la confiance qu'inspiraient la loyauté et les vertus de Wilberforce et de tous ses amis, peut-être que la cause des malheureux Africains eût été abandonnée d'un grand nombre de membres du parlement. Mais ce qui la servit plus efficacément encore que tout autre chose, ce fut l'autorité de Pitt, sans laquelle les manufacturiers et les négocians auraient taxé d'enthousiasme et de fanatisme le zèle vertueux des partisans de l'abolition. Dans ses entretiens particuliers avec Clarkson, Pitt avait déjà manifesté l'intention, non seulement d'abolir la traite des Nègres, mais encore de dédommager les Africains de leurs calamités passées, par un système de commerce bien dirigé, dont le principal objet serait de leur porter les bienfaits de la civilisation. Néanmoins ses compatriotes lui ont reproché de ne point avoir mis, dans l'exécution de ce projet, tout le zèle qu'on attendait de ses promesses, et l'on a prétendu que ce fait résulte de circonstances, qui ne permettent pas d'en douter.

La traite est abolie.

Si Fox, devenu ministre, changea d'opinion sur certains objets politiques, il ne varia jamais sur celui dont il s'agit. Dès la première discussion qui fut entamée au sujet de la traite, il se déclara pour ceux qui en demandaient l'abolition. Dans la séance du 10 juin 1806, il adressa à la chambre des communes ces paroles dignes d'un ami déclaré de l'humanité. » Il y a quinze ou seize ans que l'abolition de la traite des Mores fut proposée par un honorable membre (M.r Wilberforce), et je n'aurais point entamé ce sujet, si son auteur avait montré l'intention d'y revenir dans la présente session. Je me suis donc chargé de le traiter; et si la proposition

que je vais faire est approuvée, je croirai avoir bien employé le tems que j'ai consacré au parlement, c'est-à-dire un espace qui ne comprend pas moins de trente à quarante ans de ma vie ».

La proposition fut adoptée à la pluralité des suffrages, et il fut même décidé que la traite des Nègres était contraire aux principes de la justice, de l'humanité et d'une saine politique. L'honorable membre fit le tableau des moyens artificieux qu'on employait pour arracher de leur pays les malheureux Africains, et s'éleva avec force contre l'iniquité et la barbarie de cet infâme trafic. Il fit allusion aux opinions manifestées par Pitt et par lord Sidmouth (M.r Addington), durant leur administration respective. Le premier était d'avis qu'il fallait abolir immédiatement ce honteux commerce ; mais, comme nous venons de l'observer, il n'agissait pas avec un zèle bien décidé ; le second, tout en ne voulant qu'une abolition graduelle, ne laissait pas de montrer qu'il avait la traite en horreur.

Depuis long-tems il avait été résolu qu'elle cesserait en 1800, et pourtant la moitié de l'an 1806 s'était déjà écoulée, sans qu'il eût encore été pris à ce sujet aucun parti. Quoique Fox sentît bien qu'il serait impossible de faire passer un semblable projet de loi dans les deux chambres, durant la session actuelle, il ne crut pas cependant pour cela devoir se dispenser de proposer une mesure aussi juste et aussi politique. Il exposa donc en détail l'objet de la décision qu'il se proposait de provoquer, et s'étendit en raisonnemens sur la nécessité de l'approuver, comme un préliminaire de l'abolition entière du plus affreux trafic, qui ait jamais outragé l'humanité. Les propositions qu'il mit en délibération furent les suivantes: « La chambre pense que le trafic des Mores est contraire aux principes de la justice, de l'humanité et de la saine politique. La chambre prendra le plutôt possible des mesures efficaces, pour qu'il soit aboli dans l'espace de tems qui lui paraîtra le plus convenable.

Cette motion fut combattue, comme à l'ordinaire, par les lords Liverpool, Bristol et autres personnages, qui avaient un grand intérêt à la continuation de ce commerce; mais les vives et courageuses instances de Wilberforce et autres partisans de l'administration la firent passer enfin, à la majorité de cent quatorze voix contre quinze. Depuis lors il n'y eut plus d'obstacles à l'abolition totale de la traite.

Ainsi, parmi les consolations qui ont adouci la fin de ses derniers momens, Fox, cet homme également recommandable par

la grandeur de ses sentimens et par la bonté de son cœur, a pu compter l'abolition complète de la traite des Nègres, comme l'ouvrage de son court ministère, ouvrage qui, de tous les évènemens étrangers aux Européens, a été le plus marquant et le plus cher aux amis de l'humanité (1).

Sir Sidney-Smith, Société Antipirate.

Le zèle infatigable et l'éloquence de Clarkson et de Wilberforce firent triompher l'humanité, des passions basses et des froids calculs de l'avarice. Sidney-Smith forma une société, dite *Antipirate*, ou des *chevaliers libérateurs* des hommes blancs esclaves en Afrique. Cette société est devenue une des institutions qui honorent le plus le genre humain, en ce qu'elle a pour fondement les nobles et généreux sentimens, qui formaient le caractère distinctif des anciens ordres chevaleresques. De grands hommes et de grands princes se sont fait un honneur d'entrer dans cet ordre. On comptait dans le nombre de ces derniers Louis XVIII, et l'empereur Alexandre, le premier dans tous les projets et dans toutes les entreprises qui portent l'empreinte de la grandeur et d'une noble libéralité d'idées et de sentimens. Cette illustre société n'a épargné ni soins ni sacrifices pour étendre ses relations, et pour se procurer une influence salutaire dans les cours de l'Europe, ainsi qu'à Constantinople, en Barbarie, chez les Arabes du grand désert, et même jusques chez les peuples nomades qui habitent les vastes régions en deçà et au delà de l'Atlas. C'est sans contredit à Sidney-Smith qu'on est redevable, du moins en grande partie, des mesures énergiques qui ont été prises, et des dispositions où est le gouvernement anglais d'en prendre encore de plus rigoureuses, s'il était nécessaire, contre les pirates qui peuplent les côtes de la Barbarie (2).

Les pirates reparaissent en mer après la paix de l'Europe.

Les armes des alliés venaient à peine de rendre la paix à l'Europe, lorsque les corsaires de Tunis et de Maroc, qui depuis quelque tems ne se montraient plus, reparurent en mer, ainsi que les escadres d'Alger, et firent des débarquemens dans la Marche, en Calabre, à Malaga et au cap d'Anzo, d'où, après avoir ravagé le pays, ils emmenèrent captifs les malheureux habitans. Ils tentèrent de même un débarquement dans l'île d'Elbe, qu'ils menaçaient des mêmes désastres que lui fit jadis essuyer Barberousse, mais ils en

(1) Ces notions intéressantes sont toutes prises de l'ouvrage de Clarkson, et des articles qui en ont été insérés dans la *Revue d'Edimbourg*.

(2) Pananti. *Viaggio in Barberia*, ou *Avventure ed osservazioni*.

furent vaillamment repoussés par un bataillon toscan. Ces pirates osèrent même insulter le pavillon anglais. Le général Maitland à Tunis, et l'amiral Exmouth à Alger demandèrent satisfaction et l'obtinrent en quelque manière, par la restitution qui fut faite, moyennant une rançon modérée, d'un nombre considérable de Chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage; mais pendant qu'on était en négociation pour ce traité, les Barbaresques, et surtout le dey d'Alger, qui dissimulaient leurs mauvaise foi et ne cherchaient qu'à gagner du tems, envoyaient des ambassadeurs au grand seigneur, rassemblaient des troupes et des vaisseaux, et entretenaient des intrigues à Méquinez, au Caire et à Istamboul. L'envoyé anglais à Alger dut passer dans les rues au milieu des janissaires, qui brandissaient leurs sabres, et montraient dans leurs regards féroces la soif de la vengeance. Il fut même mis en délibération si l'on se jeterait sur l'amiral anglais pour le mettre en pièces. Cet amiral n'était pas encore hors du détroit avec son escadre, qu'une nuée de corsaires se répandit aussitôt sur les eaux: le consul anglais fut mis aux fers: le capitaine Daxhwod et le chirurgien qui avaient tenté d'enlever l'épouse et le fils du consul furent de même traînés en prison, au milieu des injures et des coups. Le seul récit des horreurs qui furent commises à Oran, et le massacre qui fut fait des marins occupés alors à la pêche du corail sur les côtes de Bona, font frémir d'horreur.

Bombardement d'Alger.

Informé de ces attentats, l'amiral anglais ne tarda point à reparaître avec sa flotte devant Alger. Elle portait une artillerie formidable, avec des fusées à la Congrève et tout ce qui était nécessaire pour tirer à boulets rouges, et les troupes qu'elle avait à bord étaient composées d'Anglais et de Hollandais. Le dey d'Alger, homme d'un caractère ferme et déterminé, s'était mis à la hauteur des évènemens. Il avait prévu le danger, et s'était préparé à une affaire meurtrière. Mille bouches à feu tonnaient de la double enceinte de la ville: trente mille hommes, tant Mores qu'Arabes, étaient campés: le dey avait fait dresser sa tente dans l'endroit le plus exposé: le peuple le comblait de bénédictions, baisait ses vêtemens et le portait en triomphe par toute la ville. On combattit avec tant de fureur, qu'on s'approcha à portée de pistolet, et les vergues du vaisseau amiral touchaient presque les toits des maisons. Les Algériens déployèrent dans cette circonstance toute la valeur du fanatisme musulman: leurs canonniers pris à revers par l'effet d'une

belle manœuvre de l'escadre anglaise, à mesure qu'ils tombaient, étaient aussitôt remplacés par d'autres, qui s'avançaient avec une froide intrépidité, et tombaient de même sur les cadavres de leurs compagnons. On combattit plusieurs heures dans la fumée et dans l'obscurité. Les canons vomissaient la mort de part et d'autre, et le feu qui partait de l'escadre anglaise ressemblait à une éruption volcanique. Les Barbaresques se défendaient avec un courage qui approchait de la fureur. Le sort du combat demeura incertain pendant plus de deux heures; mais enfin la victoire se déclara pour le parti qui réunissait l'habileté à la valeur. Les bombes pleuvaient à la fois sur les vaisseaux barbaresques, sur l'arsenal et sur les magasins de la ville, où tout était couvert de cendres et de fumée: les flammes enveloppaient les maisons, les tours s'écroulaient avec fracas; et les Mores, muets et immobiles, cédant à la puissance du destin, attendaient sur ces ruines fumantes leur destruction: encore une heure de combat, et la ville n'aurait plus été qu'un monceau de décombres, sur lequel le génie vengeur des nations aurait écrit: *ici fut Alger.* Dans ces extrémités, le dey fut enfin obligé de fléchir et d'implorer la générosité du vainqueur. Les Anglais, lui répondit l'amiral Exmouth, ne font point la guerre aux habitans paisibles; ils ne se réjouissent point sur les ruines des cités, ils aiment et recherchent la paix, et l'accordent avec plaisir à l'ennemi qui la demande avec soumission et loyauté. Le bruit de la guerre cessa aussitôt: on en vint à des conventions amicales; et, selon les expressions du prince régent dans sa réponse à la députation de Londres, *le traité de paix fut tel que devait le dicter un peuple bon, grand et libre.* Le dey fut obligé de restituer les sommes que lui avaient payées les princes d'Italie, renvoyer sans rançon tous les esclaves chrétiens, et promettre de s'abstenir désormais de toute piraterie (1).

ARTS ET SCIENCES.

Le comte Ferri de Saint-Constant n'hésite point à dire, que l'Angleterre rivalise la France et l'Italie en architecture: pour le prouver il trace l'histoire des monumens improprement appelés go- *Architecture.*

(1) Nous avons emprunté ces notions du bel ouvrage de Pananti sur la Barbarie.

thiques; et passant à l'architecture moderne, il indique les constructions qui ont immortalisé les noms d'Inig, de Jones et de Wraen. Au premier appartiennent l'hôtel de Greenwich, ou des invalides de la marine, l'église de S.t Paul à Covent-Garden, la Bourse royale, et autres édifices somptueux; et au second la cathédrale de S.t Paul, le Monument, l'église de S.t Etienne de Walbroek, le collège de Chelsea, le théâtre d'Oxford etc. Quoique l'Angleterre n'ait plus aujourd'hui d'architectes de ce mérite, on ne peut pas dire cependant, que l'architecture y ait dégénéré, et il s'y trouve encore, au rapport du même écrivain, divers artistes, dont les talens se font remarquer chaque jour dans la construction de charmantes maisons de plaisance, à l'imitation de celles qu'on voit de Palladio sur les bords de la Brenta, ou dans d'autres parties de l'Italie. Rezzonico dit avoir remarqué dans ce pays des édifices d'architecture moderne d'une grande beauté, et particutièrement celui qu'on appelle *Demi-Lune Royale* ou *Royal Crescent*, qu'il désigne sous le nom de *fer à cheval*, et qui se voit à Bath. Cet édifice est assurément, dit-il, un des plus beaux que j'aie vus en Angleterre. Il est d'ordre ionique, et cet ordre embrasse toute la hauteur de la construction, qui se termine par une élégante balustrade. Le socle sur lequel s'élèvent les colonnes sert de premier étage, et les fenêtres sont disposées les unes au dessus des autres dans les intervalles; ensorte qu'on a trois étages dans un seul ordre d'architecture, d'une conception également noble et simple. La demi-lune n'est pas éloignée du Cercle Royal: c'est le nom qu'on donne à une autre place parfaitement ronde, que coupent trois rues seulement, et dont la circonférence est bien ordonnée. L'artiste a voulu déployer dans sa construction, tout le luxe de l'architecture, en y réunissant les trois ordres ionique, dorique et corinthien, sous la forme de trois larges bandes qui entourent les édifices, dans les proportions et avec la dignité propres à chacun d'eux. En 1738 il fut élevé sur une autre place, dite de la Reine, un obélisque de soixante-dix pieds de haut, en l'honneur de Frédéric prince de Galles et de son épouse, sous la protection desquels était Bath. Le même architecte, nommé Richard Nash, avait fait élever un autre obélisque au prince d'Orange, avec cette inscription:

IN MEMORIAM
SANITATIS
PRINCIPI AURIACO AQUARUM
THERMALIUM POTU
FAVENTE DEO
OVANTE BRITANNIA
FELICITER RESTITUTÆ
M. DCC. XXXIV.

Abbaye et pont de Westminster.

L'abbaye de Westminster, bâtie par Edouard le Confesseur, et restaurée en vertu d'un ordre du parlement par le chevalier Wren, qui fit élever deux grandes tours à sa façade, est dans le style appelé gothique-saxon. C'est l'église la plus magnifique de Londres, quoique pourtant la cathédrale de S.t Paul, qui est dans le style grec-romain, lui soit généralement préférée. Cette superbe abbaye a donné son nom au quartier où elle se trouve dans Londres, qui est divisée comme Paris en trois parties, savoir; la cité, Westminster et Soutwark. Ce quartier renferme trois ponts qui sont ceux, de Westminster, de Black-Friars, et de Londres. Le premier, qui porte le nom de l'abbaye, a 1223 pieds de long, et la Tamise est en cet endroit de 300 pieds plus large qu'au pont de Londres. Dutens observe, comme une chose qui paraît étrange à bien des personnes, que le pont de Westminster contient deux fois autant de matériaux qu'il y en a dans la cathédrale de S.t Paul. Ce qui le rend plus remarquable, c'est la difficulté des obstacles que présentait sa position; mais il est à regretter, selon Rezzonico, qu'on ait élevé sur les deux côtés, des constructions qui masquent la vue pittoresque et majestueuse de la Tamise. « Il ne convient pas, dit-il, d'intercepter la vue de l'eau par des balustrades, et encore moins par des maisons et des boutiques, comme elle l'est sur le pont de Rialto à Venise, et sur le pont-neuf à Paris: défaut d'autant plus sensible ici, qu'il prive le spectateur du beau tableau qu'offrent les bords de la Tamise. Cette vue aurait pu être encore plus magnifique, si, au lieu de la nudité monotone qui règne entre les maisons et les rives du fleuve, il y avait tout le long des quais comme à Paris (1) ».

(1) Rezzonico. *La città di Londra.*

Monumens de Westminster.

L'église de l'abbaye renferme plusieurs tombeaux anciens et modernes, tant en marbre, qu'en bronze, en cuivre et en bois. Celui de Newton, exécuté par Rysbrack, offre un groupe de génies, qui tiennent suspendues au bras d'un long levier les planètes placées à leurs distances relatives, et auxquelles fait équilibre le soleil, qui est à l'autre extrémité. Il a été aussi élevé à Shakespeare, au moyen d'une souscription volontaire, un monument dont Kent a donné le dessin, et qui a été exécuté par Scheemakers: c'est le plus estimé sous le rapport du dessin, et pour le fini du travail. La figure du personnage a été traitée avec beaucoup d'intelligence par l'artiste, et les beaux vers rapportés sur le rouleau qu'il tient en main, ont été choisis avec beaucoup de discernement dans ses ouvrages. On voit sculptées sur le piédestal les têtes de Henri V, de Richard III, et de la reine Elisabeth, qui sont les trois principaux caractères de ses drames. La statue de Guillaume Pitt se fait particulièrement remarquer dans ce temple: ce grand personnage est représenté dans son costume de chancelier de l'échiquier, et le bras étendu, comme quand il fesait entendre sa voix éloquente dans la chambre des communes. A côté de lui la Trahison semble rugir et se débattre sous les pesantes chaînes dont elle est chargée; à gauche est le génie de l'histoire tenant un livre ouvert. On lit sur la base cette inscription. *Ce monument a été élevé par le parlement à Guillaume Pitt, comte de Châtham, en témoignage de reconnaissance pour les services éminens rendus par lui à l'état, et de regret pour la perte irréparable de ce ministre grand et désintéressé. Il mourut le* 23 *janvier* 1806 *dans la quarante-septième année de son âge* (1).

Chapelle de Henri VII.

Les tombeaux des rois se trouvent dans la chapelle de Henri VII, appelée par les Anglais la merveille du monde et l'ouvrage des anges, à cause de la perfection de sa construction. Son architecture est d'ordre gothique, et d'une admirable légèreté. On monte à cette chapelle par un escalier le long d'un portique sombre et magnifique; elle est fermée par de grandes portes en bronze d'un beau travail, et les murs en sont parsemés de toutes sortes de sculptures d'ornemens, et de niches avec des statues de saints. L'usage où l'on était anciennement d'y proclamer solennellement les chevaliers du bain, fait qu'on y voit aussi le statues de ces

(1) *Voyage d'un Franç.* Tom. II. *Abbaye de Westminster.*





F. Bainert f.

mêmes chevaliers, avec leurs enseignes et leurs armoiries. Mais le monument qu'on admire le plus dans cet édifice, tant pour l'antiquité que pour la supériorité du travail, c'est le magnifique tombeau de Henri VII et de son épouse Elisabeth, la dernière de la maison d'Yock, qui ait porté la couronne d'Angleterre. On y voit plusieurs sculptures avec des devises, qui font allusion à sa famille et à ses liaisons de parenté. Les roses entrelacées et surmontées d'une couronne y rappellent l'union des deux maisons d'York et de Lancaster, et la couronne dans un buisson fait allusion au recouvrement de celle de Richard III, qui fut trouvée dans un buisson près du camp de Boswort, où se donna la fameuse bataille, par suite de laquelle le trône d'Angleterre fut dévolu à Henri, qui voulut que son couronnement se fît sur le champ de bataille, avec la couronne même que son rival avait perdue (1).

Interieur de l'édifice.

Une porte à arc aigu donne accès dans l'intérieur de l'abbaye. La grandeur de l'édifice forme avec les voûtes basses des cloîtres un contraste frappant, et l'œil contemple avec étonnement ces colonnes gigantesques, sur lesquelles s'appuient des arcs qui s'élèvent à une grande hauteur. On y remarque trois figures grossièrement sculptées, qui sont celles des trois premiers abbés du monastère. Les épitaphes sont entièrement effacées, et l'on n'y lit plus que leurs noms, qui y auront sans doute été sculptés de nouveau dans des tems plus rapprochés de nous. *Vitalis. Abbas.* 1082. *Gislebertus. Crispinus. Abbas.* 1114. *Laurentius. Abbas.* 1176. Voy. la pl. 25.

Cathédrale d'York.

La cathédrale d'York est regardée à juste titre comme un des plus beaux monumens que puisse vanter l'architecture gothique. L'archevêque Thomas, qui avait été chapelain de Guillaume le Conquérant, rebâtit en 1070 cette cathédrale, qui avait été consumée par un incendie; devenue de nouveau la proie des flammes, l'archevêque Roger, célèbre antagoniste de Béchet, commença en 1171 à en faire reconstruire le chœur et les voûtes, et ses successeurs en ayant fait continuer les travaux, il se trouva entièrement achevé en 1370, c'est-à-dire au bout de deux siècles. De quelque côté, dit Rezzonico, que l'on considère ce vaste édifice, la vue de ses tours, de ses combles, de ses fenêtres, ainsi que des colonnes, des rosons gothiques, des sculptures à jour, des

(1) Voyez les *Essais moraux et littéraires* d'Irving. Londres, 1821, et *La Badia di Westminster* dans les *Sepolcri* de David Bertolotti.

statues et des pyramides nombreuses dont il est décoré, offre un tableau non moins vénérable que majestueux: on est étonné de tant d'ornemens; et, malgré le mauvais goût qui règne nécessairement dans cette confuse multiplicité d'objets, on ne peut s'empêcher d'admirer la solidité de cette construction, et surtout ses vastes dimensions qui sont de 524 pieds en longueur, et de 222 en largeur à la croix. La lanterne du clocher qui est au milieu a 185 pieds de hauteur jusqu'à la voûte, et 213 jusqu'à la plus haute partie du comble, qui est en plomb. Cette lanterne est supportée par quatre grands pilastres, composés chacun d'un faisceau de colonnes rondes, ce qui donne un air plus svelte à toute la construction. On admire particulièrement la fenêtre du côté de l'orient, dont la hauteur et la largeur sont presque la moitié de celles du chœur, qui en reçoit beaucoup de lumière. Les ornemens à jour qui en forment la partie supérieure sont d'une extrême délicatesse, et le reste de l'ouverture est divisé en cent dix-sept compartimens avec des vitres, dont les peintures représentent divers sujets tirés de la bible. Cette grande fenêtre est traversée au dessous de la saillie du grand arc par une galerie d'environ neuf pieds, qui établit une communication entre toutes ses parties. On remarque également le chapitre qui est de forme octangulaire, et a soixante-trois pieds de diamètre: la voûte, qui a soixante-sept pieds et dix pouces de hauteur, n'est soutenue par aucun pilier; et au milieu est une grosse figure géométrique à plusieurs nœuds, vers laquelle semblent converger toutes les forces de l'édifice, et qui tient la voûte suspendue comme par enchantement (1).

Tour de Londres.

Ce qu'on appelle la Tour de Londres est un assemblage confus de tours et de divers édifices, entouré d'un mur et d'un grand fossé plein d'eau, lequel a environ 1200 pieds de tour, et comprend un espace de trois à quatre arpens. Sa principale tour appelée la *tour blanche*, a été construite par Guillaume le Conquérant, pour servir d'asile en cas de soulèvement; elle est sur une petite éminence, et domine la rivière et la ville. Dans la suite on y renferma les prisonniers d'état, qui étaient exécutés sur la plateforme, puis enterrés dans la chapelle, mais sans la tête. Ces constructions comprennent en outre plusieurs magasins d'armes et d'artillerie, et l'arsenal présente 100,000 fusils rangés dans un ordre admirable. On y conserve aussi les débris de la fameuse flotte

(1) *Viaggio* de Rezzonico. *Cattedrale di York.*

espagnole envoyée, sous le titre fastueux d'invincible, à la conquête de l'Angleterre sous le règne d'Elisabeth; et l'on y voit encore la hâche avec laquelle Anne Bolena fut décapitée, ainsi que celle qui servit de même à l'exécution du comte d'Essex favori d'Elisabeth, et une longue file de guerriers à cheval, armés de toutes pièces, qui sont les rois de la Grande-Bretagne, depuis Guillaume le conquérant jusqu'à Georges II. Les bijous de la couronne sont gardés dans une autre chambre, et il y a un lieu fermé où sont les bêtes féroces (1).

Château de Windsor.

Le château de Windsor a été bâti de même par Guillaume le conquérant, qui fut épris de la beauté des sites et des charmes de la perspective, au point de couvrir de bois une grande étendue de pays, pour se donner le plaisir de la chasse au daim et au cerf. Ce château fut agrandi par Henri I.er et entouré d'une forte muraille. Edouard III, non content de l'ancien édifice, et plein d'idées de magnificence après les victoires qu'ils remporta en France, éleva sur les ruines du premier celui que l'on voit aujourd'hui, et fit bâtir la belle chapelle de S.t Georges en l'honneur de l'ordre de la Jarretière, dont il est le fondateur. Henri VII et Henri VIII, ainsi qu'Elisabeth et Charles II, augmentèrent le château de plusieurs autres édifices, et l'enrichirent d'objets précieux. On a continué à l'agrandir et à l'embellir jusque dans ces derniers tems, et dans le mois de juillet 1824 les journaux annonçaient, qu'on avait commencé autour du château de Windsor des ouvrages, qui ne pouvaient être achevés qu'au bout de cinq ans, en y employant chaque jour six cents ouvriers (2).

Vue de ce château.

La position de ce château sur une éminence est d'un bel effet, et lui donne l'air d'une de ces créations romantiques propres à Walter-Scott: ce qui suffit, dit le voyageur français, pour en faire l'éloge. Le profil irrégulier de ses édifices construits à divers époques, de ses terrasses, de ses remparts, de ses tours et de ses étendards flottans se dessine nettement sur la face du ciel, et les bouffées de vent en apportent par intervalles les sons d'une musique guerrière. La Tamise qui, en cet endroit, est large et navigable, baigne le pied de cette résidence royale, et les grands arbres du parc étendent au loin leurs ombres sur la côte et sur le pays

(1) *Voyage d'un Franç.* Tom. II. *La-Tour.*
(2) Voyez dans le *Viaggio* de Rozzonico *Le Château de Windsor.*

d'alentour. Le parc est magnifique, et la fameuse forêt de Windsor a fourni à Pope le sujet d'un petit poème. Les appartemens du château n'ont cependant rien de remarquable, à l'exception des tableaux qui les décorent, et dans le nombre desquels l'auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre* distingue une belle Judith portant la tête d'Holopherne, de Charles Dolce (1). Voy. la pl. 26.

Chapelle de S. Georges.

La chapelle de S.t Georges, fondée par Edouard III, agrandie par Edouard IV et par Henri VII, est un bel édifice, qui me paraît être, dit Rezzonico, un essai d'élégance gothique, surtout dans les admirables ouvrages à jour de la voûte et du chœur. Outre une Résurrection dessinée par West, et peinte par Jarvis sur les vitres de la fenêtre, on remarque encore la belle sculpture du chœur, dont le dessin est de Sandby, et qui est en parfaite harmonie avec le style gothique du chœur. Il est difficile de se former une idée du coup-d'œil enchanteur qu'on a de dessus la terrasse, qui est un ouvrage de la reine Elisabeth: de là la vue embrasse une suite non interrompue de bosquets, de prairies et de champs fertiles qui s'étendent jusqu'à Londres, où l'on découvre dans un lointain azuré la coupole de S.t Paul, et dans les jours sereins plusieurs autres édifices (2).

Peintures qui se trouvent dans ce château.

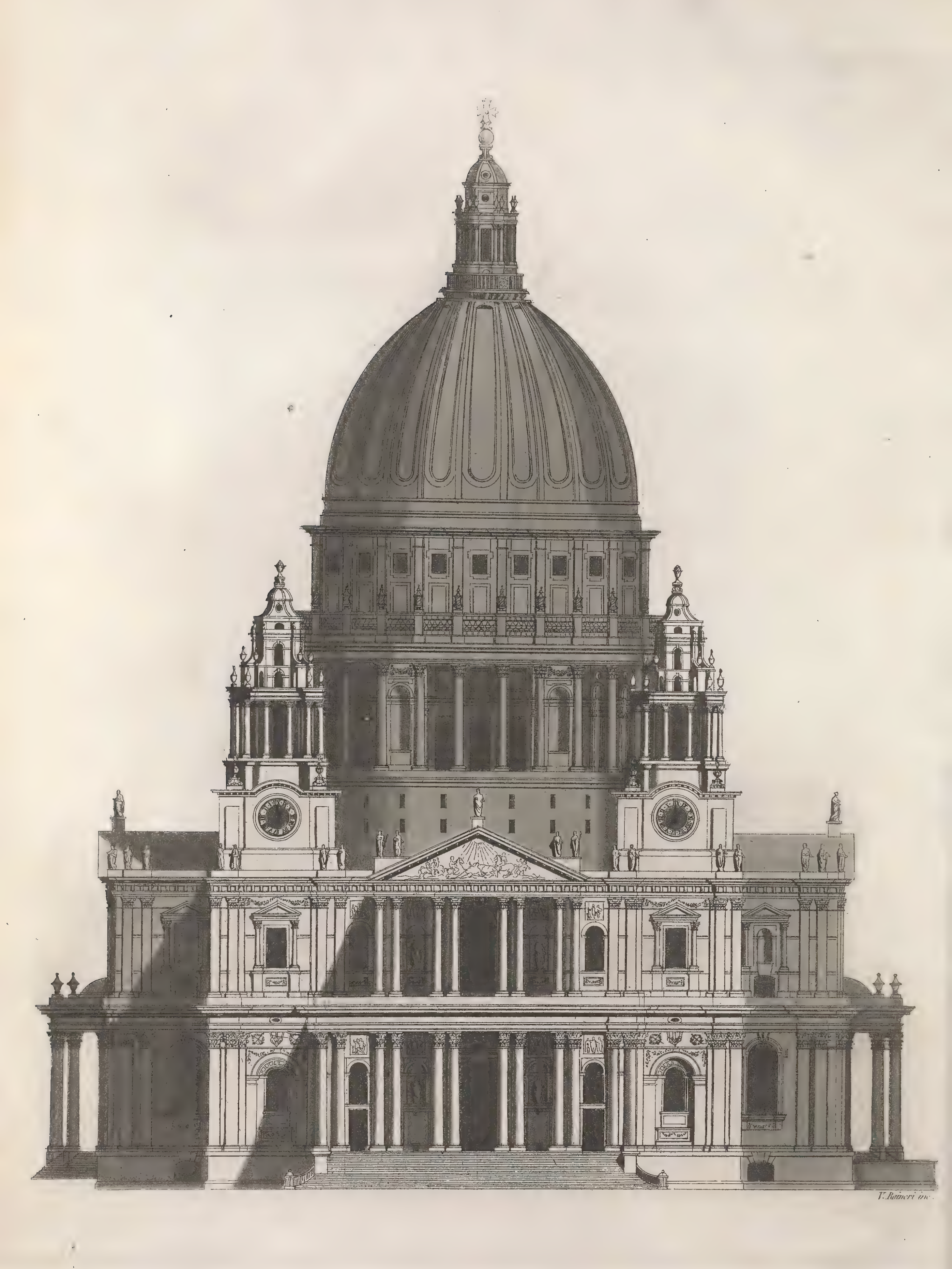
Verrio, peintre napolitain, a exercé son pinceau dans plusieurs appartemens du palais, et, au rapport de Rezzonico, ses peintures, qui sortent de la classe du médiocre, ont même quelque chose de poétique et de grandiose, et « font quelqu'honneur à l'Italie: on aperçoit dans les groupes des principales figures plusieurs traits des meilleures écoles, et le coloris en est très-bon. J'ai vu avec plaisir les portraits d'Edouard et du prince Noir: le premier, qui se fait remarquer par d'épaisses moustaches, et par une grande barbe blonde qui lui tombe sur la poitrine, est plein de majesté; le second respire une noble fierté, et le souvenir de leurs gestes au siège de Calais et aux batailles de Crécy et de Poitiers me les a fait considérer pendant long-tems. Il existe encore dans ce palais d'autres tableaux dignes d'attention, tels que les deux avares de Quinto Matsyes, dont la figure refrognée annonce bien l'amour du gain et des métaux précieux; les fêtes champêtres de David Teniers; la famille de Duprés; une bonne copie de celle du marquis de Vasto faite sur l'originale du Titien; une Judith de la première manière de Guido;

(1) *Voyage d'un Franç. Château de Windsor.* Tom. II.
(2) Rezzonico. *Ibid.*

26



V. Raineri inc.


V. Raineri inc.

les belles de Charles II; d'anciennes tapisseries exécutées d'après des dessins du Rubens, et quelques paysages avec de petites figures du Poussin ». Verrio a peint encore dans la salle de S.t Georges l'institution de l'ordre de la jarretière; et il a représenté les hauts faits du prince Noir et de son père Edouard dans de belles fresques, à la manière des pompes triomphales de l'ancienne Rome.

Eglise de S. Paul à Londres.

La construction de l'église de S.t Paul, qui est de Sir Christophe Wren, et a été achevée en 1710, n'a duré que trente-cinq ans, et a coûté 736,752 livres sterling. Ce vaste édifice a 500 pieds de longueur sur 250 de largeur: sa coupole a 340 pieds d'élévation, et 145 pieds de diamètre au dehors. Je ne puis me lasser, dit le Voyageur français, d'admirer ce temple magnifique. L'intérieur en est nu, et seulement comme ébauché; néanmoins j'ai été frappé de sa grandeur, qui perd un peu au premier coup-d'œil par le manque d'ornemens et de ce qu'on appelle détails. Je me l'étais figuré plus pesant et plus vaste; mais je n'ai jamais rien vu de plus noble, de plus riche, de plus magnifiquement simple ni de mieux proportionné, et cela malgré la situation désavantageuse de cet édifice, qui se trouve entouré et comme étranglé de tous côtés par quatre rangées de mauvaises maisons, qui ne permettent pas d'en envisager l'ensemble à une distance convenable. Il est en outre noirci en plusieurs endroits par la fumée, qui couvre en tout tems la ville de Londres (1). Voyez la planche 27.

Monumens de S. Paul.

Il fut proposé, vers l'an 1790, de rompre l'uniformité monotone des masses architectoniques dans l'intérieur de S.t Paul, en y élevant des monumens et des statues en l'honneur des grands hommes décédés, pour ajouter en même tems à l'impression que la vue de cette magnifique construction produit sur l'esprit du spectateur. Le premier de ces monumens fut consacré à la mémoire de Jean Hovvard, que sa philantropie a rendu si recommandable. Sa statue foule aux pieds des chaînes et des fers; elle tient dans la main droite les clefs d'une prison, et dans la gauche un rouleau sur lequel on lit ces mots: *projet pour l'amélioration des prisons et des hôpitaux*. On admire encore dans S.t Paul les statues du docteur Johnson, critique, poète et moraliste; du chevalier Guillaume Jones, qui a été un prodige d'érudition; de Reynolds, le premier des peintres de l'Angleterre, ainsi que les cénotaphes de divers généraux, ami-

(1) Cette planche est prise de l'ouvrage intitulé: *Vitruvius Britannicus*.

raux, at autres gens de guerre de terre et de mer, qui se sont signalés dans la dernière guerre. Mais le mausolée le plus remarquable qu'on voie dans ce temple est celui qui a été consacré à la mémoire de Nelson, et exécuté par Flaxman. Cet amiral y est représenté revêtu de la pelisse dont le Grand-Seigneur lui fit présent, et appuyé à une ancre. A sa droite, mais plus bas, on voit la Grande-Bretagne montrant à deux marins le grand homme qui doit leur servir de modèle, et de l'autre côté le lion britannique veillant à la garde du monument. Sur la corniche du piédestal sont écrits ces mots: *Copenaghen*, *Nil*, *Trafalgar*, qui rappellent les batailles navales les plus mémorables gagnées par Nelson. Les figures sculptées sur le piédestal représentent la mer d'Allemagne, la mer du nord, la Méditerranée et le Nil.

Hospice de Greenwich.

L'hospice maritime de Greenwich, de la fondation duquel nous avons fait mention plus haut, est bâti au bord de la Tamise à cinq milles au dessous de Londres. L'édifice, au dire du voyageur français, est de la plus grande beauté: la disposition en est singulière, car au lieu de présenter une grande façade du côté du fleuve, il s'avance en deux corps séparés par un intervalle d'environ trois cents pieds, au milieu duquel s'élève la statue en marbre de Georges II, et derrière ces deux corps il y en a deux autres, qui sont également séparés l'un de l'autre. L'espèce d'allée de colonnes doriques que présentent ces deux édifices, aboutit du côté du nord à la Tamise, qui, en cet endroit, est un grand fleuve portant des flottes, et du côté du midi au parc de Greenwich, dont les hauteurs couronnées de beaux arbres font de cet hospice le lieu le plus gai, le plus salubre et le plus magnifique qu'on puisse voir. On y compte deux mille et quatre cents marins invalides, et cent cinquante veuves de marins pour soigner les malades: outre cela, il y a au dehors trois mille autres invalides, qui reçoivent de l'établissement chacun sept livres sterling par an, et deux cents enfans de marins, qui sont élevés dans la profession de leurs pères. La chapelle de l'hospice, qui a 110 pieds de longueur sur 52 de largeur, se fait remarquer par la beauté de ses proportions et par la délicatesse de ses ornemens. On conserve dans une des salles le char funèbre qui servit à transporter le corps de Nelson, et qui est un trophée digne de ce lieu. Le parc est plein d'inégalités pittoresques et offre de beaux points de vue. L'observatoire national, d'où les Anglais comptent leurs longitudes, est bâti sur la principale hau-

20



V. Raineri f.

teur, et s'appelle Flamstead, du nom de celui pour qui Charles II le fit élever. Quelle impression ne doit pas faire l'aspect majestueux de ce magnifique établissement sur l'esprit des jeunes marins, qui descendent et remontent chaque jour la Tamise (1)! Voy. la pl. 28.

Le monument ou la colonne de Londres.

Le *Monument* est une grande colonne qui se voit près du pont de Londres, et dans la construction de laquelle il a plu à Wren, qui en a été l'architecte, d'excéder d'un module ou d'un demi-diamètre les dimensions ordinaires de l'ordre. L'érection de cette colonne a eu pour objet de perpétuer le souvenir du terrible incendie, qui ravagea Londres en 1666. On lui a donné la hauteur extraordinaire de 202 pieds, pour indiquer que c'est à la distance de deux cent deux pieds de là, que commenca l'incendie. Le fût en est cannelé: ce que Rezzonico a trouvé très-bien imaginé, *pour masquer le grand nombre de soupiraux destinés à éclairer l'escalier intérieur, qui a* 345 *marches en marbre noir.* La façade orientale du piédestal est décorée d'un grand relief, où la ville de Londres est représentée couchée sur des ruines, la tête baissée, et laissant tomber la main sur son épée. Le tems qui est derrière elle la soulève doucement de terre, et une femme lui montre avec un sceptre ailé l'abondance et la paix, qui descendent du ciel pour la consoler, en lui présentant la corne d'abondance et une branche d'olivier: emblêmes auxquels se joint une ruche, pour exprimer que le travail et l'industrie réparent les plus grands désastres. Quelques assistans applaudissent à la patrie renaissante: le roi, le front ceint d'un laurier et le sceptre en main, ordonne à trois personnes d'accourir à son secour, savoir; à la Sagesse, qui a des ailes aux tempes et autour d'elle des enfans nus qui dansent; à l'Architecture, qui tient le type de la ville, la règle et l'équerre; et à la Liberté, qui secoue son pilée, et se réjouit à la vue de cette rapide restauration. On voit derrière le roi le duc d'York son frère, ainsi que la Justice et la Force avec le diadème et le lion retenu par un frein; au dessous est une caverne d'où sort l'envie qui dévore un cœur, et exhale de sa bouche un souffle empesté, et au dessus sont representés un grand nombre d'ouvriers travaillant avec ardeur à la reconstruction des maisons. Plus de quatre-vingts églises et une quantité d'édifices publics, de palais et de bibliothèques furent la proie de l'incendie dont il s'agit; et, de vingt-six quartiers qui composaient la ville, quinze furent entièrement détruits.

(1) *Voyag. d'un Français.* Tom. I. *Hôpital de Greenwich.*

Canaux.

C'est dans ses canaux, dans ses ponts et dans ses routes que l'Angleterre étale toute la magnificence de son architecture. Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que l'usage des canaux s'y est propagé, et l'on y est redevable des avantages immenses qui en résultent à l'esprit entreprenant du duc de Bridgewater, dont le nom, qui signifie *pont* et *eau*, semblerait avoir été imaginé pour caractériser le rare mérite de celui qui le portait.

Canal du duc de Bridgewater.

Le duc de Bridgewater a fait construire près de Liverpool un canal qui porte son nom, et dont l'ingénieur Brindley a dirigé les travaux. De tous les obstacles qui s'opposaient, dit Rezzonico, à l'exécution de ce canal, le plus grand fut celui qui se présenta à Barten, où il fallait franchir la rivière d'Irwel et le pont qui la traverse, sans interrompre la navigation de la première et le passage du second. Et pourtant Brindley, homme sans instruction et le digne émule des Ferracina et des Zabaglia, conçut ce projet hardi, qu'il ne put expliquer au parlement qu'à l'aide d'un dessin grossièrement tracé. Ce canal est soutenu par un aqueduc élevé au dessus du lit de la rivière, qu'il coupe presqu'à angle droit, ensorte qu'un homme à cheval sur la galerie en bois, qui règne au bas du pont, avec lequel elle joint la route, peut se trouver avec une barque sous ses pieds, et une autre au dessus de sa tête. Pour abaisser ensuite la route, qui, avant d'arriver au pont, fesait une montée, il a fallu tailler le roc vif, et y pratiquer une arche comme les deux qui embrassent le lit de l'Irwel, pour y faire passer les hommes et les chevaux, au dessus desquels coulent les eaux dans l'aqueduc.

Canal qui joint les deux mers.

Entre Glasgow et Dumbarton on trouve le canal qui joint les deux mers, et dont la navigation semble être très-active. Il a trente-cinq milles détendue entre le Forth et la Clyde, et s'élève dans cet espace à la hauteur de 160 pieds au moyen de trente-neuf écluses. Il porte des bâtimens qui tirent huit pieds d'eau, et ont 73 pieds de long sur 19 de large. Il traverse plusieurs vallées sur des aqueducs, dont le principal a 45 pieds de hauteur et 420 pieds de longueur. Ce beau canal, qui n'est fini que depuis vingt ans, n'a coûté que 200,000 livres sterling. Le grand canal militaire qui traverse le nord de l'Ecosse, d'une mer à l'autre comme le premier, c'est-à-dire depuis Inverness jusqu'au fort William, a coûté trois fois davantage sans être aussi utile (1).

(1) *Voyag. d'un Français. Canaux.*

Les parcs ou jardins anglais, où l'art s'efforce de réunir les différentes beautés de la nature, sont désormais imités dans presque toute l'Europe, ou au moins dans les pays où l'on s'est piqué d'avoir de ces jardins de délices. Nous n'examinerons pas ici si les Anglais en sont réelement les inventeurs, ou s'ils les ont imités eux-mêmes des Chinois, comme le prétend l'abbé Grosier (1), ni si l'art de les faire était connu du tems du Tasse et de l'Arioste, qui en ont donné des descriptions, l'un dans les jardins d'Armide, et l'autre dans l'ile d'Alcine. Il en est même qui prétendent que l'usage en était connu dès le tems d'Homère, et qui croient en voir la preuve dans la belle description que fait ce poète des jardins d'Alcinoüs. Quoiqu'on puisse dire d'ailleurs à cet égard, on ne peut nier que la neuvième strophe du XVIe chant de la *Jérusalem délivrée* n'offre la plus belle peinture d'un jardin anglais. Le parc *Pain's Hill* est, selon Rezzonico, un des plus magnifiques de l'Angleterre; il a coûté des sommes immenses à Mr Hamilton, qui a voulu l'établir, en dépit de la nature, dans un lieu aride et sauvage. Les cyprès de la Virginie, les cèdres du Liban, les saules de Babylone et autres arbres exotiques, y déploient leurs ombrages. Des forêts, des ruisseaux, des collines, un temple gothique, une tour, quelques ponts, une tente à la turque, une grotte, une cascade, un mausolée ayant la forme d'un ancien colombier romain, une petite cabane, un hermitage, des roches éboulées et des sentiers tortueux, tels sont les divers objets que renferme ce lieu de délices (2). *Parcs et jardins anglais*

Les routes sont généralement plus larges qu'il ne faut pour le passage de deux voitures à côté l'une de l'autre; elles ne sont point pavées; mais, ce qui vaut beaucoup mieux, elles sont couvertes de pierres broyées, ou d'un gros gravier. Ce lit une fois durci ménage les roues, et malgré la boue qui se forme souvent à sa surface, on n'y voit point d'ornière. Les inégalités y sont bientôt applanies sous le poids des chars, dont les roues ont de seize à dix-huit pouces de largeur. En Ecosse, les transports se font sur de petites charrettes attelées d'un seul cheval, et un seul charretier suffit pour conduire une longue file de ces charrettes, sans *Routes en fer.*

(1) *Description Gén. de la Chine. Paris*, 1818. *Jardins.*

(2) Voyez l'*Arte di formare i giardini Inglesi* du comte Silva notre compatriote, le *Viaggio* de Rezzonico, et la note de l'éditeur de Como au parc de Duncombe près d'Yorck.

craindre que chaque cheval ne continue à tirer selon ses forces. Mais ce qu'il y a de plus curieux à voir, c'est la marche des chars sur les routes en fer (*iron rail-roads*). Ces routes, qui ne servent qu'au transport du charbon de terre, consistent uniquement en deux barres de fer fixées sur une base en bois ou en fer, dans lesquelles il y a une rainure où roulent les quatre petites roues aussi en fer des chars, qui sont construits exprès, et dont chacun porte quarante quintaux de charbon. J'ai vu, dit le voyageur français, cinq de ces chars attachés à la suite les uns des autres, et trainés par trois chevaux, qui en trainent ordinairement six. Lorsqu'il se présente quelque montée, on détache ces chars, pour les faire trainer ensuite un à un, ou deux à deux. La rainure, au lieu d'être pratiquée dans la barre de fer fixée en terre, l'est plus généralement à la circonférence de la roue même, dans laquelle alors s'encastre la barre de fer: ce qui empêche que cette rainure puisse être jamais obstruée par de petites pierres, ou par quelqu'autre corps étranger (1).

Rue ou galerie sous la Tamise.

C'est ici le lieu de faire mention d'un ouvrage qui s'exécute en ce moment à Londres, et dont la renommée a publié l'étonnante entreprise par toute l'Europe. Cet ouvrage est une rue ou galerie creusée sous le lit de la Tamise, par où l'on pourra passer d'une rive du fleuve à l'autre, en même tems que de gros vaisseaux vogueront à pleines voiles au dessus de cette voie souterraine. L'exécution de ce hardi projet a été commencée et se continue sous la direction de François Brunel, ingénieur français (2).

L'idée d'ouvrir une large rue à Rotherhithe sous la Tamise, qui a, en cet endroit, 1040 pieds de largeur (3) pouvait paraître au moins présomptueuse, après les vaines tentatives faites en 1809 pour la réaliser. En examinant les causes qui firent échouer cette première entreprise, il paraît qu'on ne doit les attribuer qu'à l'imperfection des machines qui furent alors employées. Brunel a préparé

(1) *Voyage d'un Français.* Tom. I. *Routes*, *Roads.*

(2) N'y ayant pas encore d'ouvrage qui nous donne une description complète de cette rue, nous avons pris ce que nous en disons ici des *Annales universelles de Statistique.*

(3) Le tiers du Yard ou pied anglais est divisé 12 parties, comme le pied de Paris. Voici le rapport de ces deux mesures comparées avec le mètre.

Pied de Londres . . . . mètres 03,047,989
de Paris. . . . . » 03,248,394

le succès de la sienne par des observations attentives qu'il a faites sur le *teredo*, espèce de ver testacée, qui se fait jour à travers les bois les plus durs, et a été nommé pour cette raison par Linnée *calamitas navium*.

L'ouverture de la nouvelle excavation est de 34 pieds de largeur sur 18 et demi de hauteur; et, pour cette opération, l'ingénieux artiste a inventé une machine parfaitement égale en dimension à l'ouverture, et qui, à mesure qu'elle avance par l'effet de l'excavation, est immédiatement suivie de la construction qui se fait en briques, et avec l'espèce de ciment romain appelé *pozzolana*. La grandeur de cette machine et le frottement de ses parties extérieures avec les terres pouvant empêcher de lui imprimer le mouvement nécessaire, elle a été divisée en onze machines perpendiculaires subdivisées en trois cases, dans chacune desquelles il y a un travailleur, fig. 1 et 2. Ces cases sont ouvertes sur le derrière, et ont la forme, du côté du terrein, d'une espèce de bouclier formé de petites planches. Le travailleur en ôte une, et après avoir creusé de trois à six pouces de profondeur, il la remet à sa place avant de passer à une autre, et ainsi de suite: les autres travailleurs en ayant fait autant à-peu-près dans le même tems, il est facile de pousser toujours en avant les machines, qui par conséquent se trouvent toujours appliquées contre le terrein. Pour plus de sûreté, ces machines ne s'avancent pas toutes dans le même tems ni sur la même ligne, et tandis qu'on en met six en action, les cinq autres restent immobiles. Au moyen de cet ingénieux mécanisme, trente-trois hommes poussent en avant l'excavation indépendamment les uns des autres. Chaque ouvrier travaille sur la surface du terrain qui est devant lui, comme un maçon qui voudrait pratiquer dans un mur une niche, pour y encadrer un corps de la même dimension.

Dans l'excavation pratiquée en 1809, et qui fut continuée l'espace de 1011 pas, le terrein ne présenta aucun obstacle: on observa même que sa densité empêchait la filtration. Dans le cas cependant où il arriverait, comme alors, qu'un banc de sable ouvrît aux eaux quelqu'issue, les combinaisons de la machine, et les moyens que les ouvriers savent employer en pareil cas, font espérer de pouvoir y apporter remède, et de voir achevé un ouvrage qui deviendra une des merveilles du monde.

Pour plus de sûreté et de solidité, le passage sera divisé en deux arcades, séparées l'une de l'autre par un mur solide, dont

l'une servira pour l'aller, et l'autre pour le retour (fig. 3). Le sommet de leur voûte sera d'environ 17 pieds au dessous du lit de la rivière. Il sera pratiqué dans ce mur de séparation, à des distances convenables, de larges ouvertures, dans lesquelles seront placées de grandes lanternes, qui éclaireront sans cesse ce souterrain. La voie qui y conduit est à quelque distance du fleuve, et descend par un plan incliné de forme circulaire, ou en limaçon (fig. 4). Cette construction extraordinaire sous tous les rapports surpassera en longueur le pont de Vaterloo (fig. 5), et sera achevée dans un peu plus de deux ans. Les dépenses en ont été évaluées à 170,008 livres sterling réparties comme il suit:

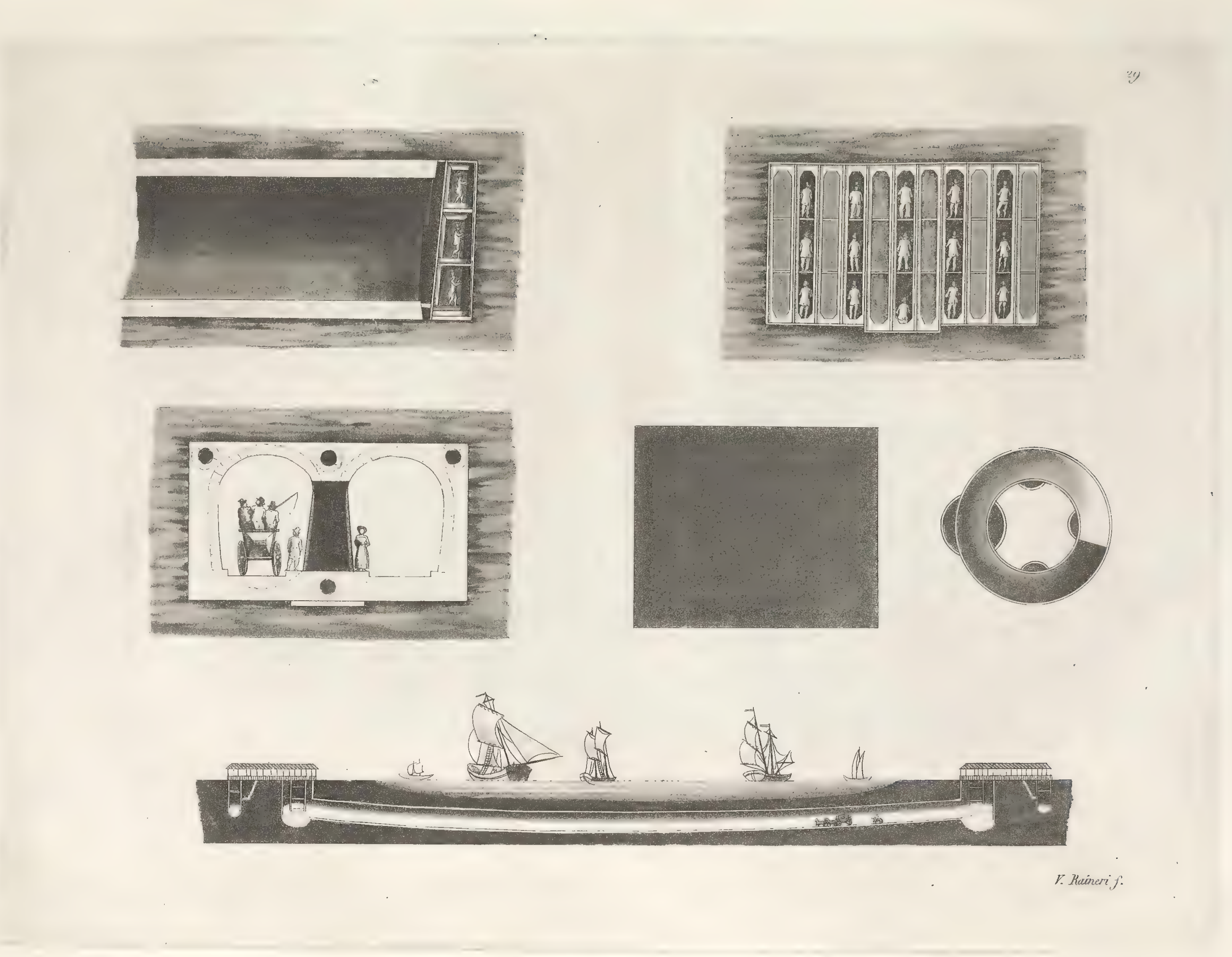
Dépenses préparatoires	9,000 livres.
Exécution . :	24,000
Matériaux	87,000
Achat du terrein	20,000
Dépenses imprévues	24,000
Appareils à vapeur	6,000
Total	170,000 livres,
	ou 4,250,000 francs.

Les travaux sont déjà très-avancés, et tout fait espérer le plein et entier succès de cette entreprise vraiment magnifique (1). Voyez la planche 29.

Machines à vapeur.

Puisque nous avons fait mention des machines à vapeur, nous nous croyons en devoir d'en donner ici quelques notions particulières, surtout d'après l'état de perfection où elles ont été portées en Angleterre. Ces machines sont une des inventions les plus importantes qui aient été faites depuis la renaissance des lettres. Si l'on voulait envisager cette invention dans son origine, il faudrait peut-être remonter jusqu'au tems de l'empereur Charles-Quint: car le Baron de Zach nous apprend qu'il a été trouvé en Espagne des documens, constatant qu'un particulier y avait conçu le projet de faire usage de certaines machines à vapeur pour l'exécution d'ouvrages publics: il faudrait néanmoins avoir une connaissance pré-

(1) Description avec planches, représentant: 1.°, le pont sur le Taro et sur la Trebbia dans les duchés de Parme et Plaisance; 2.°, la galerie ou rue sous la Tamise; 3.°, le pont de corde en Amérique; 4.°, les ponts en fil de fer en France; 5.°, les ponts et les routes en fer en Angleterre. Extrait des *Annales universelles de Statistique etc.*


V. Raineri f.

cise des idées qu'il s'était formées à cet égard, pour pouvoir en juger sainement. Qu'il nous soit permis d'observer à ce sujet, que, dans un livre publié à Rome en 1629, et intitulé, *Macchine diverse del signor Giovanni Branca*, l'auteur conseille d'employer comme moteur le choc de la vapeur de l'eau: un pareil agent, bien différent sans doute des principes d'après lesquels sont construites les machines à vapeur, ne pouvait produire qu'un bien faible effet; mais l'idée de son emploi n'en prouve pas moins que les Italiens s'appliquaient dès lors à l'étude des sciences. Certain Salomon de Caus, architecte du roi de France, semble avoir fait quelques essais sur la force expansive de la vapeur, qui est le vrai moteur des machines actuelles, comme on le voit par un livre qu'il fit imprimer en 1615. Il en fut fait des essais plus en grand en Angleterre par le marquis de Worcester, vers l'an 1663. Mais les premières machines utiles, où ce puissant agent de la nature a été mis à profit, sont dues à deux autres Anglais nommés Newcomen et Cawley, qui en conçurent le plan vers le commencement de 1700, et dont certain Savery, qui s'était associé à eux, tenta de s'arroger le principal honneur. Les avantages considérables qu'on espéra aussitôt de pouvoir tirer de cette importante découverte la firent soigneusement cultiver par plusieurs hommes instruits, et surtout par Watt et autres, qui lui donnèrent de grands développemens. On redoubla l'effet de la force expansive, en l'appliquant aux deux extrémités d'un cylindre mobile; on rendit le mouvement continu au moyen du volant: on régla la sortie de la vapeur à l'aide des forces centrifuges, et l'on avisa même à des moyens de précaution contre les dangers de l'explosion (1). Quant à l'application, ces machines furent d'abord employées à élever à une grande hauteur les eaux des rivières et des canaux, et l'on s'en sert maintenant avec le plus grand succès pour le dessèchement des mines. On les a employées depuis à plusieurs autres usages, et particulièrement comme force motrice dans les moulins, et dans une infinité d'autres instrumens adaptés aujourd'hui aux différens travaux des manufactures. Mais de toutes les applications qui en ont été faites, il n'en est pas de plus heureuse que celle dite des barques à vapeur, qui marchent avec une extrême vitesse sans le secours des rames ni du vent, et dont l'invention est de ces derniers tems. On a même eu la pensée

(1) Ce qui se fait particulièrement à l'aide de soupapes, dites de sûreté.

d'appliquer l'action de la vapeur aux voitures et à l'artillerie; mais l'effet a encore besoin d'en être attesté par l'expérience.

Outre les avantages qu'on s'est procurés de la force expansive de la vapeur dans l'emploi des machines, on a aussi retiré la plus grande utilité de la faculté qu'a cette vapeur de transporter d'un lieu à un autre la chaleur qui lui est propre, et de la déposer là où elle se condense. Une des applications les plus importantes de cette dernière propriété est celle qui en a été faite dans les filatures de soie (1).

Peinture et sculpture.

Le comte Ferri est d'avis que c'est à l'esprit de puritanisme, qui a laissé de profondes traces en Angleterre, et au manque d'encouragement de la part du gouvernement, beaucoup plus qu'à l'influence des causes physiques, qu'il faut attribuer le peu de progrès qu'ont faits les beaux arts en Angleterre. L'Académie qui y a été établie sous ce nom en 1769 ne leur a pas fait prendre un vol beaucoup plus élevé. L'école de peinture, fondée par Rainolds, a eu plus de succès, surtout dans le genre des portraits. La sculpture a fait aussi dans les derniers tems des progrès sensibles, et quelques femmes se sont même fait distinguer dans cet art, non sans montrer cependant toujours quelqu'imperfection dans le dessin. Ce défaut ne peut pourtant pas être attribué au manque de modèles: car, à l'exception de l'Italie, il n'y a pas de pays qui possède un aussi grand nombre de statues et de marbres que l'Angleterre: c'est ce dont on a une preuve incontestable dans la fameuse collection des marbres d'Arundel, dans celle du comte de Pembrock, et dans les fameux marbres du Parthénon qui ont été récemment transportés dans le musée britannique. Outre quatorze autres collections de ce genre citées par le même comte Ferri, on compte encore un nombre à peu près égal d'ouvrages de sculpture dispersés dans les palais de divers lords, et dans les habitations de plusieurs riches particuliers. Mais peut-être aussi que les artistes de l'Angleterre auraient fait plus de progrès dans le dessin, si, au lieu d'être disséminés dans des maisons de plaisance et loin de la capitale, les grands modèles eussent été réunis dans des établissemens publics où il eût été permis de les étudier.

Gravure.

Parmi les beaux arts la gravure est un de ceux où les Anglais se sont le plus signalés: car avec de l'application, de la persévé-

(1) Ces notions sur les machines à vapeur sont prises de l'ouvrage de M.r Hachette, intitulé: *Traité des machines.*

rance et de bonnes études, on peut, sans beaucoup d'imagination et de talent, arriver à un certain degré de correction dans le travail: d'un autre côté, les productions de cet art se multiplient tellement en Angleterre, qu'elles y sont devenues une branche de commerce considérable, et l'usage très-fréquent qui s'en fait dans tous les ouvrages de littérature, est un puissant moyen d'encouragement pour les artistes. Le célèbre Hogarth n'a pas encore eu de rival dans le genre de gravure, aux productions duquel on donne le nom de caricature; ses ouvrages sont autant de leçons de morale, tandis que les artistes qui l'ont suivi, à l'exception de Bonbury, ont souvent déshonoré leur talent par des productions indécentes.

Ecole anglaise de gravure.

Nous laisserons les critiques disputer entre eux sur les progrès de la gravure en Angleterre, qui, pour avoir été cultivée plus tard dans ce pays que dans aucun autre, n'y a pas moins été portée bientôt à sa perfection. Il n'est pas un genre de gravure, dit un moderne, dans lequel les Anglais n'aient montré beaucoup de talens; et même dans certains genres, tels que la gravure au *pointillé*, la gravure *en couleur*, ou à l'imitation du crayon, et surtout dans la gravure à la *manière noire*, on peut leur accorder la supériorité sur toutes les autres nations. Quoique l'Angleterre ait eu des graveurs avant Jean Payne, cet artiste y est néanmoins généralement regardé comme le fondateur de l'école de gravure au burin, de même que l'a été en France Callot, qui de même avait eu avant lui d'autres graveurs. Après Payne sont venus Jean Smith, auteur de la Sainte Famille, et Guillaume Ryland duquel on a Antiochus et Stratonice, Edgard et Elfride, ainsi que la grande-charte. Woollet s'est plus signalé dans le paysage que dans l'histoire, quoique pourtant sa *Mort du général Wolf*, et sa *Bataille de la Hogue* soient des ouvrages renommés. Les graveurs anglais les plus récens sont Jean Hall, Jacques Basire, Jean Dixon, Jean Sherwin et Guillaume Sharp, illustre disciple de Bartolozzi, dont on vante la *Sainte Cécile*, et l'*Ombre de Samuel* etc.

Musique.

Les Anglais ont réussi dans quelques compositions musicales, qu'on trouve citées dans l'ouvrage qui a pour titre: *Londres et les Anglais.* Les auteurs de ces compositions ont cherché à adapter à la langue anglaise le caractère et le goût italien. Mais le soin qu'ont eu les entrepreneurs de l'opéra italien à Londres d'avoir toujours les premiers virtuoses de l'Italie a découragé l'opéra national, que la classe opulente et le beau sexe ont abandonné pour les premiers.

Littérature. En fait de littérature les Anglais n'ont rien à envier aux autres peuples, et pour en être convaincu, il ne faut que rappeler les noms de leurs écrivains les plus renommés, tels que Milton, Shakespeare, Dryden, Thompson, Pope, Addisson, Richardson, Hume, Robertson, Gibbon, Byron, Walter-Scott, et une foule d'autres dont il serait trop long de faire l'énumération. L'opulence de Walter-Scott prouve que les talens sont grandement favorisés en Angleterre, et que les lettres, ainsi que le commerce et les emplois publics, y conduisent à la fortune. D'ailleurs l'éloquence doit nécessairement fleurir sous un gouvernement libre: si Démosthène et Cicéron ont brillé par ce talent sublime, le premier à la tribune d'Athènes, et le second aux rostres de Rome, les Anglais ont l'avantage de pouvoir prétendre au même honneur dans leur parlement, où paraît s'être réfugié dans les tems modernes l'art admirable de commander aux hommes par la puissance de la parole. Les Pitt, Fox, Shéridan et Burke ont trouvé dans cet illustre sénat un vaste champ, où ils ont pu faire pompe de toute la force de leur éloquence.

Sciences. Laissant à part les nombreux ouvrages de géographie, et la quantité de voyages anglais dont plusieurs nous ont été d'une grande utilité dans la compilation de cet ouvrage, nous donnerons un aperçu rapide de l'état des sciences chez cette nation. La physique est une de celles qui y a fait le plus de progrès. Sans remonter au XVII.e siècle, où Newton, Boyle et autres donnèrent tant d'éclat à cette science, nous avons vu combien s'y sont illustrés depuis, le docteur Priestley par sa doctrine sur l'air, Nicholson, Percival, Papys et Young, par d'autres importantes découvertes dans la même science. L'astronomie a eu un savant du premier ordre dans Herschel, qui a découvert la planète à laquelle on a d'abord donné son nom, puis celui du roi Georges, et enfin celui d'Uranus qu'elle porte maintenant. Dauy, qui vit en ce moment, s'est rendu célèbre dans la chimie. L'histoire naturelle, et surtout la botanique ont aussi été cultivées avec succès. Enfin la médecine est redevable de ses progrès à l'école d'Edimbourg, qui est regardée presque généralement comme la première de toute l'Europe.

Mécanique. Si nous avons été les premiers à faire usage de l'aimant et du télescope, les Anglais ont tellement perfectionné ces deux découvertes, que leurs télescopes et leurs boussoles ont fait oublier les nôtres; et du reste, en fait de fabrication d'instrumens de ce genre

et autres, ils n'ont pas encore eu de rivaux. On a disputé sur la cause de leur supériorité à cet égard, et quelques écrivains ont cru pouvoir l'attribuer à leur tempérament flegmatique, à leur esprit réfléchi, à leur extrême patience, à la répartition des différentes pièces d'un ouvrage entre un certain nombre d'ouvriers, ce qui permet de donner à chacune d'elles tout le fini dont elle est susceptible, à la multiplicité des machines qu'ils emploient, et enfin aux soins que prend le gouvernement de tenir à un bas prix les denrées de première nécessité, et d'empêcher l'exportation des matières premières. Et pourtant on ne peut nier que le grand nombre de mendians et de voleurs qu'il y a en Angleterre, malgré les secours provenant de la taxe des pauvres, n'ait sa principale cause dans cette multiplicité excessive des machines appliquées aux manufactures (1).

Agriculture.

Les Anglais ne montrent pas moins d'intelligence, d'activité et d'industrie dans l'agriculture. Leurs écrivains les plus distingués dans cette science sont Young, Anderson, Marshall et Forseith; mais le troisième est celui qu'on estime le plus, et dont la méthode est généralement adoptée en Angleterre. On préfère néanmoins l'ordre qui a été suivi dans la traduction française de son *Agriculture Pratique*, à celui du texte qui ne peut guères convenir qu'aux Anglais. En parlant du monopole des fermes, et de la substitution des terres, il montre les inconvéniens graves qui en résultent, et entre dans les moindres détails sur les mines de charbon fossile, qui sont une des sources de la prospérité de l'Angleterre.

Langue anglaise.

Quelques personnes sont d'opinion que l'Anglais est la plus riche des langues de l'Europe. Le dictionnaire de Johnson contient 40,090 mots; il est vrai qu'il y en a un grand nombre qui ne sont plus usités, mais aussi on pourrait leur en substituer beaucoup de nouveaux, qui ne s'y trouvent point. On ne compte guères que 32,000 mots dans le Français: l'Espagnol en a 30,000 et l'Italien 35,000 (2); mais l'Anglais en admet de nouveaux plus aisément

(1) *Londres et les Anglais*. Tom. IV.

(2) Les rapports établis ici par l'auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre* ne s'accordent point avec l'opinion de ceux qui prétendent, que le dictionnaire de la Crusca contient quatre mille mots de plus qu'il y en a dans le dictionnaire de Johnson et dans celui de l'Académie Française. Il est bien vrai, dit Baretti, que le Dictionnaire de la Crusca contient 44,000 mots, mais il faut observer aussi que nous ne faisons guère usage que du tiers au plus, dans le discours comme dans nos écrits, tandis que les An-

qu'aucune autre langue, par la facilité qu'ont les orateurs dans le parlement de les créer dans la chaleur des discussions. Le Cambre est la langue qui se parle dans la principauté de Galles. Il est vraiment étrange, dit Baretti, que, dans un pays, où sont cultivés avec succès tous les genres de littérature, comme dans celui-ci, il ne se soit jamais trouvé personne qui ait pu dire avec sûreté, si l'Irlandais et le Cambre ne fesaient originairement qu'une seule langue, ou non. On parle aussi dans une grande partie des montagnes de l'Ecosse un langage, que quelques-uns prétendent être un dialecte du Cambre, et d'autres de l'Irlandais. Il est bon d'observer ici que la plupart des Irlandais, et surtout au loin de Dublin, parlent un dialecte qui n'a aucun rapport avec l'Anglais, et qui dérive probablement de la langue Cambre de la principauté de Galles, ou bien la langue Cambre de Galles est elle-même un dialecte de l'Irlandais. Dans tout le reste de l'Angleterre, et dans une grande partie de l'Ecosse, on ne parle aujourd'hui que ce que nous appelons la langue anglaise, qui est par conséquent une sœur de l'Allemand moderne. Cette langue y fut apportée de l'Allemagne il y a plusieurs siècles par les Saxons qui s'emparèrent de l'ile, après en avoir chassé les Danois auxquels elle était assujétie. L'Anglais actuel n'est par conséquent qu'un dialecte du Saxon, auquel se sont mêlés dans la suite plusieurs mots de diverses autres langues, et particulièrement du Français, dont les écrivains anglais cherchent tellement à s'approprier les mots et la forme, qu'ils semblent vouloir faire de leur langue un dialecte de cette dernière (1).

HABILLEMENT ET USAGES.

Caractère des Anglais.

L'orgueil national, qui est toujours le même; l'esprit public qui s'affaiblit un peu; l'indépendance des opinions que la lecture des gazettes ne contribue pas peu à entretenir; la philantropie qui se fait particulièrement remarquer dans les établissemens de bienfesance; l'humanité qui règne dans les lois criminelles de la mé-

glais et les Français emploient dans l'un et l'autre cas tous les mots qui se trouvent dans leurs dictionnaires. Que les Italiens ne se servent que d'un bon tiers de ceux que renferme la Crusca, c'est ce qu'il est aisé de prouver: il ne faut pour cela que parcourir les quatre premières pages de ce dictionnaire; et en effet Baretti l'a prouvé. Voyez la *Frusta Letteraria*, N.° 25.

(1) Baretti. *Lett. Fam.* IV.

tropole, et ne se retrouve plus dans les colonies: tels sont les élémens dont se compose en général le caractère des Anglais (1). Baretti qui les connaissait assez bien pour avoir vécu long-tems chez eux, dit, qu'à part leur esprit de partialité pour leur pays; à part l'aversion outrée qu'ils portent aux Français, et leur mépris déraisonnable pour tous les autres peuples, les Anglais ne sont pas d'une humeur tout-à-fait insupportable. Ils montrent du courage tant sur terre que sur mer, et les exemples de lâcheté ne sont pas communs dans l'histoire de leur nation. Leur caractère propre est un mélange de simplicité et de bienfesance: car après qu'ils se sont enrichis (et il n'est point de grandes entreprises dont ils ne soient capables pour y parvenir), ils dépensent leur argent libéralement, et vous en donnent volontiers si vous leur en demandez. Si vous avez quelques talents, ils vous indiquent les moyens de les faire valoir et de gagner honnêtement votre vie; et quand ils vous ont reconnu pour un honnête homme, que vous soyez de leur pays ou non, ils s'empressent aussitôt de vous aider de tout leur pouvoir. En Angleterre, les nobles n'ont ni l'orgueil ni l'esprit de lésinerie qu'on leur trouve dans plusieurs endroits de l'Italie. A la manière dont ils agissent avec leurs inférieurs, on dirait qu'ils cherchent à se concilier leur affection, plutôt que leurs respects. On en trouve parmi eux de très-instruits; et pendant tant d'années que je suis resté avec eux, dit Baretti, je n'en ai pas rencontré un seul, qui n'eût honte de se croire trop ignorant (2)».

Le caractère des Anglais est sans contredit plus grave et plus réfléchi que celui de leurs voisins de l'autre côté de la Manche; il l'est cependant moins qu'on ne le suppose généralement, comme l'observe l'auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre.* L'homme a besoin d'un amusement d'un genre opposé à son état habituel, et cette disposition, conforme à la nature, suffit pour expliquer le goût des Anglais pour la plaisanterie. Les gens d'une humeur gaie aiment au contraire les représentations ou les lectures propres à exciter en eux de tendres émotions, sans cependant leur faire verser des larmes, leur tempérament ayant une tendance naturelle au plaisir; tandis que pour les esprits sombres, ces sortes de fictions approchent trop de la triste réalité, et sont tout autre chose qu'un passe-tems. Pour les uns, c'est une sonde qui pénètre jusqu'au fond d'une vive

(1) *Londres et les Anglais par J. L. Ferri de Saint-Constant.* Vol. I.
(2) Baretti. *Lett. Fam.* VI.

blessure, et pour les autres, c'est une espèce de chatouillement qui en effleure doucement la cicatrice (1).

Gentleman ou Gentils-hommes.

La dénomination de *gentleman* n'a pas précisément la même signification en Angleterre, qu'avait autrefois celle de gentilhomme en France. Cette qualification se donne communément à tous ceux qui exercent une profession libérale, ou qui vivent de leurs rentes: celle d'écuyer y est encore plus commune. En se déclarant contre l'opinion de ceux qui prétendent, qu'à proprement parler il n'y a pas de vraie noblesse en Angleterre, en ce que, selon eux, les pairs mêmes des trois royaumes ne sont que des magistrats héréditaires, le comte Ferri est porté à croire qu'ils représentent l'ancienne magistrature féodale, et que ce n'est point par une simple politesse qu'on donne aux membres de leurs familles les titres de lords et de lady, puisque la gazette même de la cour les qualifie ainsi. De même, les qualifications de chevalier d'un ordre quelconque et de baronet, sont, parmi les nobles, des titres de prééminence pour ceux qui les portent (2).

Leur éducation.

En Angleterre, l'éducation est basée sur les mêmes principes que ceux d'après lesquels on y fait les jardins anglais. La nature seule y préside, quoique pourtant elle y soit souvent guidée par la main de l'art, qui ne doit jamais la défigurer ni la contraindre. L'indulgence y est la règle générale de l'éducation; et, à quelques inconvéniens près, cette méthode a de grands avantages, sur tout celui de donner aux enfans cette liberté de penser et d'agir, qui fait le caractère particulier des Anglais. Ce n'est pas à dire pour cela, que l'éducation des nobles et des gens riches soit négligée; il y a même à cet égard deux méthodes, dont l'une ou l'autre est adoptée dans ces deux classes. Selon la première, l'enfant a à peine quitté sa robe, qu'on le retire des mains de sa gouvernante, pour le mettre dans quelqu'école publique ou privée, où on lui enseigne sa langue, le français, le latin et le grec, ainsi que les principes de la religion et de la morale. Passé le premier âge, on envoie les jeunes gens à l'université, ou bien on les met dans un collège, où ils sont sous la direction d'une espèce de précepteur appelé tuteur, qui reste lui-même dans le collège pour y veiller aux études et à la conduite du jeune homme. La seconde méthode,

(1) *Voy. d'un Franç.* Tom. II. pag. 179.
(2) *Londres et les Anglais.* Vol. I.

qui est celle que suit un petit nombre de seigneurs, c'est de faire élever l'enfant dans la maison paternelle, jusqu'à ce qu'il puisse aller à l'université; et le gouverneur choisi pour cela est ordinairement un Ecossais, un Français ou un Suisse: car il serait difficile de trouver un Anglais instruit, qui voulût prendre un pareil emploi: ce gouverneur est chargé en outre de choisir les maîtres subalternes et de les diriger. Il accompagne ensuite son élève à l'université, où il lui sert de tuteur, puis il le fait voyager, d'abord en France, où il apprend le français, la danse, l'équitation, la géographie et autres choses d'agrément qu'on trouve réunies particulièrement à Paris. De là il passe en Italie, où il étudie les antiquités, le dessin, la musique et la langue italienne; et après avoir parcouru l'Allemagne et les Pays-Bas, il rentre en Angleterre. Son éducation finie de cette manière, le jeune homme est livré à lui-même (1).

Mœurs des Anglo-Saxons.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la Brétagne moderne; mais avant d'en venir à l'habillement et aux repas, il faut remonter aux anciens tems pour voir les mœurs de ses habitans aux diverses époques. A commencer par les Anglo-Saxons, les historiens nous les représentent comme étant de haute stature, robustes, bien faits, et n'ayant d'autre occupation que la guerre. Frappé de la beauté de quelques jeunes Anglais qu'il vit exposés sur le marché de Rome, Grégoire le Grand s'écria « oh! quel dommage que le prince des ténèbres doive avoir d'aussi beaux sujets, et qu'une nation si bien partagée des beautés du corps, soit privée des avantages de la grâce divine. Ils ont des formes vraiment angéliques, et sont dignes d'être les compagnons des anges dans le ciel ». Les Anglo-Saxons étaient très-hospitaliers, mais extrêmement portés pour la boisson, et querelleurs lorsqu'ils étaient ivres. Ils étaient si passionnés pour le jeu, qu'après avoir tout perdu ils jouaient souvent leur propre personne. Les Danois qui les avaient précédés étaient encore plus barbares, car dès leur enfance leur unique occupation était de courir, de sauter, de grimper sur les arbres, de nager et de combattre. Ce peuple trouva dans les naturels des mœurs à peu près semblables aux siennes, comme on le voit par une loi publiée dans le pays de Galles, portant qu'aucun des courtisans ne pourrait frapper la reine ni lui rien ôter des mains par force, sous

Costume des Anglo-Danois.

(1) Voyez une *lettera* du docteur Cocchi adressée au marquis Rinuccini, relativement à l'*educazione ed al genere di vita degl'Inglesi.*

peine de perdre la protection de sa majesté(1)». On remarquait néanmoins au milieu de cette barbarie une belle coutume, qui était que les femmes, même de la plus haute condition, ne rougissaient point de nourrir elles-mêmes leurs enfans. Peu de tems après, cette coutume se perdit, et l'on s'en plaignait même en disant: « il s'est introduit chez les gens mariés un usage pernicieux, c'est qu'au lieu de nourrir elles-mêmes les enfans qu'elles ont portés dans leur sein, certaines femmes les confient à d'autres pour les allaiter de leur lait ».

Bains chauds. Les Anglo-Saxons et les Danois conservèrent long-tems pour les bains chauds le goût qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Selon leurs lois, ces sortes de bains étaient regardés comme un des besoins de la vie, et non moins indispensable que celui de manger, de boire et de s'habiller. Une des pénitences imposées alors par les canons de l'église à ceux qui avaient commis quelque péché grave, c'était de s'abstenir du bain chaud pendant un certain tems, et de nourrir, habiller, loger, chauffer et baigner un certain nombre de pauvres. Leur aversion pour le bain froid était si forte, qu'on l'imposait pour pénitence.

Fêtes et banquets. Les nobles dépensaient la plus grande partie de leur revenu en fêtes qu'ils donnaient à leurs amis et à leurs vassaux. Il régnait dans leurs festins plus d'abondance que de délicatesse: car on fesait usage alors de certains alimens, dont personne aujourd'hui ne voudrait manger, si ce n'est en cas d'extrême besoin. Les Danois de la Northumbrie surtout fesaient leurs délices de la viande de cheval. La *cervoise* (espèce de bierre) était la boisson favorite des Anglo-Saxons et des Danois, comme elle l'avait été des Germains leurs ancêtres; mais on ignore à peu près de quels ingrédiens elle était composée: on sait seulement que c'était un grand sujet de réjouissance, que *de boire la cervoise dans le crâne de ses ennemis.* Le manque absolu de commerce fesait que le vin était alors fort rare, et coûtait très-cher dans la Brétagne. L'hydromel y était aussi un objet de luxe, et il n'y avait que les riches qui pussent s'en procurer. On fesait usage aussi d'une autre boisson qui était très-estimée, et à

(1) Nous observerons ici une fois pour toutes, que ce tableau des mœurs des habitans de la Grande-Bretagne à diverses époques, est pris de Hume, d'Adams, de Lally-Tolendal et autres écrivains, dont les descriptions ont été fondues ensemble par Bertolotti. Voyez *Storia della Gran Bretagna* en continuation du *Compendio della Storia Universale* du comte de Segur. Milan, 1823, vol. 8.°

laquelle on donnait le nom de *nectar*; c'était une liqueur douce et odorante, composée de miel, de vin et d'épiceries. Une autre espèce de liqueur rare, et qui ne paraissait que sur la table des grands, c'était une boisson faite avec du jus de mûres, dans lequel on détrempait du miel.

Festins des Anglo-Normans.

Les Anglo-Normans ne fesaient que deux repas par jour, savoir; le diner, et le souper. Le diner, même à la cour et chez les plus grands barons, était toujours à neuf heures du matin, et le souper à cinq de l'après midi. Ce genre de vie passait pour être le plus salutaire, comme on le voit par les vers suivans, qu'on citait alors par manière de proverbe:

Lever à cinq, diner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante et neuf.

Aux fêtes de Noel, de Pâques et de la Pentecôte, le roi, les nobles et les prélats se traitaient avec une magnificence extraordinaire. Un écrivain renommé de cette époque rapporte d'avoir assisté à un repas, qui dura depuis trois heures après midi jusqu'à minuit: et dans lequel on servit des mets et des boissons qui venaient de Constantinople, de Babylone, d'Alexandrie et de divers endroits de la Syrie. Il est à présumer que ces denrées de luxe devaient coûter beaucoup, car Thomas Béchet paya cinq livres sterling, qui fesaient plus de cent francs, un plat d'anguilles. On voyait alors sur la table des riches certains mets, qu'on n'a plus aujourd'hui en Angleterre. Dans un repas que Henri II donna le jour de Noel, à Dublin, aux principaux officiers de son armée, ainsi qu'aux divers rois et chefs de l'Irlande, les habitans de cette ile furent étonnés de la prodigieuse variété des mets et des boissons qui avaient été apprêtés; et ce ne fut pas sans peine qu'on les engagea à manger de la viande de gru, espèce de mets à laquelle ils n'étaient point accoutumés.

Cour d'Angleterre depuis 1216 jusqu'en 1399.

Depuis l'an 1216 jusqu'en 1399, certains rois d'Angleterre étalèrent à leur cour un faste, qu'on aurait peine à trouver même de nos jours. Voici la description que nous fait Stowe de celle de Richard II. » La grandeur du roi était telle, que partout où il passait la nuit, deux cents hommes d'armes veillaient à la garde de sa personne. Il avait avec lui treize évêques, outre les barons, les

chevaliers, les écuyers, et un si grand nombre d'autres gens de sa suite, qu'on ne comptait pas moins de dix mille personnes, qui dinaient tous les jours à la maison royale ». Les barons de ce tems n'affichaient pas moins de luxe et de magnificence, comme on le voit par un état des dépenses particulières du comte de Lancaster en 1313, duquel il résulte que l'entretien de la maison de ce seigneur, ne coûta pas moins de 7,309 livres sterling cette même année: la consommation du vin seul s'éleva à 371 tonneaux.

Hospitalité des nobles.

La noblesse en général dépensait presque tous ses revenus à exercer l'hospitalité dans ses châteaux, qui étaient toujours ouverts aux étrangers de qualité, et à leur suite. Ces habitudes libérales commencèrent à décliner vers la fin de cette période; car, au lieu de prendre leurs repas dans la grande salle avec leur nombreuse suite, selon l'ancien usage, quelques barons commencèrent à se retirer pour cela avec leur famille et leurs amis dans une chambre particulière. Mais le peuple voyait de mauvais œil cette nouvelle coutume, et il s'en plaignait amèrement à ceux qui la suivaient.

Galanterie.

Une brillante et fastueuse galanterie, qui respirait le plus profond respect et la plus haute admiration pour les vertus et la beauté des dames, formait le caractère principal des barons, des chevaliers et des écuyers anglais de cet âge. Cette galanterie se montrait avec toute sa pompe dans les tournois, dont nous avons déjà fait mention, et dans les fêtes solennelles, où les femmes assistaient dans tout l'éclat de leur parure, et recevaient les honneurs les plus distingués. En 1344, Edouard III donna à Windsor une fête splendide, dite de la table ronde, à laquelle fut invitée toute la noblesse de ses domaines et des pays voisins, et où assista la reine Philippine avec trois cents dames des plus distinguées par leur naissance et par leur beauté, vêtues toutes de la même manière et avec la plus grande magnificence, et auxquelles on rendit des hommages de respect et d'admiration romanesques. Un chevalier réclamait-il la palme des vertus et de la beauté en faveur de sa dame, s'il s'en présentait un autre qui lui disputât cet honneur, la querelle se décidait aussitôt par la voie des armes. Un détachement de cavaliers anglais ayant rencontré en 1379 près de Cherbourg un détachement de cavaliers français, et les deux partis étant près d'en venir aux mains, Sir Lancelot de Lorres, chevalier français, cria que sa dame était plus belle qu'aucune autre d'Angleterre. Sir Jean Copeland lui ayant donné un démenti, courut aussitôt sur lui à toute bride, et le perça

d'un coup de lance qui l'étendit mort sur la place. Edouard III ayant levé une grosse armée pour faire valoir ses droits à la couronne de France, un bon nombre de jeunes gentilshommes anglais se mirent sur un œil une pièce, qu'ils jurèrent à leurs belles de n'ôter, que quand ils auraient fait en France quelqu'exploit en leur honneur.

Habillemens étranges de cette époque.

L'habillement fut sujet aussi à des modes, dont la bizarrerie excita les satyres des aristarques du tems. Quoi de plus extravagant en effet, que le costume d'un élégant du XIV.ᵉ siècle en Angleterre! Il portait de longs souliers, dont la pointe était attachée au genou par de petites chaînes en or ou en argent. Ses bas étaient chacun d'une couleur différente. Il avait des hauts-de-chausse qui ne lui arrivaient qu'à la moitié des cuisses, et une moitié de son pourpoint était blanche, et l'autre bleue. Il portait une longue barbe, un capuchon en soie avec des broderies représentant des figures grotesques, quelquefois garni en or, en argent ou en pierreries, et qui se boutonnait sous le menton: tel était le *non plus ultra* de la mode sous le règne d'Edouard III. Voici comment Knygthon nous dépeint les élégantes de cette époque. On voit dans les tournois des femmes de la première condition et d'une grande beauté, vêtues d'une robe de deux couleurs, dont le collet est très-court; leur capuchon est petit et attaché autour de leur tête avec des cordons. Leur ceinture et leur bourse sont ornées en or et en argent, et elles portent en bandoulière une espèce de couteau de chasse ou de poignard, qui leur pend sur la poitrine. Elles montent des coursiers richement harnachés, et s'en vont dans cet équipage à la piste des tournois de pays en pays: en quoi elles consument leur fortune, et perdent souvent leur réputation ».

Lois somptuaires.

Ce luxe et ces profusions attirèrent enfin l'attention du gouvernement. Edouard III publia une loi qui ordonnait à certaines personnes, sous des peines sévères, de restreindre les dépenses de leur table dans de justes limites. L'exemple de ce monarque était bien loin cependant d'être en cohérence avec cette loi: car le repas qu'il donna à l'occasion des noces de Lionel son fils fut de trente services, et les restes suffirent pour donner à manger à un millier de personnes. En parlant du luxe des anciens anglais, nous ne voulons pas omettre de dire un mot de ce qu'on appelait les *vins*. On entendait par là une espèce de colation, que fesaient les grands et les gens aisés un moment avant de se coucher, et qui consistait en liqueurs chargées d'épiceries, et en gâteaux délicats. Ces *vins* se

servaient quelquefois immédiatement après le diner, et à toute heure dans les visites de cérémonie.

Magnificence et hospitalité des Anglais depuis 1349 jusqu'en 1485.

Le XV.e siècle vit commencer dans l'esprit chevaleresque une décadence, qui pourtant ne porta aucune atteinte à l'esprit d'hospitalité. Les châteaux des puissans barons étaient, pour ainsi dire, de vastes hospices, où étaient accueillis et splendidement traités les nombreux partisans de leurs seigneurs. « Neville, comte de Warwick, dit Stowe, jouit toujours d'une grande faveur dans les communes, à cause des vertus hospitalières qu'il exerçait partout où il allait: quand il venait à Londres, on consumait dans sa maison six bœufs au déjeuner, et les tavernes étaient remplies des viandes qui avaient été desservies de ses tables ». En Ecosse les comtes de Douglas, avant la chute de cette grande famille, rivalisaient avec les souverains mêmes en pompe et en hospitalité. Il est néanmoins probable que cet appareil de magnificence leur était suggéré, moins par un sentiment de générosité naturelle, que par le besoin qu'ils avaient de multiplier et de s'attacher toujours davantage leurs adhérens, de qui dépendaient, dans ces tems de troubles, leur état et même leur propre sûreté. Ces adhérens n'habitaient point, il est vrai, avec leurs seigneurs, mais ils en portaient les enseignes, assistaient à leurs festins, formaient leur cortège dans toutes les grandes cérémonies, et les accompagnaient dans leurs voyages et à la guerre.

Heures du repas.

A cette époque, l'usage était dans les grandes maisons de faire quatre repas par jour, savoir; le déjeûner, le souper, et un autre repas appelé *livery*, qui se composait de gâteaux feuilletés et de vin avec du sucre et des épiceries, et se fesait dans la chambre à coucher un moment avant d'aller au lit. Comme on se levait de bonne heure, on déjeûnait à sept heures, on dînait à dix, on soupait à quatre, et la colation se fesait de huit à neuf heures du soir. Au contraire les gens de boutique, les artisans et les ouvriers déjeûnaient à huit heures, dînaient à midi et soupaient à six heures, et par conséquent toujours plus tard que les gens de condition: tant les coutumes diffèrent d'un siècle à l'autre!

Depuis l'an 1485. jusqu'en 1547.

Le goût de la magnificence se soutint encore depuis la fin du XV.e siècle jusqu'à la moitié du XVI.e; mais les commodités de nos jours n'y étaient guères connues. Lorsque la reine Marguerite se maria avec Charles IV, elle fit son entrée à Edimbourg à cheval sur une selle de femme, et en croupe derrière le roi. Chez les gens riches, les salles étaient ornées de tapisseries, et elles avaient pour tout ameu-

blement un buffet, de longues tables, des bancs, une chaise et quelques banquettes. Les lits avaient l'air d'être commodes et même élégans; mais les gens du peuple couchaient sur une natte ou sur de la paille avec une couverture grossière, et un morceau de bois pour oreiller.

Coiffure et habillement.

Les coiffures larges et fantasques des dames du siècle précédent firent place aux coiffes et aux bonnets de velours. La mode de porter les cheveux longs dura parmi les gentilshommes de toute l'Europe, jusqu'au moment où l'empereur Charles-Quint fit le sacrifice de sa chevelure, pour un vœu qu'il avait fait dans sa maladie; et en Angleterre, Henri, dont la tyrannie s'étendait jusques sur le maintien, renforça encore cette mode au moyen d'un ordre, par lequel il obligeait tous ses gens et ses courtisans à couper leurs cheveux. Ce fut dans le même esprit, qu'il résolut de régler, par des lois somptuaires, l'habillement de ses sujets. Les étoffes d'or et d'argent furent réservées aux ducs et aux marquis, et celles de couleur de pourpre à la famille royale seule. L'usage des étoffes de soie et de velours fut restreint aux gens riches et d'une certaine condition, et il fut défendu de porter des broderies dans tout état au dessous de celui de comte. Les manchettes et les jabots aux chemises sont des inventions de cette époque.

Nourriture et repas.

Les Anglais, au tems dont nous parlons, fesaient un usage immodéré d'épiceries et autres ingrédients chauds, qu'ils mettaient dans tous leurs mets. Le rang des convives dans les repas se réglait suivant leur position au dessus ou au dessous de la salière, qui était toujours placée au milieu de la table, et le maître-d'hôtel était autorisé à faire changer de place les convives, qui en avaient pris une au dessus de ceux qui leur étaient supérieurs par leur rang et par leurs richesses. Parmi les gens qui servaient à table, les principaux se tenaient toujours à partir de la salière pour aller vers le haut, et à la partie opposée servaient les domestiques inférieurs, qui négligeaient les convives, dont ils étaient traités avec mépris. Les ecclésiastiques affectaient un cérémonial particulier, et l'abbé de Saint Alban affichait dans ses repas plus de faste, que les nobles de la plus haute distinction. Sa table s'élevait à quinze pieds au dessus du pavé de la salle, et ses moines chantaient des hymnes en lui servant les mets. Il se plaçait seul au milieu de la table, dont les deux bouts étaient occupés par des convives du plus haut rang. Après son repas, les moines étaient servis avec le même respect par leurs novices. Dans le repas que Wolsey donna aux ambassa-

deurs français, les convives furent appelés au son de trombe, et chaque nouveau service fut précédé du son d'instrumens de musique.

Mœurs du tems d'Elisabeth.

La reine Elisabeth résolut sagement de limiter par un édit les dépenses des nobles pour l'entretien de leur maison; mais en même tems elle encouragea en quelque sorte le faste dans l'exercice de l'hospitalité, par les fêtes somptueuses qu'elle recevait de ses barons, auxquels elle rendait de fréquentes visites. Le comte de Leicester lui donna, dans son château de Kenilworth, une fête d'une magnificence extraordinaire. On raconte, entre autres particularités, qu'il s'y but trois cent soixante-cinq tonneaux de bierre. Le comte avait fortifié ce château, et il y avait des armes pour dix mille hommes. Le comte de Derby avait deux cent quarante personnes de service; et Burghley, quoique sans biens fonds et vivant avec frugalité, ne tenait pas moins de cent valets. Il reçut douze fois dans sa maison de campagne la reine, qui s'y arrêta quatre fois, et jusqu'à cinq semaines par fois; et chacune de ces visites ne lui coûtait pas moins de deux ou trois mille livres sterling (1).

Habillement.

La conduite de cette reine ne s'accordait guères non plus avec un autre édit, par lequel elle avait voulu réprimer une autre sorte de luxe. On sait qu'aucune autre femme ne porta aussi loin qu'elle le désir de plaire: aussi nulle ne montra autant de recherche dans la variété et dans la richesse de sa parure. Chaque jour elle changeait d'habillement, et elle étudiait toutes les modes qui pouvaient lui offrir quelque nouveau moyen de plaire, ou de se faire remarquer. Ses vêtemens lui tenaient tant à cœur, qu'elle ne s'en defesait jamais, et à sa mort on trouva dans sa garde-robe tous les habillemens qu'elle avait portés, et dont le nombre montait à trois mille. Les gants parfumés et ornés de glands de soie couleur de rose, avaient tant de charmes pour elle, qu'elle ne voulut jamais se faire peindre, sans avoir une paire de gants de ce genre, dont le comte d'Oxford lui avait fait présent à son retour d'Italie. Ce fut encore cette princesse qui amena la mode des bas de soie. « Quand je la vis, dit Hentzner, elle était dans sa soixante-septième année, et elle avait deux pendans d'oreille en perles, avec des gouttes de la plus grande richesse. Elle portait une chevelure postiche de couleur rougeâtre, et avait la poitrine découverte. On admirait dans sa parure des perles de la grosseur d'une fève: le tissu de son manteau, qui était en soie blanche, était entrelacé de fils d'ar-

(1) *Kenilworth de Walter-Scott.*

gent, et elle portait un collier oval composé d'or et de perles. Partout où elle passait on tombait à genoux devant elle ». Son père Henri avait reçu les mêmes marques de respect, mais Jacques I.er permit aux gens de sa cour de s'en abstenir envers lui. Marie Stuard au contraire était fort simple dans son habillement. Nous nous dispenserons de répéter ici ce que nous avons dit à l'article, où nous avons donné les portraits d'Elisabeth, de Henri VIII, de Cromwel et d'autres personnages anglais de divers âges.

Barbe.

Sous le règne de Marie, femme de Philippe II et sœur d'Elisabeth, on portait la barbe fort longue. Celles de l'évêque Gardiner et du cardinal Pol sont d'un volume prodigieux dans les portraits de ces deux prélats. Dans le seizième siècle la barbe servait à quelques-uns comme d'étui pour les cure-dents, et l'amiral Coligni en portait toujours un à la sienne.

L'usage de fumer du tabac s'introduisit alors en Angleterre. Cette plante y fut apportée en 1596 par ceux des malheureux qui revinrent de la Virginie, où les avait conduits le chevalier Gualtier Raleigh. Cet homme avait pris un goût passionné pour la pipe, et il s'y livra pendant long-tems en secret, avant que personne ne s'en aperçût. Un jour qu'il était à fumer seul dans sa chambre, son domestique de confiance, auquel il avait ordonné de lui apporter un verre de bierre, entra tout-à-coup; et, à la vue de la fumée qui sortait par le nez de son maître, qui ne pensait plus à lui, croyant que sa tête était en feu, il lui versa le verre dessus comme pour l'éteindre, et sortit précipitamment de la chambre pour annoncer l'étrange accident dont il venait d'être témoin. Alors Raleigh ne fit plus un mystère de son habitude de fumer, et il la porta si loin, qu'il fuma deux pipes sur l'échaffaud même où il perdit la vie

Mœurs au XVII. siècle.

Dans le XVII.e siècle, les Anglais commencèrent à préférer le séjour de la ville à celui de la campagne, et Jacques I.er qui craignait leur réunion, chercha à les ramener à leur premier genre de vie, en leur disant: *Messieurs, à Londres vous êtes comme des vaisseaux en pleine mer où on les voit à peine, tandis que dans vos villages vous êtes comme des vaisseaux dans un fleuve, où ils paraissent dans toute leur grandeur.* Mais ces seigneurs ne l'écoutèrent point, et continuèrent à vivre à Londres avec beaucoup de faste. Ce fut le duc de Buckingam qui fit voir en Angleterre la première chaise à porteur, non sans exciter une sorte d'indignation dans le peuple qui criait, qu'il se servait des hommes comme de

bêtes de somme. Sous Cromwel l'industrie et la frugalité furent en honneur; mais il est à croire que ce personnage extraordinaire n'aurait pas été toujours fidèle à ses principes de modération, du moins à en juger par la magnificence qu'il afficha dans sa personne et à sa cour quelque tems avant sa mort.

Mœurs des derniers tems.

Sous le règne de Charles, prince qui n'aimait que la dissipation et la débauche, le plaisir était l'idole à laquelle tout le monde sacrifiait; mais sous le gouvernement de Guillaume, le peuple devint plus posé, plus grave, et moins avide d'amusemens et de luxe. Il y eut encore moins de gaieté à la cour du premier roi de la maison de Brunswick, en ce qu'elle manquait d'une reine pour l'embellir. Vers la fin du règne suivant, les richesses augmentèrent, et avec elles s'accrut l'amour du luxe et de la magnificence.

Coiffure.

Durant une grande partie du dernier siècle, la perruque, qui avait été transportée de France en Angleterre sous le règne de Charles II, fut regardée comme un ornement essentiel à la tête de l'homme. L'opinion où l'on était que cette coiffure donnait de la dignité à la physionomie, fit qu'elle se conserva pendant long-tems parmi les gens de loi et les médecins, qui ne la quittèrent que fort tard. A cette mode en succéda une autre, qui consistait à porter un grand toupet et une longue queue; mais Pitt ayant fait adopter une loi, d'après laquelle on ne pouvait se servir de poudre à poudrer qu'en payant une taxe annuelle, le duc de Bedford et autres seigneurs, qui étaient opposés à la cour, commencèrent à porter les cheveux coupés et sans poudre: usage qui s'est propagé ensuite dans toute l'Europe.

Habillement des Anglais de nos jours.

Notre intention n'étant pas de parler ici des différentes modes usitées en Angleterre, nous ne ferons mention que de l'habillement propre à certaines classes de personnes, et qui ont un caractère particulier. Les montagnards de l'Ecosse ont encore aujourd'hui une forme d'habillement, qui a beaucoup de rapport avec celui des Etrusques. Les principales parties de cet habillement sont l'*Hilt et le Tartan-Hose* ou la petite casaque, et les brodequins qui arrivent à mi-jambe, outre le *plaid*, qui est une pièce d'étoffe de laine assez semblable au camelot, avec des raies qui se croisent, de neuf pieds de longueur sur la moitié de largeur, sans couture, et dont ils s'enveloppent tout le corps. Quelques-uns portent des bas et des caleçons, qui, avec leurs différentes sortes de bonnets, semblent les distinguer des habitans des plaines. Les n.os 1, 2 et 3 de la planche


30
2
3
4
1
V. Raineri f.

30 représentent deux Ecossais des montagnes, et un habitant du pays plat. L'auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre* dit avoir vu dans le pays de Galles une vieille mendiante, qu'il traite de sorcière importune, parce qu'elle le suivait partout, laquelle avait aussi pour habillement une espèce de manteau tombant en lambeaux, mais d'une tout autre forme. J'ai représenté à côté d'elle, ajoute l'auteur, une jeune Galloise, qui ne demandait pas l'aumône, quoiqu'elle eût pu le faire avec plus de succès. Le pâtre du même pays, avec son chien à côté de lui, n'est vêtu de même que d'une simple casaque. Voyez la même planche (1).

Repas.

Il y a de la différence, comme on le sait, entre un repas anglais et un repas français, mais cependant moins aujourd'hui que par le passé: car la cuisine anglaise est à présent moitié française, et la plupart des termes y sont même empruntés du français. Le maître et la maîtresse se placent aux deux extrémités de la table: la femme occupe le haut bout, et les places de ce côté sont aussi les plus distinguées. Le diner se compose en général de deux services, non compris le dessert. En voici le tableau, dit le voyageur français; et quoiqu'il puisse exciter le rire de mes contemporains, je ne laisse pas de croire qu'il intéressera la curiosité de ceux de nos neveux qui liront mon livre.

DINER POUR DIX OU DOUZE PERSONNES.

	Premier service.	
Plat d'huitres.	*Volaille.*	*Légumes*
Poisson.	*Soupe.*	*Bœuf rôti ou bouilli.*
Epinards.	*Jambon.*	*Légumes.*
	Second service.	
Crême au lait.	*Pâtisserie.*	*Choux-fleurs.*
Ragoût à la française.	*Crême.*	*Gibier.*
Selleri.	*Massepains*	*Pâtés.*
	Troisième service.	
Noix.	*Fruits.*	*Raisins secs et amandes.*
Pommes.	*Gâteaux.*	*Poires.*
Raisins secs et amandes.		*Oranges.*

(1) *Voyage d'un Franç.* pag. 281 et suiv. Tom. I.

La soupe est toujours assaisonnée d'épiceries, avec beaucoup de bouillon. Les légumes au contraire sont apprêtés dans toute la simplicité de la nature, à peu près comme le foin qu'on donne aux chevaux, avec cette différence qu'au lieu d'être secs, ils sont un peu bouillis. Voilà le dîner de gens de la classe moyenne. Mais s'il s'agit de personnes du bon ton, le maître et la maîtresse abandonnent les bouts de la table: les plats accommodés à la française sont en plus grand nombre; ils y sont servis les uns après les autres, et ils ne s'y montrent point tout-à-fait *in naturalibus*. Dînez-vous au contraire chez quelque bonne et ancienne famille anglaise? vous n'y verrez point de soupe, mais seulement du bouilli et du rôti:

Selon leurs goûts, leurs mœurs et leurs besoins,
Un gros rost-beef *que le beurre assaisonne,*
Des plum-puddings, *des vins de la Garonne.*

Voltaire.

Le *plum-pudding* se compose d'une masse de pâte, faite d'une égale quantité de mie de pain ou de farine, et dans laquelle il entre de la graisse de bœuf, des œufs, des grains de raisin secs dont on a ôté les pepins, et des *corinthes*, espèce de petit fruit sec qui vient de la Méditerranée. On y mêle aussi un peu de lait avec un peu de cédrat confit pour en relever le goût, et l'on y met en outre des épices et un peu d'eau-de-vie. Ce mélange fait, on renferme le tout dans un morceau de toile, qu'on suspend dans une marmitte pleine d'eau, et on l'y laisse bouillir cinq à six heures: le plus long-tems est le meilleur. Le *puddings* forme une grosse boule qui se coupe en tranches, sur lesquelles on verse ensuite une espèce de sauce faite avec du beurre, du sucre et du vin (1).

Bissons. En général, les vins que les Anglais boivent dans leurs repas sont ceux d'Oporto, de Madère ou de Sherez. Le bordeaux appelé *claret*, le bourgogne, le champagne et autres vins de France, sont des vins de luxe. Il ne vient pas de vin en Angleterre, qu'on n'y mêle toujours un peu d'eau de vie pour lui donner de la force. La boisson du pays est une bierre plus ou moins piquante, qui se verse dans des verres semblables à ceux dont on se sert pour

(1) *Voyage d'un Franç.* Vol. I. *Diner Anglais.*

boire le champagne. On y fait usage aussi d'une eau, à laquelle on donne un goût accidulé au moyen du gaz carbonique. Quant au vin, on ne le boit jamais sans y mettre de l'eau. Il est placé sur table dans des caraffes d'un beau verre blanc, et chacun s'en verse quand il lui plait. Il y eut un tems où les convives ne pouvaient boire que deux à deux, et cet usage, quoique moins commun aujourd'hui, est encore loin d'être entièrement oublié. Le mot *challenge* qui l'exprime signifie une espèce de défi, qu'un des convives, homme ou femme, fait à un autre de boire un verre de vin. Le défi accepté par le convive provoqué, qui pour cela fait une légère inclinaison de tête, chacun d'eux se verse à boire en regardant son adversaire; puis prenant leur verre en main en fesant un autre salut, ils tournent leurs regards sur chacun des convives, qu'ils nomment l'un après l'autre. Cela fait, les deux champions se regardent fixement et avec gravité, et boivent en même tems. L'empressement de chacun des convives à se faire de ces défis, sans s'embarrasser de ce qui se passe autour de lui, fait qu'il s'ensuit une quantité d'œillades, d'appels de noms et de saluts, qui se croisent dans tous les sens (1).

Usage singulier.

Un peu après la fin du diner, les dames se lèvent avec la maîtresse de la maison, qui est la première à sortir de table. Pendant ce mouvement les hommes restent debout, et après que les premières se sont retirées, ils s'asseyent de nouveau, et ont l'air de se trouver plus à leur aise. Alors la conversation change un peu de caractère, c'est-à-dire qu'elle devient moins mesurée, ou plus licencieuse:

Le diner fait, on digère, on raisonne
On conte, on rit, on médit du prochain.

La politique en fait ordinairement le sujet. Mais ce qui est vraiment étrange, c'est qu'avant que les dames se soient retirées, on apporte devant chaque convive un verre de couleur plein d'eau, dans lequel il se rince la bouche et souvent même en s'aidant pour cela du doigt, et rejette avec bruit l'eau qu'il a aspirée. Ensuite chacun s'essuye la bouche et les mains à la nappe, s'il n'y a point de serviettes. Mais cela n'est encore rien en comparaison de ce qu'on va voir. Après avoir bu beaucoup et pendant long-tems, les

(1) *Ibid. Usages de la table.*

convives éprouvent des besoins naturels, auxquels il leur faut bien satisfaire. Croirait-on qu'il y a pour cela, dans un coin de la chambre, un certain vase où ils vont gravement se soulager, sans que le bruit, le geste ni la position les empêchent de continuer la conversation. J'ai demandé, dit l'auteur du *Voyage en Angleterre*, pourquoi ce meuble de première nécessité n'est pas placé plutôt dans quelque cabinet voisin. « C'est, m'a-t-on répondu, parce qu'on a reconnu dans le tems, que cela offrait à ceux qui ont le malheur de ne pas aimer à boire, ou de ne pouvoir pas le faire impunément, un moyen de s'esquiver avant d'être ivres: ce qui a déterminé nos ancêtres à remédier à un abus aussi grave, au moyen d'un usage, à la vérité peu honnête ». Ces incongruités n'arrivent, comme nous venons de le dire, qu'après que les femmes se sont retirées; mais l'auteur dont nous parlons a vu le meuble en question paraître après le diner, dans une maison où le maître n'était pas. Il faut donc croire que la maîtresse avait donné l'ordre de l'apporter; et cela est bien scabreux pour la délicatesse d'une dame anglaise (1).

Diners, dits de Club.

On donne le nom de *club* à certains diners, qui finissent ordinairement par quelque scandaleuse aventure. Ces repas commencent le plus souvent vers le soir, et durent jusqu'au lendemain matin. L'auteur français dit avoir passé une nuit entière dans une auberge de Petwort, sans pouvoir fermer l'œil pour un motif semblable. Il y avait un diner de club dans la chambre voisine de la sienne, et la conversation semblait fort animée quand il alla se coucher. Elle devint bientôt si bruyante, que tout espoir de dormir s'évanouit; il lui fallut donc se lever, allumer une chandelle et prendre un livre; mais ce fut envain qu'il voulut s'en servir, tant le tapage était épouvantable. Des propos tantôt gais et tantôt violens, des enfantillages, des querelles, des chansons, des verres et des sièges cassés, tout cela fesait un vacarme qui se prolongea jusqu'au jour. Ceux qui pouvaient se tenir en pied se retirèrent successivement, et les autres furent laissés sous la table. Voilà les vrais diners anglais du bon vieux tems, dit le même écrivain; mais tout dégénère, et ils sont aujourd'hui bien moins fréquens (2).

Maisons.

Après avoir vu comment les Anglais se conduisent à table, il convien dire quelque chose de la manière dont ils sont logés. Les

(1) *Voyage d'un Franç.* Tom. I. *Usages de la table.*
(2) *Ibid.* Tom. II. *Diner de club.*

maisons de Londres ont peu d'étendue et sont composées de plusieurs étages, dont le souterrain sert de cuisine, le rez-de-chassée de salle à manger, le premier étage de chambre à coucher, le second de salon de compagnie, et le troisième d'habitation pour les domestiques. Le mouvement continuel des gens de la maison d'un étage à l'autre, offre l'image d'une cage avec des oiseaux, voltigeant de haut en bas et de bas en haut sur leurs bâtons. La construction de ces maisons est uniforme et de la plus grande simplicité. A chaque étage il y a deux pièces, l'une qui a deux ou trois fenêtres sur la rue, et l'autre qui donne sur une cour souvent très-petite. L'escalier est sur le derrière, ou au milieu de la maison, c'est-à-dire entre les deux chambres, et reçoit le jour par une fénêtre qui est pratiquée dans le toit. Une pareille habitation ne peut être sans doute que de chétive apparence; mais à peine a-t-on franchi le seuil de la porte, qui est toujours fermée, qu'on est frappé de l'ordre et de la propreté qui règnent partout. Le pavé de l'entrée est couvert d'un tapis, les murs sont décorés de peintures à l'huile ou tapissés en papier, et l'escalier est éclairé par une lampe ou reverbère suspendu au plancher: tout y est réglé, distribué et rangé avec ordre. On voit sur le marche-pied, qui est devant chaque maison, un trou rond de quinze à dix-huit pouces de diamètre, recouvert d'une petite grille en fer, par où l'on jette dans un caveau le charbon fossile, pour ne pas salir l'intérieur de la maison. Les latrines, qui sont dans la cour, communiquent par des conduits à des cloaques souterrains, qui passent le long de chaque rue, et elles n'ont par conséquent jamais besoin d'être vidées. Dans les palais il y a en haut de l'édifice une citerne appelée *Water-closet*, pour recevoir les eaux pluviales, qu'on tire ensuite par le moyen d'une cannelle pour laver les vases, qui se remplissent ainsi d'eau propre, à mesure qu'on fait écouler l'eau sale par un trou qui est au fond de ces vases. Le loyer d'une maison particulière, telle que nous venons de la décrire, varie selon les différens quartiers, de 80 à 200 livres sterling par an, y compris l'impôt, qui est de 20 à 50 livres même monnaie. Mais les maisons situées dans les endroits les plus agréables de Londres se louent de quatre à cinq cent, et même jusqu'à mille livres sterling. Le nombre des domestiques, dans ces maisons, est de trois à six hommes, et à-peu-près d'autant de femmes. Le salaire des premiers est au moins de quarante livres sterling par an, y compris l'habille-

ment, et celui des secondes de dix à douze livres même monnaie. Enfin la dépense annuelle d'une famille aisée est de quatre à huit mille livres sterling par an (1).

Grande consommation de thé.

La consommation du thé est trois fois plus considérable en Angleterre, que dans tous les autres pays de l'Europe pris ensemble. Le célèbre Tissot et le comte Ferri en ont regardé l'usage comme le germe de toutes les maladies nerveuses, auxquelles les Anglais sont sujets. Mais l'opinion de ces deux écrivains est combattue par M.r Charpentier de Cossigny, qui dit dans son *Voyage à Canton*, que la Chine en grand partie est redevable de sa nombreuse population à l'usage habituel qu'on y fait du thé, non que cette plante ait une vertu prolifique, mais parce qu'elle éloigne les causes les plus ordinaires des maladies. Je présume, ajoute ce voyageur, que l'usage du thé est la cause de l'augmentation considérable, qui se fait remarquer depuis un demi-siècle dans la population de l'Angleterre, parce que cette boisson, en même tems qu'elle tient lieu des liqueurs fortes, rend les maladies plus rares, et en général moins dangereuses. Il cite à l'appui de son opinion l'autorité de Buchan, qui peut balancer celle de Tissot. « La lèpre, dit cet écrivain, si commune autrefois en Angleterre, semble avoir beaucoup de rapport avec le scorbut. Peut-être est-elle à présent moins fréquente, depuis que les anglais en général mangent plus de végétaux, et qu'ils boivent beaucoup de thé (2) ».

Hospitalité.

L'hospitalité anglaise n'est pas en grand crédit chez les étrangers, et l'auteur du *Voyage* que nons avons souvent cité nous apprend, que la plus grande partie des lettres de recommandation qu'il avait apportées avec lui, ne lui procurèrent aucune connaissance utile ni même agréable. Plusieurs même ne furent suivies d'aucune marque de politesse de la part des personnes auxquelles elles étaient adressées; j'ai néanmoins à me louer, ajoute-t-il, de la civilité de quelques-unes d'elles; mais le nombre en est très-petit, et je me trouve seul dans la foule. Il y a néanmoins une exception à faire en faveur des montagnards de l'Ecosse (*Higlander*), dont on vantait les vertus hospitalières, surtout par le passé. Il ne fallait pas cependant que l'étranger cherchât à s'établir dans leur pays, ni même

(1) Voyez *Voyage d'un Français*. Tom. I. *Maisons* depuis la pag. 69 jusqu'à la 73.

(2) *Médecine pratique*. Tom. III. pag. 198. *édit. de Paris*, 1788.

à y acheter des propriétés, car alors ils en devenaient jaloux, et sa vie n'y était plus en sûreté. Gordon, Laird ou chef de Glenbucket était devenu propriétaire de quelques terres dans une tribu voisine, qui était celle de Macpherson; mais ses vassaux ne voulaient point le reconnaître. Après bien des altercations, six d'entre eux résolurent de s'en défaire de la manière suivante. Ils entrèrent chez lui, et commencèrent à lui témoigner d'un air humble et soumis leur déplaisir de ce qui était arrivé, en le priant de vouloir bien cesser ses poursuites contre eux, et en se déclarant prêts à le reconnaître pour leur seigneur et à lui payer leurs redevances. Le Laird était alors dans son lit, et comme ils le connaissaient pour un homme courageux, ils s'approchaient de lui peu-à-peu en lui parlant, pour ne pas lui donner le tems de se défendre ou de crier au secours. Tout à coup ils se précipitèrent sur lui, et le tuèrent tous ensemble à coup de poignard (1).

Mœurs étranges des montagnards d'Ecosse.

On peut juger, d'après le *Voyage* de Pennaut en Ecosse et dans les Hébrides, qu'aucun pays n'a subi des changemens de mœurs aussi subits, que celui qui s'est opéré en peu de tems dans la vaste étendue de territoire, qui sépare *Arnisdale* de *Lochness* en Ecosse. Partout la civilisation s'est propagée, et même jusques dans certains cantons qui n'étaient, il n'y a pas plus d'un demi-siècle, qu'un repaire de voleurs d'une espèce singulière. Ils avaient fait du vol un art, qui avait ses chefs, ses lois et ses juges. Le plus grand crime parmi eux était de se manquer de foi les uns envers les autres. Celui qui s'en rendait coupable était jugé sur le champ, et puni de mort. Leurs jugemens en matière civile se rendaient sommairement. Il était permis au créancier de prendre à son débiteur autant de têtes de bétail (c'était leur unique propriété) qu'il lui en fallait pour se payer, en s'obligeant néanmoins, sous caution, à les restituer en cas de payement. Loin d'envisager le vol comme une violation des droits de la nature, ils le regardaient comme une glorieuse entreprise, que leur situation et leurs besoins leur rendaient nécessaire; et quand ils concertaient entre eux quelqu'expédition contre leurs voisins, ils invoquaient avec ferveur le secours du ciel, comme s'il se fût agi de la chose du monde la plus louable. *Seigneur*, disaient-ils, *mettez la terre sens dessus dessous, pour que vos chrétiens puissent trouver du pain*: c'était là la seconde partie de leur *Pater*

(1) *Voyage d'un Franç.* Tom. II. *Hospitalité Hirlandaise.*

noster. Cela n'empêchait pas cependant qu'ils ne fussent très-hospitaliers: en quoi ils ressemblaient parfaitement aux Arabes du désert. Ils se fesaient un point d'honneur de traiter leurs hôtes, de quelque pays qu'ils fussent, avec la plus grande bonté, et jamais ils ne trahissaient le droit sacré de l'hospitalité, comme l'atteste le fait suivant. Lorsque le fils de Jacques III passa en Ecosse, deux fameux voleurs nommés *Kennedy* le prirent sous leur protection; et malgré le prix extraordinaire mis à la tête de ce prince, ils ne laissèrent pas de le garder fidèlement, et même de s'exposer pour lui aux plus grands dangers. Ils entreprenaient des vols dans la seule vue de pourvoir à sa subsistance; et pour lui procurer du linge dont il avait un pressant besoin, ils allèrent jusqu'à enlever les bagages à un officier supérieur; ils poussèrent même l'audace jusqu'à s'introduire, sous différens déguisemens, dans la ville d'Inverness, pour lui acheter des provisions. Peu de tems après, un de ces braves et fidèles montagnards, qui avait eu le courage de résister à la tentation d'une trahison qui lui aurait valu trente mille livres sterling, fut pendu pour avoir volé une vache de la valeur d'une vingtaine d'écus (1).

Fameux voleurs écossais.

Dans le nombre de ces voleurs il y en eut un, nommé Evvin Cameron, qui, dans le XVII.e siècle, eut le courage de résister longtems à la puissance de Cromwel. Mac Gregor fut appelé le roi des voleurs, et il aimait à se qualifier lui-même de défenseur des veuves et des orphelins. Le dernier qui se fit remarquer parmi ces espèces de brigands fut Carisoal, qui, tout en commettant toutes sortes de rapines, avait une telle estime de lui-même, qu'il voulait être appelé le *bienfaiteur du genre humain*, *et le conservateur de la tranquillité publique.* Il avait fait graver sur la lame de son épée ces deux vers de Virgile:

Haec tibi erunt artes pacis componere mores,
Parcere subjectis et debellare superbos.

Il existe en Angleterre un usage fort louable, qui est que l'homme, lorsqu'il est arrivé à un certain âge, quitte la maison paternelle, pour se faire lui-même chef d'une nouvelle famille. C'est pour-

(1) Voyez *le Voyage de Pennant.* Tom. II. 346, et un article de Bianconi intitulé: *Storia e costumi degli abitanti della Scozia.*

quoi les nobles du second ordre se trouvent comme obligés de chercher à se faire un état dans l'église, dans la robe, dans la médecine, à la cour ou dans la milice. L'opinion même où sont les Anglais qu'il n'y a rien de plus contraire à l'honneur d'un gentilhomme que la pauvreté, fait que beaucoup d'entre eux se livrent au commerce: profession qui n'a rien de déshonorant, dans un pays dont elle forme la splendeur. Le comte Ferri distingue les habitans de Londres en natifs et en étrangers, et il subdivise les premiers en négocians et en capitalistes, dont le caractère particulier est la soif insatiable de l'or. Les étrangers, qu'on désigne à Paris sous le nom de provinciaux, sont à Londres ceux qui viennent dans cette ville des provinces de l'Angleterre proprement dite, ainsi que de l'Ecosse et de l'Irlande, et on les y reconnaît en général à la subtilité de leur esprit, à leurs connaissances et à leur politesse. Le peuple, qui autrefois était si ignorant, si grossier et si brutal, va se civilisant de jour en jour, à la faveur des écoles de charité, des écoles dites du dimanche, instituées par un philantrope, et de celles d'enseignement mutuel dit à la *Lancastre*. Il faudra donc rabattre maintenant quelque chose de tout le mal que Baretti a dit de la populace de Londres; mais la description qu'il nous en a donnée est si piquante et si véritable, par rapport au tems où il écrivait, qu'elle mérite d'être rapportée.

Peuple de Londres.

« Il y a à Londres deux fois plus de pauvres que Milan ne contient d'habitans, et qui pis est, c'est que cette classe de gens est la plus malheureuse qu'il y ait peut-être dans toute la chrétienté. L'extrême cherté des choses les plus nécessaires à la vie dans cette grande ville, fait que l'homme probe et sans fortune, est forcé de travailler comme un galérien, pour se procurer la subsistance à lui et à sa famille, depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir, et que pendant tous ces six jours, il mange quand il peut, comme il peut et ce qu'il peut. Vient le dimanche, qui est le jour de repos, et qui devrait être en même tems, comme il l'est en Italie et dans d'autres pays catholiques, un jour de récréation et d'amusemens honnêtes, au moins dans la plus grande partie de l'après-diner. Mais pour l'homme du peuple à Londres c'est au contraire le plus triste de toute la semaine, toute démonstration de joie un peu bruyante lui étant rigoureusement interdite dans ce jour, par les autorités civile et religieuse. Dieu garde qu'il se permette de danser, de chanter, de jouer de quelqu'instrument, de courir, de sauter, de lutter, et

enfin de se procurer un passe-tems quelconque par quelqu'exercice du corps, ou par tout autre sorte d'amusement! De misérables officiers de police du dernier ordre, qui ne visent qu'aux moyens de lui excroquer le peu qui lui reste du gain de sa semaine, amenés par le hazard, ou par un espion auquel on donne le nom d'*informateur*, se saisiraient de lui, le conduiraient aussitôt en prison, en blasphémant eux-mêmes le nom de Dieu tout le long du chemin, et lui feraient passer ainsi l'envie de s'amuser le moindrement. La loi prononce une amende contre quiconque se permettrait de faire quelque chose le dimanche; mais elle n'atteint guères les riches, dont plusieurs ne se font pas scrupule de passer ce jour-là à jouer, à faire de la musique et à se divertir chez eux, sans crainte de la justice. De ces amendes, qui par conséquent ne frappent que les gens du peuple, une partie est pour l'*informateur*, et l'autre pour les pauvres de la paroisse à laquelle appartient le délinquent. Il est bien rare que cette dernière ait jamais sa destination; elle est employée en bombances, que font les représentans des paroisses les jours qu'ils s'assemblent pour traiter des affaires de la paroisse, et c'est là aussi l'usage qu'ils font en grande partie de la *taxe des pauvres*, c'est-à-dire de la contribution que chaque *House-Heeper* ou chef de famille est obligé de payer tous les trimestres, pour l'entretien des pauvres de sa paroisse: or cette taxe monte dans tout le royaume à plus d'un million de livres sterling: somme qui suffirait à l'entretien d'un nombre de pauvres double de celui qu'il y a dans le rayaume, si elle n'était pas dilapidée de la manière que je viens de le dire. Quant à la partie de ces amendes qui revient à l'*informateur*, c'est une espèce de prime d'encouragement, par l'appât de laquelle tout vaurien ou fanatique, comme il y en a parmi les presbytériens et les méthodistes, est en quelque sorte sollicité à aller se poster à quelque coin de rue pour observer qui va et qui vient, et pour accuser tel ou tel d'avoir *profané*, selon leur langage, le *jour du seigneur*. Il suit de là, que faute de moyens de se distraire et de se livrer à quelque passe-tems honnête, le peuple devient triste et sombre; plusieurs mêmes ne sachant comment passer leur tems se réfugient dans les cabarets, d'où, après avoir dépensé tout ce qu'ils avaient et s'être enivrés, ils reviennent chez eux, battent leurs femmes et maudissent leurs enfans. Ceux qui n'en ont point, et quelquefois même aussi ceux qui en ont, vont trouver les courtisannes, qui

pour la plupart fondent sur ce jour-là l'espoir de gagner de quoi vivre toute la semaine, ou au moins de s'enivrer une couple de jours. Il suit de là que peu d'ouvriers se trouvent en état de reprendre au lundi leurs travaux, ou sont au moins obligés d'en passer la plus grande partie chez eux ou même dans leur lit, pour cuver la bierre ou le punch dont ils se sont gorgés, ou pour se refaire de leurs débauches. De là cette multitude de personnes qui se pendent, se noient, se coupent la gorge ou se brûlent la cervelle dans Londres. De là cette quantité prodigieuse de maladies et de misères de tout genre, qui ne blessent pas moins l'odorat que les yeux dans toutes les rues. De là enfin ce grand nombre de détenus dont les prisons sont toujours encombrées, malgré les fréquentes expéditions qui s'en font tous les ans aux colonies où ils sont traités en esclaves, ou qui sont conduits par charretées à l'échaffaud (1).

Folie très-fréquente.

La folie semble être une maladie assez commune en Angleterre, surtout dans la classe des nobles et des riches. Sur huit familles de ducs écossais on en compte trois, où il s'est manifesté de tems à autre des maladies de ce genre: onze *earls* ou comtes sur trente-cinq, qui y ont été sujets, ont fait dire que c'était une espèce d'hérédité (2). C'est à ces fréquens égaremens d'esprit, à la tristesse du climat, au tempérament mélancolique des habitans et aux diverses autres causes que nous avons indiquées plus haut, qu'on attribue ordinairement les fréquens suicides qui se commettent parmi les riches; et il n'y a pas encore long-tems que le marquis de Londonderry s'est tué dans un accès de délire, malgré tous les efforts de sa famille pour le prévenir.

Courtisannes.

Le nombre des femmes publiques à Londres est immense: Colquhonn, chef de la police de cette grande ville, et auteur d'un excellent traité sur ce désordre et sur les moyens d'y remédier, fait monter ce nombre à cinquante mille au moins, outre les femmes entretenues, qui forment aussi une classe très-nombreuse, à cause des dépenses considérables qu'entraîne dans le mariage le luxe des femmes d'un certain rang. Mais ce qui étonnera encore davantage les lecteurs, c'est l'effronterie et la pétulance de ces femmes, aussi bien que la misère et l'infamie de leur existence, et surtout l'âge encore tendre de quelques-unes d'elles. J'en ai vu de mes yeux, dit Ba-

(1) Baretti. *Lett. Fam.* XII.
(2) *Voyage d'un Franç.* Tom. II. *Hospices des Foux.*

retti, des centaines, qui n'ont pas plus de dix à douze ans; et l'on ne saurait imaginer combien de ces malheureuses créatures sont sans habitation, et restent tous les douze mois de l'année dans la rue, vivant au hazard, sans pouvoir manger une seule fois dans le mois à satiété, pleines de toutes sortes de maux, et dans un état qui, à le bien considérer, est digne de la plus grande compassion. Des centaines de ces femmes vous assaillissent le soir dans les rues, pour vous demander effrontément ou d'un air humble de leur payer un verre de vin, c'est-à-dire de les conduire dans une taverne ou dans quelque lieu de débauche, qu'il est aisé de distinguer à l'espèce de luxe avec lequel la porte en est éclairée. On trouve de ces endroits à tous les vingt pas dans toutes les rues les plus fréquentées, et même dans celles qui sont écartées. Parmi ces malheureuses j'en ai remarqué de fort belles, mais dont la beauté était presque méconnaissable sous leurs haillons, dans la malpropreté et sous l'air de mélancolie empreint en caractères frappans sur leur physionnomie. Souvent encore on les entend tenir les propos les plus rebutans, et vomir des torrens d'injures et de malédictions, surtout lorsque des troupes de jeunes débauchés à demi-ivres, comme cela arrive souvent (1), se débandent par les rues, dans la seule vue de se permettre envers ces femmes toutes sortes de libertés et même d'outrages, sans aucun respect de Dieu ni des hommes. Il faut bien prendre garde dans ces rues à ses poches et à sa montre, à cause du grand nombre de filous, tant femmes qu'hommes, dont cette grande ville est infestée, et qui n'épient que le moment de pouvoir vous dépouiller. Il s'y commet en outre une infinité d'autres crimes, qui ne se voient dans aucun autre pays: car on va jusqu'à y voler des enfans de l'un et l'autre sexe, dont les uns sont abandonnés tout nus dans quelque lieu écarté, à la garde de Dieu, ou à la merci de ceux qui veulent en prendre soin, ou chercher leurs parens pour les leur rendre, et dont les autres sont vendus à d'autres scélérats qui les transportent en Amérique, où ils sont vendus de nouveau comme esclaves à une autre espèce de brigands, qui les font travailler à force de coups, et usent envers eux de tous les mauvais traitemens imaginables (2).

(1) Baretti en parlait par expérience, car ayant rencontré un jour une troupe de ces vauriens, il fut obligé, pour se défendre, de se servir d'un petit couteau à couper le fruit, et blessa un d'eux mortellement. Traduit en jugement pour ce fait, il fut absous à l'unanimité des suffrages.

(2) Baretti. *Lett. Fam.* XII.

Dans une ville aussi bruyante, et peuplée de pareilles gens, les grands et les riches ne passent qu'une petite partie de l'année, pour vaquer à leurs affaires, ou pour leur amusement, et ils habitent presque toujours à la campagne. Le comte Ferri nie qu'il soit vrai, comme le prétend l'auteur du *Souvenir de mes voyages en Angleterre*, que la noblesse anglaise ne se montre dans les provinces que pour y répandre l'abondance et le bonheur. La magnificence ne lui est point naturelle; elle se réduit à l'appareil d'une pompe de quelques jours, et n'est que le résultat du calcul et de l'intérêt. Les repas et les fêtes que donnent les nobles ont pour unique but de réunir tous ceux qui ont quelqu'influence dans les élections, et de s'assurer de leurs suffrages (1). *Vie des riches.*

La manière de frapper à la porte plus ou moins vîte, et avec plus ou moins de bruit, annonce la qualité de celui qui a frappé. Les saluts sont toujours exagérés et accompagnés de sermens. Les grandes conversations sont souvent interrompues par un parfait silence, et leur sujet roule presque toujours, parmi les gens réfléchis, sur la politique, et parmi les personnes frivoles, sur les femmes, sur la chasse et sur les chevaux. Les femmes mêmes, qui ont reçu une bonne éducation, ne s'entretiennent que des affaires de l'état, et se montrent instruites dans l'histoire, dans la statistique et dans d'autres matières importantes. Que dirai-je, s'écrie Baretti, de la réserve et de la gentillesse infinie des dames anglaises, qu'on pourrait prendre généralement pour des créatures célestes, tant elles ont de grâces et de vertus! Que dirai-je de leurs talens dans les langues modernes, de leurs connaissances en musique et en dessin, de leur habileté dans le travail des fleurs et dans la broderie, de leur élégance dans la danse, de leur simplicité naturelle dans l'habillement, de leur précision dans le style comme dans l'ortographe et dans la prononciation, de leur goût particulier pour la lecture des ouvrages de poésie et de morale! non, il n'est rien, sous le ciel, de plus aimable ni de plus parfait (2). *Visites.*

L'envie démesurée de s'enrichir fait que les Anglais sont plus portés qu'aucun autre peuple du monde pour les jeux de hazard, quoique sévèrement prohibés dans leur pays. M.r Colquhoun, que nous avons déjà cité comme chef de la police de Londres, évalue à 7,225,000 livres sterling, ou environ 173,400,000 livres tournois, *Jeux.*

(1) *Londres et les Anglais.* Vol. I.
(2) Baretti. *Lett. Fam.* XII.

les pertes et les gains qui se font tous les ans dans les maisons de jeu des diverses classes. La manie des paris aux courses de chevaux, aux combats du coq et dans plusieurs autres circonstances, a provoqué, comme celle du jeu, plusieurs actes prohibitifs de la part du parlement. Les mascarades sont également remarquables à Londres par leur bizarrerie et par leur indécence (1).

Combat du coq.

Le combat du coq, qui, avec celui du pugilat, montre encore quelque reste de férocité dans le caractère anglais, a été décrit avec beaucoup de vivacité par le comte Magalotti (2). « Figurez-vous, dit-il, une chambre assez grande, au milieu de laquelle s'élève une espèce de théâtre en bois, semblable à celui où l'on fait les dissections de cadavres dans les cours d'anatomie, avec cette différence que la table qui est au fond de ce théâtre, est beaucoup plus grande que celle sur laquelle est posé le cadavre à disséquer, n'ayant pas moins, à mon avis, de 11 à 12 pieds de diamètre. Cette table est entièrement couverte d'une natte, qui m'a paru être de *sparto* comme celle dont les Espagnols recouvrent le pavé de leurs appartemens, et qui est bien tendue, pour que les coqs puissent s'y tenir fermes sur leurs pieds. Les spectateurs, à mesure qu'ils arrivent, vont se placer sur les gradins environnans, et laissent vide le plus bas qui règne tout autour de la table, et sur lequel viennent se ranger les concurrens avec leur coq, qu'ils portent dans un petit sac et posent à côté d'eux sur le banc où ils sont assis. Quand il y a dans la salle assez de monde pour ouvrir le spectacle, un des concurrens commence à tirer son coq, et à le faire voir tant en l'air que posé à terre, mais sans le laisser aller. Cette montre est nécessaire pour faciliter aux parieurs les moyens d'observer, non seulement le manteau de l'animal, mais encore les divers signes dont il doit être marqué, et qui sont pour les connaisseurs des indices non moins certains de sa qualité, que ne le sont ceux qu'on a ordinairement pour juger de la santé, de la force et du naturel des chevaux. Si le champion paraît aux autres concurrens d'une force supérieure, ils restent coi, jusqu'à ce qu'il en vienne un autre avec lequel ils croient pouvoir mieux trouver leur compte. Quelqu'un d'eux se croit-il en état de tenter le sort? il présente son coq comme a fait le premier. Alors commencent les paris, les uns

(1) *Londres et les Anglais.* Vol. I.
(2) *Lettera* de Laurent Magalotti à Mons. Léon Strozzi.

pour le brun les autres pour le blanc, au nombre quelque fois de trente ou quarante sur deux coqs seuls: ce qui ne se fait pas sans beaucoup de bruit dans toute la salle. Ces paris faits, on lâche les deux coqs, qui aussitôt se précipitent avec une furie inconcevable l'un contre l'autre les ailes déployées, et le plus souvent sans toucher à terre. Quand ils en sont au point de s'élancer l'un contre l'autre, on les voit s'élever de dessus la table la hauteur de deux palmes, les ailes aussi étendues qu'ils le peuvent, se heurter avec une violence dont le choc les fait reculer en arrière, puis revenir trois ou quatre fois à la charge, et continuer à s'attaquer ainsi du bec, de l'éperon, et surtout à se heurter de la poitrine avec une impétuosité, qui ne les épuise pas moins que la perte du sang qu'on voit couler de leurs blessures sur les nattes. Pendant ce combat, on n'entend par tout le théâtre que cris, que mises sur mises à mesure que s'accroissent les espérances de succès: on dirait des *inviti* (invitations) qui se font dans notre jeu de *primiera*. Souvent aussi un des parieurs, se voyant réduit à mauvais parti, et sur le point de tout perdre, se détermine à faire un sacrifice quelconque et à s'avouer vaincu. La lutte se termine ordinairement par la mort d'un des deux coqs, et souvent même de tous les deux. On remarque dans celui qui survit des mouvemens, qui manifestent en lui une connaissance certaine et le plaisir de la victoire, et l'on m'a même assuré qu'il y a eu de ces combats, où les deux champions étant crus morts l'un et l'autre, un d'eux recouvrait encore assez de force pour se traîner jusques sur le corps de son ennemi, puis après avoir battu des ailes et fait quelques efforts pour chanter, tomber mort à ses pieds. L'éperon n'est pas une arme tellement inhérente à cette espèce de cavalerie, qu'il soit d'une nécessité indispensable pour le combat. Cette arme, qui est en fer et tranchante, s'attache fortement à l'endroit où l'animal a l'éperon naturel, et, autant que je puis me le rappeler, à une seule jambe; mais, je le repète, cela ne se fait pas toujours. Les coqs destinés à ces sortes de jeux, sont plutôt petits et maigres (1) ».

(1) J'ai toujours aimé, dit le comte Ferri de S.t Constant, à considérer le coq: cette crête royale qui couronne son front, cette queue recourbée sur son dos, son plumage de diverses couleurs, sa poitrine portée en avant quand il marche, font de lui le plus remarquable de nos animaux domestiques ..... L'inimitié naturelle de coq à coq, donne lieu, en l'irritant, à un genre de combat, qui est devenu un spectacle amu-

Combat à coups de poing.

Le pugilat, ou combat à coups de poing, est en Angleterre un exercice, comme l'escrime l'est en France, et le spectacle en est agréable au peuple. Ce combat s'appelle en anglais *boxing*, et les athlètes y prennent un gros gant bien bourré en dehors, nommé *sparring*. Ils sont nus jusqu'à la ceinture, et se placent pour cela sur une petite estrade de quinze à vingt pieds en carré, et de trois ou quatre de hauteur, au milieu de la salle. Avant de commencer ils se donnent la main en signe d'amitié, ensuite ils se mettent en garde, un pied en avant, les genoux un peu pliés, le corps un peu en arrière, les bras racourcis, les poings à la hauteur du visage, et à environ un pied de distance. Dans cette attitude ils s'observent l'un l'autre attentivement, puis ils lancent les coups de poing en alongeant le bras, qui se détend tout à coup comme par un ressort: c'est la première phalange des doigts qui porte le coup, et s'il est bien appliqué, l'adversaire est terrassé. Les coups se parent d'une main et se portent de l'autre, et quel-

sant pour certains peuples, même civilisés. Ce cruel passe-tems est d'une origine ancienne, et il a pris naissance chez les Grecs. Le combat du coq fut d'abord à Athénes une sorte d'institution, qui avait à la fois quelque chose de religieux et de politique. Les Romains l'adoptérent à l'imitation des Grecs; mais la Grèce étant alors sur son déclin, et l'utilité de cette institution ayant cessé, on n'y vit plus qu'un passe-tems populaire et sans objet. Le combat du coq remonte à une haute antiquité chez les Chinois, les Malais, les Persans, et chez quelques peuples barbares de l'Amérique. On voudrait le bannir ou le reléguer chez des nations sauvages et féroces, qui n'ont rien de commun avec les mœurs douces et polies de l'Europe, et pourtant il fait les délices d'un des peuples les plus civilisés et les plus renommés de ce continent, je veux dire des Anglais, qui recherchent cet amusement avec une passion, dont ne peut se former une idée quiconque n'a pas été chez eux, et n'en a pas été témoin .... Il m'est arrivé une seule fois de me trouver à un combat de coqs, et la seule sensation que j'y ai éprouvée a été une sorte d'horreur pour ce cruel amusement, et un sentiment de compassion pour ces pauvres animaux. D'abord, je fus choqué de la manière barbare dont ils étaient défigurés: leur grande queue relevée en croissant qui leur donne tant de grâces, avait été considérablement racourcie, et rassemblait à celle de l'autruche, et l'amputation de leur crête les rendait si difformes et si chétifs, que la plus misérable poule aurait eu l'air d'une reine à côté d'eux ..... Les Romains armaient leurs coqs d'un éperon, dont Pline fait mention sous le nom de *telum*; mais la *gafle*, espèce de crochet, a été inventée par les Anglais. *Spettat. Ital.* vol. III. *La pugna dei galli.*


V. Raineri f.

quefois des deux ensemble. Pour être bon lutteur il faut savoir ménager ses forces, ne faire aucun mouvement inutile, ne pas perdre l'équilibre, ne point se laisser aller à l'emportement, et s'être rendu impassible aux coups les plus rudes. Malgré les gants, il ne laisse pas que d'y avoir du sang de répandu dans les simples exercices de ce genre. L'auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre* dit qu'on lui cita, pour les lutteurs les plus renommés qu'il y eût alors en Angleterre, Crib le jeune, Guley et Belcher: ces trois hommes étaient d'une stature moyenne, mais très-agiles et d'un tempérament flegmatique (1).

Lois de ce combat.

Les combats de ce genre sont soumis à certains réglemens, dont une sorte de courtoisie et de générosité semble avoir dicté les dispositions. Par exemple, on ne doit jamais frapper un adversaire terrassé, et il faut également s'en abstenir quand il s'avoue vaincu. Deux hommes ne doivent jamais se battre contre un seul, et il est défendu de porter les coups au dessous de la ceinture. Ces dispositions ont l'avantage d'adoucir la brutalité du peuple, et de lui inspirer dans ses emportemens mêmes une espèce de générosité et de point d'honneur. Deux hommes se préparent-ils à en venir aux mains? la foule, bien loin de les séparer, forme cercle autour d'eux, *see fair play*, et veille à ce que les choses se passent avec honneur et en toute conscience.

Règles de cet art.

Cet art a, comme tous les autres, ses termes techniques, et l'on dit d'un athlète qu'il est *game* ou qu'il a *bottom*, quand il possède à un haut degré cette passivité de courage appelé en Angleterre force, et qui consiste à endurer sans altération les coups et les blessures les plus graves, comme un nez écrasé, un œil hors de la tête, quelques côtes enfoncées, les chairs meurtries, déchirées et dégouttantes de sang. Nous observerons encore, que ces athlètes sont obligés de mener une vie sobre et réglée, et que surtout avant quelque combat d'appareil, ils passent plusieurs semaines à s'y préparer par une abstinence de toute liqueur forte, même de bierre, et par des exercices continuels, mais sans excès de fatigue. On voit ordinairement au dehors des boutiques des graveurs les portraits des maîtres de l'art en négligé, pour faire mieux ressortir le jeu de leurs muscles, ainsi que la grâce et l'expression de leurs formes (2). Voy. la planche 31.

(1) *Voyage d'un Franç.* Tom. I. pag. 168.
(2) *Voyage d'un Français.* Tom. I. *Pugilat.*

Théâtres. Le théâtre n'est pas pour les Anglais une habitude ni une mode; mais il n'y en a pas assez à Londres en proportion de la vaste étendue de cette ville. Paris en a neuf, et Londres quatre ou cinq seulement, encore sont-ils fermés une partie de l'année. Le parterre de l'opera, ainsi que dans tous les autres théâtres anglais, a la forme d'un fer à cheval: les loges des côtés y sont mal disposées pour la vue de la scène, et celles du fond trop éloignées pour entendre les acteurs: outre cela la hauteur du plafond est si considérable, que la voix s'y perd, si elle n'est pas extrêmement forte. Dans les théâtres de Londres, les deux derniers rangs de loges sont vides ou remplis de spectateurs, dont la présence est incommode et scandaleuse: car ce sont pour la plupart des courtisannes qui y font trafic de leurs charmes, sans s'embarrasser d'être vues du public. Le lieu en face de la scène, et qu'on appelle en France le Paradis, est occupé par la populace, qui s'y amuse à boire, à chanter, à crier, à sifler, et à lancer du haut des cieux ses foudres, qui sont des morceaux de pomme, des coquilles de noix et des écorces d'oranges, non seulement sur les acteurs qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, mais encore dans le parterre par manière de passe-tems (1).

Comédie. Voltaire a dit que le langage de la comédie anglaise n'est pas celui du beau monde et de la politesse, mais de la licence. Muralt a attribué la corruption des mœurs de Londres au théâtre, comme à sa principale cause. Il observe que le théâtre n'y ressemble nullement à celui des autres pays, et que c'est une école où la jeunesse des deux sexes se familiarise avec le vice, qui n'y est jamais représenté comme tel, mais seulement comme un sujet de moquerie. Quant à la comédie, les Anglais, dit Diderot, n'en ont point: leurs pièces dans ce genre ne sont que des satyres, à la vérité pleines de railleries et de force, mais sans morale et sans finesse. Lord Kaimes observe que si les comédies de Congrève n'ont point causé de vifs remords à leur auteur, dans ses dernières années, il fallait qu'il eût perdu tout sentiment de vertu. Jusqu'à présent, dit l'auteur du *Voyage d'un Français en Angleterre*, je n'ai point vu de morale absolument mauvaise sur le théâtre, mais seulement beaucoup de mauvais goût. J'ai trouvé au contraire, dans toutes les

(1) Ces désordres ne se voient point à l'opera, où le peuple ne va pas; mais ils sont communs à tous les autres spectacles.

compositions dramatiques que j'ai vu représenter, de beaux traits de vertu et de patriotisme, qui y sont introduits ça et là de gré ou de force (1).

Les grandes conversations ou sociétés en Angleterre sont désignées sous le nom de *routs*, et les invitations dont elles sont l'objet consistent dans l'avis donné quelques semaines auparavant par celui où doit se faire cette réunion, que tel jour il sera chez lui. Pour cela, la maison est débarrassée du haut en bas de tout ce qui pourrait y gêner la circulation: lits, garde-robe, meubles superflus, tout est ramassé dans un coin, pour laisser la place libre à une foule de personnes bien vêtues qui y affluent, et sont reçues à la porte de l'appartement principal par la maîtresse de la maison, qui est debout comme tous les autres, et accueille les arrivans avec un sourire de connaissance. Là, point de conversation, point de jeu, point de musique, point de chant; et tout le tems s'y passe à s'entre-heurter, et à se traîner d'une chambre à l'autre, puis au bout d'un quart d'heure à s'en retourner, après avoir attendu long-tems sur le seuil de la porte la voiture, au milieu des valets de ceux qui sont encore en haut. De là on va aussitôt à une autre conversation, d'où l'on sort également pour se rendre à une autre, non sans avoir dû attendre de même quelquefois une demi-heure, à cause des voitures dont la rue est encombrée. Les maisons où il y a de ces sortes de passe-tems se reconnaissent à deux signaux, savoir; à la multitude des voitures arrêtées, et aux rideaux retroussés, ainsi qu'aux portes ouvertes, qui laissent voir des appartemens bien éclairés, où circulent en tous sens des têtes blanches et noires, c'est-à-dire avec ou sans poudre. Telle est la vie des nobles, des riches et des gens oisifs; mais ce n'est point celle des négocians de cette grande capitale du commerce de l'univers, lesquels occupent la partie orientale de la ville de Londres, appelée la cité. La partie occidentale est habitée par les gens de qualité, ou qui croient l'être (2).

Routs *ou conversations.*

(1) *Voyage d'un Français*, Tom. I. *L'opéra, le spectacle, le théâtre Anglais.*

(2) *Ibidem.* Tom. I. *Londres. Routs.* « *Les grandes assemblées s'appellent* routs; *c'est-à-dire, que dans le monde on dit, telle personne a donné à* rout, *ou à* party.

Passion des Anglais pour le chant.

Les Anglais aiment beaucoup à chanter, mais ils ont en général la voix rauque, et connaissent peu la musique : aussi Baretti priait-il le ciel de le préserver de leur chant. « Leurs cadences, leurs passages forcés, leurs *appogiatures* de fer, et leurs roulemens estropiés sont autant de pierres, ou plutôt de coups de massue qui vous assomment. Leur Beard, leur Campness, leur Miss Young et leur Mistriss Cimber vous feraient peur, si vous les entendiez chanter sur le théâtre. Croiriez-vous que, parmi tant de dames et de demoiselles jeunes et belles, qui, de toutes les parties de l'île viennent passer ici l'hiver, à peine peut-on en compter une douzaine qui aient une belle voix? Je ne vous dis rien de celles des amateurs, on croirait qu'ils hurlent ou qu'ils beuglent plutôt qu'ils ne chantent. Et pourtant les Anglais ont la manie de vouloir chanter, et d'entendre chanter; ils paient même fort cher les maîtres de musique, et, en dépit de la nature, ils veulent que cet enseignement entre dans l'éducation de leurs enfans, et quelquefois même qu'il en forme la partie la plus soignée. D'un autre côté, (chose non moins absurde), ils entendent la musique avec tant d'indifférence, du moins à en juger par leurs yeux, que leur physionomie garde l'immobilité d'une figure de marbre, lors même qu'ils entendent nos meilleurs chanteurs. Néanmoins leur chant, tout dur qu'il est, a encore un charme inexprimable, en comparaison des cris et des bruits, qui, à chaque instant, vous déchirent les oreilles. Il n'est pas nécessaire de lire le Dante, pour vous faire une idée de l'empire de satan : vous n'avez qu'à venir à Londres, et vous en aurez une image vivante dans le bruit infernal des chars, des chevaux, des voitures, et dans les cris des charretiers et des passans, qui vous y étourdissent sans cesse, depuis la pointe du jour jusqu'à nuit close (1).

(1) Voyez une *Lettera sulla descrizione di Londra*, publiée par P. Custodi, parmi les *Scritti inediti o rari* de G. Baretti. *Milan*, 1822.

LE COSTUME

ANCIEN ET MODERNE

DES

SCANDINAVES, DES SUÉDOIS, DES NORVÉGIENS ET DES DANOIS,

DÉCRIT

PAR LE CHEVALIER LOUIS BOSSI,

MEMBRE DE L'INSTITUT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DU ROYAUME LOMBARD.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE
SUR LA SCANDINAVIE.

Introduction.

La plupart des traités d'histoire ou de géographie, et même le *Dictionnaire Géographique de l'Encyclopédie méthodique*, par une erreur étrange, qui naît du peu de soin qu'on met à étudier les anciens écrivains, nous présentent l'ancienne Scandinavie dans les contrées où se trouvent maintenant la Suède, la Norvège et le Dannemarck, comme s'il n'y eût point eu d'autres Scandinaves, que les Suédois, les Norvégiens et les Danois. Il est bien vrai que plusieurs des iles et des presqu'iles, qui forment maintenant les trois royaumes dont nous allons donner la description, firent partie anciennement de la Scandinavie; mais avant d'entrer dans cette description, il ne sera peut-être pas inutile de faire quelques recherches sur cette ancienne contrée, sur son étendue et sa population, ainsi que sur les mœurs et l'histoire de ses habitans: recherches à l'aide desquelles seules il est possible de donner des notions exactes et satisfesantes sur cet ancien peuple, dont le vaste territoire est occupé en partie seulement par la Suède, la Norvège et le Dannemarck. D'ailleurs il ne conviendrait en aucune manière de traiter du costume de cette nation, sous le nom générique de Scandinave, qui est devenu presqu'antique par rapport à nous.

Notions de la Scandinavie données par Pline.

De tous les anciens écrivains dont les ouvrages nous sont parvenus, Pline est le premier qui ait fait mention de la Scandinavie, et qui, malgré les fables absurdes dont est mêlé ce qu'il en dit, nous ait donné quelques notions sur cette région. Il avait déjà annoncé, dans le second livre de son *Histoire naturelle*, qu'au delà de la Germanie se trouvaient des iles immenses, inconnues jusqu'alors; et Tacite avait aussi parlé de vastes régions et de l'immense espace qu'occupaient dans l'Océan certaines iles, dont la guerre avait fait connaître de son tems quelques populations et quelques rois. Mais Pline revient plus au long sur ce sujet dans son quatrième livre, et, sortant de la Germanie pour tracer les dernières limites de l'Europe, il passe au de là des monts Riphées et entre dans l'Océan septentrional, dont les rivages se replient sur la gauche jusqu'à Gadès. Là, dit-il, existent, à ce qu'on croit, différentes iles inconnues, dont une, appelée *Baltia*, est, dit-on, à une journée de che-

min de la Scythie; c'est d'elle que Timée avait dit aussi qu'au printems les flots de la mer rejetaient l'ambre sur le rivage. On ne sait rien de positif, ajoute Pline, sur les autres terres: partout s'étend l'Océan septentrional, auquel Ecathée donne le nom d'*Amalchium*, depuis le Paropamise, rivière qui baigne la Scythie, et dont le nom, dans la langue du pays, signifie *gelé* ou *glacial*. Philémon dit que les Cimbres l'appellent *Morimarusa* ou *mer morte*, jusqu'au promontoire Rubeas, et au de là est le *Cronium*. On lit dans Xénophon de Lampsaque, que des bords de la Scythie on allait en trois jours de navigation à l'ile *Baltia*, qui est d'une grandeur immense, et que Pythéas nomme *Basilia*. Il est parlé aussi des *Oones* ou iles des *Oons*, dont les habitans ne vivent que d'avoine et d'œufs d'oiseaux. Il en est d'autres, dont les habitans naissent avec des pieds de cheval, et sont appelés pour cette raison *Hyppopodes*; et, dans celles des *Panotiens*, les hommes ont des oreilles qui leur couvrent tout le corps. Les notions sur ces peuples reculés commencent à s'éclaircir chez les Ingevons, qui sont les premiers en allant vers l'Allemagne. On trouve dans leur pays le Svévon, montagne énorme, non moins haute que les monts Riphées, laquelle forme un grand golfe qui s'étend jusqu'au promontoire des Cimbres, appelé *Codanum*. Ces parages sont remplis d'iles, dont la plus considérable est la Scandinavie, sur laquelle on n'a d'autres notions, si ce n'est qu'une partie est habitée par les *Ilevions*, qui occupent cinq cents bourgs ou villages, et qui donnent à cette région le nom de nouvelle terre, ou nouveau monde. La *Finningie*, dit encore Pline, n'était pas moins rénommée; quelques-uns sont d'avis qu'elle était habitée par les Sarmates, les Vénèdes, les Scyrres et les Irris; que l'autre s'appelait le golfe *Chilipenum*, et qu'à l'embouchure du fleuve se trouvait l'ile de Latri, puis un autre golfe nommé *Lagnum*, qui confinait avec le pays des Cimbres.

Examen de ces notions.

L'obscurité de ces notions prouve évidemment, comme le fait observer Cluverius, que l'auteur latin les avait empruntées lui-même de divers auteurs, qui avaient traité des mêmes objets sous différens noms, dont quelques-uns peut-être n'ont pas été entendus de Pline, et dont les autres auront été estropiés dans la suite par les copistes ou par les typographes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à peine sorti du continent, et voulant parler de l'Océan septentrional, il fait mention d'abord de plusieurs iles inconnues, puis de l'ile *Baltia* ou *Basilia*, à laquelle il donne une étendue immense, en-

suite des *Oones* et autres iles des *Hyppopodes* et des *Panotiens*, et enfin de la Scandinavie, dont la grandeur était inconnue, et de la *Finningie*, qui alors n'était pas moins célèbre. Cluverius est d'avis que ces iles sans nom, étaient ces groupes nombreux d'iles de différentes grandeurs, qui se voient encore aujourd'hui le long des côtes de la Laponie, du Finmark et de la Norvège. Peut être y aurait-il plus de vraisemblance à dire, qu'ayant puisé la plus grande partie de ces notions dans les écrits des Grecs, qui n'avaient qu'une connaissance bien imparfaite de ces régions, Pline n'a pas entendu les indiquer dans leur ordre géographique, comme le pense Cluverius, mais qu'il a voulu seulement les décrire en masse, ou plutôt en signaler l'existence; en sorte qu'il ne serait pas possible d'assurer aujourd'hui d'après lui, si ces iles étaient en deçà ou au de là de la Scandinavie, ou bien, ce qui est plus probable, si elles en fesaient seulement une partie. Il ne faut donc pas s'étonner, si, avec des idées aussi confuses, et après avoir dit que l'ile *Baltia* ou *Basilia* était d'une immense étendue, Pline parle de la Scandinavie, comme d'une ile dont la grandeur n'était pas connue, et qui était toute différente de la *Baltia.* Cluverius a néanmoins raison de croire, que la Scandinavie de Pline comprenait tout l'espace de terre qui était compris entre le golfe Codanum, la mer d'Allemagne et septentrionale et le golfe Blanc qui a la forme de presqu'ile, et renferme aujourd'hui la Laponie, la Biarmie, le Finmark, la Norvège et la Suède, avec quelques parties seulement de la Bothnie et du Dannemarck: ce qui est contraire à l'opinion des géographes, qui prétendent restreindre l'ancienne Scandinavie dans les limites des trois royaumes du nord de l'Europe.

Iles des Oons, des Hyppopodes et des Panotiens.

Qu'il nous soit permis également de hazarder quelques conjectures sur les iles Oones ou des Oons, ainsi que sur celles des Hyppopodes et des Panotiens, qui sont probablement les mêmes que celles que Pomponius Mela plaçait autour du pays des Sarmates, et dont il désigne les habitans sous le nom de *Satmales*, au lieu de celui de Panotiens que leur donne Pline. Il n'est pas certain non plus, comme le fait observer Cluverius, que les Svions fussent, ainsi que le prétend Tacite, des habitans de la Scandinavie, comme les Finnes l'étaient de la Finningie, et qu'au de là de ceux-ci se trouvassent les premiers, sous les noms d'*Ellusiens* ou de *Ossions*: mot qui pourrait être néanmoins une corruption du nom des iles Oones, ou même de leurs habitans. Tacite a traité de contes tous les récits

qu'on fesait de ces régions, aussi bien que des *Ellusiens* et des *Ossions*, qu'on disait avoir le visage d'homme, et le corps de bêtes sauvages. Cluverius a de même imaginé gratuitement, que ces iles encore inconnues en partie de nos jours, se trouvaient dans le voisinage du pôle arctique, et que de ce nombre était la Nouvelle-Zemble. C'est à tort sans doute qu'il applique encore à cette dernière un passage d'Etienne, concernant l'ile Elissona, ou des peuples hyperborées, qu'il dit être aussi grande que la Sicile, et située au de là de l'embouchure du fleuve Carambice, dont, selon Ecathée, les insulaires appelés Carambices avaient pris leur nom. Ce géographe grec, cité aussi par Pline, n'a connu que l'Océan septentrional, qu'il désigne sous le nom d'*Amalchium*. Il n'a parlé que des Iles des Scandinaves, peut-être sous le nom d'hyperborées, et, selon Cluverius, le Carambice n'était autre chose que l'Oby actuel, près duquel il place les limites de l'Europe et de l'Asie, et qui ne pouvait avoir aucun rapport avec la Nouvelle-Zemble. Cluverius s'est plus étrangement abusé encore, lorsqu'après s'être moqué de tous ces récits comme de fables absurdes, que Pline et Tacite jugeaient peut-être aussi comme telles, il ajoute qu'il n'y avait de vrai dans tout cela que l'existence de ces iles, et que les figures d'hommes extraordinaires, qui, selon les écrivains de ce tems, avaient été vues par les navigateurs, n'en étaient pas les habitans, mais que c'étaient des spectres et des démons qui s'étaient montrés à eux. Dans ces tems reculés, où la navigation était encore dans l'enfance, peu d'hommes sans doute, et poussés peut-être même par la tempête, avaient abordé à ces iles lointaines: eux seuls par conséquent pouvaient en attester l'existence; et, soit que leurs yeux eussent été trompés par de vaines apparences qui sont l'effet des brouillards, du reflet des roches couvertes de glace, ou du phénomène appellé *mirage*; soit que de retour d'un voyage périlleux, que d'autres ne seraient pas tentés d'entreprendre, ils voulussent se donner encore plus de relief dans l'esprit de leurs contemporains, c'est de leurs récits seuls qu'ont pris naissance les *Hyppopodes* et les *Panotiens*, ainsi que toutes les autres fables qu'on a rapportées de ces peuples.

Mont Sévon. Golfe Codanum, *et véritable idée de la Scandinavie.*

Solin parle aussi du mont Sévon, qu'il égale aux monts Riphées; et Pline nous donne une description exacte du golfe *Codanum*, qu'il dit rempli d'iles, que Pomponius Mela distingue en grandes et petites, parmi lesquelles on citait la Scandinavie, comme étant d'une grandeur inconnue, et dont une partie habitée par les *Illevions*,

était appelée alors *Nouveau monde.* Nous ne pouvons encore être ici tout-à-fait de l'avis de Cluverius, qui croit voir dans le passage de Pline la description de l'espace de terres occupé aujourd'hui par la Norvège, la Suède, le Finmarck, la Biarmie et la Laponie, sans considérer qu'il serait inutile de rapprocher les unes des autres toutes ces iles, si l'on ne pose pas d'abord en principe, que la Scandinavie de Pline n'était pas une ile, mais bien la réunion d'une presqu'ile et de plusieurs autres iles, qui se trouvaient dans le golfe *Codanum*, et que les premiers navigateurs crurent n'en former qu'une seule. Le mont Sevon, qui nous est représenté comme ne le cédant point en hauteur aux monts Riphées, est sans contredit la chaîne de montagnes qui se trouve entre la Suède et la Norvège, à l'embouchure du golfe *Codanum* ou de la mer Baltique, et qui s'étend l'espace de trois cents milles en face de l'ancien promontoire des Cimbres. Cette contrée n'était donc point la Scandinavie désignée par Pline, comme l'une des iles du golfe *Codanum;* mais bien la réunion de toutes ces iles et des terres adjacentes comprises sous la dénomination générale de Scandinavie. Ce n'était pas non plus la plus grande des iles germaniques, comme l'a cru Solin, mais un assemblage d'iles, qui, quoiqu'habitées alors pas plusieurs peuples, ne formaient peut-être qu'un seul état. Paul Diacre place aussi à l'extrémité de la Scandinavie un peuple qu'il appelle les *Scritofinnes*, et qui se trouve peut-être encore vers les dernières limites du Finmarck au nord, où était le promontoire indiqué par Pline sous le nom de *Rubens.* Une preuve que cet ancien historien des Lombards parlait ici de la Scandinavie, et qu'il connaissait en grande partie l'étendue de cette contrée, c'est qu'il y fait mention du fameux gouffre appelé alors *umbilicum maris*, qui absorbait et rejetait deux fois par jour les flots de la mer, lequel est connu aujourd'hui sous le nom de *Muskesstroom* ou *Maelstroom*, et se trouve à l'occident du Finmarck, entre les iles Loffode et Wero.

Noms divers de cette région.

Jornandès a aussi indiqué la Scandinavie sous le nom de *Scanzia*, pays qu'il place à l'embouchure de la Vistule, et près du golfe *Granuic.* Ptolomée a aussi fait mention de la *Scandie*, qu'il place à l'endroit où se trouve la partie du Dannemarck appelée Scanie, comme la nommaient les Romains. On pourrait croire avec Cluverius, que cette diversité de noms, ou, avec plus de raison encore, que l'obscurité de ces notions, vient de ce que le nom de *Scaane* ou *Scaand* donné à cette région, et qui a été changé ensuite en

celui de Scandinavie, comme pour indiquer le pays des Scannes, lui a été donné d'abord par des soldats romains échappés au naufrage de la flotte de Germanicus, et réduits en esclavage dans les iles ou sur divers points du golfe *Codanum*. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce furent eux sans doute, qui furent les premiers à faire connaître dans Rome l'existence de terres immenses qui s'étendaient au loin dans l'Océan septentrional, et qu'ils avaient prises pour une seule ile, désignée ensuite par Pline sous le nom de *Scandinavie*, par Ptolomée sous celui de *Scandie*, et par Jornandès appelée *Scanzie*. Le premier de ces écrivains a fait aussi mention d'une ile, qu'il nomme *Scandie*, et il en a cité, sur la foi de Timée, plusieurs autres qui se trouvent à six jours de navigation des côtes de la Brétagne; mais il n'a fait que les indiquer d'après des relations incertaines, et les a placées dans la direction de *Thulé* ou *Tilé*, ce qui nous éloigne beaucoup de la Scandinavie. Il semblerait donc que la Scandie de Pline, n'est pas la même chose que la Scandinavie du même auteur: ce qui laisse néanmoins encore quelque doute à ce sujet, c'est que, dans le nombre des iles voisines, il cite celles de *Bergos* et de *Nerigos*, noms où l'on retrouve les lettres radicales de *Norige* et de *Norge*, sous lesquelles le vulgaire désigne encore aujourd'hui la Norvège; celui de Bergos est aisé à reconnaître dans le nom de *Bergen*, qui est une des principales villes de ce royaume. Peut-être Pline a-t-il cru que la Scandinavie ne formait qu'une seule ile, comme son texte semble en effet l'annoncer; mais ayant eu dans la suite des notions plus certaines, il a distingué cette contrée en plusieurs iles, en les confondant toutes néanmoins avec d'autres plus à l'occident; et ce sont là les diverses contrées indiquées par lui sous les noms de *Scandia*, de *Dunna*, de *Bergos* et de *Nerigos*. Les géographes modernes ont pris généralement les iles Scandies de Ptolomée pour les iles Danoises, dont la plus grande est appelée Séeland ou Sélande, qui est peut-être celle indiquée par ce géographe comme la plus grande des Scandies. Cluverius doute néanmoins de cette identité, en alléguant que Ptolomée se serait étrangement trompé sur la grandeur de cette ile. Il voudrait concilier Paul Diacre avec Pline et Solin sur l'ile à laquelle ils donnent le nom de Scandinavie; mais c'est à tort qu'il fait à l'historien Lombard un reproche d'avoir déterminé la grandeur de cette ile d'après la carte de Ptolomée, pour en faire sortir les peuples dont il écrivait l'histoire. A bien examiner le texte

de Paul Diacre, on voit que cet écrivain n'avait pas à cet égard des idées plus claires que les anciens géographes, car en parlant des Viniles, qu'il représente dans l'âge de la jeunesse, il dit qu'ils ne formaient que le tiers des habitans d'une ile de peu d'étendue *non nimiae magnitudinis*, et il avait déjà indiqué auparavant les *Scritofinnes* comme les derniers habitans de la Scandinavie, et les plus voisins de l'extrémité de la terre. Il ne sera pas difficile cependant de faire accorder ensemble ces écrivains, en admettant en principe que, sous le nom de Scandinavie, ils n'ont jamais parlé que d'une seule ile, quoique, d'après des relations infidèles, ils en aient fait tantôt plusieurs iles et tantôt une seule. Cluverius a eu raison de traiter d'absurde la description que Paul Diacre fait de la Scandinavie, comme d'une ile qui se trouve moins au milieu de la mer qu'entourée des vagues, en ce que les rivages en sont presqu'au niveau des eaux; mais ce paralogisme même prouve évidemment, qu'au lieu de la Scandinavie en général, cet écrivain n'a voulu parler que de l'ile de Zélande, dont les rivages et l'intérieur sont au niveau de la mer.

Idées des Grecs sur la Scandinavie. Noms de la Baltique.

On voit par les paroles de Pline que les terres septentrionales, avant d'être connues des Romains sous les noms de Scandie et de Scandinavie, l'étaient déjà des Grecs sous ceux d'ile *Baltia* ou *Basilia*; et Solin, qui a sans doute copié Xénophon de Lampsaque, a fait aussi mention de l'ile *Baltia*, qu'il dit être à trois jours de navigation du pays des Scythes, d'une grandeur immense, et presque semblable à un continent. Il résulte encore de ce témoignage une erreur évidente, qui est que les anciens ont regardé comme ne fesant qu'une seule et grande ile, toutes les iles et toutes les terres situées à l'entour de la Baltique. Le nom de *Basilia* donné par Pithéas à la Scandinavie, a été employé aussi par Diodore en parlant de la situation de cette ile, qu'il place dans l'Océan au de là de la Gaule, c'est-à-dire de la Germanie, et vis-à-vis la Scythie, et il remarque également à ce sujet que les vagues y jettent une grande quantité d'ambre sur le rivage. Pline, dans son XXXVII.e livre, cite encore Pithéas à ce sujet, et parle au long de cette substance, avec cette différence pourtant qu'au nom de *Basilia* il substitue celui d'*Abalo*, en ajoutant que Timée confirme le témoignage de Pithéas, et qu'il désigne cette ile sous le nom de *Baltia*, et non sous celui d'*Abalo*. Cluverius est d'avis qu'au lieu d'*Abalo*, il faut lire *Basilia*; mais peut-être convient-il de conser-

ver aussi le premier, qui aura été celui de quelqu'ile de la Baltique: car on trouve encore dans ces contrées, et surtout en Finlande, beaucoup de lieux portant le nom d'*Abo*, qui s'est peut-être formé du mot *Abalo*: variation que rendent d'ailleurs très-probable le peu de connaissances qu'on avait alors de ces régions, et les différentes dénominations que leur ont données les écrivains. Il serait encore difficile d'admettre la transformation que voudrait faire Cluverius du mot de *Bannomanna* en celui de *Baltia*, en ce qu'on ne voit pas bien si ce mot de *Bannomanna* doit se donner à la Scythie, ou seulement à une partie de cette région, *ante Scythiam quae appellatur Bannomanna,* ou bien à l'ile qui en était à une journée de navigation. Il est permis de croire néanmoins, que du mot *Baltia* est dérivé le nom de Baltique, et peut-être même celui de *Belt*, sans avoir besoin de supposer que les anciens aient donné particulièrement le nom de Baltia à l'ile *Codanonia*, qui était peut-être la Zélande de nos jours. Cluverius rejète encore le mot de *Basilia,* dans l'opinion où il est, qu'avant Pline les écrits de Pithéas avaient été corrigés, et que les copistes avaient bien pu mettre par erreur le mot de *Basilia* à la place de celui de *Baltia.* On pourrait observer encore à ce sujet, que ces iles étant en grand nombre, quoique souvent confondues en une seule, il serait possible que les navigateurs grecs aient trouvé dans quelques-unes un roi, et qu'ils lui aient donné le nom de *Basilia*; on est même fondé à former cette conjecture d'après Tacite, qui dit que, par suite des expéditions militaires des Romains, on avait connu de son tems plusieurs nations et plusieurs rois de ces régions *nuper cognitis quibusdam gentibus ac regibus.* Du reste il est indifférent de savoir, si depuis l'ile *Baltia*, à laquelle Xénophon de Lampsaque a peut-être été le premier à donner ce nom, tout le golfe *Codanum*, ou la mer de Suède s'appelait Baltique, comme l'ont cru Albert Cranzius et Ortelius: ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de Baltique n'a été reçu ou au moins généralement adopté que dans le moyen âge, et précisément à l'époque où vivaient Elmold et Adam de Brême.

Finningie. *Ile de Tilé.*

Quant à l'ile à laquelle Pline à donné le nom de *Finningie*, et qui, de son tems, passait pour être aussi grande que la Scandinavie, Cluverius est d'avis qu'elle se trouvait entre la Scandinavie même et le pays des Vénèdes, et que c'était la presqu'ile connue aujourd'hui sous les noms de Finlande, de Bothnie orientale et de

Corellie: ce qui n'est pas moins admissible, que la substitution qu'il fait du mot de *Finningie* à celui d'*Eningie*, qu'on trouve dans quelques éditions. Il existe plusieurs monumens historique, qui prouvent que toute cette presqu'ile fut habitée par les *Finnes*, de qui elle a peut-être pris son nom dès les tems les plus reculés: observation qui nous conduit naturellement à parler des anciens habitans de la Scandinavie. Il importe toutefois de remarquer ici, que Procope a compris toute la Scandinavie, ou au moins la Norvège, la Laponie et la Suède sous le nom de *Thulé* ou *Tilé*: erreur d'après laquelle Ortelius a prétendu, que cette ile était la même que la Scandinavie de Pline et la Scandie de Ptolomée; mais le contraire est prouvé par le témoignage même de ces deux anciens écrivains, et Pomponius Mela nous représente distinctement l'ile de *Tilé* comme opposée au pays des Belges, tandis que Pline, qui fait de la Scandinavie une partie ou une ile de la Germanie, distingue formellement dans son deuxième livre la Germanie et ses iles, de celle de *Tilé*, qu'il regarde comme la dernière terre: *ultima omnium, quae memorantur, Thule.*

Habitans de la Scandinavie.

Teutons, Danes, Scritofinnes, Svéons, Sitons Goths etc.

Cluverius parle au long des iles inférieures de l'Océan septentrional ou germanique, qui se trouvent entre *Tilé* et la Germanie elle-même, de même que des iles du golfe *Codanum* ou de la Baltique, qui étaient habitées par les Teutons, les *Godani* ou *Codani*, les *Dani* ou les Danois. Nous ne pensons cependant pas admettre avec lui, que les premiers aient pris leur nom de celui de la divinité même, c'est-à-dire de *Theut* et de *God*, ni que du nom des Teutons, appelés on ne saurait dire à quelle époque *The Danon*, les Latins aient formé, par l'omission de la première particelle, celui de Danois. Il est bien vrai que la dénomination de *Dani* est la plus ancienne que nous offrent les monumens historiques: car on la trouve dans Procope et dans Jornandès avant le sixième siècle, puis dans Eginard, dans Elmold et autres. Jornandès donne à un même peuple les noms de *Dani* et de *Teuti*, et à une autre nation celui de *Svetoni* et de *Svetidi.* Ptolomée désigne généralement les iles *Daniques* ou *Danoises* sous le nom de *Scandies* ou *Scandinaves*, qu'il met au nombre de trois, tandis que Jornandès plaçait les *Dani* dans l'ile *Scanzia.* Eginard s'est expliqué plus clairement en plaçant dans le golfe *Codanum* plusieurs iles, auxquelles il donne pour habitans divers peuples, tels que les Danes, les Svions et la nation dite des Normans, qui habitait les contrées septentrionales et les

îles voisines, tandis que vers le midi se trouvaient les Sclaves, les Aistes et autres peuples.

Peuples scandinaves.

Pour ce qui est des peuples de la Scandinavie, Tacite fait mention des Svéons ou Svions, et des Sitons que Cluverius, sur le témoignage de ce seul écrivain, croit être deux peuples d'origine svévique: c'est pour cela que quelques-uns ont donné aux Sitons la Norvège, avec le Finmark et la Scrifinnie, et aux Svions la Laponie, la Biarmie, la Bothnie occidentale, la Svédie et la Gutie avec quelques parties du royaume Danique, tous ces peuples étant désignés sous le nom de *Svéons* par Eginard, par Elmold et par Adam de Brème. Eginard nous montre néanmoins comme réunis les Danes et les Svéons appelés alors Normans: opinion rejetée par Cluverius, qui nie que les Svéons fussent les Normans. Ces peuples ont été indistinctement désignés par les Latins sous le nom de Svéons ou Svions, puis sous celui de *Svethi* et *Svedi*, quoiqu'au rapport de Tacite, les Svions ne formassent pas seulement un seul peuple, mais plusieurs nations réunies en une seule. Pline, comme nous l'avons observé dès le commencement, place dans la Scandinavie les *Ellevions* ou *Illevions*; et l'on ne peut rejeter entièrement l'opinion d'Adrien Junius qui croit, le texte de Tacite à la main, que le nom de *Svions* doit être mis dans Pline à la place de celui d'*Illevions*, et cela sans avoir égard aux *Lévons*, peuples que Ptolomée place dans la plus grande des iles Scandies, et qui pourraient être les Illevions de Pline. Au dessus de ces derniers habitaient les *Gutes*, dont Jornandès et autres écrivains font descendre les Goths, qu'ils croient établis dans les Iles Scandinaves avant les tems d'Hercule et de la guerre de Troie; et en effet Procope emploie le mot de Goths, et le pays qu'ils habitaient porte encore aujourd'hui le nom de *Gothie.* Ptolomée place aussi dans ces iles les *Firèes*, nom dont on trouve encore la trace dans le mot vulgaire de *Fiering,* tandis qu'on ne peut rien dire des *Cadins* et des *Favons* cités par le même géographe. Les *Lupions* mentionnés dans la *Table Itinéraire*, qui pourraient être les *Lévons* cités par d'autres écrivains, semblent offrir à Cluverius quelques traits de ressemblance avec les noms de *Loppi*, de *Lapper* et de *Lappen*, ou *Lapons*, qui ont été donnés à quelques peuples limitrophes des Finnes, savoir; le premier par les Russes, le second par les Suédois, les Danois et les Norvégiens, et le troisième par les Allemands; et ce n'est pas sans raison non plus que cet écrivain croit que cette nation fût

aussi comprise autrefois sous le nom de Svéons. L'antiquité a connu également les noms des *Scritofinnes* ou *Scricfinnes*, qu'Adam de Brème plaçait sur les confins des Svéons et des Normans, mais pourtant sur la plage du nord. Jornandès avait déjà supposé que les *Scretofennes*, comme il les appelle, habitaient l'île Scanzie, en ajoutant qu'ils ne fesaient point usage de froment ni autres grains pour leur subsistance, mais qu'ils vivaient de la chair des bêtes féroces et des oiseaux; et l'on trouve encore aujourd'hui sur les confins de la Laponie et du pays des *Scritofinnes* un lac, dit le lac blanc, extrêmement abondant en poisson et en oiseaux acquatiques, et dont l'historien des Goths a fait mal à propos un marais. Paul Diacre a aussi parlé des *Scitofinnes*, mais il s'est trompé en les plaçant dans le Finmark, peut-être pour les avoir confondus avec les Finnes qui habitaient cette province; ils étaient bien à la vérité de la race des *Fennes* ou des *Finnes*, mais ils formaient un peuple séparé. Procope leur a donné le nom de *Scritifinnes*, et ils ont été désignés sous ceux de *Scredevindes* et de *Scredevindons* dans les diplômes impériaux des siècles postérieurs. Les anciens écrivains ne nous disent autre chose des Sitons, sinon qu'ils étaient nombreux, et qu'ils avaient succédé aux Svions; et quant aux Finnes dont Paul Diacre a souvent confondu le nom avec celui des *Scritofinnes*, on trouve dans cet écrivain que, dès les tems les plus reculés, ils habitaient le Finmark, qui fait aujourd'hui partie de la Norvège. Nous ne voulons pas omettre d'observer ici, qu'il parle des neiges perpétuelles dont cette région est couverte, même pendant l'été, de l'usage où étaient les habitans de manger la chair crue des animaux, et de se vêtir de leurs peaux, ainsi que de l'existence d'un animal assez fréquent dans ces régions, lequel ne différait pas beaucoup du cerf, et qui était sans doute l'élan ou cerf du nord. Cluverius pense que les *Finnes* ou *Scritofinnes* étaient soumis aux *Sitons*: ce qui serait difficile à prouver d'après le peu de mots qu'en dit Tacite, qui, dans l'ordre de son discours, les fait succéder aux *Svions*. On admettrait plus aisément que les *Sitons* n'étaient autre chose que les peuples, dont Eginard et les historiens Normans postérieurs ont fait mention, quoique pourtant il ne soit pas vrai que le mot allemand *Normender*, équivale au mot latin *Norvagii* ou *Norvegii*. On pourrait seulement trouver quelqu'analogie, comme nous l'avons déjà observé, entre le nom de Norège, anciennement *Norrige* ou *Norge*, et le *Nerigon*

de Pline, dont le Cosmographe Grec inconsidérément fait le mot *Norique*.

Obscurité de l'histoire de ces peuples.

De quelque race néanmoins que fussent les habitans de la Scandinavie, et sous quelque dénomination qu'ils fussent connus dans les anciens tems, il est certain que l'histoire ne nous a transmis aucun renseignement à leur égard; qu'on ne sait rien de leur état politique, de leur religion ni de leurs mœurs dans les siècles antérieurs à la chute de l'empire romain, et que les notions que nous en avons depuis le IV.ᵉ ou le V.ᵉ siècle de l'ère vulgaire jusqu'au XII.ᵉ, sont mêlées de tant de fables et enveloppées d'une telle obscurité dans les traditions, les légendes et les poésies d'où elles nous viennent, qu'il n'en peut résulter aucune vérité historique relativement à ce premier période, et fort peu d'éclaircissemens par rapport au second. D'après cela, on ne comprend pas comment quelques écrivains modernes ont pu supposer qu'il n'existait dans la Scandinavie qu'une seule nation, qui néanmoins était divisée en un grand nombre de tribus, ni sur quel fondement ils ont imaginé que les chefs de ces tribus prenaient le nom de rois, sur lequel d'autres se sont crus en droit de disputer s'il équivalait à celui de *juge*, ou plutôt de *chef militaire*. Les anciens écrits ne nous offrent à cet égard d'autre renseignement, que celui que nous avons déjà remarqué dans ce passage de Tacite où il est dit, que la guerre fit connaître quelques populations et quelques rois de ces régions lointaines. Il n'y a donc rien que d'imaginaire dans tout ce que les auteurs modernes ont rapporté de ces prétendus rois, savoir; qu'ils furent en proie à des dissensions qui se terminaient par le duel ou par la guerre, que les vaincus furent assujétis par les vainqueurs, et que c'est de là que viennent les divisions qu'on voit régner encore dans plusieurs de ces contrées. Il est aisé de voir que ces écrivains ont jugé de l'état des anciens habitans de la Scandinavie, d'après les relations qui en ont été faites dans des tems postérieurs, c'est-à-dire durant la seconde époque que nous avons indiquée, ou tout au moins qu'ils ont déduit les conjectures qu'ils en ont portées, des évènemens postérieurs à la chute de l'empire romain. Qu'il nous soit permis d'ajouter à toutes ces considérations l'opinion de quelques grands hommes, qui, d'après des observations astronomiques et des faits relatifs à l'histoire du globe fondée sur l'étude de la nature, sont d'avis qu'il fut un tems où les parties de notre globe, qu'un froid excessif rend presqu'inha-

bitables, jouirent d'un climat tempéré, et qui pour cette raison en font le premier berceau de la civilisation et des connaissances humaines, et croient y apercevoir le premier modèle du gouvernement politique, en un mot l'*Atlantide* de Platon, sur laquelle on peut voir les lettres du savant et infortuné Bailly. Cette opinion ferait par conséquent remonter à une date encore bien plus ancienne l'histoire des regions septentrionales et de la Scandinavie; et bien qu'on ne puisse la regarder que comme une hypothèse ingénieuse et hardie, on n'en est pas moins forcé de convenir, que la grande quantité d'os d'éléphans et autres animaux des pays chauds qui ont été trouvés dans ces régions, et jusque dans la Sibérie, est pour le moins un phénomène propre à faire présumer avec raison que la température pût en être très-modérée à une époque bien reculée, et que par conséquent leurs habitans fussent arrivés à un très-haut degré de civilisation et de prospérité.

Importance de cette histoire. Mythologie mêlée avec elle. Lettres runiques non magiques.

Il nous importerait donc infiniment d'avoir des renseignemens précis sur ces tems reculés, non seulement pour confirmer ou détruire cette hypothèse, mais encore pour pouvoir nous éclairer sur l'origine de ces anciens peuples, qui firent diverses irruptions jusque dans les parties centrales de l'Europe, qui renversèrent enfin le colosse formidable de la puissance romaine, et qui, sous le nom de Goths ou Westrogots, de Normans, Westmans ou Ostmans, parcoururent toutes les mers sur de frêles navires, portèrent la terreur, le ravage et la mort jusque sur les plages les plus éloignées, et soumirent à un joug de fer tous les pays environnans. Cette idée d'antiquité a tellement exalté l'imagination des écrivains du nord, que quelques-uns d'eux ont prétendu répondre par cela seul, ou à l'aide des pierres runiques, à tous ceux qui osaient mettre seulement en doute, que les Goths qui ont envahi l'Europe méridionale fussent sortis de la Suède. Mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il n'existe aucun monument qui atteste la grandeur supposée de ces anciens peuples, et les auteurs classiques de l'antiquité ne font mention que de l'existence de quelques nations et de quelques rois indiqués par Tacite, de l'immense étendue d'une ile ou de plusieurs iles généralement reconnue par eux, et de la nombreuse population d'une seule de ces nations citée par Pline, laquelle occupait cinq cents villages dans une partie de cette ile ou péninsule où elle était. L'histoire des tems postérieurs n'est guères qu'un tissu de fa-

bles, dont s'est formée la mythologie des peuples du nord, qui peut à juste titre passer pour une des plus riches. Si la fable a été regardée par plusieurs écrivains comme le berceau de l'histoire relativement aux anciens peuples qui nous sont connus, et qui, en divinisant leurs fondateurs ou leurs premiers héros, ont néanmoins rejeté de leur histoire positive les récits fabuleux dont le sujet se perdait dans la nuit des tems, on ne peut pas en dire autant à l'égard des Scandinaves, en ce que leur histoire est entièrement confondue avec la fable, qu'aucune période n'y est distinguée, et que les traditions mythologiques y sont amalgamées avec des faits postérieurs même au XII.ᵉ siècle. Peut-être faudrait-il chercher la raison de cette différence dans l'imparfaite civilisation de ce peuple, dans la vie presque sauvage à laquelle le condamnait la rigidité du climat qu'il habitait, ou bien encore dans ses guerres sanglantes, dans ses émigrations et dans ses funestes rivalités. Du reste les héros scandinaves dont il nous est parvenu quelque notion, ne se distinguèrent jamais que par leurs rapines, leurs pirateries et leurs cruautés; ils obtinrent dans les chants de leurs poètes les honneurs de l'apothéose, et il ne nous est resté d'autres monumens de leur gloire que de grands amas de pierre, et souvent des blocs grossièrement posés les uns sur les autres, où l'on aperçoit rarement quelqu'inscription, qu'on a eu bien de la peine à déchiffrer dans des tems postérieurs, et dont il est plus difficile encore d'entendre le sens. Ce n'est pas à dire pour cela cependant, comme l'ont prétendu quelques écrivains modernes, que ces caractères appartinssent à la magie, dans laquelle les Scandinaves passaient pour être très-versés. Il est bien vrai que, dans l'*Edda*, il est fait mention de plusieurs effets magiques; mais aussi on a quelquefois mal entendu le mot *Saga*, qui, dans la langue de ce peuple, signifiait récit, chant ou chapitre, et avait par conséquent un tout autre sens chez les Latins. Du reste l'*Edda* ne prouve pas que les caractères runiques servissent à la magie; et s'ils y sont désignés comme très-grands et très-puissans, et comme usités par Odin, qui y est cité sous ce nom parmi les dieux, et sous ceux de *Daim* parmi les pasteurs, de *Dualim* parmi les nains, d'*Asvin* parmi les géans etc., ce n'est que pour indiquer que ce livre renfermait tous les mystères de la mythologie des Scandinaves. De ce nombre sont, toutes ces histoires plus ou moins bizarres de la fille d'un roi, laquelle était d'une rare beauté, et devait épouser celui qui aurait tué deux terribles dragons, à la garde desquels elle était

confiée; ces prodiges étonnans opérés par Odin, en vertu d'un pouvoir divin, et non par effet d'enchantemens; ces géans qui habitaient anciennement la Scandinavie, et les dimensions colossales de leurs membres : histoires qu'on trouve répétées par Deuter, par Olas Magnus et autres, qui ont rapporté comme monumens ou comme preuves authentiques d'enchantemens tout ce qu'ils ont trouvé dans l'*Edda*.

Précis de l'histoire scandinave. Origines incertaines. Odin. Géans.

Laissant de côté ces écrivains peu éclairés, et avec eux Messenius, le grammairien Saxon et autres de la même époque, nous observerons qu'Arna Magneus, Puffendorf, Torphœus, Mallet et Sturleson, ont tiré avec beaucoup de peine quelques vérités de cet amas de fables; mais ils ont laissé encore beaucoup d'obscurité dans la chronologie; ils n'ont pas toujours distingué, dans ces matériaux informes le vrai du fabuleux; ils n'en ont pas fait usage de manière à en tirer des éclaircissemens pour l'histoire, et ils ont même laissé le lecteur dans le doute entre ce qui peut être classé parmi les faits historiques, et ce qui ne peut être regardé que comme une hypothèse mythologique. Il ne servirait à rien de diviser, comme d'autres l'ont fait, l'histoire scandinave en plusieurs périodes, à cause de l'impossibilité qu'il y aurait à séparer la première période ou celle de l'idolâtrie, de la seconde qui fut l'époque de l'introduction du christianisme dans cette région, et attendu encore, que, depuis lors, les traditions fabuleuses et les caractères runiques furent conservés, que le culte d'Odin ne céda qu'avec peine à la nouvelle religion, et que la continuité de la barbarie prolongea encore la croyance aux fables, aux sortilèges et aux songes, ainsi que l'amour du merveilleux si dangereux pour l'histoire. Malgré la difficulté de l'entreprise, nous allons essayer de donner un précis de l'histoire scandinave proprement dite; et parmi les fables qui y sont mêlées, nous ne ferons mention que de celles qui s'y rattachent par quelqu'évènement, et qui peuvent être mises en parallèle avec les mythologies des autres peuples : ce qui nous conduira ensuite à entrer dans la description des mœurs des peuples et des états, auxquels la division de la Scandinavie a donné naissance.

Il serait oiseux de chercher avec Rudbeck et Puffendorf l'origine des premiers habitans de cette région parmi les petits-fils de Noé, ou parmi cette multitude d'hommes des premiers tems, qui, après s'être divisés au pied de la fameuse tour de Babel par le lan-

gage, et peut-être par les sentimens et les mœurs, se dispersèrent par toute la terre, et formèrent la tige des premières populations qui l'ont habitée. Les différentes histoires des peuples qui offrent des rapports avec les anciennes mythologies, commencent toutes par des dieux ou des demi-dieux, qui nous sont représentés comme des êtres auxquelles les nations sont redevables de leur existence, ou au moins de leur civilisation: et telle est aussi l'origine de la mythologie et de l'histoire des Scandinaves. Fesant donc abstraction des traditions vagues qui nous sont parvenues sur un certain *Thor*, qui s'était acquis une grande puissance aux environs du golfe de Bothnie; sur *Gor* et sur *Nor* ses fils, dont le premier aurait conquis tout le pays compris entre l'Océan, le Dovrefield et les Alpes Dovrines, et le second toutes les iles scandinaves; sur un Eric, ancien roi de Suède, qui aurait envoyé en Dannemarck une colonie pour peupler cette contrée; enfin sur un *Osten*, autre roi de Suède, qui aurait succédé à Thor, et contraint les Norvégiens à prêter hommage à un chien, nous nous bornerons à observer que, selon d'anciennes chroniques, le chef d'une tribu, dite des *Azar*, qui vivait sur les bords du Tanaïs, effrayé de l'agrandissement de la puissance romaine en Asie, se retira dans la grande péninsule scandinave; que frappé de la situation d'une vallée, qu'on croit être l'Upland actuel, il en chassa les anciens habitans et s'y établit, et que ce chef se nommait Odin, que quelques écrivains croient néanmoins avoir été la divinité la plus révérée des Scandinaves avant cette époque. Nous avons déjà vu, dans le traité du costume des Germains, que plusieurs Odins avaient été adorés dans le nord. Celui d'entre eux qui eut l'adresse de faire croire à ses compatriotes, que l'âme du premier Odin était passée en lui, et par conséquent de s'ériger en dieu à leurs yeux, fut aussi celui qui leur donna un gouvernement et des institutions civiles, militaires et religieuses conformes à leur caractère et à leur état. La supériorité de ses lumières attestée par toutes ces institutions leur fit croire aisément, que toutes ses actions étaient des œuvres de magie et de sortilèges. Nous ne parlerons donc pas des corbeaux qu'il tenait pour conseillers, et qu'on trouve attribués quelquefois dans la mythologie des Grecs à Minerve et à Apollon, ni d'un navire merveilleux qu'il portait plié comme un linge dans sa poche, et qu'il déployait sur les ondes toutes les fois qu'il voulait voyager sur mer, figure emblématique dans laquelle on reconnaît quelque ressemblance avec l'Iris des

Grecs, non plus que de la faculté qu'on lui supposait, comme à un autre Protée, de prendre diverses formes. Nous dirons plutôt qu'il sut maintenir constamment l'union parmi ces tribus guerrières, qui auparavant étaient toujours divisées entre elles; qu'il institua des fêtes qui avaient pour but l'affermissement de cette union; que la principale force de l'état consistait dans celles des armes, et qu'il institua des sacrifices en l'honneur de la Fortune, la plus importante des divinités pour ces peuples; qu'il imagina un lieu de récompenses et un autre de châtimens, c'est-à-dire un paradis et un enfer après la mort, comme un moyen d'augmenter le mépris de la vie dans des hommes qui en fesaient déjà si peu de cas; que, dans la vue de constituer comme organe de la volonté divine, une autorité illimitée, il réunit dans une seule personne les attributions de la souveraineté et du sacerdoce; qu'il confia l'administration de la justice à des hommes choisis par le peuple parmi les plus sages et les plus éclairés, et voulut que les jugemens fussent prononcés en public, enfin que pour conserver dans la race scandinave les formes gigantesques qu'on a cru lui être propres, il porta la sollicitude jusqu'à défendre le mariage aux jeunes gens, avant que leur aptitude physique à cet état eût été reconnue. A propos des géans de la Scandinavie, dont *Olas Magnus* nous a donné une description détaillée, nous observerons que toutes les nations se vantent d'avoir eu dans leurs commencemens de ces êtres extraordinaires, qui n'étaient probablement que des hommes d'une force et d'une valeur surnaturelles, capables d'entreprendre les plus grandes choses et de résister aux plus rudes fatigues, et auxquels on a attribué pour tous ces titres des formes physiques au dessus des proportions ordinaires. On rapporte en dernier lieu que, vers la fin de ses jours, Odin se montra avec des affections propres à l'humanité: car, après avoir maintenu parmi ses peuples l'union qui fesait leur force, il partagea l'empire qu'il avait fondé entre ses enfans, ses parens et ses amis, et donna, savoir; à l'ainé des premiers appelé *Séming*, la Norvège; au second, nommé *Skiold* la Gothie, la Sélande et autres iles; à *Heimdal* son parent le Dannemarck, et enfin la Suède à son ami Niord, qu'on suppose avoir été nommé par lui roi d'Upsal, nom qui fut donné dans la suite aux rois de Suède jusqu'à l'an 1008. Mais ce vieillard vénérable n'avait pas renoncé pour cela à l'idée de son apothéose: car ayant rassemblé autour de lui ses principaux guerriers, il leur dit que le moment était venu pour lui de passer dans son Valhall

ou paradis, où le rejoindraient ensuite tous ceux qui auraient généreusement sacrifié leur vie, puis il se donna la mort. Il lui fut élevé un temple dont on reconnaît encore quelque vestige dans l'église d'un village, qui est à peu de distance d'Upsal.

Continuation. Formation de divers royaumes dans la Scandinavie. Guerres et autres faits.

Si l'on pouvait regarder comme véritables les faits rapportés dans les anciennes chroniques, et énoncés dans quelques chapîtres de l'Edda, il paraîtrait que les premiers états créés par Odin dans la Scandinavie s'étant affaiblis peu à peu, l'ambition suscita des discordes, à la suite desquelles cette région fut subdivisée en plusieurs autres petits états, qui furent comme la proie des vainqueurs, et pour eux un moyen de s'arroger le titre et les prérogatives de l'autorité royale. De là ces divers souverains dont les noms nous sont parvenus, tels que, Unrig roi de la Scanie, qui entreprit la conquête des provinces de l'Halland; Umblo roi d'Upsal, qui subjugua la péninsule cimbrique, où il fit régner son fils Dan Mikillati, qui, par son mariage avec Olufa, fille du roi de Sélande, réunit encore cette province à son royaume; Freyer, qui régna on ne sait guères en quel lieu, mais auquel les Scandinaves décernèrent les honneurs de l'apothéose; Donalder ou Donald, roi d'Upsal, que son peuple sacrifia aux dieux dans une affreuse disette, sacrifice dont on trouve d'autres exemples dans les anciennes mythologies; Sigtruc, autre roi d'Upsal; Gram, qui régna en même tems dans le Dannemarck, et enfin Suibdager, qui fesait sa résidence à Drontheim en Norvège. Nous ne parlerons pas des guerres sanglantes que se firent Gram et Sigtruc, pour le refus fait par le second au premier de lui donner sa fille Groa en mariage; ni de la mort de Sigtruc, qui fut tué par Gram, lequel épousa ensuite Groa, les mains encore teintes du sang de son père; ni du sort de celle-ci que son époux abandonna, pour demander au roi de Finlande sa fille Sigua, que ce prince lui refusa pour l'accorder à Eric roi de Saxe; ni enfin de la fureur de Gram, qui s'étant rendu au banquet nuptial, massacra l'époux, le père et les convives, et enleva la nouvelle épouse, après quoi il marcha contre Suibdager, roi de Norvège, qui voulant venger la mort de Sigtruc son parent, fut tué par lui, et laissa ainsi le vainqueur maître du Dannemarck et de la Suède, et peut-être de tous les pays compris alors sous le nom de Scandinavie. Nous ne dirons rien non plus d'Adding, fils de Gram, jeune homme renommé pour sa valeur et ses grandes actions, qui le firent surnommer le magicien, et duquel on raconte

qu'il vengea la mort de son père en tuant dans un combat naval Suibdager, puis Uffo son successeur: après quoi les Suédois élurent pour leur roi Unding frère du défunt, lequel se lia d'une amitié si étroite avec Adding, qu'ils jurèrent tous deux de se tuer, dès que l'un d'eux apprendrait la mort de l'autre. Quelques écrivains rapportent que, trompé par la nouvelle de la mort de son ami, qu'on disait être tombé sous le fer d'une de ses filles nommée Uluida, Unding, pour maintenir son serment, se noya dans un tonneau de quelque liqueur spiritueuse, qui, sans doute, avait beaucoup d'attrait pour ces peuples, et qu'à cette nouvelle Adding voulut se donner une mort moins douce en s'étranglant. Les chroniques citées plus haut font encore mention de Froton, fils d'Adding, guerrier non moins ambitieux que vaillant, mais qui n'eut point la magnanimité de sa sœur nommée Suanvita. Sur le seul bruit de la beauté et des vertus de Regner, fils d'Unding, auquel une marâtre avide voulait ravir le sceptre, Suanvita résolut d'en faire son époux et de le remettre sur le trône. Après avoir erré long-tems par les montagnes, les forêts et les déserts pour le trouver, elle le reconnut enfin sous un habillement de berger; et, ranimant en lui le desir de régner, elle força par son habileté et par sa valeur l'injuste marâtre à lui abandonner la souveraineté: ce qui a fourni dans la suite aux Scaldes ou poètes scandinaves un sujet fécond de romans et de poésies. Suanvita ne borna point-là ses exploits; elle défendit encore le royaume d'Upsal, contre son frère Froton, et l'ayant fait prisonnier, elle lui rendit la liberté, dont il ne tarda pas à abuser en renouvellant la guerre, qui pour cette fois lui fut fatale. Regner étant mort après un règne long et paisible, Suanvita son épouse, pour ne point lui survivre, se tua elle-même, et s'acquit par là une grande renommée parmi les peuples du nord, pour avoir fini ses jours à l'exemple d'Odin. Regner n'ayant pas laissé d'enfans; Aldan, roi de Dannemarck, envahit ses états: ce guerrier joignait à une grande force beaucoup d'audace et de cruauté, et toutes les entreprises qu'on raconte de lui sont marquées par le sang et le carnage. Sivald, dernier rejeton des rois d'Upsal, provoqua en duel Aldam comme usurpateur, ainsi que ses sept fils comme étant tous du même sang. Aldan accepta le défi, mais il fut terrassé lui et ses fils par le vaillant Sivald. On raconte encore de ce dernier, qu'il triompha en Norvège d'un géant, ou plutôt d'un guerrier fameux par sa force et par sa valeur, nommé Grim, qui avait défié en duel

Arald roi de Dannemarck, pour obtenir en mariage Torilda fille de ce prince, qui l'accorda ensuite à Sivald. Aldan a donné aussi matière à un grand nombre de poésies scandinaves: quelques critiques modernes ont même supposé qu'il y avait eu plusieurs héros de ce nom, et que les historiens avaient attribué à un seul les exploits de tous les autres.

Continuation. Histoire d'Avilda, de Froton III, ou VII. roi de Dannemarck.

Sivald, roi des Goths, eut une fille nommée Alvida, célèbre par sa beauté ainsi que par son extrême pudeur, qui lui fesait dérober sous un voile épais son visage aux regards des hommes. Nous ne rapporterons point l'histoire fabuleuse des deux dragons nés d'œufs monstrueux, que le père d'Avilda avait trouvés à la chasse: dragons qui dévoraient un bœuf par jour; qui, terribles à tout autre, étaient traitables pour elle seule, et qui en croissant commencèrent à exhaler un souffle mortel, dont tout le pays fut infecté. Nous ne dirons rien non plus des exploits d'Alfon, fils de Sigard roi de Dannemarck, qui tua ces deux dragons et obtint la main d'Avilda pour récompense; ni de la fuite d'Avilda, qui, après avoir souhaité puis rejeté ce mariage, s'enfuit et disparut habillée en homme avec ses compagnes, jalouses comme elles de garder le célibat, et fut retrouvée par Alfon sur un navire de corsaires qu'elle commandait, et dont tout l'équipage fut massacré par ce guerrier; ni enfin des prodiges de valeur opérés par ce même Alfon, depuis son mariage avec Avilda jusqu'au moment où il fut tué par un corsaire irlandais nommé Agabert, lequel étant devenu l'amant de Sigua, sœur du premier, et parvenu à la séduire sous un habit de femme, fut pendu par ordre du père devant la porte de cette dernière, qui se pendit elle-même de désespoir, ou, selon d'autres, mit le feu à la maison et se précipita dans les flammes. On croirait pouvoir reconnaître, dans les deux dragons dont il vient d'être parlé, un emblême des vertus austères et de la mélancolie d'Avilda, qui, pour ne pas céder aux charmes séduisans du vainqueur des monstres, reprit sa première fierté et se mit à errer par terre et par mer, jusqu'à ce que le sort, avec l'aide des conseils de la prudence, les unît d'un nœud indissoluble. De cette manière on fait disparaître les prodiges et les récits fabuleux, mais quelle histoire reste-t-il? Il n'y a plus d'ordre chronologique dans les faits ni dans les règnes des souverains, plus de distinction dans les évènemens particuliers à chaque pays, plus de liaison dans leur suite, plus d'indication même partielle, qui fasse connaître d'une manière précise

les tems et les lieux. On peut en dire autant des relations qu'on a au sujet d'un Froton, troisième ou septième roi de Dannemarck, qui, pour avoir fait la conquête de la Norvège, porté la guerre en Russie avec des succès variés, subjugué la Suède qu'il céda ensuite à son ami Eric, rendu tributaires les Bretons, et leur avoir donné de sages lois, dont une punissait le vol avec beaucoup de sévérité, fut appelé l'Auguste du nord, sans doute par les écrivains postérieurs, puisqu'étant mort vers la fin du VI.e siècle, il ne pouvait y avoir que fort peu de Scandinaves, qui eussent quelqu'idée d'Auguste. Il mourut d'un coup de corne de vache, et cet animal fut aussitôt transformé en sorcière dans les légendes du pays : sur quoi il a été inventé d'autres fables, et fait par les modernes des allégories, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici. Nous observerons néanmoins que le nombre des Scaldes, qui étaient des Bardes ou des poètes scandinaves, étant déjà considérable à cette époque, on proposa un prix, ou, comme d'autres la prétendent, on offrit le trône même à celui d'entre-eux qui aurait le mieux célébré dans ses vers les louanges de Froton. Le Dannemarck eut certainement avant cette époque une longue suite de rois, parmi lesquels il y eut plusieurs Frotons, et celui-ci est regardé par quelques-uns comme le troisième, et par d'autres comme le septième de ce nom. Et en effet, il est parlé dans les chroniques d'un autre Froton antérieur, non moins renommé aussi par sa prudence que par sa valeur, lequel fut vaincu et tué dans une bataille par certain Arald qui troublait le royaume, et était peut-être roi de quelque état voisin ; mais les historiens ne sont nullement d'accord entre eux sur le genre de sa mort : les uns disent qu'il fut brûlé dans son palais par les fils d'Arald, et que sa femme Illoïde périt écrasée sous les ruines en cherchant à se sauver des flammes ; les autres assurent qu'il fut tué par trahison dans un banquet, auquel il avait été invité par un roi saxon nommé Sverting, que Froton avait aussi vaincu, et ensuite traité généreusement.

Emigrations des Scandinaves. Destruction des petits princes dans la Suède. Introduction du christianisme. Piraterie. Formation des trois royaumes.

Mais si ce Froton ne mourut qu'au commencement du VI.e siècle, il avait déjà été fait une invasion en Bretagne par les Scandinaves, c'est-à-dire par les Angles, qui habitaient une partie du Dannemarck, et par les Saxons ou les habitans de la péninsule cimbrique, qui occupaient le Jutland et les duchés actuels de Holstein et de Sleswick. Dans le même siècle et à l'époque de la chute de l'empire romain, il sortit de la Scandinavie plusieurs hordes, qui

portèrent le ravage en Italie et dans les provinces voisines soumises auparavant à la puissance romaine; mais il ne nous est point parvenu de notions précises sur ces émigrations, non plus que sur ces essaims de barbares qui parcoururent une grande partie de l'Europe les armes à la main, attendu que le torrent, parti d'abord du fond du nord, alla toujours se grossissant de la réunion d'autres peuples sarmates, germains et slaves, de différentes mœurs, et qui, sous divers noms, se dirigeaient vers le midi pour y trouver un climat plus heureux: ce qui porta une étrange confusion jusque dans les noms et dans le langage de ces peuples, au point qu'il ne fut plus possible de reconnaître parmi eux ces Scandinaves qui avaient été les premiers peut-être à abandonner leur rigide climat, pour en aller chercher un plus tempéré et plus fertile. L'histoire des trois premiers siècles qui ont suivi la chute de l'empire romain est enveloppée d'épaisses ténèbres; mais il est notoire que vers le commencement du VIII.e siècle de notre ère, la Suède était partagée entre plusieurs petits princes, qui étaient plus ou moins indépendans du royaume d'Upsal, comme le furent dans la suite les premiers grands feudataires, dans les états des successeurs de Charlemagne. Que ces princes fussent, comme l'ont cru quelques-uns, des descendans d'Odin, ou qu'ils se fussent érigés eux-mêmes en souverains chacun dans son pays, il n'en est pas moins certain qu'Ingiald, ou, comme d'autres l'écrivent, Ingel, résolut de se defaire de ces petits tyrans, et de se rendre lui seul souverain de la Suède. On raconte qu'il était d'un naturel féroce, pour avoir été nourri de cœurs de loups dans son enfance, et qu'ayant invité tous ces petits rois à un banquet, lorsque tout le monde fut dans la joie, il fit mettre le feu au palais après en avoir fait fermer les portes et disposer des satellites tout alentour pour massacrer tous ceux des convives qui chercheraient à s'échapper: ce qui lui fit donner le surnom d'Illroda, qui signifie perfide. Attaqué ensuite lui-même dans sa demeure par quelques-uns de ces princes, qui n'étaient point venus à ce funeste banquet, et ne voyant aucun moyen de leur échapper, il mit lui-même le feu à l'édifice, et périt dans les flammes avec sa fille Asa, qu'on dit n'avoir été pas moins féroce que lui. Il ne se sauva de toute sa famille que son fils Olas, qui alla chercher une retraite dans le Vermelande où il fonda un royaume, après avoir éclairci par le feu les épaisses forêts qui couvraient ce pays, détruit les bêtes farouches et les reptiles venimeux dont il était infesté, et en avoir rendu le sol fer-

tile. Informés des avantages que leur offrait cette contrée, plusieurs Scandinaves allèrent s'y établir; et à la vue des travaux de l'agriculture qui leur étaient inconnus, et dont ils admiraient les heureux effets, ils imaginèrent, selon leur coutume, que ces changemens étaient l'ouvrage d'une vertu surnaturelle ou d'opérations magiques. L'accroissement rapide de la population occasionna bientôt une affreuse disette, qui fut regardée de même comme une marque de la colère des dieux contre Olas; et l'auteur de tant de merveilles, auquel on avait donné le surnom de *Troetelia,* c'est-à-dire d'*extirpateur* des bois fut sacrifié comme victime expiatoire en faveur de son peuple. Les historiens ne s'accordent pas tous néanmoins sur la cause de ce sacrifice, qui toutefois n'était pas nouveau alors dans la Scandinavie. Quelques-uns supposent même que la mort de ce roi arriva plus tard, c'est-à-dire à l'époque où l'évangile commençait à être prêché dans la ville d'Upsal; que ses sujets attribuèrent à son changement de religion la disette qui les affligeait, et que c'est pour cela qu'ils le sacrifièrent. Mais il est aisé de voir que ces historiens n'ont écouté en cela que le désir d'acquérir un martyr de plus à la religion chrétienne, et ce désir, s'il est permis de le trouver louable, les a même entraînés à altérer la chronologie aussi bien que la succession des anciens rois de Suède, parmi lesquels il s'en est trouvé peut-être plus d'un ayant le nom d'Olas, indépendamment de celui qui fut immolé à la colère des dieux. On raconte que la disette n'ayant point cessé ses ravages malgré ce sacrifice, il sortit de la Suède un grand nombre d'habitans, qui ayant passé la chaîne des monts Dovrins, allèrent s'établir dans la Norvège, laquelle, à l'exception du territoire de Drontheim, était encore un pays inculte et sans population. Alfdam, fils d'Olas, passa aussi, dit-on, avec eux dans cette contrée. Le peu de petits princes qui étaient restés en Suède après le carnage qu'en avait fait Ingiald, contre lequel ils avaient invoqué le secours des Danois, furent subjugués par ces auxiliaires, et Biorno roi de ces derniers étant monté sur le trône d'Upsal, ne forma de ces deux états puissans qu'un seul royaume. Les petits tyrans se trouvant ainsi dépouillés de tout, cherchèrent à se faire des ressources dans la piraterie, et c'est alors qu'on vit s'accroître prodigieusement le nombre de ces corsaires audacieux, qui poussèrent leurs pirateries jusques sur les côtes méridionales de l'Europe. Ce système de rapine dura jusqu'au tems de Charlemagne, qui voyant peut être le peu d'avantage qu'il y aurait à faire usage de la

force contre ces peuples guerriers, conçut le dessein d'adoucir la férocité de leur caractère, en introduisant parmi eux, à la place du culte de Thor et d'Odin, qui était tout martial, la religion du Christ qui ne respirait que la douceur et la paix. Ce fut alors que Charlemagne eut à combattre Gothric, roi de Dannemarck, guerrier d'un grand courage, qui régnait aussi en Suède, et qui avait pris la défense de Vitichinde, roi ou duc de la Saxe, et son beau-frère. Gothric vainquit plusieurs fois les Francs, mais au milieu de ses triomphes il périt de la main d'un de ses propres soldats, que le fils de Charlemagne avait peut-être gagné, et ce fut alors que le moine Ausgar fut envoyé dans la Scandinavie pour y prêcher la religion du Christ. On trouve dans quelques historiens la description de l'accueil brillant qui fut fait à cet apôtre du nord, à la rencontre duquel ils font même venir le roi Biorno, qui ne devait plus régner alors, s'il est vrai que Gothric eût déjà réuni sous son sceptre la Suède et le Dannemarck. D'autres prétendent au contraire que ce moine fut renvoyé du pays: toujours est-il certain, qu'il n'y fit pas un long séjour, et que plusieurs autres ecclésiastiques qui y vinrent après lui eurent à souffrir beaucoup de persécutions: ce qui ne permet guères de croire que cette première mission eut un grand succès. Il était bien difficile d'ailleurs de faire abandonner aux Scandinaves une religion aussi favorable que la leur à la violence, à la rapine et surtout à la piraterie, et de leur faire oublier le paradis de leurs Valkiries. Et en effet les choses restèrent dans le même état; et encore qu'il fût vrai que Biorno eût fait un bon accueil au moine Ausgard, il n'en serait pas moins certain que ce souverain ne suivit en aucune manière la nouvelle religion qu'on lui prêchait: car vers la fin de ses jours il s'adonna lui-même entièrement à la piraterie, et son fils Asmund abolit partout dans ses états le culte du Christ, et y rétablit l'idolâtrie. Les Scaldes continuèrent à célébrer dans leurs chants les actes de violence et de cruauté; et pourtant, malgré les éloges qu'ils en fesaient, les Scandinaves ne laissaient pas d'avoir des notions d'équité et de vertu, et l'on rendait hommage à la droiture de certain Stercater, habitant d'un pays de la grande-péninsule scandinave, qui, malgré la rudesse et la dureté de son caractère, montra le zèle le plus ardent pour la défense des opprimés, pour la punition des oppresseurs, et pour le maintien de l'ordre dans le mode d'élection et de succession au trône. Des historiens, amis du mer-

veilleux, ont fait également de ce guerrier un géant, auquel ils ont attribué des actions surnaturelles. Alfdan eut pour successeur en Norvège Arald I.er surnommé *aux beaux cheveux*, qui, par ses connaissances en législation et en politique, contribua à la fondation d'un grand royaume. L'établissement du système féodal est attribué au contraire dans cette région à un autre Olas roi de Suède, qui fit un partage des terres entre des particuliers pour qu'ils les cultivassent, en exigeant d'eux qu'ils suivissent le souverain à la guerre. On raconte de ce roi, qu'il se convertit à Ausgard dans une seconde mission que fit ce moine, et que s'étant refusé à l'intimation que lui fesait le peuple tourmenté de la famine, de manger de la viande de cheval dans un sacrifice qu'on offrait à Thor, il fut immolé devant l'autel même de ce dieu; mais comme il n'est pas à supposer que le premier Olas ait vécu assez long-tems pour pouvoir être confondu avec le second, il y aurait de la témérité à leur attribuer à l'un et à l'autre le même évènement. Emming, qui avait succédé à Gothric dans le royaume de Dannemarck, entra, dit-on, en négociation avec les fils de Charlemagne, et, sous Sivard, son successeur, cet état nous est représenté comme en proie à une guerre civile. Sivard eut pour fils Regner, surnommé *Lodbrok*, dont on raconte aussi des actions étonnantes, qui sont entremêlées de beaucoup de fables. On sait néanmoins positivement qu'il recouvra une partie de la Norvège. Il épousa une jeune héroïne, nommée Lodgarde, qu'il répudia ensuite, pour demander la main de Thora fille d'Arald, roi de Suède; et, pour la mériter, il tua, selon l'usage de ces tems là un ours féroce qui désolait le pays: l'habitude où il était de se couvrir de peaux de bêtes sauvages, lui fit donner le surnom de Lodbrok. Après la mort de son épouse il fit voile pour l'Angleterre, les Orcades et les Hébrides, et affermit par des prodiges de valeur la monarchie Danoise, dont il étendit en même tems les limites. Ayant passé ensuite en Norvège, il s'éprit d'amour pour une bergère qui gardait les chèvres, l'épousa et en eut beaucoup d'enfans: ce qui ne l'empêcha pas de continuer ses pirateries le long des côtes de la France et de l'Espagne, d'entrer dans le Méditerranée, et de porter la terreur de son nom jusqu'en Etrurie. Il fit même une excursion dans l'Hellespont, et de retour dans son royaume, il eut à lutter contre son fils Ubbon, qui, à l'aide d'Esbern roi des Goths, avait occupé le trône en son absence. La victoire le suivit aussi en Russie, et après avoir soutenu de nou-

velles guerres en Suède et en Norvège, il passa de nouveau en Bretagne, où il soumit un gros parti de rebelles. A son retour en Dannemarck, il trouva Arald devenu puissant à l'aide des secours que lui avaient prêtés quelques princes chrétiens, auxquels il avait promis d'embrasser l'évangile avec ses sujets, aussitôt qu'il aurait recouvré la possession paisible de ses états. Déjà les idoles avaient été renversées, et une église avait même été bâtie, lorsque Regner ayant remonté sur le trône rétablit le culte de Thor. Obligé, sur la fin de sa vie, de passer encore en Bretagne pour appaiser une nouvelle révolte, il tomba entre les mains des ennemis, qui le jetèrent dans une fosse pleine de serpens, où il mourut avec fermeté, non seulement sans laisser échapper une seule plainte, mais même en chantant un hymne de guerre qui se trouve inséré dans l'Edda, et dont on a donné la traduction en plusieurs langues. Néanmoins les Danois eurent depuis lors l'avantage sous la conduite d'un fils de Regner, appelé par quelques-uns Ivar, par d'autres Remold ou Vidferd, et connu encore sous d'autres noms, lequel devint dans la suite roi de Dannemerck. On ne raconte de ce roi aucune action glorieuse; mais on a encore des doutes au sujet d'un certain Ivar roi de Scanie, qui, selon quelques historiens, acquit par un mariage le Jutland, par les armes la Suède, par un artifice sordide les iles du Dannemarck, et s'empara de tous les pays voisins de la Baltique alors habités par les Wendes et par les Slaves, c'est-à-dire la Vestphalie et la Norvège: ce qui le fit comparer à cet énorme serpent marin, qui est représenté dans quelques endroits de l'Edda comme embrassant tout le continent. On ne sait guères ce qu'était cet Ivar, qui forma un grand empire dans la Scandinavie. A cette époque le culte catholique fesait de nouveaux progrès en Dannemarck; mais ce royaume fut enlevé au jeune Eric descendant de Regner par un usurpateur, qui, dans la crainte de ne pouvoir conserver, en dépit des grands et des principaux habitans, le sceptre qu'il avait usurpé, et voulant se rendre agréable au peuple, abandonna le christianisme qu'il avait embrassé lui-même, en persécuta les ministres avec fureur, et retablit l'idolâtrie. Se croyant ensuite affermi sur le trône, il voulut revenir à la foi pour s'attirer aussi la faveur des grands; mais le peuple lui ôta la vie avec le sceptre qu'il rendit à l'autre Eric. Effrayé de l'opposition du peuple au christianisme, ce dernier bannit de ses états le nouveau culte, en extermina les ministres, et remit en honneur les images de Thor;

mais devenu plus prudent dans la suite, il laissa à chacun de ses sujets la liberté de suivre le culte qu'il professait, et les Chrétiens, tranquilles sous son règne, ne furent plus troublés que sous celui de Gormo successeur de Froton, qui serait le VI.e de ce nom, si l'on pouvait regarder comme le troisième, le fameux guerrier ainsi nommé dont nous avons parlé plus haut. Ce Gormo occupa néanmoins le Jutland et les iles adjacentes, et agrandit considérablement la monarchie danoise. De son tems Arald régnait en Norvège, et Eric en Suède: ces deux souverains cherchaient également à étendre les limites de leurs états; et en effet le second parvint à y réunir la Finlande, le Vermeland, la Courlande, la Livonie et l'Estonie, malgré les montagnes, les forêts et les rivières qui les en séparaient, et il finit de détruire tous les petits tyrans qui montraient encore quelques idées de souveraineté dans certaines parties de la Scandinavie. Nous ajouterons ici à ce que nous avons déjà dit d'Arald, qu'il vint à bout d'étendre sa domination sur toute la Norvège: projet, à l'accomplissement duquel il avait été encouragé par Gida, fille d'un roi de l'Adaland, fameuse par sa beauté, laquelle ne consentait à devenir son épouse, que lorsqu'il serait devenu roi de Norvège, comme avaient fait Eric en Suède, et Gormo en Dannemarck. Ce qu'il y a de certain, c'est que d'abord il soumit par la force les provinces méridionales, qu'il ne se rendit maître de celles du nord qu'après de longs et rudes travaux, qu'il épousa Gida, et fut le fondateur de la première dynastie monarchique en Norvège. C'est de cette époque, c'est-à-dire de la fin du IX.e siècle, qu'on peut dire entièrement changé l'état politique de la Scandinavie, et que date l'origine des trois grands états qui se sont maintenus jusqu'à nos jours, malgré les tentatives faites à plusieurs reprises par les petits tyrans pour recouvrer leur autorité: tentatives qui ne leur réussirent point, et après lesquelles plusieurs d'entre eux allèrent augmenter le nombre des pirates, et entraînèrent dans leurs expéditions sur les pays du midi des populations entières, parmi lesquelles les Normans tiennent le premier rang.

Normans. Découverte de l'Islande. Faits postérieurs. Royaumes d'Olas, de Canut, de Magnus, d'Eric etc. Croisades.

L'histoire ne nous offre que fort peu de notions sur ces royaumes jusqu'au XIV.e siècle: nous dirons ici quelque chose de leurs héros et de l'origine des Normans. Un des petits rois de Norvège, qui s'étaient soumis à Arald et s'appelait Rogvold, avait un fils nommé Rollon, qui désirant signaler sa vaillance, arma un navire pour exercer la piraterie malgré les lois rendues par le nou-

veau souverain pour l'empêcher: non content de cela il ravagea une province qui était soumise à Arald, et fut enfin banni comme assassin. Ayant passé en Dannemarck avec tous ceux de ses partisans, auxquels déplaisait comme à lui la sévérité des lois de Gormo, il alla d'abord en Angleterre; mais intimidé par la puissance d'Alfred le grand, il feignit d'avoir eu dans un songe l'avis de se retirer de ce pays; et après avoir soutenu avec honneur plusieurs guerres dans la Belgique, il se dirigea vers les côtes de France, où il finit par étendre ses conquêtes et sa puissance, au point d'épouser la fille de Charles le Simple roi de ce royaume, et de s'ériger lui-même en souverain, sous le nom de Robert I.er, dans la partie qui a emprunté du nom de ces conquérans celui de Normandie, qu'elle porte encore aujourd'hui. C'étaient encore des sujets d'Arald que ces hardis navigateurs, dont les uns abordèrent aux iles de Ferroé, et les autres poussèrent même jusqu'en Islande. Nous observerons ici, au sujet de cette dernière ile, que si quelqu'Européen y aborda auparavant, comme il est dit dans les anciennes chroniques, ce ne put être que le Scandinave nommé Flok, qui était un descendant de Goa fille de Thor. Mais tout le monde sait combien ces récits sont équivoques et souvent contradictoires: ce qu'il y a de certain, c'est que deux chefs Norvégiens nommés Ingolf et Jorlef, fondèrent la première colonie qui s'établit dans l'Islande, et que cette ile n'a jamais cessé depuis de faire partie d'un royaume scandinave jusqu'à nos jours. Nous passerons rapidement sur les évènemens postérieurs, qui sont encore entremêlés de fables et de faits incroyables, et nous ne nous y arrêterons que pour en déduire quelques vérités historiques. Il paraît que sur la fin de ses jours, le grand Arald, fondateur du royaume de Norvège, s'abandonna aux douceurs d'une passion, qui énerve le courage des héros: telle est sans doute l'origine de ses infidélités, des fureurs jalouses de Gida son épouse, et de la naissance de divers bâtards entre lesquels le royaume fut partagé, sous l'obligation de rester soumis à Eric le fils ainé, à l'exclusion de l'un d'eux nommé Acon, qui se trouvait en Angleterre. Eric se montra extrêmement cruel, même envers ses frères; mais chassé du trône par Acon accouru de l'Angleterre, il fut obligé de se réfugier parmi les pirates des Orcades. Acon tenta d'introduire le christianisme en Norvège, mais le peuple s'y opposa. Il repoussa les attaques de Gunilde, femme d'Eric, que les historiens scandinaves donnent pour une magi-

cienne; mais il fut tué dans la mêlée par une flèche, ce qui permit à cette héroïne de placer sur le trône son fils Arald, qui régna sous son nom. Survint un autre Acon, fils d'un Grand auquel Gunilde avait ôté la vie, et qui ayant tué Arald dans une bataille lui succéda sur le trône. A cette époque l'établissement de la religion du Christ était puissamment favorisé par les souverains de la Scandinavie, qui la regardaient sans doute comme un moyen efficace d'affermir leur pouvoir, et de s'assurer la souveraineté: ce qu'Acon avait déjà tenté de faire en Norvège, comme nous l'avons vu plus haut. Dans le même tems Arald cherchait aussi à propager ce culte en Dannemarck, et Eric en Suède: ce dernier fut même victime de son zèle, et pourrait par conséquent être mis au rang des martyrs ; mais ces peuples encore farouches étaient trop attachés au culte de leurs pères , et sans vouloir entendre parler d'aucune innovation sur ce point , ils s'écriaient qu'il n'y avait pas de divinité plus grande que leurs dieux. L'expédition de Svénon, roi de Dannemarck, contre l'usurpateur Acon, les secours prêtés à ce dernier par les pirates sous les ordres de certain Sigvald, et la dispersion de leur flotte, nous conduisent à dire un mot d'une étrange république qui s'était formée alors dans la Scandinavie. Nous avons déjà observé que ces peuples avaient un penchant naturel pour la piraterie, qu'ils l'exerçaient sur leurs côtes , et que par l'effet des persécutions et des guerres civiles, les personnages les plus illustres et même les enfans des rois y prenaient part. Dans le X.e siècle, un fameux corsaire nommé Palmatok , homme intelligent et hardi, conçut le projet de donner à ces aventuriers une existence sociale, et d'en former une république. Il se fit donc élire pour leur chef, et les ayant rassemblés dans une des iles danoises, il les accoutuma à l'obéissance et à l'ordre, et fonda ainsi, au dire de Torphœus à Josbourg, dans la Vandalie, un petit état qui devint puissant et redoutable: quelques-uns ont même supposé que cet état obtint la protection du Dannemarck, ou même que c'était une colonie dont un roi danois avait été le fondateur. Palmatok avait même établi une ordre de succession parmi les chefs, dont l'un fut le Sigvald, que nous avons vu porter à Svénon des secours contre l'usurpateur de la Norvège. On trouve dans les chroniques scandinaves, qu'Acon se voyant attaqué par des ennemis aussi puissans, eut recours à l'ombre d'une fameuse magicienne qu'il révérait, et à laquelle il sacrifia même un de ses

enfans, et qu'après que cette magicienne lui eut promis la victoire; on le vit courir sur les flots, exciter une tempête, et disperser les vaisseaux ennemis, qui tombèrent au pouvoir d'Acon. Tout ce qu'il y a de vrai dans cette histoire fabuleuse, c'est qu'Acon fut vainqueur dans ce combat naval, et que la flotte danoise fut dispersée par une tempête; mais Acon ne tarda pas à être renversé du trône et même tué: ce qui fit passer le sceptre entre les mains d'Olas surnommé Trigéson, neveu du fameux Arald aux beaux cheveux. La réputation que ce roi de Norvège acquit en peu de tems excita la jalousie des rois de Dannemarck et de Suède; le premier prit contre lui les armes, et le second lui envoya sa belle-mère nommée Sigride l'*Altière*, pour rechercher son alliance. Sigride conçut une forte passion pour ce jeune roi qu'elle aurait épousé, s'il n'eût point professé le christianisme dont elle ne voulait nullement, et qu'elle outrageait même par des insultes. Des actes de violence succédèrent aux propos, et Sigride offensée jura de se venger. Olas fit tous ses efforts pour obliger ses sujets à embrasser la foi, il sévit même cruellement contre les récalcitrans, et alla jusqu'à faire mourir traitreusement un prètre de Thor, qui était son parent, mais que les historiens de ce pays ont fait passer pour un fameux négromancien. Ces persécutions irritèrent le peuple, et Olas périt victime de la vengeance de Sigride qui avait épousé le roi Svénon, et du même Sigvald, chef des pirates qui avait été d'abord malheureux dans son expédition contre l'usurpateur Acron. Quelques écrivains racontent qu'Olas se voyant perdu se jeta à la mer: ce qu'il y a de certain c'est qu'il y périt, n'y ayant rien que de fabuleux dans ce qu'ils disent ensuite de son évasion de l'eau à la nage, de son ascension au ciel, de son pélerinage à Rome et à Jérusalem, et de sa mort dans un couvent de la Sourie, où il était devenu abbé. La Norvège fut alors partagée entre le Dannemarck, la Suède et les fils de l'usurpateur Acron, et l'on ne lit pas sans surprise, que, malgré les désordres qui avaient accompagné le démembrement de cet état, les Norvégiens n'avaient jamais été plus heureux qu'à cette époque, de la même manière qu'on trouve dans Puffendorf que le XI.ᵉ siècle avait été l'âge d'or pour la Suède. Dans ce dernier état le trône fut successivement occupé, savoir; par Amund, qui voulut adoucir le naturel féroce de ses sujets, et établit la peine du tallon contre les incendiaires; par Stenkil et Ingo, auxquels fut donné le nom de justes, et qui firent de vains

efforts pour la propagation du christianisme, efforts qui coûtèrent même la vie au second, qu'un idolâtre perça d'une flèche; par Alstan, qui, par sa sagesse se fit aimer des peuples, et par Philippe qui en fut aimé encore davantage, enfin par un autre Ingo, fils d'Alstan, qui chercha à rendre les Suédois heureux, et qui, aidé de sa femme Raguilde, travailla à propager l'évangile dans ses états, non par la violence et les persécutions, mais avec une douceur et une charité, qui leur ont fait donner après leur mort le nom de saints par les chrétiens, et leur ont mérité des idolâtres les honneurs de l'apothéose. Ingo ne laissa que deux filles, qui épousèrent les rois de Dannemarck et de Norvège: ce qui amena de nouveaux changemens dans les étas du nord. A cette époque Amul, qui fut surnommé le grand, et était fils de Svénon, monta sur le trône de Dannemarck. L'Angleterre fut le premier théâtre de ses exploits, puis ayant passé en Norvège il y vainquit Olas Araldson, qui, après avoir été simple paladin ou chevalier errant, et s'être même rendu célèbre en Italie, était parvenu à régner sur les Norvégiens, et qui voulant aussi user de violence pour détruire l'idolâtrie, fournit à Canut un moyen facile de débaucher ses troupes, et fut tué enfin dans la tentative qu'il fit pour recouvrer ses états à l'aide de la Russie. Canut se rendit célèbre par sa justice, et sous son règne le culte des idoles cessa en Dannemarck. Après avoir cédé ses états à ses deux fils nommés, l'un Arald, et l'autre Ardicanut, il s'en alla en pélerinage à Rome. Svénon, son fils naturel, qu'il avait mis sur le trône de Norvège, ne tarda pas à en être chassé par les grands, qui y firent remonter Olas Magnus, fils de l'Olas', auquel les historiens ont donné le nom de saint, malgré les prétentions d'Ardicanut, qui aspirait aussi à cette partie de l'héritage paternel: on en vint à des négociations avec ce dernier, et les deux souverains s'engagèrent à vivre en paix chacun dans ses états, sous la condition que l'un d'eux venant à mourir sans enfans mâles, l'autre lui succéderait: arrangement par l'effet duquel le Dannemarck tomba au pouvoir du roi de Norvège. Mais, au lieu de pardonner comme il l'avait juré à ceux qui avaient tué son père, le roi Norvégien conçut le dessein de s'en venger cruellement; et il ne renonça à sa résolution, qu'aux vives instances d'un *Sigwater* ou barde, espèce de poètes pour lesquels on avait beaucoup d'estime, comme possédant le talent de persuader, et qui se plaçaient au premier rang dans les combats, pour ranimer par leurs chants le courage des guerriers.

Revenu à des sentimens plus doux, Magnus relâcha les prisonniers et rappela les fugitifs, ce qui lui mérita le surnom de Bon. En vain Svénon tenta alors de lui enlever le sceptre, il fut lui-même obligé de prendre la fuite; mais alors on vit paraître dans le Dannemarck Arald Sigurtson, descendant d'un des petits rois de la Norvège, et guerrier renommé, qui avait été à Constantinople, et qui avait combattu les Sarrasins en Afrique, secouru les Normans en Sicile, et tué un énorme serpent avec lequel il avait été renfermé dans une prison par ordre de l'impératrice Zoé, qui l'avait aimé auparavant, et dont il avait excité la jalousie pour avoir épousé Elisabeth fille de Jeroslaw, souverain de la Russie. Comme il était fort riche, il conçut bientôt le dessein de régner sur le Dannemarck, et se ligua avec Svénon qui avait aussi les mêmes prétentions; mais sur la proposition de Magnus ils firent la paix, à condition que le royaume de Norvège et les trésors d'Arald seraient partagés entre eux par moitié. Cependant il fallut encore en venir aux mains avec Svénon; et Magnus, après s'être illustré par ses libéralités, mourut, laissant un nom si révéré, que les Danois et les Norvégiens se disputèrent sa dépouille mortelle, et que ses vertus furent chantées pendant long-tems par les Scaldes. Après sa mort, Svénon s'empara du trône, et eut Arald pour compétiteur; mais à la fin ce dernier y renonça pour ne s'occuper que de la conquête de l'Angleterre, où il mourut dans une bataille. La Norvège eut alors pour roi Olas, fils d'Arald, homme sage et prudent, qui ne songea qu'à maintenir la paix dans ses états; il voulut même y abolir l'esclavage, favorisa le commerce et l'agriculture, et bâtit des villes et des villages; mais ayant bientôt cessé de vivre, son fils Magnus, d'un caractère tout-à-fait opposé, ne tarda pas à attaquer Ingo roi de Suède, et ne fut arrêté dans son invasion que par l'amour qu'il conçut pour Marguerite fille d'Ingo, qui la lui donna en mariage, et que les Suédois ont surnommée de *Femme de la paix*. Mais Ingo n'ayant pas laissé, comme on l'a dit plus haut, d'enfans mâles, la nation élut pour roi Ragvald, un des grands du royaume, lequel avait des formes gigantesques et la force d'un taureau. Devenu odieux par ses injustices, ses violences et ses cruautés, Ragvald fut tué par le peuple, qui lui donna pour successeur Svercher, homme juste, affable et généreux, qui périt également victime de ses complaisances pour un fils, dont les rapines et les excès de tout genre avaient jeté le trouble dans les provinces. Il s'éleva alors, au sujet

de l'élection, de grands débats qui ne se terminèrent qu'à condition qu'Eric, qui était bien vu de la plupart des grands, monterait sur le trône, et que la souveraineté passerait alternativement à ses descendans et à ceux de Charles, fils de Svercher, qui la réclamait aussi. Eric fut un prince estimé, qui réunit en lui à l'amour de la paix la sagesse d'un législateur et le courage d'un bon guerrier; il mourut les armes à la main en se défendant contre quelques grands, qui ne pouvaient tolérer sa justice rigoureuse: ses vertus l'ont fait mettre au rang des saints par les Chrétiens, et quelques-uns ont même publié qu'il avait péri en défendant la religion du Christ contre les idôlatres. Canut, roi de Dannemarck, qui avait succédé à Arald, fut aussi déclaré saint. Ce fut à cette époque, c'est-à-dire vers la fin du XIIe siècle, que les peuples de la Scandinavie prirent part aux croisades, qui alors étaient de mode, et qu'un prince danois, nommé Svénon, passa en Palestine avec un corps de 15,00 hommes, et combattit sous les étendards de Godefroi: ce dont il est aussi fait mention dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse. Raguilda, reine de Suède, avait entrepris déjà auparavant le pélerinage de la Terre-Sainte, et elle fut imitée par Eric successeur de Canut, en même tems qu'un prince de la Norvège, après une longue navigation, était allé à Rome pour rendre hommage au pape. La plus fameuse des croisades du nord fut celle de Sigur, fils de Magnus roi de Norvège, qui a été aussi célébré par le Tasse, et qui sortit des ports de la Scandinavie avec un corps de 10,000 guerriers portant l'étendard de la croix. Après avoir combattu des corsaires sarrazins dans l'Atlantique, et forcé contre d'autres le passage du détroit de Gibraltar, il arriva en Sicile, où il fut bien accueilli par les Normans; et ayant passé de là en Asie, il se réunit à Baudoin, battit les Turcs dans divers combats, attaqua et prit Sidon, et se rendit ensuite à Constantinople, où Alexis Commène lui fit de grands honneurs, et lui fournit les moyens de retourner dans son pays, après l'avoir comblé de présens. Ses exploits furent chantés par les Scaldes. Les croisades ne contribuèrent pas peu à répandre dans la Scandinavie la religion chrétienne, qui, avec l'appareil belliqueux et l'éclat des grandeurs sous lequel elle se présentait dans ces tems barbares, ne pouvait manquer de plaire aux peuples guerriers qui habitaient ces contrées. On est affligé de voir seulement qu'il s'y forma aussi de ces croisades contre quelques-uns des habitans mêmes, et surtout contre les *Smolandais*, qui avaient tué

quelques missionnaires chrétiens, et relevé une antique et grossière statue de bois qui représentait Thor. Les chevaliers Teutoniques qui revenaient de la Palestine, ainsi que les chevaliers dits de la Hâche ayant aussi pris part à cette expédition, les idoles furent renversées de toutes parts, et les idolâtres mis à mort, souvent d'une manière honteuse et cruelle.

La civilisation de la Scandinavie est retardée. Suite des évenemens principaux, jusqu'au traité de Calmar.

C'est de cette époque que datent les progrès des Scandinaves dans la civilisation: avantage dont ils ont pu être redevables aux communications qu'ils s'étaient ouvertes avec quelques nations du midi de l'Europe, et à la propagation de la religion chrétienne dans les contrées septentrionales. Leurs relations avec les autres peuples, et surtout avec ceux du centre, ne pouvaient leur procurer beaucoup de lumières à cause de l'état d'ignorance et de barbarie où ils étaient encore plongés eux-mêmes. D'un autre côté, la rusticité et quelquefois même l'irrégularité des mœurs des ministres de l'évangile, jointes aux moyens violens qu'on employait pour établir le nouveau culte, ne permettaient point de retirer tout le fruit possible de la douceur et de la pureté de sa morale, pour la civilisation d'un peuple aussi barbare et aussi fortement attaché à son ancienne croyance. Aussi, l'art de la magie, sans admettre pourtant toutes les extravagances rapportées à ce sujet dans les chroniques scandinaves, ne laissa-t-il pas de continuer à être cultivé dans les siècles suivans, comme on le voit par les opinions et les discours des écrivains les plus favorables à ce peuple: ce qui fut cause du mélange qui se fit alors de certains rites dérivant du paganisme, avec la nouvelle religion. On continua encore à recourir aux épreuves du feu et du fer rouge, et à décider les querelles des états par la voie du duel; enfin jusqu'au XIV.e siècle ce ne fut que troubles et que désordres dans toute la Scandinavie. L'histoire ne nous offre dans cette région que les indices manifestes d'une civilisation encore dans l'enfance; en Dannemarck, des règnes inquiets et souvent orageux; en Norvège des troubles sans cesse renaissans; une foule de prétendans qui se disputent le trône de ce pays sous le règne même de Sigurt, fameux dans les croisades, et des querelles qui se prolongent jusque sous le règne du sage et valeureux Acon; un archevêque assurant que la couronne de Norvège appartient à S.t Olas, et qui prétend la donner, au nom de ce saint, à qui bon lui semble; ce royaume mis tout en feu par les grands; un prince, dit Sverrer, forcé de recevoir la couronne des mains d'une troupe de

montagnards appelés par mépris *Birkebenians*, dont la chaussure était faite d'écorce de peuplier, et qui parviennent néanmoins à tuer le roi légitime, et à placer sur le trône l'homme élu par eux; les factions tumultueuses qui se renouvellent après la mort de Sverrer, en même tems qu'elles bouleversent la Suède; la puissance colossale de certains particuliers, et entre autres des descendans de Folk, appelés ensuite Folkungers, qui parviennent à s'asseoir sur le trône de Norvège; enfin un Valdemar, l'un des rois de cette contrée, qui abandonne sa cour pour s'en aller en pélerinage à Rome, après avoir remis l'administration de ses états à un ministre, qui refuse ensuite de les lui rendre, et le force à une honteuse abdication. Et pourtant, malgré tous ces faits, il s'est trouvé des écrivains, qui n'ont pas craint d'avancer que, durant tout ce tems, la civilisation fesait les plus grands progrès en Dannemarck, en Suède et en Norvège. Il est vrai que l'autorité sacerdotale s'était déjà étrangement accrue, que des taxes odieuses avaient même été imposées pour l'entretien et la propagation du culte; que le sacerdoce, entouré de luxe et de pompe, avait suscité des questions dangereuses, et mis les souverains dans le cas de craindre la révolte de leurs sujets; enfin que deux prélats, l'archevêque Erland, et l'évêque Arnefast, avaient été impliqués dans une conjuration, coupable selon les historiens, d'avoir fait empoisonner Christophe roi de Dannemarck. On vit encore à cette époque le clergé disputer le trône du Dannemarck à Eric fils de Christophe, et sa mère régente n'avoir contre cet ordre d'autre soutien que l'affection et le courage de son peuple. Mais le roi Magnus qui vint après, ôta adroitement à l'archevêque le droit de se mêler des élections des rois. Outre la peste dont il était affligé, le Dannemarck ne laisse pas cependant que d'être encore déchiré à cette époque par des guerres intestines. Le roi Eric est tué pour sa mauvaise conduite, et une guerre terrible est déclarée à la Norvège où s'étaient refugiés les meurtriers. Des discordes éclatent dans la Suède entre les enfans de Magnus Ladulas, dont un fait emprisonner ses frères par trahison, et, à l'exemple du comte Ugolino, les fait tous périr de faim dans leur prison. Le peuple se soulève contre Birger, qui s'enfuit et va mourir en Dannemarck, tandis que les Suédois irrités font décapiter son fils Magnus, et élisent pour leur roi un autre Magnus, fils d'Eric. Enfin des lois sévères sont publiées en Norvège par Acon V contre les grands du royaume et les courtisans, qui ne payaient point leurs dettes, et

opprimaient le peuple: ce qui prouve que la civilisation ne pouvait pas avoir fait beaucoup de progrès chez ces peuples. Il faut dire ici cependant à la louange de ce même Acon, qu'à la magnifique ambassade qui lui fut envoyée par Hugues de Lusignan pour l'engager à une expédition contre les Turcs, il répondit, que le premier devoir d'un bon roi était de ne pas abandonner ses sujets, mais au contraire de les bien gouverner. Pendant ce tems le Dannemarck était malheureux sous un autre Christophe. Les ecclésiastiques avaient repris leurs privilèges et leurs étranges prétentions, et les grands abusaient toujours davantage de leur autorité. Bientôt une troupe de mécontens se réunit et proclama roi Eric fils de Christophe: ce dernier se refugia avec ses trésors en Allemagne: son fils, qu'il avait envoyé contre les rebelles, fut vaincu et fait prisonnier, et la couronne du Dannemarck fut décernée à Valdemar duc de Sleswick, durant la minorité duquel le comte Gérard son oncle prit la tutèle, et mit tout en œuvre pour consommer la ruine de ce royaume. Dans le même tems la Suède et la Norvège se trouvaient dans un état malheureux sous le gouvernement de Magnus Ericson, qui avait épousé Blanche de Namur, femme ambitieuse, cruelle et débauchée: alors la concession du Dannemarck fut demandée au pape, auquel on dit que ce royaume appartenait à titre de fief. Ce pape, qui était Benoit XIII, eut la prudence de ne point se prêter à la demande du roi de Suède, en alléguant de vouloir bien connaître auparavant les principes sur lesquels ce droit reposait; mais ce roi fut excommunié bientôt après, pour avoir dissipé en enterprises imprudentes contre la Russie, le tribut qu'il payait à Rome sous le titre de *denier de S.t Pierre*. Les Norvégiens et les Suédois demandèrent alors pour roi Acon, qui fut accordé aux premiers, et non aux seconds. Eric, fils de Magnus, déclara la guerre à son père, puis régna avec lui, et exerça ensuite les plus grandes violences contre les favoris de ce dernier, et contre l'ami et le confident de sa mère qu'il fit mourir: après quoi il mourut lui-même de poison, non sans le soupçon que celle-ci le lui eût fait donner. La même mort enleva aussi Christophe, fils de Valdemar et frère de Marguerite, mariée alors à Acon roi de Norvège. En Suède, Magnus tenta de renverser le sénat, et chassa du royaume plusieurs sénateurs, qui élurent pour roi Albert de Mécklembourg. Ce nouveau souverain est attaqué par Magnus et par Valdemar, dont le premier est fait prisonnier; il achète ensuite la paix de Valdemar, et, après l'avoir

violée, se ligue avec quelques princes de l'Allemagne. A la mort de Valdemar, Olas est élu, et, après lui, Marguerite, auparavant régente, est proclamée reine, et réunit sous sa puissance la Norvège et le Dannemarck. Tandis qu'Albert se rend odieux aux Suédois, Marguerite ne néglige rien pour gagner leur affection, et en effet ils invoquent son secours; Albert devient son prisonnier dans une bataille: relâché par elle, il lui cède le royaume de Suède, qu'elle gouverne avec une sagesse, qui la fait surnommer par quelques historiens la Sémiramis du nord. Cette princesse termine son glorieux règne par le fameux traité de Calmar conclu en 1397, en vertu duquel les trois royaumes de Suède, de Norvège et de Dannemarck, dans une assemblée des députés de ces trois états, sont réunis en une seule monarchie: traité qui peut être regardé comme le terme de l'histoire de l'ancienne Scandinavie. Nous parlerons des évènemens postérieurs dans la description que nous donnerons ensuite de chacun de ces trois royaumes.

Caractère, mœurs, lois, gouvernement, religion, milice, armes des anciens Scandinaves.

Il est aisé, d'après les faits que nous venons de rapporter, d'imaginer quels pouvaient être le caractère, les mœurs, les lois, la religion, la milice et les armes des Scandinaves. Leur vie d'abord sauvage, leurs entreprises guerrières et leurs pirateries, en les isolant de toute relation sociale avec les autres peuples, auxquels ils n'inspiraient que de la terreur, contribuaient à endurcir encore davantage leur caractère, et par conséquent à retarder leur civilisation. Leurs anciens héros ne respiraient que la guerre et le carnage, n'aimaient que les armes et les combats, et n'avaient de goût que pour la piraterie, qui fesait l'unique occupation des jeunes gens et des vieillards: les femmes mêmes y prenaient part, et il n'était par rare de voir des filles de rois empoigner la hâche, se mêler dans les combats, ou monter sur des navires armés et partir pour des expéditions lointaines, portant partout le ravage et la terreur. La rigidité du climat, peu favorable aux travaux de l'agriculture, leur fesait un besoin de se livrer à la chasse et à la pêche, exercices qui devinrent pour eux comme une école de guerre, de navigation et de piraterie. Les disettes fréquentes auxquelles les exposait quelquefois la stérilité du sol ou l'insuffisance de la pêche, étaient pour eux un puissant motif d'abandonner un sol ingrat, pour aller chercher d'autres climats moins disgraciés de la nature. Leurs armes étaient mal faites et faciles à se rompre, et leurs navires mal équipés; et pourtant ils ne laissaient pas, avec ces faibles moyens, d'affronter les tempêtes de l'océan, et

de s'étendre au loin, fesant leur proie de tout ce qu'ils rencontraient sur mer, ainsi que des dépouilles et même des moissons des peuples aisés et tranquilles, chez lesquels ils abordaient. La poésie, qui pourtant devait être très-ancienne chez eux, ne fut jamais consacrée à chanter les amours des bergers, mais seulement à célébrer des entreprises hardies, des duels, des combats et des ravages de tout genre. Il était glorieux d'exposer sa vie, et plus glorieux encore de la perdre dans un combat. La mort naturelle était presqu'un opprobre, en ce qu'elle semblait annoncer qu'on avait été trop attaché à la vie, ou qu'on n'avait pas assez méprisé le trépas. Cependant, avec ce caractère de fierté, de rudesse et même de dureté, les Scandinaves ne laissaient pas de montrer une sorte de générosité dans leurs expéditions. Ils n'attaquaient jamais les navigateurs qui étaient sans armes, comme si le butin leur eût paru mal acquis, lorsqu'il ne l'était pas au prix de leur sang.

Continuation. Habillement, armes, habitations. Élections des chefs. Poésie.

Des hommes accoutumés aux voyages, aux privations, aux fatigues ne pouvaient pas avoir beaucoup de goût pour le luxe et la mollesse. Ils se fesaient des vêtemens avec les peaux encore sanglantes des animaux qu'ils avaient tués à la chasse, et leur chaussure se composait d'un tissu d'écorce d'arbres: usage dont on retrouve encore des traces parmi les montagnards de la Norvège, et qui, dans les factions du XIII.e siècle, les a fait distinguer sous le nom de Birkebériens. Leurs boucliers étaient faits aussi en osier, comme ceux des anciens Germains, et recouverts en peau, ou en écorce d'arbre, et leurs casques étaient de cuir, autant qu'on en peut juger par quelques-unes de leurs anciennes poésies. Telles étaient les armes défensives à l'usage de ces peuples. Quant à leurs armes offensives c'étaient l'épieu, l'épée, la lance, et surtout la hâche, qui, dans leurs mains, était terrible, et pouvait par conséquent être regardée comme un arme vraiment nationale. Les habitations des Scandinaves n'étaient que de simples cabanes en bois, au milieu desquelles était le foyer, d'où la fumée ne pouvait s'échapper que par la porte. Telle était aussi la demeure des chefs de tribu, des juges et des rois mêmes, s'il est vrai que ce titre, qu'on ne trouve usité que dans les écrivains d'un âge bien postérieur, fût donné alors à quelqu'un de ces chefs. On ne peut pas assurer non plus qu'ils eussent des lois, ni même des sentences ou proverbes, qui, sous le nom de *brefs*, leur tinssent lieu de lois, comme quelques-uns l'ont prétendu. Ils n'avaient d'autre règle de conduite que les coutumes

qu'ils tenaient de leurs ancêtres: aussi ne voit-on pas que la polygamie, sans être expressément défendue, fût en usage chez-eux, même à une époque plus rapprochée de nous, précisément par ce que la tradition leur avait appris, que leurs pères s'étaient toujours contentés d'une seule femme. Dans un tems où il n'est pas bien certain qu'il y eût des rois chez ces peuples, on ne peut guères assurer qu'ils fussent électifs. On voit seulement qu'à une époque postérieure, les enfans du roi défunt étaient préférés dans les élections: ce qui donne à présumer que les Scandinaves avaient, dans l'élection de leurs chefs, le même usage, qui était aussi celui des anciennes tribus germaniques. Quant à la religion, on sait qu'ils adoraient Thor et autres dieux, dont les noms ne sont point parvenus jusqu'à nous. Peut-être ces cultes avaient-ils été apportés de l'orient par les premiers habitans de ces contrées, car on n'y a trouvé aucune trace des divinités grecques ou romaines. Au reste, outre l'impossibilité où étaient les Scandinaves de recevoir aucune notion de religion des autres peuples de l'Europe, dont ils étaient entièrement isolés, la dureté même de leur caractère se serait opposée à l'introduction de tout nouveau culte, comme on voit que, pendant plusieurs siècles, elle fut un obstacle à la propagation du christianisme parmi eux. On ne trouve dans l'Edda, ni dans le peu de monumens écrits qui nous sont restés d'eux, rien qui annonce qu'ils eussent des lois religieuses, au moins jusqu'aux VI.e et VII.e siècles, et il ne paraît pas qu'à une époque plus ancienne ils aient connu, comme quelques-uns l'ont prétendu, ni cérémonies de mariage, ni aspersion d'enfans nouveaux-nés, choses qui peut-être ne s'introduisirent parmi eux qu'avec le nouveau culte; ces peuples au contraire montrèrent toujours une sorte de vénération pour ceux qui avaient péri en duel ou sur le champ de bataille, qui s'étaient même donné la mort volontairement, et surtout pour ceux qui s'étaient précipités du haut de certains rochers réputés sacrés chez eux. La vie sauvage que menaient les anciens Scandinaves, et leur goût dominant pour le métier des armes, ne leur permettaient pas sans doute de se livrer à l'étude des arts et des sciences: c'est donc en vain que certains écrivains ont voulu leur attribuer d'autres connaissances en astronomie, que celles qu'ils pouvaient acquérir par la simple observation des astres dans leurs chasses ou leurs navigations, et durant les longues nuits de ces contrées, comme l'avaient fait des bergers chez certains peuples de l'orient. Dès les tems les plus reculés la Scandinavie eut ses

Scaldes, qui n'étaient point, comme quelques-uns l'ont cru; des fabulistes, car les historiens auraient pu les prendre pour guides dans leurs recherches, mais des poètes qui, selon Sturleson, étaient des hommes d'un esprit extraordinaire. Ces poètes chantaient les exploits de leur nation et de leurs héros; mais souvent ils confondirent dans leurs chants, avec les fables les plus absurdes, des noms qui auraient pu intéresser l'histoire, et ils ne nous ont laissé ainsi pour la plupart que des romans grossiers, où il est impossible de démêler la vérité. Il en est qui trouvent sublimes ces poésies, dont il existe un grand nombre de fragmens dans l'Edda de Semond, et dans un recueil qu'en a fait Sturleson; d'autres au contraire soutiennent qu'on n'y trouve ni goût ni verve poétique. Quiconque a lu cependant avec attention les chants de l'Edda, ne peut nier qu'il ne s'y rencontre assez souvent des morceaux, que ne désavoueraient point nos meilleurs poètes, et qu'on n'y remarque même les plus belles conceptions rendues avec une clarté et une vérité d'expression, qui n'est peut-être pas tant l'indice de la simplicité rustique de cet ancien peuple, que celui de l'enfance de l'art poétique, et même de la langue dans laquelle ces chants ont été faits.

Valhalla, *le paradis.* Valkiries, *vierges ou nymphes des Scandinaves.*

Nous ajouterons ici quelques notions à ce que nous avons déjà dit concernant le paradis des Scandinaves appellé Valhalla, et les vierges dites Valkiries. On voit par un passage de l'Edda de Semond, que si les anciens peuples du nord n'admettaient pas, comme quelques écrivains l'ont supposé, la transmigration des âmes ou la métempsicose, ils croyaient au moins que les hommes renaissaient après leur mort: opinion qui est néanmoins rejetée dans le même livre, comme un conte de bonne femme. On imagina dans la suite un tout autre système, qui fut d'assigner aux âmes deux séjours, l'un avant, et l'autre après ce qu'on appelait le *crépuscule des dieux.* Nous avons fait mention, dans le costume de la Germanie, de cette expression, qui ne signifiait autre chose que la destruction de quelques divinités antiques, et un incendie général de la terre ou un cataclysme du globe. Dans le nombre de ces divinités, qu'on croyait avoir été détruites ou dévorées par un loup, se trouvait aussi le plus ancien Odin avec ses compagnons ou les héros, qui avaient passé dans le paradis Valhalla avant l'incendie du monde. Ce cataclysme où l'on voit se réunir les anciennes traditions de divers peuples sur les changemens qu'a subis la forme de notre globe par l'effet des eaux ou du feu, se trouve décrit en peu de

mots dans une strophe de l'Edda, dont voici la traduction littérale: *Le soleil se couvre d'épaisses et noires ténèbres: la terre s'est abimée dans les profondeurs de la mer: les étoiles brillantes ont disparu des voûtes du firmament, et l'antique machine est dévorée par un feu, dont la flamme s'élève jusqu'au ciel.* Mais du sein de cet incendie sort une nouvelle terre, dont la population se forme d'un homme et d'une femme, qui, selon l'Edda, n'ont point été créés, mais ont survécu à ce désastre général. Le soleil et quelques dieux qui y ont aussi échappé reparaissent, et c'est alors que des récompenses sont promises aux hommes vertueux, et que les méchans sont menacés d'une condannation à des supplices horribles. Or voici en quoi consistait le paradis des Scandinaves, qui le plaçaient au pôle austral: chose bien naturel à un peuple condanné à vivre au milieu de glaces éternelles. Là se trouvait une cour magnifique, plus brillante que le soleil, appelée *Gimlé,* qui a été de tous tems la demeure des hommes justes et bons. Dans un autre chapitre de l'Edda il est fait mention d'un autre demeure nommée *Brymer*, c'est-à-dire chaude, qui ne peut jamais devenir froide, et qu'on dit être construite de l'or le plus pur. Les méchans au contraire ont leur séjour dans un lieu grand, horrible et exposé au vent du nord: cette demeure, appelé *Nastrandi* qui signifie *rivage des cadavres*, passe pour être construite de dos d'innombrables serpens, dont les têtes tournées vers l'intérieur vomissent des flots de poison, au milieu duquel nagent les parjures, les homicides et les sicaires: ces derniers étaient en outre écorchés sans cesse par Nüdhoggur, ou le mauvais démon. Le paradis Valhalla était réservé seulement à ceux qui étaient morts à la guerre: ce qui le fesait appeler la cour de ceux qui avaient été tués, *aula caesorum.* Le bonheur de ceux qui l'habitaient consistait à boire à pleine coupe, à s'exercer à des jeux gymnastiques et à passer leur tems dans les plaisirs et les délices: genre de récompense qui était merveilleusement propre à affermir dans ce peuple le mépris de la mort. Selon la mythologie scandinave, ce paradis reconnaissait pour souverain Odin, le dieu de la guerre, le père des armes et du carnage, comme il est indiqué dans l'Edda, et le dispensateur de la victoire. Nous n'en croirons pas pour cela, d'après les interprètes, que les chevaux d'Odin, dont il est fait mention dans un chant de l'Edda, dussent être des hommes, à cause de l'usage qu'on en fesait dans les combats, ni que le vent d'Odin, dont il est parlé ailleurs, signifiât un com-

bat. Si l'explication que Sturleson, Keysler et autres ont donnée de quelques inscriptions runiques est exacte, on peut assurer que les tombeaux y étaient consacrés à Odin, et qu'on adressait à ce dieu des recommandations pour les morts: quelques-unes même de ces *runes* s'appelaient mortuaires, et elles appartenaient particulièrement à Odin. Les Scandinaves se sentaient enflammés du désir de suivre l'exemple qu'il leur avait donné, en quittant la vie par une mort sanglante pour passer dans le Valhalla, ou dans le séjour des bienheureux, d'où étaient exclus les femmes et les esclaves, à moins qu'ils ne se fussent tués les uns et les autres volontairement, pour suivre, savoir; la femme son mari, et l'esclave son maître. Nous ne parlerons pas des extravagances qui sont rapportées dans l'Edda au sujet de ce paradis, par exemple; qu'au seul Odin il était permis de boire du vin, même en abondance, tandis que les autres ne pouvaient boire que de la bierre; qu'Odin ne mangeait jamais, parce que deux loups auraient aussitôt dévoré la nourriture qui lui aurait été présentée; qu'il avait toujours auprès de lui deux cerfs, qui l'informaient de tout ce qui se passait dans le monde; que les guerriers qui avaient combattu seul à seul, et nommés pour cette raison dans l'Edda *Monoeroi*, jouissaient auprès de lui d'une grande distinction, et que dans le Valhalla ils avaient le bonheur de manger et de boire largement, et même de s'énivrer souvent. Les Valkiries, dont nous avons déjà fait mention, étaient des vierges chargées de verser la boisson dans ce paradis, et qu'on appelait aussi les dispensatrices du carnage. C'est donc à tort qu'on a représenté ces vierges comme occupées à tisser, parce que dans un chant de l'Edda, elles ne parlent que d'armes, de carnage, de têtes coupées, d'entrailles arrachées, dont l'auteur scalde voulait, par figure poétique, former une espèce de tissu. Dans un autre chant de l'Edda, ces vierges sont désignées par leurs noms particuliers, ainsi que par leurs emplois: les unes versent la boisson, les autres présentent les coupes pleines de liqueurs spiritueuses: il en est qui servent à table, et d'autres enfin sont chargées de la garde des mets et des vases.

Tableau abrégé de l'Odinisme.

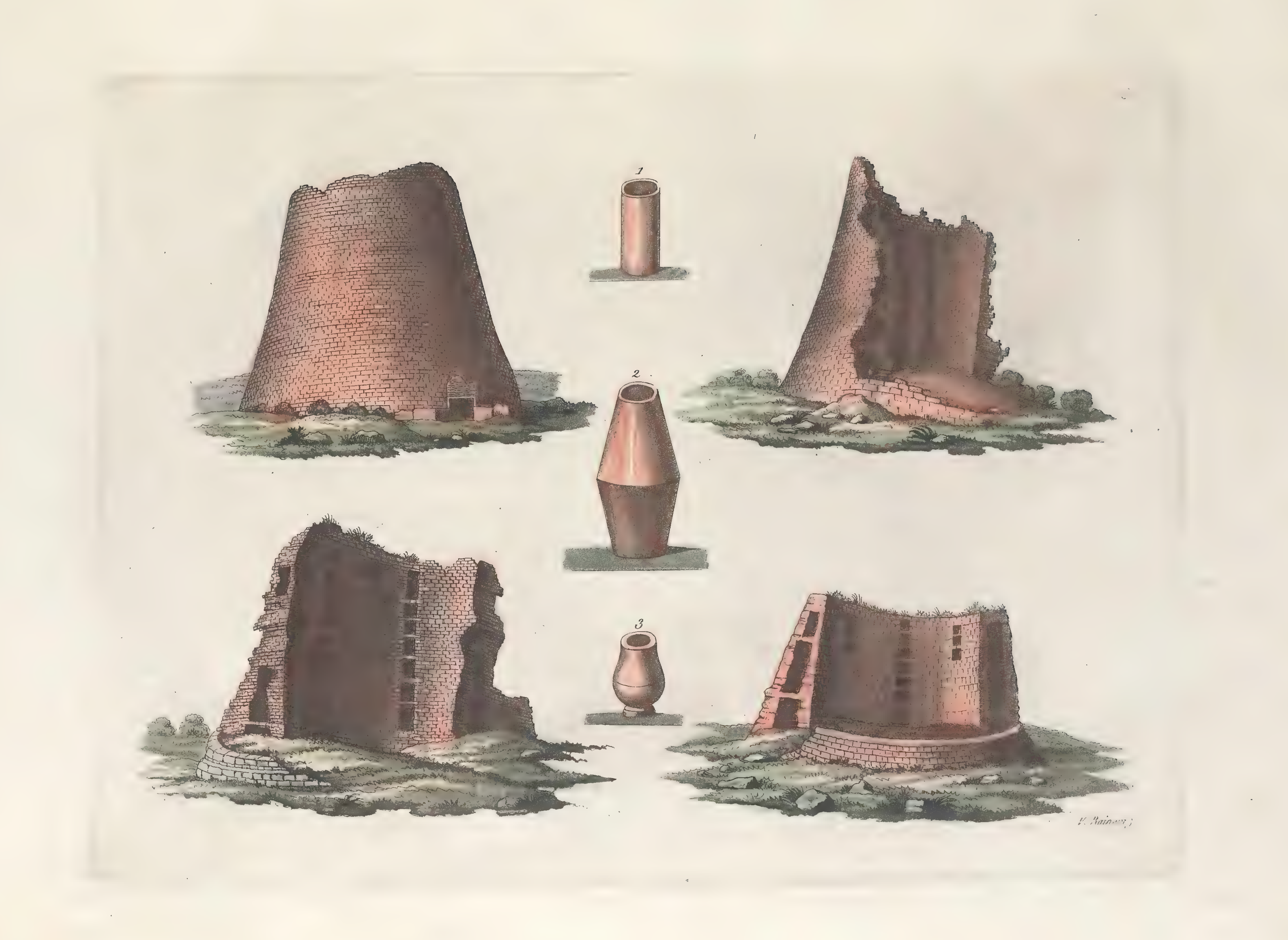
Un écrivain danois très-récent s'est étudié à composer un tableau succinct de tout l'Odinisme, en établissant d'abord comme vérité de fait, que la mythologie scandinave est antérieure pour le moins de cinq cents ans à la naissance du Christ, et qu'à l'exception des Grecs seuls, nul peuple ne peut se vanter d'avoir un système my-

thologique plus riche, plus varié ni plus analogue à la nature humaine. Selon lui, cette mythologie est supérieure à toutes les autres en force et en unité, et il ne lui a manqué qu'un Homère. « Un être inconnu anime et régit l'univers; cet être est *Alfadur*, le père de tout. Des deités, les unes bonnes et les autres mauvaises, se disputent l'empire des siècles et des mondes. Alfadur les observe en silence; il connaît les bornes de leurs facultés et le terme de leur activité. Odin roi des bons Génies, appelle dans son palais d'Asgord les guerriers morts sur le champ de l'honneur; là, Braga le dieu de la poésie, les reçoit aux chants d'hymnes de gloire, en même tems qu'Idouna son épouse leur présente la palme de l'immortalité; ensuite les belles nymphes de la bataille, les Valkiries, leur versent l'hydromel. L'épouse d'Odin, nommée *Frigga*, récompense les femmes chastes dans la salle de l'Amitié: les victimes de l'amour passent dans le charmant Fansal, qui est le séjour de la tendre Freya. Dans le palais d'Asgord, chaque classe de la société des tems héroïques trouve un protecteur, et chaque vertu y a sa divinité. Thor, avec sa massue foudroyante, est le modèle des guerriers. Une divinité tendre nommée Siofna, fait naître dans les cœurs cette sympathie subite, qui conduit à l'amitié ou à l'amour. Niord fait descendre sur les vagues les arbres des forêts, et il commande aux vents d'enfler les voiles. Hertha, la nourricière des hommes, se voit couronnée d'épis dorés. Ici Uller, plus léger que les vents, glisse sur les glaces, que sa brillante chaussure de neige effleure à peine; là, Saga gravement assis, rappelle le souvenir des siècles passés. Mais il existe des êtres, qui sont indignes de voir le séjour resplendissant d'Asgord. Qu'ils aillent gémir dans la triste habitation d'Hela, dans la région des brouillards, et qu'ils traversent les fleuves empoisonnés de la mort. Toutefois le ténébreux chef des mauvais Génies, le terrible Surtur, attend avec impatience l'époque où le destin lui permettra d'assouvir la haîne qu'il a jurée à Odin et à ses amis. En vain les dieux d'Asgord remportent de nombreuses victoires sur les ennemis du bien: arrive l'heure fatale où le monde doit périr. Le loup de la destruction brise ses chaînes: le serpent des abîmes vomit des flots de venin: les noirs Génies de Muspelheim portent la guerre dans le séjour des dieux: tout se détruit successivement, tout se noie dans une mer de sang et de feu. Alors la voix créatrice d'Alfadur viendra retentir encore une fois sur l'immensité du cahos; alors paraîtront de nou-

veaux cieux et une nouvelle terre. Le palais du bonheur, l'indestructible Ghimlé, réunit pour toujours les dieux bons, et les hommes qui en ont été l'image sur la terre ». La variété des noms qu'on pourra remarquer dans ce fragment, qui est emprunté en grande partie de l'Edda, ne prouve autre chose sinon que cette antique mythologie a eu diverses époques, de la même manière que les histoires des divers peuples, les progrès de la civilisation et les relations des Scandinaves avec d'autres peuples de l'Europe. Il ne serait pas difficile d'établir une comparaison entre cette mythologie et les autres les plus anciennes. On pourrait reconnaître dans Alfadur, Saturne; dans les déités bonnes et mauvaises, les bons et les mauvais génies des Grecs et des Romains; dans le premier Odin, Mars, et dans le second Hercule ou Ulysse, comme a voulu le prouver Ramus, dans son livre intitulé: *Outinus et Ulysses unus et idem*; dans son épouse Idouna ou Frigga, Bellone; dans Braga, Apollon; dans les Valkiries, les Nymphes; dans Freya ou Siofna, Vénus; dans Thor, le Jupiter Feretrius ou Tonnant; dans Njord, Neptune; dans Hertha, dont nous avons déjà fait mention comme d'une déesse adorée des Germains, Cibèle ou la Terre, ou Cérés couronnée d'épis; dans Vllar, Eole dieu des vents; dans Saga, Pallas, la déesse des sciences et de l'histoire; dans Surtur, Encelade; dans les déités d'Asgord, les dieux de l'Olympe; dans Hela, Pluton ou Proserpine; dans les Génies de Muspelheim, les géans qui escaladèrent l'Olympe; dans le Gimlé ou Ghimle, le palais du bonheur, les champs élysées; dans le Nastrandi ou dans les rivages des cadavres, le Tartare ou l'Averne etc.; mais ces rapprochemens ne prouveraient autre chose, sinon que les anciens peuples eurent tous à-peu-près les mêmes principes, et qu'ils donnèrent les mêmes formes aux êtres moraux; c'est pourquoi nous terminerons cette dissertation par quelques monumens scandinaves.

Monumens scandinaves. Explication des planches.

Il ne doit rester sans doute que bien peu de monumens d'une nation chez laquelle, à l'exception de la poésie, les arts, les sciences et les lettres ne furent point cultivés pendant long-tems. Les sépultures des rois et des héros ne consistaient qu'en certains amas de pierres posées sans art les unes sur les autres, où était rarement indiqués le nom du personnage dont ils consacraient la mémoire. Nous avons déjà représenté quelques-uns de ces monumens en traitant du costume des Germains : en voici d'autres (planche 32), qui sont pris d'une province très-voisine de l'ancienne Scandi-

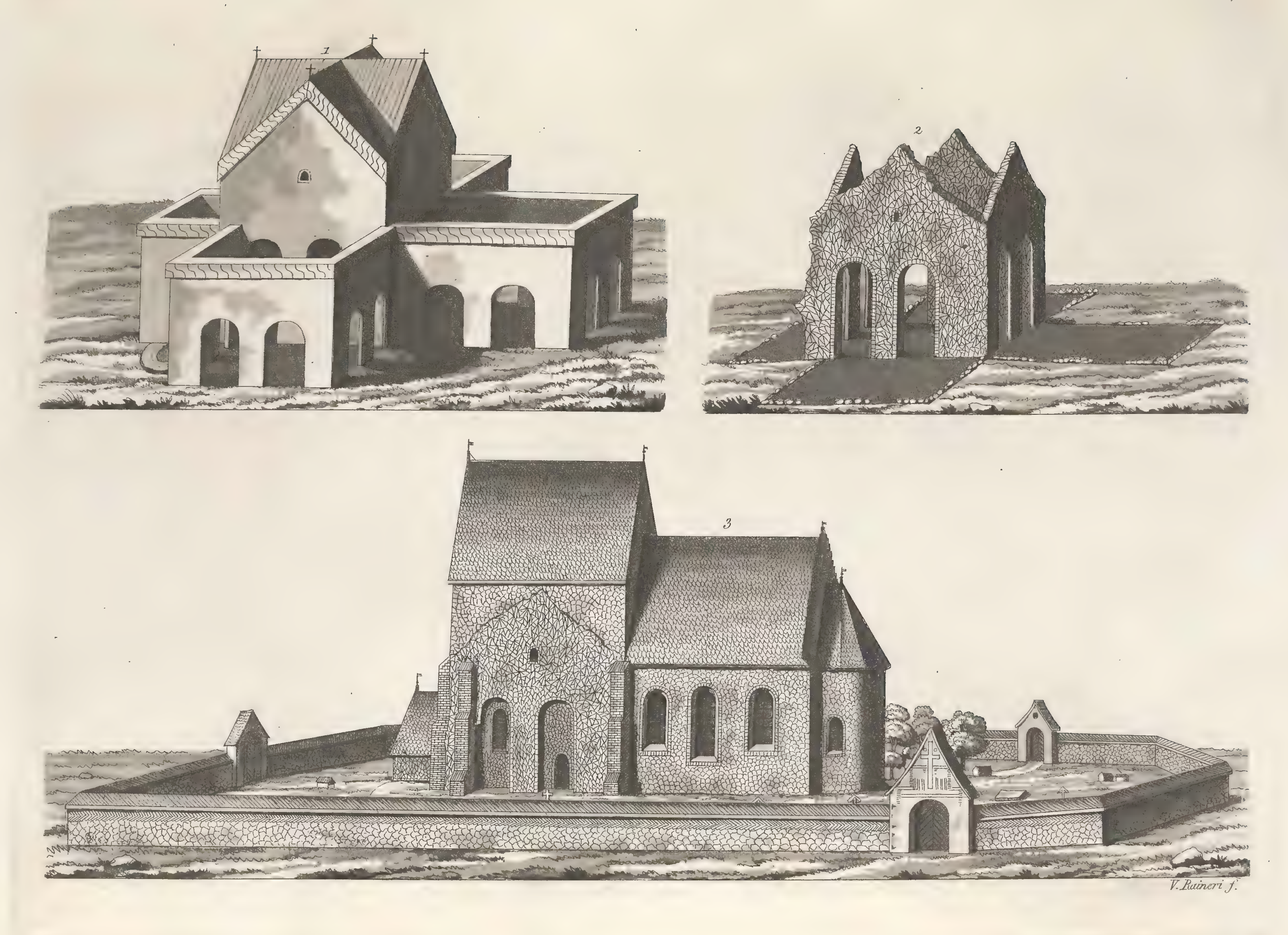

1
2
3

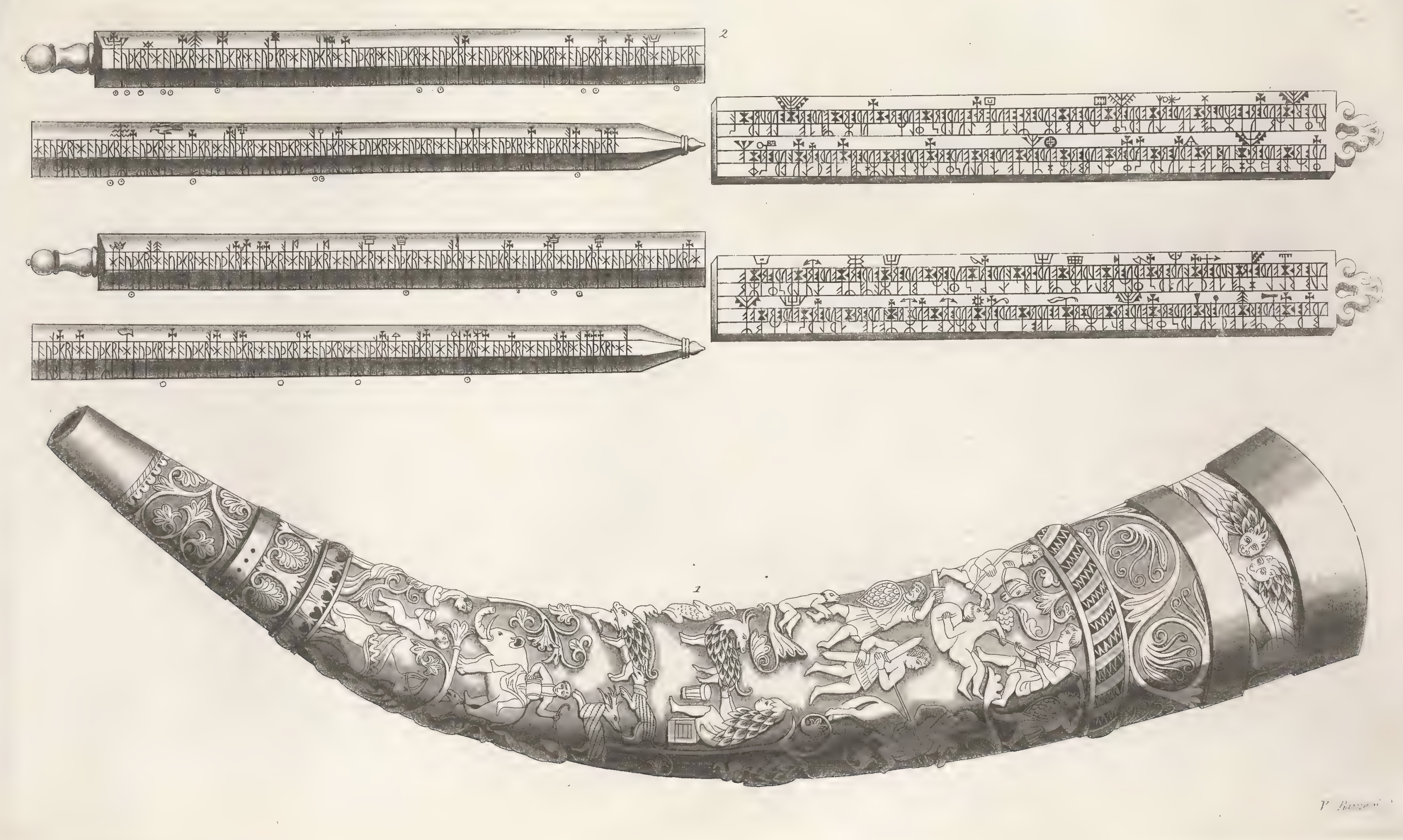


T. Pisineri f.

navie. Nous avons cru à propos de représenter encore à la même planche sous les n.os 1, 2 e 3 quelques urnes cinéraires, qui ont été trouvées également dans des sépultures de la Suède et du Dannemarck, et que le célèbre Olas Wormius a rapportées dans son Musée. Ces urnes sont en terre cuite: ce qui indique que l'art de la poterie n'était pas inconnu aux anciens Scandinaves. La première a un pied de hauteur, et une forme cylindrique; la seconde a un pied et sept lignes avec un ventre protubérant, comme le dit Wormius, ou plutôt elle semble être formée de deux cônes renversés qui se tiennent par leur base; la troisième, dont la hauteur n'est que de huit lignes, a un pied et demi de diamètre au milieu: la forme en est bien plus élégante, et la terre plus fine et plus légère. Ces trois urnes ont été trouvées pleines de fragmens d'os et de cendres; il y avait encore près de la première d'autres objets, que les peuples du nord étaient dans l'usage de placer dans leurs tombeaux; et les plus remarquables étaient divers poignards en bronze, dont un était doré. Le n.° 1 de la planche 33 représente un bracelet en bronze d'un travail rare, et qui a été trouvé dans le même pays. Il est de forme cylindrique, composé de douze ou treize anneaux de la longueur de six lignes chacun, et assez larges pour ceindre le bras d'un homme. Les petites lames dont cet ornement est fait donnaient la facilité de l'élargir ou de le retrécir à volonté, et les agrafes dont on a trouvé aussi quelque fragmens, s'accrochaient au moyen de deux ouvertures triangulaires: outre cela trois espèces de grélots étaient attachés en dehors et suspendus par le moyen d'anneaux, dont deux étaient ronds et de la grandeur d'un florin d'argent, et le troisième était ovale avec un manche, et avait la forme d'une cloche. Ces bracelets, lorsqu'ils étaient agités, devaient faire beaucoup de bruit, et Wormius croit qu'ils étaient employés à cela dans les cérémonies religieuses, ou plutôt dans les combats. On voit sous le n.° 2 une médaille d'or prise aussi du Musée de Wormius, qui appartient peut-être à tout autre nation, mais qui a été trouvée en Dannemarck: les caractères qui y sont empreints, et que ce savant a supposés être runiques, lui ont fait croire que cette médaille pouvait retracer l'effigie de quelque roi Goth. On voit en effet sur l'endroit un roi avec la barbe, avec un capuchon et une longue chevelure, portant un collier et une partie de vêtement, que Wormius a prise pour un reste de hoqueton, et qui semblerait être plutôt un fragment d'armure. Le revers offre un homme à demi-nu et à cheval, et le cheval

n'a lui-même aucun harnois. Cette médaille ou monnaie est d'un travail grossier, et l'on est fondé à la regarder comme un ouvrage des anciens Scandinaves. On trouve dans le même Musée des monnaies d'Etelrède et de Canut, qu'on croit être du XI.e siècle; mais ces deux personnages n'y sont désignés que sous le titre de rois d'Angleterre. Le n.° 3 représente un bouclier scandinave vu des deux côtés, dont l'un est concave et l'autre convexe. Il est en bois, ou plutôt fait d'écorce, et recouvert en peau. A la partie convexe il y a trois anses par où l'on passait le bras gauche, et l'on voit à la partie convexe les têtes des clous, au moyen desquels ces anses étaient fixées au bouclier. Cette arme a été trouvée en Norvège, et y fut conservée dans un temple pendant long-tems; elle a quatre pieds de long, et environ deux de large, et le cuir y est solidement collé; le bois n'a pas plus d'un demi doigt d'épaisseur, et il est plus étroit à la partie supérieure, qui n'était destinée qu'à garantir la tête. Le n.° 4 de la même planche offre une slitte finnique ou scricfinnique, qu'on fesait traîner par des rennes. Cette slitte est composée de petites planches jointes ensemble par des liens d'osier, et par des clous en bois; la forme en est convexe au dehors, et l'intérieur en est assez grand, pour qu'un homme puisse s'y étendre commodément. Semblable pour la forme à une espèce de barque, la partie alongée en formerait comme la proue, et la poupe avait environ deux pieds de largeur. L'homme se plaçait au centre indiqué par la lettre E, qui était bien recouvert en peau, pour que l'humidité ne pût point y pénétrer. On voit au n.° 5 un instrument, que Wormius donne pour une espèce de trompette, et qui était plutôt une flûte, faite probablement avec l'os de la jambe de quelque bête à laine, et qu'on peut aussi regarder comme un ouvrage des Scandinaves. La planche 34 retrace un monument précieux de l'architecture des Scandinaves; c'est le temple d'Odin qui existait anciennement à Upsal, et dont on a fait une église qui est dédiée à S.t Laurent. Le n.° 1 représente cet edifice dans sa forme primitive, d'après le dessin qu'en a donné Péringskiold dans son ouvrage intitulé, *Monumenta Sveo-Gothic.* On le voit au n.° 2 tel qu'il était aprés qu'il eut été violé par Iago ou Ingemond, successeur de Stenkill, et le n.° 3 offre le dessin de l'église actuelle élevée sur le plan de l'ancien temple. On peut, d'après ces dessins, se former une idée de ce que devait être l'architecture des Scandinaves. La simplicité des formes et la solidité en formaient le principal caractère,


1
2
3
V. Ruineri f.


2
1

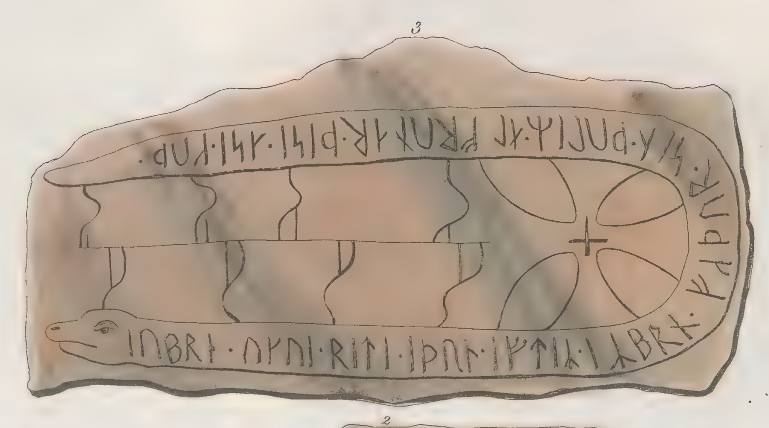

2
1
V. Rainers f.

et malgré le genre Sveo-Gothique du monument dont il vient d'être parlé, cette architecture est bien loin de ressembler à celle qui fut improprement appelée gothique dans des tems postérieurs. Nous ajouterons que les murs de cet édifice étaient composés de pierres grossièrement taillées, et qu'il avait anciennement une voûte soutenue par huit colonnes. On voit au n.° 1 de la planche 35, le temple de Vakshal, que Péringskiold croit avoir été bâti dans les premiers tems du christianisme, et au n.° 2 celui de *Danmark*, érigé en 1161 en mémoire de la mort de plusieurs Danois, et qui est actuellement dédié à la Sainte-Trinité. Ces deux édifices ne présentent non plus aucun des caractères propres à l'architecture gothique. Il serait inutile de chercher dans les anciens monumens de cette région quelques traces de l'habillement et des mœurs des Scandinaves, l'art de la sculpture n'y ayant été connu que dans des tems postérieurs. Nous ne laisserons pas cependant d'offrir ici à nos lecteurs les dessins de quelques monumens figurés, et nous aurons encore occasion d'en rapporter d'autres du même genre dans les descriptions partielles de la Suède et du Dannemarck. On voit à la planche 36 un beau cor ou trompette, fait d'un morceau d'ivoire du poids de six livres, et tout couvert de sculptures; ce cor, que les rois de Dannemarck ont possédé long-tems comme un monument national, a passé ensuite dans le Musée de Wormius. Ces sculptures sont certainement très-anciennes, et quoiqu'on y voie représentés des animaux, des vêtemens et des actions propres aux habitans de ces contrées, on pourrait encore douter que cet ouvrage y ait été exécuté. Cet instrument est couvert de feuillages et de figures, et pourtant les premiers annoncent dans l'art et dans le goût un perfectionnement, tel qu'on pouvait le trouver en Dannemarck au XIII.e et XIV.e siècles. A partir de l'embouchure de ce cor on voit deux lions, dont les crinières semblent être composées d'écailles, et qui semblent prêts à se battre; de l'autre côté il devait y avoir deux dragons, dans une attitude menaçante. Viennent ensuite quelques méandres sous la forme de pampres, puis un cavalier couvert d'une cuirasse, terrassant avec sa lance un ennemi déjà blessé d'un coup de flèche par un autre guerrier, qui est au côté opposé; on voit encore sur ce même côté un autre guerrier avec le casque, la cuirasse et le bouclier, lançant un poignard. Le reste du circuit devait être rempli par un arbre avec un nid plein d'œufs, et un serpent qui, mal-

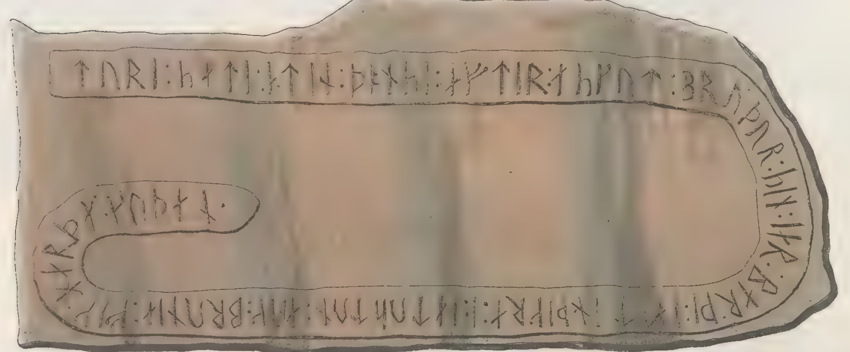
gré les efforts de l'oiseau pour les défendre, cherchait à s'en emparer. Le compartiment inférieur présente trois guerriers, dont un à cheval avec la cuirasse et l'épée, le second à pied, armé aussi d'une grande épée, et le troisième qui semble se défendre contre eux. Il devait y avoir au revers un guerrier, frappant avec l'épée un homme nu et sans armes déjà étendu à ses pieds, et que repoussait avec sa lance un autre guerrier, qui délivrait le vaincu. Ce tableau était terminé par un esclave nu, qui avait les mains liées derrière le dos, et dont la tête sortait par le trou d'une table, tandis qu'un corbeau perché sur ses épaules le déchirait cruellement. A ces images toutes martiales en succédait une autre dans le genre pastoral. Sous un arbre, auquel devraient être suspendues une peau velue et une petite corbeille est assis un berger, couvert d'un manteau de feuilles, et ayant un bonnet fait aussi de feuilles ou d'écorce d'arbre, lequel est après traire une chèvre. Wormius est d'avis, et non sans raison, que l'habillement de ce berger n'est autre chose qu'une peau velue, attendu que la chèvre a l'air aussi d'être couverte de feuilles ou d'écailles; et peut-être les Scandinaves ne connaissaient-ils par d'autre manière de représenter les peaux avec le poil. On voit sur le reste du cercle des chevreaux, les uns couchés et les autres boudissans, dont l'un est arrêté par le berger qui le tient par les cornes: plus loin on aperçoit un voleur poursuivi par un chien, et un loup qui cherche à enlever un chevreau, dont un autre berger l'éloigne avec son bâton. Plus bas est figurée une chasse, où l'on voit un sanglier attaqué par des chiens, dont le poil, ainsi que celui du sanglier, est encore représenté par des écailles ou des feuilles: de l'autre côté un cavalier armé d'une lance poursuit un cerf et s'avance aussi contre le sanglier, qu'on devait voir ensuite mort et chargé sur un cheval par un esclave vêtu d'une tunique, et portant sur son épaule droite un bâton, auquel était suspendu un panier. Le compartiment inférieur n'offre qu'un homme assis sur un éléphant, que le conducteur dirige à l'aide d'une espèce de petit croc qu'il tient de la main gauche, en même tems qu'il soulève de la droite une sorte d'outre ou de petit tonneau attaché à son cou par une courroie; au côté opposé on voyait un autre homme assis sur un chameau portant en croupe un léopard ou un lynx, et aux pieds duquel il devait y avoir un perroquet. On voit enfin deux enfans nus, dont l'un présente a l'autre des œufs d'oiseaux, qui devaient avoir de l'autre côté


38
3
4
1
2

3



2



1



V. Rainari f.

leur nid avec la mère auprès: il devait y avoir encore dans ce cercle d'autres figures, entre autres un sphinx assis avec une tête d'homme mitrée, et un griphon ailé terrassant un bœuf. Les deux autres cercles n'offrent que des ornemens en feuillage, qu'on pourrait dire n'être pas entièrement de mauvais goût. Nous avons sussi représenté à la planche 37 un tapis avec des lettres runiques, lequel se trouvait autrefois dans l'église de Bilden, ville de l'Adeland en Norvège. Les figures d'hommes et d'animaux qui y sont représentées sont sans doute d'un travail grossier, mais qui paraît être d'une époque très-reculée. Si le sens de l'inscription a été bien interpreté, elle signifie que ces broderies sont l'ouvrage de certaine Lodena, de la sœur de laquelle Raguilde était fille. Ce tapis avait environ cinq pieds et demi de long, et à-peu-près vingt-huit pouces de large. On voit encore sous les n.ºs 1 et 2 de la même planche deux pierres sépulcrales avec des incriptions runiques, et nous avons réuni de même à la planche 38 d'autres pierres et des cippes avec d'autres incriptions runiques, ainsi qu'un ornement en bronze très-ancien, qui a été trouvé près des monumens runiques de Gnistad.

Runes. Langue des Scandinaves.

Nous joindrons ici quelques aperçus rapides sur les *runes*, qui ont été prises par quelques-uns pour des lettres ou symboles magiques, et qui n'étaient que les anciens caractères, dont les Scandinaves fesaient usage. C'est a tort que Du-Cange a regardé comme gothiques ces caractéres, dont l'invention a été attribuée par quelques écrivains de la Scandinavie à Odin, par d'autres à certain Fimbul, et par quelques-uns à Ulfila évêque arien. Mais les runes sont bien antérieures à ce dernier, qui vivait sous les règnes de Valentinien et de Valent, car les monumens runiques publiés par Wormius et autres remontent aux premiers siècles de l'ère vulgaire. Il n'est pas vrai non plus que les *runes* soient inintelligibles, comme quelques-uns l'ont prétendu, car on a donné l'interpretation de plusieurs inscriptions écrites avec ces caractères. Les deux que nous avons rapportées sous les n.ºs 2 et 3 de la planche 37 signifient, savoir; la première. « Turon posa cette pierre en l'honneur de son frère Asgut, qui tua le grand géant Jatust, dont il consacra la cuirasse au dieu Odin » ; et la seconde « Jubern Ukvi grava sur la pierre cette inscription en mémoire de son père Irbern, et il consacra au dieu Odin les *runes* mortuaires ». Plusieurs de ces inscriptions tracées sous la forme de serpens et autres ani-

maux présentent en quelques endroits une croix, comme on le voit à la planche 38. Ce n'est pas à dire pour cela cependant, que ces monumens aient été tous élevés par des Chrétiens, car le marteau ou sceptre du dieu Thor avait précisément la forme d'une croix, et le roi Aquin, dit le Bon, le portait encore, après même qu'il eut embrassé le christianisme. Sturleson a amplement prouvé, et après lui encore Reenhielm, dans un écrit à part, que la figure de la croix était usitée chez les payens. Dans les anciens tems les runes s'écrivaient sur des espèces de petites planches, ou de petits bâtons de bois, surtout de frêne; c'est parce que ces bâtons furent employés quelquefois en guise d'amulettes, peut-être à la faveur des idées du fétichisme, qui naquirent dans des tems postèrieurs, que, dans le code des lois de la Norvège, qui ne remonte pas au-delà du XV.e, ou du XIV.e siècle, on défendit, avec l'usage des sortilèges et des maléfices celui des divinations, des runes et autres prestiges: ce qui a probablement fait naître à quelques-uns le doute que ces caractères pussent appartenir à la magie. On sait néanmoins que, dans des tems postérieurs, il y eut un alphabet particulier appliqué aux enchantemens; mais cet alphabet s'appelait *Svartra Runa*, et les lettres en étaient désignées sous le nom de *Svartrune*, ou de *Rameuner*, qui signifie *runes acerbes* ou *amères* L'idée de qualifier de magiques ces caractères vint encore de ce que des hommes ignorans les confondirent avec les Alrunes, espèces de masques ou d'écorces magiques, dont il a été parlé au long dans le costume des Germains. Le mot *runes* ne signifie autre chose dans son origine qu'un canal, un sillon, une petite ouverture, et même un trait de plume: on trouve même dans un chant de l'Edda ce mot appliqué aux parties naturelles d'une femme. Le célèbre Rudbeck a cru que les *runes* étaient aussi anciennes que le monde, ce qui sans doute est une erreur; mais la grande antiquité de ces lettres est bien prouvée dans les *Runographies* de Verelius et de Burée, ainsi que dans les *Antiquités Sveo-Gothiques* de Loccenius. Un ancien Glossaire de l'Islande divise les runes en sept classes, savoir; les runes de la victoire à l'usage des guerriers; celles des fontaines ou des eaux, qui servaient aussi aux navigateurs; les *logorunes*, qui se gravaient sur les lieux où se rendaient les jugemens publics; les *runes* de la bierre, qui se gravaient sur les vases; les *runes* auxiliaires, par le moyen desquelles on croyait obtenir le secours des dieux; les runes *arboréennes*, qui se traçaient sur l'écorce

et les feuilles des arbres, et servaient encore à indiquer les simples utiles à la médecine, et enfin les *runes cordiales* qui étaient employées à ranimer le courage des guerriers, peut-être ces dernières servaient-elles encore à quelques jeux dans le genre érotique, car il est parlé de ces *runes* gravées sur le bois, et arrosées du sang d'une femme éprise d'amour. Au surplus les noms de *Solrune*, *Sigrune*, *Ofrune* ou *Orrune* étaient communs à plusieurs femmes dans la Scandinavie; or il n'y aurait rien d'étonnant qu'une d'elles, qui aurait passé pour une magicienne, se fût appellée *Gutrune*, et l'on n'aurait pas raison d'en conclure que les *runes* ne furent employées qu'à la magie. C'étaient des lettres comme celles de tous les anciens alphabets; et François Junius a même voulu établir un parallèle, mais qui est bien imparfait, entre les *runes* et les lettres gothiques. De même M.r Akerblad, savant Suédois, ayant supposé que les inscriptions qu'on voit sur les lions en marbre qui se trouvent à la porte de l'arsenal de Venise pouvaient être en caractères runiques, et avoir été faites par les Varinges ou Varanges, peuples du nord qui passèrent au service de l'empire grec, le chavalier Bossi entreprit d'établir un parallèle entre les caractères de ces inscriptions, et ceux des monumens étrusques les plus anciens, et en donna même sur une planche en cuivre un essai, d'après lequel il crut pouvoir assurer, qu'au lieu d'être *runiques*, les caractères de ces inscriptions étaient *étrusques* ou *etrusco-pélasges*: dissertation qui fut l'objet d'une lettre adressée par lui à M.r Schlégel, et publiée à Turin en 1805. Quant à la langue, les Danois, les Norvégiens et les Suédois parlaient tous la même dans les anciens tems, et un écrivain Danois s'est élevé dernièrement avec raison contre l'opinion de quelques-uns, qui ont prétendu que le Scandinave dérivait de l'Allemand. Il est même prouvé que, du tems des Romains, on parlait dans le nord deux langues originaires qui étaient, le Goht ou le Scandinave, et le Saxon ou Germain. On aperçoit bien à la vérité quelque ressemblance entre quelques-unes des expressions radicales de ces deux langues; mais elles diffèrent totalement l'une de l'autre dans les parties les plus essentielles de leur construction grammaticale. Nous ne serons pas cependant de l'avis de ceux de quelques Danois, qui croient voir dans les langues gothiques des indices d'une civilisation plus ancienne, et d'une disposition plus favorable aux belles lettres, que ne l'offrent les langues germaniques. Il est vrai que, dans la langue gothique ou scandinave,

le substantif n'a besoin que d'une inflexion de voix à la fin pour indiquer tous les cas; mais les langues germaniques ont une richesse d'articles, à l'aide desquels les propositions y sont développées avec plus de clarté: la première a encore l'avantage de pouvoir donner aux verbes la forme passive, par l'addition d'une seule lettre. Du reste on peut accorder à ces écrivains, que, dégagée de cet amas de consonnes dont la dureté est fatale à l'éloquence et à la poésie, la prononciation des Scandinaves devait être plus douce et plus sonore, que celle des Allemans et des Anglais.

DU COSTUME
ANCIEN ET MODERNE
DE LA SUÈDE, DE LA NORVÈGE ET DU DANNEMARCK.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA SUÈDE.

Etendue, limites et divisions.

LA Suède s'étend en longueur environ 370 lieues, entre le 55.e et le 70.e degrés de latitude nord, et en largeur 220, entre le 8.e et le 29.e degrés de longitude à l'orient du méridien de Paris. Ce pays a une surface de 29,300 lieues carrées, et une population de 2,700,000 habitans, ce qui donne à peu-près 91 individus par lieue carrée. Il a pour limites, savoir; au midi la mer Baltique, le Sund et le Cattegat; au couchant les montagnes de la Norvège; au nord la Laponie à présent Suédoise ou Norvégienne, et au levant la Russie. La Suède s'étendait davantage vers le sud-est, avant que la Livonie, l'Ingrie et la Carélie eussent été cédées à la Russie: ce qui eut lieu après la mort de Charles XII;

mais du côté du Dannemarck elle a regagné les provinces de Bleking, le Halland et la Scanie, et, par les derniers traités, elle à acquis la Norvège et la Laponie Danoise, aprés avoir néanmoins perdu du côté de la Russie la Finlande, qui a passé à cette dernière puissance. La Suède n'est pas susceptible d'être habitée dans toute son étendue, à cause de la quantité de terres incultes et de lacs qu'elle renferme, et quelques-uns de ces derniers sont même très-grands; en sorte que la partie habitée se réduit à un assez petit espace. Tout ce pays comprend la Suède proprement dite, la Gothie ou Gothland, la Laponie Suèdoise, et la Bothnie occidentale. Les provinces composant chacune de ces divisions principales sont, savoir; pour la Suède proprement dite, l'Upland, la Sudermanie, la Westmanie, la Néricie, la Gestricie, l'Elsingie, la Dalécarlie, la Médelpadie, l'Angermanie et la Jemptie; dans le Gothland, l'Ostrogothie, la Westrogothie, le Smaland, le Vermeland, la Dalie, la Scanie, la Blékingie, et l'Alland; et pour la Laponie Suédoise, les provinces de Tornea, de Kini, de Lulca, de Pitea et d'Umea, dont les deux dernières, ainsi que la première, appartiennent à la Bothnie occidentale; quant à la Bothnie orientale, qui fesait partie de la Finlande, elle a passé avec cette dernière contrée sous la domination de la Russie. La Suède a en outre plusieurs îles: qui sont celles de Gothland, d'Œland, d'Alland et de Rugen.

Climat, saisons, et productions du sol.

Le climat de ce royaume est extrêmement froid: l'été y succède aussitôt à l'hiver, et la végétation y est alors plus active et plus prompte que dans les pays méridionaux. La chaleur du soleil est quelquefois si brûlante, qu'elle met le feu à des forêts; mais ce phénomène doit être le résultat de quelque cause particulière, qui concentre les rayons solaires, attendu qu'on n'en a point d'autre exemple, même dans les climats les plus chauds de la zône torride. Le froid au contraire devient si vif en hiver dans ce même pays, qu'il n'est pas rare d'y rencontrer des hommes avec le nez et autres extrémités du corps gelées: accident auquel il n'y a d'autre remède que de frotter aussitôt ces parties avec de la neige: les moyens les plus usités en général pour se mettre à l'abri des rigueurs de l'hiver sont les poêles et les fourrures. A Lunden en Scanie le jour le plus long est de dix-sept heures et vingt-quatre minutes; mais à Kengis dans la Laponie, où il existe une grande forge à fer, la durée de ce jour est de sept cent vingt heures, car pendant trente jours consécutifs le soleil ne se couche jamais; la longueur

des nuits en hiver est proportionnée à celle des jours en été. Avant le règne de Charles XII l'agriculture n'avait pas reçu beaucoup d'encouragemens ni fait par conséquent de grands progrès en Suède; mais depuis cette époque, les habitans ont fait d'heureux efforts pour vaincre la stérilité naturelle de leur territoire. Il s'est formé plusieurs sociétés d'agriculture, qui ont produit en plusieurs endroits les meilleurs effets. Dans une grande partie de la Suède, ainsi que dans la Norvège et dans le Dannemarck, les terres sont fort mauvaises, mais on y trouve pourtant des vallées d'une extrême fertilité. Pendant long-tems on n'a nullement pensé à tirer parti des terreins arides; mais aujourd'hui l'usage des irrigations est pratiqué en Suède avec autant de succès que dans les pays les mieux cultivés et les plus fertiles, et les dernières relations statistiques qu'on en a, donnent lieu de croire qu'on y recueille à peu-près assez de grain, pour la subsistance de la population. Le Gothland fournit beaucoup de froment, de scigle, d'orge, d'avoine, de pois et de féves; cependant on tire quelquefois du blé de la Livonie et autres provinces situées au midi de la Baltique. En été toutes les compagnes sont verdoyantes et couvertes de fleurs: on trouve même dans quelques endroits montueux des fraises, des framboises, des groseilles et autres fruits. Par le passé la culture des arbres fruitiers était très-négligée, et le peuple ne s'occupait que de celle des melons qui devenaient excellens, lorsqu'ils n'avaient point à souffrir de la sécheresse.

Richesses souterraines. Métaux et minéraux.

La Suède abonde en métaux et en minéraux de diverses sortes: on y trouve des cristaux de roche, des amétistes, des agates, des cornalines, du porphire, du granit et des marbres de diverses couleurs. La principale richesse de ce pays consiste dans ses mines d'argent, de cuivre, de plomb et de fer: plus de 450 farges avec des moulins à pilons et des fonderies y sont établies depuis long-tems, seulement pour le travail de ce dernier métal. Dans le siècle passé il avait été découvert une mines d'or, dont le produit, depuis 1741 jusqu'en 1747, n'excéda pas la valeur de 2,389 sequins. Les mines d'argent qu'a la Suède ne sont pas non plus d'une grande importance: celle de Sahla, dont le fameux Bergmaun a donné la description. et qui mérite d'être remarquée sous le rapport de la minéralogie, ne fournit qu'un plomb argentifère, dont la galène rendait à-peu-près une once d'argent par quintal brut: d'autres fois on en tira jusqu'à 24,000 marcs d'argent, mais en 1770 ce produit n'a

été que de 1,743 marcs d'argent, et ce n'est qu'en 1790 qu'il s'est élevé à 3,000; mais les travaux de cette mine font l'admiration des voyageurs iustruits. Quant aux autres mines d'argent, elles ne sont exploitées que pour le plomb qu'on en tire. La première galerie de la mine d'argent se trouve à la profondeur de 100 toises; mais de là il faut en descendre encore deux cents autres pour arriver jusqu'aux filons : le toit des galeries est soutenu par de grosses poutres en chêne. On n'a pas de notions bien certaines sur le produit des mines de cuivre : la plus renommée est celle de Fahlun dans la Dalécarlie, mais elle ne fournit plus aujourd'hui la quantité de métal qu'on en tirait par le passé. On assure qu'en 1660 elle en produisit plus de 61,000 quintaux, mais ce n'a été que cette seule année, car dans la suite on n'en a tiré que 36,000 quintaux, et ce produit se réduit aujourd'hui à 15,000 au plus. On ne compte pas moins encore de vingt-sept autres mines de cuivre, mais qui toutes ensemble ne donnent pas plus de 15 à 18,000 quintaux. Le minerai qu'on tire à Fahlun est un pyrite fort dur et difficile à travailler: on ne le trouve point en filons, mais par masses, et il ne rend pas plus de deux pour cent. Les mines les plus utiles sont celles de fer, qui forment la principale richesse de la Suède. En 1795 on comptait dans ce pays jusqu'à 566 grandes forges, et 107 petites, dont le produit annuel était évalué à 1,200,000 quintaux, sur lesquels 900,000 étaient envoyés à l'extérieur. On comptait aussi environ 26,000 individus employés alors à l'exploitation du fer, desquels 4,000 seulement travaillaient à l'excavation. Il existe dans l'Upland en Dannemarck une mine, qui passe pour être plus riche que toutes les autres: le produit en est évalué à 120,000 quintaux par an, et le fer qu'on en tire est préféré à tout autre par les Anglais pour la fabrication de leur acier. Après celle-là on distinguait la mine de Soeter, dans la Dalécarlie, qui rendait environ 90,000 quintaux par an. Le minerai de fer de la Suède est en grande partie de l'espèce indiquée par Hauy, sous la dénomination de fer oxidulé. Les mines sont en si grand nombre dans cette contrée, qu'elles ont paru à quelques voyageurs y former un monde souterrain. Et en effet les mineurs y habitent des endroits spacieux et commodes, où ils sont à l'abri du froid. La grande quantité de chutes d'eau, qu'on rencontre dans toute la Suède, y rend facile la construction des moulins et autres machines à l'usage des forges. Ce pays man-

que de zinc; et l'on n'y trouve pas non plus de calamine, que les habitans sont obligés de tirer de l'étranger. Près d'Andrarum en Scanie il y a une mine d'alun, qui donne de 40 à 50,000 quintaux de ce minéral par an. On a découvert une mine de charbon fossile, dont on se promet de grands avantages. En 1788 on a commencé à exploiter à Elfvédal, dans la Dalécarlie, une carrière de porphire, qui est de couleur rouge foncé avec de petits fragmens blancs, et qu'on croit ressembler à celui dont Pline nous a donné la description sous le nom de *porfido leucostrio*. Cette pierre est susceptible de prendre un beau poli, et l'on en tire des blocs de onze à environ quatorze pieds en carré.

Curiosités naturelles.

Les anciens monumens qu'on trouve en Suède appartiennent aux Scandinaves ou Sveo-Goths, dont il a été parlé dans le discours préliminaire: nous traiterons dans cette première partie de ceux du moyen âge. En fait de curiosités naturelles, il est peu de pays qui en offrent en aussi grand nombre que celui-ci: à chaque pas on rencontre de belles cascades, qui se précipitent du haut des rochers, et dont on trouve d'intéressantes descriptions et de belles planches dans l'atlas de Skiöldebrand. Nous en avons aussi représenté une à la planche 39, qui nous a paru plus remarquable que les autres par sa position et ses environs: c'est la fameuse cascade de Pursoronka sur l'Alten, rivière qui a fourni plusieurs beaux tableaux à cet estimable voyageur. Près de Gotembourg il y a un gouffre où se précipite une cataracte d'une si grande hauteur, que les grands arbres entrainés par le courant dans cet abîme s'y perdent, et ne reparaissent plus qu'au bout d'une demi-heure, et quelquefois d'une heure et plus: aussi est-ce en vain qu'on a cherché à en mesurer la profondeur. Il y a dans le midi du Gothland un lac fameux, par la propriété qu'il a, dit-on, de consumer tous les corps qui y sont plongés. On trouve dans plusieurs lacs de la Suède une pierre de couleur jaune avec des veines blanches, qui semble, à la première vue, être un mélange d'or et d'argent, mais dont l'analyse n'a présenté que du soufre, de l'alun et de l'oxide de plomb.

Mers de la Suède.

Les mers de la Suède sont la Baltique avec ses deux bras, qui forment les golfes de Finlande et de Bothnie. Vers l'occident on trouve le Cattegat et le Sund, qui est un détroit d'une lieue et demie de largeur, et sépare la Suède du Dannemarck. Les eaux se trouvant pour ainsi dire enchaînées pendant quatre mois dans ces mers de glace, n'y éprouvent point de flux ni de reflux, et

39



V. Raineri f.

elles n'y sont pas non plus aussi salées que celles de l'Océan, à cause d'un courant qui les y porte toujours de la Baltique. Il y a un peu plus d'un demi-siècle que les Suédois se sont adonnés à la pêche du hareng, qui ne laisse pas de former aujourd'hui une branche importante de leur commerce. On évalue à environ 600,000 barils, contenant chacun de 1000 à 1200 harengs, la quantité de poissons de cette espèce qu'ils vendent tous les ans, outre 30,000 barils d'huile, dont chacun est le produit de 10 ou 12 barils de ce poisson, et tout cela est fourni par la pêche qui se fait sur un espace de 18 à 20 lieues, entre Gotembourg et Marstrand.

Le bétail consiste généralement en Suède, comme dans la Norvège et le Dannemarck, en bêtes à cornes, en chevaux, en moutons et en chèvres. Les chevaux passent pour y être plus propres au service de guerre que ceux de l'Allemagne. Les chevaux de la Norvège sont petits, mais très-vifs; ils ont le pied sûr, et sont employés à porter des fardeaux. Les bœufs s'engraissent considérablement dans les iles, et surtout dans celles qui bordent la Norvège. On les laisse paître en liberté, et souvent ils deviennent si sauvages, qu'il faut les tuer à coups de fusil. Il y a aussi d'excellens paturages dans l'intérieur de la Suède, mais seulement dans les vallées qui se trouvent à une certaine élévation, et qui ne sont point entourées de hautes montagnes. Ordinairement ces vallées ne sont point habitées: on y envoie les pâtres qui y restent tout l'été, et le plus souvent ce sont des femmes qui gardent les troupeaux. Les chèvres y sont en bien plus grand nombre que les moutons. Il n'y a pas beaucoup de cochons; cependant la viande et le fromage excèdent dans plusieurs parties de la Suède les besoins de la consommation, et il s'en fait des exportations qui forment une branche considérable de commerce avec l'étranger. Les autres quadrupèdes qui existent en Suède sont l'ours, dont on connaît deux espèces, l'une grande et l'autre petite; les loups, qui se montrent quelquefois en troupes nombreuses; le lynx, le glouton, ou l'*ursus gulo* de Latham, qui est cependant de la famille des écureuils; l'élan, les renards blancs, roux et noirs, les écureuils, et les hermines dont les peaux sont très-estimées. Les rivières et les lacs de ce pays abondent en poisson, avantage qui est commun à tous les pays septentrionaux; et l'on en prend une si grande quantité, que quelques-uns, comme le brochet, sont salés et vendus à l'étranger.

Règne animal.

Les veaux marins du golfe de Finlande, où il y en a beaucoup, fournissent une quantité d'huile, qui forme aussi un objet de trafic considérable. On pêche en outre du saumon dans quelques rivières, et nous avons représenté à la planche 40, prise du magnifique atlas de Skioldebrand, une de ces pêches, qui offre un point de vue pittoresque sur la cataracte de Voyena. La Suède, ainsi que la Norvège, abonde en oiseaux de tout genre. Les faucons font leur nid sur les rochers et volent quelquefois par troupes nombreuses, qui font un grand bruit. On raconte que quelques-uns de ces oiseaux, qui avaient été emportés en France et en Allemagne, sont revenus d'eux-mêmes dans leur pays natal: on en a tué un en Finlande, portant une petite plaque d'or, avec une inscription qui indiquait que cet oiseau avait appartenu à un roi de France. Nous parlerons de quelques autres espèces d'oiseaux à l'article de la Norvège.

Caractère et mœurs des habitans.

La nation Suédoise offre une grande variété de caractères, qui est principalement l'effet des changemens et des révolutions politiques arrivées dans les siècles passés, lesquelles ont puissamment influé sur le caractère national, comme on le verra par le précis que nous nous proposons de donner de l'histoire moderne de ce pays. Les paysans, accoutumés à supporter les plus rudes fatigues, se font remarquer quelquefois par des formes gigantesques, qui décèlent en eux des descendans des anciens Scandinaves; quelle que soit l'aisance dont ils puissent jouir, ils n'affichent aucun luxe, et toute leur ambition se borne à se procurer toutes les commodités possibles. On trouve dans les familles des négocians le même goût pour la simplicité: chacun d'eux cherche le bonheur dans son état, et ils se distinguent tous par une application et une persévérance infatigables dans la conduite de leurs affaires. Les Suédois sont naturellement courageux: sous Gustave Adolphe et sous Charles XII ils ont porté au loin la terreur de leurs armes, et sont même parvenus à ébranler jusque dans leurs fondemens les plus grands empires. Cependant ils n'ont pas déployé la même énergie et la même valeur dans leur dernière guerre contre la Prusse; mais, outre qu'ils n'étaient pas commandés par des chefs d'une grande habileté, ils avaient contre eux les manèges sourds d'un sénat, toujours incertain dans ses délibérations, et auquel ils étaient forcés d'obéir. La classe des nobles et des gens aisés se fait remarquer par sa loyauté, par sa politesse et par ses sentimens hospitaliers. En général, les Suédois sont très-délicats sur le point d'honneur, et ils


40
V. Raineri f.

se montrent surtout très-jaloux de l'intérêt et de la gloire de leur nation. On a quelquefois reproché aux habitans de Stokolm d'avoir voulu imiter dans leurs manières le ton et la politesse qui régnaient autrefois à la cour de Versailles, et qui distinguent la bonne société à Paris. Dans les capitales du nord il y a sans doute une grande différence entre la cour et le corps diplomatique d'un côté, et de l'autre les nobles, les riches particuliers, les négocians et même les gens de la classe moyenne, où l'on trouve beaucoup de fonctionnaires publics, d'officiers et de gens de lettres. Le goût allemand a dominé long-tems à la cour de Suède, au point même qu'on n'y parlait point la langue nationale; mais il n'en est plus ainsi, surtout depuis qu'un maréchal de France s'est assis sur le trône de ce royaume, et cet heureux changement s'est étendu aux premières maisons de la noblesse, toujours prête à prendre l'esprit de la cour. C'est peut-être à tort qu'on a reproché aux Suédois de montrer trop de penchant pour la table et pour le jeu. Les grands négocians et les gens aisés de la capitale cherchent à imiter les Anglais plutôt que les Français, car le luxe et la magnificence de ces derniers ne conviendraient nullement à des gens continuellement occupés de calculs et de spéculations commerciales; c'est ce qu'on voit particulièrement dans les villes de commerce, et plus encore dans les ports de mer. La classe moyenne forme la partie la plus intéressante et la plus aimable de la nation: dans toutes les capitales du nord cette classe est en même tems la plus polie et la plus instruite; cependant le ton de réserve, qui fait une partie essentielle du caractère national, met une sorte d'obstacle aux progrès de l'esprit de société, et rend beaucoup plus rares ces réunions exemptes d'étiquettes et de cérémonies, qui sont si communes à Paris et ailleurs; mais pourtant les hommes d'esprit ou d'un mérite quelconque n'y manquent pas de ces sociétés, qu'on a honorées quelquefois du nom de *lycées*, où l'on discourt librement sur toutes sortes d'objets, et où l'on a les feuilles publiques. On y jouit aussi des agrémens de la table, de la musique et de la danse; et dans ces réunions, où les dames alors sont admises, il règne ordinairement beaucoup de gaieté, quoique cependant il s'y mêle quelquefois un peu d'uniformité et de monotonie. Chaque société a son esprit particulier, son goût et ses adhérens; mais ces sociétés en général sont un peu scrupuleuses dans le choix de leurs membres perpétuels: cela n'empêche pas cependant qu'on n'y admette assez

facilement les étrangers de passage, qui, à defaut de ce moyen et de la connaissance de la langue, ne pourraient pénétrer que bien difficilement dans l'intérieur des familles, où ils trouveraient souvent sans cela à s'ennuyer. Il y a néanmoins dans certaines villes, et surtout dans les capitales, des théâtres, des fêtes publiques et des lieux de réunion ouverts à tout le monde; mais il est bien rare d'y rencontrer ce qu'on appelle ordinairement la bonne compagnie. Les passe-tems du peuple sont à-peu-près les mêmes dans tous les pays du nord: ce sont des jeux, des danses, des promenades, des fêtes dans quelque parc ou dans quelque village. Si les manières anglaises ou les modes françaises dominent dans la classe des gens aisés, on voit avec peine dans celle du peuple les femmes condannées aux travaux les plus pénibles. Ce sont elles qui labourent les champs et les ensemencent, et qui battent les grains. Sur les côtes elles manient la rame et tendent les voiles avec beaucoup d'habileté. Dans les villes elles servent les maçons, portent de pesans fardeaux, et exercent tous les métiers les plus fatiguans. Anciennement les maisons en Suède étaient pour la plupart construites en bois: ce qui était cause de fréquens incendies, surtout dans les tems de guerre. A présent les villes sont presque toutes rebâties à neuf, et la plupart des édifices y sont construits en pierre ou en brique.

Notions tirées du voyage d'Acerbi au cap-nord.

Le *Viaggio al Capo-Nord per la Svezia, la Finlanda e la Lapponia*, exécuté et publié par M.r Acerbi, notre compatriote, maintenant consul impérial en Egypte, nous fournit le moyen d'indiquer ici quelques particularités relatives aux usages des habitans de ces contrées. On ne voyage pas en Suède, ou au moins on n'y voyageait pas alors aussi rapidement, ni aussi commodément que dans les pays qui attirent ordinairement les voyageurs. Les routes y étaient assez belles, mais le service des postes n'y était pas fait régulièrement, et il n'y avait ni diligences, ni voitures propres à faciliter les communications et les transports. Il n'existait même aucun établissement de ce genre entre la capitale et les provinces: ce qui vient peut-être de la facilité qu'y ont les habitans d'entretenir des relations de l'une à l'autre par le moyen des lacs et des rivières, dont le pays est entrecoupé en tout sens. Les auberges y étaient alors fort rares, et en général assez mauvaises, et l'on n'en rencontrait pas une seule entre Elsingbourg et Stokolm dans un espace d'environ 400 milles; mais on apprend par les dernières relations, que ces établissemens se sont multipliés et améliorés par

toute la Suède. Il arrive néanmoins assez souvent que les voyageurs sont obligés de laisser leurs voitures, pour en prendre une plus petite et moins commode. Dans la partie méridionale de ce royaume on trouve souvent des chevaux petits et faibles, et c'est en vain qu'on chercherait à y suppléer par le nombre. Gotembourg, la seconde ville du royaume, qui a une population d'environ 15,000 habitans, est entrecoupée de canaux ombragés d'arbres : l'amabilité des femmes y rend la société agréable, et les étrangers y sont bien accueillis: on y trouve d'excellens établissemens de bienfesance, et le commerce y est très-florissant. L'usage y subsiste encore, et plus qu'à Stokolm, parmi les gens de la classe moyenne, de demeurer jurqu'au soir dans la maison où l'on a été invité à diner, pour s'y livrer ensuite avec son hôte aux agrémens d'une conversation, qui se termine par un souper splendide. Quand il s'agit de porter les santés dans les repas d'appareil, on verse les meilleurs vins dans de grands gobelets d'argent, que les convives se passent ensuite de main en main: cet usage est répandu dans toute la Suède, et peut-être l'origine en remonte-t-elle jusqu'à ces tems de barbarie, où l'on entendait par là donner à son hôte l'assurance qu'on n'attenterait point à sa vie. En allant de Gotembourg à Stokolm on voit les fameuses cataractes de Trolhatt, où la rivière de Gotha, qui sort non loin de là du lac de Wéner, après s'être réunie dans un seul lit, se précipite de soixante pieds de haut dans un goufre, dont on n'a pu encore mesurer la profondeur. Une chose plus admirable encore, c'est le canal qui porte aussi le nom de Trolhatt, et qu'on a creusé dans le roc, pour ouvrir une communication entre le lac Wéner et la mer du nord. Ce canal, pour la construction duquel il a fallu couper des rochers, et qui pendant un siècle a coûté au gouvernement des sommes considérables, a été enfin achevé par quelques particuliers, qui sont venus à bout de surmonter toutes les difficultés qu'il présentait. Il existe un projet encore plus grand, qui est de joindre ce canal avec d'autres, et d'ouvrir ainsi, par une suite de canaux, un passage entre la mer du nord et la Baltique. En traversant le Westerland, la Niricie, la Sudermanie, on trouve un sol qui va toujours en s'améliorant jusqu'à Stokolm. Les chevaux reposent dans ce pays sur de grandes planches percées, qui leur tiennent lieu de litière: on prétend que la raison de cet usage, outre la rareté de la paille, est que les pieds des chevaux sur la litière deviennent tendres et plus exposés aux

maladies. Stokolm est dans une situation avantageuse pour le commerce, et ses environs présentent une variété d'objets des plus pittoresques. Cette ville est bâtie en grande partie sur sept ou huit iles, dont quelques-unes sont entourées d'eaux douces, qui viennent du lac Malar, et les autres d'eaux salées qu'y apporte sans cesse le reflux de la mer. En hiver tous ces canaux disparaissent sous la glace, et alors on les parcourt en slite ou en voiture : ce qui a fait dire à quelques voyageurs que l'hiver est pour cette ville la saison la plus agréable. Et en effet, on peut faire alors sur la glace ou sur la neige gelée des courses rapides autour des vaisseaux enchaînés dans les ports, à travers les forêts, les lacs, les étangs, les rivières et autres lieux qui sont inaccessibles dans les autres saisons. Les slites servent de moyen de transport pour toutes les denrées quelconques, aussi bien que pour les voyageurs: aussi un hiver doux est-il regardé dans ce pays comme une calamité publique. Les gens aisés passent l'été à la campagne, et y vivent avec plus de luxe qu'à la ville. Ils y forcent la nature à produire dans des serres d'excellens raisins, des pêches, des ananas et tous les meilleurs fruits. Le faste et l'opulence se montrent partout; mais la liberté dont on jouit chez les négocians rend leur société bien préférable à celle des nobles, chez qui l'on est continuellement gêné par l'étiquette et les cérémonies. Les Suédois ne connaissent point la chasse à cheval ni celle du faucon: ce qui ne leur empêche pas de se croire d'excellens chasseurs au fusil: quant à celle des oiseaux, qui se fait de diverses manières en France et en Italie, ils n'en font aucunn cas. Le jeu de cartes semble avoir beaucoup d'attraits pour les deux sexes de tout âge, et il n'est point de passetems pour les Suédois sans les cartes: les habitans aiment néanmoins à faire des promenades en bateau ou en voiture autour de la ville. A Drottningholm, palais royal d'un bel aspect qui est à six milles, il se donnait tous les ans, aux frais de la couronne, un tournois, où les lois de l'ancienne chevalerie étaient observées avec la plus grande sévérité. Le premier jour de mai, la cour, les nobles, et tous les habitans se rendent au parc royal, qui est d'une vaste étendue. Le 24 juin on porte des fleurs et on plante des arbres devant les portes des grands, et il se forme à l'instant un camp de plasir, où la garnison se livre à toutes sortes d'amusemens. L'hiver ramène les spectacles, les danses et les festins. Les pluies continuelles rendent désagréables les mois de septembre et d'octobre,

et il en est de même de ceux de mai et de juin, à cause de la fonte des neiges. Le thermomètre descend souvent en hiver jusqu'à vingt-cinq degrés au dessous de zéro, mais on sait aussi se soustraire en quelque sorte à la rigidité de cette température par un usage bien entendu des poêles et des vêtemens fourrés. Les Suédois n'avaient pas beaucoup de goût pour les spectacles avant Gustave III; mais ce goût, qui s'était affaibli après sa mort, s'est ranimé depuis; et il s'est même formé de nombreux élèves dans le chant à Stokolm. Il y a souvent des bals à la bourse, au Wauxhall et chez les particuliers: les premiers surtout offrent la réunoin de tout le beau monde de la capitale. Les femmes en général sont très-avenantes, et aiment la parure; elles ont l'ambition d'être appelées les belles du nord. Le goût de la mode dans l'habillement, ainsi que celui des beaux arts et surtout de la musique, ne s'est développé que depuis peu de temps en Suède, et semblait auparavant comme enchaîné par les glaces. On peut en dire autant relativement au service de la table, où l'on voyait, il n'y a pas encore plus de trente ans, rassemblés dans un même plat des mets différens, et même les plus disparates par leur nature et leur saveur. L'habillement des femmes aisées, présentait autrefois un amalgame bizarre des modes anglaises et espagnoles, et celui des hommes un mélange du costume espagnol avec celui du pays, qu'on retrouve encore chez les paysans du midi de la Suède. Le gouvernement avait cru à propos de prescrire à toutes les personnes admises à la cour une régle uniforme pour la couleur et la coupe de leur habillement, et pour celui des dames, auxquelles le blanc était réservé pour les jours de gala: ce qui donnait à ces réunions un air de grandeur et de magnificence, que n'offre point sans doute une multitude d'habillemens de diverses couleurs.

Langue. Lettres et sciences.

La langue Suédoise est un dialecte du gothique, qui a beaucoup de rapports avec le Danois. Les nobles et les gens aisés sont généralement plus instruits et plus versés dans la littérature, que ne le sont les personnes des mêmes classes dans les antres pays. Ces deux classes ont donné des preuves distinguées de leur zèle pour les progrès des lettres et des connaissances utiles. Ce sont elles qui ont fourni les fonds nécessaires pour le voyage qu'a fait en orient le célèbre Hasselquist, un des meilleurs disciples de Linné, et qui est mort en Egypte. C'est encore par leur moyen qu'ont été exécutés successivement d'autres voyages et d'autres entreprises scientifiques,

et qu'ont été fondés divers établissemens utiles. La Suède a eu dans tous les siècles modernes, et surtout depuis la réforme de Luther, des hommes célèbres dans les sciences et dans les lettres; et le livre du savant Eric, intitulé *des Vicissitudes de la littérature grecque en Suède*, donne une idée avantageuse de l'étude des auteurs classiques dans ce royaume. La reine Christine, si fameuse dans l'histoire de la Suède, n'a pas peu contribué à y faire fleurir les lettres. On n'est pas peu surpris des encouragemens qui y ont été donnés aux beaux arts et surtout au dessin, au milieu des troubles, et des derniers évènemens politiques. L'agriculture y a été portée, tant dans la théorie que dans la pratique, au plus haut degré de splendeur; et les académies, les sociétés et les institutions littéraires de tout genre s'y sont également multipliées. La principale université de la Suède est celle d'Upsal, dont l'existence date de plus de quatre siècles, et que les souverains de ce pays ont toujours protégée. On y enseigne toutes les sciences, et l'on n'y compte jamais moins de mille étudians. Depuis Linné l'histoire naturelle y a toujours été cultivée avec beaucoup de zèle; et en la signalant comme une école qui, pendant long-tems, n'eut point de rivales, l'Anglais Stilling-Fleet ajoute que c'est la première du nord pour une éducation académique: c'est ce dont rendent un éclatant témoignage les *dissertations* ou les *traités* que publient les étudians, lorsqu'ils prennent les degrés académiques, et qui sont ordinairement remplis d'une rare érudition. Il y avait autrefois deux autres universités inférieures, l'une à Abo, et l'autre à Luuden dans la province de Schonen, mais celle d'Upsal est la seule qui ait été conservée. Il y a aussi dans chaque diocèse une école dite, dans le pays, *libre*; au sortir de laquelle, les élèves vont achever leurs études dans les universités. Parmi les plus belles institutions scientifiques on distingue l'academie royale des sciences de Stokolm, fondée par Gustave III, et qui est organisée sur le pied de celle de France. C'est à cette académie qu'est due la réforme, et selon quelques écrivains la création de la poésie et de l'éloquence en Suède. Les connaissances scientifiques, pour nous servir encore des paroles de M.r Acerbi, se sont considérablement accrues sous ce monarque. Si pourtant on compare le progrès des sciences dans ce pays, avec ceux qu'elles y ont faits dans les derniers tems sous un gouvernement aristocratique, ou plutôt sous la monarchie limitée, on est obligé de reconnaître que la splendeur d'un trône ou la protection d'un

prince n'y contribue pas autant que l'esprit de la nation et la faveur du public. Et en effet, on n'a point vu fleurir sous l'influence immédiate du gouvernement un Linné dans l'histoire naturelle, un Bergmann dans la minéralogie, un Ihre dans la philologie, un Wallerius dans la chimie, un Rosenstein dans la médecine, un Aurivelius dans la connaissance des langues orientales, et dans les mathématiques un Klingestierna, auquel on peut attribuer l'invention des télescopes acromatiques. Cependant les gens de lettres et les savans reparurent avec éclat, sous la régence du duc de Sudermanie. Ils parlèrent et furent écoutés, et la diminution des rigueurs auxquelles l'imprimerie avait été soumise, ranima en même tems le commerce de la librairie en favorisant la propagation des lumières. On a seulement reproché à ce duc d'avoir montré trop de goût pour le magnétisme, ou plutôt pour les magnétiseurs. Il fut établi néanmoins vers la fin du dernier siècle un tribunal de censure, et en 1798 il fut défendu de publier aucun écrit périodique, sans une permission spéciale du roi. Outre l'académie des sciences de Stokolm dont il vient d'être parlé, il y a encore une académie Suédoise, dite des Dix-huit, ainsi appellée du nombre des membres qui la composent; elle fut fondée en 1788, et elle a particulièrement pour objet l'étude et le perfectionnement de la langue nationale. Cette académie décerne des prix aux gens de lettres et aux poètes; mais on lui a reproché quelquefois trop d'indifférence pour la littérature des autres nations, et surtout pour celle de l'Allemagne. Toutefois quelques poètes se sont illustrés en Suède dans des tems plus récens, et entre autres Lidner et Torild: ce dernier a publié un beau poème sur les passions, et s'est distingué par son enthosiasme pour les poésies d'Ossian: et par son application à les imiter. Il y a en outre une académie des sciences à Upsal, une société scientifique et littéraire à Gotembourg, et une société physiographique à Lund. Il existait aussi à Abo une société de belles lettres, d'histoire uaturelle, et une société finlandaise pour l'économie rurale. On trouve encore à Stokolm une société patriotique d'agriculture, une académie de peinture et de sculpture, et enfin une société pour l'instruction des habitans. L'observatoire de la même ville est riche en instrumens d'astronomie de tout genre. La mécanique est généralement cultivée dans toute la Suède, à cause de l'utilité dont elle est dans les travaux des mines, qui forment une partie de la richesse nationale. Stokolm possède encore une riche collection de

modèles et de machines, tant anciennes que modernes, qui ont été perfectionnées à différentes époques, et que leur belle disposition fait remarquer encore davantage. Parmi ces machines il en est une, qui a été inventée en Suède, et qui est d'une grande utilité dans les travaux des mines, c'est celle qui marque les coups de piston des pompes, et à l'aide de laquelle on détermine avec la plus grande précision la quantité des travaux exécutés. Outre l'utilité des sociétés scientifiques en général pour la communication des idées et des découvertes, elles ont encore un autre effet moral, qui est d'empêcher souvent que les hommes ne se livrent à des occupations frivoles, et de fortifier en eux le sentiment de la vertu et le goût de l'instruction. On remarque en effet qu'il n'y a pas de pays où ce goût soit plus généralement répandu qu'en Suède. On enseigne à lire, à écrire et à raisonner, non seulement dans les villes, mais encore dans les villages et jusque dans les chaumières; et ce commencement d'éducation ne contribue pas peu à rendre les hommes francs et sincères, compatissans et hospitaliers, sensés et courageux. Les écoles établies dans chaque paroisse forment également d'excellens sujets pour la société, pour l'agriculture, les arts et les métiers, et metteut les étudians qui ont quelque talent dans le cas de faire ensuite leur cours d'université. A l'époque du passage d'Acerbi par Lund, qui est à 400 milles de Stokolm, et à 440 d'Upsal, l'université de cette premiére ville, quoique des moins considérables, comptait plus de cinquante professeurs, ou adjoints, et trois cents étudians; elle avait une riche bibliothèque et un jardiu botanique, où Linné avait conçu les premières idées de son systême. Aux classes de cette université, qui sont communes aux autres établissemens de ce genre, on en a joint une autre pour l'enseignement de l'escrime, de la danse, du dessin et de la musique. Il y a également à l'université d'Upsal des maîtres d'équitation, de danse, de dessin, de musique, d'escrime, d'Allemand, de Français et d'Anglais. On y étudie aussi les langues orientales, et c'est de cette école qu'est sorti Biornsthal, qui a voyagé en Grèce, en Turquie et en Italie, qui a fait un long séjour à Milan, et a publié une nouvelle méthode pour l'enseignement et la prononciation de la langue hébraïque. C'est encore à la même école que s'est formé Norberg, qui est venu aussi à Milan, où il a recopié furtivement le *manuscrit syriaque* exemplaire, qui existe à la Bibliothêque Ambroisienne, et qu'il a publié ensuite

dans sa patrie avec une traduction latine, et avec toutes les erreurs qui se trouvent dans le texte, et que le docteur Bugati avait entrepris de rectifier. A la même époque il y avait plus de 2,000 étudians à l'université d'Upsal. On y étudiait particulièrement la psychologie et la philosophie morale; et la doctrine de Kant y avait fait beaucoup de progrès: les étudians y sont obligés de payer une taxe qui est d'environ 350 francs par an. On estime que le nombre des professeurs, des adjoints et des répétiteurs dans toutes les universités de la Suède, est plus considérable qu'en aucun autre pays de l'Europe, en égard à la population, qu'Acerbi suppose être de trois millions d'individus. On y remarque aussi plus que partout ailleurs entre les professeurs et les étudians une sorte d'intimité, qui fait que les premiers se prêtent facilement à toutes les explications, à tous les développemens que leur demandent leurs élèves pour l'éclaircissement de leurs doutes et l'intelligence des auteurs, et enfin à tout ce qui peut tendre au profit de l'instruction. Il se fait tous les ans à Stokolm une exposition de tableaux et autres ouvrages appartenant à l'art du dessin, qui de cette manière sont soumis au jugement du public, et dont on imprime même un catalogue: l'architecture et la scénographie sont ceux de ces arts qui fleurissent le plus dans ce pays. Nous ne voulons pas non plus omettre de faire mention d'un peintre en miniature, qui a fait le voyage de Canton exprès pour apprendre des Chinois l'art de peindre sur le verre, qu'il a été le premier à introduire même à Paris.

Arts et métiers. Manufactures. Commerce. Villes principales. Compagnie de palombari.

Les ressources que les Suédois trouvent dans l'agriculture, dans l'exploitation des mines, dans leur bétail, dans la chasse et dans la pêche, pour leur subsistance et leurs premiers besoins, leur ont empêché pendant long-tems de songer à ériger des manufactures, et à favoriser chez eux l'introduction de nouveaux arts et de nouveaux métiers. Tout leur commerce consistait alors en bois pour la construction et la mâture des vaisseaux, en planches, en goudron et en résine, en écorce d'arbre, en potasse, en ustensiles de bois, en plomb, en fer, en cordages et en poisson salé. Ce n'a été que vers la fin du XVI.e siècle qu'ils ont commencé à faire des ouvrages en fer; avant cette époque, ce métal était envoyé brut dans les villes anséatiques, d'où l'on tirait les objets manufacturés dont le pays avait besoin. Ce fut seulement vers la moitié du siècle suivant que les Suédois, à l'aide des Danois et des Flamands, établirent des fabriques de verre, d'amidon, de fer blanc, de drap, de soieries,

de savon, des tanneries, des moulins à scie, et que commença chez eux le commerce de l'imprimerie. Ils eurent ensuite des manufactures de toiles à voile, de toile et d'étoffes de coton et des papeteries; ils fabriquèrent aussi l'alun, le soufre et la poudre à canon. On fait encore aujourd'hui en Suède beaucoup d'ouvrages de cuivre, de laiton, de fer et d'acier: on y trouve aussi des fonderies de canons, des forges où l'on fait des ancres, des armes à feu et des laminoirs, la construction des vaisseaux y forme aussi une branche importante de commerce. Selon Acerbi, aucune autre nation n'aurait fait autant de progrès dans les arts libéraux et mécaniques, que les Suédois, si elle eût en à lutter comme eux contre la nature du sol et du climat, contre les obstacles qui résultaient de ses divisions intérieurs, et contre l'orgueilleuse jalousie de puissans voisins. Toutefois, dit-il, le commerce est florissant dans ce pays, il règne beaucoup d'activité dans les manufactures, et l'industrie y est encouragée par tous les moyens possibles. Le peuple a conservé toute son énergie: le gouvernement même respecte l'esprit public, flatte l'opinion, écoute les réclamations des particuliers, tempère par la clémence la sévérité des lois, et veille à ce que les malheureux trouvent dans les établissemens de bienfesance les secours dus à l'humanité. Il y a en Suède quelques villes dites d'étape, et qui ont la liberté d'expédier des vaisseaux chargés de marchandises dans tous les pays étrangers: on en comptait ving-quatre au commencement de ce siècle, et les plus riches négocians de ces villes fesaient de cette manière un commerce avantageux d'exportations et d'importations sur leurs propres bâtimens. Il suit de là que les villes de la Suède sont divisées en trois classes, qui comprennent savoir; la première, les villes d'étapes; la seconde, les villes dites de terre, qui ne font aucun commerce à l'étranger, malgré la situation de quelques-unes au bord de la mer, et la troisième, les villes dites des mines, parce qu'elles appartiennent à des pays ou il y a des mines en exploitation. On remarque que vers le moitié du siècle dernier les importations ont considérament augmenté dans ce royaume, tandis que les importations, qui se font en grande partie sur des vaisseaux Suédois, ont diminué. Les principales villes par leur commerce ou par l'importance que leur donnent certaines circonstances, sont, Stokolm la capitale, où se trouve la banque nationale; Upsal, célèbre par son université et par sa bibliothèque, où l'on conserve le code dit *Argenteo*, qu'on

croit être une traduction gothique des quatre évangélistes faite par d'Ulfila; Nikoping qui a un bon port et plusieurs manufactures, ainsi que Strengnes et Trose toutes les trois dans la Sudermanie; Sala ou Salberg dans la Vestmanie, près de laquelle se trouve une source d'eaux minérales et une des plus riches mines d'argent; Westeras ou Arosen, où se fait un grand commerce de blé; Koping, qui possède aussi plusieurs manufactures, et où il se fait un gros trafic de blé et de bétail; Lindesberg, qui a été bâtie par la reine Christine près d'une bonne source d'eaux minérales; Arboga, qui fait un commerce considérable d'ouvrages en fer, et surtout de cuirasses; Orebro, dans la Néricie, où l'on fabrique des armes et des tapis; et Askersund, où il se fait un grand trafic de blé, de clous et de tabac. Les autres villes les plus remarquables sont, savoir; dans la Dalécarlie, Fahlun dont le nom, dans la langue du pays, signifie montagne de cuivre, et où il y a beaucoup de filatures et de fabriques de draps, et Hedemora où il se fait beaucoup d'ouvrages en cuivre, et où l'on fabrique de la poudre à canon; dans la Gestricie, Gefle ou Géval, située snr le golfe de Bothnie, et dont les habitans sont pour la plupart marins ou pêcheurs; dans l'Elsingie, Hudwiskvall, située sur le même golfe, où il se fait un commerce considérable de bois de construction, de toiles, de beurre et de peaux, et Suderhamn, petite ville maritime, où il y a une bonne manufacture d'armes, et où il se vend beaucoup de lin et de beurre; dans la Médelpadie, Sundswal où l'on construit de grands vaisseaux, et près de laquelle il y a une source d'eaux minérales; dans l'Angermanie, Hersnosand, dont le principal commerce consiste en toilerie; dans la Jemptie Froson située dans une île, qui est au milieu d'une rivière; enfin dans la Gothie, Calmar où il y a des fabriques de toile et de draps, puis Westerwik où il y a des fabriques de drap, et où il se fait un gros commerce de tous les matériaux nécessaires à la construction des vaisseaux; Wexio et Fallerno, célèbre par ses eaux minérales; Joukoping, qui a une manufacture d'armes très-considérable, et Ekesia où l'on fabrique des tapis et divers ustensiles en bois, et où il se fait un grand trafic de tabac et de bœufs. On trouve dans la Gothie occidentale, Gotembourg, qui a été rebâtie plusieurs fois après divers incendies, et où il y a deux imprimeries, avec quelques fabriques de drap et autres étoffes, et d'où se font les expéditions de la compagnie des Indes orientales; Elfsbourg, forteresse qu'on a négligée; Wernes-

boug, où est le dépôt du fer qu'on envoie du Wermeland à Gotembourg; Skara, où il y a un collège et une imprimerie; Alingsaos, où l'on voit de belles manufactures de soie et de laine, une fabrique de tabac et une autre de pipes; et Boeraos on Boras, près de quelques sources minérales, et dont les habitans font une quantité de petits objets, qu'ils vont vendre par tout le royaume. Dans l'Ostrogothie ou Gothie orientale on trouve, Norkoping où il y a des papeteries et des imprimeries, des manufactures d'armes et de draps, et de bonnes teintureries; Suderskoping, qui ne fait de trafic qu'à l'intérieur; et Wadstena, où l'on a établi une grande fabrique de drap: dans la Scandie Lunden, plus riche par son agriculture que par son commerce, qui est très-limité; Landscron, qui a un port excellent et favorable au commerce; Christianstadt où il y a de bonnes tanneries, ainsi que des fabriques de drap, de toileries et de soieries, et Malmoé qui a aussi quelques manufactures de laine, mais qui est encore plus importante par ses fortifications que par son commerce. Les villes les plus remarquables de la Bothnie occidentale sont Tornea, où, malgré la rigueur du froid, le commerce attire un grand nombre de Suédois, de Lapons, de Russes et de Norvégiens; Uma ou Umea, qui a aussi un port très-commode où il se fait quelque commerce, et Wasa fameuse pour avoir été le berceau d'un héros de la Suède. On trouve dans le Wermeland Karlstadt, près d'une source d'eaux minérales, où il y a plusieurs fabriques de toile et d'étoffes de laine, et Philipstad, qui est entourée de montagnes et de lacs; dans la Dalie, Amal où il se vend beaucoup de bois de construction et de goudron, et Delaborg qui était autrefois une forteresse; dans le Bohus une ville du même nom avec une forteresse sur un roc; Maelstrandt qui a un des meilleurs ports du royaume, et Konghell, ville à moitié détruite. Dans l'Alland on distingue Halmstadt, ville fameuse par ses manufactures de laine, par sa pêche et par le tabac qui se recueille dans les environs; Falkenberg qui s'enrichit par la pêche du saumon et du hareng, et Warberg dont les habitans font un riche commerce, quoique le port n'en soit plus accessible qu'à de petits bâtimens. A la province de Bléking appartiennent Calstron, qui est bien située sur la Baltique, et a un excellent port; Christianopel ou Nopeln qui a aussi un bon port sur la Baltique, et Carlshamn, où il y a un chantier, avec une forge de cuivre et une manufacture de laine. Enfin dans l'ile de Gotland se trouve Wisby, autrefois

ville anséatique, et Borgholm château royal dans l'ile d'Oelande. Nous devons faire mention ici de la compagnie des *palombars*, le seul établissement de ce genre qu'il y ait en Europe. Des membres de cette compagnie sont répandus sur toutes les côtes, pour porter des secours aux bâtimens qui peuvent faire naufrage, et aider à en sauver le chargement. Dans ce cas la compagnie donne avis de l'évènement aux armateurs et aux assureurs, reçoit d'eux les instructions nécessaires, et leur rend un compte exact des objets recouvrés.

Précis de l'histoire moderne de la Suède.

Nous devrions parler maintenant de la religion et du gouvernement, ainsi que des relations politiques et des revenus de la Suède; mais au défaut de cet article nous donnerons un précis de l'histoire moderne de ce pays, où l'on verra les changemens qui se sont opérés, tant dans le système religieux que dans l'état politique. Ce n'est que vers le XVe siècle que l'histoire de la Suède commence à acquérir quelque vraisemblance et quelqu'intérêt. La couronne était alors élective: néanmoins dans l'élection du monarque, on avait égard aux droits du sang. Mais les grands feudataires possédaient encore la plupart des terres, le commerce était nul, l'agriculture languissante, et le clergé, par suite de l'influence qu'il exerçait dans les affaires publiques, s'était emparé des terres que les nobles avaient perdues ou abandonnées en diverses circonstances. Nous avons vu ailleurs qu'au XIIIe siècle Magnus Ladélas avait étendu l'autorité royale, restreint l'autorité du clergé, et réprimé l'orgueil des nobles; mais sous le règne de ses successeurs, qui manquèrent d'habileté et de courage, des révolutions fréquentes jetèrent la Suède dans un état de confusion, dont elle ne se releva que par le fameux traité de Calmar, au moyen duquel Marguerite, fille de Valdemar roi de Dannemarck, réunit sous sa puissance les trois royaumes du nord. Mais les troubles recommencèrent après sa mort, et Christiern II fut le dernier roi Danois qui régna en Suède. Ce prince voulant affermir dans sa main le sceptre du despotisme, conçut le dessein de faire égorger tous les principaux nobles; Gustave Vasa échappa seul à ce massacre en se sauvant dans les montagnes de la Dalécarlie, où il demeura caché comme simple ouvrier dans les mines; mais y ayant été enfin découvert, il détermina ces braves montagnards à le seconder pour rendre à la Suède son indépendance. Assis qu'il fut sur le trône, il n'eut plus de nobles à combattre, et n'avait plus rien à craindre que du clergé; mais la nouvelle doc-

trine de Luther, qui se propageait alors dans le nord, lui facilita les moyens de changer tout le systême religieux de son royaume, qui depuis lors présenta l'aspect d'une monarchie régulière. Les arts et les manufactures prirent faveur et se perfectionnèrent; la navigation et le commerce devinrent florissans: l'étude des lettres et des sciences introduisit avec elle dans le royaume une politesse qui y était inconnue auparavant, et l'esprit national put développer toute son énergie. Sous Eric, fils de Gustave, les titres de comte et de baron furent adoptés et devinrent héréditaires. La discorde s'étant mise entre Eric et ses frères, le sénat se déclara pour ces derniers, déposa ce prince et proclama Jean, qui fit contre la Russie une guerre désastreuse, et tenta en vain, aux instances de sa mère, de rétablir la religion catholique dans ses états. Après lui régnèrent Charles, qui ne fut pas peu troublé par les prétentions de son neveu Sigismond, et Gustave Adolphe qui fut en guerre avec tous ses voisins, et fut partout victorieux, et qui, après avoir perfectionné la discipline de ses troupes, assiégé Danzic, ravagé la Livonie, remporté de grandes victoires en Pologne et battu les Allemands en plusieurs rencontres, mourut en combattant à Lutzen en 1632. Durant la minorité de sa fille Christine, les affaires politiques de la Suède furent conduites avec beaucoup de sagesse par le célèbre chancellier Oxenstiern. Montée sur le trône, Christine parut bien plus empressée à favoriser les arts et les sciences et à honorer les savans, entre autres Descartes, Saumaise et Grotius, qu'à faire prospérer ses états: aussi ne tarda-t-elle pas à céder la couronne à son cousin Charles Gustave, fils du duc de Deux-Ponts. Ce prince remporta plusieurs victoires sur les Polonais, et fut aussi en guerre avec le Dannemarck; mais sa mort obligea le sénat, durant la minorité de Charles XI son fils, à faire la paix avec les états voisins, moyennant la cession de quelques iles de la Norvège. Devenu majeur ce prince se montra toujours indécis dans sa politique, et s'allia tantôt avec l'Angleterre et la Hollande contre Louis XIV, et tantôt avec ce monarque contre l'Autriche; mais plusieurs princes s'étant enfin ligués contre lui, il perdit plusieurs possessions qu'il recouvra en partie par le traité de S.t Germain, conclu après celui de Nimègue. Pendant la paix il voulut ôter tout pouvoir aux états, et rendre son armée formidable. Il eut une grande influence dans le traité de Ryswick, et à sa mort, arrivée en 1707, il laissa le sceptre à Charles XII, devenu ensuite si célèbre. Ce monarque

lutta courageusement contre la Russie, la Pologne et le Dannemarck, qui s'étaient alliés contre lui; il força le souverain de ce dernier royaume à accepter la paix, délivra Narva que Pierre I.er tenait assiégé avec une armée nombreuse, ravagea la Saxe, déposa du trône Auguste roi de Pologne, auquel il donna Stanislas pour successeur, et se rendit si redoutable, que toutes les puissances de l'Europe envièrent son alliance. Ayant perdu dans la suite la bataille de Pultava contre les Russes, il se réfugia avec 500 hommes à Bender, où il voulut se défendre avec cette poignée de monde contre 30,000 Turcs. De retour dans ses états, et impatient de se venger du Dannemarck, il fut tué au siège de Fridericshall. Sous le règne de sa sœur Ulrique Eléonore, les Suédois recouvrèrent leurs privilèges, et firent la paix avec l'Angleterre, le Dannemarck, la Russie et la Saxe. Cette princesse étant morte, on vit paraître sur les rangs quatre prétendans, parmi lesquels l'influence de la Russie fit prévaloir l'évêque de Lubeck, oncle du duc de Holstein. Les factions et les troubles se renouvelèrent en Suède sous le règne d'Adolphe Frédéric, père de Gustave III. A son avènement au trône ce prince admit une capitulation, et ne voulut recevoir l'autorité souveraine qu'à certaines conditions, mais il ne tarda pas ensuite à former le dessein de se rendre absolu. Assuré de l'affection du peuple, que sa douceur et son affabilité lui avaient conciliée, il résolut de tirer parti des querelles qui s'étaient élevées entre les divers ordres de l'état, et en fomenta dans cette vue les rivalités. Lorsqu'il crut pouvoir compter sur le dévoûment d'une grande partie de ses troupes, il changea entièrement la constitution du royaume: son but en cela était de renverser le sénat et l'aristocratie dominante, de défendre sa liberté et celle du royaume, de bannir la corruption et de rendre aux états leur ancienne splendeur. L'assemblée en ayant été convoquée, on y publia la nouvelle constitution qui fut bientôt adoptée, et aussitôt tous les sénateurs furent changés. De cette manière le roi se trouva investi du pouvoir absolu; mais il n'en fit usage que pour corriger les abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice, pour extirper la corruption qui régnait parmi les fonctionnaires publics, pour encourager les arts et le commerce, et pour faire adopter les meilleures méthodes d'agriculture. De nouvelles divisions éclatèrent encore entre le roi et les nobles, mais elles furent heureusement apaisées par le rétablissement de la paix avec la Russie, contre laquelle le

mécontentement avait fait entreprendre une guerre, que le roi sut conduire avec beaucoup d'habileté. Néanmoins le ressentiment des nobles et autres partisans de l'ancien système, n'était pas encore éteint, et Gustave III fut assassiné par Anchestrom dans la nuit du 17 mars 1792. Gustave Adolphe son fils fut proclamé roi n'ayant encore que quatorze ans, et pendant sa minorité le royaume fut sagement gouverné par le duc de Sudermanie. Jusques là la Suède n'avait voulu entrer dans aucune coalition contre la France, mais en 1806 Gustave Adolphe s'allia avee la Russie, et conclut ensuite un armistice avec l'armée française, puis s'étant regardé comme sacrifié dans le traité de Tilsit, il déclara la guerre à la Russie et perdit la Finlande. Il fut dans la suite privé du droit de régner par un acte de la volonté nationale; et le duc de Sudermanie, qui lui avait succédé sous le nom de Charles XIII, étant avancé en âge et sans enfans, la diète, en qui avait passé l'autorité souveraine, proclama d'abord le fils du duc de Holstein; mais ce prince étant mort la même année, la couronne fut donnée au maréchal de France Bernadotte, qui règne à présent en Suède sous le nom de Charles XIV.

Religion de la Suède.

La religion de cet état est, comme nous l'avons dit, la luthérienne, qui s'y est établie et propagée sous le règne de Gustave Vasa. Les Suédois ont porté dans les matières religieuses toute l'énergie et toute la fermeté de leur caractère, et pendant longtems ils ont eu pour le culte romain une haîne si outrée, que tout prêtre catholique trouvé dans le royaume, était aussitôt condanné à subir une peine ignominieuse. Leurs ministres ne jouissent que d'un modeste traitement: l'archevêque d'Upsal n'a pas plus de 15,000 francs de revenu, et le traitement des treize suffragans qui dépendent de lui est encore bien inférieur. Le clergé n'a pas la moindre influence dans les affaires de l'état, mais l'austérité de sa morale et la pureté de ses mœurs, le font aimer du peuple. Les églises sont tenues avec beaucoup de propreté, et quelquefois décorées de quelques ornemens. La police religieuse est réglée par des lois ecclésiastiques appuyées des lois civiles. La prison et le bannissement sont les peines qu'encourt quiconque embrasse le culte catholique ou persévère dans son erreur, après avoir été frappé de l'excommunication, qui pourtant ne peut être lancée sans la permission du roi.

Gouvernement, lois, revenus publics, milice.

On voit par le précis que nous venons de donner de l'histoire moderne de la Suède combien de changemens a subis cet état.

Dans les commencemens le gouvernement fut libre, la couronne élective et la monarchie tempérée; mais sous Charles XII le gouvernement fut despotique. Les états recouvrèrent leurs privilèges, et l'on fit une nouvelle constitution, qui limitait l'autorité royale: les grands officiers mêmes étaient nommés par ces mêmes états, et le roi ne pouvait nommer aux emplois inférieurs qu'avec l'approbation du Sénat. Les états étaient composés des quatre ordres, qui étaient la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans. Le nombre des représentans y était de 1000 pour la noblesse, de 200 pour le clergé, de 150 pour les bourgeois et de 50 seulement pour les paysans. Chacun de ces ordres avait sa chambre à part et son orateur, et chaque chambre nommait un comité pour l'expédition des affaires. Les états s'assemblaient au moins une fois en trois ans au mois de janvier, et dans les intervalles de leurs sessions l'autorité du gouvernement appartenait au roi et au sénat; ce dernier corps n'était lui-même en quelque sorte qu'un comité des états, parmi lesquels ses membres étaient choisis. Le pouvoir exécutif résidait presqu'entièrement dans le sénat, et les sénateurs formaient le conseil privé du roi; c'était aussi à ce corps que se portaient les appels des tribunaux. L'abolition de ce système arrivée en 1772, comme nous venons de le dire, rendit le pouvoir absolu au roi, qui se trouva par là investi du droit de convoquer et de dissoudre à son gré l'assemblée des états, de disposer librement des forces de terre et de mer, ainsi que des revenus publics et de tous les emplois civils et militaires, et même de créer des impots hors des sessions des états, mais pourtant dans le seul cas d'une invasion étrangère. Les états mêmes, lorsqu'ils étaient assemblés, ne pouvaient délibérer que sur les objets qui leur étaient proposés par le roi. Le sénat était composé de 70 membres, dans le nombre desquels se trouvaient les grands officiers de la couronne. Ce corps devait émettre son vœu sur toutes les affaires qui lui étaient soumises, et lorsqu'il y avait unanimité de suffrages, le roi était tenu de s'y confirmer, autrement le sénat disposait comme bon lui semblait; il ne pouvait pas cependant établir de nouvelles lois ni en abolir d'anciennes, sans le consentement des états. La législation de la Suède a été totalement changée dans les dernières révolutions. Les lois criminelles y sont modérées, et la peine capitale consiste dans la potence ou la décapitation: dans le cas d'assassinat, le criminel a la main coupée avant l'exécution à mort. Aucune peine capitale

ne peut être infligée sans l'approbation du roi, et tout condanné a un mois de tems pour recourir à son autorité: délai dont le criminel ne manque guères de profiter, soit pour obtenir la revision de son jugement, soit pour demander grâce ou une commutation de peine. En général il n'y a que les grands crimes qui soient punis de mort: car les autres auxquels est appliquée en d'autres pays la peine capitale, ne sont punis ici que du fouet, de la détention au pain et à l'eau, ou des travaux publics à vie ou pour un tems limité, selon la gravité du délit. La torture a été abolie dans ce royaume dès l'an 1773. Les revenus publics ont souffert aussi de grandes variations dans les dernières révolutions, et la guerre contre la Russie surtout y a apporté une diminution considérable. On prétend que les domaines de la couronne, la taille, la dixme, les mines, les douanes et autres taxes donnaient un produit de vingt-quatre millions de francs. Les négocians se plaignaient de ce que la plus grande partie du numéraire en circulation consistait en monnaies de cuivre, dont quelques-unes étaient d'une largeur et d'une épaisseur considérables: le reste des espèces était des sequins en or et des écus en argent de huit par *marca*: on a aussi adopté le calcul décimal dans la monétisation. Pendant long-tems la Suède n'a point eu d'armée proprement dite, tous les hommes en état de porter les armes y étant alors organisés en milices régulières. La cavalerie était montée, armée, équipée et entretenue au moyen d'une imposition mise sur les nobles et sur les bourgeois en proportion des facultés de chaque contribuable, et la même dépense était supportée par les paysans pour l'infanterie. Chaque province était tenue de fournir un certain nombre de soldats, en proportion du nombre des domaines qu'elle renfermait, et cette levée était d'un soldat d'infanterie par chaque domaine de quinze à dix-huit cents francs de rente. Ce soldat était nourri, logé et vêtu par le propriétaire du domaine, de qui il recevait en outre environ vingt-quatre francs par an; mais ordinairement ce dernier lui construisait une petite maison de bois, à laquelle il joignait une étendue de paturage et de terrain suffisante pour l'entretien d'une vache, et pour mettre le soldat en état de se procurer par la culture de ce petit fond le pain nécessaire à sa subsistance. Lorsque les soldats sont présens au régiment, ils sont soumis à la juridiction militaire, et rentrent sans la juridiction civile quand ils en sont absens. On peut donc dire que tout soldat Suédois a une espèce de propriété dans le pays





V. Raineri f.

qu'il défend. On croyait avant les dernières révolutions, que la Suède ne pouvait pas réunir une armée de plus de 40,000 hommes, tandis qu'elle en avait plus de 60,000 avant la perte de la Livonie et autres provinces qui ont passé à la Russie, et dont elle a trouvé une compensation dans l'acquisition qu'elle a faite dernièrement de la Norvège. On estime que cet état peut armer une flotte de quarante vaisseaux de ligne, mais sa force maritime en ce moment n'arrive point à ce nombre: cependant on y fait beaucoup de constructions navales, mais pour le compte d'autres puissances. Le souverain prend les titres de roi de Suède et de Norvège, des Goths et des Vandales, de duc de Scanie etc. Les ordres chevaleresques de ce royaume sont ceux du nord ou de l'étoile polaire, qui n'est composé que de 24 membres; de Wasa, et celui de l'épée, qui a été fondé en 1772.

Explication de quelques planches.

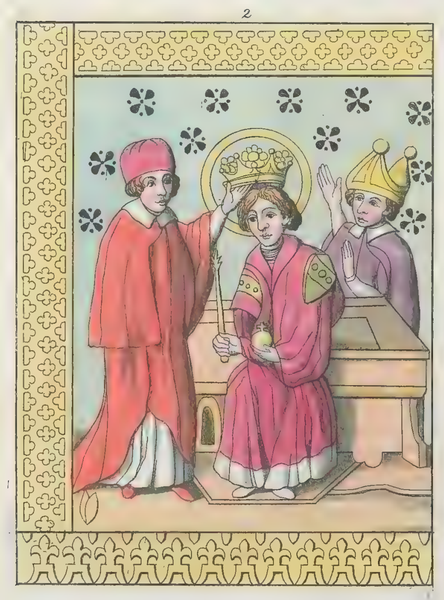
Nous avons représenté dans les planches précédentes quelques antiques monumens de l'art dans les pays septentrionaux, et particulièrement ceux qu'on peut appeler scandinaves. Nous allons à présent en faire connaître d'autres qui appartiennent au moyen âge, et d'après lesquels on pourra se former une idée des arts en Suède, des mœurs de ses habitans, de leur costume en général, et surtout de celui des rois, des grands et des ecclésiastiques dans ces tems obscurs et encore barbares. La planche 41 offre l'image d'une ancienne peinture divisée en quatre compartimens, appartenant à l'ancienne église d'Upsal, et qui est prise de l'ouvrage de Péringskiold. Dans un de ces cadres on voit sur un navire un roi chrétien accompagné de quelques évêques et autres personnes, qui vont pour aborder à la rive d'un fleuve, peut-être pour porter en Suède la lumière de l'évangile; mais tandis qu'un marinier s'efforce d'un côté de tirer le navire à bord à l'aide d'une corde, de l'autre un homme, armé d'un arc, cherche à repousser les navigateurs à coups de flèche. Péringskiold suppose au peintre une intention qu'on pourrait dire allégorique. Selon lui, les croyans ou les partisans du christianisme sont représentés dans l'homme, qui cherche à approcher le navire de la rive du fleuve, et dans l'homme armé d'un arc les payens qui s'opposent à l'introduction du nouveau culte. Il voit en outre dans cette peinture les deux rives du fleuve, tandis qu'on n'y aperçoit en réalité qu'une petite anse. Nous nous bornerons à observer dans l'habillement du roi un riche manteau, qui recouvre une longue tunique; dans celui des ecclésiasti-

ques une espèce de chape attachée sur la poitrine, et par dessous laquelle on voit une tunique serrée par une ceinture, et dans celui du marinier et de l'archer l'habillement national des Suédois dans les tems du moyen âge, auxquels se rapporte cette peinture, quoiqu'il ne soit pas possible d'en déterminer l'époque précise. Dans un autre compartiment à gauche on voit quelques hommes liés avec des cordes, que Péringskiold croit être les propagateurs de l'évangile, enchainés et trainés devant le tribunal du juge payen, qui est vêtu d'une tunique céleste et d'un manteau, et assis sur une espèce de trône. On trouve à remarquer ici l'habillement des prisonniers, dont un, couvert d'une armure sous un riche manteau, semble être d'un rang distingué et tout autre qu'un prédicateur, ainsi que celui du soldat, couvert aussi d'une armure en fer et conduisant les captifs devant le magistrat, et le costume des assistans, surtout les différentes formes de leurs chevelures, parmi lesquelles on distingue celle du juge qui est encore plus singulière. Les deux autres compartimens représentent le martyre ou la décollation des deux captifs, et un évèque avec une troupe de chrétiens percés de flèches et dans un bois, qui était peut-être consacré à quelque divinité, comme le croit Péringskiold. On remarquera encore ici l'habillement magnifique du juge qui assiste à la décollation, ainsi que ceux du soldat qui est à côté de lui, d'une autre personne en dignité qu'on voit de l'autre côté, du bourreau et des assistans parmi lesquels on voit quelques femmes: dans le nombre des hommes il n'y a que le juge qui ait de la barbe. On voit sous le n.° 1 de la planche 42 les images d'un roi et d'une femme, qui est peut-être une reine, lesquelles sont prises des peintures d'une fenêtre de l'église d'Upsal. Quelques-uns ont cru que ces images étaient celles de Gustave I.er et de son épouse; mais à voir le nuage blanc et de couleur céleste qui entoure leur tête, d'autres ont cru y reconnaître le roi Eric et son épouse Christine, mis l'un et l'autre au nombre des saints. Le roi a sur sa tête une couronne d'or, et un peu de barbe au menton: de la main droite il tient le globe avec la croix, qui semble lui pendre de la poitrine, et que Péringskiold, de qui nous avons emprunté cette figure, a pris sans raison pour une pomme; de la gauche il porte un sceptre, qui se termine par une espèce de feuillage. La tunique de ces figures est couleur de pourpre, et le manteau jaunâtre sur un fond rouge. La femme ou la reine, a la chevelure blonde, arrangée en forme de couronne autour du front

1



2



3



V. Raineri f.

et tout son habillement tire sur le jaune; elle tient de la main droite une palme qui, dans le verre est de couleur verte, et de la gauche un livre. Le n.° 2 de la même planche a pour sujet le couronnement de S.t Eric, pris d'une ancienne peinture à fresque, qui se trouve dans la même église: on doit quelqu'attention à l'habillement du roi, et à ceux de l'évêque qu'on voit d'un côté, et du prélat, peut-être romain, en grand manteau, qui de l'autre lui met la couronne. Le roi, qui est assis, tient de la main droite le sceptre, et de la gauche le globe avec la croix; il a la tête ceinte d'une espèce d'auréole, tandis que l'évêque le bénit. Le n.° 3 exprime la remise que le même roi fit de l'impôt à ses sujets: on y voit encore les divers habillemens des personnes qui se présentent au roi, lequel est assis et vêtu d'une robe doublée en fourrure avec de longues manches. Les autres peintures qui viennent ensuite représentent, savoir; l'expédition navale du roi contre les Finnes, qui étaient opiniâtrement attachés au paganisme; le combat où ces mêmes Finnes ont le dessous; la conversion de plusieurs d'entre eux au christianisme, et leur baptême en présence d'un évêque qui lit les dans un rituel, tandis que le roi tient aux fonds baptismaux les cathécumènes; enfin la décollation du même roi Eric, avec un prêtre de l'autre côté qui célèbre à l'autel, et lui présente le pain consacré. Ces ouvrages n'annoncent pas sans doute que l'art de la peinture eût fait alors beaucoup de progrès en Suède; mais pourtant on ne laissera pas d'y trouver quelque mérite, si l'on réfléchit qu'ils sont probablement de la fin du XIV.e ou du commencement du XV.e siècle. Il serait inutile de représenter ici l'habillement actuel d'un peuple, qui a adopté en grande partie les usages et les modes des autres peuples de l'Europe, et surtout des Anglais, des Français et des Espagnols. Quant à l'habillement particulier des Lapons et autres habitans des régions septentrionales, qui diffèrent davantage du costume des pays que nous venons de décrire, nous nous réservons d'en donner la description dans les planches suivantes.

SECONDE PARTIE.

DE LA NORVÈGE ET DE LA LAPONIE.

Introduction.

La Norvège, qui a figuré pendant long-tems comme un état à part, ayant été, ainsi que la Laponie Danoise, récemment détachée du Dannemarck, pour passer sous la domination de la Suède, en conservant néanmoins une administration particulière, nous avons cru à propos de décrire le costume de ces deux provinces immédiatement après celui de ce dernier royaume.

Etendue et population de la Norvège.

La Norvège, proprement dite, commence vers la moitié du 57.ᵉ degré de latitude, et se termine à la moitié du 70.ᵉ en n'y comprenant point la Laponie, et avec cette contrée elle s'étend jusqu'au 71.ᵉ degré 45.ᵉ qui est la latitude la plus septentrionale de toute l'Europe. Quant à la latitude, elle n'est pas déterminée d'une manière bien précise; quelques-uns la placent au 22.ᵉ degré à l'est de l'ile de Fer, mais il semble qu'on a compris dans cette détermination quelques districts de la Laponie Russe, sur lesquels la Norvège prétendait anciennement avoir quelques droits. La Norvège seule a environ 340 lieues de longueur, sur à peu près 80 de largeur; et quoique la surface de cette contrée n'ait jamais été exactement mesurée, les géographes modernes estiment qu'elle n'a pas moins de 12,000 lieues carrées. Mais il s'en faut de beaucoup que la population soit proportionnée à cette étendue: les dénombremens qui en ont été faits vers la fin du siècle dernier n'offraient que 70 ou tout au plus 80 habitans par lieue carrée. Il est à remarquer aussi qu'on trouve bien peu de pays, dont la population soit distribuée avec autant d'inégalité relativement au sol: car dans la partie méridionale et dans quelques vallées fertiles, on compte jusqu'à 300 habitans par lieue carrée, tandis qu'on peut en compter à peine huit ou neuf dans les hautes montagnes, et dans les districts qui composent le Nordland.

Climat. Partie orientale et intérieur du royaume.

Ce serait une grande erreur de croire que le climat de la Norvège soit également rude dans toutes les parties de cette vaste région. Le froid est plus rigide et de plus longue durée dans la partie orientale et dans l'intérieur; mais en revanche l'air y est tou-

jours serein, et les saisons s'y succèdent régulièrement les unes aux autres. Du reste, les glaces dont ces régions sont couvertes pendant les longs hivers qui leur sont propres, y offrent aux habitans de nombreux moyens de communication et de transport, et une foule d'agrémens inconnus dans les climats tempérés. La fonte des neiges au printems cause de grands ravages lorsqu'elle s'opère subitement. Les longs jours de l'été, qui à Bergen sont de 19 heures, et vers Drontheim de trois semaines entières, y portent avec une incroyable rapidité les grains et les fruits à leur maturité, et la chaleur y est quelquefois nuisible à la santé, surtout lorsqu'à des jours brûlans succèdent des nuits très-froides. On croirait qu'en hiver les jours doivent être très-obscurs à cause de leur brièveté, mais le reflet des montagnes de glace, l'éclat éblouissant de la neige, et plus encore la clarté des aurores boréales en affaiblissent considérablement les ténèbres; et quoiqu'en certains endroits le soleil ne s'élève point au dessus de l'horison, on y a cependant assez de lumière pour l'exécution des travaux ordinaires; ensorte qu'il n'y règne d'obscurité réelle que dans les jours, où le ciel est couvert de nuages ou d'épais brouillards. Les aurores boréales ne sont nulle part aussi fréquentes et aussi lumineuses qu'en Norvège; le tonnerre se fait entendre rarement dans cette contrée, et l'air en général y renferme peu d'électricité.

Continuation. Côtes maritimes occidentales.

Le climat de la Norvège est généralement très-sain. Dans un district nommé Voerdulen, dont la population n'est que de 3,360 ames, la mortalité n'a été, durant les dix premières années de ce siècle, que d'un sur 74, et n'est arrivée, durant deux ans d'épidemie, qu'à un sur 61. Mais le long des rivages de la mer et surtout à l'ouest, le climat est bien différent; il y règne des pluies fréquentes et des brouillards qui le rendent triste et malsain, comme celui que décrit Ossian dans ses poésies. On remarque que dans les golfes nombreux dont cette côte immense est entrecoupée, l'eau ne gèle jamais: le froid ne s'y fait sentir que quand le vent-d'est ou celui du nord y souffle, et surtout ce dernier qui a toute la rigidité glaciale des neiges perpétuelles.

Conformation de la Norvège. Chaînes de montagnes.

On trouve à Roeraas, au midi de Drontheim, une hauteur considérable d'où le voyageur a la vue d'une espèce de panorama, et peut se former une juste idée de la conformation de la Norvège. Dans l'étendue d'un rayon de vingt lieues, dont Roeraas est le centre, se trouvent les plus hautes montagnes de la péninsule; celles

de Selbo et de Dovre sont même comme le tronc, d'où partent les chaînes qui traversent toute la Suède et la Norvège: de ces diverses chaînes trois seules appartiennent proprement à la Norvège. Celle du midi s'avance bien aussi dans la Suède, mais une branche moins élevée s'en détache et forme, ou plutôt formait anciennement la séparation des deux royaumes vers Gotembourg où elle finit. La chaîne du nord au contraire court sans interruption jusqu'à l'extrémité de la Laponie, mais en s'abaissant progressivement à mesure qu'elle approche du pôle. Ces deux chaînes, et surtout celle du nord sont désignées dans le pays sous le nom de *Koelen*, qui signifie cale; et en effet elles présentent l'une et l'autre l'image de la cale d'un vaisseau renversé, à laquelle toute la péninsule peut être comparée: du reste, un peuple appelé par la nature à la pêche et à la navigation, ne pouvait pas adopter une image plus analogue à ses idées. Quelques-uns croient voir dans cette chaîne le mont Sévon des anciens, et allèguent à l'appui de cette opinion que la partie méridionale porte encore aujourd'hui un nom semblable; mais le nom de Sévon se trouve dans les plus anciens écrivains, qui n'avaient peut-être aucune connaissance de l'existence de la Norvège. La troisième chaîne s'étend vers le midi et le couchant, et la principale de ses branches, où l'on trouve les noms de Fillefjeld, de Langefjed, de Dovrefjeld etc. divise la Norvège en septentrionale et en méridionale: les autres branches inférieures forment les promontoires et les péninsules de la côte occidentale. On croit généralement que les plus hautes montagnes de la Norvège n'ont pas plus de 7,000 pieds au dessus du niveau de la mer.

Rivières et lacs.

Les rivières de la Norvège ne sont pour la plupart que des torrens rapides qui se précipitent du haut des montagnes, et offrent les points de vue les plus pittoresques à l'imagination du peintre et du poète, en même tems qu'ils portent le dégât dans les campagnes, et qu'ils rendent difficiles et dangereux les transports de marchandises et les voyages. Les plus remarquables par la quantité de leurs eaux sont le Glommen, le Drammen, le Nid et quelques-autres, qui souvent rompent leurs digues et se répandent dans les plaines, où ils détruisent les espérances de l'agriculture. La conformation de ce sol, tout entrecoupé de montagnes, fait que les vallées fermées de tous côtés y offrent autant de lacs, dont quelques-uns sont très grands, surtout ceux de Mioes, de Sperdillen, d'Oye et de Faemand. Quoiqu'il ait plu à quelques-uns de

mettre en parallèle le Spitzberg avec la Norvège, on ne laisse pas de recontrer dans l'intérieur de cette dernière contrée toutes les beautés de la nature sauvage, et dans les lieux ou la main de l'homme a modifié ou secondé la nature du sol, on trouve de belles plantations et des sites aussi intéressans qu'agréables. Un géographe danois, mort il n'y a pas long-tems, a dit que si les peuples du midi de l'Europe pouvaient revenir de leurs préventions contre le nord, les montagnes de la Savoie et de la Suisse ne seraient pas les seules qui intéressassent la curiosité des naturalistes et des voyageurs, par la magnificence des scènes qu'elles leur présentent. Mais rien ne peut donner une idée plus exacte de la constitution physique et géologique de ces contrées, que le *Voyage en Norvège et en Laponie* fait en 1806, 1807 et 1808 par le célèbre De-Buch: ouvrage que le savant Humboldt a enrichi d'une préface, et dont le chev. Bossi a donné une traduction avec des notes, laquelle a été publiée en 1817 à Milan en quatre volumes in 12.e De-Buch s'est rendu d'abord à Christiania, ville qu'il décrit parfaitement, et dans les environs de laquelle il a fait quelques voyages minéralogiques. De là il est allé à Drontheim, puis dans le Finmark et jusqu'au cap nord. D'Alten il a passé à Torneo, d'où il est revenu à Christiania ; ensorte qu'il a parcouru toute la partie de ces régions, que couvrent des neiges perpétuelles.

Minéraux.

Au milieu de toutes ces chaînes les mines devraient être fréquentes, et pourtant on ne parle que d'une seule mine d'or dans la Norvège près Edswold, qui, pour la difficulté du travail, n'est estimée d'aucune valeur, et d'une seule mine d'argent qui se trouve en exploitation près de Kongsberg. On a extrait à diverses fois de cette dernière mine des blocs d'argent natif, et l'on en conserve un dans le musée de Copenhague du poids de 560 livres; elle est exploitée maintenant pour le compte de la couronne, tandis que les autres le sont aux frais des particuliers; mais il est des années où les dépenses excèdent la valeur du produit: ce qui n'empêche pas cependant que les travaux ne se continuent, pour ne pas laisser une quantité d'ouvriers sans subsistance. On prétend en outre que les pertes qu'à produites dans le siècle dernier ce genre de travail, proviennent de l'ignorance et de la mauvaise foi des directeurs, et que d'après les nouvelles méthodes introduites il y a quelques années dans les excavations et dans toutes les opérations qui y sont relatives, on espère en retirer bientôt les mêmes avan-

tages. Pendant long-tems les Norvégiens n'ont point eu de minéralogistes: ce qui les obligeait ordinairement à recourir aux Suédois leurs voisins. Le cuivre forme une des principales richesses minérales de la Suède: les principales mines de ce métal sont à Drontheim, à Roeraas, à Meldal, à Quikoé et à Selboé, et le cuivre qu'on en tire est d'une qualité dont on n'a pas encore trouvé l'égale. Le produit annuel de ces mines est d'un million à douze cent mille livres de métal brut. Le fer se trouve dans la partie méridionale de la Norvège. Le meilleur est fourni par les fameuses mines d'Arendal, d'où l'on tire aussi l'arendalite, et d'où sont sorties d'autres raretés minéralogiques, qui ont accru le domaine de la science. La quantité de fer qu'on en tire est dix fois plus considérable que celle du cuivre: on fait monter à deux millions de francs le revenu des mines et des forges à fer de la Norvège, quoique ce métal soit moins recherché dans le commerce que celui de Suède. Le plomb ne se trouve qu'en petite quantité dans cette contrée, et l'on n'en exploite point les mines, à cause de la dureté de la matière qui lui sert d'enveloppe. On découvre au contraire en plusieurs endroits des filons de cobalt, d'arsenic et de plombagine. Les marbres abondent dans cette contrée, et il en est qui, pour la finesse du grain et la variété des couleurs, ne le cèdent point aux plus beaux de l'Italie. On y rencontre en outre de l'albâtre, de la pierre de touche (qui n'est peut-être qu'un carbonate de chaux bitumineux), de l'asbeste et de l'amiante, de l'ardoise fossile, plusieurs espèces de talc dont on fait quelques ouvrages, et qu'on emploie aussi à faire une espèce de vernis pour les poèles et pour certains vases. On y trouve aussi des cristaux de roche, des amétistes, des grénats, des calcedoines, une espèce de petro-silex à demi-diaphane qui ressemble au jaspe, beaucoup de quartz et une pierre calcaire grossière, qui a presque la dureté du marbre. Les pierres à feu y sont extrêmement rares. Jusqu'à présent on n'a trouvé qu'une seule source d'eaux minérales dans toute l'étendue de ce royaume. Le sel y manque généralement, et la seule saline considérable qui y existe est celle de Walloc près de Tonsberg, qui en fournit environ vingt mille tonneaux par an. On trouve quelque peu de sel cristallisé dans les fentes des rochers. Les iles voisines des côtes abondent en tourbe; mais jusqu'à présent, on n'a pu découvrir en Norvège aucune trace de charbon fossile: substance qui serait d'un grand avantage pour un pays aussi riche en minéraux:

quelques-uns croient néanmoins que les montagnes doivent contenir quelque dépôt de litentrace.

Le règne végétal déploie aussi en Norvège ses richesses, mais souvent sous des apparences peu agréables. Les hautes montagnes ne sont couvertes que de pins, de mélèzes et autres arbres de ce genre, d'un aspect triste et monotone. Cependant on trouve sur le côté méridional de ces mêmes montagnes des chênes, des aunes, des tilleuls et des bouleaux: on tire de ce dernier arbre, au moyen de quelques incisions, un suc acidulé et écumant, qui ressemble au vin, et qui souvent en tient lieu pour les pauvres habitans. L'immense exportation de bois qui se fait de la Norvège, et la quantité prodigieuse qui s'en consume pour les travaux des mines, donnaient lieu de craindre depuis quelque tems que ce combustible ne vînt à s'épuiser, malgré la vaste étendue des forêts qui le fournissent; mais il a été obvié à ce grave inconvénient par l'adoption de sages précautions, et surtout par l'établissement d'une police économique des forêts. La Norvège produit quelques bois précieux, et entre autres une espèce de troéne appelé dans le pays *benved*, qui est très-dur et d'une belle couleur jaunâtre. Nous ne pensons pas cependant avec l'illustre géographe danois déjà cité, qu'on y trouve aussi l'ébène, qui ne se fait voir que dans les Indes. Il pourrait se faire que l'espèce de bois qu'on a honorée de ce nom ne fût autre chose que le cytise, qu'on a en effet désigné quelquefois sous celui d'*ébène des alpes*, et qu'on lui eût conservé la dénomination de bois d'ébène dans les livres de géographie. Outre ces diverses espèces d'arbres et autres, on trouve encore en Norvège une quantité d'arbustes dont les productions sont utiles, tels que le framboisier, le groseiller, le prunier *camemore* appelé dans le pays *moltebaer*, *vaccinium vitis idaea*, dit *tystebaer*, le raisin de Norvège nommé *teyebaer*, le myrte *repens* appelé le *tranebaer*, et plusieurs autres arbustes portant des baies en si grande abondance, que les habitans pourraient s'en faire une branche d'exportation considérable, s'ils connaissaient, ou plutôt s'ils ne négligeaient pas les moyens de préparer et de conserver cette espèce de fruit, qui est connue sous la même latitude dans l'Amérique septentrionale. Dans plusieurs endroits, et particulièrement dans le diocèse de Bergen, on recueille des pommes, des poires, des cerises et des prunes: on trouve même dans quelques jardins particuliers des abricotiers et autres arbres fruitiers, et les melons y viennent à maturité. On

Végétaux.

reproche en général aux Norvégiens leur peu de goût pour les jardins, qui sont même totalement inconnus dans les campagnes. Ils cultivent avec quelque succès le houblon pour la fabrication de la bierre, ainsi que le lin et le chanvre, que le Dannemarck tirait en grande partie de cette contrée, lorsqu'elle fesait partie de ce royaume. Parmi les richesses végétales qu'elle produit nous citerons encore le lichen d'Islande (que le comte Marzari Pencati a trouvé aussi sur les plus hautes montagnes du Bergamasque), et quelques autres espèces de lichen, dont quelques-unes sont propres à la nourriture de l'homme et des animaux; et d'autres excellentes pour la teinture. Les montagnes offrent une quantité de plantes médicinales, surtout anti-scorbutiques, dont le commerce pourrait tirer un parti avantageux. Mais si d'un côté le naturaliste se trouve satisfait à la vue de cette prodigieuse variété de plantes, l'économiste regrette de ne pouvoir y trouver une compensation à l'insuffisance des plantes céréales. Il n'est pas possible qu'en Norvège l'agriculture puisse jamais parvenir à fournir la subsistance à une population considérable; elle ne peut même subvenir aux besoins d'un petit nombre d'habitans dans certains districts. On a évalué à la centième partie des terres cultivables celles qui sont employées à la culture des céréales; mais on présume que cette quantité pourrait être du double ou du triple, si les inégalités multipliées du sol n'y mettaient point un obstacle insurmontable aux efforts du travail. Outre cela, les terres basses sont toujours exposées aux inondations, et les plantations qui se font sur les hauteurs sont souvent brûlées par des chaleurs, qu'augmente encore le reflet de rochers luisans. L'avoine est le grain qu'on sème en plus grande quantité, et après elle vient l'orge. Le froment, le scigle et autres grains portent aussi leur moisson en quelques endroits, mais en petite quantité.

Animaux. Le règne animal de la Norvège abonde aussi en richesses. Les chevaux, dont nous avons déjà fait mention en parlant de la Suède, y sont petits, mais très-vifs; l'habitude qu'ils ont de voyager dans les montagnes fait qu'ils ont le pas extrêmement sûr, et l'on s'en sert comme de bêtes de somme pour les transports à exécuter dans les pays montueux. Les bêtes bovines sont aussi très-multipiées dans l'intérieur; et, dans les vallées les plus élevées, on voit d'excellens paturages, aussi bien que dans les iles, où les bœufs deviennent extrêmement gros. Dans celles qui sont les plus rappro-

chées du continent on laisse ces animaux errer à l'aventure sans être gardés, et ils deviennent quelquefois si sauvages, qu'il faut les tuer à coups de fusil. En été des troupeaux nombreux sont envoyés dans ces mêmes vallées, où ils restent durant toute cette saison sous la garde de quelques pâtres, qui sont le plus souvent des femmes. Dans plusieurs endroits la viande et le fromage forment une branche importante de commerce, et il s'en fait même des exportations à l'étranger. Néanmoins ces troupeaux ne sont pas encore aussi multipliés qu'ils pourraient l'être, en raison des abondans paturages qu'offrent ces contrées alpines: les chèvres y sont en plus grand nombre que les autres animaux domestiques, excepté pourtant les cochons qui y sont fort rares. Parmi les quadrupèdes sauvages, l'ours de la Norvège mérite d'être particulièrement remarqué. Les montagnards disent que cet animal a la ruse de deux hommes et la force de sept, et ils font à ce sujet les contes les plus étranges. Ces ours se divisent en deux espèces, la grande et la petite. Ceux de la première, qui sont beaucoup plus grands, attaquent souvent les chevaux et les vaches, et sont dangereux même pour les hommes. La petite espèce ne diffère point de celle qu'on rencontre ordinairement dans les Alpes. Les cuisses de ces animaux, fumées ou salées, se mangent en plusieurs endroits de la Norvège, et n'y sont pas moins estimées que le meilleur jambon. Les peaux des grands ours se vendent jusqu'à 45 et 50 francs l'une. Les loups sont très-nombreux dans cette contrée, et ils se rassemblent quelquefois en troupes de plusieurs centaines; quelquefois ils attaquent les chevaux, même attelés aux voitures ou aux slites, dont on les éloigne au moyen du feu, ou en laissant traîner une corde qui s'agite sans cesse par la rapidité de la course. De-Buch qui a voyagé long-tems en slite sur les lacs glacés de la Norvège, rapporte que ce genre de voiture serait fort agréable, si les loups ne le rendaient pas extrêmement dangereux, surtout durant les crépuscules, qui en hiver commencent de bonne heure et durent longtems. Il a remarqué que ces animaux se réunissent sur les glaces d'une grande étendue plutôt que dans les forêts, à cause de la frayeur qu'ils éprouvent partout où pend quelque chose sur leur tête. Les linx dans ce pays sont plus petits que les loups, et passent aussi pour y être plus féroces. On y distingue encore l'*ursus gulo* de Linné, désigné en français sous le nom de *glouton*, en allemand sous celui de *vielfras*, connu en Suède et en Norvège

sous celui de *Jerfran,* et qui n'en a point encore reçu en Italie. Malgré le caractère de voracité que ce nom semble attribuer à cet animal, nous ne croirons pas, d'après certains voyageurs, que quand il s'est bien gorgé de nourriture, il cherche deux arbres fort près l'un de l'autre entre lesquels il s'efforce de passer, pour pouvoir évacuer les alimens qu'il a mangés, et en avaler d'autres. Les élans deviennent de jour en jour plus rares en Norvège, ainsi que les renards blancs, roux, noirs et gris: les écureuils de diverses espèces, les hermines et autres animaux de cette famille s'y trouvent encore en assez grand nombre, et leurs peaux, qui sont plus ou moins précieuses, y forment une branche de commerce considérable. Selon quelques écrivains, qui pourtant n'ont pas la réputation d'être versés dans l'ornithologie, la Norvège est le pays où il y a une plus grande variété d'oiseaux: cependant, malgré la difficulté qu'auraient ces écrivains à prouver la vérité d'une pareille assertion, il n'en est pas moins certain qu'il se trouve dans la partie montueuse de cette région plusieurs espèces de volatiles, qui peut-être ne se rencontrent point ailleurs. Par exemple, dans la seule espèce des grives on compte trente variétés; et l'on en distingue également un grand nombre dans celle des pigeons sauvages. Les lacs sont en outre couverts le plus souvent de canards sauvages, parmi lesquels on a remarqué des espèces nouvelles, surtout celle à laquelle on donne dans le pays le nom de *eider,* qui est l'*anas mollissima* de Latham, et dont le chev. Bossi a fait le sujet d'une longue note à la fin du troisième volume des *Voyages* de De-Buch. C'est cette espèce de volatile qui fournit le précieux duvet connu en France sous le nom d'édredon, lequel, au jugement du célèbre Rumford, est de toutes les matières animales et végétales dont l'homme puisse se vêtir, la plus propre à conserver la chaleur. Le coq sauvage, que nous appelons coq de montagne, est en Norvège d'un beau noir, ou d'un gris très-foncé: ses yeux sont parfaitement semblables à ceux du faisan, et sa grosseur, qui est en Norvège bien plus considérable que partout ailleurs, a fait croire à quelques personnes que c'était le plus grand volatile, dont l'homme puisse faire sa nourriture. Les aigles et les faucons de cette contrée méritent aussi qu'on en fasse une mention particulière. Les premiers se distinguent en aigles de terre et en aigles de mer. Parmi les premiers on en a vu d'assez forts pour enlever un agneau, ou un enfant de deux ou trois ans. Les aigles de mer sont beau-

coup plus grands; et ne se nourrissent que d'animaux aquatiques; on a vu aussi de ceux-ci se précipiter avec tant de violence sur de gros poissons, que ne pouvant point les enlever ni retirer leurs serres ils ont été entraînés par eux au fond des eaux. Les faucons de la Norvège étaient très-renommés dans les tems où la chasse à l'épervier était en vogue. On en trouve qui sont d'une grandeur considérable, mais en général ils ne sont pas plus gros que nos canards. Ces oiseaux font leurs nids sur la cime des rochers inaccessibles: quelquefois ils volent en si grand nombre, qu'ils obscurcissent la clarté du jour, et que le battement de leurs ailes produit un sifflement semblable à celui des vents. Il y a aussi des faucons d'eau, dont la viande est délicieuse. Les chasseurs de la Norvège sont d'une hardiesse étonnante. Ils grimpent sur les rochers les plus escarpés, cherchent leur proie dans les fentes et dans les cavernes où les plus grands oiseaux font leurs nids, et la poursuivent jusques sur les cimes qui s'élèvent au dessus des nuages. Les mers, les lacs et les rivières de la Norvège fourmillent de poisson; les espèces les plus communes sont celles des merluches, des muges, des turbots et des harengs, dont la mer glaciale peut être regardée comme la véritable patrie. D'innombrables essaims de cette dernière espèce de poisson sortent tous les ans de dessous les glaces du pôle arctique, et, arrivés à la latitude de l'Islande, se partagent en trois grandes divisions, dont l'une se dirige vers les iles et les côts occidentales de l'Ecosse, la seconde s'avance vers la partie orientale de la Grande-Bretagne et jusque dans la Manche, et la troisième traverse le Sund et entre dans la Baltique. Outre la grande quantité de ce poisson qui se consomme en Norvège, où elle fait la nourriture d'une bonne partie des gens de la basse classe, il s'en exporte encore pour plus de six millions de francs par an, et les entrailles de ceux qu'on y mange font la pâture du bétail. A défaut de bons instrumens de pêche et peut-être même d'industrie, les Norvégiens s'exposaient autrefois, pour avoir une pêche plus abondante, à des dangers, que n'osaient point affronter les Suédois, les Hollandais et autres peuples pêcheurs qui venaient partager avec eux une richesse, que la nature semble avoir exclusivement répandue le long de leurs côtes. De-Buch a traité fort au long dans ses *Voyages* de la pêche qui se fait tous les ans à Vaage ou à Lofodde, de son importance, de l'époque de l'arrivée des poissons et des diverses manières de les prendre avec les filets,

avec l'hameçon attaché au bout d'un roseau, ou à la main, et enfin de la forme des hameçons.

Notions prises des Voyages de De-Buch.

Puisque nous avons en occasion de parler plusieurs fois de cet illustre voyageur, nous croyons à propos de donner ici quelques notions, que nous avons prises de ses observations sur les trois règnes de la nature dans la Norvège et dans la Laponie. Il a trouvé dans les environs de Christiania toutes les roches dont se compose ordinairement la formation de transition; il en a aussi trouvé quelques-unes qui n'étaient point communes dans cette formation. Il a vu des porphires en grandes masses, et même en montagnes, posés sur une roche calcaire conchiliacée, et couverts d'une siénite composée presqu'entièrement de feldspath en grandes lames, qui va se cachant sous un granit, qu'on ne distinguerait point, à sa composition, de ceux de la plus ancienne formation. Il a trouvé en outre dans une montagne qui domine Christiania, un gneis à feuilles minces, et vis-à-vis de là quelques conches de schiste noir, et les carrières de schiste alumineux, desquelles on tire une quantité de solfate d'alumine. La calcaire noire y est toute pleine d'ortocératites, de pettinites, de tribolites et autres coquillages fossiles qu'il est difficile de reconnaître. L'arénaire se montre quelquefois au dessous du porphyre, mais les premières couches en sont composées d'une aglomération de fragmens, de la grosseur d'un œuf de pigeon, tous de quartz, sans granit, ni gneis: les antres sont d'un grain très-fin de couleur blanche. Dans quelques endroits la pierre calcaire se présente en couches minces et alternatives avec le schiste argilleux noir, avec la pierre cornée de la même couleur, avec la cornée conchoïde, et enfin avec le schiste argilleux à feuilles épaisses. Il y a un granit qui se compose de beaucoup de feldspath couleur de chair, d'une moindre quantité de quartz gris, de conchoïde, semidiaphane, et de quelques petites lames de mica noir, souvent isolées, rarement réunies en petits groupes sans aucune couche ou aucun mélange d'anphibole. Dans la partie la plus élevée des montagnes, le granit disparaît pour faire place à un marbre blanc à petits grains, qui appartient aussi à la formation de transition, et se trouve au dessus de la calcaire noire et compacte. Le grand golfe de Christiania sépare, avec la plus grande précision, toutes les roches de formation récente des primitives. La siénite dite des *zirconii*, se trouve au nord de Christiania, et se distingue par un feldspath à gros grains, tantôt gris

perlé, tantôt rouge et toujours très-brillant, qui en forme la base. Au mois d'avril la température est quelquefois très-douce dans les districts de Rometige, de l'Adeland et de l'Ocsterdal aux environs de Christiania: la fonte des neiges y rend néanmoins les voyages difficiles dans cette saison. L'Edemark, autre district plus éloigné, est très-fertile et bien cultivé: le sol n'est qu'un schiste argilleux décomposé, et les grains y rendent plus du douze pour un. Le long des rives du Lo, rivière plutôt considérable, on voit continuer la siénite *zirconiana*; mais la vallée que parcourt cette rivière semble marquer la limite entre les formations récentes et les anciennes, car le gneis se montre distinctement vis-à-vis. La vallée décrit vers le nord une ligue qui se plie un peu vers l'est; et de ce côté on ne voit que des roches appartenant à la formation de transition, qui s'étend beaucoup dans toute la Norvège. Près de Fangsbierg on trouve du grauvac: au de là de l'Edemark dans tout le canton de Toten le porphyre continue à se faire voir sur le granit, dans quelques endroits on trouve encore au dessus la siénite *zirconiana*, et dans d'autres la calcaire et le schiste argilleux. Ces roches disparaissent sur la rive occidentale du lac Mioés, et l'on découvre l'anphibole noir et le feldspath blanc, qui semblent s'étendre en masses à de grandes distances, et recouvrir une couche de gneis, contenant du feldspath et beaucoup de mica: cette couche se partage ensuite et en forme beaucoup d'autres dans la même roche d'anphibole. Le Guldbrandsdal est précisément la région des hautes montagnes, qui sont composées en grande partie d'un beau grauvac, avec des grains de quartz blanc et bleu, et de très-petits cristaux de feldspath d'un blanc jaunâtre. Au dessus s'étendent des couches de schiste argilleux noir, d'autres de calcaire, mais on y passe subitement des couches modernes aux plus anciennes, et avec la calcaire disparaissent les roches contenant des corps organisés. Dans quelques endroits le grauvac est rouge, et s'élève sous la forme de débris de rocs: le schiste argilleux qu'on rencontre en quelques endroits doit être primitif, étant entremêlé de couches de schiste talqueux. Toutefois le Gulbrandsdal est une vallée très-peuplée, quoiqu'au de là du 61.e degré de latitude septentrionale. Depuis Viig jusqu'au lac Breida les montagnes sont de quartz, avec des bandes transversales de différentes couleurs, dont quelques-unes sont de mica en feuilles, et avec des crevásses dont les parois sont revêtus de petits cristaux d'épidote verts et aigus:

ce quartz sépare le schiste argilleux du micacé, et au de là se trouve le schiste micacé aussi jusqu'à Kringelen, où se montre de nouveau le quartz: les ruisseaux y sont encombrés d'énormes blocs de gneis. La vallée de Lessoe est la seule de la Norvège qui de l'est conduise à la mer, sans qu'il soit nècessaire de passer aucune montagne. On voit encore s'étendre dans cette vallée le quartz ayant l'apparence d'un porphyre, à cause des cristaux quartzeux obscurs dont il est parsemé: le gneis se prolonge ensuite jusqu'à de grandes distances: à Tofte recommence le schiste micacé, et l'on arrive ainsi jusqu'au pied du fameux Dovrefield. Cette chaîne s'abaisse néanmoins par une pente très-douce vers une vallée très-unie: les aunes et les bouleaux sont encore fréquens dans cette position, mais on y voit fort peu de pins. La hauteur de la montagne Sneehaetta, qui est la plus élevée de la Norvège et de la Laponie, a été évaluée par Esmarck, qui l'a mesurée, à 7520 pieds de France. La vallée de Driva par où l'on descend, est flanquée de rocs très-hauts et escarpés, et ressemble moins à une vallée qu'à une vaste crevasse, ou à une espèce de précipice. Cette vallée s'élargit ensuite: les pins et les mélèzes y deviennent fréquens, et le Dovrefield finit près d'Opdal. Le Sneehaetta est une montagne de schiste micacé, qui, aux environs de Drivestue acquiert de l'éclat, et qui renferme des couches d'anphibole, des grénats et de grands cristaux divergens d'anphibole, réunis en faisceaux. La ressemblance de ces roches avec celles d'Airolo a fait dire à De-Buch, que la nature est partout la même, depuis les Alpes jusqu'au pôle arctique. Plus bas on trouve un beau gneis avec de grands cristaux de feldspath blanc, encastrés dans des écailles de mica, et après lequel vient le schiste micacé. Au dessous des plus hautes montagnes de la Norvège la plaine offre un phénomène particulier à cette contrée par sa grande étendue en long et en large, et par l'égalité de sa surface; elle est sous le 62.e degré de latitude, à 2000 pieds au dessus du niveau de la mer, et couverte d'une épaisse forêt de pins, entremêlés de quelques mélèzes. Le Soknedal offre l'aspect d'un triste désert. Le Guldal est une grande et belle vallée, qui est en partie bien cultivée, tandis que le Soknedal ne présente même en été que l'image du plus affreux hiver. Cette vallée est encore bien peuplée; mais une partie du sol, surtout près de Fossa, est couverte de marais d'une grande étendue. On traverse encore une petite chaîne de montagues, qui n'ont guères plus de 600 poids de

haut, puis on arrive à Drontheim. La pente des montagnes, qui aboutissent au Guldal, est semée de rocs de schiste argileux noir, après lequel vient le grauvac avec des grains blancs de quartz, peu de mica, et encore moins de feldspath. La roche qui domine entre le Guldal et Drontheim est problématique, car on ne saurait décider si elle est de schiste argileux, ou micacé, malgré la rareté des feuilles de mica qu'elle présente, et le peu de petits cristaux d'anphibole qu'on y voit encore. Non loin de Drontheim le mica devient plus abondant, et de petites feuilles en enveloppent les noyaux, qui forment de grandes sphères de deux ou trois pieds de diamètre, et sont très-compactes, d'une couleur bleue tirant sur le gris, et avec un grain très-fin, que De-Buch regarde comme un mélange de beaucoup de feldspath compact, d'un peu de quartz, et de feuilles de mica très-minces: ces sphères sont très-rapprochées les unes des autres, et forment des roches entières.

Continuation.

En entrant dans la Finmark, ce voyageur trouva dans le Stoerdal le schiste argileux, à Vaerdal le gneis, et à Figa-elv l'argile conchiliacée. De là on passe à Steenkiaer, à Beilstad et à Eilden. Nous ne voulons pas omettre de faire mention ici de ces nuits funestes, appelées en Suède et en Norvège *nuits de fer*, qui ont leur cause dans les épaisses forêts et dans les marais dont ces tristes lieux sont couverts, et dont la maligne influence, selon M.[r] De-Buch, est encore plus contraire que la température en général à la culture, à la végétation et à la salubrité du climat: ces nuits sont ainsi appelées, parcequ'elles détruisent presque tous les ans la plus grande partie des céréales. En passant par Appelvaer et Naerden on va à Niisoé, où des couches d'anphibole repassent dans le gneis, et sont traversées dans toutes les directions par des filons de feldspath blanc. On a essayé à plusieurs reprises d'introduire dans les îles voisines, et surtout dans les basses, appelées *Vaer*, des troupeaux de moutons, de chèvres et de cochons, mais les enlèvemens qui s'en faisaient fréquemment a fait renoncer à cette entreprise: quelques-unes de ces îles sont néanmoins d'une grande ressource, à cause de la quantité innombrable d'oiseaux de mer, qui viennent y déposer leurs œufs. Ces petites îles, dites *des œufs* pour cette raison, sont regardées comme d'excellentes possessions: lorsqu'on vient pour prendre de ces œufs, les oiseaux qui les produisent ne s'effarouchent point, sachant bien qu'on leur en laisse toujours quelques-uns dans leur nid. Ces oiseaux sont tous des mouettes, ou le *larus eburneus* ou *l'atricilloides* de Latham,

nom dont quelques-uns ont prétendu que s'est formé celui de notre lac le *Lario*: leurs œufs sont fort gros, et n'ont point mauvais goût. A Lekoé les aigles causent souvent beaucoup de frayeur, ils y sont même si forts, qu'ils ne craignent point d'attaquer les bœufs. Pour cela l'oiseau se plonge d'abord dans la mer, et, après s'être roulé dans le sable, il agite ses ailes autour de l'animal, lui en porte des coups vigoureux, l'offusque et le poursuit sans relâche, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé de fatigue, ou qu'il se précipite du haut de quelque roche, et se trouve ainsi livré sans défense à son terrible adversaire, dont il devient la proie. Dans l'Elgeland on rencontre fréquemment des lits de terre calcaire entourés de schiste argileux. On n'y voit point de feldspath, mais au pied des montagnes les plus élevées il se montre en gros cristaux luisans, très-rapprochés les uns des autres, et n'a plus rien de schisteux. Dans un seul endroit cette roche est interrompue par une petite couche de granit, qui est riche aussi en feldspath: les cristaux y sont parallèles: ce qui indique la direction générale de la roche à 60° vers l'orient. La tormaline n'est pas rare dans le granit de Forvig, et l'on en voit de beaux et grands cristaux noirs, contournés de feuilles de mica. En avançant dans le Finmark on arrive à Roesoé, dont la forteresse repose sur un gneis riche de feldspath blanc avec des lits de schiste micacé, dont la formation ne peut être par conséquent fort ancienne. On trouve aussi Alstahug, siège d'un évêché, et Soer-Herroé, île que De-Buch croit être l'ancienne Thulé ou Tilé, au lieu de l'Islande. A Vigtil est l'extrême limite de la région des mélèzes; et Lovanne, qui se trouve près du groupe des îles de Luroé, semble être le point de réunion d'une multitude d'oiseaux marins, qui sont une espèce de pingouins, désignés par Gessner sous le nom de *fratercula*, et par les modernes sous celui d'*alca arctica*, dont la plume est fort estimée. Les rochers, dans ce pays, sont de schiste micacé. Dans le Foldenfiord s'élèvent des roches énormes avec des couches renversées de tous côtés: le gneis se montre sur les rivages, et les couches en sont traversées par des bandes pressées de feldspath. C'est là le point du Nordland où est arrivé le célèbre Linné en 1732. Stegen est une île d'où s'élèvent trois hautes montagnes, dont la dernière a la forme conique d'un volcan: le mica domine dans tous les rocs de schiste micacé, dont l'île est presque entièrement composée. Le feldspath y est fort rare, mais on y trouve des grénats fort gros, et du volume même d'une noisette, et d'une belle couleur de

rouge sanguin; dans quelques endroits on découvre du quartz blanc en petites couches avec des lits d'anfibole en grains fins et alongés. Une de ces montagnes, dont la cime est toute nue et pyramidale, s'élève à 1,998 pieds au dessus du niveau de la mer. Là on commence à voir quelques familles de Lapons, qui, dans le pays, sont confondues sous le nom de Finnes, et deviennent plus fréquentes à Loedingen; mais nous laisserons ici De-Buch, pour le reprendre lorsque nous parlerons de la Laponie.

Division de la Norvège. Ville de Christiania.

Selon les géographes les plus récens, la Norvège était divisée en quatre grands baillages, dits d'Aggershuus, de Christiansand, de Bergen et de Drontheim. Le premier renfermait les districts les mieux cultivés et les plus peuplés: on lui donnait une étendue d'environ 3,500 lieues carrées, et une population de plus de 400,000 âmes. C'est dans ce baillage que se trouve la ville de Christiania, qui, quoiqu'inférieure à beaucoup d'autres en population, mérite qu'on en parle d'abord pour être la capitale de toute la Norvège. Cette ville est au fond d'un golfe, au pied de montagnes couvertes de forêts, et dans une situation aussi agréable qu'on peut l'espérer dans une région polaire. Elle est bâtie avec quelque régularité, et a quelques édifices d'une certaine élégance, tels que les palais du gouvernement et de la ville, l'académie militaire et la maison des orphélins. On y trouve aussi un gymnase, une bibliothèque, une bourse, un tribunal supérieur, une citadelle qui domine la ville et porte le nom d'Aggershuus, une grande fabrique d'alun, et un port entouré de plusieurs groupes de petites îles. L'ancienne ville d'Opslo, ou plutôt ce qui en restait, a été renfermée dans la première. Le commerce y fleurit, et elle possède diverses manufactures; il s'y trouve aussi un grand nombre de moulins à scie, d'où sort une quantité de bois de construction, qui font la principale branche du commerce d'exportation de ce pays. Christiania a recouvré dans ces derniers temps l'honneur d'être le siège d'une vice-royauté, mais pourtant il n'y a que le tribunal supérieur qui réside dans la forteresse. On n'y comptait autrefois que 9,000 âmes de population, mais ce nombre va maintenant toujours croissant. De-Buch nous apprend que les rues de cette ville sont larges et droites, que les maisons y sont en pierre, et que celles de bois ne se voient qu'aux extrémités des faubourgs: ce qui est l'effet d'une précaution nécessaire de la part du gouvernement dans un pays, où toutes les villes ont été plus d'une fois la proie des flammes. Il a même trouvé dans cer-

taines constructions un goût qui devient quelquefois extravagant et bizarre à force d'ornemens; et la ville en général, qui a l'air d'être divisée en plusieurs autres petites, offre, selon lui, un aspect des plus pittoresques. Il a observé que les rues qui aboutissent au port sont habitées par de riches capitalistes, par des négocians, des armateurs et par des employés du gouvernement, tandis que les marchands sont relégués avec les ouvriers dans le quartier qui donne sur la campagne; mais le nombre des auberges et des cabarets qui s'y trouvent lui a paru bien supérieur aux besoins de la population. Outre la foire, qui a lieu tous les ans au mois de janvier à Christiania, il s'y tient aussi toutes les semaines des marchés, qui y attirent tous les habitans des districts voisins, et même beaucoup de Suédois et de Danois. Cette capitale de la Norvège exerce dans tout le royaume une grande influence sur l'habillement, sur les mœurs et sur tout ce qui tient à la civilisation des habitans. De-Buch a été étonné de l'immense commerce de planches qui s'y fait, et a remarqué que les Anglais payaient celles de Christiania et de Friederistadt plus cher que celles de Drontheim. La quantité de planches qu'on transporte l'hiver sur des slites, des pays de la montagne au dépôt général de la première de ces villes, est si considérable, qu'on en forme une espèce de ville, coupée en tous sens par un grand nombre de rues. Il est seulement à regretter, selon le même voyageur, que le môle ne soit pas revêtu en pierre au lieu de l'être en bois; que les rues et le pavé ne soient pas tenus avec assez de propreté, et que l'eau soit encore recueillie dans des réservoirs de bois, qui se trouvent à l'entrée de chaque rue. Quant aux établissemens d'instruction, il y a vu un gymnase encore naissant, et depuis son départ, c'est-à-dire en 1812, on y a fondé une université. Toutefois il parle avantageusement de l'édifice où sont les écoles, de la bibliothèque qui, sans avoir beaucoup de raretés, contient des livres utiles, et de l'organisation de l'académie militaire où il y a cent élèves: établissement qui ne se soutient que par les dons volontaires des riches, et auquel est aussi annexé un cabinet de physique et une bibliothèque. Les maisons de campagne qu'on voit aux environs de cette ville l'ont presque fait comparer à Marseille par le même voyageur; et en effet ces maisons offrent l'aspect le plus agréable et le plus pittoresque sur les golfes et sur le penchant des montagnes où elles sont situées. Le peu de prairies que renferme cette contrée, fait qu'on est obligé d'y faire venir une quantité de fourrage de l'Angle-

terre et de l'Irlande; cependant l'usage de l'irrigation n'est pas tout-à-fait inconnu dans certaines parties de la Norvège, et même la beauté de certains jardins a fait revivre dans l'esprit de De-Buch une image de ceux d'Italie. La fonte des glaces à Christiania est suivie d'un accroissement de chaleur si rapide, que le mois de mai semble moins y faire partie du printems que de l'été.

Villes principales.

La Norvège a encore d'autres villes remarquables, telles que Drammen d'où il se fait une grande exportation de bois de charpente et de planches, et qui se compose de deux villes séparées par une rivière, qui porte aussi le nom de Drammen, et sert au transport des productions des montagnes; Friederikstadt, principale forteresse de cet état, non loin de l'embouchure du Glommen et de la fameuse cascade de Sarpen, dont on entend le bruit à six lieues de distance; Friderikshall, qui a aussi une forteresse où fut tué Charles VII.; Tonsberg, la plus ancienne ville de la Norvège; Laurwyg, capitale d'un comté du même nom, avec un port fortifié, où il y avait autrefois une flotte de galères, et enfin Kongsberg, ville qui a une population de plus de 10,000 habitans occupés à l'exploitation des mines, et où se trouvent la direction suprême, l'administration publique, ainsi qu'un collège destiné à l'instruction des jeunes gens dans la metallurgie. Dans le grand baillage de Christiansand, qui a 1,500 lieues carrées d'étendue, on voit la ville du même nom, laquelle est bien fortifiée avec un port qu'il est de même, et qui passe pour être le meilleur de toute la Norvège. On y trouve en outre Arendal, ville où il se fait un grand commerce en bois; Stavanger, qui est très-ancienne, autrefois chef-lieu de la province, et Lindesness, appelée aussi *Nase*, qui est le promontoire le plus méridional de la Norvège. Bergen est la capitale du baillage de ce nom, et la ville la plus considérable de tout le royaume; elle est grande, bien fortifiée, et a, selon quelques relations, une population d'environ 22,000 âmes. Il s'y fait un commerce avantageux, dont les habitans sont redevables à leur ancienne alliance avec les villes anséatiques: les exportations s'y montent encore aujourd'hui à quatre ou cinq millions, et, selon De-Buch, il s'y fait en outre beaucoup d'affaires avec le Nordland. Enfin dans le grand baillage de Drontheim, qui a plus de 200 lieues de longueur, sur 10 à 60 de largeur, et dans lequel est comprise une partie de la Laponie, on distingue particulièrement Trondhjem, connue plus généralement sous le nom de Drontheim, appelée autrefois Nidaros;

du nom de la rivière Nid qui l'arrose de trois côtés. Cette ville une des principales de la Norvège, fait un riche commerce en cuivre, en harengs et en huile de baleine, et a un bon port bien défendu par plusieurs petits forts, avec une population de huit à dix mille âmes, une académie royale qui a publié des mémoires importans sur l'histoire naturelle, ainsi que sur les antiquités du nord. Après Drontheim viennent Roeraas qui a des mines ; Christiansund et Mold, qui sont des ports de commerce. Les îles du Nordland, parmi lesquelles il y en a de grandes, occupent un vaste golfe nommé Westfiord, où est le fameux gouffre ou plutôt le courant appelé le Maelstrom, au sujet duquel les géographes et les voyageurs ont débité tant de fables. Ce courant, qui se trouve entre l'île de Moskoé et celle de Moskoenos, va alternativement pendant six heures du nord au sud, puis pendant le même tems du sud au nord, et avec une telle violence, qu'il entraîne, dit-on, dans certaines circonstances, les bâtimens et même les baleines à la distance de plusieurs lieues: les vaisseaux qui y sont engloutis reparaissent quelquefois, mais brisés. Drontheim est à présent le siège d'un vaste gouvernement, qui embrasse le Finmark, le Nordland et la province à laquelle cette ville donne le nom. De-Buch fait l'éloge de l'affabilité des habitans, de leur industrie, de leurs fabriques, ainsi que de l'activité de la société scientifique qui y est établie, et des belles maisons de campagne qui sont dans ses environs.

Laponie. La Laponie est située tout entière dans la zône glaciale, et au nord de la Norvège, de la Suède et de la Russie. On ne connaît pas précisément l'étendue de ce pays, mais on croit qu'il n'a pas moins de huit cents lieues carrées, et la population en est d'environ 8,000 habitans, dont plus de 7,000 sont Lapons. L'orge est le seul grain qu'on y cultive, et la chaleur d'un soleil qui ne se couche point pendant quelque tems, le porte à sa maturité en soixante jours; mais la récolte n'en est point considérable. Néanmoins, en 1789 les terres propres à la culture y ont été divisées en 629 fractions, et les jeunes gens n'y ont point la permission de se marier, s'ils ne prouvent point qu'ils sont domiciliés et occupés à l'agriculture dans une de ces fractions. Il y a quelques bons paturages dans les vallées et dans les plaines, et dans quelques endroits on trouve des bœufs, des vaches et des moutons, mais jamais on n'y voit de chevaux. La richesse des montagnards de la Laponie consiste dans les rennes dont ils se servent pour traîner leurs slites, et qui leur fournissent du lait et de la viande pour se


44.
V. Raineri f.


V. Raineri f.
43

nourrir et des peaux pour se vêtir: la vessie même de cet animal leur sert de bouteille, et ils en vendent les cornes pour l'usage de la pharmacie. Nous avons représenté à la planche 43 deux rennes, l'un mâle et l'autre femelle, et au dessous un Lapon traîné dans sa slite par un de ces animaux. Outre qu'il n'en est point de plus utile à l'homme, il a encore l'avantage de trouver lui-même sous la neige sa nourriture, qui est une espèce de mousse, dont il ne peut être privé sans courir le risque de périr bientôt, comme il est arrivé de tous ceux qu'on a voulu transporter au dehors de ces contrées. Les Lapons qui habitent les bords de la mer, et auxquels on donne communément le nom de Finnes, avec lesquels ils sont confondus, vivent de la pêche, qui est abondante non seulement sur leurs côtes, mais encore dans leurs lacs et dans leurs rivières. Outre les merluches, les harengs, les turbots et autres espèces de poissons qui fourmillent dans ces parages, il n'est pas rare non plus d'y voir des baleines et det chiens de mer. Cette position serait extrêmement favorable à la pêche de la baleine, mais les habitans n'ont pas encore les connaissances nécessaires pour s'y livrer avec succès. Les Lapons sont petits et d'un aspect mélancolique, et leur taille ne va guère au delà de quatre pieds et demi de hauteur. Ils ont la tête grosse, les joues pâles et enfoncées, la bouche large, les cheveux courts, le menton pointu et la vue faible. Néanmoins ils sont robustes, et ne manquent pas d'adresse; ils résistent également à l'apreté du froid des hivers dans ces régions polaires, et à la chaleur excessive de leurs huttes. Nous avons représenté à la planche 44 une de ces misérables habitations avec la famille autour du feu. Les femmes ont pour la plupart les formes et la stature des hommes, et l'on ne doit point juger de leur beauté d'après la plaisanterie de Voltaire contre Maupertuis, qui séduisit, dit-il, deux de ces femmes avec un quart de cercle. Les Lapons des montagnes mènent une vie moins singulière, et sont beaucoup plus superstitieux que les premiers; ils sont nomades et vivent avec leur bétail sous des tentes, qu'ils transportent ailleurs sur leurs slites, lorsque le fourrage et les vivres viennent à leur manquer. Ils ne laissent pas cependant d'être gais et contents de leur sort, et ils sont si attachés à leur pays, qu'il est bien rare d'en voir quelques-uns dans les villes les plus voisines de la Suède et du Dannemark. Les deux sexes partagent chez eux les soins domestiques. L'apprêt des peaux de rennes et autres animaux est l'ouvrage des femmes,

qui en font diverses pelleteries. Elles fabriquent en outre les lits et les sièges, ainsi qu'une toile grossière, dont on fait la doublure des vêtemens ordinaires, qui sont de peau. Les hommes coupent le bois, et en font des vases pour mettre le lait: quelquefois aussi ces vases sont de corne. Depuis quelques tems les Lapons ont appris à mondre le grain et à travailler le fer. Dans quelques endroits ils construisent des bateaux. Leur nourriture consiste en lait, en poisson frais ou sec assaisonné avec de l'huile de poisson, et en viande, dont ils relèvent le goût avec diverses sortes de baies d'une saveur agréable, et qui abondent dans leur pays. Les Lapons ne semblent point être de race gothique, et ils se rapprochent plutôt des Finnes par leur langage et leur mythologie. L'astronome Hell, dans le voyage qu'il fit en Laponie en 1769 pour observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, avait avec lui un Hongrois nommé Sainowichs, qui a écrit une dissertation latine, dans laquelle il prétend avoir trouvé chez les Lapons quelques traces de sa propre langue, au point d'avoir pu s'en faire comprendre. La religion chrétienne se trouve généralement établie maintenant dans cette contrée, et il y a déjà quelques années que, dans la seule Laponie danoise, actuellement réunie avec la Norvège à la Suède, on comptait plus de dix paroisses et plus de vingt-quatre églises: ce peuple ne laisse pas cependant que d'être encore adonné à des pratiques superstitieuses. Il n'y a pas une ville dans toute la Laponie: il a été accordé néanmoins des privilèges à certains ports, dont on pourrait faire des villes de commerce. La forteresse de Vardoehuus, qui se trouve dans une île vers le 71.e degré de latitude, est la plus septentrionale que l'on connaisse au monde.

Notions prises de De-Buch et d'Acerbi.

Dans son voyage au cap-nord, De-Buch a remarqué près de Klowen dans l'ile de Senjen, et près de Leuwig, des conches de trémolites, des lits de coquillages près de Trompsoé, un mont pyramidal et plusieurs glaciers près de Lyngen, d'autres glaciers près de Joekulfield, de la smaragdite et du feldspath à Alt-Eid et dans les environs de Bergen. A Trompsoé il a vu une ville naissante, ainsi que l'influence d'un jour continu de deux mois, et la culture du grain établie dans le Lyngenfiord. Il a observé avec peine qu'en général les Norvégiens traitent les Lapons avec trop de mépris; mais il a dû reconnaître aussi que le voisinage de ce peuple leur est incommode, à cause du peu de respect qu'il a pour le droit de propriété. A Alten les Finnes prennent le nom de Quènes, et parlent une

langue qui a quelque ressemblance avec celle des Lapons, dont ils ne se distinguent que par un habillement moins grossier, et une civilisation plus avancée. Anciennement ils étaient très-belliqueux, et les Lapons craignent encore aujourd'hui de voir un jour leur nation détruite par les Quènes. Près d'Alten, les Norvégiens habitent les côtes: l'intérieur du pays est occupé par les Quènes et les Lapons. Les montagnes de ce pays sont composées en grande partie de schiste argileux et de quartz. Près de Mageroé on trouve aussi du granit et des smaragdites. On voit dans la vallée d'Alten de nombreux troupeaux de rennes, et les Lapons y ont des huttes. Les habitans des montagnes sont extrêmement lents dans tout ce qu'ils font; ils se montrent peu affables aux étrangers, et aiment passionément l'eau-de-vie dont ils abusent quelquefois. Leurs huttes se composent de perches plantées en rond, et repliées de manière à former un cône, avec d'autres perches placées transversalement, le tout recouvert d'une toile à voile. Au sommet il y a une ouverture par où sort la fumée, et la toile qui reste au bas de l'enveloppe sert à garder les provisions. M.r De-Buch ne pouvait comprendre comment une famille entière, et quelquefois nombreuse, pouvait habiter plusieurs mois dans un espace aussi étroit. Ce voyageur a cru apercevoir, dans ces mœurs patriarchales, que les femmes exerçaient une sorte de domination sur les hommes, et que c'étaient souvent elles qui gouvernaient la hutte. Il a trouvé en outre chez les Lapons des noms patronimiques, qui réunissent plusieurs familles, et entre autres ceux des *Sara*, des *Kua*, des *Morotaja*, des *Sajat* et autres, qui sont souvent précédés des noms de baptême. M.r Acerbi observe qu'à partir de Muonionisca, pour se rendre au Cap-Nord, on ne touche point, jusqu'à Pallajovenso, le pays des Lapons propremet dits, et qu'on est induit en erreur par les voyageurs qui croient avoir été en Laponie, pour avoir été jusqu'à Tornea, ou même jusqu'aux limites de la Vestrobothnie, qui, au de là de Tornea, forme un angle vers le nord. On entre bien en effet dans cette province par Asele, à cent milles à peine d'Umea sur les confins de l'Angermanland; mais si l'on veut voir vraiment les mœurs d'un peuple tout-à-fait différent des autres peuples de l'Europe, il faut s'avancer vers le nord, et laisser derrière soi, avec les grandes villes, toutes les idées qu'on peut avoir sur les nations civilisées. Selon lui, des espaces considérables de terre sont couverts d'une espèce de lichen, qui sert de nourriture aux rennes, et cependant la

végétation ne laisse pas d'y être abondante. Il a trouvé aussi des Lapons nomades extrêmement mal propres et timides, et qui ne sont pas toujours de très-bonne foi. Leur manière de préparer leur nourriture et de prendre leur repas lui a paru fort simple; ils s'asseyent pour manger, autour d'une marmite où chacun puise avec sa cuillère. Il a remarqué encore que l'angélique, qui est réelement une plante salutaire, passe chez eux pour une nourriture délicieuse. Lorsque les Lapons ne mangent ou ne dorment point, ils fument et préfèrent même quelquefois ce plaisir au sommeil. Acerbi suppose que, privés également de prêtres et de magistrats, les Lapons invoquaient anciennement dans leurs besoins certaines divinités, auxquelles ils sacrifiaient autrefois un renne, dont ils mangeaient cependant la viande, et ne laissaient à leur divinité que les os et les cornes; que des royaumes du nord il leur fut envoyé des missionnaires, qui devaient vivre à leurs dépens, et leur prêchaient encore l'obligation de payer un tribut; que ces hommes, d'une complexion faible et naturellement paresseux, dispersés d'ailleurs sur les montagnes et uniquement attachés à leurs troupeaux, ne pouvant opposer aucune résistance au despotisme politique et religieux, on crut que leur soumission était volontaire, mais que dans la suite ils ne regardèrent que comme des oppresseurs ceux qui exigeaient d'eux ce tribut, et montrèrent qu'ils ne pouvaient point concevoir la nécessité des lois. Après avoir fait une description pathétique de l'état social de ce peuple, le même voyageur dit que le nombre des loups va toujours croissant dans la Laponie, depuis la dernière guerre de Finlande. A Kautokei il voulut savoir ce que pouvait être la musique chez les Lapons, et il assure que leur chant est dénué de toute harmonie, et que tout au plus on y reconnaît une triste imitation du chant des oiseaux, et du bruit que font les torrens en tombant de cascade en cascade, ou les vents en passant au travers de leurs épaisses forêts. Ils n'ont point de chansons; et si, au milieu de leurs cris confus, ils articulent quelque parole, c'est une espèce de salut qu'ils répètent plusieurs fois avec une fatiguante monotonie. Ils vont quelquefois à la chasse aux ours et aux rennes sauvages: celle de ces derniers est extrêmement pénible, car, pour tromper la défiance de cet animal timide et solitaire, il faut que le chasseur fasse souvent un grand tour, en se traînant plusieurs milles sur la mousse pour gagner le dessus du vent, et arriver à portée de fusil du renne, auquel il donne la

chasse. Acerbi vit au de là d'Alten des huttes de Lapons maritimes, ainsi que des habitations et quelques tentes de Lapons nomades ou errans sur les montagnes, et il trouva que, dans le petit espace où ils étaient comme entassés les uns sur les autres sur des feuilles de bouleau, il y avait d'abondantes provisions de viande et de poisson sec, de lait, de fromage et de langues de rennes; il y vit aussi des peaux et des fourrures, et même quelques étoffes de laine. Il eut aussi occasion de voir qu'ils avaient des idées d'hospitalité, d'affabilité et même de libéralité, et que les plus douces affections du cœur ne leur étaient pas étrangères. La relation de son voyage lui a fourni un motif de traiter au long de l'origine des Lapons, qu'il croit finnique; de leur langage, qui lui a paru tout-à-fait propre, et n'avoir d'analogie qu'avec celui des Finlandais; de leur complexion et de leur conformation extérieure; de leur religion, et de leur caractère moral; de leur habillement et de leurs habitations; de leur nourriture ainsi que de la manière de la préparer, et même de leurs ustensiles de ménage; de leurs rennes domestiques et sauvages, de la manière de les atteler à leurs slites et de voyager; des Lapons errans et de leurs changemens de demeure; des quadrupèdes, des oiseaux, des amphibies, des poissons, des insectes et des testacées de cette contrée; des plantes et des minéraux qui s'y trouvent; des manufactures qui y existent; de quelques usages particuliers aux Lapons; de leurs mariages, de leurs funérailles, de leurs amusemens les plus ordinaires et de leurs maladies les plus fréquentes; des divinités qu'ils adoraient avant l'introduction du christianisme parmi eux; des sacrifices qu'ils leur offraient; de leur magie, de leur tambour runique et de leurs mouches *ganiques*; enfin d'une espèce d'imprécation superstitieuse contre les loups, et de leur attachement invincible à leur pays. Dans l'impossibilité où nous sommes d'embrasser ici ces divers objets, nous dirons qu'outre les ours, les loups et les renards, on rencontre encore, quoique rarement, au fond de la Laponie des martres, et même sur les bords des lacs, des castors, ainsi que des loutres et des phoques le long des côtes; que les oiseaux particuliers du pays sont l'*alca* arctique, plusieurs espèces de canards, l'ardée noire, le corbeau lapon, l'ortolan de neige, la petite oie granivore, la pie *tridattila*, une espèce de bécasse rouge, dite laponne, et une chouette indiquée aussi sous ce nom; que les manufactures des Lapons se réduisent à l'apprêt

des peaux des bêtes sauvages, à une espèce de filature du poil de ces animaux, avec lequel ils se font des vêtements, des gants et des couvertures de lit, à la fabrication de quelques vases de bois de hêtre, et de cuillères avec les cornes ou les os du renne, et à la construction de slites et de quelques bateaux. Nous dirons aussi que, dans son ancien culte, ce peuple reconnaissait quatre classes de divinités, qui étaient, les *Sur-célestes*, les *Célestes*, les *Sous-célestes* et les *Souterraines* ou *Infernales*; qu'il sacrifiait à toutes un renne, un mouton et plus rarement quelques phoques; qu'il leur fesait aussi quelques offrandes; qu'il avait en vénération les montagnes et les rochers qu'il regardait comme sacrés, superstition qui subsiste encore en partie aujourd'hui; enfin que la magie fut anciennement en grand honneur chez ce même peuple, et que récemment, le missionnaire Leems a encore vu les Lapons faire usage de ce tambour magique, qui ressemble à peu près aux tambours ordinaires, si ce n'est qu'il est entouré d'un cercle de bois, d'où pendent une quantité d'anneaux de cuivre qui font beaucoup de bruit quand on l'agite, instrument qu'ils consultent souvent comme un oracle, et qui est soigneusement conservé dans toutes les familles, tandis que les mouches *ganiques* invisibles, n'étaient que de mauvais esprits entièrement subordonnés à la puissance d'un magicien appelé *Noaaid.*

Explication des planches.

Pour donner à nos lecteurs une idée encore plus distincte du costume des Lapons, nous avons représenté à la planche 45 la première rencontre d'Acerbi avec eux à Rostijocki. On y voit ce voyageur conduit dans un canot par des Finnes, et sur le rivage une troupe de Lapons, les uns fumant, les autres mangeant, et dont quelques-uns seulement semblent regarder avec quelqu'attention les nouveaux venus. Ils sont tous accroupis par terre, à l'exception d'un seul qui est debout, et ayant pour coiffure un bonnet plus haut que celui des autres, et qui n'est même pas sans quelqu'élégance: ce qui peut faire présumer que cet individu était une femme. La planche 46 offre une vue de la Laponie, avec les habitations de quelques Lapons pêcheurs, dont plusieurs sont occupés à divers travaux: au bas de cette planche on voit l'intérieur d'une de ces habitations, avec une chaudière sur le feu qui est au milieu, et toute la famille rangée alentour. Nous avons représenté à la planche 47 une autre habitation, qui est plutôt une espèce de tente octogone, située au milieu d'un joli paysage: on voit au de-


Brunetti dis. e inc.
Biasioli A.T.



Bramatti dis *Biasioli inc.*

47



Bramati dis e inc. Biasioli A.T.



Bramati f.

hors quelques individus, et une femme qui sort de sa hutte avec un vase de lait. Nous avons cru devoir montrer encore dans ce tableau une troupe de rennes descendant de la montagne sous la conduite de leurs chiens. Enfin, pour donner une idée des villages de ce pays et de l'état misérable où y est encore l'architecture, nous avons représenté à la planche 48 le village et l'église d'Enontekis dans la Laponie suédoise.

Caractère et mœurs des Norvégiens et des Danois.

Nous n'avons pas voulu séparer la description physique de la Laponie, de ce qui concerne le caractère et les mœurs de ses habitans; mais il nous faut revenir maintenant à la Norvège, et traiter succinctement du caractère et des mœurs des Norvégiens en général: car quant à la religion, aux lois et au gouvernement de cette province, les institutions y étant les mêmes que dans la Suède à laquelle elle est soumise, il est inutile d'en parler ici une autre fois; et comme d'un autre côté, le caractère et les mœurs de ses habitans se sont formés en grande partie sous l'influence du gouvernement danois, auquel ils ont été soumis pendant long-tems, nous présenterons en raccourci un tableau de tout ce qui constitue l'aspect moral des Norvégiens et des Danois, pour n'avoir point à revenir sur ce sujet, lorsque nous en serons à l'article du Dannemark. Un écrivain récent a tracé en peu de lignes le caractère de ces peuples; « jadis conquérans insatiables, aujourd'hui toujours braves, mais pacifiques; peu entreprenans de leur nature, mais laborieux et persévérans; ouverts et francs avec leurs compatriotes, mais un peu froids et cérémonieux avec les étrangers; amis des commodités plus que du faste, économes plutôt qu'industrieux, tantôt par vanité, tantôt par indolence; imitateurs des autres peuples, mais observateurs judicieux de leurs usages; penseurs profonds, mais tardifs et un peu minutieux; doués d'une imagination forte, plutôt que riche et féconde; constans, jaloux, et quelquefois romanesques dans leurs affections; capables d'un grand enthousiasme, mais bien rarement de ces traits héroïques qui enlèvent et ravissent d'admiration; très-attachés à leur pays natal et aux intérêts de la patrie, mais se souciant peu de la gloire nationale; accoutumés au calme de la monarchie, mais ennemis de l'esclavage et du pouvoir arbitraire » : voilà le portrait des Danois et des Norvégiens, avec lesquels quelques-uns ont rangé aussi les habitans du Holstein. Les Norvégiens cependant sont plus prompts à s'enflammer, mais aussi moins persévérans; ils montrent beaucoup d'activité, mais cette acti-

vité est souvent vague et indéterminée: plus hospitaliers et plus francs en apparence que les Danois, ils sont quelquefois moins sincères; doués de plus de sensibilité, ils cèdent plus aisément à l'attrait du plaisir, quoique pourtant ils supportent l'indigence et même la misère avec une jovialité imperturbable. Leur patriotisme dégénère quelquefois en un esprit provincial, et prend quelquefois le ton de la vanité. On dirait presque que les Norvégiens réunissent les bonnes et les mauvaises qualités des Danois, mais renforcées. Quelqu'un a dit qu'ils étaient restés scandinaves beaucoup plus que les Danois, en ce qu'ils participent moins qu'aucun des autres peuples de l'Europe à ce perfectionnement général, qui tend sans cesse à leur donner à tous une physionomie uniforme. Les Danois sont généralement d'une taille moyenne, bien faits, blonds et d'un air peu ouvert. Les Norvégiens ont le regard plus vif, le teint plus fort en couleur, et ils sont aussi plus grands, au moins dans les vallées les plus élevées. Il est rare de trouver dans le nord de ces brunes piquantes, qui se voient en France et en Italie, et dont le teint semble s'être formé aux rayons d'un soleil plus ardent; mais aussi le sexe y vante ses longues chevelures blondes, ses joues couleur de lys et de roses, et ses grands yeux bleus, qu'un regard languissant rend plus animés; il a en général la figure ovale, et plus de régularité que de finesse dans les traits. En Norvège le teint des femmes est tellement renforcé, qu'on les croirait quelquefois fardées; mais heureusement l'art de gâter la nature est encore ignoré dans cette contrée ainsi que dans le Dannemarck. L'éducation qu'on donne aux filles dans le nord, est bien meilleure, sous l'aspect moral et domestique, que celle qu'elles reçoivent communément en France; mais on y néglige trop la partie de l'enseignement qui tend à les rendre plus aimables: néanmoins elles y sont plus généralement exercées depuis quelque tems dans la musique vocale et instrumentale. La plus grande partie de la nation montre beaucoup de zèle pour la conservation des mœurs, et nul ne pourrait y fronder la morale, sans s'exposer à l'indignation publique. Le caractère flegmatique de ce peuple n'est pas fait pour ressentir les soupçons de la jalousie, et la mère cherche à former les mœurs de sa famille par son exemple, plutôt que par les rigueurs du cloître. La rigidité du climat bannit heureusement de ce pays certaines modes contraires à la décence: l'habillement est adapté au besoin plutôt qu'il n'est somptueux, et il est encore moins élégant. Les



Bramatti dis — Biasioli inc.

plaisirs de la table ont beaucoup d'attraits sous un climat qui endurcit les corps. Cependant les Norvégiens passent pour aimer le vin plus que les Danois, qui le cèdent aussi comme mangeurs aux habitans de l'Holstein. Le peuple en Norvège n'aime point la crapule: les marins y sont plus sobres qu'en l'Angleterre, et les paysans y vivent avec une régularité qui leur donne, même dans l'indigence, une sorte de dignité patriarchale. Quelques voyageurs ont cru remarquer que le bas peuple y danse plus qu'en Allemagne; qu'il préfère les airs mélancoliques aux airs joyeux; qu'il est mieux vêtu qu'on ne le voit en France; qu'il ne connaît pas de plus grandes fêtes que la fin de la récolte et le jour de Noel, et qu'en général il n'y a pas de pays au monde où le paysan soit plus heureux. Il serait inutile de vouloir représenter ici toutes les sortes d'habillement usitées actuellement en Norvège, et dont plusieurs sont une imitation récente des modes des autres peuples de l'Europe; c'est pourquoi nous nous sommes bornés à montrer à la planche 49 une forme d'habillement, qu'on peut dire être encore le costume national de quelques paysans de la Norvège, parmi lesquels on distingue celui d'un vieillard de Korpikilaé, qu'on prendrait plutôt pour un ecclésiastique arménien. Nous avons pris toutes ces figures de l'ouvrage du Baron Hermelin, imprime en Suédois à Stokolm en 1804.

Litterature, sciences et arts.

Il est tems maintenant de parler de l'état des sciences, des lettres, des arts et de l'instruction publique en Norvège. Le systême adopté jadis par le gouvernement danois dans cette dernière partie, avait subi en dernier lieu une réforme générale dictée par des vues philosophiques, et que le duc d'Augustenbourg avait préparée; et d'autres innovations utiles y ont encore été introduites, depuis que ce pays est passé à la Suède. Il faut dire néanmoins, à la louange du gouvernement précédent, comme de celui qui régit maintenant la Norvège, que les écoles appelées normales, y sont répandues partout en nombre suffisant. La plupart des ministres du culte sont en même tems maîtres d'école; et ce sont eux qui enseignent aux enfans, avec les principes de la religion, la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Des citoyens zélés ont amélioré en quelques endroits ces institutions philantropiques, et dans quelques-unes, dont l'organisation a été renouvelée, on a joint à l'enseignement des premiers élémens des lettres celui de quelques parties de l'économie rurale, de la géographie et de l'histoire. Il avait été

établi en outre dans le Dannemarck des espèces de séminaires uniquement destinés à former de bons maîtres d'école. Il y avait peu de collèges où l'on enseignât le latin, et outre cette langue on y étudiait encore le grec, l'hébreu, la langue nationale, ainsi que l'histoire, l'astronomie et les matières religieuses. Après avoir indiqué l'existence à Kongsberg d'une école de minéralogie, et à Drontheim d'une académie royale des sciences ayant une bibliothèque de 15,000 volumes avec un cabinet de minéralogie, il nous reste à ajouter ici, qu'outre l'université il a été fondé à Christiania une bibliothèque publique considérable, et une société pour l'avancement de la topographie. Les beaux arts ne pourraient trouver que peu d'encouragement dans un pays où il n'y a pas beaucoup de richesses, et où la multiplicité des grandes scènes de la nature exclut en quelque sorte le goût pour les arts d'imitation. Toutefois il avait été fondé en Dannemarck, comme on le verra ailleurs, de grands établissemens pour l'enseignement des beaux arts en Norvège, où désormais l'impulsion lui sera donnée par la capitale de la Suède. Nous rapporterons ici quelques passages des voyages de De-Buch, pour compléter autant qu'il est en nous les notions que comporte un sujet, sur lequel la nature de cet ouvrage ne nous permet pas de nous étendre davantage. Ce voyageur nous apprend donc, que dans toute la Norvège, et surtout à Christiania, il règne un goût décidé pour le théâtre et pour les représentations théatrales; que, dans la plupart des villes de ce pays il y a un théâtre, où les principaux habitans jouent des drames et des comédies, quelquefois même avec un vrai talent et à la satisfaction d'un parterre nombreux, et qu'il a assisté lui-même à la représentation d'une tragédie nationale intitulée Dyvecke, dont les acteurs étaient des personnages de distinction et avaient été exercés par un poète de mérite, qui se chargeait de tous les détails du spectacle. Ce poète, nommé Falssen, était en outre un homme de beaucoup d'esprit, et il rédigeait en Norvège un journal intitulé le *Télégraphe*, lequel était écrit avec une énergie qui allait quelquefois jusqu'à la passion et à l'enthousiasme. Le même voyageur a parlé très-avantageusement du gymnase de Christiania, dont il a admiré la riche bibliothèque, qui est un legs du conseiller Deichmann, lequel avait rendu de grands services à l'histoire moderne de la Norvège, et à la formation de laquelle a aussi contribué certain Berndt-Anker, qui bâtit le premier à Christiania un palais de bon goût, où furent ensuite

réunis par son frère des instrumens de physique et diverses raretés, qui ont aussi passé au gymnase. Outre l'histoire, les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle et les langues, on enseigne encore dans ce gymnase le dessin, la danse, la natation et autres exercices du corps, qu'un Danois a élégamment appelés *le luxe de l'éducation*. On n'apprendra pas sans une sorte de surprise qu'en 1807 et 1808, madame de Wackenitz fesait à Christiania des observations météorologiques avec beaucoup de succès. A la même époque il y avait à Vang, près du lac Mioes, certain Mr Pihl, qui, à l'aide d'excellens instrumens d'astronomie anglais, a fait connaître le premier avec précision le gisement des côtes orientales de la Norvège et de plusieurs vallées de l'intérieur. Habile mécanicien il fesait encore de fort belles lunettes, et promettait à l'Edemarck une fabrique d'horlogerie. Il cultivait aussi la physique, fesait lui-même ses thermomètres, ses machines électriques et autres instrumens; et il était en correspondance avec le savant Baron de Zach, qui lui adressa M.^r De-Buch. Ce dernier dit encore avoir vu, dans la vallée de Lessoé, l'agriculture dirigée d'après de bons principes; dans les vallées du Guldal, l'industrie encouragée et rendue aussi utile qu'elle peut l'être; à Drontheim, les bibliothèques de Mr Dass et Schioenning, deux historiens renommés, de Mrs Gunner, Suhm et Schioenning fondateurs de la société des sciences, et celle du célèbre Stroem, qui avait fait une collection de livres, de cartes et autres matériaux pour illustrer la géographie de la Norvège, et dont les manuscrits précieux ont péri dans un incendie en 1794. M.^r De-Buch a vu aussi le savant Wille, qui avait une bibliothèque nombreuse et choisie et un musée d'histoire naturelle, et travaillait avec le plus grand zèle aux progrès des sciences et des lettres. Il a trouvé qu'à Badoé, au de là de Trompsoé, à l'extrémité du Nordland, on conservait un souvenir reconnaissant du pasteur Schytte, qui avait professé avec honneur la littérature et la médecine. Enfin il a vu à Trompsoé, à Lyngen et à Findaas sur les confins de la Laponie, les pasteurs Jonghaus, Hertzberg et le médecin Morard qui ont amélioré l'état de l'agriculture dans ces contrées, et y ont introduit avec beaucoup d'avantage la culture des pommes de terre. On pourra juger d'après ce simple aperçu, des progrès que font chaque jour les connaissances humaines en Norvège, et jusqu'au de là du cercle polaire.

Agriculture, industrie, commerce et navigation.

Quoique nous ayons traité en détail de chacun de ces objets dans les articles précédens, nous avons cru à propos de joindre ici quelques observations, pour servir de complément à la description de l'état physique et moral de la Norvège. La société d'économie rurale, établie sous les auspices du roi en Dannemarck, avait déjà contribué à propager des connaissances utiles dans tous les pays agricoles dépendant de ce royaume. Mais ce qui avait servi plus que tout autre chose aux progrès de l'agriculture, c'est le système de législation rurale introduit dans ce pays, système qui entraîna la suppression de privilèges attachés à quelques grandes seigneuries, et incompatibles avec le nouvel ordre de choses. Plusieurs de ces seigneuries étaient divisées par parties, et au centre de chaque domaine il y avait une habitation: ce qui ne contribuait pas peu à l'accroissement de la population et à l'amélioration de l'agriculture. On remarque que, depuis quelque tems, la multiplication des bœufs est négligée pour celle des vaches, qui présente de plus grands avantages. On a aussi tenté d'améliorer la race des moutons au moyen de béliers espagnols ou anglais, auxquels on pourrait, ce semble, substituer utilement des béliers de l'Islande. La filature du lin et du chauvre avait aussi reçu de grands encouragemens dans tous les états danois. Dès l'âge de cinq ans on y exerce les enfans à filer, et les femmes portent partout avec elles leur ouvrage. Dans les villages elles se rassemblent vers les six heures du soir et filent jusqu'à minuit, et à la fin de chaque heure, elles doivent avoir fait un nombre déterminé de toises de fil. Le gouvernement a établi à Christiania une manufacture de drap, qui a fourni quelquefois de bons draps, surtout pour le service des troupes de terre et de mer. Il y a dans presque tous les villages un peu marquans des étoffes de laine de la qualité la plus commune. On fait aussi dans la même ville de bons chapeaux, mais qui ont le défaut d'être trop pesans. La Norvège a tout ce qui est nécessaire pour l'apprêt des cuirs à l'usage de Russie, mais il n'y a qu'une seule manufacture en ce genre, qui est à Drontheim. Le nombre des tanneries est encore peu considérable dans ce pays, en proportion de la quantité des peaux et de la consommation. Les gants qui se fabriquent dans le district de Vœrdalen sont renommés pour leur finesse. Il devrait y avoir aussi en Norvège une quantité d'établissemens pour le travail des métaux, et surtout du fer et de l'acier; et pourtant on ne cite avec quelqu'éloge que l'acier de Boerum̃ et les couteaux de Stensrud.

On jette en fonte des marmites et autres vases de fer, dans tous les lieux où il y a des mines et des fours, mais ces divers objets sont trop massifs et d'un travail peu soigné. Les paysans de la Norvège montrent des talens peu communs pour les arts mécaniques en général. Il se font eux-mêmes leurs boutons, leurs couteaux, leurs cuillères, leurs souliers, leurs bottes et autres objets sans avoir besoin de personne, et ils font preuve quelquefois de beaucoup d'adresse et de goût dans ces différens ouvrages. Ce n'est que depuis 1739 que la fabrication du verre est connue en Norvège, et en peu de tems il s'y établit quatre verreries, qui donnaient un revenu annuel de 300,000 francs: alors on y sentit vivement le besoin de la potasse, et la fabrication en fut portée jusqu'à 1,400 quintaux par an. Il a aussi été établi à Bergen des fabriques de fayance et de cristaux. Plusieurs écrivains regrettent que, par une négligence déplorable, ou par manque de goût dans les riches, on n'ait point tiré parti pendant long-tems des beaux marbres de ce pays, si ce n'est pour quelques ornemens auxquels on les employait, seulement dans les palais de Copenhague. On trouve aussi à Christiania des fabriques de papier, de tabac, de savon, d'amidon, de cire à cacheter, de cartes de jeu, et des rafineries de nitre: on y a fait également de belles montres, des instrumens d'optique, de musique etc. La grande étendue des côtes de la Norvège, la pêche qui y fait la principale occupation de la plupart des habitans, habitués par cela même à affronter les dangers de la mer, et la quantité d'excellens bois de construction que fournit cette contrée, devaient sans doute y favoriser puissamment la navigation et le commerce maritime; mais on a observé que la navigation extrêmement active de la capitale du Dannemarck absorbait une grande partie des avantages, qui, sans cela, se seraient répartis sur toutes les côtes de la Norvège. On ne laisse pas cependant d'exporter de ce pays, pour la Hollande et l'Angleterre, une quantité immense de bois de construction et de poisson, qui, dans le premier pays, est payé en numéraire, et dans le second en charbon de terre et en divers objets de manufactures. Lorsque la Norvège appartenait au Dannemarck, les revenus de cet état étaient évalués à 36,000,000 de francs, dont plus de 6,000,000 se tiraient de la Norvège.

TROISIÈME PARTIE.

DU DANNEMARCK.

Etendue et confins des provinces danoises.

Le royaume de Dannemarck, situé au sud de la Norvège et au sud-ouest de la Suède, est séparé de ces deux pays par un bras de la mer du nord, qui s'étendant au loin depuis Skagen jusqu'à Elseneur, prend le nom de Categat, du nom du détroit appelé le Sund, et d'un bras de la Baltique: au sud-est cette mer forme un large canal entre le Dannemarck et les provinces du Méclembourg appartenant à l'Allemagne. La mer du nord, dite par les Danois mer du couchant, baigne leur côtes occidentales, qui se trouvent en face de celles de l'Angleterre et de l'Ecosse. Au midi, le Dannemarck est séparé du Holstein et de l'empire germanique par la rivière Eyder, et il existe encore sur l'ancienne porte de Rendsbourg une inscription latine, portant que c'était là la limite de la domination romaine. Le Holstein à son tour est borné au nord par le Dannemarck; à l'orient par la Baltique, l'évêché de Lubeck et par le duché de Méclembourg; au midi par l'électorat de Hanovre, par le territoire de Hambourg et par l'Elbe, et à l'occident par la mer du nord. Ces deux contrées réunies s'étendent du nord au midi, depuis le 50.e degré 56.' jusqu'au 57.e degré 40.' de latitudine boréale, et, d'orient en occident, depuis le 5.e degré 11.' jusqu'au 10.e degré 22.' de longitude orientale: ce qui donne une longuer totale de 102 lieues, sur une largeur de 69, non compris l'ile de Bornholm, qui est entre le 12 et le 13.e degrés de longitude. La population du Dannemarck se montait il y a quelques années à 1,325,986 habitans, et celle du duché de Holstein avec quelques seigneuries et la ville d'Altona à 330,000: ce qui donne en général une population de 737 individus par lieue carrée.

Climat, sol.

Le voisinage des mers est cause qu'en Dannemarck le climat est plus tempéré qu'on ne devrait le supposer sous cette latitude; mais souvent aussi il y occasionne des brouillards malfaisans pour la végétation, et qui couvrent de vapeurs tout le pays: dans certains endroits ces brouillards sont dissipés par des vents, qui ne rencontrant aucun obstacle dans leur passage y sont par conséquent

d'un grand avantage. Les iles du Dannemarck et du Holstein sont sujettes en hiver à des pluies et à des neiges fréquentes, mais les gelées n'y sont pas très-fortes: les vents y règnent au printems, et l'été y est très-variable, ensorte que la plus belle saison pour ces pays est l'automne. Néanmoins tout le Jutland septentrional offre l'aspect d'un climat, qui se rapproche de celui de la Norvège. On y trouve des plaines d'une grande étendue, et les seules éminences qu'on y rencontre sont les rochers de l'Elgoland, de Moen, de la Sélande et de l'ile de Bornholm. Dans les iles le sol est presque partout argileux et très-fertile, et il est entrecoupé de canaux qui offrent des vues pittoresques; Algarotti dit qu'il lui a paru retrouver l'Italie sur les bords du Sund. La Fionie et la Sélande ne présentent cependant que des plaines monotones; et sur la côte orientale du Jutland, jusque dans le Holstein, on ne rencontre que des péninsules couvertes de bois, ou des collines fertiles et bien cultivées, tandis que vers le nord ces mêmes péninsules n'offrent que de tristes landes en grande partie sablonneuses, et où l'on aperçoit seulement quelques buissons, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus qu'un sable rougeâtre entièrement stérile. Les côtes occidentales du Jutland comprennent deux contrées toutes différentes l'une de l'autre; l'une, qui s'étend depuis Skagen jusqu'à Ringkiobing, a de la fertilité avec d'excellens paturages, mais est entourée d'une chaîne de collines de sable mouvant, qui font beaucoup de tort à l'agriculture; l'autre, depuis Ringkiobing jusqu'à l'extrémité opposée, offre un terrein gras et fangeux, et le voisinage de la mer, qui n'est retenue que par des digues, y rend l'air humide et malsain. Ces deux contrées, qui portent le nom de Marches, sont très-fertiles, mais d'un aspect peu agréable. La mer laisse sans cesse sur les côtes des dépôts qui forment de nouvelles terres; mais aussi, lorsqu'elle rompt ses digues, elle submerge quelquefois des iles et des contrées entières, comme il arriva dans l'inondation de 1634, où périrent plus de 15,000 personnes.

Rivières, lacs, mers.

Les rivières du Dannemarck ne sont pas considérables: ce sont le Fraue et le Stoer dans le Holstein, l'Eyder et la Slie dans le pays de Sleswick, le Guden et le Skjern dans le Jutland; mais aussi les côtes sont entrecoupées de baies étroites qui s'enfoncent dans les terres, où elles forment des canaux et des ports, et offrent quelquefois des vues charmantes: quelques-unes de ces baies, auxquelles on donne dans le pays le nom de Fjord, ont jusqu'à 34 lieues

de longueur. On y rencontre aussi beaucoup de petits lacs, surtout dans l'intérieur du Jutland, dans la partie orientale du Holstein, et dans le nord-est de la Sélande. Les mers qui entourent le Dannemarck présentent de grandes difficultés à la navigation, à cause des bas-fonds qu'on y trouve sur toute la côte du Jutland, ainsi que des nombreux écueils, des courans rapides et des brisans courts et violens, qui y rendent les naufrages assez fréquens. La mer du nord se joint à la Baltique par trois fameux détroits, qui sont le Sund, le grand et le petit Belt, et le canal du Holstein.

Minéraux. Le Dannemarck et le Holstein manquent presque totalement de métaux: on trouve seulement du fer dans quelques marais du Jutland, et les habitans le travaillaient anciennement, mais avec fort peu de succès. Les carrières de chaux et de marbre sont d'un plus grand avantage, et les carbonates calcaires répandus partout sont parsemés de corps marins. On exploite à Bornholm une carrière d'excellente terre pour la fabrication de la porcelaine, et l'on trouve en plusieurs endroits des *boli*, espèce de terre, anciennement appelée *bolaire*, ainsi que des argiles grasses, de l'ocre, du tripoli, des terres savonneuses, de l'alun et du vitriol. Les montagnes de Moen sont composées d'une terre blanchâtre, qui ne le cède point en finesse à celle d'Angleterre. L'île de Bornholm renferme quelques bonnes mines de charbon fossile, qui ont été récemment découvertes: la tourbe abonde partout, et celle du Jutland occidental est si grasse et si compacte, que les paysans la coupent en longues tranches, dont ils se servent comme de chandelles. Il n'y a qu'une saline en activité dans le Holstein: le sel y est très-bon, mais manque de blancheur, et l'on en extrait tous les ans une grande quantité. Les habitans des côtes fesaient autrefois du sel avec une terre saumâtre, qu'ils tiraient à trois pieds de profondeur lorsque la marée s'était retirée, mais cette branche d'industrie ne subsiste plus.

Végétaux. Quant aux végétaux, le seigle, l'orge, l'avoine, le blé sarrasin, les pois, les vesses et les fèves viennent à leur maturité dans toutes les parties du Dannemarck et du Holstein; mais les écrivains varient dans l'évaluation qu'ils font des produits annuels de ces deux pays. On peut assurer seulement que, depuis les derniers encouragemens qui ont été donnés à l'agriculture, les céréales suffisent aux besoins de la population, et offrent souvent un reste, qui servait autrefois à la consommation de la Norvège, de l'Islande et autres pays du

nord. Les pommes de terre y sont aussi cultivées en général, ainsi que le sénevé, le cumin et autres plantes d'un usage économique. La culture des jardins est très-soignée dans l'Amak et dans les environs de Gluckstadt, et l'on y voit des artichauts, des asperges, des choux-fleurs et autres légumes d'une excellente qualité. Les arbres fruitiers sont le pommier, le poirier, le cerisier, le prunier, le pêcher et l'abricotier; mais les melons y sont plus rares qu'en France et en Allemagne. L'île d'Als et la péninsule de Sundewilt, la Fionie et la Sélande méridionale produisent d'excellents fruits, dont on fait des envois considérables en Suède et en Russie. Mais le Jutland en manque totalement, à cause des exhalaisons saumâtres de la mer. Le raisin ne vient point à maturité dans ces contrées. Le miel de Fionie est particulièrement estimé, et il serait d'un grand avantage pour les paysans, s'ils savaient se contenter de l'hydromel pour boisson, mais l'usage du vin et surtout de celui de Bordeaux est devenu pour eux l'objet d'un luxe beaucoup trop répandu. A Bornholm et en Fionie on cultive aussi le houblon, mais la quantité qu'on en recueille ne suffit guère qu'a un tiers de la consommation du pay: on récolte un peu de tabac dans le Jutland autour de Fridericia. La culture du lin et du chauvre est négligée, malgré la quantité de terrain qu'on assure y être propre en divers lieux. Dans certains cantons, et surtout dans le pays de Laland, il croît une plante, à laquelle les Danois donnent le nom de manne, et qui est la *festuca fluitans* de Linné, de la semence de laquelle on fait une excellente bouillie: on a aussi introduit la culture de certaines plantes utiles à la teinture et à la médecine. Il y a de fort belles prairies, surtout depuis trente à quarante ans qu'on a commencé à les débarrasser des eaux stagnantes dont elle étaient couvertes auparavant, et à en améliorer la culture: ce n'est que sur les côtes occidentales du Jutland méridional et du Holstein qu'on voit de gras paturages, où la fécondité du sol n'a pas besoin d'être secondée par d'autres moyens. Dans les Xe et XIe siècles, tout le Jutland, au dire des écrivains de cet âge, était couvert de forêts, qui, dans la suite, ont été en grande partie détruites: on en voit néanmoins encore beaucoup dans la partie orientale de la péninsule et du Holstein. Quelques-uns prétendent que les landes du centre, dont nous avons parlé plus haut, étaient toutes encombrées de forêts, et qu'elles ont disparu probablement à mesure que les forges à fer et les tuileries y sont devenues plus

nombreuses. Les arbres sont rares sur la côte occidentale au de là de Skagen, encore ne sont-ce que des saules. On trouve néanmoins quelques forêts en Fionie, dans l'ile de Falsten, sur les côtes méridionales de la Sélande et sur les bords du Sund: les arbres les plus communs dans le Dannemarck sont en général les chênes, les aulnes, les ormes, les bouleaux et les frênes; mais les pins et les mélèses y sont rares.

Animaux. Il y a en Dannemarck deux races de chevaux, l'une fort petite, mais vive et robuste, qui est répandue dans les îles et surtout parmi les paysans de la Sélande; l'autre grande et bien faite, qui fournit d'excellens chevaux de trait et même de grosse cavalerie. Cette seconde race est encore beaucoup plus belle dans le Holstein et dans les trois districts du Jutland septentrional. Cependant les chevaux du Holstein ont une plus belle tête, mais ceux du Jutland se distinguent par la beauté de leur encolure et de leur croupe; on en trouve aussi quelquefois d'une grande espèce dans les îles, lesquels sont renommés pour leur légèreté. Les bœufs forment aussi une branche considérable de richesse en Dannemarck: ceux du Jutland se vendent maigres dans le Holstein, où ils sont engraissés dans les paturages de ce pays; mais, comme nous l'avons dit en parlant de la Norvège, on y nourrit aujourd'hui des vaches en plus grand nombre, attendu que le fromage et le beurre qu'elles font offrent des avantages plus certains: car il y a dans les Marches des vaches qui donnent jusqu'à vingt bouteilles de lait par jour, et cette quantité est de six au moins dans le Dannemarck. En 1774 on comptait dans ce royaume 168,881 têtes de bêtes à cornes, et l'on croit que ce nombre est augmenté aujourd'hui d'un septième ou d'un huitième. La laine des brebis ordinaires du pays est un peu grosse; mais on a essayé de l'améliorer par le croisement des races d'Espagne et d'Angleterre. Il existe néanmoins dans le duché de Sleswick une race de moutons, dont la laine passe pour être propre à divers ouvrages, et quelques Danois souhaitent même que cette espèce se propage comme celle des îles de Ferroé et de l'Islande. On évaluait il y a peu d'années à 1,200,000 le mombre des moutons, qui existaient dans le Dannemarck seulement. Il y a aussi dans ce royaume, et plus encore dans le Jutland, beaucoup de moutons; mais ils passent en grande partie dans le Holstein, où l'on connaît mieux la manière d'en saler la viande. Nous ne voulons pas omettre de faire mention ici des grands chiens danois, si renommés pour leur taille, leur force et

leur fidélité. On y voit aussi une autre race de ces animaux, qui a beaucoup de vivacité, et à laquelle on donne le nom d'arlequins dans le pays. Il n'y a que fort peu de loups dans le Dannemarck et dans le Holstein, mais les renards, les martres, les écureuils, les fouines et àutres animaux semblables s'y trouvent en grand nombre. Les oies, les canards et autres volatiles domestiques y abondent également, et y sont d'un grand avantage. La chasse s'y fesait autrefois avec beaucoup de succès, mais à présent les cerfs et les dains y sont devenus fort rares hors des parcs, et ce n'est que dans les forêts du Jutland qu'on trouve quelques sangliers. Il ne manque pas non plus dans ces forêts, surtout vers les côtes, d'oies et de canards sauvages, de perdrix, de bécassines, de grives et autres oiseaux; on prétend que les lièvres de ce pays ont un fumet délicieux. On voit des cignes, surtout dans le golfe de Lymfiord et près des iles de Bornholm et d'Amak, et des alcions dans les petites iles de Christiansoé près de Bornholm: dans quelques traités de géographie on a confondu les alcions avec les aigledons, qui sont l'*ananas mollissima* de Latham, espèce de canards dans le nid desquels on trouve l'édrédon, qui est le duret le plus moelleux et le plus élastique que l'on connaisse. Les aigles et autres grands oiseaux de proie sont rares dans ces contrées. Les mers du Dannemarck ne sont pas aussi poissonneuses que celles de la Norvège, la pêche ne laisse pas cependant d'y former des pêcheurs laborieux et intrépides, qui prennent une quantité de merluches, de rhombes et autres poissons, suffisante à la consommation du pays, et quelquefois assez considérable pour en envoyer au dehors. On transporte aussi de l'ile de Bornholm à Copenhague des saumons, et tous les ans il arrive dans les eaux du Dannemarck quelques essaims de harengs, qui ont échappé aux filets des pêcheurs de Gottembourg. La Slie, rivière dans le duché de Sleswick, fournit une autre espèce de hareng très-estimée. On prend aussi, près de Skagen, une quantité de passereaux qu'on fait sécher pour les envoyer à Lubeck, d'où on les expédie, bien préparés et bien emballés qu'ils sont, dans divers pays et jusqu'en Italie. Parmi les golfes les plus abondans en poisson on cite celui de Lymfiord: les saumons de la Guden, rivière, étaient autrefois très-estimés, et à présent ils y sont devenus fort rares. On pêche en outre dans les lacs, dans les petites rivières et jusque dans les ruisseaux d'excellentes anguilles, des brochets, des truites, des lamproies et des écrevisses. Il y a

dans la Sélande, dans la Fionie et dans le Holstein des étangs artificiels qui abondent en poisson, et il en est un entre autres, dont on retire quelquefois 3,000 francs par an. Dans l'ile de Bornholm chaque paysan a son petit vivier; mais cette branche d'économie rurale est totalement négligée dans le Jutland, et surtout dans la partie méridionale de cette contrée. On trouve des bancs d'huîtres près de Skagen et sur les côtes occidentales du duché des Sleswick. Il n'est pas rare non plus de prendre dans ces parages de petites baleines dont on tire beaucoup d'huile, et des chiens de mer qui déchirent souvent les filets des pêcheurs; mais les grandes baleines ne se montrent pas souvent dans ces mers.

Division territoriale.

Le Dannemarck est partagé en grands baillages, dont le plus étendu est celui de Sélande, qui comprend les iles de Sélande, d'Amak, de Moen, de Bornholm, de Samsoé et autres petites iles, et qui se subdivise en 36 baillages, 31 districts judiciaires et 444 paroisses. Les grands baillages de Fionie et de Laland, sont moins considérables sous le rapport de l'étendue comme de la population; le premier comprend les iles de Fionie, de Langeland et de Torsing avec quelques petites iles, et se subdivise en 6 baillages, 14 districts judiciaires et 9 villes; le second, qui se compose des iles Laland et Falster, et de quelques petites iles adjacentes, se subdivise en 3 baillages, 6 districts judiciaires et 7 villes. Il y a encore les grands baillages et les diocèses d'Aalborg, de Viborg, d'Aarhuus et de Ribe, qui composent le Jutland proprement dit ou le septentrional; le méridional ne consiste que dans le duché de Sleswick, qui se divise en 12 baillages, et comprend les îles de Femern et d'Als dans la Baltique, celles de Sylt, de Fohr, d'Elgoland et quelques autres dans la mer du nord. Le duché de Holstein est composé de quatres provinces, qui sont; le Holstein proprement dit au nord, la Stormarie au midi, la Vagrie à l'orient, et la Ditmarse à l'occident: de ces provinces les trois premières se subdivisent en 16 baillages, et la troisième forme deux préfectures. Les seigneuries de Pinnenberg, le comté de Ranzau et la ville d'Altona, quoique renfermés dans le Holstein, ont des administrations séparées.

Villes et lieux considérables.

Parmi les villes et autres lieux considérables des iles danoises, on distingue d'abord Copenhague; puis Dragoé, bourg fameux pour sa navigation et la réputation de ses pilotes; Elsingor ou Elséneur, ville de 6,000 habitans et des plus importantes par sa situation au passage

du Sund, où sont les douanes royales, et où il passe jusqu'à 14,000 vaisseaux par an; divers châteaux royaux situés dans la partie de la Sélande entourée du Sund et du Categat; Friderichswerk, où il y a une grande fonderie de canons et une manufacture de poudre; Roskild, autrefois capitale de la Sélande et déchue aujourd'hui de son ancienne splendeur; et Soroé dans l'intérieur même de la Sélande et dans un site délicieux, avec un collège militaire pour les nobles. On trouve en outre dans l'ile de Moen la petite ville de Stege; dans celle de Bornholm, la ville de Ronne; dans celle de Falster, Nykiobing avec une école d'économie rurale; dans celle de Laland, Naskow qui en est la capitale, avec un fort bon port; dans l'ile fertile de Langeland, la petite ville de Rudhiobing; dans celle de Torsing, un beau château; dans la Fionie, Odensée, belle ville, qui a 7,000 âmes de population, où il se fait un riche commerce, et où il y a un excellent gymnase, Nyborg, Assens et Middelfarth, villes situées sur le petit Belt, tandis qu'il n'y en a aucune dans l'ile de Samsoé; dans le Jutland, le bourg de Skagen, la ville de Randers où fleurit l'industrie, et celle de Viborg où il se tient une grande foire tous les ans; Aarhuus, ville bien bâtie avec une belle cathédrale; Horsens, ville également florissante par son commerce et ses manufactures; Friderica, ville bien fortifiée; Kolding et Rindkiobing, dont la seconde est importante par son commerce; et enfin Ribé, ville ancienne et autrefois considérable, mais qui est bien déchue, depuis que son port a été comblé par l'effet des débordemens de la Nips. Dans le duché de Sleswick on compte Flensbourg, ville qui a une population de 10,000 âmes, avec un excellent port et des manufactures; Sleswick, capitale du duché, ville grande et industrieuse, et Christiansfeld, qui est une colonie des frères Moraves, et où il règne une activité édifiante dans les arts et dans les manufactures. On trouve aussi dans l'ile d'Als Sonderbourg, dans l'ile d'Aeroé deux bourgs, et dans celle de Femern une ville peu considérable. Les Marches renferment les villes de Tondern, qui est riche et a des manufactures, de Husum, de Tonningue, ville de commerce à l'embouchure de l'Eyder, et de Fridericstadt, où fleurissent également le commerce et l'industrie, et où l'on voit vivre paisiblement ensemble Luthériens, Arméniens, Mennonites, Quakiers et Juifs. Dans le Holstein proprement dit on distingue Kiel, ville agréablement située avec une université et une population de 7,000 habitans; Rendsbourg, princi-

pale forteresse du Dannemarck vers l'Allemagne, et Izehoé, ville bâtie sur la Stoer. On rencontre dans la Stormarie Gluckstadt, place forte et siège du gouvernement du Holstein, et Wandsbeck gros bourg avec quelques manufactures; dans la Vagrie, la petite ville d'Oldeslohé qui a une saline, Ploen dont l'aspect est, dit-on, romantique, et, dans la seigneurie de Pinnenberg, Altona, ville la plus peuplée et la plus marchande après Copenhague, bien bâtie, dont les rues sont régulières, et où il y a des manufactures de soie, des raffineries de sucre, des fabriques de tabac, des tauneries et autres établissemens d'industrie, avec un gymnase ou académie, dont on admire l'amphithéâtre. Le Ditmarck, qui conserve en partie ses anciennes mœurs, ne comprend aucune ville, mais la navigation et le commerce animent tous les bourgs et les villages, et il n'est pas rare d'y trouver des cabinets de lecture. Copenhague est la capitale de tout le royaume, le centre du commerce du Dannemarck et le siège du gouvernement; c'est là aussi que se trouve presque toute la marine de cet état, ainsi que les fabriques et les manufactures les plus importantes. Il existe aussi dans cette ville une célèbre université. Après le dernier incendie, qui l'a considérablement endommagée, elle a été rebâtie avec une élégance, qui en a fait une des plus belles villes de l'Europe. Les rues en sont régulières, et il y a quelques beaux palais: il ne règne pas cependant beaucoup de goût dans la construction des grands édifices. Le château royal, qui était un des plus grands et des plus somptueux de l'Europe, fut détruit en 1794, et il n'en reste plus que les murs. Les quatre petits palais, dits d'Amalienbourg, forment une place octogone décorée d'une belle statue équestre de Frédéric V, et à cette place aboutissent quatre grandes rues, dont une conduit à une église bâtie tout en marbre. La tour ronde, bâtie par le célèbre Longomontano et destinée aux observations astronomiques, est d'une beauté remarquable; elle est d'une construction telle, que l'on pourrait monter en voiture à son sommet. On admire en outre l'architecture de la tour de l'église du Sauveur, qui est la plus belle de la ville. Nous passerons sur divers objets de peu d'importance pour faire mention du palais de Charlottembourg, qui est à présent le siège de l'académie des beaux arts, et le dépôt des tableaux et des statues depuis l'incendie de la fameuse galerie de Christiansbourg. Nous citerons encore la biliothèque royale, qui se compose de 300,000 volumes; celle de l'université qui en a plus de 70,000;

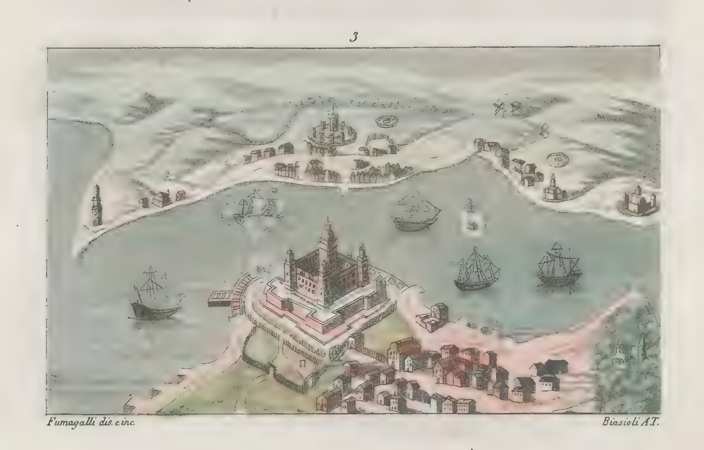
2



1



3



Fumagalli dis. e inc. Biasioli A.T.

le musée royal où l'on conserve une quantité de curiosités de tout genre; le grand théâtre; l'académie militaire et celles de marine et de chirurgie, deux établissemens aussi magnifiques qu'utiles; le jardin botanique, où il y a des plantes de tous les climats; le grand hôpital fondé par Frédéric V; une grande caserne pour le logement des troupes; et enfin les nombreux chantiers et l'arsenal de la marine, qu'on disait autrefois plus grand que celui de Venise. Après ces établissemens on peut citer diverses fabriques et manufactures, surtout celle de porcelaine, les canaux, le port et la rade où les vaisseaux de guerre sont à l'ancre, et où plusieurs milliers de bâtimens marchands répandent partout la vie et le mouvement. La ville se compose de trois parties différentes, savoir; la vieille ville, qui a été rebâtie en grande partie au commencement de ce siècle; la ville neuve, qui n'a pas encore un siècle d'existence, et Christianshavn ou port de Christiania, qui a été construit par Christian IV dans une partie de l'ile d'Amak en face de la vieille ville, et qui a eu pendant quelque tems ses magistrats particuliers. Les quartiers et les petites iles où se trouvent les chantiers sont tous entourés de bastions et autres ouvrages, qui, du côté du nord, s'avancent jusqu'à la ville de Frédéricshavn: la rade est aussi couverte pàr une petite ile fortifiée, dite des Trois Couronnes. La ville a quatre portes, dont deux ne manquent pas d'ornemens. En allant du côté de la Sélande, on rencontre plusieurs lacs. Les routes pour arriver à cette ville sont fort belles, et l'on trouve sur celle qui vient du couchant un obélisque entouré de figures sculptées en marbre de Carrare. La planche 50 offre une vue de Copenhague, dans l'état où elle était avant la fin du dernier siècle; et, pour donner à nos lecteurs une idée de l'architecture dans ces régions septentrionales, nous avons représenté au dessous une vue de la ville de Segeberg dans le duché de Holstein, avec sa forteresse bâtie sur un roc, et plus bas encore une belle vue du Sund. Malgré les effets désastreux du bombardement de cette ville par les Anglais en 1807, elle ne laisse pas d'avoir encore une population de 90,000 habitans, non compris les militaires. M.r De-Buch la félicitait d'avoir eu, disait-il, un génie tutélaire, qui semblait y avoir veillé, dans cette terrible catastrophe, à la conservation des objets consacrés aux sciences et aux arts, de la bibliotèque royale, et du musée de l'université, la seule salle qu'il vit s'élever encore au milieu de ruines immenses.

Langue, caractère, mœurs.

Quelques écrivains prétendent que les Danois, les Norvégiens et les Suédois parlaient anciennement la même langue, et c'est l'opinion de ceux qui voudraient faire dériver de l'allemand la langue scandinave; mais il est bien plus probable, que, dans le nord, il y avait deux langues originaires, la gothique ou scandinave, et le saxon ou germain, qui, malgré les différences qu'elles présentaient entre elles dans les parties les plus essentielles de la grammaire, ne laissaient pas d'avoir quelques radicales semblables. Le Danois actuel, surtout celui que parlent les gens bien élevés, est une langue harmonieuse; mais dans le Jutland on parle un dialecte qui approche de l'anglais, surtout pour la prononciation, et celui de la Norvège se rapproche davantage du Suédois. On a cru que la différence qu'on remarquait entre le danois et le suédois était la même que celle qu'il y avait entre l'ionique et le dorique des Grecs, c'est-à-dire le changement fréquent de la lettre a en e. Le caractère des Danois forme une partie de leurs mœurs, comme on a pu le voir à l'article où nous avons parlé de celui des Norvégiens. Les Danois ne sont pas aussi sensibles aux impressions des sens que les autres peuples du nord; mais aussi ils sont plus sincères, et, comme on l'a dit ailleurs, moins scandinaves et plus civilisés que ces derniers. On prétend que les habitans du Holstein se rapprochent du caractère hollandais: on loue leur industrie, leur économie et leur goût pour le commerce: seulement on reproche à quelques-uns d'entre eux une espèce de hauteur et de dureté, qui n'appartient peut-être qu'aux maquignons qui roulent les foires. On a aussi accusé les nobles du Holstein d'avoir trop d'ambition; mais depuis quelque tems ils ont adopté les principes d'honneur que professe la noblesse danoise, et ils se montrent pénétrés des vues libérales et généreuses du gouvernement: il est même sorti des principales familles du Holstein des hommes, tels que les Rantzau et les Rewentlaw, qui se sont illustrés par des établissemens philantropiques. Les mœurs de la capitale du Dannemarck s'éloignent autant de la grossièreté populaire de quelques villes commerçantes du nord, que de l'affectation avec laquelle on cherche à Stokolm à imiter les airs et les manières de Paris. Le germanisme a dominé long-tems à la cour du Dannemarck, au point même qu'on dédaignait d'y parler la langue du pays; mais cet esprit anti-patriotique a maintenant disparu: on s'est relâché sur la sévérité de l'étiquette, et l'on a pris ces manières nobles et polies, qui distinguent la plupart des cours de l'Europe.

Cependant, la rigoureuse économie qui est portée dans toutes les dépenses de l'état, fait qu'on n'y voit point l'autorité suprême entourée d'une pompe et d'un éclat éphémère, et l'on peut dire que, depuis la destruction du château du Christianbourg, le palais du roi n'est que la première des bonnes maisons de la capitale. Le corps diplomatique et la première noblesse se conforment à l'esprit qui règne à la cour. Les grands négocians et les gens les plus riches de la capitale cherchent à imiter les Anglais, plutôt que les Français avec lesquels ils ont moins de relations. La classe moyenne, qui est composée de fonctionnaires publics, d'officiers de terre et de mer et de quelques gens de lettres, forme, comme dans tout le nord, la partie la plus aimable de la nation. Cette classe ne se distingue pas moins par son instruction que par son honnêteté, et si les réunions n'y sont pas toujours exemptes de cérémonies, c'est qu'on y est retenu par un esprit de réserve inhérent au caractère national. D'un autre côté, les hommes à talent ne fréquentent guères que des sociétés qu'on a voulu comparer à des lycées, où les agrémens de la conversation familière se mêlent souvent aux entretiens scientifiques. Cet état de la société en Dannemarck n'est point favorable aux étrangers, qui ne sont pas particulièrement recommandés pour être admis dans ces réunions, car il n'y a dans toute la capitale qu'un seul théâtre; et les lieux ouverts à tout le seconde, comme les cafés, ne sont pas ceux où se trouve toujours la meilleure compagnie. Les Danois en général sont d'une stature moyenne et plus petits que les Norvégiens. Ils sont pour la plupart bien faits, et d'une physionomie où il y a plus d'expression que de vivacité. Les habitans du Holstein n'ont pas en général des traits aussi fins ni aussi distingués que les Danois. Quelques voyageurs anglais ont cru remarquer dans le bas peuple une sorte d'habitude à la crapule; mais on ne doit pas juger des mœurs de cette classe d'hommes d'après les défauts ou les vices de quelques individus; et si les paysans, dans le Dannemarck et dans le Holstein, avaient contracté ceux qui accompagnent ordinairement l'esclavage, on ne peut nier, qu'en recouvrant la liberté, ils n'aient perdu beaucoup de leurs mauvaises habitudes: car on ne trouve peut-être dans aucun pays, parmi les marins, les pêcheurs et les cultivateurs, autant de sobriété qu'en Dannemarck.

Le pouvoir suprême réside uniquement dans la personne du roi. La constitution de l'état est déterminée par une loi dite royale, *Constitution politique et civile.*

qui marque l'ordre de succession au trône, déclare le royaume indivisible, et la religion de l'état la luthérienne, et établit un système de gouvernement conforme aux lois, aux droits et aux prérogatives de chacune des classes de l'état. Outre cette loi il en existe d'autres, qui sont de même organiques, ainsi que quelques anciens statuts, et deux codes l'un civil et l'autre criminel. Les affaires les plus importantes sont traitées dans le conseil d'état, et il y a des *collèges* à la place des ministres qu'on voit dans les autres cours de l'Europe. Les chefs de baillages ont à peu près les mêmes attributions que les préfets en France, et il y a dans les grandes villes un Bourguemestre ou président, avec des conseillers municipaux. Les juges du tribunal suprême sont nommés par le roi, qui préside au moins une fois l'an ce tribunal. Les codes sont rédigés avec beaucoup de clarté et de simplicité. Le code criminel est fort doux, et les cas de l'application de la peine capitale sont très-rares. Il y a dans l'état trois classes, qui sont celles des nobles, des bourgeois et des paysans. Le clergé ne forme point un ordre séparé; il n'est ni riche ni nombreux, et n'a aucune influence dans les affaires civiles. Les principales impositions tombent sur les terres. Il existe aussi une taxe personnelle, et un droit sur les consommations. Les revenus de l'état, y compris le produit des douanes, de la loterie et autres droits, ne se montent guères qu'à trente millions de francs. Le Dannemarck a deux ordres de chevalerie, connus, l'un sous le nom de l'Eléphant, et l'autre sous celui de Dannebrog: le premier a pour enseigne un éléphant d'or suspendu à un ruban bleu, et le second une étoile suspendue à un ruban blanc.

Sciences, lettres, arts.

Il y a aussi en Dannemarck des écoles populaires, dites par Malte-Brun *triviales*, qui y sont répandues avec profusion, et où la plupart des ecclésiastiques enseignent les élémens de la religion, des lettres et de l'arithmétique. Le nombre de ces écoles a été augmenté, et l'enseignement y a été perfectionné à diverses époques par de grands seigneurs, et entre autres par le comte de Reweutlaw dont nous avons parlé ailleurs. Une institution vraiment digne d'éloges est celle de deux séminaires, l'un près de la capitale, et l'autre à Kiel pour faire de bons maîtres d'école. Il en a été fondé un autre en Fionie par le même comte, qui se proposait d'en établir encore dans d'autres provinces. Les écoles où l'on apprenait le latin étaient réservées aux jeunes gens qui se destinaient à quelqu'emploi public; et, dans ces écoles qu'on pouvait plutôt appeler

collèges, on enseignait en outre les langues savantes et les langues orientales, ainsi que la philosophie, les mathématiques et la théologie. On donnait aussi des leçons de mathématique et de physique dans les trois gymnases d'Odensée, d'Altona et de Bergen, qui étaient principalement destinés à l'étude de la langue latine. Dès l'an 1478, il fut fondé à Copenhague par Christian I.er une université, où les jeunes gens qui avaient fait leurs études dans des écoles publiques ou privées venaient se perfectionner. Il y avait un cours d'études supérieures réservé aux étudians en théologie, en médecine et en jurisprudence, qui recevaient presque tous, après un examen public, les degrés académiques. Dans le dernier siècle on réforma d'anciens abus, et il fut établi de nouvelles chaires ainsi que de nouvelles méthodes d'enseignement. Placés sous les yeux du gouvernement et du public, les professeurs et les élèves travaillèrent d'émulation, et il fut fait des donations qui portèrent jusqu'à trois millions de francs les revenus de cette université. Il existe aussi à Kiel dans le Holstein une université germanique, dont quelques voyageurs préfèrent l'organisation à celle de la capitale. M.r De-Buch a parlé au long de la collection de minéraux de l'université de Copenhague, dont il a vanté la beauté, ainsi que la grosseur prodigieuse de l'épidote d'Arendal; il a aussi fait mention de la scapolite, des cristaux jaunes de *titan*, d'autres cristaux de zirconium très-baux, et de la singulière siénite de Friedericshavn. Il a parlé aussi de la collection royale des minéraux de Rosenbourg, comme d'une des plus belles qu'on puisse voir, ainsi que d'une autre collection de fossiles du professeur Schumacher, qui contient des échantillons de tous les fossiles de la Norvège. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici que les fossiles d'Arendal lui ont présenté une singulière analogie avec ceux du Vésuve. Tout en fesant l'éloge de la bibliothèque royale qu'il dit fort riche, ce savant voyageur se plaint de ce que personne n'a encore parlé du précieux legs d'une bibliothèque fait au public par le Général Classen, avec un revenu considérable pour son accroissement, ni de la cession faite à la bibliothèque royale des livres d'histoire qui en formaient la plus grande partie. Cette bibliothèque renferme encore des ouvrages du plus grand intérêt en histoire naturelle, en botanique et en géographie, ainsi que des relations de voyages, et l'on y trouve même jusqu'aux moindres opuscules qui ont été faits sur ces diverses matières dans toutes les langues de l'Europe. Le Dannemarck

s'honore encore de plusieurs autres établissemens littéraires, tels que l'académie établie à Seroé pour l'instruction des nobles, que le célèbre Holberg, surnommé la Plaute du Dannnemarck, a enrichie par des legs, mais que la rivalité de l'université de la capitale a réduite quelquefois à avoir plus de professeurs que d'étudians; le séminaire établi à Kongsberg pour former des minéralogistes pratiques; les académies militaires établies à Copenhague et ailleurs; l'académie de chirurgie, ainsi que l'arsenal et la Société d'histoire naturelle, qui possèdent aussi de riches bibliothèques ouvertes au public. Nous avons déjà fait mention du cabinet d'histoire naturelle de l'université, et du musée royal qui renferme des ouvrages de peinture, des monumens d'antiquité et des curiosités naturelles. On voit aussi au château de Rosenbourg une collection numismatique, et plusieurs particuliers tels que M.rs Moltke, Spengler-Chemnitz, Holmskiold et autres possèdent de beaux cabinets d'histoire naturelle. Il n'y a peut-être pas moins de vingt sociétés scientifiques ou littéraires dans les états du Dannemarck. La première est sans contredit l'académie royale des sciences, qui publie ses actes et propose des prix tous les ans. On cite ensuite avec honneur la société royale des belles lettres, qui publie les ouvrages qu'elle a couronnés; le lycée d'histoire naturelle où les leçons sont gratuites, et dont les associés font entreprendre des voyages à leurs frais; le gymnase académique d'Altona, qui possède une riche bibiothèque, et plusieurs autres établissemens de ce genre. On est vraiment étonné qu'un pays, qui n'a pas aujourd'hui deux millions d'habitans, y compris ses colonies, ait pu, malgré le malheur des tems, participer aussi heureusement aux lumières du siècle, cultiver sa langue, et se former une littérature nationale, car ce peuple a dû faire pour cela bien plus d'efforts que les grandes nations, auxquelles la nature avait accordé des avantages locaux, et tous les moyens propres à faciliter l'instruction. Et en effet, l'étude des langues anciennes est cultivée en Dannemarck avec succès, et celle des langues modernes n'y est point négligée. Malte-Brun, qui est danois, s'est plaint de ce que le mauvais goût qui règne sur le parnasse germanique, exerce une funeste influence sur la littérature de sa patrie. Les gens aisés apprennent tous l'Anglais, et plusieurs l'Italien. N'y ayant pas besoin d'orateurs dans ce pays, l'éloquence y est négligée; cependant Bastholm, prédicateur de la cour, s'est fait renommer. On parle avec éloge d'un poème épique

de Pram, intitulé *Stoerkodder*, et plus encore d'un poème héroï-comique de Holberg, ayant pour titre *Peders-Pors*, qui passe pour un ouvrage classique dans la langue danoise. On trouve aussi beaucoup de verve dans les comédies du même auteur; et l'on accorde du mérite aux tragédies d'Ewald, de Pram et de Nordal-Brun; aux drames historiques de Samsoé et de Sander; aux narrations comiques de Baggsen; aux pastorales de Thaarup, et aux romans de Rahbex, de Suhm et de Samsoé. Les Danois montrent en outre, dit-on, beaucoup de talent dans la poésie lyrique, comme dans l'ode et dans quelques chansons anacréontiques. Qui n'a point connaissance des grands ouvrages de Bartolin, de Torphœus, de Schioenning et autres célèbres écrivains sur l'histoire et les antiquités des pays du nord? Plus récemment l'histoire nationale a été traitée avec honneur par Olberg, Suhm, Sneedorf et par Malling, qui a rassemblé dans un petit volume les plus beaux traits de l'histoire du Dannemarck. La philosophie moderne a été enrichie d'excellens traités par Boye et par Gamborg. Certain Treschow a refuté Kant, qui n'en conserve pas moins cependant des partisans, surtout parmi les jeunes philosophes. Les sciences naturelles sont celles dont l'étude est le plus suivie. Hauch a publié de bons élémens de physique, et plusieurs ouvrages sur le galvanisme et l'électricité. Vahl s'est distingué dans la botanique, et un autre savant naturaliste du même nom a été pendant long-tems directeur du musée de Copenhague. Abildgaard a entièrement réformé la vétérinaire. Callisen a publié un système de chirurgie très-estimé. La médecine vante les noms de Vinslow et de Bang, émules des Bartolin et des Borrichius; et le Dannemarck dispute à l'Allemagne la gloire d'avoir donné naissance à Fabricius, le Linné des insectes. Au célèbre astronome Ticho-Brahé ont succédé Longomontanus, Ole-Roemer, Horrebaw; et, plus récemment encore, le professeur Bugge s'est signalé par ses connaissances astronomiques. L'économie rurale a aussi trouvé dans ce pays de zélé samateurs, et dernièrement quelques écrivains. Les Wad, les Olivarius, les Münter et autres se sont distingués parmi les érudits. Plusieurs Danois ont developpé de grands talens dans les beaux arts, et ils ont acquis d'autant plus de droits à notre estime, qu'ils n'ont été soutenus que par leur propre zèle dans leurs études. On cite avec honneur dans la peinture les noms de Youl, d'Abildgaard, de Paulsen, de Lorentzen, de Weidenhaupt et de Wiedeweldt, et dans la sculpture quelques artistes, parmi lesquels se distingue éminem-

48

ment le fameux Thorwaldsen malgré le choix qu'il a fait d'un climat plus heureux pour l'exercice de son talent. M.r Clémens passe pour un des meilleurs graveurs en cuivre de nos jours, et la *Flore danoise* suffit seule pour immortaliser le burin du Müller.

Agriculture, industrie, commerce.

La société royale d'économie rurale, qui, depuis vingt ans, continue à donner des prix pour l'encouragement de l'agriculture pratique et théorique, avait précédé l'établissement de neuf ou dix autres réunions semblables dans les provinces; et les lumières de toutes ces sociétés, réunies à celles de plusieurs propriétaires riches et instruits, ont porté l'agriculture à un haut point de prospérité dans le Dannemarck et dans le Holstein. A ces puissans moyens d'encouragement il faut joindre encore les effets bienfesans de la nouvelle législation, qui, en abolissant l'esclavage des paysans, a éveillé leur intérêt et développé leur industrie. Nous avons déjà parlé des troupeaux à l'article où nous avons traité du bétail, de sorte qu'il ne nous reste à ajouter ici qu'une seule chose, c'est que, depuis trente ans environ, on s'est utilement occupé des moyens de perfectionner les races de chevaux. On trouve dans le Jutland beaucoup plus d'industrie que dans les iles: les paysans y font eux-mêmes leurs draps, leurs toiles, leurs bas, leurs bonnets, leurs chemises, et jusqu'aux vases de terre dont ils se servent. La filature est partout encouragée, et les bas de fil et de laine, ainsi que les ustensiles en terre cuite forment une branche d'exportation, qui ne rapporte pas moins de 150,000 francs par an. Les paysannes de Tondern dans le Sleswick, et de Ploen dans le Holstein, font elles-mêmes leurs dentelles, et il s'en envoie encore pour un demi-milion par an à l'étranger. On a tenté aussi d'établir dans ce pays quelques fabriques de toiles fines, qu'on tirait en grande partie du dehors; mais ces efforts n'ont réussi qu'à Kioeng, dans la Sélande. Il n'y a non plus pour la fabrication des cordages que cinq établissemens, qui sont bien loin de suffire aux besoins d'un pays maritime. On vante les fabriques de drap de Copenhague, de Fridericia, de Moss, de Husum et de Neumunster: quelques-unes vont même pour le compte du gouvernement, mais cela n'empêche pas qu'on ne fasse venir encore beaucoup de draps étrangers, que leur légèreté fait préférer à ceux du pays. Presque dans tous les villages ou fabrique de grosses étoffes de laine. Il existe aussi une manufacture royale de velours de coton, qui occupe 1,100 ouvriers, et l'on trouve des fabriques de toile peinte; tout récemment encore il a été établi hors de la ville d'autres fabriques

de coton. Diverses manufactures de soie avec coton, laine etc., ont été formées à Tondern par un négociant nommé Asmussen, et il n'y a pas long-tems qu'on y employait 500 ouvriers. A Copenhague, et surtout à Altona, on fait d'excellens chapeaux. La fabrication des ouvrages en soie s'est en partie naturalisée dans ces deux villes par l'effet des soins du gouvernement. On y fait particulièrement des bas, des rubans de velours et autres étoffes, et il n'y a pas encore vingt-ans qu'on comptait 140 métiers dans la capitale, et 69 à Altona. Malgré l'insuffisance des tanneries relativement aux besoins du royaume, les gants de Randers dans le Jutland et d'Odensée en Fionie ne laissent pas que d'être recherchés, même en Allemagne. La fonderie de canons de Fridericswerk en Sélande, dont nous avons déjà fait mention, est magnifique, et il y a aussi près d'Elseneur une grande manufacture d'armes. On trouve des forges considérables dans les environs de Copenhague; mais il en manque généralement dans les provinces, et celles du Holstein appartiennent presque toutes à des Hambourgeois. Le Dannemarck est redevable de la fabrication de ses porcelaines à M.r Müller chimiste, qui en conçut l'idée en 1774. On prétend que la terre en est plus fine, qu'elle est travaillée avec plus d'élégance, et qu'elle résiste mieux au feu que celle de Dresde: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en fait un grand trafic avec la Russie, la Suède et la Hollande. Il existe en outre des fabriques de fayence et de cristaux à Bergen, à Castroup-Sur-Amak, à Sleswick, à Rendsbourg et à Altona, et il y a une quantité de tuileries et de fours à brique aux environs de Flensbourg. Le nombre des rafineries de sucre s'est élevé jusqu'à 39, dont 17 sont dans la capitale. Cette ville a aussi des papeteries, des rafineries de nitré, des fabriques de tabac, de savon, d'amidon et autres: on y fait encore des pendules astronomiques et de bons instrumens de physique; et pourtant ces établissemens ne comptent tout au plus que soixante ans d'existence, la plupart même n'en ont pas plus de trente. Le commerce n'a commencé à fleurir en Dannemarck que dans les premiers tems du dernier siècle. La difficulté des communications entre les villes principales en a d'abord retardé les progrès dans l'intérieur; mais, depuis la construction qui a été faite de deux routes magnifiques, l'une en Sélande et l'autre en Fionie, il a pris quelqu'essor, et s'est même étendu rapidement au dehors à la faveur des ports nombreux qui existent dans ce pays, et dont plusieurs se trouvent aujourd'hui en partie comblés

par les dépôts des rivières. Les Danois importent sur leurs propres navires la plupart des objets dont ils ont besoin, et leurs colonies dans les deux Indes leur fournissent de quoi entretenir un commerce avantageux avec les autres nations. On observe que la modération des tariffes dans les douanes, et l'abolition des lois de prohibition pour certaines marchandises, y ont fait cesser en grande partie le monopole.

Iles de Ferroé. Il ne nous reste plus qu'à parler des iles de Ferroé, les seules qu'ait le Dannemarck en Europe, car l'Islande et le Groenland sont considérés comme appartenant à l'Amérique. Ces iles sont au nombre de 17, outre divers ilots inhabitables, et elles se trouvent entre les 61.° 15' et 62.° 21' de latitude boréale, et les 6.e et 8.e degrés de longitude à l'est de Paris. La surface qu'elles présentent est évaluée à environ 110 lieues carrées: en 1769 on n'y comptait qu'une population de 4,773 habitans, mais on croit qu'elle s'est considérablement augmentée depuis cette époque. On suppose généralement qu'elles étaient anciennemeut réunies, et qu'un tremblement de terre les aura ainsi dispersées. Les ilots sont tous basaltiques, et les rivages en sont si escarpés, que les habitans sont obligés souvent de se servir de cordes pour en descendre on pour y remonter; néanmoins le sol y est recouvert d'une couche de quatre ou cinq pieds de terre très-fertile. On y cultive de l'orge et quelques légumes; les paturages y sont abondans, et les habitans font usage de plusieurs plantes anti-scorbutiques qu'ils trouvent en quantité; mais l'air marin qu'on y respire empêche qu'il n'y croisse aucun arbre. Le climat en est cependant aussi tempéré que celui du Dannemarck: les orages et les pluies y sont fréquens, la gelée y est de peu de durée, les vents y dominent, et c'est peut-être pour cette raison que les chaleurs de l'été y sont modérées. Les habitans y font aussi leur nourriture d'une espèce de coquillages ou dattes, de mer, avec la coquille desquels on fait une chaux excellente. Le poisson abonde dans les environs; mais autrefois les pêcheurs ne pouvaient guère profiter de cet avantage, à cause de la petitesse de leurs bateaux et de leurs filets. On y trouve beaucoup de gibier, ainsi que l'*anas mollissima*, dont nous avons parlé plus haut. Les bœufs et les moutons en font la plus grande richesse: les premiers sont petits et très-gras; on laisse paître les derniers en plein air, même durant l'hiver, et l'on fabrique avec leur laine des camisoles, des bas et des bonnets, dont il se fait une grande-

exportation. Dans toutes ces iles il n'y a qu'une seule ville nommée Thorshaven, qui est dans l'ile de Stroemoé et a un bon port. Il existe dans celle de Suderoé une grande mine de charbon fossile, dont pourtant les Danois n'ont pas voulu profiter jusqu'à présent, à cause des frais de transport et des dangers de la navigation. Nous laisserons aux érudits la discussion de la question importante, qui a pour objet de déterminer, si l'ile de Frisland, qu'on trouve encore dans plusieurs cartes placée près du Groenland, doit être comprise dans le nombre des iles de Féroé. Cette opinion semble devenue la plus probable, depuis la publication de la fameuse carte du *Navegar* de Nicolas et Antoine Zeno, que le docte Zurla, maintenant cardinal, a accompagnée d'une belle dissertation.

Population de la Suède, de la Norvège et du Dannemarck.

Depuis l'impression de cette partie de notre ouvrage, il a été publié, sur la population des trois royaumes du nord, quelques notions statistiques qui ont plus d'authenticité que les précédentes; c'est pourquoi nous avons jugé à propos de les insérer ici pour la rectification de quelques données numériques, et comme un nouveau témoignage de notre exactitude dans l'exposition des choses de fait. D'après le dernier recensement fait en 1825, la Suède renfermait une population de 2,724,778 habitans. La même opération ayant été faite en Norvège au mois de novembre 1826, la population de ce royaume s'est trouvée de 1,050,132 individus. De ce nombre 105,021 étaient dans les villes, 10,697 sur les frontières, et 934,414 dans les campagnes. Bergen comptait 20,844 habitans, Christiania 20,581, et ces deux villes étaient les plus peuplées. En 1815 la population de tout le royaume s'élevait seulement à 886,470 âmes, celle de Bergen à 18,111, et celle de Christiania à 10,638. -- Il a été fait aussi, l'année dernière, un dénombrement exact de la population du Dannemarck, qui a donné pour résultat 2,054,531 habitans, y compris ceux de l'Islande, du Groenland et des colonies de S.te Croix, de S.t Thomas, de Tranquebar et de Guinée: possessions dont nous n'avons pas fait mention dans cette description, comme appartenant à d'autres parties du globe. De ce nombre 171,278 habitans sont assignés aux iles du Jutland, 323,225 au duché de Sleswick, 401,525 à celui du Holstein, 34,986 à celui de Lavenbourg, 45,386 à l'Islande (mais d'après les anciens dénombremens), 5,265 aux iles de Féroé, 7,078 au Groenland, 42,788 à Sainte-Croix et à S.t Thomas, 23,000 environ à Tranquebar et à la Guinée: aperçu d'après lequel on peut se

former quelqu'idée de la force et de l'importance politique et économique des colonies appartenant au Dannemarck. On peut donc raisonnablement assurer, que la population de ces possessions continuant à s'accroître dans la gradation qui résulte de la comparaison des anciens recensemens avec les nouveaux, les souverains de ce royaume auront bientôt sous leur domination plus de 6,000,000 d'habitans.

Précis sur le Groenland.

Puisque nous avons parlé du Groenland, qu'il serait absurde de placer en Europe, nous croyons à propos de donner ici quelques notions sur les colonies qu'a le Dannemarck dans cette contrée, et avec d'autant plus de raison que les géographes français continuent à la laisser dans cette position arbitraire, que les Allemands ont cherché depuis quelque tems à rectifier. Nous n'agiterons pas ici la question encore indécise de savoir, si, du côté de l'occident, cette contrée tient à l'Amérique septentrionale par un isthme semblable à celui de Panama, ou seulement par une chaîne de petites iles ou d'écueils. Ce qu'il y a de certain, c'est que la côte appartenant aux Danois depuis le 50.e degré de latitude, et le 43.e de longitude occidentale, jusqu'au 74.e de la première et au 56.e de la seconde, fait partie d'une même ile ou d'un même continent; cependant il paraît que le Groenland se joint par une chaîne de promontoires qui ont été reconnus, avec des terres situées autour de la baie d'Hudson, mais les glaces ont toujours empêché de s'approcher de ces côtes autant qu'il l'aurait fallu pour s'en assurer. On ne connaît pas bien non plus l'étendue du Groenland vers le nord, car on ne sait pas précisément si les terres qu'on a vues par le 8.e degré de latitude appartenaient à cette contrée. La partie qu'on en connaît est occupée par les colonies danoises, et par une population d'Esquimaux. Les premières consistent en une vingtaine de petits-établissemens, répandus pour la plupart le long des côtes, et soumis à deux inspectorats. La plus ancienne de ces colonies porte le nom de *Gothaab*, et les frères Moraves ont dans le *Julianeshaab* trois établissemens, dont un appelé *Lichtenau*, est à très-peu de distance du cap Farewel. Toutefois la population de ces colonies ne s'élève pas à plus de 10,000 âmes, y compris les habitans originaires connus. Chacun de ces établissemens se compose d'un petit nombre de maisons pour les négocians et les marins danois, de quelques magasins, d'une église et de quelques huttes de Groenlandais, qui ont reçu le baptême. On y cultive quelques espaces de terre, et l'on recueille près des habitations

surtout des navets et des choux-fleurs; plusieurs personnes sont même d'avis qu'avec quelques précautions, on pourrait semer du blé dans la partie méridionale. Les montagnes sont couvertes de mousse du côté du nord, et sur le côté méridional il croît des herbes excellentes, et des arbustes qui portent des baies délicieuses. Les lièvres y sont d'une grosseur considérable, et la chair ainsi que la peau en est très estimée. On y trouve aussi des rennes, des ours blancs, des renards et de gros chiens, qui hurlent au lieu d'aboyer, et dont on se sert pour traîner les slittes: ce qui est peut-être cause du peu de cas qu'on y fait du renne. Les oiseaux aquatiques y sont en troupes innombrables, et les rivières abondent en saumon, en même tems que la mer fourmille de petites morues et de harengs. Le Groelandais donne de préférence la chasse aux chiens de mer, en ce qu'il se nourrit de leur chair, se fait de leur peau des vêtemens, se construit des canots de leurs os et de leur peau, se sert de leurs fèbres en guise de fil à coudre, de leur vessie comme d'une bouteille, de leur graisse au lieu de beurre et de suif, et fait du sang de cet animal une espèce de bouillon, dont il est très-friand. Les Groenlandais ressemblent en tout aux Esquimaux pour le langage et les mœurs, pour la constitution physique et l'habillement. Cependant les premiers sont d'une taille qui arrive rarement à cinq pieds; ils ont la chevelure longue et noirâtre, rarement de la barbe, la poitrine élevée et de larges épaules, et s'exercent dès leur bas âge à porter de pesans fardeaux. Ils ne laissent pas néanmoins d'être très-agiles, adroits, vifs, et d'une humeur enjouée et sociable. Ils ne boivent que de l'eau, qu'ils conservent dans des vases de cuivre ou de bois bien travaillés, et quelquefois ornés d'os de poisson et d'anneaux. Les opérations préparatoires pour la chasse et la pêche sont l'ouvrage des hommes; mais ce sont les femmes qui recouvrent de peau les canots, qui apprêtent le manger, et qui de la peau des animaux font des habits, des souliers et des bottes à leurs maris; souvent même elles mettent la main à l'œuvre pour la construction des cabanes. L'hiver est très-rude dans le Groenland, et dans les longs jours de l'été la chaleur y est insupportable, surtout dans le voisinage des rochers. Au milieu de cette dernière saison, le vent du nord suffit quelquefois pour ramener le froid, et durant une grande partie de l'été, les iles voisines des côtes sont couvertes de brouillards froids et humides. Les Danois, comme ayant été les premiers à faire la découverte de cette con-

trée, auraient dû y conserver seuls le droit de la pêche de la baleine, qui est d'un produit si avantageux dans ces parages; mais les Hollandais avaient pénétré dans ces mers dès le XVI.e siècle, c'est-à-dire avant l'établissement des colonies danoises, et depuis lors les Anglais et autres peuples ont voulu aussi prendre part aux bénéfices de cette pêche. D'abord il n'y eut que deux colonies danoises, l'une à l'orient, qu'on disait être très-florissante, riche en bœufs et en moutons, ayant une ville, quelques villages et des couvens; l'autre, dite occidentale, devait être moins importante, et elle fut pendant long-tems sous la domination des rois de Norvège: peut-être la colonie orientale occupait-elle le district, qui porte aujourd'hui le nom d'ancien Groenland. On ne trouve d'autre document sur la destruction de ces colonies qu'une lettre de Nicolas V aux évèques d'Islande où il est dit, que ces établissemens furent attaqués en 1418 par une nation barbare qui brûla les maisons, et emmena les habitans en esclavage. Cette nation ne pouvait pas être assurément celle des Esquimaux. Il est plutôt à présumer que c'étaient des pirates écossais, ou irlandais, ou même sarrazins, car on sait qu'une troupe de ces derniers parurent un siècle après dans l'Islande, qu'ils ravagèrent. Il est à remarquer cependant que, dans les XIV.e et XV.e siècles, tout le nord et une parite de la Norvège, furent dépeuplés par l'effet d'une terrible épidémie.

INDICATION DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE COSTUME

DES BRETONS, DES SCANDINAVES, DES SUÉDOIS, DES NORVÉGIENS ET DES DANOIS.

COSTUME

DES

HABITANS DES ILES BRITANNIQUES

DÉCRIT

PAR AMBROISE LEVATI, PROFESSEUR.

LE COSTUME

ANCIEN ET MODERNE

DES

SCANDINAVES, DES SUÉDOIS, DES NORVÉGIENS ET DES DANOIS,

DÉCRIT

PAR LE CHEVALIER LOUIS BOSSI

MEMBRE DE L'INSTITUT DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS DU ROYAUME LOMBARD.

DU COSTUME

ANCIEN ET MODERNE

DE LA SUÈDE DE LA NORVÈGE ET DU DANNEMARCK.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA SUÈDE.

SECONDE PARTIE

DE LA NORVÈGE ET DE LA LAPONIE.

TROISIÈME PARTIE

DU DANNEMARCK.

PLANCHES

CONTENUES

DANS LE COSTUME

DES BRETONS, DES SCANDINAVES, DES SUÉDOIS, DES NORVÉGIENS ET DES DANOIS.

FIN DU COSTUME DES BRETONS, DES SCANDINAVES, DES SUÉDOIS, DES NORVÉGIENS ET DES DANOIS.

LE COSTUME
ANCIEN ET MODERNE
DES HONGROIS

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR FRANÇOIS ROSSI,

PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE
SUR LA HONGRIE.

La Hongrie est une grande et fertile contrée, qu'habitent divers peuples qui diffèrent entre eux par leur origine, par leurs langages, par leur culte et par leurs mœurs. Les Magiars, venus des bords du Volga et des monts Urals, avec leurs chevaux infatigables, paraissent y être la nation dominante. Les Slovaques, qui fesaient partie de la nation nombreuse des Slaves, y descendirent avec ces derniers des monts Carpathiens ou des Alpes Noriques. Les Germains, en suivant le cours du Danube, vinrent aussi s'y établir, et les Valaques ou Daces-Romains menaient paître depuis long-tems leurs troupeaux sur les Alpes de la Dacie. Mais ces peuples sont tous Européens ou semi-Européens, et, quoique de rites différens, ils professent le christianisme sous l'étendard de la croix de S.t-Etienne. *Peuples qui habitent la Hongrie.*

La Hongrie est défendue au nord et à l'orient par les monts Carpathiens, au milieu desquels domine le groupe de Tatra, qui n'a pas moins de 2,600 mètres de hauteur. On désigne en outre dans ce pays, sous le nom de Fatra, un amas de montagnes moyennes et riches en métaux, qui s'étendent depuis le Waag ou Vag, jusques vers Kaschau; mais cette dénomination est encore donnée à d'autres montagnes, dans un sens plus spécial. Entre les rivières Hernat, Topla et Bodrog, on trouve, en allant d'Epéries à Tokay, les fameuses Hegy-Allya ou montagnes inférieures, dont les parties méridionales produisent le vin le plus généreux de l'Europe. La Hongrie renferme deux des plus grandes plaines de notre continent; l'une, qui a 40 lieues de long sur 25 de large, comprend la partie occidentale, qui est limitée par les montagnes de l'Autriche à l'ouest, par celles du comté de Nettia au nord, et par le Bakony au sud-est; et l'autre, qui a 120 lieues de longueur sur 80 de largeur, forme la Basse-Hongrie dans le sens physique, et n'est en grande partie qu'un désert salé et sablonneux, qui est terminé vers le Danube et le Tibisque par d'immenses marais. On trouve aussi dans ce pays deux grands lacs appelés, l'un Balathon, qui est entre les comtés de Szala et de Sümeg, et l'autre Neusiedel, situé entre le comté d'Adembourg et celui de Wieselbourg: le premier a en- *Montagnes.* *Collines.* *Plaines.* *Lacs.*

viron seize lieues de longueur, sur à peu près trois de largeur, et le second huit et demie dans le premier sens, sur deux et demie dans le dernier. On rencontre également beaucoup de marais, surtout

Marais. dans la grande plaine le long des rives du Tibisque et du Danube, ainsi que dans les grandes vallées que parcourent la Drave et la

Fleuves. Save. La Hongrie est arrosée par le Danube, qui est, après le Volga, le plus grand fleuve de l'Europe, et qui, après avoir coulé en droite ligne de l'ouest à l'est jusqu'à Bude, d'où il continue son cours dans la direction du nord au sud à travers les provinces ottomanes, va se jeter dans la mer noire. Après ce fleuve viennent le Tibisque,

Climat. le Maros, la Save, la Drave et l'Aluta. Le climat de la Hongrie varie suivant l'élévation du sol. Le Tatra est couvert de neiges éternelles, et l'on en voit même jusqu'en juillet sur les cimes de plusieurs autres montagnes: en général l'hiver déploie toutes ses rigueurs dans la partie septentrionale. En descendant de ces hauteurs pour venir à Neitra, à Hout et à Karchau où les montagnes s'abaissent, la température devient plus douce, et l'on commence à voir des chênes, des hêtres, des arbres fruitiers et des moissons. Mais à Vacz, à Gyongyos, à Erlau et à Tokay, le climat est très-doux: on y est exempt de chaleurs brûlantes, et la sérénité de l'admosphère n'y est jamais obscurcie par des brouillards, comme on en trouve dans la plaine inférieure entre Presbourg et Comorn, et dans la Basse-Hongrie. Néanmoins, la plus élevée de ces plaines est garantie de chaleurs excessives par la petite chaîne des montagnes Bakony couvertes de bois, qui y entretiennent une douce température.

Notions historiques. Selon Ptolomée et autres anciens géographes, la partie de cette contrée en deçà du Danube s'appelait Pannonie, et celle au delà de ce fleuve jusqu'au Tibisque, était habitée par les Jazigues métanastes ou réfugiés. Les Daces occupaient le pays au delà de cette rivière, jusqu'aux rivages du Pont-Euxin. Sous le règne d'Auguste, la Pannonie fut soumise aux Romains; et Trajan, après avoir vaincu les Slaves et Décébale leur roi, réduisit, en l'an 105 du Christ, la Dacie sous sa domination. Persuadé que la fortune même de Rome ne pouvait garantir le maintien de la paix dans un aussi vaste empire, Adrien restreignit les légions et les colonies romaines dans les limites du Danube, et abandonna la Dacie à ses anciens habitans. Mais lorsque la puissance romaine, déjà sur son déclin, fut attaquée sur tous les points de ses vastes frontières par les Barbares, la Dacie, après avoir été ravagée par les hordes qui refluaient

d'orient en occident, fut enfin pour toujours arrachée à la domination des Romains. Dès le quatrième siècle, on voit Constantin obligé de tolérer dans la Pannonie les Vandales, qui, tout en s'avançant plus loin en occident au commencement du premier siècle, n'avaient pas cependant abandonné le pays aux Romains. Les hordes sauvages des Huns inondèrent dans la suite la Dacie et cette dernière contrée, et c'est de là que le féroce Attila commença à menacer toute l'Europe. Que ces Huns fussent les ancêtres des Mongols et des Calmouks de nos jours, qui, répoussés par d'autres peuples, à la suite d'une révolution arrivée sur les confins de la Chine au premier siècle, se retirèrent peu à peu vers l'occident, et désolèrent l'Europe sous Attila dans le cinquième siècle; ou plutôt que cette nation ne fût qu'une masse de tribus aborigènes de race finnique ou uralique, éparses dans la Russie moderne et jusques vers les bords de la mer Caspienne, lesquelles se réunirent pour aller attaquer la race blonde d'Odin; ou enfin que ces mêmes Huns soient du même sang que les Magiars, qui s'établirent sous Arpade dans la Pannonie vers la fin du neuvième siècle, c'est là peut-être encore un problême d'histoire et de critique, qui n'est pas bien résolu. Dans le sixième volume de son *Précis de la géographie universelle*, où nous avons puisé en grande partie les notions que nous donnons ici, M.r Malte-Brun penche à croire, dans l'état actuel de nos connaissances historiques, que les Huns sont plutôt d'origine européenne, et que les Magiars sont issus de la même souche. Il trouve, au commencement de l'ère vulgaire, les Huns au nord de la mer Caspienne, et cent ans après les Chunes sur les rives du Boristhène: dénomination et position qui sont à-peu-près les mêmes, que celles qu'avaient les Huns au quatrième siècle. Cette nation n'était point de la race des Goths, puisqu'elle eut une guerre générale avec les blonds Alains et avec les Ostrogoths. Elle ne pouvait être non plus, continue le même auteur, de la race des Slaves, puisque ces derniers nous sont représentés comme soulevés contre elle. D'où il conclut, ou qu'il faut faire de cette même nation une race à part, ou l'admettre pour alliée des Finnes ou Tschiudes, et peut-être même pour la branche principale de cette race (1). Les historiens ont donné aux Huns des

Origine et identité des Huns et des Hongrois.

Magiars.

(1) On ne connait point d'autres peuples qui aient habité l'Europe à une epoque plus reculée; et peut-être les Finnes en ont-ils été les

caractères physiques, qui conviennent parfaitement aux Mongols; mais sans avoir besoin de supposer avec M.r Malte-Brun que les Finnes ont été soumis à une tribu de Mongols, on pourrait répondre, que les Huns habitant un climat ayant les mêmes qualités que celui où vivaient les Mongols, pouvaient bien avoir aussi les mêmes caractères physiques, sans avoir la même origine. Par là on arrive au même résultat que M.r Malte-Brun, qui est que toutes les notions que nous avons sur les émigrations des Huns et des Hongrois, s'accordent entre elles, et que la puissance subite des premiers, au lieu d'être l'effet inconcevable d'une invasion, deviendrait celui d'une attaque des anciens peuples de la Russie contre les Scandinaves, qui, du mot *khun*, nom des premiers, signifiant peuple dans leur langue, auraient fait celui de *hund*, qui en langue scandinave voulait dire chien. D'après cela on comprend, ajoute le même auteur, comment, après la mort d'Attila, il resta tant de Huns dans les provinces de son empire. Un de ces essaims était l'Unni-Var, que Jornandès a signalé dans la partie nord-est de la Hongrie, et qui fut une des tiges de la nation hongroise. Il observe en outre que la grande Hongrie des voyageurs du moyen âge, et surtout de Rubruquis, répond aux contrées des monts Urals du midi, premier pays des Huns; et peut-être encore que, dans des tems qui nous sont inconnus, cette Hongrie primitive s'étendait beaucoup plus loin vers le nord et le sud-est. Il pense que la Jugorie de l'histoire russe devait en faire partie; que les Fervirs de Jornandès sont probablement des Hongrois, dont le nom dérivait du mot *ferifi*, qui veut dire homme; que, dans une direction opposée, la ville d'Egregia ou Egrygaya, qui embarrasse les commentateurs de Marc Polo, porte un nom hongrois, qui est encore celui de plusieurs bourgades dans la Hongrie actuelle, et il conclut de tout cela, que les Hongrois sont en même tems une branche puissante de la race uralique ou finnique, et une partie de la confédération des Huns. Mais, quoique de race finnique, les Huns doivent avoir eu des rapports avec les Turcs des monts Altaï, comme conquérans ou comme vaincus; et s'ils firent partie de l'empire des Turcs, ils en avaient probablement emprunté le surnom. De là les mélanges des langues; de là le nom de Turcs que leur ont donné les Bisantins;

premiers habitans, avant que les Slaves, les Germains et les Celtes ne les obligeassent à se retirer dans le nord de cette partie du monde, et de l'Asie.

de là enfin les traditions scandinaves sur les Turcs, qui fesaient partie du cortège d'Odin. Telle est l'opinion de M.r Malte-Brun, qui peut paraître à quelques-uns fondée en partie sur des conjectures, et qui néanmoins, dans l'état actuel de la science, semble devoir être préférée à tout autre.

Vicissitudes depuis les tems d'Attila jusqu'à nous.

Après cet aperçu rapide sur la question de l'origine et de l'identité des Huns et des Hongrois, le but de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans un exposé historique plus détaillé à cet égard, nous allons parcourir les autres vicissitudes qu'a subies la Hongrie depuis Attila jusqu'à nos jours. L'empire de ce farouche guerrier, uniquement fondé sur le glaive, vers l'an 454 de notre ère, s'écroula bientôt après sa mort; les Ostrogoths et les Gépides, peuples de la Germanie, qui furent soumis à la domination des Huns, occupèrent, du consentement de la cour de Constantinople même, les premiers la Pannonie, et les seconds la Dacie. Mais Théodoric ayant pris le commandement des Ostrogoths, il les conduisit dans l'Italie dont ils firent la conquête, et abandonna aux Gépides les pays qu'il avait évacués. Ces derniers ne le conservèrent pas long-tems; ils en furent chassés par les Lombards réunis alors aux Avares; mais les premiers s'étant eux-mêmes dirigés sur l'Italie vers l'an 568, les seconds purent s'étendre ensuite à leur aise dans toute la Pannonie.

A cette époque la nation des Avares, confondue avec celle des Huns, occupait un vaste territoire, qui s'étendait depuis l'Allemagne jusqu'aux rives de la mer noire et des Palus Méotides. Mais peu de tems après, les Slaves de la Germanie parvinrent à se soustraire à leur domination. Les Moraves entre autres fondèrent un puissant empire: les Slaves de la Servie et de la Bulgarie imitèrent leur exemple, et maintinrent leur domination dans la Pannonie jusqu'en 791, où ils durent céder aux armes victorieuses de Charlemagne, qui étendit jusqu'aux bords du Raab le grand empire des Francs.

Cet état formidable était sur sa décadence, et désormais incapable de repousser les ennemis des dehors, lorsque parurent aux confins de la Germanie les Magiars, appelés dans la suite Hongrois, du nom d'une de leurs tribus principales. Sortis des pays qui sont au pied de l'Ural, ou de la grande Hongrie, ces peuples s'avancèrent d'abord vers le Don qu'ils passèrent, et s'établirent dans un pays appelé Lebedias, qu'on croit être à-peu-près l'ancienne Circassie, d'où ayant été repoussés par les Patzinachites, ils entrèrent en

Moldavie et en Valachie. Arpade, qu'ils élurent pour leur chef, fut aussi la tige de leur antique dynastie. Arnolphe, roi de race Carlovingienne en Germanie, l'appela à son secours contre le superbe Swentibold son vassal en Moravie (1) vers l'an 889; mais après la mort de ce dernier en 894, les Hongrois s'emparèrent de la partie méridionale de cette contrée, et soumirent à leur puissance le reste des Avares.

Tant que les Magiars conservèrent leur goût pour la vie errante, ils furent les ennemis les plus dangereux de la Germanie, qu'ils parcouraient et ravageaient en toute liberté sous les derniers Carlovingiens, et sous le règne de Conrad de Franconie, qui fut le premier roi électif. Ces barbares poussèrent même leurs excursions dévastatrices en Italie et en France, et, dans ce dernier pays, jusqu'au fond du Languedoc. Cependant Henri I.er apprit en 933, dans les champs de Mersebourg, à ces hordes sauvages, à respecter le territoire de la Germanie; et, en 955, son fils Othon I.er, après les avoir battus aux environs d'Augsbourg, les repoussa pour toujours hors des frontières de son empire.

Depuis lors, les Hongrois commencèrent à perdre de leur caractère farouche, et à goûter peu-à-peu les avantages de la civilisation, qui s'étendait en Europe à mesure que ses habitans y prenaient un domicile fixe, et que se propageaient parmi eux les lumières du christianisme. La religion chrétienne s'introduisit chez les Hongrois sous Geisa leur premier duc, petit-neveu d'Arpade, et sous son fils Etienne, qui, en l'an 1000, prit le titre de roi, du consentement de l'empereur Othon III et du pape Sylvestre II. Geisa et Etienne embrassèrent cette religion, et en favorisèrent la propagation parmi leurs sujets à l'aide de missionnaires allemands, qui les excitaient en même tems à défricher le sol qu'ils avaient conquis. En l'an 1002, Etienne battit Gynla chef des Patzinachites en Transilvanie, réunit ce pays à la Hongrie, y introduisit le christianisme, et fut mis au nombre des saints après sa mort. Le trône de Hongrie fut successivement occupé par vingt princes issus de S.-Etienne, dans le nombre desquels on distingue particulièrement Ladislas le saint, qui fit la conquête de la Croatie, de l'Esclavonie et de la Dalmatie. Sous Geisa II, la Transylvanie reçut un grand

(1) Les Moraves avaient déjà perdu leur indépendance, et étaient passés sous la souveraineté des Carlovingiens.

nombre de colonies allemandes qui la civilisèrent, et Belas III conquit la Gallicie, la Servie et le duché de Chulm en Dalmatie. En 1222 André II reconnut formellement enfin le droit d'insurrection, auquel cependant la nation renonça en 1688. Sous les rois de cette dynastie la Bulgarie fut aussi rendue tributaire; mais ayant poussé leurs incursions jusqu'en Hongrie, les Mongols mirent fin aux brillantes entreprises des rois Arpades, et rendirent même turbulens et malheureux les derniers règnes. La race d'Arpade s'éteignit en 1301 dans la personne d'André III.

La maison d'Anjou qui régnait à Naples, et qui, du côté des femmes, descendait de la dynastie d'Arpade, avait déjà élevé ses prétentions à la couronne de Hongrie contre ce même André III, après la mort duquel Charles Robert de la famille d'Anjou fut réelement couronné à Gran, quoiqu'une partie des grands de ce royaume eût déjà reconnu pour roi Venceslas II, roi de Bohême et de Pologne, arrière-neveu de Belas IV. Mais ce dernier ne put se soutenir contre son adroit et puissant rival, qui sut imposer aux grands, et rétablir l'ordre et la tranquillité en Hongrie.

Il eut pour successeur en 1342 son fils Louis, qui fut surnommé le grand. Neveu de Casimir roi de Pologne, il lui succéda aussi au trône de ce pays en 1376; il dompta les Lithuaniens, conserva en dépit des Vénitiens la souveraineté de la Dalmatie, soumit la Bosnie, et réunit la Moldavie à la Valachie dont il était déjà en possession; mais après le meurtre de son frère, il ne put plus exercer à Naples qu'une domination passagère.

La mort de ce prince entraîna le démembrement de son vaste empire. La Pologne eut ses souverains à part: la Russie Rouge, c'est-à-dire la Gallicie et la Lodomirie, fut réunie à cette couronne; et tandis que sous Sigismond, qui épousa Marie fille de Louis le Grand, la Hongrie était en proie aux troubles et aux agitations, les Ottomans remportaient en 1396 la fameuse victoire de Nicopolis, et Venise recouvrait en 1408 une partie de la Dalmatie.

Albert d'Autriche, qui était en même tems empereur des Romains et roi de Bohême, fut aussi appelé au trône de Hongrie après la mort de Sigismond son beau-père; mais il vécut trop peu de tems pour justifier les grandes espérances que les Hongrois fondaient sur lui. Vient ensuite, durant le règne de Ladislas le posthume, fils d'Albert, la sage et vigoureuse administration du régent Jean Corvin d'Hunyad, Vaivod de Transylvanie, qui réorganisa

l'état, et le défendit des ennemis extérieurs. Ce fut lui qui, avec une poignée de monde, repoussa de Belgrade, le 6 août 1456, les troupes jusques-là victorieuses de Mahomet II, sous la puissance duquel était déjà tombé le trône des empereurs grecs. Mais après sa mort, des troubles violens éclatèrent en Hongrie, et la famille du Vaivod fut frappée de rudes revers.

Après la mort du roi Ladislas, dans la personne duquel s'éteignit la première ligne autrichienne, l'empereur Frédéric III, de la ligne cadette d'Autriche, c'est-à-dire de Styrie, fit valoir ses titres à cette couronne; cependant l'élection tomba sur le jeune Mathieu Corvin, fil du fameux Jean, lequel parvint, non seulement à se maintenir sur le trône contre Frédéric, mais encore à lui enlever une partie assez considérable de ses états héréditaires. Il lutta aussi en 1466 contre Georges Podiebard roi de Bohême, et fut plus heureux contre son successeur le prince Vladislas de Pologne, qu'il obligea en 1471 à lui céder la Silésie, la Moravie et la Lusace.

Mais l'aveugle fortune, qui a tant de fois décidé du sort des nations, enleva trop tôt aux Hongrois leur Mathias. Ce n'est pas sans raison que son règne fut célébré comme l'âge d'or de la nation hongroise: car il sut non seulement régler l'état au dedans et encourager les arts, les sciences et la littérature nationale, mais encore assurer au dehors à son pays un rang honorable et important dans le systême politique de l'Europe.

A sa mort, la puissance de ce royaume commença à décliner. Appelé par les états au trône, Vladislas de Bohême consentit à signer une capitulation qui restrignait son autorité. A la faveur de cet acte, il put bien triompher de Maximilien archiduc d'Autriche, son rival, mais il dut ensuite lui abandonner tous les pays de l'Autriche, que Mathias avait conquis. Puis à la paix de Presbourg en 1491, il fut stipulé, qu'après l'extinction de la nouvelle ligne masculine de Bohême et de Hongrie, la maison d'Autriche succéderait à la couronne de Hongrie et à celle de Bohême, et ce traité fut confirmé par un double mariage entre les deux familles.

Peu de tems après, la maison d'Autriche se vit maîtresse de ces deux royaumes. Louis II, qui avait succédé à son père Vladislas, ayant eu la témérité d'attaquer avec peu de monde les Ottomans, qui avaient des forces considérables à Mohacz, perdit la bataille avec la vie, et avec lui s'éteignit la nouvelle branche de Bohême et de Hongrie. Ferdinand I.er d'Autriche se présenta alors

comme héritier de cette maison; mais durant tout son règne, et long-tems encore après, la Hongrie ne fut qu'une sanglante arène, où s'entr'égorgeaient les armées chrétiennes et musulmannes, et où l'étendard de la croix flottait alternativement sur les tours avec celui de Mahomet. Séparée de la Hongrie en 1526 à la mort de Louis II, la Transylvanie fut la cause principale de ces guerres, qui furent d'abord intestines, et finirent par attirer dans ce royaume les armes étrangères. D'un autre côté, la réforme de Luther, adoptée par les uns et rejetée par les autres, ne contribua pas peu à envenimer les esprits, et favorisa les entreprises des Ottomans. Un parti nombreux voulut placer sur le trône de Hongrie Jean Zapolya, Vaivod de Transylvanie: ce qui donna lieu entre lui et Ferdinand d'Autriche son rival, à une guerre qui se termina par un accommodement, au moyen duquel la possession de la Transylvanie et d'une grande partie de la Hongrie fut assurée à Zapolya. Les Ottomans, aux intérêts desquels ces dissensions offraient des chances favorables, ne manquèrent jamais de favoriser les princes de la Transylvanie contre les rois Austro-Hongrois.

Les deux Bathory, Bethlen Gabor, Etienne Botskai qui conquit toute la Hongrie, Gabriel Bethlen qui, pendant quelque tems, fut maître de tout ce pays, les deux Rakotsky, dont le second de ce nom fut pendant long-tems la terreur des Autrichiens et des Polonais, et enfin Tekely qui, après avoir fait des efforts héroïques, mourut à Brussa en Natolie-Nicomédie, tous ces grands personnages déployèrent pendant cette longue suite de guerres civiles les qualités les plus éminentes, mais souvent aussi avec elles les défauts de leur nation. Enfin la politique autrichienne triompha en 1713 de tous ces obstacles; et, depuis cette époque, ses droits héréditaires sur ce pays ont été reconnus sans contestation. Elle fit ensuite quelques tentatives pour reconquérir la Servie et la Valachie, mais les effets n'en furent pas durables; elle parvint néanmoins à recouvrer la Russie Rouge, dont elle a formé un royaume à part.

Nous avons cru à propos de présenter ici les portraits de quelques princes, qui sont particulièrement distingués dans l'histoire de Hongrie, et dont nous avons emprunté les figures de l'ouvrage intitulé *Mausoleum Regni Apostolici Regum et Ducum*. Celles de la planche 1 reprsentent, savoir; n.° 1, Attila, n.° 2, Arpade, n.° 3 Gyula, n.° 4 Geisa, n.° 5 S.t Etienne, n.° 6 Bela I.er, et n.° 7 S.t La-

dislas; et à la planche 2 on voit, n.° 1 Belas IV, n.° 2 Venceslas, n.° 3 Marie, n.° 4 Sigismond, n.° 5 Albert, n.° 6 Jean Hunniade Corvin, et n.° 7 Mathias Corvin.

RELIGION ET ORDRES POLITIQUES ET CIVILS.

Religion.

Les Hongrois ayant embrassé la religion catholique, comme nous l'avons indiqué plus haut, conservèrent l'unité de la foi, jusqu'à l'époque où les opinions de Luther et de Calvin pénétrèrent chez eux. Alors ils proclamèrent la liberté des cultes; mais la religion catholique est professée par plus de la moitié des habitans, et jouit en outre de grands privilèges politiques. Son clergé occupe une place à part dans la diète, et ses prélats ont de gros revenus: les plus riches sont l'archevêque de Gran, celui de Kolocza et l'évêque d'Erlau. La confession de Calvin est trés-répandue dans la noblesse, et prêchée dans tous les lieux où il y a un nombre suffisant d'habitans pour l'entretien d'un culte modeste. La croyance de Luther au contraire n'a de sectateurs que parmi les ouvriers des mines et parmi les ouvriers allemands, qui l'ont conservée dans toute la rigueur des idées du seizième siècle. L'église grecque orientale a perdu successivement un grand nombre de ses prosélytes, dont plus d'un tiers s'est même réuni à l'Église catholique; elle ne laisse pas cependent d'être encore celle du plus grand nombre dans les provinces méridionales. Le rite grec-uni a été adopté surtout par les Rusniaques ou Rutènes, appelés aussi *Orosz*, et abusivement Grecs, du nom de la religion qu'ils professent: cette population ayant passé en Hongrie vers le douzième siècle de la Gallicie orientale, et de la Valachie qui en est voisine.

Ordres politiques.

La nation hongroise, (*Populus Hungaricus*) dans le style officiel de la diète, est l'associatiou politique des magnats ou grands dignitaires, des nobles *possessionnés*, des *Armalistes* ou gentilshommes sans biens; du clergé, qui se compose des archevêques, des évêques, de quelques abbés commendataires et de quelques doyens de chapitres; des villes libres royales; des bourgs privilégiés; des tribus des Cumans et des Jazigues, avec quelques autres petites corporations.

Pouvoirs du roi.

C'est à la nation qu'appartient le droit d'élire le roi, dans le cas où la dynastie régnante viendrait à s'éteindre, ainsi que celui


2
6
5
4
3
1
2
7
A.Lanzani f.

de faire les lois et de créer les impôts. Le reste de la population se désigne sous le nom de peuple des contribuables, *contribuens plebs*, et ne jouit d'aucun droit politique. Le roi a le droit de faire la guerre et la paix; et, après avoir obtenu le consentement de la nation, il peut ordonner la levée de la noblesse en masse (*insurrectio*); mais toutes les contributions ordinaires doivent être approuvées par la diète. Le roi jure d'être fidèle au statut et signe le diplôme du roi André, non sans protester cependant contre l'article, qui « accorde aux Hongrois la faculté de prendre les armes contre lui, dans le cas où il violerait leurs privilèges ». Le roi fait exécuter les décisions des cours judiciaires, promet de ne destituer aucun magistrat sans jugement, et s'engage à maintenir dans leur intégrité les limites du royaume.

Couronnement du roi et de la reine, charges de cour, et ordres chevaleresques.

Le couronnement du roi se fait avec la couronne de S.t Etienne, et celui de la reine avec la couronne dite *Domestica.* Cette dernière cérémonie, ou le couronnement d'une reine de Hongrie, ayant eu lieu il n'y a pas long-tems, nous croyons devoir en rapporter ici les circonstances principales, comme pouvant fournir d'ailleurs des notions plus positives sur cet usage. Ce fut le 27 septembre 1825, qu'elle fut renouvelée à Presbourg dans la personne de l'impératrice Caroline de Bavière, épouse de François I.er empereur d'Autriche et roi de Hongrie, actuellement régnant. Le cortège qui accompagna la reine à l'église, où devait se faire la cérémonie, partit du palais de la cour avec la pompe usitée en pareil cas. Après les soldats, les gens de service, les pages et les écuyers (*aulae regiae familiares*) qui ouvraient la marche, venaient les magnats, les conseillers intimes et les ministres à cheval, les chevaliers, les commandeurs, et les grands-croix des diverses ordres à cheval, parmi lesquels il convient de distinguer celui de S.t Etienne, qui est un ordre particulier au royaume de Hongrie. A leur suite paraissaient le héraut du royaume à cheval la masse levée, le major-dome (*curiae regiae magister*) aussi à cheval avec son bâton, l'archiduc palatin, l'évêque portant une croix, le f. f. de grand écuyer (*agasonum regalium magistri vices gerens* (1)), l'épée nue et la tête découverte, puis l'empereur habillé à la Hongroise ayant le kalpac en tête, et enfin la reine habillée aussi à la hongroise, et seule dans un carrosse. Après elle venait la garde noble hon-

(1) Dans le Glossaire de Du-Cange, le nom d'*Agaso* est donné à l'officier qui était chargé du soin des chevaux et des bêtes de somme.

groise, et la troupe fermait la marche. Le cortège arrivé à l'église; les divers personnages qui le composaient allèrent se placer, chacun au lieu qui lui était assigné: le roi et la reine avaient chacun leur trône à part, et après qu'ils s'y furent assis, on commença la messe, durant laquelle se firent le sacre et le couronnement. Après les litanies et les *oremus* d'usage, le primat prit le saint chrême des mains du maître des cérémonies, et en oignit la reine deux fois au bras droit, et une fois entre les épaules. Ces onctions achevées, la reine suivie de son grand majordome, des évêques assistans et des dames, se rendit derrière l'autel pour s'y essuyer, puis revenue devant l'autel, elle se mit à genoux. Alors l'évêque de Wisprim, qui depuis bien long-tems a le droit de couronner les reines de Hongrie avec la couronne *domestica*, prit cette couronne des mains du maître des cérémonies, et la posa sur la tête de la reine. Ensuite l'archiduc palatin ayant pris sur un coussin la couronne du royaume, qu'il avait ôtée auparavant de dessus la tête du roi, la présenta au primat qui présidait à la cérémonie du sacre. Ce prélat la tint quelque tems appuyée sur l'épaule droite de la reine, pour indiquer par là, que l'épouse du roi de Hongrie doit supporter une partie du fardeau de l'état (1), puis il la remit au palatin, qui la posa de nouveau sur la tête du roi. Après la messe, le cortège se rendit dans le même ordre au palais du primat, où fut servi le banquet royal. Nous avons représenté à la planche 3 la partie la plus importante de ce cortège. On y voit; n.° 1, les magnats et les membres des divers ordres à cheval, parmi lesquels on distingue celui de S.t Etienne; au n.° 2, le héraut du royaume; au n.° 3 l'archiduc palatin, et au n.° 4 l'évêque portant la croix. La planche 4 représente, savoir; n.° 1, le f. f. de grand écuyer; n.° 2, S. M. l'empereur; n.° 3, les magistrats civils; et n.° 4, le capitaine de la garde noble hongroise. La planche 5 transporte l'observateur dans l'église, où l'on voit S. M. la reine, sur l'épaule droite de laquelle le primat pose la couronne du royaume.

Diète hongroise.

Les diètes se composent de deux chambres, ou, comme on les appelle en Hongrie, de deux *tabulæ*, dont chacune se subdivise

(1) Nous observerons ici que les reines de Hongrie, effectivement régnantes, et auxquelles, dans le style diplomatique, on donne le nom de *rex* et non de *regina*, telles que furent Marie femme de Sigismond, et Marie Therèse, sont couronnées par le prince primat avec la couronne du royaume.



3
1
2
3
4
5
G. Bramati f.


4
2
3
1
G. Bramati f.




Bramatti f.

en deux ordres. Le clergé et les magistrats occupent la première *tabula*, et l'autre est réservée aux députés ou nonces des cinquante-deux comtés, deux par chacun, nommés par la noblesse, et aux députés des villes libres. En cas d'absence, les magnats peuvent se faire représenter par des députés, qui siègent parmi les députés des comtés. Aucune détermination ne peut être prise par les diètes, si elle n'est votée par les quatre ordres; et, dans chacun des ordres, les délibérations se prennent à la pluralité des suffrages. Les députés sont obligés de se tenir aux instructions de leurs commettans.

Classes privilégiées.

En Hongrie, le noble, comme l'unique citoyen qu'il y ait dans l'état, peut seul posséder des biens fonds dans toute l'étendue du royaume: l'habitant d'une ville libre, comme citoyen de cette ville seule, ne peut acquérir de propriétés que dans l'arrondissement de ce lieu de son domicile. En cas d'extinction de la ligne masculine, les biens de la noblesse retournent à l'état; cependant, tant que la famille subsiste, elle peut revendiquer les biens qui ont été vendus, moyennement le remboursement du prix de la vente. Les nobles ne peuvent être mis en arrestation qu'en vertu d'une condannation; ils ne payent aucune contribution ordinaire, et sont les seuls qui puissent aspirer aux places de la magistrature.

Etat des paysans.

Les paysans hongrois, dont les ancêtres étaient des pasteurs errans, semblent avoir été d'abord des cultivateurs mercenaires, mais libres de leur personne : la servitude personnelle et perpétuelle n'était connue en Hongrie, que comme un châtiment réservé aux paysans rebelles. Ainsi la plupart des habitans des campagnes vivaient dans l'état de colons temporaires, obligés par contrat de cultiver les terres d'un seigneur, les uns pour le compte direct de ce même seigneur, et les autres pour le leur propre, et sous la condition, pour les premiers, de ne pouvoir abandonner le domaine sans rembourser auparavant les avances faites par le seigneur, et pour les seconds, de ne pouvoir en être renvoyés sans être indemnisés de leurs frais. Dans cet état de choses, les paysans hongrois seraient plus heureux que ne le sont les petits cultivateurs dans beaucoup d'autres pays; mais la manière vague dont sont énoncées les obligations réciproques des maîtres et des colons, fait que la condition de ces derniers est quelquefois moins heureuse qu'elle ne devrait l'être.

Urbarium.

Dans ce système, la substitution faite du travail au prix du bail des terres, a été déterminée par un code rural nommé *Urba-*

rium, et publié en 1764 par Marie Thérèse. La servitude personnelle, là où elle existait encore, fut abolie en 1795 par un décret de Joseph II; et la diète, remise en vigueur par Léopold II, a confirmé cette disposition tutélaire de la personne et des biens des paysans; mais elle n'a point sanctionné la faculté accordée par ce premier monarque à presque tous les habitans d'acquérir des propriétés, et moins encore la tentative qu'il fit d'assujétir toutes les terres à un même impôt.

Administration politique centrale.

L'administration suprême du royaume de Hongrie, comme celle des royaumes unis, réside dans la Chancellerie Aulique de Hongrie établie à Vienne, et de laquelle dépendent les privilèges royaux de ce pays. A cette chancellerie est subordonné le *conseil royal* lieutenantiel *hongrois de Bude*, qui, d'après les lois constitutionnelles de Hongrie, a toujours pour président le palatin de ce royaume. Ce conseil, quoiqu'il reçoive ordinairement les ordres du roi par le moyen de la chancellerie aulique de Hongrie, ne laisse pas de dépendre uniquement et immédiatement du roi, aux termes des constitutions. C'est lui qui, à l'exception de ce qui concerne l'ordre judiciaire et les finances, règle tout ce qui a rapport à la politique, à la police, aux églises, aux écoles, aux fondations de piété, qui administre les fonds des universités, les lycées etc.

Administration politique provinciale.

Vient ensuite l'administration provinciale ou des comtés, qui est en grande partie indépendante de la couronne. Treize palatins ou *ispani* possèdent, par droit d'hérédité, leur dignité; les autres officiers du comté sont élus par la *congrégation* ou assemblée de la province, et payés de ses propres fonds. Les villes ont également leurs administrations municipales, et dépendent des tribunaux suprêmes qui leur sont affectés. Il faut être naturalisé hongrois pour occuper un emploi quelconque, et cette qualité ne peut être accordée aux étrangers, que par la diète.

Administration de la justice.

En matière judiciaire, la première instance pour le paysan hongrois est le siège de la seigneurie, où il a son domicile; pour les habitans des villes libres c'est le magistrat, et pour les nobles, selon la nature de la contestation, c'est ou le juge du siège (*judex nobilium*) ou le comité (*sedria*), ou les *tabulæ* de district, qui résident à Tyrnau, à Günz, à Epéries et à Debreczin, et qui sont aussi la seconde instance pour les roturiers. On appelle de ces divers tribunaux à la *tabula* royale de Bude, et de celle-ci à la *tabula* septemvirale, qui siège dans la même ville. Dans les diffé-

rends qui ont pour objet d'anciens diplômes concernant des concessions d'hypothèque ou de privilèges, et quand il s'agit de délits d'état, la première instance est la *tabula* royale. Il est à remarquer, que le droit romain n'a jamais été admis, ni n'a eu force de loi subsidiaire en Hongrie. Les lois civiles et criminelles de ce pays se composent de décrets rendus par divers rois, tels que S.t Etienne, S.t Ladislas et Charles I.er. Les lois civiles indiquent les rapports politiques et économiques qu'ont entre eux les habitans; et dans plusieurs des lois criminelles, la peine consiste en amendes pécuniaires. Cependant on a vu quelquefois les crimes de haute trahison, punis de peines corporelles d'une rigueur atroce. Telles furent celles auxquelles furent condannés les chefs de la révolte des paysans du Bannat, dans le seizième siècle. Le principal d'entre eux, qui était regardé comme leur roi, fut placé sur un trône de fer rouge, avec une couronne en tête et un sceptre en main, aussi en fer et ardent. Ce malheureux était à demi grillé lorsqu'on amena devant lui neuf de ses principaux complices, qu'on avait laissés sans manger depuis plusieurs jours; ils furent menacés d'être aussitôt mis à mort, s'ils ne mangeaient pas leur prétendu roi. Six d'entre eux obéirent et le dévorèrent, et les autres ayant refusé furent taillés en pièces. Durant tout le tems que le patient resta sur le trône, les tourmens qu'il souffrait, et dont la seule idée fait horreur, ne lui arrachèrent pas une seule plainte.

Finances.

L'établissement des impôts en Hongrie appartient à la diète, et les revenus de ce pays se tirent presqu'en entier de l'imposition foncière, des droits sur le sel, et du produit des douanes.

Force armée.

La force armée de ce pays, selon Schwartner, se compose de 46,000 hommes d'infanterie et de 17,000 husards, sorte de cavalerie légère propre à la Hongrie. Quant au costume de ces troupes, nous renvoyons nos lecteurs au tableau que nous avons donné de l'armée autrichienne, dont elles font partie. Outre la troupe de ligne, il y a encore en Hongrie une partie de territoire appelée *confins militaires*, dont les habitans sont en même tems soldats et cultivateurs. Chaque *maison* ou aggrégation de familles est régie, à la manière de celles des anciens patriarches, par le plus ancien de la communauté, auquel on donne le nom de *Gospodar*. Chez ce peuple, le nombre de ceux qui veulent entrer dans l'état ecclésiastique, ou dans le commerce, est déterminé par la loi, et quiconque abandonne le pays sans la permission des Gospodars, est puni comme déserteur. Par-

mi les autres corps militaires nous citerons enfin celui des Haiducs, comme digne d'être remarqué.

Etablissemens d'instruction.

Il y a à Pest une université et une bibliothèque royale, à Bude un observatoire, à Waizen une académie nommée *Marie Lodovicée*, à Schemnitz une école de minéralogie que fréquentent beaucoup d'étrangers, et à Kesthely un institut économique établi par le comte Festetits.

ARTS ET COMMERCE.

Arts.

L'ÉTAT des arts en Hongrie n'offre rien de bien intéressant. Il existe dans ce pays peu de manufactures, et les produits n'en sont remarquables ni pour la quantité, ni pour la qualité. Les draps, les verres et la fayence se consument dans le pays, ne pouvant soutenir la concurrence avec les mêmes produits des fabriques de l'Autriche. Cependant on fait de l'excellent savon en Hongrie, et les tanneries seules y mettent en circulation de grands capitaux. L'influence de l'industrie allemande se fait sentir dans la fabrication des toiles de la haute Hongrie; et celle des toiles fines, dans le comté de Zips, emploie un capital de six millions de florins.

Commerce.

Mais la Hongrie trouve dans la fertilité de son sol un ample compensation à l'infériorité de son industrie manufacturière; et ses bœufs, ses farines, ses vins, ses laines et ses métaux y sont la matière d'un commerce avantageux. La valeur des exportations annuelles est d'environ vingt à vingt-quatre millions de florins, et celle des exportations d'environ quinze à dix-huit millions.

CARACTÈRE PHYSIQUE ET MORAL, LANGUE, LETTRES, SCIENCES, MOEURS ET USAGES DES DIVERS HABITANS DE LA HONGRIE.

Conformation physique des Hongrois.

LES Hongrois sont en général d'une taille moyenne, mais d'une complexion robuste. L'observateur attentif les reconnaît à leurs membres bien musclés, à leurs larges épaules, à leur visage carré, et au caractère prononcé de leurs traits: on trouve néanmoins parmi les nobles des individus d'une forme plus svelte et quelquefois plus élancée. Dans le peuple comme dans la noblesse, le Magiar montre un air de fierté qui annonce le sentiment de sa propre force, une valeur militaire qui aime les fatigues de la guerre, une

vivacité un peu grossière, qui est le caractère des mœurs militaires, et une gaieté qui est propre aux enfans de la nature. Des cheveux noirs et un tempérament sanguin ou bilieux sont les signes physiques dominans chez cette nation.

Caractère moral des Hongrois.

Les nobles hongrois, riches et pauvres, se distinguent par leurs manières franches et hospitalières, par une affabilité tout-à-fait cordiale, et par une conversation pleine d'amabilité et d'agrément. Le grand seigneur qui a plusieurs millions de rente, ainsi que le gentilhomme réduit à n'avoir qu'une cabane pour demeure, accueillent l'un et l'autre avec la même bonté l'etranger qui se présente à eux sous des dehors honnêtes; et ce sentiment est si général dans toute la nation, qu'un étranger, qui saurait parler le hongrois, pourrait parcourir d'un bout à l'autre cette vaste contrée, sans avoir besoin d'entrer dans aucune auberge. Au reste les établissemens qui portent ce nom, sont en général mal pourvus, et il ne peut guères en être autrement dans un pays, que peu de voyageurs aisés sont tentés de voir; cependant, quelques villes allemandes ou à demi-allemandes, font exception sous ce rapport.

La masse de la nation hongroise se compose des habitans des campagnes, et cette race d'hommes robustes offre tous les traits caractéristiques de celle des Magiars.

Langue Magiare.

D'après l'idée que nous venons de donner des peuples qui se sont établis successivement dans la Hongrie, il est naturel de penser que ce pays doit être le théâtre de la confusion des langues. C'est pour remédier à cet inconvénient, que ces peuples convinrent entre eux, peu de tems après, de ne faire usage que de la langue latine dans toutes leurs affaires, tant publiques que privées. Cela n'empêcha pas cependant, que chacun d'eux ne conservât l'idiôme qui lui est propre, et celui des Magiars mérite particulièrement d'être remarqué. Cet idiome n'est pas un mélange de plusieurs autres langages de l'Europe et de l'Asie: opinion toujours absurde, mais plus particulièrement encore à l'égard d'une nation, qui, comme celle dont il s'agit ici, se montre dans l'histoire avec un caractère d'unité aussi évident. De même la langue Magiare n'est point, comme on l'a dit avec plus de finesse que de vérité, *une vierge sans mère*, *sans sœurs et sans filles*; elle a maintenant retrouvé son origine et sa famille dans les contrées qui s'étendent, depuis les confins de la Laponie jusques sur les bords du Volga, et au delà des monts Urals. Le magiar ou hongrois tient des idio-

mes finniques, comme l'a prouvé grammaticalement M.r Gyamarthy (1). De plus, cette langue aurait selon Klaproth, quelque ressemblance avec celle des Jugurs, et aurait même emprunté quelques mots du Samoiède. On y reconnaît aussi quelques mots turcs, et elle a de même quelques rapports de grammaire avec l'arménien; on veut même lui en trouver aussi quelques-uns avec le Scandinave.

Littérature.

La langue hongroise, qu'on peut regarder comme un monument important pour l'histoire de l'origine de cette nation, mérite encore d'être remarquée sous le rapport de la littérature. Riche, harmonieuse et flexible, elle se prête facilement au genre d'éloquence naturel à la nation. Elle a des historiens, des poètes, des journaux littéraires et scientifiques, et ne laisse pas d'être le langage ordinairement usité dans la diète, malgré l'usage qu'on y fait aussi de la langne latine, par égard pour ceux de ses membres qui sont Slaves ou Allemands.

Habillement des nobles des deux sexes.

L'habillement de la noblesse hongroise est digne aussi de fixer l'attention (voy. le n.° 1 de la planche 6). Il se compose d'un bonnet avec une pelisse, ou d'un chapeau à trois cornes, d'un panache en plumes de héron, d'un gilet galonné et serré par une ceinture en soie avec des glands en or ou en argent, d'un manteau à la hussarde bordé de fourrure et galonné, d'un pantalon collant, et d'une paire de bottes ayant une couture de chaque côté, et dont le devant ne forme qu'une seule pièce avec la partie qui recouvre le pied. Cet habillement donne au gentilhomme hongrois un air svelte et militaire, que relève encore le sabre dont il est toujours armé. Autrefois les dames (voy. n.° 2 de la même planche) avaient aussi leur costume national, dont la partie la plus marquante était le kalpac, ou bonnet de velours noir à la hussarde, serré sur le devant avec un bouton en or, et une espèce de robe couleur céleste garnie en perles. Mais aujourd'hui elles ont quitté ce costume, pour suivre les modes de Paris et de Londres.

Habillement des paysans des deux sexes.

L'habillement des paysans hongrois dénote l'habitant d'un pays froid, et un homme menant une vie errante. Ils portent de larges caleçons, et une veste par dessus laquelle ils mettent une *guba* ou tissu, qui imite parfaitement une peau de mouton. Ils ont pour coiffure un bonnet de feutre appelé *kalpac*, qui est devenu un objet

(1) *Gyamarthy, affinitas linguae Hungaricae cum linguis Finnicae originis grammatice demonstrata. Gottingae*, 1779.


3
2
1
6
7
9
8
4
5
G. Bramatti f.


7
7
3
4
6
5
2
1
G. Bramati f.

de parure pour les chevaliers et même pour les rois, mais auquel ils ont conservé sa forme finnique originaire. Parmi ces paysans on doit distinguer les pâtres du comté de Symeg ou Szumegh (voyez le n.° 3 de la planche 6), chez qui semble s'être maintenu le type le plus grossier de l'habillement national. Ces pâtres, population à demi-sauvage, portent une chemise et des pentalons de toile bien frottés de graisse, pour en prolonger la durée et pour en écarter les insectes, et ils ne les quittent plus qu'ils ne tombent en lambeaux. Ils s'enveloppent les pieds de chiffons de toile, ayant pour semelle un morceau de cuir qu'ils attachent avec des courroies. Quelques-uns portent la *guba* ou le manteau de laine, d'autres une simple peau de mouton; ils aiment à parer de rubans leur chapeau grossier, et nouent derrière les oreilles leurs cheveux, qu'ils ont soin de bien graisser avec du lard. Ils ont derrière leurs épaules un sac attaché à une courroie ornée de boutons de métal; mais l'objet le plus singulier de leur équipement est la *valaska*, espèce de petite hâche, qu'ils manient avec beaucoup d'adresse, et qui, dans leurs mains, est quelquefois un instrument de meurtre. Le n.° 1 de la planche 7 représente un paysan hongrois dans son habillement ordinaire, et le n.° 2 un jeune paysan du comté de Stuhlweissenbourg en habit des dimanches.

L'habillement des paysannes hongroises est à-peu-près le même que celui des Allemandes de la même condition. Elles forment avec leurs cheveux des tempes une tresse serrée, qu'elles joignent à celle qu'elles font de leurs cheveux de derrière, et qu'elles se laissent flotter sur le dos en forme de queue, comme font les femmes en Suisse. Elles s'enveloppent la tête d'un mouchoir blanc, et portent un justaucorps rayé, avec une jupe aussi rayée et un petit tablier. Cette jupe laisse voir leurs bottines de cuir jaune ou d'autre couleur avec un talon en fer, dont elles se servent comme les hommes font de l'éperon, pour faire en dansant un bruit qui leur plaît. (voy. le n.° 3 de la même planche). Le n.° 4 représente une jeune paysanne des confins de la Styrie; le n.° 5 une femme et une jeune fille catholique du comté de Stuhlweissenbourg, et le n.° 6 une femme et une jeune fille calviniste du même comté. Enfin on voit aux n.os 4 et 5 de la planche 6 une jeune paysanne du comté de Neograd, avec son mouchoir pour se garantir de la pluie et sous le même n.° 4 une paysanne *clementinensis* de Sirmia.

Le paysan hongrois, quand il voyage, cherche rarement des auberges; il passe les nuits au milieu de ses troupeaux et sur ses charettes, exposé aux injures du tems; et même, quand il est chez lui, il dort souvent sur un tas de foin, ou sur un banc, couvert d'une peau.

Amusemens de la noblesse.

Quoique les grands seigneurs passent la plus grande partie de leur tems à Vienne, ils ne laissent pas néanmoins d'aller voir de tems en tems leurs terres, surtout pour s'y donner le plaisir de la chasse. Mais les nobles d'une fortune médiocre ne vont presque jamais en Autriche; ils passent l'été dans leurs châteaux, et se retirent l'hiver à Pest, à Presbourg et dans les autres grandes villes.

Les amusemens, dans toutes ces villes, sont à-peu-près les mêmes qu'à Vienne. A Pest, que les Hongrois appellent leur Londres, on a le spectacle de divers combats d'animaux: tantôt c'est un taureau sauvage qui y terrasse un bœuf: tantôt c'est un homme aux prises avec un taureau à demi-sauvage, qui cherche à l'enlever, et dont l'homme rend les efforts vains en le contenant par les cornes. Outre ce genre de spectacles il y a encore à Pest des théâtres, où l'on donne des représentations souvent en allemand, et quelquefois en hongrois.

Danses populaires.

C'est dans les assemblées nombreuses et bruyantes qu'éclate la gaieté du caractère de la nation. Le peuple a plusieurs sortes de danses, dont les unes sont très-fatiguantes, et les autres entremêlées d'une espèce d'action dramatique; ces dernières méritent particuliérement qu'on en fasse mention. Une trentaine ou une quarantaine de jeunes filles, rangées sur deux lignes, l'une vis à vis de l'autre, et à la distance de douze à quinze toises, se tiennent toutes par la main dans chaque ligne, et agitent lentement leur bras en suivant la cadence d'une chanson; elles changent de tems en tems de place, et lorsque les jeunes filles d'une de ces troupes viennent à passer sous les bras de celles de l'autre, celles-ci leur donnent un bon coup du plat de la main sur le dos.

Chants populaires.

Les chansons des Hongrois ont d'un genre d'alternatif, qui tient de celui des Grecs. Ce sont des demandes et des réponses analogues à l'état des personnes qui les chantent. Par exemple, une troupe demande à l'autre: *quel est l'objet de vos secrets soupirs? ô tendres amies! que vous faut-il pour être heureuses?* et l'autre troupe répond: *un beau jardin qui abonde en fruits, un bon fond riche en bétail, et un mari jeune et fidèle.* Ce tableau n'est sûre-

ment pas à comparer avec les danses d'Arcadie, ni avec les jeux des bergers de la vallée de Tempé, mais il n'en est pas moins propre à fournir un sujet intéressant à quelque Théocrite Magiar.

Les Hongrois, ainsi que nous l'avons observé plus haut, ont un caractère physique et moral tout-à-fait distinct.

Les Slaves de la Hongrie, appelés Slovaques y forment une population nombreuse. Les individus y sont en général d'une belle prestance, et ceux d'entre eux nommés Kopaniczars, qui habitent les montagnes, se font remarquer par des formes gigantesques. Les Slaves ont un tempérament sanguin, qui leur donne une hilarité, une légèreté et une vivacité, qu'on ne trouve point aux autres habitans de la Hongrie; mais ils sont en même tems passionnés pour les plaisirs, et n'ont ni la probité des Allemands, ni la fierté des Hongrois, ni la bienveillance hospitalière de ces deux peuples. L'esclavage les a dégradés, et leur langue, qu'ils ne cultivent que depuis peu de tems, ne leur offre encore que peu de moyens pour le développement de leur intelligence. Mais leurs dispositions naturelles pour les mathématiques appliquées et pour les arts mécaniques, en fait des sujets utiles à l'état. Le n.° 6 de la planche 6 représente un paysan Slave de Neutra, et le n.° 7 une paysanne du même lieu. *Caractère physique et moral.*

Le langage que parlent les Slovaques diffère peu du Bohémin et du Morave; mais les sermons, surtout parmi les Protestans, se font en Bohémien ou idiome *czec* pur et régulier. *Langue slovaque.*

Parmi les Slaves de la Hongrie, il y a quelques tribus qui portent des noms particuliers. Telle est celle des Rusniaques, Rutènes ou Orosz, dont nous avons déjà fait mention, et qui est une population européenne encore à demi-sauvage, sans activité et sans industrie. Cette tribu, arrivée en Hongrie, comme fugitive de la Russie Rouge, quoique de sang Slave et parlant un dialecte de cette langue, ne se mêle point avec les autres populations Slaves de ce pays: ce qui pourrait provenir de ce que les individus y professent, les uns le rite grec oriental, et les autres le rite grec uni. Les n.os 8 et 9 de la planche ci-dessus, représentent un paysan et une paysanne Rusniaques. *Rusniaques.*

Les Hongrois n'ont pas encore de législation bien fixe relativement au mariage. Les filles sont ordinairement fiancées dès l'âge de cinq à six ans, puis élevées dans la maison de leur futur beau-père jusqu'à ce qu'elles soient mariées, pour éviter, comme cela est arrivé quelquefois, qu'elles ne fussent enlevées de chez leurs pa- *Usages particulier dans les mariages.*

rens. A Krasnibrod, village près d'un couvent de l'ordre de S.t Basile, il se tient trois fois l'an un marché de filles. Les Rusniaques vont par milliers en pélerinage à cet endroit: on y reconnait les filles à leurs cheveux épars ornés de guirlandes, et les veuves à une couronne de feuilles vertes, dont elles ont la tête ceinte. Lorsqu'un homme en trouve une qui lui plait, il l'entraîne dans le cloître, malgré la résistance peut-être simulée, qu'elle ou ses parens lui opposent, et s'il parvient à lui faire passer le seuil de la porte de l'église, elle lui est aussitôt fiancée. Le jour des noces, les deux familles se réunissent: la fiancée fait semblant de se cacher dans la foule, où les autres jeunes filles s'empressent d'aller la chercher, pour lui offrir les présens de l'amitié.

Valaques. Il habite en Hongrie un grand nombre de Valaques. Cette nation prétend déscendre des colonies romaines, qui s'étaient établies dans ce pays: ce qui nous oblige à en parler plus particulièrement. Voici ce qui nous a paru de plus authentique dans les descriptions qui en ont été faites.

Langue. La langue valaque comprend un grand nombre de mots latins, quoique corrompus; mais elle a aussi certaines déclinaisons et conjugaisons, qui diffèrent totalement de celles de cette dernière langue. Cette nation semble tirer son origine d'un mélange de colonies militaires romaines avec des habitans primitifs du pays. Les Valaques se donnent le nom de *Romum*; ils ont conservé une grande prédilection pour l'Italie, et, comme les Romains, ils aiment les alimens farineux, les ognons, le lait et le fromage. Ceux d'entre eux qui en ont les moyens envoient leurs enfans aux études à Padoue; mais cela n'empêche pas qu'en général leurs mœurs, et particulièrement celles de leurs compatriotes établis en Hongrie, ne se rapprochent de l'état sauvage. Sans arts et sans sciences, ce peuple ne connaît que les besoins et les plaisirs de la vie errante et pastorale. Les femmes y ont cependant un certain luxe, qui consiste à porter des pendans d'oreille et des colliers de perles fausses en si grande quantité, qu'on distingue de loin une dame valaque au bruit que font ces divers ornemens.

Arts et métiers. Il n'y a chez les Valaques ni charrons ni tisserands, chacun d'eux se suffisant à soi-même dans les ouvrages de ces deux professions. On ne voit jamais leurs femmes oisives: tout en filant à la quenouille, elles portent ce dont elles ont besoin et même leurs enfans sur leur tête, pour n'être point dérangées dans leur travail,

et font elles-mêmes tout ce qui leur est nécessaire. On ne trouve point de mendians chez ce peuple, mais le vol et l'adultère y sont fréquens.

Le rit grec que professent les Valaques, comme nous l'avons observé, a quelques particularités qu'il convient de remarquer parmi d'autres usages qui leur sont propres. Ils ont un carême qui dure une grande partie de l'année, et qu'ils observent avec la plus scrupuleuse rigueur, au point que le voleur même ne voudrait pas y manquer, dans la crainte *que Dieu ne benît pas ses entreprises*. L'intolérance religieuse est un de leurs caractères distinctifs. S'il arrivait à quelqu'un d'eux d'entrer par mégarde dans une église catholique et d'y être aspergé d'eau-bénite, il se ferait aussitôt purifier par ses *popi* ou prêtres, qui, pour une certaine rétribution, lui font les ablutions d'usage en prononçant une espèce d'exorcisme. *Religion et usages.*

Les Valaques emportent leurs morts à la sépulture en poussant des hurlemens épouvantables, et lorsque le cadavre est déposé dans la fosse, les assistans se mettent à crier tous ensemble que le *mort avait tan d'enfans*, *tant d'amis et tant de bétail*, et lui demandent *pourquoi il s'est laissé mourir*. Ils placent sur sa tête une grosse pierre, pour empêcher que quelque vampire ne vienne le sucer. Ils parfument sa sépulture, et versent du vin dessus pour la purifier. Rentrés chez eux, ils se mettent à manger du pain de froment, pour se concilier, selon eux, la bienveillance de l'âme du défunt. Après cela ils font une fête, qui est plus ou moins brillante, selon les moyens de la famille, et pendant plusieurs jours ils vont pousser des cris sur la sépulture, et l'arrosent de vin. Ces cérémonies sont quelquefois accompagnées d'une autre, qui consiste à dresser sur la sépulture une perche, à laquelle la veuve du défunt attache une couronne de fleurs, un bout d'aile d'oiseau, et un morceau d'étoffe. *Sépulture.*

Un Valaque n'oserait jamais se servir d'un bâton de hêtre pour faire rôtir de la viande, parce qu'au printems cet arbre suinte un suc rougeâtre, et que les Turcs se servent de préférence de son bois pour empaler les chrétiens. Ces hommes grossiers croient que les éclipses de soleil sont l'effet d'un combat, entre cet astre et des dragons chassés de l'enfer; c'est pourquoi ils s'imaginent qu'en fesant beaucoup de bruit, et en tirant un grand nombre de coups de fusil, ils peuvent empêcher que le soleil ne soit dévoré par ces dragons. Le supplice le plus affreux pour eux est celui de *Superstition.*

la corde, et ils le craignent plus que celui de la roue, attendu disent-ils, que, dans ce dernier, l'âme peut sortir du corps par la bouche, et que, dans l'autre, elle est forcée de s'échapper par un trou moins décent.

Fraternité entre les Valaques. Lorsque deux ou plusieurs Valaques veulent se jurer une amitié inviolable, ils mettent dans un vase une croix, du pain et du sel, et en mangent ensemble; puis ils y versent du vin et en boivent de même, après quoi ils jurent par la croix, par le pain et par le sel, (*pe cruce*, *pe pita*, *pe sare*) de ne point s'abandonner jusqu'à la mort. Cette cérémonie se désigne par les expressions de *mangar de cruce*, manger sur la croix, et les amis unis par ce lien s'apellent *frace de cruce*, c'est-à-dire frères de la croix. Cette espèce de fraternité pourrait être comparée à celle que se juraient jadis les héros de la Scandinavie, ainsi que les chevaliers dans le reste de l'Europe.

Allemands. Il y a encore en Hongrie beaucoup d'Allemands qui y sont venus, les uns de la Styrie et de l'Autriche, et les autres de la Souabe. Ils parlent divers dialectes de la langue allemande, qui sont à la fois durs et sonores. Ces habitans se trouvent dans les comtés d'Adembourg, de Wieselbourg et d'Eisenbourg, où ils ont introduit un système d'agriculture, avec quelqu'industrie et les mœurs de leurs pays.

Vandales. On trouve encore dans la Hongrie une autre population, qui se dit d'origine vandale; mais les Vandales de l'histoire du moyen âge étaient de race gothique, et ceux-ci se nomment eux-mêmes *Slovènes*, et ils parlent un idiome peu différent de celui des autres Slaves.

Allemands. Il existe aussi dans cette contrée une population de race turque, appelée *Cumans*, et qui vient peut-être des bords du fleuve Kuma. Cette population réfugiée en Hongrie, d'abord vers la fin du onzième siècle, puis en plus grand nombre du tems de Gensiskan, a maintenant adopté la langue et les mœurs des Hongrois, et embrassé le christianisme en 1410; elle a même perdu jusqu'au souvenir de son ancien langage, et le dernier qui s'en rappelait quelques mots est un individu nommé Kardzag, qui est mort en 1770. On voit par l'*oraison dominicale* qu'on a conservée en langue *cumane*, que les élémens du Turc dominaient dans cette langue.

Cumans. Les Jazigues ou Jassis, qui ne sont pas les anciens Jazigues sarmates, forment une tribu distincte des Cumans, qui est venue

s'établir en Hongrie comme l'avant-garde de ces derniers. La chancellerie hongroise désigne cette nation sous le nom de *Balistarii*, et quelques auteurs sous celui de *Philistins*.

Il est enfin une autre nation digne d'être remarquée dans la Hongrie, où elle vit en bandes éparses en divers lieux, c'est celle des *Zingares*, *Zingennes* ou *Czingares*, qu'on trouve aussi en Transylvanie et dans d'autres provinces de la monarchie autrichienne. Nous avons représenté sous le n.° 8 de la planche 6 une famille de Zingares près de sa cabanne. Pour les habituer à une vie plus sédentaire, le gouvernement a voulu les obliger à se fixer dans un territoire déterminé et à cultiver la terre, ou à exercer quelque métier. On leur donna le nom de Nouveaux Hongrois; mais la plupart d'entre eux préférèrent errer de pays en pays, en jouant de quelqu'instrument, ou en fesant le métier de chaudronnier; quelques-uns font aussi des clous. Mais si le gouvernement n'a pu les amener à un genre de vie tout-à-fait stable, il est parvenu au moins à les empêcher de se réunir, comme auparavant, par troupes de quelques centaines et même de quelques milliers dans leurs excursions. Il n'y a pas encore long-tems qu'une vingtaine d'individus de cette nation furent condamnés comme anthropophages; mais la sentence était à peine exécutée, que les juges sentirent naître en eux le soupçon d'avoir prononcé trop légèrement dans cette affaire. *Zingares.*

LE COSTUME
ANCIEN ET MODERNE
DE LA RUSSIE D'EUROPE

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

INTRODUCTION

L'HISTOIRE ne nous offre pas d'exemple d'un état aussi vaste que l'empire actuel de Russie, qui comprend la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie. Jamais Alexandre le grand, ni les empereurs romains, ni Tamerlan, ni Charles-Quint n'étendirent leur domination sur autant de peuples. L'empire russe occupe la partie la plus élevée de l'ancien continent. Vers le pole arctique, il n'a pour barrière que des glaces éternelles; à l'ouest, il confine aux golfes de Bothnie et de Finlande et à la mer Baltique, et ses côtes de l'est sont baignées par le grand océan, qui sépare l'Asie de l'Amérique. Au midi, ses frontières sont marquées par une ligne d'une longueur immense, qui le sépare des états de la Prusse et de l'Autriche, et qui longeant ensuite les provinces restées à la Porte Ottomane, s'avance depuis les bords du Pruth jusqu'à l'embouchure du Niester, partage par moitié la mer noire et la Caspienne, resserre de ce côté les possessions de la Perse, au delà de laquelle la Russie n'a plus d'autres limites que celles de la Tartarie indépendante, et de la Chine. Rien ne semble pouvoir désormais résister à un empire, qui embrasse la vingt-huitième partie du globe, la neuvième du continent, et dont la population forme le quinzième de la totalité du genre humain (1). Il n'a pas fallu moins

Origine, agrandissement et forces de l'empire de Russie.

(1) Les frontières orientales de la Russie européenne que nous allons décrire, sont formées par la longue chaîne des monts Urals. Cette vaste région est en outre traversée par deux autres chaînes qui se trouvent, l'une au sud, et l'autre au centre: le reste n'offre en grande partie que des plaines. Ses principales rivières se jettent, savoir; la Petschora, la Dwina et l'Onega dans la mer glaciale; la Neva, le Pernau et la Duna dans la mer Baltique; le Dniester, le Dnieper et le Don dans la mer noire, et le Volga dans la mer Caspienne. Sur une aussi grande étendue de pays le climat est très-varié. Il est extrêmement froid aux environs de la mer glaciale, et l'on y rencontre peu de végétaux. On fait du vin et l'on recueille d'excellens fruits près de la mer noire. Dans le centre les grains sont cultivés avec succès, et le bois y est en abondance. Les villes les plus considérables de la Russie sont Pétersbourg, située près du golfe de Finlande, et résidence impériale. Cette grande ville, la seconde de l'empire, est bâtie en partie sur la terre ferme, et en partie sur des îles formées par la Neva. Elle a de beaux palais, de grands établissemens pu-

de dix-siècles à cet empire pour arriver à cette grandeur colossale, qui fait aujourd'hui l'admiration et l'étonnement du monde.

Quelle est donc la cause de cet agrandissement, et quelle en est la nature? Cet agrandissement, quoiqu'en disent les historiens vulgaires, n'est ni subit, ni moderne, ni éphémère; c'est l'ouvrage des siècles et de la nature, et l'origine s'en perd dans les mêmes ténèbres qui nous dérobent celle des Slaves, de cette nation antique, dont les tribus se multiplièrent sur les monts carpathiens, à une époque où les Grecs encore sauvages se rassemblaient aux sons de la lyre d'Orphée (1). Cette immense population slave, née dans les forêts de la Sarmatie (2), presqu'inconnue aux Grecs et aux

blics, une académie des sciences, des collèges, des théâtres etc. On trouve dans une ile, à la partie occidentale de ce golfe, Cronstat, ville bien fortifiée, qui a trois ports où sont les flottes russes. Abo, ville principale de la Finlande et siège d'université, est située entre le golfe de Finlande et celui de Bothnie: le territoire, quoique couvert de lacs et de marais, produit néanmoins un peu de grain. Archangel, sur la mer Blanche et à l'embouchure de la Dwina, est une ville fortifiée et commerçante. Rével, sur la Baltique, est la principale ville du duché de l'Estonie propre. Riga, ville située sur la Dvina en Livonie, est fameuse par son commerce. Mittau, capitale de la Courlande, était autrefois un duché indépendant. Moscou, sur la Moskwa, située au milieu de l'empire en est la première capitale, et l'on y voit le Kremlin, qui était l'ancienne résidence des Czars. Wilna, entre la Dwina et le Dnieper, grande ville avec une université, se trouve dans la Lithuanie qui fesait autrefois partie de la Pologne. Grodno, ville de manufactures, a une école de cadets. Kiew ou Kiovie, également siège d'une université, se trouve sur le Dnieper dans l'Ukraine, qui est à présent la petite Russie, pays fertile en grains et abondant surtout en bétail. Caffa ou Théodosie et Sebastopol sont situées l'une sur la mer noire, et l'autre sur la mer d'Azof. Cherson et Odesse sont à peu de distance de l'embouchure du Dnieper, et Azof est à celle du Don. Enfin Perekop, ville fortifiée, se trouve sur la langue de terre, qui joint la péninsule de la Tauride ou de la Crimée avec le continent.

(1) Malte-Brun, *Précis de la Géographie Univers.* Tom. VI. liv. 132.

(2) Selon le comte de Rechberg: *Peuples de la Russie etc.*, le territoire russe compris alors dans la Sarmatie (V. Ptolomée, *Géograph.*) était habité par quatre différens peuples, qui étaient, savoir; 1.° les Vénèdes, d'origine Slave, depuis la Vistule jusqu'à l'île d'Oesel, et de là au Waldai; 2.° les Bastarnes et les Alains en Podolie, en Wolhinie, dans le gouvernement de Smolensko, à Moscou, à Kaluga et à Tula: nation qui était la même que celle connue dans la petite Russie sous le nom de *Roxolan*, c'est-à-dire *Rox-Alains*, ou Alains de la tribu de Rox, de la

Romains, se montre enfin dans l'Europe méridionale sous les étendards des Goths ses maîtres, et sous ceux des Huns ses conquérans. Long-tems avant d'être nommée dans l'histoire, elle prend une grande part aux émigrations de ces deux peuples; et après avoir secoué le joug de l'un et de l'autre, elle paraît sous son propre nom de Slave ou Slovène jusqu'alors inconnu. Des rives de l'Elbe jusqu'au Boristhène elle forme une masse de peuplades presque homogènes, dont quelques-unes se multiplient sur leur sol natal, où elles sont resserrées par la nation germanique; mais la ramification la plus orientale de ces peuples, qui est celle des Antes ou des Russes, s'étend sans interruption du côté de l'est, où elle se renforce des restes des anciens *Roxolani*; envahit les forêts incultes habitées par les Finnes et autres restes de nations scythes; fonde Kiovie, Novogorod, Susdal, Wladimir et Moscou, peuple et cultive toutes les plaines fertiles jusqu'au Don et au Wolga. Mais dès les commencemens, une impulsion étrangère la poussait dans la carrière des conquêtes, et cette impulsion lui fut donnée par le génie audacieux des Warègues-Scandinaves, qui dévoila aux Slaves-Russes la grandeur de leur destinée.

Les Warègues

En proie depuis des siècles à de petites guerres intestines, la Scandinavie ne cessait d'envoyer au dehors des colonies, qui étaient moins redoutables par leur nombre que par leur hardiesse et leurs vertus guerrières. Elles étaient composées d'aventuriers proscrits pour cause de crime, et contraints par conséquent d'aller chercher un asile, ou, pour mieux dire, des pays où ils pussent former de nouvelles entreprises, tels que ceux encore incultes du nord et de l'est de la Russie. Souvent ces essaims d'aventuriers se mettaient sous la conduite de chefs vraiment dignes d'eux, et qui étaient de jeunes princes, fils de souverains de petits états dont la Scandinavie était composée: une intrigue amoureuse, un duel malheureux suffisait

même manière qu'on disait *Rhakalan* pour indiquer les Alains du Rha ou Volga (Potocki, *Hist. anc. du gouvern. de Podoli. Pétersbourg*, 1805); 3.° les Amassébites, d'origine tartare, sur la rive droite du Volga; 4.° enfin les Jazigues, vrais Sarmates sur la rive droite du Don. Entre ces diverses nations il y avait plusieurs autres peuplades, dont il importe peu ici de faire une mention particulière. A la suite de leurs transmigrations et de leurs changemens de demeure, les Slaves restés en Russie, y devinrent puissans, et en s'y maintenant ils ont transmis à leurs descendans, c'est-à-dire aux Russes modernes, une grande partie de leurs usages.

souvent pour les faire condamner à un exil plus ou moins éloigné. Des chefs et des soldats de cette espèce ne redoutaient aucun danger, et ils n'en trouvaient point réelement parmi les tribus slaves, à la vérité nombreuses, mais sans organisation, sans pouvoir central, et dispersées sur une vaste étendue de pays. Les Varègues, ou guerriers n'eurent donc pas de peine à fonder des trônes militaires dans l'ancien Holmgard, qui est peut-être Kolmogori sur la Dwina; dans le nouvel Holmgard, aujourd'hui Novogorod; à Aldeingbourg sur la Ladoga; à Izborsk, à Pleskof, à Polotsk et probablement dans plusieurs autres places. Avec ces chefs belliqueux à leur tête, les Slaves orientaux, et en particulier les Russes apprirent à connaître leurs forces et à en faire usage. Couverts de bonnes cuirasses, et armés d'épées tranchantes, ils triomphaient sans peine des Slaves de l'intérieur, qui n'étaient défendus que par un bouclier de bois. Leurs flottes de bateaux, trait caractéristique d'un peuple semi-scandinave, se précipitèrent sur Kiof et sur Constantinople. Arrêtés sur le Bosphore par l'effet de leur épuisement, ils s'ouvrirent de nouvelles voies sur le Volga, et sur les grands rivières qui en sont tributaires. Les populations *finniques* et surtout *hunniques* subirent la loi des Varègues, dont on a formé depuis des Russes, comme des Normans scandinaves on a fait des Normans français. Ainsi, long-tems avant l'invasion des Tartares Mongols, la nation russe a formé dans la Russie centrale plusieurs états puissans, sous le titre modeste de grands duchés ou de principautés, outre les républiques de Novogorod et de Pleskof. L'invasion des hordes asiatiques pouvait s'appeler une occupation militaire: car, sans apporter aucun changement dans la nation, elle ne fit qu'effacer les traces de la démocratie scandinave, et fonder des dynasties despotiques. Après avoir secoué le joug tartare, la Russie se réunit pour présenter de nouveau une masse imposante; et depuis Lemberg, Halicz et Kiovie jusqu'à Wologda et Woronesck, c'est toujours ce véritable peuple russe, qui forme le noyau de l'empire. L'agrandissement rapide de la Russie sous les deux Ivans ne doit pas être entièrement attribué aux conquêtes, mais encore à des reprises faites sur les Tartares, et cela avec d'autant plus de raison, que ce n'est point le sol ni le nom du maître, mais bien la conformité du langage, des mœurs et des institutions qui fait les nations et détermine leur patrie. La dernière de ces reprises est celle qui a été faite de nos jours sur les Polonais: car l'Ukranie,

Leur établissement.

Extension du nom Russe.

Reprises faites par les Russes.

la Podolie et la Volhinie étaient anciennement des provinces russes; et les Autrichiens n'ignorent pas que la Galicie orientale n'était qu'un autre nom de la Russie-Rouge. L'empire Russe a beaucoup plus gagné en population par ces reprises, que par ses conquêtes, qui ne lui ont guères valu qu'une plus grande étendue de territoire. Cette distinction entre le noyau de la nation russe, formé par la nature même, et les conquêtes extérieures successivement réunies à l'empire russe, est la base de toute dissertation politique sur cet état. Dans le noyau de la Russie, la force d'unité et de centralité est à un bien plus haut degré qu'en Allemagne et en France: car cette force y a pour élémens une population nombreuse relativement à la nature du pays, et une industrie peu avancée, mais toute nationale. Au contraire, dans les pays conquis, la diversité d'intérêts, le manque de population, le peu de productions naturelles, de grands établissemens d'industrie étrangère, l'esprit de colonie ou d'états sujets marquent un caractère qui les distingue. Mais ces conquêtes étant intimément liées avec la milice, la géographie et le commerce de l'empire, elles sont aussi dominées par la masse centrale. Voici le tableau progressif des agrandissemens de l'empire russe.

ÉPOQUES.	TERREIN EN MILLES CARRÉS D'ALLEMAGNE.	POPULATION PAR APPROXIMATION.
Sous Ivan I.er en 1462.	18,494	6,000,080
A sa mort en 1505	37,137	10,000,000
(*Réunion de Novogorod, Permia, Tchernigof etc.*)		
A la mort d'Ivan II en 1584	125,465	12,000,000
(*Conquête de Kasan, d'Astracan, de Sibérie*).		
A la mort de Michel I.er en 1645.	254,361	12,000,000
(*Conquêtes en Sibérie. Cessions à la Pologne*).		
A l'avènement de Pierre I.er au trône en 1689.	263,900	15,000,000
(*Reprises de Kiovie etc.*)		
A la mort de Pierre I.er en 1725	273,815	20,000,000
(*Conquêtes sur la Baltique, en Perse etc.*)		
A l'avènement de Catherine II au trône en 1763.	219,538	25,000,000
(*Conquêtes en Asie*).		
A sa mort en 1796	331,810	36,000,000
(*Conquêtes sur les Turcs. Reprises et conquêtes en Pologne*).		
A la mort d'Alexandre en 1825.	367,494	58,000,000

Forces intérieures.

Apprécions maintenant ces agrandissemens sous un point de vue historique et politique. Les principaux élémens de la force intérieure

de la Russie furent réunis sous les deux Ivans et sous Alexis Michelovitz. Dès l'an 1588 l'empire russe s'étendait depuis Smolensko jusqu'au lac Baikal, et renfermait dans ses vastes limites des régions fertiles, des villes grandes, commerçantes et industrieuses, des mines inépuisables, et un peuple nombreux, frugal, endurci aux fatigues, attaché à Dieu et à son souverain. Si la religion grecque-orientale et une langne nationale écrite en caractères grecs, isolaient les Russes des peuples latins et germaniques; si une forte teinte de mœurs asiatiques, ou pour mieux dire antiques, fesaient placer généralement les Moscovites à côté des Tartares et des Turcs; si l'usage presque constant où étaient les Gzars, dès le onzième siècle, de choisir leurs épouses parmi leurs propres sujets, n'étaient pas des titres propres à donner un grand relief aux noms de *Grand-Seigneur*, de *Czar* et d'*Autocrate de Russie* dans la bouche des diplomates, il ne faut pas en conclure cependant que les hommes d'état ignorassent les forces réelles de cet empire. Micalon, gentilhomme lithuanien, écrivait à Sigismond II en 1550 ces paroles mémorables. « Les Moscovites et les Tartares nous surpassent en activité, en valeur, en tempérance, en frugalité, et dans la pratique de toutes les vertus qui assurent la stabilité des empires . . . Les Ivan et les Basiles ont profité de notre luxe et de notre mollesse pour nous enlever nos forteresses l'une après l'autre . . . . . Tandis que nos soldats (les Polonais) se battent dans les tavernes, les Moscovites, continuellement sous les armes, veillent sur leurs frontières . . . . ».

Les Moscovites du XVI. siècle.

Pressentimens de la politque.

Les envoyés de quelques cours, et surtout le savant baron d'Herberstein, autrichien, avaient connu également l'importance de l'empire russe. En s'avançant par mer jusqu'à Archangel, les Anglais avaient apprécié l'utilité de relations commerciales avec une immense région, d'où les négocians des villes anséatiques avaient déjà tiré de grands avantages par la voie de la Baltique. A l'instigation des Polonais le Dannemarck animait le Czar contre la Suède; mais les diplomates de la France, de l'Italie et de l'Espagne, n'avaient pas encore de motifs pressans pour s'occuper de la puissance moscovite. Ce géant croissait inconnu dans le sein de ses forêts natales.

Efforts de Pierre I.

Pierre I.er organisa à l'Européenne les forces considérables que lui avaient laissées ses ancêtres. La victoire de Pultava, en fesant échouer le plan de campagne de Charles XII, acquit enfin aux armes de la Russie une réputation européenne. Mais de toutes les

conquêtes de **Paul I.er**, un seul point donna de l'accroissement aux forces réelles de cet empire. Le commerce maritime établi à Pétersbourg fit entrer dans l'état des capitaux étrangers, qui servirent à encourager l'agriculture, à couper le forêts, et à exploiter les mines. L'usage adopté ensuite par ses souverains de contracter des mariages avec des maisons régnantes de l'Allemagne, ne contribua pas peu à étendre les relations de sa politique. L'imitation des mœurs et des manières des autres peuples de l'Europe éblouit les yeux des observateurs superficiels. Les progrès réels des arts et des sciences n'avaient qu'une base temporaire dans les prohibitions et dans les secours que fournissait le gouvernement, mais aussi ils donnaient toujours plus d'éclat à la capitale, qui était le seul point que visitaient les étrangers.

Révolutions sous ses successeurs.

Cependant, malgré tous les efforts qu'avait faits Pierre I.er pour introduire en Russie le système politique usité en Europe, l'influence et la considération dont jouissait cet empire avant le règne de Catherine II, ne le mettaient pas encore au niveau des autres grandes puissances de ce continent. La faiblesse intérieure de son gouvernement frappait l'observateur philosophe: les révolutions, dont la cour de Russie était souvent le théâtre, trahissaient le secret de cette prétendue réforme de caractère national attribuée à Pierre I.er Mais si la dynastie était toujours chancelante, la nation n'en conservait pas moins toute sa force primitive. L'incertitude de la succession, à laquelle l'imprévoyance de Pierre I.er avait donné lieu, était la cause principale de toutes les révolutions qui arrivaient à la cour; et la Russie, menacée ainsi sans cesse d'un changement de maître, du soulèvement de l'aristocratie ou d'une guerre intestine, avait, depuis Pierre I.er, moins de force réelle que sous Ivan II.

Gloire militaire.

La gloire militaire acquise par le feld-maréchal Munich, né Danois, ne donna aux armées russes qu'une réputation passagère, et la guerre de sept ans prouva que ces masses d'hommes intrépides, mais sans force morale, étaient peu redoutables tant qu'elles n'étaient commandées que par des généraux de leur nation. La marine était dirigée en grande partie par des officiers étrangers, surtout Anglais et [illegible]ois. La Russie était alors sans marins et presque sans vaisseaux, n'ayant point encore la possession de la Finlande ni des forêts de l'Ukraine polonaise.

Conquêtes de Catherine II.

Ce n'est réellement qu'après la guerre de 1770 contre les Turcs, et après le partage de la Pologne en 1773, que la Russie a com-

mencé à devenir une grande puissance. Sous Catherine II la marine créée par Pierre I.er, et ensuite presque oubliée, arma une flotte qui fit le tour de l'Europe, domina l'Archipel et menaça l'Egypte. On vit pour la première fois sous son règne des généraux nés Russes, tels que les Romanzof, les Penin, les Suvarof et les Potenkin, s'acquérir beaucoup de gloire, et l'Europe dut mettre la Russie au rang des grandes nations guerrières. Mais le chef-d'œuvre de politique de cette impératrice a été le partage de la Pologne, et depuis lors elle ne conclut aucun traité de paix, sans exiger quelqu'accroissement de territoire, encore que ce fût au préjudice de ses alliés. Sa politique a fait beaucoup par l'établissement de plusieurs ports sur la mer Noire, et par l'occupation des forêts de l'Ukraine; mais ce qui lui a fait le plus d'honneur, ç'a été de se procurer d'aussi grands avantages sous des prétextes plausibles, en persuadant aux dissidens de la Pologne, qu'elle n'était entrée chez eux que pour les protéger; en fesant entendre à l'Autriche, qu'elle lui rendait dans la Gallicie une seconde Silésie; en leurrant jusqu'au vieux lion de Potsdam, par l'appât mesquin d'une province à sa convenance; en soulevant contre la Turquie, si nécessaire à l'équilibre des puissances européennes, tous les esprits philosophes; en un mot en achevant la dissolution politique de l'Europe, et en se fesant des complices dans ses propres rivaux.

Alexandre le Pacifique.

Imbu de saines doctrines et de sentimens généreux, Alexandre le *Pacifique*, le *Magnanime*, avait l'intention sincère d'arrêter le mouvement de la Russie à l'extérieur, et, de l'avis des hommes les plus éclairés de son empire, d'employer l'énergie patriotique de ses habitans à opérer des améliorations dans son administration intérieure. Mais la révolution de la France le détourna de ce grand objet, et le lança dans une autre carrière. Il fit deux conquêtes de la plus grande importance pour la Russie: les côtes de la Finlande lui fournirent d'excellens marins, et le royaume de Pologne lui forma un camp au milieu de l'Europe.

Nous n'avons fait jusqu'à présent que de présenter à nos lecteurs une esquisse rapide de l'état ancien et moderne de l'empire russe, et d'en envisager sous un seul point de vue l'origine, les forces et l'agrandissement. Nous allons leur donner maintenant quelques notions détaillées sur l'histoire du gouvernement, de la religion et des mœurs de ses habitans. Nous observerons cependant, qu'après la description que nous avons faite, dans l'*Histoire de*

l'Asie, du costume des peuples dépendans de cet empire, il ne nous reste plus à parler que des habitans de la Russie européenne: ce que nous allons faire en prenant pour guides les historiens les plus estimés qui en ont parlé, et les meilleures relations que nous en ont laissées les voyageurs, desquels nous nous ferons un devoir de citer les ouvrages, toutes les fois qu'il nous arrivera d'y avoir recours.

GOUVERNEMENT DE LA RUSSIE.

Distinction des Slaves d'avec les Russes, et états des uns et des autres.

Le-Clerc nous apprend (1) que, dès les tems de Constantin Porphirogénète, on distinguait parmi les premiers peuples des Sarmates les Russes d'avec les Slaves, et que ces deux peuples passaient pour avoir une origine et un langage différens. Quelques écrivains regardent les Russes comme une branche des Huns, qui s'établit sur les rives du Boristhène, et fonda la ville de Kiof; et ils rapportent à l'appui de leur opinion, que les princes russes prenaient anciennement le titre de Kagan, qui était précisément celui des Kozars, race de Huns, dont on prétend que les Turcs sont descendus. Outre cela, le pays des Huns est désigné sous le nom d'Ugorie dans les anciennes chroniques russes, et l'on donnait celui d'Ugorskoié, qui veut dire place des Huns, au lieu où les princes de Kiovie avaient leurs sépultures. Il pourrait se faire cependant que toutes ces particularités n'aient offert quelques rapports avec les Russes, que parce que ce peuple avait occupé des pays habités auparavant par les Huns.

Fondation de Kiovie.

Procope, écrivain du quatrième siècle, est le premier qui ait signalé les Slaves, qui auparavant étaient confondus sous ce nom avec les Scythes. On prétend qu'ils s'établirent ensuite sur les bords du Wolkof et près du lac Ilmen. Ils avaient bâti d'abord une ville appelée Slavensk, qui fut détruite deux fois par des guerres et par l'effet de maladies contagieuses; au lieu de la relever après ce second désastre, ils bâtirent Novogorod vers le Ve siècle. Et pourtant les Slaves de cette dernière ville, n'étaient que les principaux du corps de la nation. Plus à l'est d'autres divisions avaient formé des établissemens, qui obligèrent les Ugris de la Sibérie à se répandre à l'orient et au midi. Dans la suite, quelques-unes de leurs hordes vinrent se fixer sur les bords de la Baltique; d'au-

Fondation de Novogorod.

(1) *Histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne etc. Paris*, 1783.

tres s'étant avancées encore plus loin pénétrèrent jusques dans les limites de l'empire romain, et, après s'être subdivisées, donnèrent successivement de nouvelles populations à la Bulgarie, à la Servie, à la Dalmatie et à l'Esclavonie, à la Hongrie, à la Bohême et à la Poméranie. Les Slaves de Novogorod qui, dès le commencement, s'étaient conservés libres et s'adonnaient au commerce, devinrent puissans; ils parvinrent à soumettre leurs voisins à leur domination, et, au IX.e siècle, leur puissance formidable avait donné lieu à ce proverbe : *qui est ce qui oserait attaquer Dieu et la grande Novogorod?* On assure que cette ville eut jusqu'à quatre cent mille habitans. Nous en avons représenté le plan à la planche n.° 1; mais après les divers incendies qui l'ont ravagée, il ne lui reste plus aujourd'hui de son ancienne splendeur que de vieilles maisons, une grande enceinte et sa cathédrale.

Corrompue par l'abus de ses prospérités, la puissante Novogorod se vit bouleversée par l'effet des divisions intestines et du mécontentement des peuples soumis à son gouvernement. Pour remédier à des inconvéniens aussi graves, elle prit le parti dangereux d'appeler à son secours les princes de l'Ingrie, qui régnaient sur les *Varèges*, et les chargea du soin d'appaiser les troubles intérieurs, de réprimer les entreprises des ennemis de la république, et d'administrer la justice. Ces princes étaient Rurik, Cianaf et Truvor, trois frères qui gouvernaient ensemble leur pays. En les investissant de ces pouvoirs, le peuple de Novogorod avait stipulé qu'ils ne résideraient point dans sa ville, mais sur les trois principales frontières de l'état, savoir; Rurik à Ladoga, Cinaf à Bielo-Ozero, et Truvor à Izborsk. Après s'être hâtés d'élever une ville chacun dans le lieu de sa résidence, ces trois frères réunirent leurs efforts pour remplir le vœu du peuple, qui les avait chargés de sa défense.

Rurik se rend maître de Novogorod, qu'il conserve depuis 862 jusqu'en 879.

Cinaf et Truvor étant morts deux ans après leur nouvel établissement, Rurick, que nous avons représenté au n.° 1 de la planche 2, ne tarda pas à s'arroger l'autorité souveraine (1). Les habitans de Novogorod ayant tenté de secouer son joug par la force des armes, furent défaits: tout fut à la discrétion du vainqueur, et la victoire justifia son usurpation. Il partagea les villes et les terres

(1) Nous avons donné dans deux planches les portraits des principaux souverains de la Russie, pris de l'*Histoire de la Russie ancienne et moderne* de Le-Clerc.



Fumagali dis. ed inc. A. Biasioli f. A.T.


2
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
Fossi f.

entre ses principaux guerriers, et fixa à Novogorod même le siège de son nouvel empire. Depuis lors il n'y eut plus d'autre pouvoir que le sien, ni d'autre volonté que la sienne; et son règne, qui dura dix-sept ans, fut tranquille. Il était entré à Novogorod en 862 et y mourut en 879, laissant un fils nommé Igor, qui n'avait encore que quatorze ans, et auquel il donna pour tuteur Oleg son parent. Non moins ambitieux que Rurik, Oleg ne tarda point à étendre sa domination, et sa première entreprise fut dirigée contre Kiovie, état qu'il se proposait de réunir à celui de Novogorod. Il conduisit avec lui le jeune Igor, et prit en passant Smolensko et Lubetz, puis continuant sa marche vers Kiovie, il feignit des sentimens d'amitié avec les princes qui gouvernaient cet état, et ensuite les fit tuer. Entré à Kiovie, il proclama Igor Grand-Prince de Russie, établit sa résidence dans cette ville, en fonda quelques autres aux environs, et rendit les peuples voisins ses tributaires. Mais ce n'était pas là que se bornait son ambition, il aspirait à se rendre maître de Constantinople; et, après divers évènemens, il arriva sous les murs de cette capitale. Il est impossible de se faire une idée des horreurs, que les Russes commettaient partout où ils passaient. Léon, dit le *philosophe*, était alors empereur des Grecs, et il ne put conjurer le fléau qui le menaçait, qu'en s'engageant envers Oleg à lui payer d'énormes contributions. Oleg retourna à Kiof, emportant avec lui le butin qu'il avait fait; et le succès de cette entreprise ayant paru, aux yeux du peuple ignorant et superstitieux auquel il commandait, comme l'effet d'une cause surnaturelle, ne contribua pas peu à l'affermissement de son autorité. Lorsqu'Igor fut devenu majeur, il lui donna pour épouse une jeune personne d'une rare beauté, qu'il appela Olga par analogie avec son propre nom. Peu de tems après ce mariage, Oleg mourut de la morsure d'une vipère en 913, après avoir gouverné la Russie sous le titre de régent pendant trente-quatre ans.

Oleg depuis 879 jusqu'en 913.

Cet évènement fut un sujet de joie pour divers peuples de la Sarmatie et de la Scythie européenne, qui crurent pouvoir en profiter pour recouvrer leur indépendance. Et en effet les Drevliens et les Uglitches se rebellèrent; mais Igor ayant envoyé contre eux Inventald, ce vaillant capitaine les soumit et les chargea d'un tribut encore plus onéreux. Igor n'avait pas encore eu le tems de se réjouir de son triomphe, lorsque les Petchénègui, peuples partis des bords du Jaïk et du Volga, et plus barbares encore que les Russes et

Igor depuis 913 jusqu'en 945.

les Slaves, vinrent se jeter sur la Russie, qu'ils auraient pu même subjuguer, si, au lieu de ne chercher que le pillage, ils avaient songé à faire des conquêtes: ce qui permit à Igor d'entrer avec eux en traité, et de les renvoyer satisfaits. Ce prince semblait devoir jouir alors d'un état paisible; mais l'envie de s'enrichir aux dépens des Grecs, comme avait fait son tuteur, le détermina à entreprendre contre eux une nouvelle expédition, dans laquelle les Russes furent complètement défaits. Igor revint une autre fois; mais Constantin Porphirogénète, qui régnait alors à Constantinople, lui envoya dire qu'il était prêt à payer le tribut convenu avec Oleg: Igor préféra une paix honorable au danger d'une expédition, qui pouvait tourner à son désavantage. Les ambassadeurs grecs s'étant rendus à Kiof pour faire ratifier le traité par Igor, ce prince se transporta sur le haut d'une montagne où était son dieu Perun, au pied duquel ayant déposé ses armes et son bouclier, il confirma le traité par un serment qu'il prononça en présence des ambassadeurs, de ses Boyards et de ses généraux. Les Russes excitèrent ensuite Igor à attaquer les Drevliens, pour leur faire payer les frais de sa malheureuse expédition contre les Grecs; mais les Drevliens étant parvenus à l'envelopper, firent un grand carnage de ses troupes, et lui tranchèrent la tête. Telle fut la fin d'Igor, qui avait alors soixante-huit ans, et en avait régné trente-deux. Voy. le n.° 2 de la planche 2.

Olga, depuis 945 jusqu'en 955.

Igor laissa en mourant un fils nommé Sviatoslaf, mais ce prince étant encore trop jeune pour régner, sa mère Olga prit les rênes du gouvernement. Impatiens de recouvrer leur indépendance, les Drevliens pensèrent à procurer à leur prince naturel la possession de Kiof, en lui fesant épouser Olga. Mais cette princesse astucieuse trompa leur attente, et vengea sur eux par les armes la mort de son mari. Enfin, sur l'assurance qu'elle leur donna de ne pas pousser plus loin les effets de son ressentiment, la paix fut jurée; cette princesse ayant fait ensuite une tournée dans ses provinces, fonda la ville de Pleskof. Ce fut dans ses voyages qu'ayant ouï parler de la religion des Grecs, elle voulut y être instruite et témoigna le désir de se faire baptiser. Dans cette vue, elle se rendit à Constantinople où elle fut baptisée en effet, ayant pour parrain l'empereur, qui lui donna le nom d'Hélène; mais elle ne put déterminer son fils à l'imiter. Elle mourut en 955. Voyez le n.° 3 de la planche ci-dessus.

Sviatoslaf s'étant mis à la tête du gouvernement ne s'occupa que de guerre, et les camps dévinrent son séjour habituel. Sa première entreprise fut contre les Kozars, peuple de race turque établi sur la rive orientale du Pont-Euxin ; il les défit, et s'empara de Sarkel leur capitale. Deux ans après, Nicéphore Phocas demanda des secours à Sviatoslaf contre les Bulgares, qui favorisaient les incursions des Hongrois sur les terres de l'empire. Il marcha contre les Bulgares, prit la ville qu'ils avaient sur le Danube, et transféra sa résidence dans celle de Pereislaf, aujourd'hui Jamboli. Mais tandis qu'il se trouvait éloigné du centre de ses états, Kiof fut assiégée par les Petchénègui, que Sviatoslaf parvint néanmoins à repousser, et auxquels il accorda enfin la paix. Mais, pour mettre ses états à couvert d'une autre invasion, il les partagea entre ses enfans, et donna Kiof à Jarapolk, le pays des Drevliens à Oleg, et Novogorod à Volodimir, se réservant l'autorité suprême et les conquêtes de la Bulgarie qu'il avait recouvrée. Cette usurpation, fut le sujet d'une guerre entre les Grecs et les Russes. Sviatoslaf assiège Andrinople, mais il est battu, perd la Bulgarie, et est forcé de demander la paix. En s'en retournant en Russie, il est enveloppé par les Petchénègui; accablé par le nombre, il perd la plus grande partie de ses troupes, et est tué lui-même. Svenald, échappé avec un petit nombre d'hommes à ce massacre, se rendit à Kiof, où il annonça à Jaropolk la funeste mort de son père, et le désastre de la Russie. Sviatoslaf avait quarante ans quand il mourut, et en avait régné vingt-sept. Voyez le n.° 4 de la même planche. Après sa mort la discorde se met parmi ses fils: Oleg est tué, et Volodomir va demander du secours aux Varèges contre Jaropolk, qui se regarde comme l'héritier de l'autorité suprême. Ce dernier s'empare des états des deux frères; mais trahi par le perfide Blud, son confident, qui se vend à Volodomir, il finit par être massacré. Devenu souverain des Russes à force de forfaits, Volodomir comble d'honneurs le traitre Blud pendant trois jours, puis il le fait tuer.

Sviatoslaf I. depuis 955 jusqu'en 973.

Jaropolk I. depuis 973 jusqu'en 981.

Volodomir, désormais sans rivaux, s'abandonne à l'incontinence; il avait cinq épouses et trois cents concubines; mais son caractère farouche ne s'amolit point au sein des voluptés; et, soit par des moyens perfides, soit par la force, il contraint plusieurs populations à se soumettre à son obéissance. Sa férocité ne le rendait pas moins redoutable que ses victoires : plusieurs princes désiraient son alliance; et croyant que la religion était le plus sûr moyen

Volodomir I. depuis 981 jusqu'en 1015.

d'affermir les engagemens qu'ils prendraient avec lui, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'attirer à la religion qu'ils professaient. Le plus distingué des personnages qui se présentèrent à lui dans cette vue, fut un métropolitain grec, qui lui fut envoyé par Michel Chrisoberg, alors patriarche de Constantinople, et réuni à l'église latine. Ce métropolitain gagna sa confiance; mais avant de se déterminer à embrasser l'une ou l'autre de ces deux religions, Volodomir voulut en connaître les maximes et les rites. Quelques-uns des sages qu'il avait envoyés en divers lieux, pour examiner les religions qu'on y professait, l'ayant persuadé que la véritable était celle, dont ils avaient vu les mystérieuses cérémonies dans la superbe basilique de Sainte-Sophie à Constantinople, il résolut de se faire chrétien. On sera surpris du moyen étrange qu'employa ce Barbare, pour l'exécution de son dessein. N'ayant point auprès de lui de prêtres grecs pour se faire baptiser, il met le siège devant Théodosie dans la vue de s'en procurer par la voie des armes; et, devenu maître de cette ville et de toute la Chersonnèse, il a alors autant de prêtres qu'il en veut. Ce n'est pas tout; il veut encore entrer en alliance avec les empereurs; il écrit donc à Basile et à Constantin pour leur demander en mariage une de leurs sœurs, en les menaçant de faire subir à Constantinople le même sort qu'à Théodosie. N'ayant aucun moyen de lui résister, les deux empereurs lui envoient la jeune princesse Anne. Alors il s'adoucit, reçoit le baptême avec le nom de Basile, épouse la princesse, restitue les conquêtes qu'il a faites, et retourne dans ses états suivi d'un convoi de vases sacrés, de missels, d'images, de reliques etc., qu'il emmenait comme en triomphe, et d'une longue file d'Archimandrites et de Popes. Devenu doux et humain après avoir été baptisé, Volodomir se montra ensuite passionné et violent contre son ancien culte; il renversa partout les idoles, et même celle de *Perun*, le principal dieu des Russes; et ses sujets abandonnèrent le culte de leurs dieux, avec autant de soumission qu'ils en avaient montré à le pratiquer. Etant avancé en âge, il résolut de partager ses états entre ses enfans, qui étaient encore au nombre de dix. Celui d'entre eux qu'il aimait le plus était Boris, qui l'avait accompagné dans toutes ses expéditions. Aussi il lui donna la principauté de Rostof, et le désigna pour son successeur au principal trône de Russie. Jaroslaf eut Novogorod, Sviatoslaf le pays des Drevliens, et chacun des autres fils eut également sa contrée en partage. Jaroslaf refusa de payer à son père

le tribut convenu, et chercha à s'appuyer des Varègues pour lui résister. Obligé de se mettre en marche contre ce fils rebelle, Volodomir, surnommé le *Grand*, mourut de douleur en route, après avoir régné trente-cinq ans. Il chercha à civiliser ses peuples, encouregea le défrichement de vastes déserts, fonda plusieurs villes, institua des écoles pour l'instruction des Russes, et fit venir de la Grèce des maîtres et de bons artistes. Voyez le n.° 5 de la planche ci-dessus.

Sviatopolk, depuis 1015 jusqu'en 1019.

A la mort de Volodomir, Boris, que son père avait revêtu de l'autorité suprême, était occupé à une expédition, dont ce dernier l'avait chargé contre les Petchénègues, qui se retirèrent à son approche. Tous les officiers de son armée avaient résolu de le proclamer grand prince de Russie, et de fixer sa résidence à Kiof; mais ils furent prévenus par Sviatopolk, fils posthume de Jaropolk, que Volodomir regardait comme son neveu. Jaropolk, qui se trouvait à Kiof, lorsque ce prince mourut, ayant été promptement informé de cet évènement, s'empara du trône et fit assassiner Boris par ses favoris. Il chercha à se défaire aussi des autres fils de Volodomir, qui pouvaient lui disputer la souveraineté: deux d'entre eux, Gleb et Sviatoslaf, furent victimes de sa perfidie, et Jaroslaf était perdu comme eux, s'il n'avait pas marché aussitôt avec une bonne armée sur Kiof, et défait son ennemi, qui s'enfuit alors en Pologne chez Boleslas I.er son beau-père. Boleslas vint au secours de cet indigne gendre, et s'étant mis avec lui à la tête d'une armée, il marcha contre Jaroslaf, qui eut de la peine à lui échapper avec un petit nombre d'officiers; il prit Kiof, et après avoir remis Sviatopolk sur le trône, il retourna en Pologne chargé des trésors que les princes russes avaient accumulés dans cette ville, et retint pour prix de son expédition la Russie-Rouge, qu'il réunit à ses états. Aidé des habitans de Novogorod où il s'était retiré, Jaroslaf rassembla une armée, revint sur Kiof et vainquit Sviatopolk, qui en mourut de désespoir.

Jaroslaf I. depuis 1019 jusqu'en 1054.

On ne peut refuser à Jaroslaf une réunion de qualités capables de faire oublier en quelque sorte sa malheureuse démarche contre son père. Et en effet, on voit en lui un prince plus occupé du bonheur de ses peuples, que jaloux d'étendre ses possessions. Moins ambitieux que brave, il joignait à la douceur, au courage et à la modération un désir sincère de s'instruire. Il montra dans toutes les circonstances de l'affection pour ses peuples, de la fidé-

lité envers ses voisins, et de la générosité envers ses ennemis. Le prince de Polotsk, son neveu, surprit Novogorod et la saccagea. Jaroslaf arrête l'assaillant, lui enlève son butin, accorde à cet imprudent neveu un généreux pardon avec deux villes, et d'un rebelle se fait ainsi un vassal qui lui est attaché. Il fut plus sensible à la révolte de Mestislaf son frère, qui tenta de s'emparer de Kiof. Ce dernier ayant été repoussé vigoureusement s'empare, en fuyant, de la ville de Tchernigof, attaque Jaroslaf et le défait. Mestislaf avait un puissant soutien dans Boleslas roi de Pologne, qui ayant vaincu Jaroslaf dans une bataille, obligea la Russie à lui payer tribut. Jaroslaf vécut en paix avec les Polonais pendant tout le règne de Boleslas; il se reconcilia avec son frère Mestislaf, et lui céda la partie orientale et méridionale de la Russie; mais ce dernier ne jouit pas long-tems de ses possessions; il mourut dans un âge encore peu avancé et sans enfans, et nomma Jaroslaf pour son successeur. Avant de mourir, Metislaf avait été associé par son frère dans son expédition contre les Polonais, laquelle eut pour résultat la restitution de la Russie-Rouge aux princes de Kiof. Jaroslaf mit ensuite sur pied une armée nombreuse contre les Grecs, et en donna le commandement à son fils Volodomir, qu'il avait investi de la principauté de Novogorod dès l'an 1036. Constantin Monomacus était alors à la tête de l'empire des Grecs; mais les maux qu'entraîna cette guerre pour les deux parties belligérantes, le déterminèrent enfin à en venir à un traité de paix, qui fut conclu en 1047. Jaroslaf dédommagea ses sujets par d'utiles institutions; mais, à l'exemple de ses prédécesseurs, il commit la faute de partager ses états entre ses enfans, et crut peut-être remédier aux suites fâcheuses qui pouvaient en résulter, en recommandant aux plus jeunes, de conserver pour Isiaslaf, son fils ainé, le respect qu'ils avaient eu pour lui-même. Il mourut en 1054 âgé de soixante-seize ans, après en avoir régné trente-huit. Voyez le n.° 6 de la même planche.

Isiaslaf I. depuis 1054 jusqu'en 1073.

Malgré sa douceur, sa bonté, sa clémence, sa modération et son courage, Isiaslaf est encore plus célèbre dans l'histoire par ses disgrâces que par ses exploits. Le premier acte de son gouvernement fut d'établir la concorde entre lui et ses deux frères Sviatoslaf et Wsevolod, les seuls qui restaient. Ayant réuni leurs forces, ils battirent les Kozars, qui habitaient au midi de la Russie près du Boristhène. Ce fut alors qu'on vit paraître pour la première fois en Russie d'autres peuples barbares et féroces, indiqués dans les annales de cet empire

sous le nom de Polovits, qui signifie *peuple chasseur*. Ces peuples venaient des rives du Jaïk et du Don; ils fesaient butin de tout, et détruisaient ce qu'ils ne pouvaient emporter: leur invasion eut lieu en 1060. Isiaslaf et ses deux frères se vengent sur Polotsk, neveu de Jaroslaf, de l'invasion que son fils Uszeslaf avait faite à Novogorod, et il ne doit la conservation de sa fortune qu'à la modération de ses deux cousins. Peu de tems après, les Polovits se montrent de nouveau. Les habitans de Kiof ayant formé le dessein d'attaquer ces barbares en détail, se présentent au Vaivod pour lui demander des armes; il les leur refuse dans la crainte qu'ils ne trament quelque révolte. Le soulèvement devient alors général; ils veulent immoler le Vaivod, qu'ils ne trouvent point; ils mettent en liberté Uszeslaf prince de Polotsk qui était en prison, et le proclament leur souverain. Isiaslaf n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier en Pologne. Boleslas II qui y régnait alors vient à son secours: Uszeslaf prend la fuite à son tour; et Isiaslaf pardonne aux habitans de Kiof, dont il confère la principauté à son fils Mestislaf. Jusqu'alors ces trois princes avaient vécu en bonne intelligence, mais l'ambition ne tarda pas à les diviser. Sviatoslaf (voy. le n.° 7 de la même planche) et Wsevolod réunissent leurs forces et marchent contre Isiaslaf, qui est contraint de s'enfuir une autre fois en Pologne. Ne pouvant alors avoir de secours de Boleslas, il s'adresse à l'empereur Henri IV, qui ne se trouve pas non plus en état de lui en prêter. Isiaslaf prend le parti d'envoyer son fils Mestislaf à Rome, pour se rendre favorable Grégoire VII, qui donne à ce dernier, au nom de S.t Pierre, une couronne que son père avait perdue dans un état, où les papes n'étaient pas même regardés comme orthodoxes. Dans ces entrefaites, Boleslas II ayant achevé la guerre qu'il avait faite à la Hongrie et à la Bohême, fait marcher ses troupes victorieuses en Russie, et rétablit pour la seconde fois le fugitif Isiaslaf sur le trône de Kiof. Ce dernier prend ensuite les armes pour aller au secours de son frère Wsevolod; il est vainqueur, et le rétablit dans ses états. Isiaslaf se réjouissait de cette victoire, qui éloignait les Polovits de la Russie, lorsqu'un d'eux, que l'on croyait mort, le voyant passer près de lui, rassemble ses forces et lui lance un javelot, qui l'étend mort sur la place. Ainsi périt ce prince infortuné, qui avait alors cinquante-trois ans. Il avait épousé la fille de Miecislas II, roi de Pologne, de laquelle il eut Mestislaf, Sviatopolk et Jaropolk. Isiaslaf est en outre honoré du nom de

Sviatoslaf II usurpe le trône.

législateur de la Russie, et il a intitulé ses lois *Vérités Russes.* Nous avons déjà observé qu'en 1016, Jéroslaf avait donné quelques bonnes lois aux habitans de Novogorod. Les lois de ces princes offrent le tableau fidèle de l'état moral et économique des Russes de cette époque, et elles peuvent même être pour nous un grand sujet de méditation. Après la mort d'Isiaslaf, Wsevolod victorieux se rendit à Kiof, où il se fit proclamer grand prince et souverain de Russie; et au fils de son frère, qui devait être son successeur, il n'accorda qu'une partie de la principauté de Tchernigof. A cette singularité il joignit encore celle de se donner un surnom, formé du nom de son père: usage qui dans la suite devint commun chez les princes russes, et ce surnom fut celui de Jaroslawitz, qui signifie *fils de Jaroslaf.* Il épousa une fille de Constantin Monomacus, de laquelle naquit Volodomir surnommé *Monomacus*; il eut encore une autre femme, nommée Anne, qui lui donna un fils appelé Rostislaf et trois filles. Sous son règne Kiof fut affligée d'une cruelle peste, et le jour de la translation des reliques de S.t Nicolas fut érigé en fête. Mais le règne de Wsevolod est encore plus important dans l'histoire russe, à cause du changement que ce prince opéra dans l'ordre de la succession. On voit, par les lois et les usages de la Russie, que depuis Rurik jusqu'à Isiaslaf, c'est-à-dire pendant l'espace de dix règnes, les fils ainés, tant des souverains légitimes que des usurpateurs, héritèrent toujours de la couronne de leurs pères. Voici quel fut le motif de cette disposition. Pendant le séjour d'Isiaslaf en Pologne, ses frères, que nous avons vus pleins d'ambition, décidèrent entre eux que le droit d'hérédité à la couronne appartiendrait, non pas aux enfans du souverain décédé; mais à chacun d'eux successivement, et qu'après qu'ils auraient tous régné les uns après les autres, la souveraineté passerait aux enfans du frère ainé. Lors donc qu'Isiaslaf fut rétabli sur le trône, il fut contraint de se conformer à cette convention, toute funeste qu'elle était à ses sujets comme à ses descendans.

Changement de l'ordre de succession.

Wsevolod I. surnommé Jaroslawitz depuis 1073, jusqu'en 1093.

Sviatopolk II, depuis 1093 jusqu'en 1113.

D'après cela, la souveraineté de Kiof ne pouvant appartenir à Volodomir fils de Wsevolod, elle fut donnée à Sviatopolk-Isiaslawitz. Les Polovits ayant envoyé à Sviatopolk quelques députés pour consolider la paix entre eux et les Russes, il les fit mettre en prison. Les Polovits se jetèrent alors sur la Russie; et, malgré les secours que lui envoya Volodomir, Sviatopolk fut défait, et se vit contraint de demander la paix à ces barbares, qui la lui accordè-

rent, et qu'il chercha à affermir en épousant la fille de Tongor-Kan leur prince. Peu de tems après, Oleg, fils de Sviatoslaf, déclare la guerre à Volodomir appuyé des Polovits, auxquels il montre une mauvaise foi, dont ils se vengent par le fer et le feu; après quoi la paix est rétablie. Les princes russes se font la guerre entre eux, puis se reconcilient dans un congrès à Lubitz, et ensuite les hostilités, les perfidies et les horreurs se renouvellent. Ils s'arrangent enfin et marchent contre les Polonais, par lesquels ils sont repoussés; ensuite ils attaquent les Polovits avec plus de succès. Sviatopolk mourut en 1113, après avoir régné vingt ans. Voy. le n.° 8 de la même planche. Il eut de son épouse, qui avait pris le nom d'Hélène, deux fils, Mestislaf et Briatchislaf, et une fille appelée Sbislava, qui fut mariée à Boleslas III roi de Pologne.

Sviatopolk avait permis aux Juifs de s'établir dans ses états, mais il eut à peine fermé les yeux, que le peuple de Kiof se souleva contre eux pour se venger de leurs usures. Le désir de mettre fin aux désordres de l'anarchie détermina les grands à placer sur le trône de Russie Volodomir, fils de Wsevolod, qui, après en avoir rejeté d'abord la proposition, finit par se rendre au vœu général.

Volodomir II depuis 1113 jusqu'en 1125.

Volodomir II Wsevolodovitz, surnommé *Monomacus*, entra donc à Kiof, où sa présence suffit pour faire cesser les maux de l'anarchie; mais pour sauver les Juifs qui restaient, il dut les faire sortir immédiatement de la Russie. L'histoire des princes justes et modérés n'est pas féconde en évènemens d'un grand éclat: telle est celle de Volodomir, qui sut maintenir la tranquillité publique, et chercha à faire le bonheur de ses peuples. Il eut deux femmes, et laissa huit garçons, et une fille qui se fit religieuse. Tandis qu'il s'efforçait de se concilier par la douceur l'affection de ses sujets, ses enfans s'occupaient d'étendre les limites de sa puissance, et remportaient de grands avantages sur les Polovits, sur les Bulgares et les Polonais. Volodomir regagna même l'estime des monarques voisins, et l'on a une preuve de la haute considération qu'avait pour lui Alexis Comnène, dans l'ambassade que lui envoya cet empreur pour lui remettre les ornemens impériaux, qu'avait portés Constantin Monomacus, ayeul maternel de Volodomir, qui eut ensuite lui-même le surnom de *Monomacus*. Volodomir paraît encore avoir été le premier des Grands-Princes de Russie, qui ait pris le titre de *Tzar*, qu'on prétend lui avoir été donné par Alexis Comnène dans les

Il prend, le premier, le titre de Tzar. Signification de ce mot.

lettres qu'il lui écrivit à cette occasion. Dans les langues slaves, ce mot signifie Grand, c'est pourquoi il est connu en Russie avant l'arrivée de Rurik: car les Russes appelaient *Tzar-Morski* la grande mer, et *Tzar-Grad* la ville du Grand; le mot *Tzar* est encore le titre que portent plusieurs princes au levant de la mer noire, et auquel on ne saurait donner une autre signification. Néanmoins on peut croire encore que ce titre, conféré à Volodomir au tems où nous parlons, par l'empereur grec, a eu une tout autre origine. Il est notoire qu'Alexis Comnène, donna à Nicéphore Melisène le titre de César à l'exemple des empereurs romains au tems de Dioclétien; et comme Isaac Comnène, qui devait surpasser Nicéphore en dignité, eut le titre de *Sebastocrator*, qui signifie prince auguste, et celui de César étant devenu de troisième ordre dans l'empire grec, il est naturel de présumer que Volodomir a été honoré, par Alexis Comnène, de ce dernier, qui, par l'effet de la diversité de l'alphabet et de la prononciation des Russes, s'est changé en *Tzar*. La médaille où il est désigné sous ce titre, le qualifie encore d'*Autocrate* des principautés de la Russie. La dérivation grecque de ce mot fait conjecturer que ce dernier titre lui fut conféré, par la même lettre que celle qui lui donnait le nom de *César*. Volodomir mourut en 1125 âgé de soixante-douze ans, dont il avait régné onze: voyez le n.° 9 de la même planche. Il a laissé une mémoire des plus estimées, et huit enfans qui étaient Mestislaf, Isiaslaf, Sviatoslaf, Jaropolk, Viatcheslaf, Roman, Juru et André.

Il eut aussi le titre d'Autocrate.

Mestislaf Volodomirovitz depuis 1125 jusqu'en 1133.

Les commencemens du règne de Mestislaf, fils ainé de Volodomir, furent troublés par une invasion des Polovits, que son frère Jaropolk battit complètement. La Russie fut encore affligée d'un autre fléau, qui fut la guerre civile. Mestislaf réduisit ses ennemis à lui demander la paix, qu'il leur accorda. En 1128, la principauté de Novogorod fut désolée par une inondation, qui y causa une affreuse disette. Metislaf ne régna que sept ans, et mourut en 1132, laissant six garçons et deux filles, dont l'ainée, nommée Sophie, épousa Valdemar roi de Dannemark.

Jaropolk II depuis 1132 jusqu'en 1138.

D'après la convention qui privait le souverain du droit de se donner un successeur, Mestislaf recommanda ses enfans à son frère Jaropolk, et remit leur sort entre ses mains. Ce fut précisément sur ce dernier que tomba le choix, que firent les habitans de Kiof pour leur souverain, et ils lui envoyèrent une députation pour l'engager à se rendre au milieu d'eux. A peine monté sur le trône, le pre-

mier soin de Jaropolk fut de se conduire de manière à ne donner à ses neveux et à ses frères aucun sujet de mécontentement, mais ce fut envain. Son règne fut troublé trois ans par l'effet des prétentions des princes; il parvint néanmoins à appaiser leurs rivalités, et il sut même s'en servir pour déclarer la guerre à Boleslas III, roi de Pologne. Les Polonais le surprennent par trahison et le font prisonnier; il ne recouvre sa liberté qu'au prix d'une grosse rançon, et moyennant le serment qu'il prête, l'an 1136, de payer à Boleslas un tribut annuel. De retour dans ses états, il ourdit contre ce dernier une trame semblable, attaque la ville de Vislitza en 1137, la ruine entièrement, et emporte toutes les richesses qui s'y trouvaient. L'histoire fait mention de nouvelles dissensions entre les princes russes: de nouvelles demandes de secours faites aux Polovits, des villes incendiées, la paix conclue et rompue alternativement comme auparavant, sont la suite de ces divisions. Entre autres évènemens déplorables, on cite l'interdit mis sur la ville de Novogorod par son métropolitain: disposition à la suite de laquelle les habitans prirent les armes contre leur prince, qui fut arrêté et livré par eux à Jaropolk: ce qui l'obligea à demander la paix. A peine était-elle conclue que Jaropolk mourut, après un règne d'environ six ans.

Viatcheslaf, frère de Jaropolk, fut appelé au trône par le vœu de la nation. Douze jours après son avènement, Wsevolod, fils d'Oleg, se présenta aux portes de Kiof, en demandant pour lui la souveraineté, que Viatcheslaf en homme prudent et pacifique lui céda. Mais ce nouveau souverain, qui prit le nom de Vsevolod II, n'était pas homme à se contenter de la possession de Kiof seulement; il ne négligea rien pour étendre sa domination au préjudice des princes russes; et à cet effet il réunit ses forces à celles d'Uladislas II roi de Pologne, qui avait les mêmes vues au détriment de ses frères; mais ils furent défaits l'un et l'autre par les Polonais, et deux ans après Vsevolod mourut en 1146, après avoir régné huit ans. Il laissa un fils nommé Sviatoslaf, et désigna avant de mourir pour son successeur, son frère Igor, homme dur et orgueilleux, qui, après un règne de six semaines, fut déposé du trône; contraint de se faire moine, il fut tué ensuite dans une sédition, et eut pour successeur Isiaslaf II Mestislawitz. Georges, fils de Volodomir II s'allia avec lui, et fut imité en cela par les princes de Tchernigof. Mais, au milieu des vicissitudes de la guerre, Isiaslaf

Depuis 1138 jusqu'en 1154

Wsevolod II.

Igor II.

Isiaslaf II.

conserva toujours l'avantage sur les princes confédérés, qui furent forcés enfin de demander la paix, de laquelle fut exclus seulement Georges, prince de Suzdal, lequel embrassa le parti de Sviatoslaf frère d'Igor, pour se frayer la route au trône. Et en effet s'étant ligué avec ce dernier, et déclaré ouvertement contre Isiaslaf, il marcha contre lui, le défit, et se rendit maître de Kiof, où Isiaslaf rentra ensuite à l'aide de dix-mille Hongrois, et aux acclamations des habitans. Pendant les quatre ans qu'il vécut encore, son règne ne fut point tranquille, et il fut toujours en guerre avec les princes de sa race. Enfin la mort le délivra en 1154 de tant d'agitations, après un règne de neuf ans. Le pacifique Viatcheslaf, que Wsevolod avait auparavant déposé du trône, fut élevé à celui de Kiof; mais il ne fit usage de la souveraineté, que pour appeler au trône Rostislaf, son neveu, frère d'Isiaslaf, et prince de Smolensko. Rostislaf ayant déclaré la guerre au prince de Tchernigof, appelé aussi Isiaslaf, dut abandonner le trône et prendre la fuite. Le prince Georges n'avait pas encore renoncé au dessein de monter sur le trône de Russie; il prit les armes et marcha sur Kiof; mais la soumission d'Isiaslaf le désarma, et il s'empara de la souveraineté sans effusion de sang.

Georges I. Volodomirovitz, depuis 1155 jusqu'en 1158.

Georges prit les rênes de l'empire à l'age de 63 ans. Les deux premières années de son règne furent marquées par une guerre sanglante entre les Russes et les Polovits. L'ambition le rendait inquiet, âpre, vindicatif et sanguinaire, et dans les intervalles de paix il s'abandonnait à toutes les séductions de la volupté et de la mollesse. Comme il se disposait à soumettre les habitans de Novogorod, la mort le surprit en 1158, après un règne de trois ans seulement. Voy. le n.° 10 de la planche 2. C'est Georges qui a jété les fondemens de Moscou, et voici comment on raconte l'origine de cette grande ville. Allant voir un jour son fils ainé, qui était établi à Volodomir, ce prince passa par les terres d'un riche propriétaire de Kutchko. De quel délit accusait-il cet homme?, c'est ce qu'on ne sait pas; mais il le fit mourir, et s'empara de ses biens. Charmé de la beauté du site, il fit entourer d'un rempart en bois toute la partie qui se trouvait au confluent de la Neglina et de la Moskwa, et y envoya de Volodomir et autres lieux plusieurs familles pour qu'elles s'y établissent. Georges eut de ses deux femmes Aepa et Olga onze enfans, dont il importe d'indiquer ici les noms, pour l'éclaircissement de ce qui nous reste à dire. Ces enfans étaient

Fondateur de Moscou.

André, Rostislaf, Ivan, Boris, Gleb, Mestislaf, Vasili, Jaroslaf, Mikaila, Sviatoslaf et Wsevolod. Isiaslaf, prince de Tchernigof, qui avait pris les armes contre Georges, entra à Kiof, et en occupa le trône. André, fils ainé de Georges surnommé Bogoliubski, qui veut dire *aimant Dieu*, prince brave et religieux, fut proclamé par les habitans de Fuzdal et de Volodomir pour leur souverain absolu; il fixa sa résidence à Volodomir: ce qui fit perdre à Kiof son antique splendeur. Il défit les Bulgares en 1164; mais il ne fut pas heureux dans sa guerre avec les habitans de Novogorod. André mourut dans son palais de Bogo-Liubski, assassiné par Joakim fils de Kutchko, qui fut condamné à mort par Georges I.er. Il régna treize ans, et l'on ignore s'il eut des enfans. Il eut pour successeur Volodomir Mikaila I.er Giorgevitz, qui ne régna qu'un an, et laissa un fils nommé Gleb. A Mikaila I.er succéda Wsevolod III, le dernier des enfans de Georges, que l'affection du peuple éleva au trône de Russie. L'histoire du règne de ce souverain est remplie d'évènemens tout-à-fait semblables à ceux qui ont signalé les règnes de ses prédécesseurs. L'envie, la haine, l'ambition engendrent des guerres civiles entre les princes, et quand elles viennent à cesser, les grandes villes se disputent la souveraineté. Voici les principaux évènemens de l'histoire du règne de Wsevolod III. Rostof se révolta contre lui, et Moscou fut incendiée. Il fit la guerre aux habitans de Novogorod, dont la ville fut ruinée et contrainte à se soumettre. Fondation de Twer. Nouvelle guerre avec les Bulgares et avec les Polovits. Guerre entre les princes russes, dont plusieurs sont dépouillés de leurs apanages. Roman, prince de Galitz, prend Kiof, qui est saccagée par les Polivits. Roman marche contre les Polonais, et est tué dans une bataille. Wsevolod vécut cinquante-huit ans et en régna trente-cinq. Il eut deux femmes, dont la première fut Marie, princesse de Bohême, qui ensuite se fit religieuse; et la seconde, nommée Anne, fille du prince de Vitepsk, de laquelle il eut deux filles et sept fils, qui furent Constantin, Boris, Georges, Jaroslaf, Volodomir, Sviatoslaf et Ivan. Quelques jours avant de mourir, Wsevolod assembla un conseil de Boïards et de Grands, dans lequel il désigna Georges pour successeur au trône de Volodomir, et assigna des apanages à ses autres enfans. Le mécontentement que ce partage excita entre eux fut bientôt la cause de grands troubles. Sviatoslaf entraîna Constantin à prendre les armes contre Georges II, qui, vaincu et fugitif, fut déposé du trône

André Bogoliubski depuis 1158.

Volodomir devient capitale de la Russie.

Wsevolod III depuis 1177 jusqu'en 1214

Georges II et Constantin, depuis 1214 jusqu'en 1236.

par Constantin en 1217. Ce dernier mourut de consomption la première année de son règne; et se voyant à la fin de ses jours, il céda ses états à Georges II, qu'il déclara son successeur, et auquel il recommanda ses enfans. Retabli sur le trône, Georges II s'y maintint encore pendant vingt ans. Les vertus de Constantin pouvaient faire encore espérer quelques beaux jours à la Russie; mais sa mort fit tomber de nouveau cet état sous le gouvernement d'un prince sans caractère et sans conduite. Ce fut sous le règne de Georges II qu'eut lieu l'invasion des Tartares. Les Russes avaient pris les armes pour défendre les Polovits, et ayant massacré, au mépris du droit des gens, les envoyés des Tartares, ils attirèrent sur eux la vengeance de ce peuple. Leur première défaite eut lieu en 1223. Les dissensions des princes russes ne contribuèrent pas peu aux progrès des ennemis, qui vinrent mettre le siège devant Volodomir. L'épouse de Georges, qui était fille de Wsevolod, prince de Kiof, fut brûlée dans une église; ce prince en avait eu trois fils, qui furent tués tous les trois par les Tartares. Il fut tué lui-même à l'âge de quarante-neuf ans dans un combat contre Bati-Kan, chef de la horde du Kaptchak, appelée aussi la *horde d'or*, lequel prit plusieurs villes, et entre autres celle de Moscou.

Invasion de la Russie par les Tartares.

Causes de la ruine de la Russie.

Nous voici au moment de voir la Russie soumise entièrement par les Tartares. Quelle put donc être la cause de cette terrible catastrophe? Un esprit de vertige s'était emparé de tous les princes de cet état, que tourmentaient sans cesse l'ambition, la haîne ou la vengeance. Les souverains de Kiof fesaient consister leur bonheur à gouverner arbitrairement un peuple d'esclaves, et les princes subalternes ne visaient qu'à s'emparer du pouvoir suprême, ou au moins à étendre leurs domaines. En croyant accroître ainsi leur puissance, ils ne fesaient au contraire qu'affaiblir leurs forces, multiplier les dangers, et préparer les causes de leur décadence et de leur ruine. Les peuples, qui ne voyaient rien à perdre pour eux en perdant leurs tyrans, les laissaient s'entre-détruire sans prendre la moindre part à leurs querelles. La cause de tous ces désastres était dans le partage de la Russie en principautés indépendantes les unes des autres. Sans ce funeste partage, on n'y aurait pas vu les frères, les oncles et les neveux sans cesse en guerre les uns contre les autres, et il y aurait eu un centre d'autorité, autour duquel se serait aussi rallié l'intérêt commun. On ne s'étonnera plus d'après cela, en lisant l'histoire de Russie, si le morcellement de ce pays y a été le

germe de tant de désordres, et d'une dégradation morale, qui en ont rendu la conquête facile à une nation venue des confins de l'orient, lorsque, malgré des guerres sanglantes et continuelles, cet état commençait à prendre une forme de gouvernement régulière, à fonder des villes, et à avoir des relations qui étaient l'effet d'une puissance, dont l'emploi jusque là mal dirigé devait au contraire causer sa ruine.

A cet aperçu de l'invasion des Tartares dans la Russie, dont ils ne tarderont pas à devenir les maîtres, on sera sans doute tenté de savoir ce qu'étaient ces Tartares, et de quel pays ils venaient. Nous renverrons pour cela les curieux à la partie de cet ouvrage concernant l'Asie, où nous avons traité du costume de ces peuples; et l'on y verra comment ils se sont rendus formidables au point de porter la terreur de leurs armes depuis la Chine, qu'ils avaient assujétie, jusqu'aux contrées les plus reculées du nord de l'Europe. Reprenons le fil de l'histoire de Russie.

Jaroslaf II, depuis 1230 jusqu'en 1260

A la mort de Georges II, Jaroslaf II, fils de Wsevolod, conféra, aussitôt après la retraite des Tartares, la souveraineté de Novogorod à son fils Alexandre, et alla lui-même prendre possession des ruines de Volodomir. Ugatai, qui avait succédé à Gengis-Kan, envoya pour la seconde fois en Russie Batu-Sagin, qui assiégea et prit Kiof, quoique vigoureusement défendue par un Boïard nommé Demetrius, que Batu-Sagin traita pour cette raison, plutôt comme ami que comme prisonnier. La prise de Kiof engagea les habitans de Kalitz, de Volodomir en Volhinie et autres villes à se rendre à Batu-Sagin. Demetrius, s'étant acquis l'estime du Tartare, chercha à se rendre utile à la Russie, en l'induisant à porter ses armes en Pologne et en Hongrie; mais sa retraite n'améliora point le sort de ce pays, où firent bientôt une invasion les chevaliers de Livonie avec les rois de Dannemarck et de Suède. Alexandre, fils de Jaroslaf, souverain de Novogorod, remporta une victoire signalée contre les Suédois sur la rive gauche de la Neva, qui lui valut le surnom de Newski. Tranquilles à Volodomir et victorieux à Novogorod, les Russes semblaient n'avoir à déplorer désormais d'autres sacrifices que celui de Kiof, qui était entre les mains des Tartares; mais ils se virent étrangement déçus, lorsque Batu-Sagin exigea que Jaroslaf vînt en personne dans son camp pour lui rendre hommage comme vassal : ce qu'ayant obtenu, il fut reconnu pour principal souverain de la Russie par Jaroslaf, et par d'autres princes qui imitè-

rent son exemple. L'humiliation des princes russes s'accrut encore, lorsqu'après la mort du souverain des Mongols, Batu-Sagin ordonna à Jaroslaf de se rendre à Karakum, pour y prêter foi et hommage à son successeur. Il obéit, et mourut en retournant dans ses états, âgé de cinquante-sept ans. Le souverain des Mongols déclara Alexandre prince de la Russie septentrionale et méridionale, et conféra à son frère André la principauté de Volodomir. Peu de tems après, les Russes tramèrent une conspiration contre les Tartares, et massacrèrent dans un jour convenu les percepteurs de leurs droits. En considération de la loyauté avec laquelle Alexandre s'était toujours conduit envers eux, les Tartares firent grâce aux Russes, qui se trouvèrent encore heureux de rester esclaves. Frappé de maladie, Alexandre se prépara à la mort en se fesant moine sous le nom d'Alexis. Il mourut en 1264, après un règne qui avait commencé en 1252. Il laissa quatre fils nommés Vasili, Demetrius, André et Daniel. Les habitans de Novogorod confièrent le gouvernement à Jaroslaf, sous la condition qu'il respecterait et maintiendrait les droits de leur république. Mais ayant violé la convention qu'il avait jurée, les habitans de Novogorod ne le voulaient plus pour leur prince. Le métropolitain de Kiof ayant interposé sa médiation, assura le peuple du repentir de ce prince pour ce qui s'était passé, et le détermina à le recevoir de nouveau en cette qualité. Jaroslaf ne vécut qu'un an après cette reconciliation; il en avait régné sept, et laissa un fils nommé Mikail.

Alexandre I., depuis 1262 jusqu'en 1264.

Jaroslaf III, depuis 1264 jusqu'en 1271.

Vasili I., depuis 1271 jusqu'en 1276.

L'histoire ne nous apprend que fort peu de choses concernant Vasili I.er, frère et successeur de Jaroslaf III. Inquiets des entreprises de ce prince, et de la protection que les Tartares accordaient aux Grands-Princes de Volodomir, les habitans de Novogorod résolurent de choisir un prince pour eux seuls, et élurent Demetrius, neveu de Vasili. Mais Vasili, soutenu par les Tartares, n'hésita point à montrer l'intention d'opposer la force à la force: ce qui détermina Demetrius à faire la paix, et à se retirer dans son apanage de Pereiaslaf. Ainsi Vasili fut reconnu souverain de Novogorod; mais il ne jouit pas long-tems de cette dignité, étant mort au bout d'un règne de cinq ans. Demetrius son neveu réunit alors la principauté de Novogorod à celle de Volodomir, en sa qualité d'héritier de tous les états que possédait Vasili I.er. Cependant les vrais princes de la Russie étaient les Tartares, qui, maîtres des frontières, fesaient à leur gré des excursions dans l'intérieur. Les princes russes ne conservaient guères plus qu'un

Demetrius I., depuis 1276 jusqu'en 1294.

Etat de la Russie sous les Tartares.

pouvoir de nom, et les Tartares les obligeaient même à paraître devant leur tribunal, pour y rendre compte de leur conduite. Tel était l'état de la Russie, lorsque Demetrius en occupa le trône principal en 1296. Jaloux de la puissance de ce prince, André, son frère cadet, excita contre lui la haîne des Tartares, et obtint pour soi la souveraineté de Volodomir. Contraint de céder à la force, Demetrius se rendit près de Nogai, qui s'était formé un état indépendant. Les troupes de Nogai intimidèrent André, qui ne tarda point à abandonner le trône de Volodomir et à demander la paix. Mais peu de tems après, André s'étant rendu au camp tartare, obtint la protection de Tok-Tagu, qui envoya en Russie une armée considérable, pour mettre sur le trône de Volodomir l'intrigant André. Ne pouvant résister à la force, Demetrius s'était retiré à Pleskof. Les Tartares n'oublièrent pas de s'indemniser de leur expédition en saccageant quatorze villes, sans en excepter celle-même de Volodomir, ensorte qu'André ne trouva après eux que des ruines. L'année suivante les deux frères en vinrent entre eux à un arrangement, par l'effet duquel André restitua à Demetrius la ville de Volodomir; mais ce dernier ne jouit pas long-tems de la souveraineté qu'il avait recouvrée, étant mort en 1294. A la mort de Demetrius I.er, qui avait laissé un fils nommé Ivan, André III prit l'air de prince légitime. Alors la Russie était partagée en deux souverainetés, et avait trois capitales, savoir; Novogorod, Volodomir, et Kiof, qui en 1320, cessa de faire partie de l'état russe, étant tombée entre les mains de Gaedimin, prince Lithuanien. La ville de Moscou était seule exempte alors d'orages politiques, sous le gouvernement d'un frère d'André appelé Daniel, le seul des princes russes depuis Rurik, qui n'ait point contribué aux malheurs de son pays. Il agrandit et embellit Moscou, que nous verrons bientôt devenir la seule capitale de l'état, et la résidence des Czars. André III inquiéta aussi Georges, prince de Moscou, qui avait succédé à son père Daniel, et auquel il voulait enlever Pereiaslaf. La mort qui le surprit à son retour du camp tartare, où il était allé demander du secours, épargna à la Russie une calamité de plus. Il mourut en 1304. Il y eut alors trois prétendans à la couronne d'André, qui étaient; Demetrius, prince de Twer, Georges prince de Moscou, et Mikail fils de Jaroslaf III. Etant convenus tous les trois de s'en rapporter à la décision de Kok-Tagu, ce Khan prononça en faveur de Mikail, qui avait pour lui le vœu de la nation. Le régne de Mi-

André III, depuis 1294 jusqu'en 1304.

Daniel règne à Moscou en 1294.

Mikail II, depuis 1304 jusqu'en 1317.

kail fut paisible pendant cinq ans; mais l'astucieux Georges le noircit tellement dans l'esprit d'Usbek-Kan, que ce dernier l'ayant appelé à sa horde le condanna, et le fit mourir dans les plus affreux tourmens, l'an 1317. Ce bon prince, qui avait régné treize ans, laissa quatre fils, Demétrius, Alexandre, Constantin et Vasili ou Basile.

Georges III, depuis 1317 jusqu'en 1341. Le perfide Georges, troisième de ce nom, reçut le prix de son fratricide. N'ayant pour appui sur le trône qu'il avait acquis par un tel forfait, que la fureur d'Usbek, il chercha à satisfaire par tous les moyens possibles, l'avidité des Tartares, ses protecteurs. La ville de Kachin, qui appartenait au prince Demetrius, fils de l'infortuné Mikail, était singulièrement tourmentée pour le recouvrement *Demetrius II.* des tributs qui se payaient aux Tartares. Demetrius vint à savoir que Georges gardait pour lui les contributions exorbitantes, dont on grévait ses sujets, et alla dénoncer à Usbeck dans son camp l'infidélité de ce dépositaire. Usbeck voulant punir Georges donna à Demetrius la principauté de Volodomir. Georges se rendit aussi au camp tartare; mais Demetrius ayant appris l'assassinat de son père, ne put retenir sa fureur, et vengea dans le sang de ce traître la mort de Mikail. Le frère de Georges demanda vengeançe, et obtint le trône de Volodomir. Forcé de devenir sévère par les princes russes eux-mêmes, dont les plaintes se renouvellaient sans cesse, Usbek condanna à mort Demetrius, qui n'avait encore que vingt-sept ans.

Alexandre II. Alexandre II Mikaelovitz s'étant concilié la bienveilance des Tartares, obtint la souveraineté de Volodomir et de Novogorod, et alla résider à Twer. Usbek ayant envoyé, on ne sait guères pour quel motif, un de ses confidens, avec une mombreuse suite à Alexandre, ce dernier, dissimulant ses soupçons, lui fit un accueil distin- *Ivan I.* gué, et fit massacrer dans une même nuit tous les Tartares. Ivan, fils de Daniel et frère de Georges, s'empressa aussitôt d'informer Usbeck de cet attentat, et demanda pour lui la principauté de Volodomir, qui lui fut accordée. Constantin, fils de Mikail et frère d'Alexandre, obtint la principauté de Twer. Alexandre II fut puni de mort dans le camp tartare, dix ans après ce massacre, c'est-à-dire en 1338. Ivan I.er Danilovitz transporta le siège de la souveraineté russe à Moscou. Ce prince montra en lui l'étrange assemblage de défauts et de qualités contraires; il fut ambitieux et dévot, sanguinaire et charitable: l'usage où il était de porter à sa ceinture une bourse pleine de monnaies pour en faire l'aumône, lui fit donner le surnom de *Kalita*, qui signifie *bourse*. Il mourut en 1341,

après avoir réuni la principauté de Rostof à celle de Moscou, et laissa trois fils nommés Siméon, Ivan et André.

Siméon depuis 1341 jusqu'en 1389.

Ivan étant mort, ses frères et ses enfans se disputèrent le trône: Usbek l'adjugea à ceux-ci, en leur laissant la faculté de s'arranger entre eux. Ivan et André décernèrent à Siméon l'exercice de l'autorité souveraine, avec la moitié des revenus de l'état: ce dernier fut surnommé le *superbe.* La ville de Pleskof se donna pour maître un prince de la Lithuanie. Une guerre sanglante s'alluma entre les Lithuaniens et les Russes, et les Suédois firent une expédition contre Novogorod. En 1343 les Tartares furent affligés d'une peste cruelle, qui s'étendit en Russie, et dont Siméon fut la victime. Ce prince laissa en mourant deux fils, Ivan et Siméon, et régna treize ans. Usbek ne vivait plus dans le Kaptchak-Usbek, quand Siméon mourut, et alors Djanibek son fils, prince vertueux, lui avait succédé. Les deux frères de Siméon lui ayant porté leurs réclamations, il se déclara pour Ivan, qui, dans un règne de six ans, ne fit ni bien ni mal à la Russie. Il mourut en 1358 à l'âge de 33 ans, (voyez le n.° 11 de la planche ci-dessus), et laissa deux fils, qui furent Demetrius et Ivan. A cette époque la puissance des Tartares du Kaptchak commençait à décliner. Toutes leurs forces consistaient dans leur camp, appelé horde, établi autrefois par Batu-Sagin, et qui était le rassemblement de toutes les tribus soumises à leur empire: c'était de là que les Khans tiraient les corps d'armées pour toutes leurs expéditions. La peste dont il vient d'être parlé contribua sans doute à la décadence de leur puissance; mais ce qui l'accéléra encore davantage ce fut la corruption des Russes, qui en se propageant parmi les vainqueurs, et jusque dans la grande horde, fit éclore parmi les princes Tartares des sentimens d'ambition et de haîne, dont la violence éclata ensuite par des divisions et des massacres. La postérité de Mangù-Timur s'étant éteinte, le sceptre du Kaptchak passa dans les mains de Naruz, et ce fut dans ce tems que les prétendans à la souveraineté de la Russie se rendirent dans le Kaptchak; mais le règne de Naruz fut si court, que ce prince n'eut pas le tems de donner un successeur à Siméon. Kidir tua Naruz, ensuite de quoi Demetrius, fils de Constantin, s'adressa à lui pour avoir la souveraineté de Moscou. Mais, dans ces entrefaites, Kidir fut tué par son fils Temir-Musa, qui, au bout de sept jours, fut sacrifié lui-même par Mamai. Ce dernier préférait l'honneur de créer des Khans à celui de régner sur les Tartares. Cependant les princes

Ivan II.

La puissance des Tartares commence à décliner.

du district de Sarai élurent pour leur chef Amurat, frère de Kidir. Demetrius, fils aîné d'Ivan II, et Demetrius fils de Constantin, rendirent Amurat l'arbitre de leurs prétentions au trône de Moscou: ce chef décida que le fils devait entrer en possession de l'héritage de son père; de cette manière le trône resta à Demetrius III fils d'Ivan, lequel ne règna que deux ans, et laissa trois fils nommés Basile, Siméon et Ivan. Demetrius IV Ivanovitz fut nommé par Amurat Grand-Prince, à l'âge de treize ans; et s'étant rendu à Moscou avec Volodomir Andreivitz, son oncle et son tuteur, il s'y fit reconnaître en qualité de souverain. Mécontent de cette nomination, comme ayant été faite sans sa participation, Mamai écrivit à Demetrius pour le confirmer dans sa dignité: ce dont Amurat marqua son dépit, par une nouvelle nomination qu'il fit dans la personne de Demetrius, fils de Constantin, prince de Suzdal. La rivalité de ces deux antagonistes fut pour la Russie une source de calamités, qui ne durèrent pas moins de dix-huit ans. Mamai, qui s'était rendu très-puissant dans le Kaptchak, forme le projet d'opprimer le Grand-Prince de Moscou. Demetrius engage tous les princes russes à se réunir à lui contre l'ennemi commun. Les Tartares sont défaits dans une bataille livrée sur les bords du Don, et cette victoire fait donner à Demetrius IV le surnom de Donski. Mamai ayant été assassiné à Kaffa, les Tartares proclamèrent Khan de Sarai et du Volga Taktamych, qui, au bout de deux ans de bonne intelligence avec les Russes, obligea Demetrius à quitter Moscou: n'ayant pu prendre cette ville de vive force, il s'en rendit maître par la ruse, en massacra les habitans et ravagea tout le pays d'alentour. Ce Tartare ne put cependant enlever cette principauté à Demetrius, qui saccagea Novogorod pour se venger de ce qu'elle s'était révoltée contre lui. Demetrius mourut en 1349 âgé de quarante ans, après en avoir régné vingt-sept. Voyez le n.° 12 de la même planche. Ce fut lui qui fit bâtir le Kremlin (voyez à la planche 3 le plan de Moscou avec une partie du Kremlin) mot tartare, qui signifie forteresse. Ce prince laissa sept fils qui sont, Danil, Basile, Georges, André, Pierre, Ivan et Constantin. Basile II Demetriovitz succéda à son père sur le trône de Moscou, et y fut confirmé par Taktamych. Les divisions continuelles des Tartares épuisèrent les forces de cette nation, et furent une seconde cause de leur décadence en Russie. Les entreprises d'un des successeurs de Geugis-Kan, le second héros des Mongols, connu parmi nous

Demetrius III.

Demetrius IV.

Kremlin bâti en pierre.

Basile II, depuis 1389 jusqu'en 1425.



Fumagalli dis. ed inc. A. Biasioli f. A.T.



sous le nom de Tamerlan, furent, sans qu'il s'en doutât, une des principales causes des avantages que les Russes remportèrent dans la suite sur les Tartares. Vaincu par eux et ne pouvant s'en venger, Vitold, prince Lithuanien, se tourna contre les Russes, s'empara de Smolensko, dévasta le territoire de Novogorod, et menaçait le Grand-Prince de Moscou. Basile réclama l'assistance de la horde tartare, qui, dans l'état de faiblesse où elle était réduite, ne put lui envoyer qu'un secours insignifiant. La politique des Tartares était de montrer aux Russes des sentimens d'amitié, tout en fomentant leurs divisions; ils firent même marcher une armée vers la Russie, pour agir contre celui des deux princes qui aurait succombé; mais les Russes évitèrent le piège, en s'abstenant d'en venir aux mains. Alors le Tartare Jediguei dirigea son armée sur Moscou, prit cette ville et la ravagea. Une circonstance qui contribua à sauver Moscou et les autres villes russes, ce fut l'avis donné à Jediguei des divisions qui s'étaient élevées dans la horde, et qui tinrent les Tartares éloignés de la Russie pendant vingt-quatre ans. Basile n'eut donc plus aucune inquiétude de ce côté-là; et si ce n'eût pas été un prince faible et dissipateur, ses sujets auraient pu se relever sous son règne de tous les maux qu'ils avaient soufferts. Il faut ajouter à cela, que ses états furent désolés trois fois par la peste, et par une disette qui fut l'effet de froids excessifs. Ce prince mourut en 1425 âgé de cinquante-quatre ans, après en avoir régné trente-six. Il eut de Sophie plusieurs filles, et deux fils nommés Basile et Ivan. L'aîné des fils de Basile II n'avait que dix ans quand son père mourut. Georges, prince de Kalitz, son oncle, prétendait au trône; mais Sophie, veuve de Basile II, parvint par son éloquence et son habileté, à faire reconnaître le jeune prince par les grands pour leur souverain, sous le nom de Basile III, et ses droits furent confirmés par la horde. Néanmoins Georges le chassa du trône, puis le lui rendit peu de tems après. Mais Basile était un homme cruel et ingrat, et il fut déposé une seconde fois. Remis de nouveau sur le trône, il se montra non moins ingrat envers Alu-Mahamet-Kan, qui l'avait confirmé dans sa dignité souveraine, et exempté du tribut que ses prédécesseurs avaient payé à la horde. Les Tartares saccagèrent et brûlèrent Moscou, et le Kan fit prisonnier Basile, qu'il relâcha ensuite et renvoya généreusement dans ses états. Tandis que le prince Tartare donnait de si beaux exemples de vertu à tous les princes russes, Chemiaka, fils de

Basile III depuis 1425 jusqu'en 1462

Georges, surprend Moscou, à la faveur du parti qu'il s'y était fait, et parvient, à force de perfidies, à avoir dans les mains Basile, auquel il fait crever les yeux. Plusieurs princes se liguent contre l'usurpateur, et remettent Basile sur le trône. Battu et dépossédé de ses états Chemiaka se réfugie à Novogorod, où il est empoisonné deux ans après. La ville de Novogorod paya cher sa déférence pour l'usurpateur. Du reste, les princes russes, pendant six ans, gardèrent la paix entre eux et respectèrent leur souverain légitime, Basile III, qui mourut en 1462 âgé de 47 ans, après en avoir régné trente-sept. Il eut six enfans mâles, qui furent Georges, Ivan, un autre Georges, André, Boris, et un second André.

Ivan III depuis 1462 jusqu'en 1505.

Ivan III Basilievitz succéda à son père à l'âge de vingt-trois ans. Voy. le n.° 13 de la planche 2. Aucun de ses prédécesseurs n'étendit sa domination aussi loin que lui: effet de l'unité de pouvoir et de forces, qu'il avait eu l'habileté de concentrer en lui seul. On avait des présages de sa grandeur future dans la fermeté de son caractère, dans ses talens militaires, dans sa prudence et dans la connaissance particulière qu'il avait des vrais intérêts de sa nation, dont le premier était de l'affranchir du joug des Tartares. Quand il se crut assuré de ses forces, il marcha contre Ibrahim-Kan qui régnait à Kasan, et le rendit tributaire. Novogorod se révolta par l'effet des manèges d'une femme ambitieuse appelée Marpha, qui tenta de faire passer cette ville sous la domination de Casimir IV roi de Pologne. Ivan la soumet à son obéissance; elle se révolte une seconde fois; alors ce prince la réduit à la condition des autres villes, et en oblige les habitans à lui prêter serment de fidélité. Le calme rétabli dans l'intérieur, Ahmet, Kan de la grande horde, appelée la *Horde Dorée* par les Russes, s'avise d'envoyer à Ivan un ordre de lui payer tribut. Ce dernier va attaquer le Kan avec une armée formidable, et met tout à feu et à sang. Dans le même tems les Nogays envahissent le territoire de la horde, et achèvent de la ruiner: Ahmet est tué, et son armée entièrement détruite. La ruine de cette horde affermit la puissance d'Ivan. Casimir, roi de Pologne, en ayant pris ombrage, attenta secrètement à la vie de ce prince: ce qui occasionna entre eux une guerre, qui dura dix ans et ne finit que sous Albert, fils de Casimir, au frère duquel nommé Alexandre, grand duc de Lithuanie, Ivan donna sa fille en mariage. Alei-Kan s'était prévalu de ces circonstances pour relever Kasan de son désastre; mais Ivan ayant envoyé une armée vers cette ville,

Destruction de la Horde Dorée.

la reprend, fait prisonnier Alei-Kan lui-même, et nomme Makmet-Amin souverain de Kasan. Makmet, à la sollicitation de sa femme, arbore l'étendard de la révolte, et fait massacrer tous les Russes qui se trouvent dans ses états. Ivan détache une armée contre le rebelle, qui ne se trouvant pas en état de faire résistance lève le siège de Nijeni-Novogorod. Accablé de chagrins Ivan meurt le 7 octobre 1505, laissant plusieurs enfans, dont un nommé Basile, qu'il fit reconnaître pour son successeur. Parmi les capitaines qui le servirent avec le plus de distinction, il y en eut deux qui contribuèrent singulièrement à l'accroissement de sa puissance: ce furent Jakof et Georges Zacarievitz, chef de la famille Romanof, qui dans la suite monta sur le trône de Russie. Ces deux guerriers soumirent à sa domination plusieurs villes importantes, et divers peuples qui habitaient le long des bords de la mer glaciale. Dans le même tems les Russes pénétrèrent dans la Sibérie septentrionale, dont ils n'avaient aucune connaissance auparavant. Ce fut sous le règne d'Ivan que la Russie commença à fixer l'attention des autres puissances de l'Europe, et que l'on vit arriver à Moscou des ambassadeurs des plus grands potentats. Ce prince appela de la Grèce et de l'Italie dans ses vastes états des architectes, des artilleurs, des fondeurs de canons et autres artistes, en leur proposant des avantages proportionnés aux sacrifices qu'ils fesaient pour venir s'établir à Moscou. Il étendit même son attention jusques sur le clergé, et il fût tenu sous son règne un concile fameux, pour l'établissement d'une réforme dans les mœurs de cet ordre. Jusqu'à lui les armes de la Russie avaient représenté un Saint Georges à cheval; mais après son mariage avec la princesse Sophie, fille de Thomas Paléologue, et nièce de Manuel empereur de Constantinople, il prit pour armoiries l'aigle noire à deux têtes.

Chef de la famille Romanof.

Tableau de la Russie sous Ivan III.

Aigle noire à deux têtes, nouvelles armoiries d'Ivan.

Basile IV depuis 1505 jusqu'en 1533.

Basile monta sur le trône de son père avec la résolution de consolider sa puissance par la paix; mais la haîne que Makmet Kan de Kasan avait jurée à la Russie, l'obligea à entreprendre contre lui une expédition, qui eut un mauvais succès. Makmet ne jouit pas long-tems des avantages qu'il avait obtenus; il mourut d'une cruelle maladie avec le regret d'avoir été ingrat envers Ivan, et en priant Basile de lui pardonner. Délivré d'un ennemi aussi formidable, Basile fut contraint d'entrer en guerre avec Sigismond roi de Pologne, qui, après avoir été battu, fit une paix simulée. Les Russes attaquent de nouveau les Polonais, et désolent la Lithuanie. On

conspire contre Basile à l'instigation de Sigismond, puis on en vient enfin à une trève, qui est conclue en 1523. Basile fit une nouvelle expédition contre Kasan qui s'était révoltée de nouveau, mais ce fut sans succès; elle fut suivie d'une autre, et cette ville finit par être prise et saccagée par les Russes. Basile mourut en 1534 après un règne de vingt-huit ans; il eut d'Hélène, fille du prince Glinski, deux fils nommés Ivan et Georges.

Ivan IV, depuis 1533 jusqu'en 1584.

Ivan IV Basilivitz succéda à son père Basile à l'âge d'environ trois ans, et Hélène prit avec Gliuski les rènes de l'administration. Durant la régence la guerre continua entre la Russie et Sigismond roi de Pologne. Ivan n'avait encore que sept ans lorsque le poison mit fin au règne scandaleux et cruel d'Hélène. Ce jeune prince tomba entre les mains de trois scélérats nommés Ivan, Chuiski et Turcheckof, qui furent ses tyrans et les oppresseurs de la Russie. Sous ce triumvirat, les Russes se réunissent contre la horde entière, qui venait pour envahir leur pays, et les Tartares battus par eux sur l'Oka sont obligés de prendre la fuite. Ivan conçut de cette victoire une opinion avantageuse de ses forces: la nature l'avait doué en outre de toutes les qualités propres à former un héros; mais abandonné à lui-même, et accoutumé dans son enfance à n'écouter que ses caprices, il n'avait appris qu'à mettre sa volonté à la place de la raison. A peine avait-il quatorze ans, qu'il osa saisir le sceptre et l'épée, et déclara aux grands assemblés exprès, comme à tous ses sujets, qu'il était le seul héritier de la couronne, et qu'il voulait régner pour protéger les faibles, pour punir les coupables et donner à tous l'exemple. Chiuski tremble, et ses complices sont interdits. Ivan prononce leur arrêt de mort, et par cet acte de sévérité fait rentrer tout le monde dans l'obéissance. De si beaux commencemens fesaient présager un bon gouvernement, mais à peine entré dans l'âge des passions, Ivan s'y abandonne sans réserve, et dès lors sa conduite n'offre plus qu'un tissu de débauches et de crimes. Ses égaremens durèrent deux ans, et ce fut pendant ce tems qu'il se fit couronner par le métropolitain: dans la cérémonie il voulut prendre la couronne qu'avait portée Constantin Monomacus, empereur de Constantinople, et il ordonna qu'on eût à lui donner désormais le titre de Czar. Peu de tems après il épousa Anastasie, fille de Roman Jurievitz Romanof. Rappelé à des sentimens d'honneur et de justice par cette aimable et vertueuse princesse, il s'occupe des soins du gouvernement. Jusqu'a-

Couronnement d'Ivan, il prend le titre de Czar.

lors les armées russes avaient été sans discipline; il organise une milice sous le commandement immédiat du prince, c'est celle des Strélitz ou archers; il la fait armer et bien exercer: une partie compose sa garde, et l'autre est employée aux armées. Tandis qu'il se livrait à ces soins, les Tartares, par leurs prétentions et leurs discordes sans cesse renaissantes, préparaient aux Russes l'occasion de recouvrer leurs anciens droits. La prise de Kasan mit fin pour toujours aux contestations qui s'élevaient fréquemment entre ces deux peuples; et, en remerciant Dieu de la conquête qu'il avait faite, Ivan dit à ses Boyards et à ses Vaivods: *enfin Dieu m'a rendu fort contre vous.* Mais ses avantages ne se bornèrent pas à la conquête du royaume de Kasan: la chute de cet état effraya le souverain et les grands d'Astrakan; ils jurèrent solennellement d'être à jamais sujets fidèles de la Russie, et de ne reconnaître à l'avenir d'autres princes que ceux qui leur seraient donnés par le Czar, ou qu'il aurait approuvés. Le retour d'Ivan à Moscou fut encore signalé, par la nouvelle route qui s'ouvrit alors au commerce de la Russie. Des marchands anglais ayant pénétré par la mer glaciale dans l'embouchure de la Dwina, remontèrent ce fleuve et se rendirent dans la capitale de l'empire, où ils furent reçus par le Czar avec la plus grande distinction. Dans ces entrefaites ses armes furent occupées pendant quelque tems contre les Turcs; mais des intérêts plus importans l'appelèrent ailleurs. Gustave Vasa venait de s'asseoir sur le trône de la Suède, lorsque les Livoniens le déterminèrent à déclarer la guerre à la Russie: mais la paix suivit bientôt. Indigné de la conduite des Livoniens à son égard, le Czar entra dans leur pays, ravagea le territoire de Dorpat et de Riga, et prit plusieurs places fortes. Ensuite il fit une invasion en Lithuanie, s'empara de quelques places, assiégea et prit d'assaut la ville de Polosk. Mais les campagnes suivantes furent funestes aux Russes. La mort avait enlevé alors la Czarine Anastasie, dont l'heureux naturel avait pu seul adoucir un caractère aussi dur que celui d'Ivan. Profondément affligé de la perte qu'il avait faite, il convoqua une assemblée dans laquelle il abdiqua le trône, et plaça à la tête du gouvernement le Kan de Kasan, pour aller vivre, exempt de tous soins, dans une campagne aux environs de Moscou. Le nouveau Czar n'abusa pas de l'autorité qui lui avait été confiée; mais il n'en fut pas ainsi des grands, qui n'aspiraient qu'à pouvoir donner un libre essor à leurs passions. Ivan

Institution des Strélitz.

Conquête de Kasan et d'Astrakan.

Commerce du côté de la mer glaciale.

Abdication d'Ivan.

résolut de former un corps de troupes entièrement dévoué à ses volontés : ce fut celui des *Opritchenikes*, qui ne servit que trop bien ses projets de vengeance. Cette milice parcourut toutes les provinces, et partout des traces de sang marquèrent son passage: Novogorod fut ravagée, et les massacres se renouvelèrent à Twer, à Pleskof et à Moscou. La sévérité fut peut-être poussée à l'excès, mais aussi la corruption était à son comble. Ivan se justifia des cruautés qu'on lui reprochait, et il appela de la conduite coupable des Russes envers un prince qui s'occupait de leur bonheur, et qu'ils avaient mis dans la dure nécessité de les gouverner avec un sceptre de fer. La fermentation qui régnait en Russie était pour la Pologne, la Livonie et la Suède, un motif d'encouragement à tout entreprendre contre elle. Ivan se préparait à une nouvelle campagne, lorsqu'à l'instigation de Sigismond roi de Pologne, les Tartares de la Crimée s'avancent jusqu'à Moscou, qui est pillée et incendiée par eux. Mais bientôt après ils sont défaits par les Russes: ce qui amène la paix. La guerre se rallume avec plus de fureur que jamais. Les Suédois et les Polonais y obtiennent des succès, et parviennent à faire soulever de nouveau les Tartares contre les Russes. Consterné de ses pertes multipliées, Ivan cherche un médiateur capable de lui faire avoir des conditions avantageuses, et s'adresse pour cela au pape Grégoire XIII, qui envoie en Russie Possevino Jésuite. La paix est conclue. Ivan renonce à la Livonie, restitue Polotsk et quelques autres villes de la Pologne. Cette paix fut faite en 1583, et fut suivie de celle que le Czar conclut avec les Tartares de la Crimée. Les Suédois firent une trève pour trois ans. Il arriva alors à Ivan un malheur, qui empoisonna le reste de ses jours. Dans un accès de colère il frappa sur la tête son fils Demetrius avec un bâton qu'il portait habituellement: le coup fut si rude que le jeune prince en mourut au bout de quatre jours, pleuré de toute la nation. On ne sait pas précisément quelle fut la cause de cet excès: ce qu'il y a de certain, c'est qu'Ivan se fit moine de désespoir, et mourut en 1584 âgé de cinquante-quatre ans. Telle fut la fin malheureuse de ce prince, auquel on avait donné le surnom de *conquérant*. Voy. le n.° 14 de la même planche. Il eut cinq femmes, desquelles il eut, savoir; de la première, qui fut Anastasie, Demetrius, Ivan et Fodor; et de la seconde appelée Marie, fille de Tansuk prince de Circassie, un autre Demetrius.

Il reprend le maniement des affaires.

Guerre contre les Suédois, les Tartares etc.

Costume de la Russie sous Ivan IV.

Ivan cherchait à attirer auprès de lui tous les artistes et les savans des différens pays de l'Europe. Il appela à Moscou des jurisconsultes, des architectes, des peintres, des sculpteurs, des orfèvres, des fabricans de papier, des fondeurs de cloches et autres. Les *Actes* et les *Lettres des Apôtres* furent imprimés dans la même ville en 1563 par un Diacre russe. C'est lui qui introduisit le premier en Russie le système des troupes régulières, la discipline militaire et l'usage des armes européennes. Il suppléa par un code à l'insuffisance des lois de Jaroslaf et d'Isiaslaf. Les crimes étaient punis sévèrement, et les simples délits seulement par la honte. Les ministres et les gouverneurs, qui se rendaient coupables d'injustice, encouraient la peine capitale. Les Boyards du plus haut rang, en cas de délits moins graves, étaient dépouillés de leurs habits, revêtus de haillons et conduits ainsi dans les rues par des fossoyeurs ivres, qui les tenaient par la main. L'ivrognerie était toujours punie de la prison. Lorsqu'il y eut un commerce d'ouvert par la mer glaciale, Ivan établit des marchés à Narva. Les caravanes venant de la Perse et de la Bucharie purent venir jusqu'à Morcou, et les Nogays mêmes amenaient en Russie trente à quarante mille chevaux par an. Les Russes apprirent des Bulgares à tanner les peaux, et ils commencèrent aussi alors à exploiter les mines de fer. Les Génois qui fréquentaient la mer noire et celle d'Azof, enseignèrent aux Cosaques l'art de faire avec des grains des liqueurs fortes, et ceux-ci l'apprirent aux Russes. Ces derniers étaient naturellement intolérans: Ivan n'avait pas ce défaut, et il permit aux Luthériens d'avoir deux temples à Moscou; mais aigri à la fin contre ses sujets, il devint tyran dans les affaires de gouvernement et de religion. Alors plus de sûreté pour les fortunes des particuliers : la perte en est certaine dès qu'on a perdu la faveur du prince: les confiscations font passer entre ses mains les grandes propriétés, et tout l'or que le commerce fait entrer en Russie est pour lui. Après avoir soumis les grands à ses mesures despotiques, il songe à y soumettre ainsi le clergé. Il l'assujétit à l'impôt, dépose à son gré les métropolitains, se revêt lui-même des ornemens pontificaux, et fait parler le ciel dont il prétend annoncer les oracles, en répondant à chaque demande: *Je le ferai si Dieu l'ordonne.* C'est là l'origine de ces deux proverbes si familiers aux Russes: *Dieu le sait et le Czar. La colère du Czar est l'ambassadrice de la mort.*

Fedor I., le dernier de la dynastie de Rurik, depuis 1684 jusqu'en 1698.

Fedor I.er Ivanovitz, troisième fils d'Ivan IV, succède à son père. L'ambitieux Boris Godunof, frère d'Irène femme de Fedor, se propose de tirer parti de la faiblesse d'un Czar qui ne s'occupait qu'à sonner les cloches. Le plus grand obstacle que Godunof pouvait voir sur son chemin pour arriver au trône était le prince Demetrius, qui n'aurait pas manqué de remplacer son frère Fedor, qu'il était trop facile de renverser du trône dès qu'on l'aurait voulu. Godunof confine à Uglitz le jeune Demetrius, achète des complices et des bourreaux et le fait assassiner. Cet horrible forfait fut connu de tout le monde en Russie, excepté du Czar seul. La mort de Fedor était la seule chose qui manquât à Godunof pour l'accomplissement de ses désirs. La santé du Czar était dans un état déplorable: ce qui n'empêcha pas que Godunof ne le conduisît en Livonie, où l'on soutenait contre les Suédois une guerre, qui finit par une trêve. Durant les six ans que Fedor continua à végéter sur le trône de Russie, une conquête des plus importantes, commencée long-tems auparavant, fut achevée: cette conquête est celle de la Sibérie, dont la Russie est redevable à quelques Cosaques. Fedor I.er mourut en 1598, onze ans après le décès d'Ivan IV, et après un règne de 41 ans. En lui s'éteignit la dynastie de Rurik, qui avait donné à la Russie cinquante-deux souverains dans l'espace de sept cent trente-six ans.

Boris Godunof, depuis 1598 jusqu'en 1603.

Parmi tous ceux qui ont cherché à se frayer une voie au trône à force de délits, il n'en est aucun peut-être, qui se soit conduit avec plus de prudence que ne l'a fait Boris-Godunof. Il montra surtout beaucoup d'habileté, lorsque le trône demeura vacant, en affectant d'autant plus de modestie et de retenue, qu'il avait plus d'impatience d'y monter. Il savait parfaitement que ce manège lui avait concilié tous les vœux: aussi fut-il proclamé Czar. Son premier soin fut de diminuer les impôts, de faire au peuple des largesses, et d'étendre ses bienfaits sur tous ses sujets, afin de les disposer aux réformes qu'il méditait pour les civiliser: but qu'il aurait peut-être atteint, si son ambition, trop ombrageuse, ne l'avait porté à vouloir détruire les familles les plus puissantes, surtout celle des Romanof, et s'il n'avait point excité contre lui la haîne universelle. Soutenu par les Polonais et par les Cosaques du Don, Gregoire Otrepief marcha contre lui, se disant le prince Demetrius, que Godunof avait voulu faire tuer à Uglitz. Jamais intrigue ne fut mieux conduite, ni plus fortement appuyée. Le prétendu Demetrius

entra en Russie à la tête d'une armée considérable. Boris réunit toutes ses forces; mais la plupart des Russes mirent bas les armes et passèrent du côté du premier, et le reste laissa le champ de bataille aux vainqueurs. Désespéré de la victoire de son rival, Boris est surpris, en se levant de table, d'une colique violente, dont il meurt au bout de quelques heures en 1605, après un règne de sept ans. Malgré le parti considérable que Demetrius avait à Moscou, le peuple proclama Fédor, fils unique qu'il laissait, et lui donna sa mère pour régente. Mais plusieurs villes ayant reconnu Demetrius pour leur souverain, il se fit à Moscou un soulèvement, qui entraîna la ruine de Fédor et de toute la famille de Godunof, et fut suivi du couronnement de Demetrius V Ivanovitz, dit le faux Demetrius. Le nouveau souverain fit prier la veuve d'Ivan IV de venir partager le trône avec lui; elle vint en effet, et il n'y eut sorte de marques de respect et de tendresse qu'il ne lui donnât. Peu de tems après il se trama contre lui une conspiration, qui fut découverte, et pour cause de laquelle un grand nombre de complices perdit la vie. Assuré désormais sur le trône, il épousa la princesse Marine fille du Palatin de Leudomir. Les Russes soupçonnant que ce nouveau Czar eût l'intention de reconnaître les services que lui avaient rendus les Polonais, et de les sacrifier à ces derniers, formèrent le projet de s'en defaire et de massacrer ses protégés. Basile Chuiski fut le chef de la nouvelle conspiration. On publia une déclaration de la veuve d'Ivan IV, contraire à la première, constatant que le Czar était son fils. Demetrius est tué, et Basile Chuiski proclamé Czar. Il exerce de cruelles vengeances sur les personnes qu'il ne croyait pas lui être attachées, et rallume ainsi le feu de la révolte, qui aurait entraîné la ruine de Moscou, si la noblesse de Smolensko ne s'était point mise à la tête de forces considérable pour l'étouffer. Mais les Cosaques du Don firent paraître un nouveau fils de Fédor Ivnovitz, qui fut reconnu dans plusieurs villes pour héritier légitime du trône. Chuiski ayant mis le siège devant Tula, où était l'imposteur, força les habitans à lui livrer le prétendu fils de Fédor avec les chefs des rebelles. A peine débarrassé de cet imposteur, Chiuski se trouve obligé de nouveau de lutter contre un autre faux Demetrius, et plus encore contre les Polonais, qui à la fin le chassèrent de la principauté, et l'envoyèrent avec toute sa famille à Varsovie, où il ne vécut pas long-tems. Après la mort de Chiuski l'anarchie est portée à son comble, et la plus

Fédor Borisovitz.

Demetrius V, dit le faux Demetrius.

Basile Chuiski règne depuis 1606 jusqu'en 1610.

grande confusion règne dans toute la Russie. Le trône est offert au fils de Sigismond, roi de Pologne, qui retient les députés prisonniers, et donne ainsi à présumer aux Russes que son intention est de soumettre toute la Russie par la force des armes. Moscou est incendiée par les Polonais qui s'y trouvaient, et devient un théâtre de carnage. Les Russes sont sans chefs et divisés en plusieurs factions, dont une appelle les Suédois contre les Polonais. Un boucher de Nijeni-Novogorod fait prendre à ses compatriotes la résolution héroïque de sacrifier leurs biens et leurs vies, pour sauver la patrie des maux qui l'affligent. Le prince Poiarski est élu pour leur chef, et ils commencent à remporter quelques victoires; mais ce qui contribue particulièrement à assurer leurs succès, c'est l'esprit de rivalité qui fait armer les Polonais et les Suédois les uns contre les autres. La Russie est enfin délivrée de tous ses ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs; et, après un interrègne de trois ans, le fils de Fédor, Mikail-Fédérovitz Romanof est proclamé Czar le 21 fevrier 1613. En lui commence une nouvelle dynastie qui va remplacer la première, et qui nous offrira un ordre de choses moins affligeant.

Mikail Fédérovitz Romanof, depuis 1613 jusqu'en 1645.

Origine de la famille Romanof.

On prétend que la famille des Romanof tire son origine d'un Prussien nommé André, qui vint s'établir en Russie sous le règne d'Ivan I.er. Ce Prussien eut cinq fils, dont un est cité dans l'histoire pour avoir eu une suite de descendans, qui se firent renommer par leurs entreprises et parvinrent à une grande fortune. Boris voulait exterminer cette famille, qu'il redoutait plus qu'aucune autre; il exila Fédor-Nikititz-Jurief, et l'obligea à se faire moine sous le nom de Philarète: ce moine devint ensuite métropolitain de Rostof. Il renferma ensuite dans un couvent Arsenie son épouse, à laquelle il ne laissa que la seule consolation de pouvoir garder près d'elle son fils Mikail, qui, à l'âge de seize ans, fut proclamé souverain de la Russie. Ce jeune prince avait pour conseillers des hommes sages, et il chercha, mais envain, à se mettre en paix avec Gustave Adolphe roi de Suède, et avec Sigismond roi de Pologne. Ces deux monarques au contraire, auparavant ennemis se reconcilient pour agir de concert contre les Russes; mais les hostilités s'étant renouvelées entre ces deux rois, la France, l'Angleterre et la Hollande parviennent à retablir la paix entre la Suède et la Russie: ce qui n'empêche pas cependant que cette dernière ne doive soutenir la guerre contre le roi de Suède, qui lui suscite


4
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
Focosi f.

dans l'intérieur une ligue entre la basse noblesse et les Cosaques du Don. Ce monarque est néanmoins obligé à faire enfin la paix, par suite de laquelle il met en liberté, avec les autres envoyés russes, le métropolitain Philarète père du Czar, qu'il fait patriarche. Pendant ce tems Mikail fait tout son possible pour réparer les maux de la Russie; il envoie des ambassadeurs aux princes étrangers pour établir des relations commerciales utiles à ses peuples, fortifie ses villes, cherche à attirer à sa cour par ses libéralités les étrangers capables de contribuer par leurs lumières à la civilisation de ses sujets, et forme des troupes régulières à l'exemple des autres souverains de l'Europe. Dans ces entrefaites la mort enleva le patriarche Philarète, père tendre, ministre expérimenté, et le meilleur appui qu'eût Mikail. Sigismond mourut presque dans le même tems. Le Czar envoie alors assiéger Smolensko, dans la vue de recouvrer cet ancien boulevard de ses états; mais il échoue dans son entreprise. Ce prince succombe à un coup d'apoplexie, et sa mort, arrivée en 1645, est généralement déplorée. Voyez le n.° 1 de la planche 4. Il eut d'Eudoxe son épouse sept filles et trois garçons, qui furent Alexis, père de Pierre I.er, Basile et Ivan.

Alexis Mikailovitz depuis 1645 jusqu'en 1676.

Alexis, fils aîné de Mikail, fut proclamé Czar à l'âge de seize ans, comme nous l'avons observé plus haut. Il eut pour gouverneur un Boyard nommé Baris Ivanovitz Morozof, homme dont les qualités éminentes étaient obscurcies par l'ambition des honneurs et la cupidité des richesses. Aussi abusa-t-il de son autorité de toutes les manières. Les emplois et les dignités furent mis à l'encan, les impôts accrus outre mesure, et les vexations de tout genre portées à l'excès. Le peuple se révolta contre le ministre et ses complices. Alexis parvint à soulever la multitude et à sauver la vie à Morozof, qui changea de conduite. D'après un arrangement fait avec la Suède, le Czar s'était obligé de donner à cet état une certaine quantité de froment. Des marchands de Pleskof et de Novogorod chargés par lui de cette fourniture font naître par leur monopole une affreuse disette, à la suite de laquelle éclatent dans ces deux villes des troubles violens, qu'Alexis parvient néanmoins à appaiser. La tranquillité publique est de nouveau menacée quelque tems par un imposteur, qui avait pris le nom de Demetrius, neveu de Demetrius IV, lequel finit par être écartelé à Moscou en 1655. Uladislas, roi de Pologne étant mort quelque tems après, Alexis demanda d'un air menaçant la couronne de ce royaume; et ne l'ayant

pas obtenue, il chercha des prétextes pour rompre la trève conclue par son père avec Uladislas. Dans ces conjonctures les Cosaques du Don s'affranchissent pour toujours de la domination polonaise. Le Czar déclare la guerre à la Pologne, recouvre Smolensko, dont il souhaitait depuis long-tems la possession, et reprend d'autres villes qui avaient été cédées autrefois à cette puissance; il en fait de même à l'égard de la Suède. L'altération de la monnaie, et la misère du peuple qui en fut la suite, occasionnèrent dans l'état un soulèvement, qui ne put être appaisé que par les armes des Strélitz. La guerre alors s'était rallumée entre la Russie et la Pologne, qui s'était liguée avec le Kan de Crimée; mais l'empereur Léopold ayant interposé sa médiation entre ces deux puissances, Alexis consentit enfin à faire la paix. En 1667 le Czar convoqua un concile pour juger le patriarche Nikon, qui avait manifesté l'intention d'opérer une réforme dans le rite religieux et dans la discipline du clergé; mais la jalousie et l'envie ne tardèrent point à se déchaîner contre lui, et plus encore parce qu'il était aimé du Czar. Il fut donc décrété dans ce synode, que Nikon serait dégradé et renfermé dans un couvent; mais peu d'années après on lui rendit plus de justice. Vers ce même tems, un Cosaque du Don, nommé Stanko-Razin, lequel s'était fait chef d'une troupe de brigands, parvint à se rendre maître d'Astrakan. Alexis envoie contre les rebelles le général Miloslawski, qui les défait complètement, prend Stenko et le conduit à Moscou, où il reçut le prix de ses forfaits. La Czarine Marie Miloslawski était morte dès l'année 1669, et l'année suivante Alexis avait épousé Natalie Nariskin, fille d'un colonel, homme éclairé, incorruptible, et sincèrement attaché au Czar, qui le fit son ministre. Nariski introduisit une sage réforme tant dans la maison du Czar, que dans l'administration de la justice et dans le gouvernement. La guerre s'alluma entre les Turcs, mais elle fut de peu de durée. Fidèle aux principes politiques que professait son ministre, Alexis fit la paix avec tous ses ennemis, et plein du désir de faire le bonheur de sa nation, il tourna tous ses soins vers les sciences, les arts, les manufactures et le commerce. Pénétré de la nécessité de mettre de l'ordre dans ses relations politiques avec les cours étrangères, il créa un conseil composé des seigneurs les plus distingués par leur connaissances, auxquels il donna le titre de *Boyards du cabinet*. Malgré la douceur de son caractère, il se crut obligé, pour prévenir les troubles qui avaient agité si souvent

Boyards du cabinet.

les règnes précédens, d'établir une inquisition d'état, sous le nom de chancellerie secrète. Le même Czar rendit un édit portant, qu'en cas de delit commis par un noble quelconque, toute sa famille serait regardée comme coupable, pour n'avoir point surveillé sa conduite, comme elle le devait. Si le crime emportait la peine de mort, les parens du coupable perdaient sa succession et leur noblesse. Ce prince porta encore son attention sur les mines: ressource que la conquête récente de la Sibérie rendait encore plus intéressante. Il chercha même à s'ouvrir des relations avec la Chine, et il envoya de Tobolsk un Boyard avec de riches peleteries, lequel en rapporta de l'or, des pierres précieuses et de riches étoffes. C'est à lui que la Russie est redevable en grande partie du commerce considérable qu'elle fait à Kiakta avec les Chinois. Mais son règne fut trop court, n'ayant encore que quarante-huit ans quand il mourut. Voyez le n.° 2 de la planche 4. Alexis eut de la Czarine Marie treize enfans, dont cinq garçons et sept filles, et de Natalie Nariskin une fille, et Pierre le Grand.

Chancellerie secrète.

Commerce avec la Chine.

Fédor II avait de beaux exemples à imiter lorsqu'il succéda à son père Alexis; mais la faiblesse de sa complexion ne lui permit pas de former de grandes entreprises. Cependant, si l'on peut qualifier de ce nom tout ce qui tend à assurer à un état les avantages de la civilisation, de la paix et de l'industrie, Fédor ne laissa à souhaiter de lui aux Russes qu'un règne plus long. Il eut avec les Tartares et les Turcs une courte guerre, qui eut pour résultat de faire déclarer les Cosaques Zaporoiski indépendans sous la protection de la Russie. Ce monarque osa entreprendre contre la noblesse de ses états une espèce de guerre d'un nouveau genre, et qui heureusement ne fut pas sanglante. Il conçut le projet d'abolir d'un seul coup toutes les prérogatives de famille, et de n'accorder de distinction, qu'à ceux qui en seraient dignes par leur mérite, ou pour avoir rendu des services à l'état. Cette résolution fut prise dans un grand conseil, qui fut tenu à la cour le 12 janvier 1682; et afin d'anéantir le souvenir de tous les maux que les privilèges héréditaires avaient occasionnés dans l'empire, il fit brûler sur la place publique tous les registres et les documens qu'il avait en son pouvoir. Cette seule action, de laquelle la Russie retira une foule d'avantages, suffirait pour immortaliser la mémoire de ce prince, s'il n'avait pas donné encore d'autres preuves d'un zèle sincère pour le bien de l'état. Il embellit Moscou et plusieurs autres villes, en

Fédor II Alexiovitz, depuis 1676 jusqu'en 1682.

Il abolit toutes les privilèges héréditaires.

fesant démolir les édifices en bois pour les faire reconstruire en pierre; il augmenta le nombre des collèges et fit plusieurs règlemens, dont l'utilité ne contribua pas peu à préparer les esprits aux grandes réformes, qui furent exécutées dans la suite par Pierre I.er

Il adopte l'habillement polonais.

Nous observerons encore que ce fut ce souverain, qui fit quitter aux Russes leur habillement grossier et pesant; il adopta pour lui celui des Polonais, et le fit prendre même aux gens de sa cour. Fédor, mourut vers la moitié de l'année 1682: voyez n.° 3 de la même planche. Il nomma pour son successeur son frère Pierre, qui n'avait alors que dix ans: droit qui appartenait à Ivan l'ainé de tous ses frères, mais que ses imperfections physiques rendaient peu propre aux soins du gouvernement.

Ivan IV et Pierre I. dits l'un et l'autre Alexis.

L'exclusion d'Ivan du trône de Russie déplut à Sophie, une des huit filles qu'Alexis avait eues de sa première épouse, femme de beaucoup d'esprit et dominée par l'ambition de régner. L'intrigue, la cabale, la calomnie, les séductions, les proscriptions, rien ne fut épargné par elle pour parvenir à rendre nulle la disposition de Fédor II. en faveur de Pierre, et à régner elle-même sous le nom

Sophie régente.

d'Ivan. Elle s'assura d'abord par ses largesses et par des promesses encore plus grandes de l'assistance des Strélitz, dont elle fesait en secret l'instrument de ses vues ambitieuses; et elle finit par leur faire proclamer Ivan et Pierre souverains ensemble, et par s'emparer elle-même de la régence de l'empire, qui était ce qu'elle souhaitait. En effet ce fut elle qui fut la véritable souveraine: le premier usage qu'elle fit de son autorité fut d'approuver tous les crimes qui avaient été commis, et d'en récompenser les auteurs: Kavanski fut mis à la tête de Strélitz, et Galitzin à celle du gouvernement. L'état physique d'Ivan, qui ne fesait que végéter et n'était propre à rien, fit naître à Sophie la pensée d'écarter Pierre du trône, et de le faire renfermer dans un cloître. Pour arriver à ce but, elle résolut de donner une épouse à Ivan, dans l'espoir que s'il avait des enfans mâles, elle pourrait perpétuer son autorité, sous la double minorité du père et des fils. Ivan fut effectivement marié en 1684 à Procopie de Soltikof. Durant les fêtes qui eurent lieu à la cour à l'occasion de ce mariage, les Strélitz excitèrent de nouveaux troubles, dont Kavanski chercha à profiter, pour se venger de Sophie qu'il voyait éprise d'amour pour Galitzin, qu'elle avait fait généralissime et premier ministre; mais les transports de sa fureur et de sa jalousie n'aboutirent qu'à le faire décapiter. A la nouvelle de

sa mort, les Strélitz irrités voulaient exterminer la cour; mais heureusement le patriarche s'étant jeté au milieu d'eux parvint à les apaiser. Pour calmer cette soldatesque, Galitzin imagina de former une alliance avec les Polonais, et de la conduire contre les Tartares de la Crimée, mais cette expédition ne lui réussit point. Pierre commençant dès lors à donner des marques de l'énergie de son caractère, Sophie et Galitzin prennent la résolution de le faire assassiner. Il se sauve et abat la faction ennemie. Galitzin est relégué avec sa femme et ses enfans à Kargapol, et Sophie, déchue de la régence, est renfermée dans un couvent. C'est de cette époque que commence le règne de Pierre I.er: car Ivan n'eut d'autre part dans le gouvernement que de voir son nom en tête des actes publics; la vie de ce prince fut entièrement privée, et il mourut en 1696.

Pierre I. Alexiovitz surnommé le grand, depuis 1689 jusqu'en 1715.

Pierre, dont le règne brillant mérite d'être connu plus particulièrement, était doué par la nature d'un jugement droit, d'une conception facile, d'une hardiesse, d'une fermeté et d'une activité surprenantes: à un zèle déclaré pour la justice il joignait un tact sûr pour connaître les hommes, et savait distinguer ceux en qui il pouvait mettre sa confiance. Le seul défaut qui ternissait en lui ses belles qualités, était une dureté de caractère qui alla quelquefois jusqu'à la cruauté; et s'il ne put jamais s'en corriger, c'est peut-être parce qu'il tenait aux grandes vues qu'il s'était proposées. Le premier objet de ses sollicitudes fut de se créer une armée bien disciplinée et une force navale. Les commencemens de son règne furent signalés par un heureux auspice, qui fut le congrès de Nertshinki, où furent fixées les limites de ses vastes états avec l'empire de la Chine. L'empereur Léopold, alors engagé dans une guerre contre les Turcs, le pousse à une entreprise dont le succès n'était pas aussi facile, c'est le siège d'Azof où il échoue; mais l'année suivante 1696, il parvient à s'emparer de cette ville, et bientôt il y fait creuser un port et construire une flotte. La prise d'Azof lui servit de prétexte pour exciter dans sa nation des sentimens d'émulation. Dans cette vue, il voulut que son armée fît une entrée triomphale à Moscou, ayant à sa tête ses généraux le front ceint d'une couronne, après lesquels il venait lui-même en uniforme de simple colonel. Rien ne fut omis pour donner à ce spectacle toute la pompe convenable à son objet. Le général Chérémétof, qui y figurait comme généralissime, portait un habit de velours à l'Allemande, avec un chapeau à trois cornes surmonté de grandes plu-

Prise d'Asof.

Triomphe à Moscou.

mes: les autres officiers avaient un costume plus ou moins brillant; chacun selon son grade. Pierre voulut aussi que ses soldats y fussent habillés à l'usage des autres nations européennes. Il fut frappé à cette occasion une médaille, où Pierre I.er était qualifié d'empereur de la Moscovie. Le désir de procurer à sa nation tous les avantages maritimes qu'elle pouvait espérer, l'engagea à envoyer en 1697 des gentilshommes Russes à Venise, à Livourne et en Hollande, pour s'y instruire dans l'art de la construction et dans la manœuvre des vaisseaux de guerre. Bientôt après il partit lui-même avec une ambassade pour passer en Hollande, en Angleterre et en Allemagne, dans la vue d'y acquérir toutes les connaissances qu'il souhaitait dans cette partie. A Amsterdam il s'habilla en pilote, et alla s'établir à Sardam, village à peu de distance de cette ville, où il se fesait plus de constructions navales qu'en aucun autre lieu. Là il se mit à travailler parmi les charpentiers, sous le nom de Pierre Mikailof; il y était connu de tous les ouvriers sous celui de *Peterbus*, ou *maître Pierre*, et il s'y arrêta jusqu'à la moitié de janvier de l'année 1698. Après avoir vu les chantiers de la Hollande et la marine de l'Angleterre, Pierre voulut connaître aussi la discipline militaire des Allemands; et il était sur le point de partir de Vienne pour aller à Venise, quand il apprit qu'il avait éclaté une révolte dans ses états. Sophie cherchait à recouvrer son ancienne autorité; à cet effet elle avait gagné les Strélitz, qui étaient dispersés sur les frontières de la Lithuanie, et ces troupes étaient déjà en marche sur Moscou pour la mettre sur le trône, lorsque les généraux Chein et Gordon, marchant à leur rencontre, les trouvèrent à quarante versts de la capitale: l'ardeur avec laquelle ils furent chargés par la cavalerie les jeta dans une telle épouvante, qu'ils déposèrent les armes et demandèrent grâce. Pierre parut tout-à-coup à Moscou. Le châtiment des rebelles fut des plus sévères: le corps des Strélitz fut dissous et leur nom aboli, et à cette milice fut substituée une troupe bien disciplinée. Pierre se montra généreux envers les militaires qui l'avaient fidèlement servi, et il institua l'*ordre de S.t André* pour être leur récompense.

Pierre déclaré empereur.

Pierre dans le chantier de Sardam.

Destruction du corps des Strélitz.

Ordre de S. André.

Cet ordre fut créé le 14 décembre de l'an 1698. A l'exemple des autres souverains de l'Europe, Pierre voulut fonder encore un autre ordre de chevalerie, pour récompenser ceux qui avaient rendu des services à l'état: c'est le grand *Ordre* de Russie, qui ne comprend qu'une seule classe de personnes, et dont les membres


5
1
2
3
4
5
ÆQUAT MUNIA COMPARIS
6
7
8
9
10
11
21
16
17
19
VIR TUTI MILI TARI
20
14
15 e 18
12
13
V. Raineri f.

portent en outre les décorations des *Ordres d'Alexandre Newski* et de *S.t-André*, desquels nous parlerons ensuite. Les chevaliers de S.t-André ont le grade de Lieutenans-généraux, et ceux qui se trouvent à Péterbourg sont obligés d'assister à la fête de l'ordre, sous peine d'une amende de trente roubles.

Les chevaliers portent de l'épaule droite au côté gauche un large ruban, auquel est suspendue la croix de l'ordre. Voyez le n.° 1 de la planche 5, et sur le côté gauche de l'habit ils ont le crachat n.° 2. Dans les grandes cérémonies, la décoration est suspendue à la chaîne n.° 3, et les chevaliers ont un costume particulier. Les lettres S. A. P. R. gravées sur la croix sont les initiales de ces mots: *Sanctus Andreas Patronus Russiæ*. Au revers de la croix il y a: *Pour la foi et la fidélité*.

Réformes de tout genre.

N'ayant plus à penser à la guerre, Pierre I.er poursuivit le plan de réforme qu'il avait entrepris. Il créa de nouveaux régimens avec un uniforme et organisés à l'instar de ceux de l'Allemagne, et il voulut que les enfans des Boyards commençassent par être simples soldats avant de devenir officiers. Il améliora aussi l'état des finances, et confia le soin des recettes à de fidèles bourgeois. Il fonda des écoles de navigation et de langues, fit traduire et imprimer divers livres de sciences et arts, et obligea ses sujets à voyager pour s'instruire. Le commencement de l'année en Russie était au mois de septembre, et il le transporta au premier janvier. Il voulut faire quitter à sa nation l'habit long et la barbe, et prescrivit à ceux qui voudraient être admis à la cour, de n'y paraître qu'en justaucorps avec un chapeau à trois cornes, et rasés: comme le peuple abandonne plus difficilement les vieilles coutumes, il mit une taxe sur la barbe et les habits longs. Il institua aussi des cercles, où furent invitées les dames de la noblesse avec leurs filles, habillées dans le goût des pays du midi de l'Europe, et il fit des réglemens pour ces réunions, jusqu'alors inconnues dans son pays. Toutes ces innovations fesaient passer Pierre dans l'esprit du peuple, toujours docile à ses Popi, pour un tyran et un mécréant: ce qui, loin de le détourner de son projet, ne fesait que l'y affermir au contraire davantage. Il fit encore des réformes de la plus grande importance dans l'état ecclésiastique. Voyant le besoin qu'avaient ses états d'être peuplés, il ordonna qu'on n'admît dans les cloîtres que les personnes avancées en âge, priva les évêques de toute juridiction sur le temporel, abolit la dignité de patriarche après qu'elle fut demeurée

vacante par la mort d'Adrien, se déclara lui-même chef de l'église russe, et confia à un synode les attributions du patriarchat. Nous observerons ici que, dès l'an 1689, Pierre avait épousé Eudoxie, qui, en moins de deux ans, lui donna deux fils, Alexandre qui mourut au berceau, et Alexis dont nous aurons à parler ensuite. S'étant laissé charmer par une jeune personne, nommée Anne de Moens, de beaucoup d'esprit et fort belle, appartenant à une famille allemande qui s'était établie en Russie, Eudoxie lui en fit des reproches si amers, qu'il pensa à la répudier. Son départ pour Azof semblait dévoir détourner l'orage qui menaçait cette princesse, lorsque l'ordre arriva tout-à-coup de la faire renfermer dans un couvent.

Répudiation d'Eudoxie.

Après avoir opéré tous ces grands changemens dans son empire, Pierre conçut le projet de s'ouvrir un port sur la Baltique; mais pour cela il lui fallait entrer en guerre avec le jeune roi de Suède Charles XII. Ayant pris à ces effet des arrangemens avec les rois de Dannemarck et de Pologne, il commença cette fameuse guerre dite du nord, qui porta le deuil et le ravage dans tant de pays; mais Charles XII ne tarda pas à contraindre à la paix le roi de Dannemarck, qui de cette manière se détacha de la Pologne. C'est dans cette circonstance que fut conclue entre Pierre et la Porte Ottomane une trêve, en vertu de laquelle Azof demeura à la Russie avec tout le territoire qui en dépendait. Impatient en quelque sorte de faire la guerre à Charles XII, Pierre entra dans l'Ingrie, qu'il mit à feu et à sang, et assiégea Narva, qui fut bientôt délivrée par le roi de Suède: c'est là que se donna cette fameuse bataille, qui coûta aux Russes environ vingt mille hommes, tandis que les Suèdois n'en perdirent que deux mille: défaite mémorable, dont le Czar fut profondément affligé. Charles XII remporta encore sur les Russes et les Saxons près de la Dwina une autre victoire, qui lui ouvrit l'entrée de la Curlande; mais l'acquisition de cette contrée n'était pas ce qui le tentait, il voulait chasser Auguste du trône de Pologne, et dans cette intention il tourna de ce côté toutes ses vues, après s'être mis simplement sur la défensive à l'égard de la Russie. Le Czar ayant réuni pendant ce tems de nouvelles troupes, en envoya un corps en Livonie sous le commandement du général Schérémétof, qui prit Marienbourg. Une circonstance qui rendra cet évènement à jamais mémorable, c'est qu'il se trouva dans le nombre des prisonniers de guerre une femme d'une naissance obscure, et qui devint dans la suite impératrice de

Guerre du nord.

Bataille de Narva.

Russes en Livonie.

Fameuse prisonnière de Marienbourg, devenue ensuite femme de Pierre I.

Russie sous le nom de Catherine I.re. L'origine de cette femme célèbre est inconnue: tout ce qu'on en sait, c'est qu'elle avait perdu ses parens dès son bas-âge; qu'après avoir été recueillie par le ministre de Riga, elle fut mise en service chez le pasteur de Marienbourg; qu'un dragon suédois l'épousa; que la beauté et les manières polies de Marthe, (c'était ainsi qu'elle s'appelait) la firent remarquer parmi les autres femmes tombées au pouvoir des Russes; que le général Réné, d'autre disent Baur, la présenta au général Schérémétof, où la vit le prince Menzikof, qui lui fit aussitôt les plus vives instances pour qu'il la lui cédât. Elle était chez ce prince, lorsque Pierre I.er passant par la Livonie fut épris d'elle, et la fit accompagner à Moscou, en la recommandant à une dame allemande, chez laquelle elle demeura trois ans. Nous rapporterons en son lieu tout ce qui tient à ses autres aventures.

Pendant ce tems Pierre ne négligeait rien pour faire fleurir les arts et les sciences dans son empire, tandis que de son côté Charles XII fesait tout son possible pour renverser du trône le roi Auguste, qui, défait à Clischof, demanda envain la paix. Pierre marche alors sur Notebourg, ville forte, qui de ce côté était la clef de la Suède, et l'oblige à capituler: ses troupes se répandent ensuite dans la Livonie, dans l'Ingrie et dans la Carélie, et sont partout victorieuse. L'année suivante il prend Kautzi, ville importante, et gagne sur les Suédois une bataille navale. Le 16 mai 1703, il jette les fondemens d'une forteresse, qui est appelée *Saint Pétersbourg*, et devient dans la suite la capitale de l'empire.

Prise de Kautzi et commencement de Pétersbourg.

Pendant que Pierre remportait tant d'avantages sur les Suédois, Charles XII s'occupait à disposer les choses en Pologne, de manière à pouvoir chasser les Russes de ses états; et à cet effet, il fit élire pour roi de ce royaume Stanislas palatin de Posnanie. Pierre I.er, qui avait déjà passé un traité avec Auguste, entra dès le printems de 1705 en Lithuanie, envahit la Courlande, et se rendit à Grodno avec ce souverain, auquel il laissa de l'argent et une armée, puis retourna à Moscou. Fatigué de se voir harcelé sans cesse par Charles XII, Auguste abdique la couronne et conclut un arrangement avec lui. Pour appuyer le projet d'invasion qu'il méditait contre la Russie, Charles se ménagea avec Mazeppa, Etman des Cosaques de l'Ukraine, des intelligences, d'après lesquelles ce dernier devait se déclarer ouvertement en faveur des Suédois, aussitôt qu'ils seraient entrés dans la petite Russie; mais ce projet échoua, par

l'effet de la victoire que Pierre remporta en bataille rangée à Kulitz en Lithuanie sur les Suédois, et qui fut la première gagnée par les Russes sur des troupes régulières et plus nombreuses qu'eux. Ce fâcheux évènenement ne déconcerta pas Charles XII; mais la perte de la fameuse bataille de Pultava, à la suite de laquelle il fut obligé de se réfugier sur les terres de l'empire ottoman, consomma sa ruine; et ce fut alors que l'Angleterre lui donna les titres de très-haut et très-puissant empereur. Malgré ses occupations guerrières, Pierre ne laissait pas de donner aussi ses soins à l'organisation intérieure de son empire. Il continuait de même à agrandir et à embellir sa nouvelle capitale, et y fit bâtir une église, dite de S.t-Samson, en mémoire de la bataille de Pultava. Il fit construire aussi aux environs de belles maisons de plaisance, et dans la ville divers palais d'une élégante architecture, ornés de jardins magnifiques: embellissemens qui ont fait de Péterbourg une des plus belles capitales de l'Europe. Voyez le plan de cette ville à la planche 6.

Bataille de Pultava.

Agrandissement de Pétersbourg.

Guerre avec le Turc.

Pierre tenait désormais le premier rang parmi les souverains de l'Europe. Il était l'arbitre de la Pologne, et avait acquis une supériorité décidée sur la Suède et sur le Danemarck, lorsqu'il fut tout à coup provoqué par les Turcs, qui avaient fait un accueil favorable à Charles XII. Il se prépare donc à combattre; mais auparavant il établit à Moscou un sénat de régence, et publie son mariage avec Catherine, qu'il avait déjà épousée en secret depuis trois ans, la proclame Czarine, et en fait le second personnage de l'empire. Ensuite Pierre se dirige avec son armée sur le Pruth, où ayant été abandonné par les Valaques et les Moldaves, il se voit en danger de périr de faim avec toutes ses troupes. Catherine l'engage à demander la paix, et elle lui est accordée par le grand Vizir, à condition qu'il rendra Azof, que les forteresses qu'il avait fait élever depuis seront démolies, et qu'il laissera à Charles XII le passage libre pour retourner dans ses états. Obligé, en vertu de ce traité, à renoncer à l'empire de la mer noire, Pierre ne songe plus qu'à étendre ses conquêtes du côté de la Suède, et aux moyens de contenir ses alliés. Il fait partir une flotte qui s'empare de Borgo, d'Abo et de toute la côte de la Finlande.

Mariage avec Catherine.

Port de Rével.

Au moyen de quelques conventions, Pierre se procure éventuellement la possession de diverses provinces conquises par lui sur la Suède; ensuite il fait construire le port de Rével, où l'on vit bientôt entrer des vaisseaux qu'il avait fait acheter en Angleterre,

6



Fumagalli dis. e inc.

Biasioli A.T.

et qui étaient montés par des marins anglais. Il y avait long-tems qu'il aspirait à exécuter quelqu'entreprise remarquable avec sa marine, lorsqu'il crut pouvoir aller attaquer la flotte suédoise entre Abo et Helsingor le 6 août 1713. Les Suédois évitèrent le combat, mais plus tard ils lui offrirent l'occasion de se satisfaire. Leur flotte ayant rencontré dans les eaux d'Angout celle des Russes, en vint aussitôt à une attaque: l'action fut très-vive et dura deux heures; mais, malgré les prodiges de valeur que firent les Suédois, ils ne purent empêcher que leur flotte ne restât presque toute au pouvoir des Russes, qui la conduisirent en triomphe dans le port d'Abo. Pierre se rendit ensuite à Péterbourg pour y recevoir les honneurs du triomphe, et il fut déclaré digne du grade de vice-amiral. Après cela il s'occupa des moyens de rendre la noblesse russe propre au service de l'état, priva le clergé du droit de vie et de mort, et supprima le Patriarchat. Au milieu de tous ces soins, il songea encore à assurer l'ordre de succession au trône dans sa famille, et choisit pour épouse à son fils Alexis une princesse de Volfenbutel, belle-sœur de l'empereur Charles VI, et fille du duc Louis Rodolphe. A une humeur sombre et sauvage Alexis joignait des habitudes basses, un esprit superstitieux et le goût de la débauche, et il blâmait sans cesse les réformes de son père: les grâces et les belles qualités de son épouse lui servirent de frein pendant quelque tems; mais bientôt il l'abandonna pour se livrer de nouveau à ses penchans. Un an après Pierre institua l'ordre de S.te Catherine en l'honneur de son épouse, et en mémoire de la conduite héroïque qu'elle avait tenue dans la bataille contre les Turcs sur les bords du Pruth.

Victoire navale de Pierre I. à Angout.

Mariage de son fils Alexis.

Ordre de S. Catherine.

Cet ordre, dans son origine, ne s'accordait qu'aux hommes; mais à présent il est réservé exclusivement aux femmes du plus haut rang, l'impératrice en est grand'maîtresse, et il est divisé en deux classes, qui sont la grande et la petite croix: la devise de l'ordre est: *Pour l'amour et la Patrie.* La médaille qu'on voit au n.o 4 de la planche 5 est portée par les dames de la première classe attachée à un large ruban rouge bordé en argent, et passé en bandoulière de droite à gauche; elles ont en outre le crachat n.o 5 sur le côté gauche. Les chevaliers de la seconde classe attachent la médaille à une rosette placée au côté gauche, mais sans crachat; cette seconde classe a été créée par Paul I.er en 1797.

La signature de la paix entre les Russes et les Turcs fit prendre à Charles XII la résolution de retourner dans ses états. Il se

défendit à Stralsund bombardée à la fois par les Prussiens, les Danois et les Saxons; mais depuis son retour dans ses états, que les désastres précédens avaient trop affaiblis, il n'eut plus à soutenir de la part des Russes qu'une guerre lente et faible, le Czar ayant tourné alors toute son attention du côté des deux Bucharies et de la Chine pour agrandir le commerce de son empire. Pierre entreprit ensuite de nouveaux voyages; il passa avec Catherine en France où on lui fit des fêtes magnifiques, et il observa partout avec la plus grande attention toutes les institutions politiques, militaires, civiles et scientifiques. De retour dans ses états, il fit de nouveaux réglemens à Pétersbourg. Il se rendit ensuite à Moscou, d'où il alla à Czaritzin sur le Volga, pour s'opposer aux incursions des Tartares du Kuban. Rentré dans sa capitale, il publia un code qu'il avait fait imprimer à Dantzic. C'est à cette époque qu'il envoya d'habiles mathématiciens dans les mers du nord pour y chercher un passage aux Indes, et fit explorer en même tems les côtes orientales de la mer caspienne; mais ces deux expéditions ne réussirent point.

Ses nouveaux voyages.

Nous ne devons pas taire ici que, tout en voulant adoucir le naturel barbare de sa nation, Pierre ne laissait pas de conserver lui-même une teinte de férocité, qui montrait en lui la dureté d'un tyran alliée aux qualités du héros. C'est le jugement qu'on doit en porter d'après la conduite cruelle qu'il tint envers Alexis son fils ainé, en fesant instruire contre lui un procès, où furent violées toutes les formes prescrites par le code qu'il avait promulgué lui-même. Ce procès avait pour but de faire paraître le jeune prince coupable de rebellion et de parricide; et comme sa mort était déjà résolue dans la pensée de son père, il fut condanné par le conseil chargé de le juger; sa mort, sur laquelle on a fait différentes versions, fut suivie de châtimens cruels infligés à plusieurs personnes regardées comme ses complices. Après ce terrible évènement Pierre tomba dans un extrême abattement, dont il ne revint qu'aux sollicitations du prince Dolgoruki. Après avoir repris les rênes de l'état et fait la paix avec Charles XII, il ne s'occupa plus que de l'administration intérieure de son empire. Il établit de nouvelles manufactures et des fabriques de tout genre; donna des ordres pour l'exploitation des mines; fit tracer le plan du canal de Ladoga, et commencer celui de Cronstad; obligea les riches à faire bâtir dans le goût d'une bonne architecture; établit des écoles dans toutes les villes, et publia en russe et en allemand un règlement général, avec un

Mort de son fils Alexis.

Sollicitude de Pierre pour le bien de ses sujets.

petit code de lois claires et précises. Le traité de Neüstadt, signé le 30 août 1721, lui assura la souveraineté de la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, d'une partie de la Carélie et de la Finlande, du pays de Vibourg, des iles d'Oesel, de Dago, de Moen et de plusieurs autres. Cette paix aussi utile que glorieuse fut célébrée à Péterbourg par des fêtes magnifiques, à l'occasion desquelles le sénat et le synode décernèrent à Pierre les titres de *Grand*, d'*Empereur* et de *Père de la patrie*. Son empressement à améliorer toutes les parties de l'administration fut retenu de nouveau par une guerre qu'il dut entreprendre contre la Perse, et qui lui valut la conquête de Derbent, dont la possession, ainsi que celle de quelques provinces persannes, lui fut assurée par un traité conclu avec le Sophi. *Paix de Neüstad.*

Durant cette guerre Pierre publia un code maritime pour la sûreté du commerce. Il fit de nouveaux règlemens concernant le jugement des affaires contentieuses; établit près le sénat un procureur général, auquel il donna des substituts près les tribunaux inférieurs; créa une commission pour la compilation d'un nouveau code, et donna de nouveaux règlemens au synode qui avait remplacé le patriarche. Il serait trop long d'indiquer ici tous les objets qu'embrassait sa sollicitude pour la propagation de l'instruction. Dans ses relations au dehors, il ne négligea rien non plus de ce qui pouvait intéresser sa dignité. Son titre d'empereur avait déjà été reconnu par la Suède et la Prusse, lorsque ce monarque publia un manifeste pour annoncer à tout l'empire russe la résolution qu'il avait prise de faire couronner son épouse Catherine à Moscou. Cette cérémonie eut lieu en effet le 18 mai 1724. On y vit l'empereur lui-même précéder à pied Catherine comme capitaine d'une nouvelle compagnie, qu'il avait formée sous le nom de chevaliers de l'impératrice. Arrivé à la cathédrale il lui posa la couronne sur la tête, et comme elle voulait fléchir le genou devant lui, il l'en empêcha. Au sortir de l'église il fit porter devant elle le sceptre et le globe. *Autres institutions civiles et politiques.* *Couronnement de Catherine en 1724.*

Le couronnement de Catherine fut suivi d'un évènement des plus désastreux. Les travaux de tout genre auxquels Pierre s'était livré jusqu'alors avaient considérablement altéré sa santé. D'un autre côté le remords d'avoir fait périr son fils Alexis, et le regret d'avoir perdu celui qu'il avait eu de Catherine, et qu'il avait désigné pour son successeur, aigrissaient encore davantage les maux qu'il souf-

Terrible découverte, qui met Catherine en danger de la vie.

frait; et, pour surcroit de malheur, il se trouva privé tout-à-coup dans ce funeste état des consolations qu'il était habitué à recevoir de son épouse. Catherine, qui avait à souffrir souvent de sa mauvaise humeur, avait trouvé à s'en consoler avec Moens son chambellan, beau jeune homme, et frère de Madame Balc sa première dame, qui étaient l'un et l'autre en grande faveur auprès d'elle. Le refroidissement de Catherine envers son bienfaiteur fit naître à l'empereur des soupçons, dont il ne tarda pas à reconnaître lui-même la vérité: ce fut à Peterkof, et à deux heures après minuit qu'il fit cette funeste découverte. Dans le transport de sa colère, il avait résolu de faire trancher la tête à l'impératrice dès qu'il serait jour; mais il fut détourné de ce projet par le prince Repnin. Depuis lors il ne lui parla plus qu'en public jusqu'à sa mort. Moens fut décapité, et la Balc, après avoir été martyrisée à coups de *knut*, fut envoyée en exil.

Mort de Pierre I.

Cependant, malgré le dépérissement progressif de sa santé, et le souvenir amer des faits précédens, Pierre n'en donnait pas moins toute son attention et tous ses soins aux affaires publiques. Mais à la fin il fut saisi d'une fièvre violente, qui fut suivie d'une retention totale d'urine, pour laquelle on lui fit une opération qui ne réussit point, et fit naître une inflammation, qui dégénéra bientôt en gangrène. Avant de mourir, Pierre nomma pour son successeur Pierre II, fils de l'infortuné Alexis; et aussitôt après il mourut dans les bras du prince Menzikof l'an 1725. Il laissa trois filles, savoir; Anne, qui était promise en mariage au duc de Holstein, Elisabeth, et Natalie qui mourut quelque tems après son père. Pierre Ier avait un air noble, mais le regard fier et un port altier. Voyez le n.º 4 de la planche 4. Le règne de Pierre, surnommé le *Grand*, forme l'époque la plus brillante de l'empire russe, et par conséquent la plus digne de notre attention; c'est pourquoi nous avons cru devoir en parler un peu plus au long. C'est encore par ce monarque que fut institué l'ordre d'Alexandre Newski en l'honneur d'Alexandre Newski, un des héros et des saints de l'empire russe. La décoration en fut accordée pour la première fois en 1725 par Catherine Ière. Il ne comprend qu'une seule classe, et est destiné à récompenser les services civils et militaires. Les officiers qui y sont admis prennent par cela seul le grade de général major, et il a pour devise: *Pour le service et pour la Patrie.* Les chevaliers portent la croix n.º 6 suspendue à un large ruban passé en ban-

Ordre d'Alexandre Newski.

doulière de gauche à droite, et l'étoile n.° 7 attachée sur le côté gauche de l'habit; ils ont en outre un costume particulier pour les jours de cérémonie.

Catherine I. Alexiowna depuis 1725 jusqu'en 1727.

En annonçant la mort de l'empereur, Menzikof eut soin de tenir secrète la nomination de son successeur, et fit proclamer Catherine souveraine et impératrice de toutes les Russies. Malgré l'opinion favorable dont cette princesse jouissait dans l'esprit de la nation, on ne laissait pas d'être fâché de la voir sur le trône, au préjudice de l'héritier légitime qui restait de la famille de Romanof. Les grands craignaient Menzikof, et le clergé murmurait, dans la persuasion, où il était que les liaisons de Catherine avec Menzikof, et autres courtisans de Pierre I.er ne lui permettraient jamais de rétablir les anciens ordres. Téophane, archevêque de Novogorod, ne contribua pas peu à contenir les esprits, en déclarant que Pierre I.er avait fait couronner cette princesse pour qu'elle lui succédât. Menzikof prit alors les rênes du gouvernement, et s'arrogea un pouvoir despotique dans l'empire et sur l'impératrice même. Ses vues ambitieuses ne tendaient à rien moins qu'à faire passer dans ses descendans la couronne impériale. Le seul évènement politique qui fasse époque dans le règne de Catherine, qui gouverna avec sagesse en suivant les maximes de son mari, ce fut d'avoir soutenu avec fermeté le traité d'alliance que ce monarque avait conclu avec la cour de Vienne. Il est vrai cependant que c'était la volonté seule de Menzikof, qui fesait alors la loi dans l'empire. Dans le même tems Catherine se sentit une défaillance de forces, qui lui fesait pressentir sa fin prochaine, et en effet vers le commencement de 1727, elle tomba gravement malade, non sans quelque soupçon qu'une main perfide y eût contribué. Elle avait déjà nommé le jeune Pierre, fils d'Alexis, pour son successeur; néanmoins elle voulut encore assurer ses droits au moyen d'un testament, et pourvoir en même tems au gouvernement, ce jeune prince n'ayant encore qu'onze ans. Dans cette vue, elle créa une régence composée de ses filles Anne et Elisabeth, du duc de Holstein mari d'Anne, du prince de Holstein évêque de Lubek qui devait épouser Elisabeth, et des membres du conseil suprême. Pierre I.er n'avait pas suffisamment garanti l'empire des troubles, que la succession au trône pouvait occasionner, elle crut devoir obvier à cet inconvénient en établissant pour l'avenir en termes précis un ordre invariable sur ce point important. Cette princesse n'avait pas plus de trente-huit ans quand

elle mourut, et n'en avait régné que deux et quelques mois. Voyez le n.° 5 de la planche 4.

Pierre II. Aleziowits depuis 1727 jusqu'en 1730.

Le lendemain de la mort de Catherine I.ère le successeur qu'elle avait nommé fut proclamé. Menzikof s'érige en régent, délivre Eudoxie de la prison où elle gémissait, et se propose de faire marier le jeune Pierre II avec une de ses filles. Devenu ensuite plus entreprenant envers tous ceux qu'il soupçonnait de lui être contraires, et en qui il supposait de l'attachement pour le monarque, il les exile en Sibérie, et traite avec une hauteur insultante l'empereur lui-même, qui en manifeste son indignation. Menzikof ne laissa pas cependant de commettre de nouvelles imprudences, qui enfin déterminèrent Pierre à le faire arrêter et à l'envoyer avec toute sa famille jusqu'à Bérézof, une des contrées les plus lointaines et les plus horribles de la Siberie, pour y passer le reste de ses jours. Sa fille qu'il avait destinée en mariage à l'empereur meurt dans cet exil. La chute de ce puissant personnage donne aux Dolgoruki un entier ascendant, à cause de la bienveillance particulière que Pierre II avait pour le prince Ivan Dolgoruki, fils du premier gouverneur qu'il avait eu. Profitant de cette heureuse conjoncture, cette famille se met à la tête des affaires, et gouverne l'état avec équité. Pierre ayant vu dans une partie de chasse la sœur d'Ivan, princesse remplie d'esprit et de grâces, résolut d'en faire son épouse. Les fiançailles eurent lieu en effet le 30 novembre 1729, et le mariage devait être célébré le dix-huit janvier suivant, lorsque ce prince fut attaqué de la petite vérole, dont il mourut le 29 du même mois âgé seulement de seize ans, et n'ayant encore régné qu'un an et deux mois: sa mort excita de vifs regrets dans toute la nation: voyez le n.° 6 de la planche 4. Ce fut envain que les Dolgoruki voulurent faire proclamer impératrice la jeune princesse promise en mariage. Le sénat et les grands de l'empire élurent, pour succéder à Pierre, la veuve Anne duchesse de Courlande, et proposèrent en même tems une sorte de constitution, tendant à tempérer le pouvoir absolu des souverains de la Russie. Anne souscrivit à cet acte; mais bientôt après un parti puissant ayant aidé à le faire abroger, elle recouvra le pouvoir absolu qu'avaient exercé ses ancêtres. La faiblesse des membres du conseil suprême fut cause que Biren, favori de cette impératrice, vint s'établir en Russie, et qu'une foule de personnes périrent victimes des vengeances particulières de cet homme cruel. Son premier soin fut de faire proscrire les Dolgouruki et

Anne Ivanowna depuis 1730 jusqu'en 1740.

les Galitzin. Dans les deux premières années du règne d'Anne, il feignit de ne pas vouloir se mêler des affaires, mais ensuite il s'arrogea une autorité absolue. Il détourna cette princesse de l'idée de se marier; c'est pourquoi elle adopta une de ses nièces, et fit jurer aux Russes de reconnaître celui qu'elle nommerait pour lui succéder. Biren, qui avait un fils et une fille, avait en vue de faire épouser au premier la princesse Elisabeth, et à la seconde le duc de Holstein, pour faire passer le sceptre impérial dans sa famille. Pendant ce tems, la Russie abandonne les conquêtes que Pierre I.er avait faites dans la Perse; et, après avoir adopté sa niéce Anne, l'impératrice lui donne pour mari le prince Antoine de Brunswick. Cet ouvrage ayant pour principal objet de présenter le costume des peuples dans tous les tems, nous ferons ici une mention particulière de la pompe avec laquelle fut célébré ce mariage, comme d'une circonstance propre à donner une idée de la cour de Pétersbourg à cette époque. Plus d'un an fut employé, dit un écrivain qui en avait été témoin, à préparer les habits et les voitures qui devaient servir pour le jour de cette cérémonie: le faste y était sans goût, et la dépense prodigieuse, mais sans magnificence. L'habit le plus riche était souvent accompagné d'une perruque mal peignée, et l'on voyait un homme magnifiquement vêtu dans une voiture tirée par des rosses. L'habillement des femmes n'était pas moins extravagant, ni moins bizarre que celui des hommes. Avec la quantité d'ornemens étrangers dont elles étaient affublées, elles avaient l'air de tout autre chose que de dames parées. Tous leurs soins étaient pour l'extérieur, et l'on apercevait des haillons sous les plus riches étoffes. Elles étaient couvertes de diamans et autres objets précieux, et n'avaient pas même des bas ni des souliers décens. L'imperatrice voulant donner dans cette occasion une idée de sa puissance, ordonna à tous les gouverneurs de provinces dans son empire, d'envoyer de leurs gouvernemens respectifs à Pétersbourg des habitans des deux sexes, qui furent vêtus chacun selon l'usage de son pays. Anne aimait les spectacles et la musique, et se plaisait surtout à voir jouer des comédies allemandes et italiennes; mais tout se ressentait du goût barbare qui régnait dans tout le reste: ces farces finissaient toujours par des coups de bâton, et plus elles étaient indécentes et grossières, plus elles plaisaient. Les bouffons de cour étaient alors très-en vogue, et Anne en avait six, dont quatre appartenaient même à des familles distinguées en Russie: car ceux qui

Pompe de la cour à l'occasion du mariage de la princesse Anne etc.

Mauvais goût de la cour à cette époque.

jouaient ce rôle abject ne le fesaient pas toujours de leur gré: souvent ils y étaient contraints, et ils auraient été punis comme d'un délit réel, s'ils avaient cherché à s'en dispenser. Certain Balakref, qui ne se sentait nullement disposé à se laisser culbuter les jambes en l'air ou traîner par les cheveux, et enfin à devenir le jouet des courtisans, fut cruellement fustigé pour s'en être excusé. Un prince Galitzin, homme de quarante ans, fut fait page et bouffon de cour, pour avoir embrassé la religion catholique dans ses voyages. Outre cela, l'impératrice l'obligea à épouser une femme du peuple, et voulut faire tous les frais de ce mariage, qui, d'après ses ordres, se fit de la manière suivante. Les époux furent renfermés dans une cage, et portés ainsi à la maison nuptiale sur le dos d'un éléphant. Le cortège de noces était composé de quatre cents personnes, montées les unes sur des chameaux, et les autres sur des charrettes traînées par des moutons, des cochons, des chiens et des rennes. La maison que l'impératrice avait fait bâtir, était faite de glace ainsi que les meubles et même le lit, sur lequel les époux furent obligés de passer la nuit.

La princesse Anne ayant accouché d'un enfant mâle, auquel on donna le nom d'Ivan, l'impératrice l'adopta pour son fils. Peu de tems après, elle fut saisie de douleurs violentes dont on connut mal la cause, et qui firent craindre pour ses jours. Le prince nouveau-né fut déclaré le successeur au trône; son adoption et l'exclusion de sa mère de la succession étaient l'ouvrage de Biren, qui voulait ainsi s'assurer l'exercice du pouvoir pendant une longue minorité. L'impératrice mourut le 28 octobre 1740 agée de quarante-six ans et huit mois, et après un règne de dix ans: voyez le n.° 7 de la même planche. Le lendemain Ivan fut proclamé empereur, et Biren régent. Ce dernier fut, sous ce titre, le vrai souverain de la Russie, et le despote le plus absolu qu'elle eût jamais eu: au point qu'Anne ne paraissait jamais devant lui sans trembler. Enfin ses excès le rendirent tellement odieux, que le maréchal Munich résolut de mettre un terme au malheureux état de cette princesse, et de délivrer la Russie de son tyran. Biren fut arrêté, jugé et relégué en Sibérie Anne ayant été déclarée grand'duchesse et régente, tout le monde lui prêta serment de fidélité. La guerre qui s'éleva alors entre la Suède et la Russie, et dans laquelle les Russes furent toujours victorieux, se termina par la paix. A ces évènemens, qui donnaient à l'empire russe le renom d'une grande puis-

Ivan VI, depuis 1740 jusqu'en 1741.

sance, il s'en joignit d'autres qui ne relevaient pas moins l'importance de cet état: ce furent les ambassades des Turcs et des Persans. Tout paraissait tranquille dans l'empire: car le gouvernement n'y avait jamais été aussi doux que sous la régence de la grand'duchesse, et cette princesse aurait été heureuse, si sa conduite privée eût répondu à celle qu'elle tenait en public. Mais Anne conçut alors pour une jeune Livonienne, nommée Julie Mengden, un attachement si extraordinaire, qu'elle ne la quittait jamais, et se tenait quelquefois renfermée plusieurs jours avec elle dans ses appartemens, négligeant ainsi les affaires même les plus importantes. Tout-à-coup éclate une révolution, qui renverse Ivan du trône, met fin à la régence et fait proclamer impératrice la princesse Elisabeth, fille de Pierre Ier. Cette révolution fut l'ouvrage d'un chirurgien français nommé Lestocq. La régente et son époux sont arrêtés, et conduits dans un lieu de sûreté avec le petit empereur Ivan, qui est ensuite séparé de ses parens et renfermé à Schlussenbourg, où, devenu adulte, il est privé de la vie sous le règne de Catherine II. Voy. le n.° 8 de la même planche. Les commencements du règne d'Elisabeth furent signalés par la mise en jugement et par l'exil des principaux personnages, qui avaient été attachés à la régente; par des récompenses accordées aux gens de mérite, et par le rappel de plus de vingt mille exilés. A la vue des abus, que l'oubli des institutions de son père avait introduits dans le gouvernement, elle abolit le *conseil de cabinet*, et rendit au sénat la connaissance de toutes les affaires, comme cela était du tems de Pierre Ier. Ensuite elle proclama pour son successeur le duc de Holstein-Gottorp, fils de sa sœur ainée, qui fut Pierre III, et cela dans le même tems que les Suédois appelaient ce prince au trône de leur pays. Elisabeth continua la guerre contre eux avec un avantage décidé. La soldatesque russe excita à Pétersbourg et dans l'armée, contre les étrangers au service de l'empire, une révolution, qui se termina par la punition des coupables. On découvre une conspiration ourdie contre Elisabeth par le marquis Botta, qui, auparavant, avait été ambassadeur de la cour de Vienne à Pétersbourg: les principaux conjurés furent condannés à mort, et l'horreur de leur supplice détermina ensuite Elisabeth à abolir la peine capitale. Le commerce russe ne gagna pas peu à un arrangement fait avec Thamas-Kuli-Kan, qui menaçait Elisabeth de lui faire la guerre. Bestuchef, homme vénal, abusant de la confiance que lui accordait l'impératrice, par-

Elisabeth Petrowna depuis 1741 jusqu'en 1762.

vint, à force d'intrigues, à indisposer cette princesse contre la cour de France, pour l'attacher à celle de Vienne, et il fit tant qu'il la détermina à s'allier avec cette dernière et avec Auguste roi de Pologne, pour faire la guerre à Frédéric II: guerre funeste qui coûta des trésors et beaucoup de sang aux Russes. Dès l'an 1744 Elisabeth avait fait épouser au grand duc, qu'elle destinait pour son successeur, la princesse d'Anhalt-Zerbst, connue depuis sous le nom de Catherine II. Durant son séjour en Russie, ce prince avait remis en d'autres mains le gouvernement du duché de Holstein-Gottorp; et quant aux affaires de l'empire russe, qu'il devait gouverner un jour, Bestuchef ne permettait pas qu'il en prît la moindre connaissance. Neuf mois après son mariage, la grand'duchesse son épouse avait mis au jour un fils, qui fut baptisé sous le nom de Paul Pétrovitz, et déclaré prince héréditaire de la couronne impériale. Cet évènement combla de joie Elisabeth; mais cette joie même la rendit encore plus indolente et plus docile aux volontés de Bestuchef, qui devint l'âme d'une aristocratie absolue. Mais cet insolent favori abusait trop de sa fortune, pour n'en être pas puni un jour; et en effet le chambellan Brockendorf ayant fait toucher du bout du doigt à l'impératrice l'erreur où elle était sur la sincérité de Bestuchef, ce favori perfide fut arrêté, privé de tous ses emplois et exilé. Il n'entre point dans notre plan de rapporter ici les évènemens de la guerre qu'il avait allumée contre la Prusse. Nous dirons seulement que la nouvelle de la capitulation de Colberg parvint à la cour au moment où, affaiblie par les souffrances d'une longue et cruelle maladie, Elisabeth touchait à sa fin. Cette princesse mourut le 5 janvier 1762: voyez le n.° 9 de la même planche. A juger de ses sentimens par ses actions, on dirait qu'elle n'aspira au trône que pour avoir plus de moyens d'exercer sa bienfesance: ses contemporains et les hommes qui les ont suivis s'accordent tous à en faire les plus grands éloges; elle sut réunir en elle l'amabilité à la dignité, le goût et la politesse à la grandeur, et les principes d'une sage économie aux vues d'une magnificence vraiment royale. Sa douceur dans la vie sociale, sa constance dans l'amitié, sa fidélité dans les alliances, et son affabilité envers tous ceux qui l'approchaient, lui avaient gagné tous les cœurs. L'amour fut en elle un besoin, et elle eut des favoris; mais cette faiblesse ne fit aucun tort à la rectitude de ses vues, ni à la sagesse de son esprit. Depuis quatre règnes le titre de favori était

devenu une espèce de charge à la cour de Russie; mais si la plupart des favoris furent des hommes atroces sous les règnes précédens, ceux d'Elisabeth firent plus de bien que de mal, et l'on ne peut nier que ce fait ne fasse honneur à sa mémoire. Les hommes qui font quelque cas des sciences, des arts et des lettres, et qui savent combien l'étude en est utile aux nations, rendront hommage à l'intérêt qu'Elisabeth y a toujours pris, et à la protection qu'elle n'a jamais cessé d'accorder aux artistes et aux savans. Elle fit beaucoup pour l'académie des sciences qu'avait fondée Pierre I.er, et qui, sous son règne, fut pourvue d'habiles professeurs. Elle institua aussi l'académie de peinture et de sculpture; et la littérature nationale commença à se distinguer sous son règne par des productions propres à prouver à toute l'Europe, que les Russes peuvent aspirer à tous les genres de gloire. Enfin elle sut distinguer le mérite, et récompenser les services et les talens.

Nous avons vu dans quelle contrainte Bestuchef tenait Pierre III, sur qui, par cette raison, on ne pouvait pas fonder de grandes espérances lorsqu'il serait monté sur le trône. Néanmoins ce prince fit preuve d'un bon naturel les premiers jours de son règne: car il pardonna à tous ceux qui avaient eu le plus d'influence sur l'esprit d'Elisabeth, qui l'avaient dédaigné, ou même qui avaient tenté de lui nuire. Pierre III avait toujours été admirateur passionné des grandes qualités militaires de Frédéric II; aussi les premiers ordres qu'il envoya aux généraux russes furent-ils de suspendre toute hostilité contre lui, puis il proposa une prompte réconciliation qui fut conclue le 5 mai, d'après laquelle tout ce qui avait été pris dans cette guerre au roi de Prusse par les Russes lui fut restitué. Mais autant Pierre avait de penchant pour ce monarque, autant il montrait d'éloignement pour le roi de Dannemarck, contre lequel il fit même marcher une armée de cinquante mille hommes. Quant à l'administration intérieure de ses états, il prit deux résolutions qui furent agréables à la nation, savoir; la première, de supprimer le redoutable tribunal de la *chancellerie secrète*, qui avait fait tant de victimes durant les règnes précédens; et la seconde, d'affranchir tous les individus qui entraient au service et qui en sortaient. Et pourtant ce Prince excita contre lui beaucoup de mécontentement par plusieurs traits d'imprudence, tels que sa faveur pour un Voxonzof, son indifférence marquée pour son épouse, l'affection qu'il portait aux étrangers de préférence aux Russes, la réunion au fisc

Pierre III Fédérovitz 1762.

de tous les biens du clergé, aux membres duquel furent accordés en remplacement des pensions médiocres, l'ordre d'enlever des églises toutes les images, excepté celles du Christ et de la Vierge, l'introduction de la discipline prussienne dans l'armée etc. Toutes ces circonstances, en éloignant de lui les esptits, les disposaient toujours davantage en faveur de Catherine, que ses belles qualités fesaient aimer, et pour laquelle on s'intéressait dans le doute où l'on était que sa vie pût courir quelques dangers. Et en effet le bruit s'étant répandu, que l'empereur devait la faire conduire avee son fils dans la forteresse de Schlusselbourg, le jour qu'il devait partir lui-même pour l'armée envoyée en Allemagne, le prince Alexis Orlof et quelques autres seigueurs allèrent la veille tirer Catherine de Péterhof, où elle était en quelque sorte reléguée, tandis que Pierre se trouvait à Orienbaum; ils la conduisirent aux gardes déjà disposés à cet effet, et la firent proclamer impératrice. Ces troupes étaieut au nombre d'environ quinze mille hommes, à la tête desquels Catherine marcha sur Orienbaun, où Pierre était dans la consternation depuis qu'il avait appris ce qui venait de se passer. Ce prince s'empressa donc d'écrire à son épouse, pour lui déclarer qu'il était prêt à renoncer à l'empire et à se retirer dans le Holstein. Mais étant allé à sa rencontre pour s'entendre avec elle, comme elle l'y engageait dans la réponse qu'elle lui fit, il se trouva conduit au contraire au palais de Robscha; et bientôt après on annonça au public qu'il y était mort, à la suite d'une violente colique.

Catherine II Alexiowna depuis 1762 jusqu'en 1796.

Les trente-quatre ans pendant lesquels régna cette grande princesse, forment une des époques les plus remarquables dans l'histoire de Russie. Le sort de Pierre III fut bientôt oublié dans l'attente où l'on était de ce que Catherine allait faire. Le premier exercice qu'elle fit de son autorité, fut marqué par une généreuse modération. Ayant reconnu que Frédéric n'avait donné à Pierre que de bons conseils, elle garda envers lui la neutralité, jusqu'à la conclusion de la paix de Huertsbourg. Vers la fin de l'année elle alla à Moscou, où elle fut solennellemeut couronnée. La mort du roi Auguste fut un commencement de calamités pour la Pologne. Le primat ayant convoqué la diète pour l'élection d'un nouveau roi, l'Autriche, la Prusse, le Grand-Seigneur et Catherine firent marcher des troupes vers les frontières de la Pologne, pour empêcher que la tranquillité publique de cet état ne fût troublée. Catherine appuyait le comte Stanislas Poniatoski, grand chambellan de Lithuanie,

qu'elle avait connu en Russie: Frédéric II pour lui faire la cour se déclara aussi en sa faveur, et Poniatoski fut élu. Sous prétexte de défendre la religion catholique contre les *Dissidens* (c'était le nom qu'on donnait aux Luthériens, aux Calvinistes et autres sectes qui s'étaient introduites en Pologne), il se forma en Lithuanie une *Confédération*, qui y excita des inimitiés, des haînes et des désordres de tout genre. Enfin les esprits s'échauffèrent tellement, que toute l'élite des Catholiques se rassembla dans la ville de Bar, où fut formée cette fameuse confédération qui coûta tant de sang à la Pologne. Catherine interposa sa médiation, et demanda qu'on rendît aux Dissidens les églises qu'on leur avait enlevées, en même tems qu'elle donna à ses troupes l'ordre de s'emparer de Thorn qui était le centre des troubles. Les évêques de Cracovie et de Cujavie furent enlevés de vive force de leurs diocèses et transportés en Russie. Toutes les lois émanées contre les Dissidents furent abolies, et ils furent rétablis dans toutes leurs prérogatives. Les Catholiques allèrent jusqu'à appeler à leur secours les Tartares; et l'on vit même un de leurs évêques à la tête de six colonnes de Mahométans, qui avaient pris les armes pour soutenir la foi du Christ. Pour mettre un terme à tant d'excès, Catherine envoya en Pologne quarante mille Russes, qui sévirent contre les insurgés de tout genre. Les Catholiques, pour avoir des secours, s'adressèrent à la Porte Ottomane, qui ayant déjà d'autres sujets de mécontentement contre la Russie, lui déclara la guerre. Parmi les divers évènemens de cette guerre nous ne remarquerons que le plus important, qui est le démembrement qui fut fait de plusieurs provinces polonaises entre les cours de Berlin, de Vienne et de Pétersbourg, dont chacune prit ce qui était le plus à sa convenance. La Russie eut une grande partie de la Lithuanie, avec tout le pays dit la Russie Blanche. Cette puissance fit encore de grandes acquisitions par suite de la paix que les Turcs furent forcés de lui demander après de terribles revers, et qui fut conclue au mois de juillet 1774.

Dissensions des Polonais.

Démembrement de la Pologne.

Dans le nombre des différens imposteurs qui parurent à cette époque sous le nom de Pierre III, avec le titre d'empereur de Russie, et qui furent punis de mort, nous ne ferons mention que de Pugatschef, Cosaque, qui avait servi dans l'armée Russe, et offrait quelques traits de ressemblance avec ce monarque. Se trouvant au milieu des Cosaques de l'Ural, Pugatschef leur dit qu'il était ce malheureux empereur, et le dit avec tant d'assurance, qu'ils ré-

Pugatschef veut se faire passer pou Pierre III.

solurent tous de le défendre. Avec ces forces, qui bientôt s'augmentaient tous les jours, il poussa la guerre avec vigueur, ne fesant point de quartier à ceux qui lui résistaient, et cherchant au contraire à gagner les vaincus par de bonnes manières. Les premiers corps qui furent envoyés contre lui ayant été défaits, Catherine rappela en 1773 le général Bibikof des frontières de la Turquie, et fit publier un manifeste contre l'imposteur. Bibikof fut battu et tué. Panin marcha alors contre Pugatschef, qui, contraint à repasser le Volga à la nage, et trahi par quelques-uns de ses confidens, fut livré aux Russes. Transporté à Moscou dans une cage de fer au mois de novembre 1774, il y fut condamné à perdre la vie dans les supplices avec cinq de ses partisans: sa mort entraîna la destruction de la fameuse *Setcha des Casaques Zaporavi* (1).

Mariage du grand duc Paul, et fêtes.

La paix fut célébrée à Pétersbourg par des fêtes magnifiques, auxquelles en succédèrent bientôt de nouvelles pour le mariage du grand duc Paul, alors âgé de vingt ans, avec la princesse Guillelmine fille du Landgrave de Hesse-Darmstadt, laquelle prit le nom de Natalie. Cette princesse étant morte peu de tems après, la nécessité de trouver une seconde épouse au grand duc fit jeter les yeux sur la princesse Sophie de Wirtemberg-Studgard, qui fut accompagnée en 1776 à Pétersbourg, où elle prit le nom de Marie Federowna. Des opéras en musique furent composés à l'occasion de ce mariage par Paesiello et Sarti, maîtres célèbres, que Catherine fit venir exprès de l'Italie à sa cour, où elle entretenait déjà une foule d'autres artistes et d'hommes à talens de tout genre. Toutes ces fêtes n'empêchaient pas que Catherine ne continuât à s'occuper des affaires de son empire. Dans le même tems elle tourna toute son attention vers le commerce, consolida par de nouvelles conventions les traités qui existaient déjà entre la Russie et la Chine, et chercha à étendre le commerce que ses sujets fesaient avec la Perse, surtout en attirant chez elle les soies des provinces méridionales de ce royaume. Dans cette vue, elle fit équiper à Astrakan une escadre, dont elle donna le commandement au comte Voi-

Paesiello et Sarti à Pétersbourg.

Agrandissement du commerce.

(1) Pour se soustraire au joug des Polonais, les Cosaques de l'Ukraine allèrent s'établir en grand nombre sur les cataractes du Boristhène, et prirent du nom de cette position celui de *Zaporavi*. Ils y formèrent un camp retranché, pour servir de point de réunion à tous ceux qui voudraient vivre comme eux sous le gouvernement d'un Etman. Ce camp prit le nom de *Setcha*.

novich, qui, en 1779, prit possession de Baku, de Derbent et de toutes les autres provinces que l'impératrice Anne avait restituées en 1722 à Thomas-Kouli-Kan: ce qui ouvrit aux Russes des relations avec la Georgie, la Mingrelie et la Cabardinie.

Ville de Cherson bâtie.

Le gouvernement russe profitant des avantages de la paix qu'il avait conclue avec le Turc en 1774, fit jeter les fondemens de la ville de Cherson pour en faire un entrepôt à son commerce avec les échelles du levant: établissement qui dès lors dut annoncer aux Turcs, que tôt ou tard la Russie serait la maîtresse de la navigation de la mer noire. La Porte s'en plaignait en effet, et en 1779 il fut stipulé entre ces deux puissances, sous la médiation de la France, une nouvelle convention, qui parut appaiser les esprits. Catherine s'occupa ensuite des moyens de faire cesser la guerre, qui s'était élevée entre l'Autriche et la Prusse, relativement au démembrement que l'impératrice Marie Thérèse se proposait de faire de la Bavière depuis la mort de l'électeur Maximilien Joseph, dernier rejeton mâle de sa famille. L'intervention de Catherine et de la France donna lieu en effet au traité de Teschen, qui régla ce différend. Mécontent de la France pour les intelligences qu'elle avait eues dans cette affaire avec la Russie, Joseph II, successeur de Marie Thérèse, jugea plus à propos pour lui de se rapprocher de cette dernière puissance, et dans le printems de 1780 il se rendit à Lemberg pour y voir la Czarine: ce voyage et les intérêts qui pouvaient avoir été discutés entre ces deux têtes couronnées firent le sujet des discours les plus étranges et des suppositions les plus exagérées. Ce qu'il y a de certain, c'est que Joseph II conçut beaucoup d'attachement pour Catherine, et que leurs relations politiques s'affermirent encore davantage. Une guerre violente éclata alors entre la France et l'Angleterre, et les escadres de cette dernière qui parcouraient toutes les mers, s'emparaient de tous les bâtimens, même avec pavillon neutre, chargés de marchandises appartenant à une nation ennemie quelconque de la Grande-Bretagne. Pour remédier à cet abus, Catherine imagina le moyen le plus juste et le plus honorable qu'on pût concevoir: ce fut d'établir sur mer une neutralité armée, qui, sans porter aucune atteinte aux droits reconnus des deux puissances belligérantes, protégeait merveilleusement ceux des peuples qui n'étaient point en guerre.

Visite de Joseph II à Catherine.

Neutralité armée.

Elle s'empare de la Crimée, de la petite Tartarie etc.

L'indépendance de la Crimée et de la petite Tartarie, qui avait été stipulée par le traité de Kainardgi, n'était encore que le pre-

mier pas que fesait la Russie pour se rendre maîtresse un jour de ces deux pays : et en effet elle ne tarda pas à en trouver le prétexte. Quelques tumultes ayant éclaté dans ces mêmes pays, Catherine crut devoir aviser aux moyens d'empêcher que la tranquillité publique n'y fût troublée, puis elle déclara par un manifeste du 8 avril 1783, qu'en compensation des frais considérables qu'elle avait faits pour cet objet, elle prenait pour toujours pleine et entière possession de la Petite-Tartarie, de la presqu'île de Crimée, de l'île de Taman et de tout le Kuban. Cette déclaration inattendue, en frappant l'Europe d'étonnement, excita l'indignation des Turcs, qui de toutes parts poussèrent des cris de guerre; mais l'abattement où ils étaient par suite de leurs revers passés, obligea Abdul-Hamed à se plier aux circonstances, en reconnaissant Catherine pour souveraine des contrées dont elle s'était emparée. Peu de tems après, cette impératrice accrut encore sa puissance sur la côte orientale de la mer noire, par l'effet d'un acte passé le 24 juillet 1785 avec divers princes des riches vallées du Caucase, qui se reconnurent vassaux de l'empire russe.

La séparation de ces princes de l'empire Ottoman fut un nouveau crève-cœur pour les Turcs, qui s'en vengèrent par des attaques partielles, à la suite desquelles la guerre s'alluma de nouveau entre les deux puissances. Les hostilités commencèrent par un coup de main que tentèrent les Turcs contre Kilburn ; mais ils furent repoussés et complètement défaits par Suwarow, qui accourut à la défense de cette place. Pour surcroit de danger, Joseph II leur déclara aussi la guerre comme allié de la Russie. La première campagne fut marquée par la conquête de la Moldavie, par la défaite des escadres turques dans la mer noire, et par la prise d'Oczakoff. Au milieu de ces heureux succès Gustave III, roi de Suède, attaque brusquement la Russie; mais cette guerre est bientôt suivie de la paix conclue à Varela, d'après laquelle les choses sont remises sur le pied où elles étaient auparavant. Cela n'empêcha pas que, pendant tout ce tems, la guerre ne se continuât contre les Turcs. Les Austro-Russes conquirent la Valachie et la Bessarabie: une partie de la Servie fut envahie, et Bender, Belgrade, ainsi que quelques autres places importantes tombèrent entre les mains des Russes ou des Autrichiens. Joseph II étant mort peu de tems après, Léopold II son successeur, conclut, aux instances de Guillaume Fréderic, roi de Prusse, un armistice avec les Turcs, et renonça à

Prise d'Oczakof.

Prise de Bender, Belgrade etc.

toutes les conquêtes qu'il avait faites. Les Russes, quoique demeurés seuls, n'en continuèrent pas moins à avoir l'avantage sur les Turcs, auxquels ils enlevèrent entre autres places celle d'Ismaïl, qui fut prise par Suwarow. La Porte espérait que la Prusse et l'Angleterre viendraient enfin à son secours; mais ces deux puissances ne firent que l'engager à accepter la paix aux conditions que la Czarine lui proposait. Le prince Repnin accorda au grand visir une suspension d'armes dans le mois d'août 1791, sous les conditions préliminaires que la place d'Oczakoff avec son arrondissement serait cédée à la Russie, et que le Niester servirait de frontière de ce côté entre les deux empires, et le 11 janvier 1792 la paix fut définitivement signée par le comte Besdboroko. *Paix avec la Porte.*

Durant la guerre contre les Turcs, les grands de la Pologne encore aigris contre la Russie pour avoir démembré leur pays, imaginèrent de se donner une nouvelle constitution et de rendre leur couronne héréditaire, afin d'ôter aux puissances étrangères tout prétexte de se mêler de leurs affaires: en quoi ils furent particulièrement secondés par la Prusse. La Czarine se hâta de faire la paix avec les Turcs, pour donner toute son attention à ce qui se passait en Pologne, et tandis que quatre-vingt mille Russes rappelés de la Bessarabie s'avançaient à grands pas vers la Volhinie et la Podolie, vingt mille autres se rassemblaient aux environs de Kiof, et trente mille étaient prêts à pénétrer dans le cœur de la Lithuanie. Ces dispositions étaient accompagnées d'un manifeste, par lequel l'impératrice exigeait que la diète abolît la constitution qu'elle venait de donner, et que tout fût remis sur le même pied qu'auparavant, autrement elle ferait marcher toutes ces troupes en Pologne. Pendant quelque tems les Polonais tinrent ferme contre les Russes; mais, tout en perdant du monde, ces derniers ne laissaient pas d'avancer dans le pays: ce qui détermina le roi à abolir une constitution, que la Russie voyait de si mauvais œil. Les troupes polonaises furent dispersées: l'armistice qui avait été conclu n'empêcha pas que les Russes ne continuassent à s'approcher de Varsovie, et, dans toutes les villes de garnison, ils remplacèrent les garnisons polonaises par des troupes de leur nation. Peu de tems après, le roi de Prusse occupa les palatinats de Gnesna, de Posnanie, de Kalt etc.; et de son côté la Russie prit pour elle plus de la moitié de la Volhinie et de la Podolie, et la plus grande partie de la Lithuanie etc., en promettant à l'Autriche de nou- *Nouveau démembrement de la Pologne.*

velles cessions. Une diète convoquée à Grodno approuva ce démembrement, et signa un traité d'alliance entre l'empire russe et la république polonaise. Néanmoins il s'en fallait encore de beaucoup que les esprits fussent tranquilles dans ce pays: il y eut à Varsovie une querelle sanglante entre l'infanterie russe et les gardes polonaises, qui fut le signal d'un soulèvement général, qu'on crut avoir été provoqué par Kosciusko. Cet illustre Polonais s'était retiré à Leipsick, et l'on répandit alors le bruit qu'il revenait avec de fortes sommes, qu'il avait eues de la France pour faire la révolution. En effet, son premier acte fut de proclamer l'affranchissement des paysans polonais qui étaient encore dans l'état de serfs: il s'en leva tout-à-coup plus de cent mille, qui s'armèrent comme ils purent. Aussitôt la Prusse, la Russie et l'Autriche firent marcher leurs troupes et commencèrent les hostilités. Kosciusko étant entré à Cracovie se déclara généralissime de toutes les troupes polonaises. Le soulèvement passa bientôt de Cracovie à Varsovie, où il y eut une terrible révolte contre les Russes; mais leurs troupes et celles des Prussiens et des Autrichiens s'étant avancées, les Polonais furent enfin contraints de céder. A Kosciusko, blessé et fait prisonnier, succéda dans le commandement Dombroski, qui concentra dans Praga, faubourg de Varsovie, le peu de troupes qui restaient aux Polonais; mais ils ne tardèrent pas à y être forcés par les Russes sous les ordres de Suwarow, qui en fit une horrible boucherie, dont l'histoire conservera à jamais le souvenir. Stanislas fut emmené par les Russes hors de son royaume, que la Prusse, l'Autriche et la Russie se partagèrent bientôt après. Ensuite il envoya à Catherine l'acte formel de sa renonciation à la couronne, qu'elle lui avait fait prendre. Maîtresse ainsi du vaste pays qui venait de lui échoir par ce dernier partage, elle ne tarda pas à s'emparer encore de la Courlande et de la Gallicie. D'un autre côté, les troupes qu'elle avait envoyées en Perse s'étaient déjà emparées de Derbent; et peut-être songeait-elle en même tems à profiter des inquiétudes que la révolution de France donnait aux autres cours de l'Europe, pour se tourner de nouveau contre les Turcs et les chasser enfin de l'Europe, lorsqu'elle fut frappée d'un coup d'apoplexie qui termina ses jours la nuit du 15 novembre 1796; elle avait soixante-sept ans, et en avait régné trente-quatre. Voyez le n.° 11 de la planche 4.

Mort de Catherine.

Le règne de Catherine II sera à jamais mémorable dans les fastes de l'empire russe. La générosité de cette souveraine, l'éclat et la magnificence de sa cour, ses institutions, ses monumens, ses guerres, ses conquêtes, sont pour la Russie ce que fut pour l'Europe le siècle de Louis XIV. Mais Catherine fut personnellement encore plus grande que ce prince, qui ne fut pas tant redevable de sa renommée à ses qualités propres, qu'aux grands hommes en tout genre dont la France fut illustrée sous son règne. Les Français firent la gloire de Louis XIV, et Catherine fit celle des Russes. Malgré toutes les choses qu'on a dites d'elle, nul ne pourra nier qu'elle ne fût humaine et généreuse. Sa conduite privée fut galante et libre, mais toujours décente. Ses favoris mêmes ne lui manquèrent jamais de respect; mais sa familiarité n'entraîna jamais le mepris; elle fut trompée et séduite, mais nul ne parvint jamais à la dominer. Les caprices, l'humeur, les petitesses si faciles à rencontrer dans une femme, surtout aussi puissante, n'eurent jamais d'accès dans son caractère, et encore moins dans ses actions. Elle fixa sur elle l'admiration du monde par la force de son esprit, par la grandeur de sa puissance et par l'heureux succès de ses entreprises. L'immense étendue de son empire, les ressources inépuisables qu'elle en tirait, le luxe excessif de sa cour, la pompe barbare de ses grands, les richesses et la grandeur de ses favoris, le crédit attaché à la personne de tous ses agens diplomatiques, les brillantes expéditions de ses armées et de ses flottes, les vues gigantesques de son cabinet, tout enfin contribuait à lui assurer la prépondérance et à frapper d'étonnement toute l'Europe. Dès les commencemens de la révolution française, Pétersbourg et la cour offraient aux plus beaux talens de nobles encouragemens, et les espérances les plus flatteuses. Catherine réunissait en elle à beaucoup d'instruction les talens les plus disparates, comme l'attestent son *Instruction pour le code*, et une comédie de sa composition extrêmement piquante sous tous les rapports; elle aimait Voltaire, admirait Buffon et s'honorait du nom de disciple de Didérot; mais soit que l'extrême différence des principes de ces philosophes d'avec ceux qu'elle devait professer lui inspirât des craintes, soit qu'elle se défiât encore, quoique pourtant sans raison de sa propre puissance, il se fit aussitôt une entière révolution dans ses opinions, au point de ne plus vouloir même voir le buste de Voltaire, qu'elle avait fait placer auparavant dans sa galerie. Douée d'une finesse d'esprit

Son caractère.

Ses connaissances.

qui nous paraît même, dans ses lettres à Voltaire, supérieure à l'élégance qu'on admire dans celles de ce célèbre écrivain, elle n'aimait pas cependant la musique ni les vers; et c'est une chose assez remarquable, qu'ayant à sa cour un Sarti, un Gasparini, un Mandini et autres célèbres artistes, tant maîtres de musique que chanteurs, elle n'avait aucun goût pour la musique instrumentale, et ne voulait pas qu'au

Littérature russe.

théâtre l'orchestre jouât dans les entre-actes. Nous ajouterons à cela, que n'étant point née en Russie, la littérature russe ne put pas trouver en elle beaucoup d'appui. Le prince Boloselki, qui écrivait avec beaucoup d'esprit, encourut sa disgrâce. Klinger, penseur hardi, et Kotzebue, auteur dramatique très-connu, écrivirent en Russie, mais ils n'y firent point imprimer leurs compositions. L'élégant Storch y imprima néanmoins ses ouvrages topographiques et statistiques, mais non tels qu'il les avait faits. Ainsi, si l'on excepte les voyages de Pallas et quelques autres ouvrages sur l'histoire naturelle, il n'a paru en Russie sous le règne de Catherine aucun livre digne d'être connu hors de ce pays. Plusieurs de nos lecteurs n'apprendront peut-être pas sans intérêt, que, sous le règne de cette

Antiquités.

même princesse, on a trouvé dans les ruines d'Ablaïk et dans des monceaux de décombres qui se voient le long de l'Irtisch, des bibliothèques entières, qui jeteront un jour beaucoup de lumières sur l'histoire de la Tartarie et de la Mongolie, si peu connue jusqu'à présent; et il n'est pas douteux que les nombreux manuscrits qu'on

Magnificence et grandeur de Catherine.

en a déjà retirés, et qui sont maintenant renfermés dans les armoires de l'académie, deviendront, dans des tems plus calmes, le sujet d'honorables études pour les Russes. On ne peut nier cependant que Catherine ne fût passionnée pour tout ce qui était grand: car elle en inspira le goût à tous ceux qui la servaient dans les places les plus éminentes, et l'on en a une preuve dans la fête que Potemkin lui donna dans le palais Taurique, avant son départ pour le congrès de Jassy. Ceux qui seraient curieux de savoir jusqu'où la grandeur et la magnificence étaient poussées sous son règne, pourront lire la description de cette fête dans le *Tableau de Pétersbourg* par le même Storch, que nous venons de citer.

Ordres chevaleresques.

Nous allons à présent faire mention des ordres de chevalerie institués par Catherine II. Le premier est l'*ordre militaire de S.t Georges* fondé par elle en 1769, pour récompenser le mérite des

Ordre militaire de S. Georges.

officiers de terre et de mer. Il est composé de quatre classes, dont les membres jouissent d'une pension qui est, savoir; dans la pre-

mière de sept cents roubles; dans la seconde de quatre cents, dans la troisième de deux cents, et dans la quatrième de cent par chacun des cent membres les plus anciens. La veuve d'un chevalier reçoit pour un an la pension de son mari. Les chevaliers des deux premières classes ont le grade de généraux-majors, et ceux des deux dernières de colonel. Pour être admis dans la première classe, il faut avoir remporté une victoire comme général en chef, ou avoir vingt-cinq ans de service, ou bien avoir fait dix-huit campagnes sur mer. Pour être reçu dans l'ordre il faut avoir pris un vaisseau, une batterie ou quelque poste occupé par l'ennemi; avoir soutenu un siège sans se rendre, ou avoir fait une défense extraordinaire; avoir remporté ou contribué à faire remporter une victoire; s'être offert pour une entreprise dangereuse et l'avoir exécutée; avoir monté le premier à l'assaut, ou enfin avoir le premier mis pied à terre dans un débarquement de troupes. Cet ordre n'a point de grand-maître. Deux collèges de guerre, de terre et de mer, adressent à la fin de chaque campagne la liste des officiers qui ont droit à l'ordre. La fête se célèbre tous les ans le 7 décembre. Sous le règne de Paul Ier il n'y eut point de nomination, à cause des grands changemens que ce monarque se proposait de faire dans l'organisation de l'ordre. Il fut rétabli le 12 décembre 1801 par l'empereur Alexandre. Supplié par le chapitre de l'ordre d'en accepter la décoration en témoignage de sa reconnaissance, ce monarque la refusa et ne consentit à recevoir la décoration de la quatrième classe, qu'après la campagne de 1805. La croix de St Georges, instituée le 13 fervier 1807 en faveur des sous-officiers et soldats qui se distinguent par quelqu'action d'éclat, peut être regardée comme un appendice à l'ordre de St Georges, et vaut à ceux qui en sont décorés une augmentation du tiers de leur solde.

La croix de l'ordre de saint Georges, qu'on voit sous le n.º 10, ne peut jamais être enrichie de diamans. Les chevaliers de la première classe la portent suspendue à un large ruban passé en bandoulière de droite à gauche, avec le crachat n.º 11 au côté gauche. Ceux de la seconde l'ont suspendue au cou, avec le crachat au côté gauche. Ceux de la troisième ne portent au cou qu'une petite croix sans le crachat; et enfin ceux de la quatrième portent simplement cette croix à la boutonnière du côté gauche. Le n.º 12 représente la croix d'argent, qui se donne aux sous-officiers et soldats.

Ordre de S. Volodomir.

L'institution de l'ordre de S.t Volodomir, créé aussi par Catherine II pour récompenser le mérite dans toutes les classes de la société, date de 22 septembre 1782, jour anniversaire du couronnement de cette impératrice. Cet ordre fut fondé en l'honneur de Volodomir le grand, par qui la religion chrétienne fut établie en Russie, et auquel on donna le surnom de *semblable aux apôtres*. Il est composé de quatre classes. Les employés civils, qui comptent trente-cinq ans de service, ont droit à la décoration. Un certain nombre de chevaliers reçoit une pension. L'ordre tient tous les ans un chapitre, pour décider sur les prétentions des candidats à la décoration. La fête de l'ordre se célèbre le 22 septembre. Aucune nomination n'y a été faite sous le règne de Paul I.er L'empereur Alexandre l'a rétabli ainsi que celui de S.t Georges, et a voulu qu'il devînt la récompense des services civils, qui n'y avaient jamais donné droit auparavant. Quiconque a sauvé, au risque de sa vie, de l'eau ou du feu dix personnes, a droit d'y être admis.

La décoration de l'ordre de S.t Volodomir, représentée au n.° 13, ne peut jamais être enrichie de diamans: les caractères russes qu'on y voit indiquent sa fondation. Les chevaliers de la première classe la portent suspendue à un large ruban passé en bandoulière de droite à gauche; ils portent en outre au côté gauche de l'habit le crachat n.° 14, sur lequel sont tracées quatre lettres russes qui signifient: *Saint Prince Volodomir*, *semblable aux apôtres*, et sur le contour on lit ces trois mots: *Utilité*, *Honneur*, *Réputation*. Les chevaliers de la seconde classe portent la croix suspendue au cou, et le même crachat que ceux de la première. Les membres de la troisième classe ont une croix plus petite, suspendue de la même manière, mais sans crachat. Enfin ceux de la quatrième portent la croix à la boutonnière. Les membres qui l'ont obtenue en récompense de services militaires adaptent une rosette au ruban.

Paul I. Petrowitz depuis 1796 jusqu'en 1801.

Les personnages qui entraient dans la conspiration tramée contre Pierre III, avaient pensé d'abord à proclamer empereur le grand-duc Paul, et à ne donner à Catherine que la régence: ce qui explique pourquoi ce prince fut toujours tenu loin des affaires, durant tout le règne de la mère. Il fesait son séjour ordinaire à Gatschina, où on lui laissait un corps de troupe qu'il exerçait lui-même à la prussienne, et auquel il donnait tout son tems et tous ses soins. Ses fils avaient été transportés près de l'impératrice pour y être élevés sous ses yeux. Paul I.er avait quarante-trois ans quand il monta sur le trône. Une de ses

premières operations fut de rappeler l'armée de Perse pour une autre expédition plus importante, qu'il avait alors en vue. Cet empereur haïssait les Français, non seulement par principe politique, mais encore par un sentiment naturel d'aversion pour tout ce qui appartient a cette nation. Il se fit grand-maître de l'ordre de Malte, qui alors était dispersé; il se déclara le protecteur du pape, s'allia avec les Turcs et se mit à la tête d'une nouvelle coalition contre la France. L'armée qu'il avait fait rassembler en Pologne, sous le commandement du comte de Rosemberg, fut confiée au fameux Suwarow, qui fut chargé de la conduire en Italie. La victoire de Novi fut la dernière que remporta ce général; mais il échoua dans son expédition en Suisse, d'où il fit néanmoins une belle retraite. Les Russes avaient fait en même tems en Hollande une autre expédition, qui ne leur fut pas moins désastreuse. Informé par le grand-duc Constantin de ce qui s'était passé, et des torts que le général Suwarow attribuait aux généraux alliés dans ses rapports, l'empereur ordonna que ses troupes rentrassent en Russie, puis il se retira lui-même de la coalition sans prendre aucune mesure politique. Choqué d'un autre côté de ce que les Anglais gardaient pour eux, contre les conventions établies, l'île de Malte reprise par eux et qu'ils devaient lui remettre, il finit par faire un traité de paix particulier avec la France.

Guerre contre la France.

Les Russes en Italie.

Paix avec la France.

Les revers des armées russes, la fin malheureuse de tant d'officiers distingués, morts ou prisonniers de guerre, enfin l'humiliation que ressentait de ses pertes la nation russe depuis long-tems accoutumée à la victoire, exaspérèrent encore l'esprit des mécontens, qui voyaient avec douleur l'état s'épuiser en hommes et en argent, et entraîné ainsi à sa décadence. La pénurie des finances s'augmentait encore des sommes énormes, que cet empereur employait en constructions magnifiques, qui ensuite ne furent point achevées: dépenses d'autant plus inutiles, qu'on laissait en même tems se détériorer beaucoup d'autres maisons parfaitement convenables à la majesté impériale. D'immenses trésors furent enfouis dans celles de Pawlowski et de Gotschina: peu s'en fallut même que cette dernière ville ne devînt la capitale de l'empire, et que Pétersbourg ne fût abandonné. A ces désordres se joignaient encore les innovations, que Paul introduisait dans son empire. Il voulut mettre ses troupes sur le pied prussien, et les obligea à une sévérité d'uniforme, qui mit tout le monde de mauvaise humeur. Il proscrivit, dans la personne comme dans les choses, tout ce qui pouvait tenir des usages fran-

çais. Son règne fut marqué aussi par une quantité d'emprisonnemens, d'exils, de bannissemens et autres châtimens qu'il ordonnait sur le moindre soupçon. A la fin il devint si inquiet, si ombrageux et si défiant, qu'il indisposa contre lui les personnages les plus distingués de l'empire. La nuit du onze mars 1801 fut la dernière de sa vie. Sa mort fut attribuée à un coup d'apoplexie dans la proclamation qui annonça l'avènement d'Alexandre au trône. Il avait quarante-sept ans, dont il avait régné quatre et quatre mois. Voyez le n.° 12 de la planche 4. Peu de tems avant la mort de cet empereur, la Russie réunit à ses domaines la Georgie, qui, de pays tributaire, devint province de l'empire, comme il était arrivé de la Crimée. Cette acquisition n'était pas d'une médiocre importance pour le gouvernement russe, dans l'entreprise qu'il méditait alors contre l'Angleterre, à laquelle il ne pardonnait point l'occupation de Malte: entreprise dans laquelle il ne s'agissait de rien moins que d'une expédition de soixante-dix mille Cosaques vers l'Indostan.

Mort de Paul I.

Son caractère.

Paul I.er était d'un caractère bouillant, et le premier instant de son emportement était terrible; mais il n'était pas difficile de trouver dans la bonté de son naturel un moyen de le calmer, et souvent il revenait de lui-même sur le compte de ceux contre lesquels il était le plus irrité. Entouré de gens qui ne cherchaient le plus souvent qu'à l'aigrir, il était entraîné par deux forces, qui lui fesaient rendre alternativement des ordres contradictoires. Le même sentiment qui lui avait inspiré des réformes utiles et le désir de l'économie, le rendait grand, splendide et même prodigue dans ses largesses. Il délivra des prisons et rappela de l'exil un grand nombre de gentilshommes et d'officiers polonais, victimes de l'autorité sous le règne précédent; et de ce nombre était le fameux Kosciusko, qu'il combla de faveurs, et auquel il donna des sommes considérables. L'impression que lui avait faite les changemens opérés en France, le porta à réintégrer dans l'empire l'ordre de la noblesse qui y était supprimé depuis si long-tems, en établissant un régistre d'armoiries. Il fonda un collège pour l'éducation des enfans des militaires qui étaient morts, ainsi que pour ceux des employés civils. Si les lettres et ceux qui les cultivaient ne jouirent pas sous son règne des avantages, qui leur avaient été accordés du tems d'Elisabeth et de Catherine II, on ne peut l'attribuer qu'aux calamités des circonstances. Il s'était borné d'abord à établir une censure, pour la revision des livres qui venaient de l'étranger en Russie;

mais depuis il en prohiba entièrement l'introduction. Il supprima même les imprimeries particulières, et ne laissa subsister que celles qui seraient munies d'une permission émanée de lui, sous la condition encore de ne rien imprimer qui n'eût été examiné et approuvé par des inspecteurs délégués à cet effet. Parmi les dispositions législatives dont il est l'auteur, on distingue particulièrement celle par laquelle il a réglé l'ordre de succession au trône de Russie: objet important, sur lequel Pierre I.er, Catherine I.ère et Elisabeth n'avaient adopté que des réglemens provisoires. C'était le premier monarque russe qui se voyait un nombre d'enfans capable de donner à sa dynastie une nombreuse et longue postérité; et les révolutions dont la Russie avait été anciennement le théâtre par l'instabilité du droit d'hérédité au trône, étaient pour lui un avertissement naturel de la nécessité d'une mesure propre à empêcher le retour des mêmes désordres. Ce fut le 4 janvier 1797 qu'il régla cet ordre de succession, d'accord avec la grande duchesse son épouse, par un acte portant en tête les noms de l'un et de l'autre, qu'il sanctionna et déposa le jour de son couronnement sur l'autel dans la cathédrale de Moscou, où cette cérémonie fut célébrée. Il est dit expressément dans cet acte; que l'empire ne peut jamais être sans héritier; que cet héritier doit être indiqué par la loi, pour prévenir toute espèce d'incertitude sur celui auquel appartient la succession; que le droit des différentes branches qui peuvent y prétendre doit être maintenu, de manière à ne jamais violer ceux de la nature, et à éviter les différends qui pourraient résulter de la translation de la succession d'une branche à l'autre etc. Après l'émanation de cet acte, qui eut lieu le 5 avril 1797, Paul I.er fit publier la *loi fondamentale*, comprenant la *constitution* de la famille impériale, celles concernant les apanages et les revenus affectés à son entretien, ainsi que les réglemens relatifs à son ordre intérieur, à ses titres, à son rang, et même aux armoiries et aux livrées qui conviennent à chaque membre de cette famille.

Il établit l'ordre de succession au trône de Russie.

Nous ne terminerons pas cet article sans faire mention de l'*ordre de S.te-Anne*, qui tire son origine de Schleswig-Holstein, et que Paul I.er fit reconnaître pour un ordre de Russie, à son avènement au trône en 1796. Cet ordre fut fondé à Kiel le 14 fevrier 1735 par Charles Frédéric duc de Holstein-Gottorp et père de Pierre III, en mémoire de l'impératrice Anne, et en l'honneur d'Anne Petrowna son épouse. A l'époque de sa création il était composé seulement de quinze chevaliers; mais après l'avoir fait reconnaître, Paul I.er le

Ordre de S. Anne.

divisa en trois classes, et en fit la récompense du mérite. Il établit en principe, que quiconque receverait à l'avenir la décoration de l'ordre de S.t André, aurait en outre celle de S.te Anne. Cette organisation dura jusqu'en 1815, époque à laquelle Alexandre I.er créa dans cet ordre une autre classe, où les militaires seuls pourraient être admis. Il faut être général-major pour entrer dans la première classe, dont les plus anciens membres jouissent d'une pension. La fête de l'ordre de S.t-André se célèbre le 3 janvier: sa dévise est *Foi*, *Piété*, *Justice*.

Le n.° 8 de la planche ci-dessus représente la décoration de cet ordre. Les chevaliers de la I.ère classe la portent suspendue à un large ruban passé en bandoulière de gauche à droite, et ont le crachat n.° 9 sur le sein gauche. Ceux de la seconde portent la croix au cou, ceux de la troisième l'attachent à la boutonnière, et ceux de la quatrième ont une croix en émail à la garde de leur épée.

Alexandre I.

Alexandre Paulowitz, dit Alexandre I.er, l'aîné des enfans de Paul I.er naquit le 22 décembre 1777, et fut marié le 9 octobre 1793 avec Elisabeth Alexiowna, princesse de Bade. Il passa son enfance sous la direction de Catherine II, et son éducation fut confiée aux soins de M.r De-la Harpe, colonel suisse, qui lui inspira de bonne heure les maximes philosophiques et les sentimens philantropiques, dont il a fait la règle de sa conduite publique et privée. Il fut nommé empereur le 24 mars 1801, et couronné à Moscou le 27 septembre de la même année. Son premier soin fut de s'occuper de l'administration de la justice, et de tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de ses sujets. Il diminua les impôts, fit relâcher les détenus pour dettes, adoucit le sort des exilés, abolit la censure, et permit l'introduction dans ses états des livres français sans être sujets à aucun examen: disposition qui fut cependant modifiée dans la suite. Il établit l'uniformité des poids et mesures, favorisa le commerce, protegea les sciences et les arts, et donna des témoignages de sa magnificence à plusieurs hommes célèbres, tant à l'étranger que dans ses propres états. La Russie reçut de lui en quelque sorte une nouvelle constitution: l'organisation du sénat et celle du ministère furent changées, et l'autorité des gouverneurs généraux fut limitée: ce qui remédia aux abus dont se plaignait le peuple dans les provinces. Enfin il étendit à tous les habitans sans distinction l'avantage dont jouissaient déjà les nobles, de ne pouvoir encourir la confiscation de leurs biens héréditaires, pour quelque condamnation que ce pût être.

Il se maintient quelque tems en paix avec la France.

Dans les commencemens cet empereur maintint la paix qu'il trouva établie entre la Russie et la France, et pendant long-tems il ne sembla s'occuper que des moyens d'en assurer le bienfait à ses sujets. En 1804 il institua une école publique à Téflis en Georgie, ouvrit une université à Wilna, établit un séminaire pour l'instruction des clercs catholiques, publia un ordre pour l'enseignement de la médecine et de la chirurgie, et fonda une université à Cherson, et un musée de marine à Pétersbourg. Après la rupture du traité d'Amiens, il proposa envain sa médiation entre la France et l'Angleterre, mais alors il cessa d'être en relation amicale avec la première de ces deux puissances, et fit avec la seconde un traité d'alliance offensive et défensive, dans lequel entrèrent aussi l'Autriche et la Suède, et dont le principal objet était de s'opposer à l'agrandissement de la France. L'Autriche, qui devait y prendre la plus grande part, entra aussitôt en campagne; mais ses troupes qui avaient pris une position peu avantageuse sur le Danube, durent céder à l'armée française commandée en personne par Napoléon. Alexandre qui avait perdu un tems précieux à Pulawy en négociations avec la Prusse, qui s'opposait au passage des troupes russes, arriva en Autriche, lorsque la capitale de cet état était déjà au pouvoir des Français. Forcé par les circonstances de chercher à se faire d'autres alliés, il alla à Berlin, où il couclut avec le roi de Prusse contre la France un traité, dont ces deux souverains jurèrent l'observation sur la tombe du grand Frédéric; mais ces dispositions furent bientôt déconcertées par Haugwitz ministre de Prusse, et la position de cette puissance devint encore plus incertaine après la défaite de l'armée Austro-Russe à Austerlitz. Des négociations ayant été entamées le lendemain de cette bataille par l'empereur d'Autriche, Alexandre refusa d'y prendre part, et retourna à Pétersbourg, laissant la plus grande partie de ses troupes sur les frontières de l'Allemagne. Ce monarque prévoyait déjà la necessité de devoir entreprendre bientôt une nouvelle campagne; et en effet, dès l'année suivante, la Prusse voyant son existence politique menacée, lui envoya le duc de Brunswick pour lui demander des secours. Tujours généreux envers ses alliés, Alexandre se prépare à reprendre les armes. Mais la Prusse n'est pas plus heureuse dans cette guerre que ne l'avait été l'Autriche, et les troupes russes n'arrivent encore cette fois qu'après la défaite de l'armée prussienne. Les Russes se retirent derrière la Vistule, et s'y soutiennent. Au printems suivant de l'an-

Alliance avec l'Angleterre.

née 1807, Alexandre se rend au camp, qui est bientôt attaqué par toutes les forces françaises: les Russes et les Prussiens perdent la

Bataille de Fiedland.

bataille de Friedland, et sont obligés de se replier derrière le Niémen. Cet évènement met Alexandre dans la nécessité d'entrer de nouveau en négociation avec Napoléon, et le 8 juillet 1807 les préliminaires de la paix sont signés à Tilsit entre les deux empereurs. De retour à Pétersbourg, Alexandre publie une déclaration contre l'Angleterre à l'occasion du bombardement de Copenhague, et, par un manifeste du 24 fevrier 1808, il déclare la guerre à la Suède pour les relations qu'elle avait eues avec cette puissance. Cette guerre dura deux ans, et valut la restitution de la Finlande à la Russie.

Traité d'Erfurt.

Vers la fin de septembre 1806 Alexandre se transporta à Erfurt, où les intérêts du monde entier furent agités entre lui et Napoléon, qui se trouvait alors au plus haut dégré de sa prospérité. Les hostilités ayant recommencé la même année entre la France et l'Autriche, Alexandre se déclara pour la première de ces deux puissances. Napoléon crut avoir porté le dernier coup à l'Autriche. Maître des principales places de la Prusse, il avait fondé un royaume de Pologne et menaçait la Russie, à laquelle il voulait faire adopter

Système continental.

ce qu'il appelait son *système continental.* Alexandre voulait éloigner une autre fois les malheurs de la guerre, mais son ennemi était déjà sur la Vistule avec une armée de 560,000 hommes. Forcé de faire la guerre dans ses propres états, et voyant marcher contre lui ses plus anciens alliés, sans autre secours extérieur que celui de l'Angleterre, il résolut de défendre à tout prix son indépendance politique. Son armée soutint d'abord avec courage les premières atta-

Bataille de Smolensko et de la Moskowa.

ques des troupes françaises. Le succès des deux sanglantes batailles données à Smolensko et à la Moskowa le 9 septembre 1813 fut longtems douteux; mais enfin les Russes, pour attirer l'ennemi dans

Incendie de Moscou, et retraite des Français.

l'intérieur du pays, firent leur retraite sur Moscou, qu'ils livrèrent ensuite aux flammes, pour priver les Français de tous les secours qu'ils auraient pu y trouver. Cette résolution étonnante, et presqu'unique dans l'histoire, eut le résultat que les Russes semblaient en espérer. L'armée française battit en retraite dans la saison la plus rigoureuse, et cette belle armée périt presque tout entière dans les glaces de la Lithuanie. Victorieux à Smolensko et au passage de la Bérésina, les Russes ne tardèrent pas à s'emparer de

Réunion des Prussiens aux Russes.

toute la Pologne. L'armée prussienne avait déjà abandonné l'armée française pour se réunir à celle d'Alexandre, et dès lors cet em-

pereur, d'accord avec le roi de Prusse, proclama la dissolution de la confédération germanique, et déclara vouloir aider aux princes et aux peuples de la Germanie à recouvrer leur indépendance. A peine de retour à Paris, Napoléon fait une nouvelle levée, et se voit encore à la tête d'une armée considérable. Au mois de mai 1813 il traverse la Franconie, et pénètre jusque dans le cœur de la Saxe. Il est victorieux à Lutzen, à Wurtschen et à Bautzen. Les alliés crurent à propos de proposer un armistice, auquel Napoléon consentit sans en connaître le but. Dans l'intervalle des quarante jours que dura la suspension d'armes, les deux monarques de Russie et de Prusse eurent une entrevue à Prague avec l'empereur d'Autriche, qu'ils parvinrent enfin à mettre de leur côté. Les trois souverains firent marcher leurs troupes sur Dresde qu'occupait l'armée française, et il se donna près de cette ville une bataille mémorable, qui ne fut pas à l'avantage des alliés. Cette bataille fut suivie de celle de Leipsick, qui dura les 16, 17 et 18 octobre, et décida de l'évacuation de l'Allemagne par les Français, ensorte que dans le mois de janvier 1814, les troupes alliées se trouvèrent au sein de la France. Alexandre se fit admirer dans toutes les villes de ce pays par l'affabilité de ses manières et par sa magnanimité. Le 31 mars les alliés firent leur entrée à Paris. Napoléon, qui avait été déposé par le sénat, se trouvait encore à Fontainebleau. Sur la proposition qui lui fut faite par Alexandre, au nom des puissances alliées, de désigner un lieu de retraite pour lui et sa famille, il choisit l'île d'Elbe, où il devait jouir des honneurs dus à la souveraineté, et d'un apanage considérable. Alexandre était devenu à Paris le sujet de toutes les conversations: sa bonté, sa générosité, son goût pour les sciences et les arts, et son amabilité, lui attiraient les plus grands éloges, et l'on vendait son portrait de tous côtés. Lorsque Louis XVIII débarqua en France, Alexandre partit de Paris pour aller à sa rencontre, et ces deux souverains s'embrassèrent avec la plus touchante émotion. La paix générale vint enfin couronner l'entreprise des alliés, et le 30 mai 1814 fut signé à Paris un traité, qui semblait devoir assurer pour long-tems la tranquillité de l'Europe. Alexandre quitta Paris pour se rendre à Londres, où on lui donna des fêtes magnifiques, et de là il retourna à Pétersbourg. Peu de jours après son arrivée dans cette capitale, il en partit encore pour aller au congrès de Vienne, et fit avec le roi de Prusse son entrée dans cette ville le 25 septembre 1814. Il s'occupa

Batailles de Dresde et de Leipsick

Les alliés à Paris.

Paix générale.

Congrès de Vienne.

avec soin de toutes les affaires qui se traitèrent dans cette diète européenne, et consentit à la proposition qui y fut faite de donner à l'Allemagne une constitution fédérative. Toutes les fois qu'il s'élevait entre quelques ministres des différends sur des intérêts quelconques, sa politique toujours généreuse lui fesait trouver le moyen de les concilier. Mais, ce qui l'occupait plus que tout autre chose, c'était la réunion de la Pologne à l'empire russe sous le titre de royaume. Il obtint, non sans peine il est vrai, l'assentiment du congrès sur ce point important, et le mois de janvier de l'année 1815 ne se passa point, sans qu'il fût reconnu roi constitutionnel de Pologne.

Sortie de Napoléon de l'île d'Elbe, et nouvelle guerre.

Rien ne semblait plus devoir troubler désormais la paix générale, lorsqu'on apprit tout-à-coup que Napoléon était sorti de l'île d'Elbe. A cette nouvelle, Alexandre qui se disposait à retourner dans ses états, se réunit aux autres souverains, qui prirent l'engagement de rassembler toutes leurs forces pour maintenir l'exécution du traité de Paris du 30 mars 1814, et donner effet aux dispositions qui venaient d'être prises dans le congrès de Vienne contre les vues de Napoléon. Depuis lors Alexandre ne s'occupa plus que des préparatifs de guerre, et il passait la revue de tous les régimens qui arrivaient à Vienne, pour se rendre sur le théâtre des opérations militaires. Le général Barclay De-Tolly marcha en France à la tête de deux cent mille hommes. Alexandre arriva à Paris le 10 juillet, trois jours après le retour de Louis XVIII, et il fut pris alors entre les souverains alliés des mesures définitives pour assurer la paix générale. Vers la fin de septembre, Alexandre alla à Bruxelles pour assister au mariage de sa sœur, la duchesse de Méklembourg, avec le prince royal des Pays-Bas. De là il passa à Dijon pour être présent à la revue de l'armée autrichienne, puis il se rendit en Pologne pour prendre possession de la partie de ce royaume qui avait été réunie à l'empire russe, et rentra à Petersbourg, où il fut reçu aux acclamations d'une nombreuse population impatiente de le revoir. Son premier soin fut de s'occuper de l'administration, qu'il avait dû nécessairement perdre de vue. Le 1.er janvier 1816 il rendit un ukase, qui expulsait de Pétersbourg les Jésuites pour avoir voulu faire des prosélites au culte romain. Mais le monument le plus important de son règne, celui qui caractérise plus particulièrement sa haîne pour les désordres des révolutions et pour toute tyrannie, c'est le manifeste qu'il publia à

Alexandre de nouveau à Paris.

Pétersbourg le 27 du même mois, lequel fut traduit dans toutes les langues et rapporté dans tous les journaux.

Son voyage dans les contrées méridionales.

Nous ne pouvons nous permettre ici aucuns détails sur le traité passé par Alexandre avec la Grande-Brétagne, concernant la navigation et le commerce de la Russie dans l'Océan pacifique; sur la convocation de la diète de Pologne; sur le décret qui supprima la publicité des séances de cette diète; sur le voyage de cet empereur à Varsovie; sur l'ouverture et les opérations de cette même diète; sur son retour à Pétersbourg, non plus que sur les divers actes de l'administration civile et militaire. En septembre 1825, Alexandre voulait entreprendre un voyage dans les provinces méridionales de son empire, en compagnie de l'impératrice dont la santé réclamait un climat plus doux. Quelle qu'ait été d'ailleurs la cause de ce voyage, l'empereur partit de sa résidence le 13 septembre, suivi d'un petit nombre d'officiers généraux, parmi lesquels était le major-général Diebitsch, et ayant avec lui Wilie son premier médecin; il arriva à Tanganrok, où il fut rejoint au bout de quelques jours par son épouse, avec laquelle il fit son entrée le 5 octobre dans cette ville aux acclamations de toute la population. Tanganrok, située sur la mer d'Azof et à peu de distance de l'embouchure du Don, est dans un climat des plus doux de la Russie, qui en rendait le séjour agréable à leurs majestés. L'empereur partit de cette ville pour aller visiter les établissemens de la Crimée, et y rentra le 18 novembre avec un rhume et une fièvre, dont il ressentit les atteintes dans les derniers jours de ce voyage. Bientôt cette fièvre prit un caractère bilieux inflammatoire. Le 30 du même mois tout espoir de guérison fut perdu, et le malade expira le premier décembre vers les onze heures du matin.

Son séjour à Tanganrok.

Son excursion en Crimée.

Sa mort.

Comme homme privé, Alexandre réunissait toutes les qualités propres à se faire aimer. Comme empereur les évènemens de sa vie sont connus, et ils tiendront une place marquante dans l'histoire de l'Europe, sur les destinées de laquelle il exerça une grande influence dans les douze dernières années de sa vie. Si l'esprit de parti peut disputer sur les services rendus par lui à l'Europe en général, la Russie ne l'en reconnaîtra pas moins comme un de ses plus grands souverains. Il réunit à son vaste empire, soit comme conquêtes, soit par des traités, le grand duché de Finlande, la Bessarabie, diverses provinces de la Perse jusqu'à l'Araxe et au Kur, la province de Bialijstock et le royaume de Pologne. Outre cela, il

Son caractère.

donna à son pays de sages institutions propres à y propager les bienfaits de la civilisation; il y préparait encore les esprits à l'abolition générale de la servitude, et cherchait par tous les moyens possibles à accroître le bonheur d'une nation, dont il avait étendu la puissance et la renommée militaire. On voit, d'après cet exposé, combien ce prince avait déjà fait pour sa gloire lorsqu'il mourut, n'ayant encore que quarante-huit ans, et après en avoir régné environ vingt-cinq.

Sa figure.

Alexandre, dit M.r Ker-Porter, a un caractère extrêmement doux, son maintien est dégagé, et il a une grâce infinie dans tous ses mouvemens: la bonté de son cœur est peinte dans ses regards, et le sourire est toujours sur ses lèvres. Il ne se passe pas de jour qui ne soit marqué par quelqu'acte de sa bienfesance et de son amour pour son peuple. La punition des coupables lui est si pénible, que la pitié fait souvent taire en lui la justice. Il est bien fait, et son air est affable et engageant: enfin la bonté de son cœur respire dans tous ses traits. Il est blond et a les yeux bleus; et son teint, quoique peu coloré, annonce un tempérament sain et robuste. Sa taille est d'environ cinq pieds et cinq pouces de France. Voyez le n.° 4 de la planche 13.

Ordre de l'Aigle-Blanc de Pologne.

Outre la restauration de l'ordre de Saint Georges et de celui de S.t Volodomir, comme nous l'avons observé en parlant de Catherine II, Alexandre a encore conservé les ordres de la Pologne après la réunion de cet état à la Russie, et s'en est déclaré Grand-Maître. De ce nombre est l'*ordre de l'Aigle-Blanc*, institué en 1325 par Ladislas V roi de Pologne, à l'occasion du mariage de son fils avec une princesse de Lithuanie. Il fut renouvelé le 1.er novembre 1705 par Frédéric Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne. Cet ordre semblait devoir s'éteindre lors du partage de la Pologne en 1775, aucun des souverains co-partageans de ce royaume ne s'en étant fait grand-maître, et il resta dans cet état jusqu'à l'érection du duché de Varsovie par Napoléon. L'acte constitutionnel du 21 juillet 1807 fit revivre tous les ordres de chevalerie, qui existaient en Pologne avant le partage; et Frédéric, roi de Saxe et duc de Varsovie, les réunit comme grand-maître de tous les ordres de cet ancien royaume.

La croix de l'ordre, représentée au n.° 14, se porte par les chevaliers suspendue à un large ruban placé en bandoulière de droite à gauche. Ils portent en outre le crachat n.° 15 sur le côté gau-

che de l'habit: les lettres A. R. qu'on voit sur cette croix signifient *Augustus Rex*.

Ordre de S. Stanislas.

L'ordre de S.t Stanislas, institué par le roi Stanislas Auguste Poniatowski le 7 mai 1765, a été renouvelé le 1.er décembre 1815 par l'empereur Alexandre, qui cependant en a changé la forme, et l'a divisé en quatre classes. A l'époque de son institution, il n'était composé que de cent chevaliers, sans y comprendre les chevaliers de l'ordre de l'aigle-blanc, qui le recevaient de droit, ni les étrangers qui pouvaient y être admis. Chaque chevalier était obligé de payer quatre ducats ou quarante francs par an à l'hôpital de l'*Enfant Jésus* de Varsovie. Cet ordre perdit insensiblement de son importance par la facilité avec laquelle il fut conféré; mais il reprit un nouveau lustre lors de la création du duché de Varsovie en 1807.

A présent, la première classe porte la croix n.° 16 suspendue à un large ruban passé en bandoulière de gauche à droite, et le crachat n.° 17 sur le côté gauche de la poitrine. La seconde classe porte cette croix à un ruban passé au cou, avec le même crachat. La troisième porte la croix comme la seconde, mais sans le crachat, et la quatrième l'attache à la boutonnière. Les chevaliers de l'ordre de l'aigle-blanc portent la décoration de la troisième classe.

Ordre du mérite militaire.

L'empereur Alexandre fut aussi chef et grand-maître de l'ordre du mérite militaire, fondé en Pologne par le roi Stanislas Auguste, pour récompenser les officiers de son armée, qui s'étaient distingués dans la guerre de l'indépendance contre les Russes. Mais quelques jours après l'adhésion de ce prince à la confédération de Torgowitz, cet ordre fut supprimé, et ceux qui en étaient décorés furent obligés de rendre leurs brévets. Son abolition dura jusqu'à l'époque de la constitution du duché de Varsovie en 1807, où il fut relevé par Frédéric Auguste.

La première classe porte la croix représentée au n.° 18 de la planche ci-dessus, et suspendue à un large ruban passé en bandoulière de droite à gauche, avec le crachat n.° 19 au côté gauche. La seconde porte la croix n.° 20 à la boutonnière gauche de l'habit, et la troisième porte de la même manière la croix n.° 21.

Décoration d'honneur.

Il existe en outre en Russie d'autres décorations d'honneur de diverses sortes. Les généraux et les officiers, qui se sont distingués par des services importans ou par des actions d'éclat, ont reçu en récompense des épées ou des sabres garnis en or, ou enrichis de diamans. Ces armes d'honneur portent ordinairement cette inscrip-

tion: *Pour le courage.* On donne aussi aux officiers une médaille d'or. Les soldats de la milice qui fut levée en septembre 1809, et qui se sont exposés au feu, portent une médaille d'or ou d'argent suspendue à un ruban de l'ordre de Saint Georges. Les officiers de cette milice, qui n'ont eu part à aucune action, portent cette médaille attachée à un ruban de l'ordre de Saint Volodomir. En mémoire de la campagne de 1812, l'empereur Alexandre a fait distribuer une médaille d'argent à tous les militaires qui avaient fait cette campagne; elle porte cette inscription: *ce n'est pas à nous, mais à Dieu qu'appartient la gloire.* Elle a été accordée de même aux chirurgiens et aux aumôniers, qui s'étaient trouvés au feu dans la même campagne. En 1814, la même médaille, mais en bronze, a été donnée aux fils ainés dans chaque famille noble, et en 1816 cette faveur a été étendue jusqu'aux filles ainées. Les magistrats et les négocians, qui se sont rendus utiles à l'état, portent cette médaille attachée à un ruban de l'ordre de Sainte Anne.

Les dames d'honneur de l'impératrice portent son portrait enrichi de diamans, et les demoiselles du palais portent son chiffre sur un médaillon aussi orné de diamans, et suspendu à un ruban bleu ondé.

Nicolas Paolowitsch.

La vacance du trône par suite de la mort d'Alexandre mit d'abord dans l'embarras la famille impériale, le sénat et le conseil directeur de l'empire. Les hommes d'état, qui étaient à la tête des affaires en Europe, savaient déjà depuis trois ans, que le Czarowitz ou le grand duc Constantin, héritier présomptif de la couronne, avait formellement renoncé à l'empire, et que cette renonciation avait été acceptée par Alexandre. Par une générosité dont il n'y a pas d'exemple, le grand duc Nicolas, auquel le trône était dévolu, s'était rendu au sénat, pour y faire proclamer Constantin, et avait commencé le premier à lui prêter serment de fidélité. Pendant que le grand duc Nicolas donnait cet exemple de magnanimité dans Pétersbourg, Varsovie, où se trouvaient alors ses deux frères Constantin et Michel, était témoin d'une scène tout-à-fait opposée. La nouvelle de la mort d'Alexandre était arrivée dans cette dernière ville deux jours avant qu'on ne la sût à Pétersbourg, et le prince Constantin, fidèle à l'engagement qu'il avait pris, avait écrit aussitôt à l'impératrice mère, et à son frère Nicolas, pour confirmer de la manière la plus formelle la renonciation qu'il avait faite au trône, et en maintenir l'effet en faveur de ce même prince,

en déclarant ne vouloir conserver que le titre de Czarowitz, qui lui avait été donné par l'empereur Alexandre en considération des services qu'il lui avait rendus. Cette détermination mit les esprits dans une nouvelle perplexité à Pétersbourg; et la résolution bien prononcée de Constantin de la maintenir, put seule mettre fin à cette lutte de générosité, inouie dans les annales du monde. Forcé ainsi d'accepter l'empire, le grand duc Nicolas publia le 24 décembre un manifeste, par lequel il informait ses sujets des circonstances qui l'avaient élevé au trône de toutes les Russies, et ordonnait qu'en cette qualité il lui fût prêté serment de fidélité, ainsi qu'à son fils Alexandre son héritier légitime.

Après ces évènemens, on ne croyait plus avoir rien à craindre désormais pour la tranquillité publique, et toutes les autorités civiles s'étaient déjà empressées de prêter serment au nouvel empereur, lorsqu'il se manifesta à cet égard des symptômes de fermentation dans les casernes. On parvint à découvrir que les germes en avaient été préparés depuis long-tems par des sociétés de conspirateurs, et les évènemens ne tardèrent point à le confirmer. Le 26 décembre, jour fixé pour la prestation du serment de tous les régimens de la garde, quelques compagnies se refusèrent à cette cérémonie, et, après avoir tué ou blessé plusieurs de leurs officiers, elles se dirigèrent vers la place du sénat en criant *vive l'empereur Constantin*. Après de vains efforts pour les faire rentrer dans le devoir, il fallut employer la force, avec laquelle on parvint enfin à les disperser. La crainte de confondre l'innocent avec le coupable fit suspendre à l'empereur toute mesure de rigueur. Il fut établi une commission d'enquête pour rechercher la cause de ces désordres, et particulièrement pour découvrir les sociétés secrètes, qu'on soupçonnait d'avoir conspiré contre l'état. Cela n'empêcha pas cependant que l'empereur ne fût reconnu dans toute l'étendue de son empire et par toutes les puissances étrangères, et les commencemens de son règne ont été marqués par des actes de modération et de sagesse.

L'empereur Nicolas Paolowitch est d'une taille élevée et bien fait. Il a un air martial et un regard pénétrant, dont sont quelquefois intimidés ceux qui ont l'honneur de l'approcher: voyez le n.° 4 de la planche 14. Il est accoutumé à la fatigue, et fait son étude favorite des sciences exactes et de l'art militaire, où il a acquis les connaissances les plus distinguées. On sait qu'il possède à fond l'art de la fortification, et il a des notions exactes surtout

ce qui concerne la Russie. Amateur des beaux arts, le palais d'Antischkoff, qu'il habitait avant son avènement au trône, est un modèle de régularité et d'élégance. Il aime beaucoup la musique et la cultive avec beaucoup de succès. Le théâtre français lui est redevable, ainsi qu'à son épouse Alexandrine, de toute la faveur dont il jouit à Pétersbourg.

Précis de ce qui concerne l'empire russe.

Après avoir retracé aussi succinctement qu'il nous a été possible les évènemens les plus mémorables de l'empire russe, nous allons exposer avec la même brièveté tout ce qui a rapport au gouvernement de cet état.

Gouvernement.

Nous avons vu, par tout ce qui précède, combien il a fallu d'art, de politique et surtout d'énergie, pour réunir sous un même système d'administration tant d'élémens et tant de peuples différens. A présent la marche du gouvernement est plus ferme, depuis l'assujétissement des divers peuples dont la Russie est entourée. En perdant leur ancienne autorité, les chefs qui les commandaient n'ont laissé à leurs successeurs que le désir de rivaliser entre eux de zèle et de dévoûment, pour obtenir, avec la bienveillance du souverain, des emplois honorables et lucratifs.

Princes.

On rencontre en Russie, plus que partout ailleurs, des seigneurs ayant un titre analogue à celui de prince: ce dont il est facile d'expliquer la cause. Depuis plus de trois siècles, ce pays immense était divisé entre des princes héréditaires et indépendans les uns des autres. On ne doit donc point s'étonner, si plusieurs de leurs descendans possèdent encore de vastes domaines, et mènent un train de vie conforme à leur ancien état. *Knæs* est un mot russe, qui signifie prince: ceux d'entre ces petits souverains qui pouvaient soumettre pour quelque tems leurs voisins, prenaient le titre de *Velikie Knæs*, qui signifie grands princes; et cette suprématie passait tantôt au souverain de Novogorod, tantôt à celui de Kiof, tantôt à celui de Volodomir, ou autres. Il fut un tems, où, comme nous l'avons vu, les Kans de la Tartarie fesaient la loi à tous ces princes. En un mot, des guerres continuelles ensanglantèrent ces contrées, jusqu'à l'époque où Ivan II réunit toutes ces petites souverainetés sous le même sceptre, et prit le titre de Czar ou d'empereur. Tel est le motif pour lequel il existe en Russie tant de princes issus de familles souveraines, dont les possessions se trouvent quelquefois sur les frontières de la Chine, de la Tartarie et même jusque sur les rivages de la mer pacifique, et qui se réu-

nissent tous dans la capitale de l'empire. Ils passent ordinairement l'hiver à Moscou, où ils se traitent en vrais souverains.

A proprement parler, le titre de duc n'existe point en Russie: celui de grand-duc ne signifie autre chose que grand prince, et il se donne aux fils de l'empereur, qui s'appellent en outre Czarowitz, ou fils du Czar. Le titre de Boyard est inférieur à celui de prince. Les Vaivods sont les gouverneurs des provinces. Les titres de comte et de baron ont été introduits par Pierre le grand, qui ne négligea rien pour donner à son empire la forme des grandes sociétés européennes. *Ducs.* *Boyards, Vaivods, Comtes etc.*

Malgré les vicissitudes qui ont interverti quelquefois l'ordre de succession au trône de Russie, cette monarchie n'en est pas moins reconnue comme héréditaire. Après avoir privé du trône son mari Pierre III, Catherine II garda l'exercice du pouvoir suprême, au lieu de le remettre au grand-duc Paul, qui était l'héritier légitime. L'usage est néanmoins que l'héritier présomptif du trône soit investi de ce pouvoir, aussitôt après la mort de son prédécesseur. *Succession au trône.*

L'autorité du monarque est absolue, et son titre d'Autocrate, qui signifie gouvernant par lui seul, le prouve suffisamment. Le conseil ni le sénat ne peuvent s'opposer à sa volonté: néanmoins ces corps politiques ont des attributions très-étendues, et une grande influence dans l'état. *Pouvoir absolu.*

Le sénat n'est point un corps représentatif, mais seulement un tribunal suprême, chargé de veiller à l'exécution des ukases impériaux. L'administration publique est partagée en plusieurs collèges, qui sont, le collège des affaires étrangères, celui de la guerre, celui de l'amirauté, et ceux de la justice, du commerce et même de la médecine. La plupart de ces établissemens sont à Pétersbourg: d'autres se trouvent à Moscou, ou du moins sont obligés d'y tenir leur principale séance. *Sénat et conseil etc.*

La noblesse russe est partagée en deux classes, dont l'une est héréditaire, et l'autre est la récompense d'anciens services. Tout noble, quoique non titré, jouit de certains privilèges, comme celui d'avoir des terres et des vassaux à titre d'achat ou d'hérédité; mais sa noblesse ne lui donne aucun titre absolu aux charges de l'administration, et il ne parvient que de grade en grade aux emplois civils et militaires. Le simple particulier, qui embrasse l'une ou l'autre carrière, peut y parvenir par son mérite, aussi bien que le noble, aux plus hautes dignités, et il est même anobli par le fait, *Noblesse russe.*

dès qu'il y a obtenu le grade d'officier; mais cette distinction ne peut passer à ses enfans, que lorsqu'il est parvenu au grade d'officier supérieur.

Emplois civils etc.

Les emplois civils sont classés par grade, comme les emplois militaires. Ainsi la place de grand chancelier ou de premier ministre répond au grade de feld-maréchal. Les vice-chanceliers, les ministres d'état, les grands chambellans et autres grands fonctionnaires, ainsi que quelques membres du conseil du cabinet, sont assimilés aux généraux d'infanterie et de cavalerie. Les conseillers ordinaires de cabinet ont le grade de lieutenans-généraux. Les membres du conseil d'état et les chambellans vont de pair avec les généraux-majors; les simples conseillers et les *Valets-de-chambre* avec les brigadiers; les membres de la chancellerie et des collèges avec les capitaines, et les interprètes traducteurs avec les adjoints à l'état-major.

Education des nobles etc.

Nous avons déjà dit que les enfans de la noblesse sont généralement destinés à l'état militaire. Les uns sont instruits chez eux, sous les yeux de gouverneurs, qui sont ordinairement des Français, des Anglais ou des Allemands; les autres sont élevés dans des écoles de cadets. Les demoiselles de condition reçoivent aussi une éducation soignée dans le couvent de *Woskressenski,* à peu de distance de Pétersbourg. Ce couvent peut recevoir 240 demoiselles nobles, et autant de filles de bourgeois.

Cour ancienne et moderne.

Les Boyards ou seigneues russes étaient jadis extrêmement grossiers, et les personnages au dessus d'eux les traitaient avec une rudesse égale à celle de leurs mœurs. Le monarque, toujours entouré de ses guerriers, vivait a sa cour comme dans un camp: aussi n'y voyait-on ni éclat ni luxe, et les femmes les plus distinguées par leurs grâces et par leur beauté, n'y étaient appelées que pour en faire l'ornement. A présent cette cour n'offre plus aucune différence d'avec celles des autres états de l'Europe, et l'étiquette y est à peu près la même. On y donne des fêtes brillantes, non seulement à l'occasion de quelque glorieux évènement, mais encore aux anniversaires de la naissance des princes et du coronnement, ainsi qu'à certaines solennités, telles que le jour de S.t-Nicolas, que la Russie révère comme son patron. Ces fêtes offrent souvent l'image pittoresque de la variété des costumes des différentes provinces de l'empire, soit que les habitans de ces provinces momentanément établis à Pétersbourg y soient invités, soit que les courtisans prennent plaisir à s'y montrer eux-mêmes dans ces divers costumes.


7
G. Gallina f.
4 5 1 2 3 6 10 8 9 7

MILICE RUSSE.

De tous les écrivains qui ont traité des forces de l'empire russe, M.r Damaze de Raymond (1) est celui qui nous offre à cet égard les notions les plus authentiques. Les bornes que nous nous sommes proposées dans cet ouvrage nous permettent d'autant moins d'entrer dans quelques détails sur la milice russe, qu'il s'y est introduit plusieurs changemens considérables depuis les derniers évènemens. D'ailleurs notre but principal étant de décrire le costume, il nous suffira de présenter ici une idée des différentes nations qui concourent à la formation des armées russes; et comme nous avons déjà donné en son lieu la description du costume mlitaire des peuples de la Russie asiatique, nous parlerons plus particulièrement ici du costume militaire de la Russie européenne. Nous n'avons pas cru nécessaire non plus de donner une description détaillée des armes offensives et défensives des anciens habitans de la Russie, tant parce qu'il en a déjà été fait mention à l'article des mœurs des anciens Germains, que parce qu'il sera facile d'en acquérir une notion exacte, à la seule inspection des figures représentant les principaux Czars dans les deux planches précédentes.

Nous commencerons donc par observer, que l'organisation des troupes russes était jadis extrêmement bizarre. On voit à la planche 7 une image des anciens Strélitz, de cette espèce de garde prétorienne, qui fit tant de fois trembler les Czars, et qui finit elle-même par être sacrifiée. Le vrai nom de ces soldats était *Streltzy*, qui signifie chasseurs; et à présent les chasseurs de la garde impériale russe sont considérés comme un des corps les mieux disciplinés de toute l'armée. Ces chasseurs portent un schacko à la française, et ont un uniforme court et léger. *Les Strelitz.*

Avant Pierre I.er l'équipement militaire des Russes attestait leur habileté à se servir de la hâche. Les Strélitz auxquels était confiée la garde du monarque, n'étaient point armés de fusil, mais seulement d'une hallebarde comme les anciens Suisses: le fer de cette hallebarde, au lieu de se terminer en pointe, avait la figure d'une hâche, et se repliait des deux côtés en forme de croissant. Ils portaient à la ceinture un petit cor de chasse, qui leur servait à don-

(1) *Tableau historique etc.*

ner l'alerte, lorsqu'ils étaient en sentinelle, ou lorsqu'ils apercevaient quelque danger. Voy. le n.° 1 de la même planche. Les officiers de cette milice séditieuse portaient rarement le sabre ou l'épée; ils avaient dans la main droite une petite hâche, et dans la gauche une masse, dont le pommeau était hérissé de pointes de fer. Voy. le n.° 2. Le colonel était vêtu d'une riche fourrure, et se distinguait à sa ceinture ornée de franges d'or. Il portait un cimetère au côté, et une canne à la main. Voy. le n.° 3 de la même planche.

A cette époque, et même sous les premiers successeurs de Pierre I.er, les Czars avaient une garde polonaise, qui portait le nom et avait presque l'habillement des Janissaires turcs : leur coiffure était de même une espèce de turban très-haut: voy. le n.° 4. On voit au n.° 5 un guerrier valaque, qui a été dessiné à Pétersbourg. L'habillement des janissaires polonais, et surtout leur turban, furent changés sous le règne de Catherine, et leur coiffure a pris à peu près la forme d'un bonnet de hussard, qui se termine en cône et par une espèce de sac en étoffe de couleur: le n.° 6 offre l'image d'un de ces Janissaires. Le n.° 7 représente un élève du corps des cadets du tems de la même impératrice: leur habillement, qui était plus léger que ne semble le comporter le climat de la Russie, ne consistait qu'en un simple habit, avec des pantalons, des bas et des souliers. Ils portaient un chapeau rond orné d'un large ruban et d'un panache, et au lieu de l'épée, ils avaient la bayonnette au côté.

Elève du corps des cadets.

Ce corps de cadets reçut dans la suite une organisation toute différente : l'uniforme ne diffère guères de celui des écoles militaires de France: car les Russes ont adopté peu à peu l'habillement des autres nations de l'Europe. Les établissemens de cadets qui se trouvent à Pétersbourg sont très-brillans aujourd'hui: les élèves y sont au nombre de cinq cents nobles russes, de cent Finlandais et de quatre-vingts bourgeois. Ces élèves sont divisés en trois classes, dans chacune desquelles ils restent trois ans; ils y sont reçus de l'âge de cinq à dix ans, et ont par conséquent accompli leur cours de vingt à vingt-un ans. Cette institution est ce qui a contribué plus que tout autre chose à l'établissement de la discipline européenne dans les troupes russes, sans qu'on ait eu besoin de faire venir à Pétersbourg un trop grand nombre d'officiers étrangers.

Le corps des cadets, dit Swinton dans son *Voyage en Russie*, ou l'académie militaire, occupe un palais qui appartenait autrefois

au prince Menzikof, et qui se trouve entre l'académie des sciences et le musée. L'art militaire est le but de l'instruction qu'on y donne aux enfans de la noblesse et de la classe moyenne, qui y sont admis; et, à leur sortie de cette école, ils entrent dans l'armée avec le grade d'officier. Ce palais est entouré d'un grand nombre d'édifices où logent les jeunes élèves, et c'est le comte de Munich qui l'a destiné à cet usage. Cronstad a été choisi fort à propos pour être le séjour des élèves de la marine. De leur école ils voient sans cesse la manœuvre des vaisseaux, et ont à l'ouest le spectacle imposant d'une mer orageuse, dont la vue les familiarise insensiblement avec les dangers qu'ils doivent un jour affronter eux-mêmes.

Les troupes russes n'ont commencé en général que sous Pierre I.er à se perfectionner dans la tactique militaire; néanmoins, il y avait déjà des régimens disciplinés à l'allemande dès les tems de Michel Romanof. Ce prince fit venir des bords du Rhin quelques milliers de soldats d'infanterie et de cavalerie pour exercer ses troupes, qui avaient pour officiers des Français, des Allemands et des Ecossais. Pierre I.er suivit le même système; mais tout en appelant dans ses états des soldats expérimentés, il avait soin d'empêcher qu'on adoptât leurs usages et leur tactique militaire. C'était à lui qu'il était réservé de donner à ses troupes une organisation complète. Il adopta de préférence la discipline allemande, et eut à son service les meilleurs officiers étrangers. Le-Fort, son précepteur et son ami, lui suggéra de former de la jeune noblesse deux régimens, qui furent exercés de manière à servir de modèle à toute l'armée. Telle fut l'origine des gardes dites Préobrajenski (1) et Siménonski. Ces gardes succédèrent aux Strélitz, dont la puissance était devenue aussi redoutable au souverain, que celle des Janissaires en Turquie, et elles avaient souvent ensanglanté le palais des Czars, qu'elles étaient chargées de défendre. Ce changement arriva en 1690.

Gardes Préobrajenski substituées aux Strelitz.

Dès 1711 l'armée russe se composait déjà de cinquante-un régimens d'infanterie, de trente-neuf de cavalerie et d'un corps de grenadiers et de bombardiers de cinq mille et six cents hommes: ce

Armée russe en 1711.

(1) Le village de Préobrajenski, où se forma la nouvelle garde impériale, se trouve maintenant dans l'enceinte de Moscou. Pierre I.er avait une singulière affection pour cet endroit, et c'est là que tenait ses séances le fameux tribunal secret, si redoutable aux Boyards, qui s'opposaient souvent aux innovations de ce monarque.

qui formait une force effective de 109,650 hommes. Il y en avait en outre 150,000 de disséminés dans les garnisons sur les frontières, outre un nombre égal de Cosaques, de Calmouks et de Tartares au service de cet empire.

Uniforme des troupes. L'uniforme de l'infanterie est vert avec paremens rouges; celui de la cavalerie est bleu-ciel bordé en rouge, et dans l'artillerie il est de couleur écarlate avec paremens bleu-ciel et noirs. Ces différens corps ont tous la cocarde blanche; et chaque régiment porte le nom du pays où il a été levé, à l'exception du corps des grenadiers, qui prend le nom du colonel.

Sous Pierre III. Depuis Pierre I.er jusqu'à Pierre III il n'y eut aucun changement dans la manœuvre; mais l'admiration de ce dernier empereur pour Frédéric II, lui fit adopter la tactique prussienne. Les régimens se distinguèrent à la couleur de leurs revers. Pierre III, dit Guibert dans l'éloge du grand Frédéric, adorait le roi de Prusse; il portait l'uniforme prussien, dont il avait fait aussi celui de son régiment des gardes du Holstein. Catherine II préférant l'utilité et la commodité à une vaine apparence, n'approuva point la réforme que son mari avait faite. Son fils Paul I.er eut, comme Pierre III, la manie d'organiser tout à la prussienne et à l'allemande. La grosse artillerie porte l'uniforme vert à l'autrichienne avec des ornemens de diverses sortes, le casque haut et garni de crins, et les pentalons blancs plus étroits qu'on ne les avait anciennement. L'u-*Infanterie.* niforme de l'infanterie est le même que celui de la cavalerie: les soldats y portent le casque orné d'un panache noir, vert ou rouge, avec l'épée et la bayonnette à la ceinture, et la giberne passée en bandoulière de gauche à droite; et ils ont des pentalons blancs et des bottes. L'empereur Alexandre voulait que sa garde présentât un aspect imposant, et, dans cette vue, il l'avait composée d'hommes d'élite pour la taille, et des plus aguerris. L'uniforme de cette garde ne diffère de celui de l'infanterie ordinaire que par un panache de crin, dont le casque est surmonté. Les militaires qui la composent portent des moustaches bien peignées et bien cirées, avec d'énormes favoris qui leur descendent jusque sous le menton, et qui sont toujours poudrés à blanc ainsi que leurs cheveux. Voy. le n.° 8 de *Grenadiers.* la même planche. Les grenadiers de l'ancienne garde avaient à peu-près le même uniforme; mais leur bonnet était plus pesant, et surmonté d'une étoffe en forme de sac flottant, avec un panache. Leur bayonnette, qui d'abord était fort longue, fut ensuite raccourcie, à

cause de son poids et de l'embarras dont elle était pour tirer juste. Voyez le n.° 9 de la même planche. Les gardes du corps s'appelaient cavaliers de le garde ou gardes à cheval; ils portent l'uniforme blanc avec des bonnets rouges et une pelisse de la même couleur, et leur grand casque est surmonté d'un panache. La cavalerie ordinaire porte un long sabre. Les officiers sont en général de beaux hommes, mais ils ont la manie de se serrer la taille au point de se donner un aspect désagréable, et leur hausse-col est d'une grandeur énorme. Voy. le n.° 10 de la même planche. Un des plus beaux régimens russes est celui des Hulans, commandé par le grand-duc Constantin qui en porte toujours l'uniforme, lequel est bleu avec les revers rouges et les brandebourgs dorés: ce corps est exercé à l'autrichienne. Les hussards et les chasseurs forment aussi des corps magnifiques, et les officiers sont vêtus avec trop de luxe: il me semble, dit Ker-Porter, que tant de galons et tant de broderies en or, conviennent plutôt à des pages qu'à des militaires.

Le soldat russe est d'une obéissance aveugle. Né dans l'esclavage, il ne connaît d'autre volonté que celle de son supérieur, et les coups de canne pleuvent sur ses épaules pour le moindre motif. Cependant, malgré sa stupidité apparente, il ne laisse pas de montrer de l'énergie en face de l'ennemi: les guerres fréquentes qu'a eues la Russie avec les Persans et les Tartares, ont accoutumé ses sujets à des traits de férocité, qui sont inconnus chez les autres peuples de l'Europe. L'armée russe se recrute au moyen d'une disposition, en vertu de laquelle chaque seigneur est obligé à fournir un nombre d'hommes déterminé. Chaque régiment a une musique, qui est à la fois instrumentale et vocale. Les musiciens accompagnent leurs chants des sons d'une espèce de guitarre appelée *bellalaika*, mais ces chants sont aigres et aigus. La musique militaire des Russes est en général moins agréable que celle des régimens français ou anglais.

Musique militaire.

Mais les troupes qui forment la partie la plus singulière, et la plus curieuse pour nous, de la force armée de la Russie, tant par la variété et la bizarrerie de leurs habillemens, que par les mœurs propres aux nations dont elles font partie, ce sont ces hordes irrégulières, si peu utiles dans une bataille, et en même tems si redoutables par les ravages qu'elles commettent. Les corps militaires qui attirent d'abord l'attention à Pétersbourg, ce sont ceux des Cosaques,

dont l'équipement et les exercices présentent la plus grande variété: voy. les n.os 1 et 2 de la planche 8. Ces corps se distinguent sous les noms de Cosaques du Don, Cosaques de l'Ukraine, Cosaques Tschernomoviscki ou de la mer noire, et Cosaques de l'Ural. Pierre I.er leur permit de conserver la forme de leur gouvernement, qui est une espéce de démocratie militaire: leur chef, appelé *Etman*, est élu dans une asssemblée générale des principaux personnages de la nation, mais son élection doit être approuvée par le Czar; et ces espèces de tribus sont exemptes de toute imposition, à condition qu'elles se présenteront armées et équipées à leurs frais, toutes les fois que le besoin l'exigera. Leur habillement militaire est d'une forme tout-à-fait commode. Il se compose d'une casaque de gros drap bleu-ciel, de larges pantalons avec des bottes, d'un bonnet noir de peau de mouton, du haut duquel pend un sac d'étoffe rouge bordé d'un galon blanc, et de pantalons garnis d'une large raie rouge sur les coutures. Le bonnet et les manches de l'habit sont ornés d'un bord de la même couleur; et ce dernier vêtement se ferme sur le devant par un seul rang de boutons; il est serré en outre par une large ceinture de cuir qui renferme les cartouches, et d'où pend un large sabre. Voy. à la même planche, n.° 3 un Cosaque du Don, n.° 4 un officier de Cosaques, et n.° 5 un Cosaque Tschernomoviski. Les principales armes de ces troupes sont une lance, de la longueur de huit et quelquefois douze pieds, et d'une paire de pistolets. Leur giberne, qui est en étain, est suspendue à une bandoulière qui passe sur l'épaule gauche, et à laquelle souvent est attaché un fouet. Leur selle est solide, d'un travail grossier, et forme un double coussin, et la housse est carrée et en drap de différentes couleurs. Leurs chevaux sont petits, et ont la queue et la crinière longues, mais souvent couvertes de boue. Quelques Cosaques seulement portent les moustaches. Quelques-uns de leurs régimens sont habillés en rouge, et presque de la même manière que les précédens, excepté que leurs bonnets sont plus hauts et garnis en velours rouge; ils se distinguent encore à une espèce de chemise, qui leur descend jusqu'au genou. Les Cosaques de l'Ural ne diffèrent guères des autres par la forme de leur vêtement, mais leur bonnet est pointu. Voy. le n.° 6 de la planche ci-dessus. Dans plusieurs corps, le cavalier ne porte point le fusil le long des flancs du cheval, mais en bandoulière et derrière ses épaules. Les Cosaques, les Baskirs et autres troupes légères sont

Cosaques.


G. Gallina f.
11 9 10 8 7 3 4 5 6 2 1 Albanese Cosacche del mar Nero

déstinés pour aller à la découverte et pour les coups de main. Il existe néanmoins, dans l'armée russe, des corps réguliers de Cosaques, qui sont sur le même pied que la cavelerie de ligne. Le n.° 7 de la même planche représente un Cosaque de ce genre.

Les Baskirs. Les Baskirs sont habiles à tirer de l'arc et bons cavaliers. Voyez le n.° 8 de la même planche. Ils sont obligés de fournir à la Russie, à titre de tribut, au moins trente mille hommes: le service militaire auquel ils sont sujets ne leur paraît point onéreux, et ils s'y prêtent même avec plaisir. Leurs armes défensives consistent en une jacque de maille et en un casque brillant. Ils portent une longue pique à laquelle est attachée une banderole, avec un sabre, un arc et un carquois qui contient une vingtaine de flèches. Leurs arcs sont courts, de forme asiatique et mal fabriqués; et malgré le peu d'art avec lequel leurs flèches sont garnies de plumes, ils ne laissent pas de les lancer avec beaucoup de justesse. Ils portent à la tête de chaque escadron un grand étendard fourchu, qui est quelquefois de couleur verte, et orné de broderies en or d'une figure fort curieuse: il y a aussi de ces étendards qui sont rouges ou blancs, avec la lettre A au centre, qui est le monogramme de l'empereur Alexandre. L'habillement des chefs des Baskirs est magnifique. Ils ont une brillante jacque de maille, qui leur descend jusqu'aux cuisses, et leur casque, qui leur couvre la nuque, est garni d'une file d'anneaux de fer. Ils portent un cafetan en écarlate, et sont montés sur de superbes chevaux persans, dont la selle est recouverte d'une housse, qui est une peau de léopard. Leur musique militaire consiste en une flûte de deux pieds de longueur, et à quatre trous. Ils ont en outre des musiciens qui accompagnent les sons aigus de cet instrument, de chants rauques qu'ils tirent du fond du gozier, et dont le prolongement pénible finit par rendre leur visage rouge comme un brasier ardent.

Calmouks. Les Calmouks, qui font partie des troupes légères russes, conservent leurs anciennes armes, qui sont l'arc et les flèches: leur bonnet, qui est peu élevé, est entouré par le haut d'une bande de fourrure: voy. le n.° 9. Il existe d'autres corps de Calmouks, dont l'habillement est fort différent: les officiers y portent une jaque de maille entre deux vêtemens, et ont pour coiffure un bonnet à côtes; ils ont pour armes un long cimetère et une masse de fer: voy. le n.° 10. Il y a enfin d'autres Calmouks qui sont disciplinés à l'européenne, et armés de fusils. Ils ont au bout de leur longue

lance une banderole, et leur bonnet ainsi que leur habillement en général ressemble à celui des Cosaques réguliers. Voy. le n.° 11.

Kirguises.

Les Kirghises ou Kirguises, quoique ennemis invétérés des Baskirs, ne laissent pas de servir avec eux sous les mêmes enseignes. Sous le règne de l'impératrice Anne, leur nation[1], qui habitait les confins de la Chine, se mit sous la protection de la Russie, et ils ne contribuèrent pas peu par leur valeur comme par leur nombre à maintenir la paix sur les frontières. Ils sont armés d'arcs et de flèches, et portent le manteau à l'orientale, avec le cafetan bleu-ciel et le bonnet à la chinoise, d'une forme et d'une couleur tout-à-fait semblables à ceux des Chinois leurs voisins. La figure n.° 1, représentée à la planche 9, a un bonnet pointu à la chinoise; la fig. 2, un bonnet semblable à celui des anciens Phrygiens, et la fig. 3 porte un chapeau semblable à celui des Mandarins chinois. Cette troupe est divisée en compagnies de cent hommes, dont le commandant se distingue à une espèce d'étendard assez ressemblant à un mouchoir de soie parsemé de gros points de différentes teintes, et la couleur de cet étendard, qui est porté au bout d'une lance, est la marque distinctive de la compagnie. Les Kirguises sont armés quelquefois d'un mousquet, au bout duquel est adaptée une fourche en bois ou en fer, au lieu de la bayonnette: voy. le n.° 4 de la planche 9. Leurs femmes sont couvertes de schals, de broderies, de colliers, de franges et autres ornemens de tout genre; elles ne laissent pas cependant de montrer beaucoup de modestie dans leur habillement: de longues manches recouvrent leurs mains, et on ne voit leur visage que quand elles relèvent leur voile: voy. les n.os 5 et 6. Les n.os 7, 8 et 9 de la même planche représentent un Kirguise et deux femmes de la même nation. L'homme porte en bandoulière un fusil armé d'une fourche, et son bonnet a une grande aile qui se partage sur le devant. La coiffure des femmes se compose d'un schal roulé en forme de cylindre.

RELIGION DES RUSSES.

Ancienne religion des Slaves de Novogorod.

Avant d'entrer dans aucune explication sur la religion chrétienne en Russie, il importe que nous jetions un coup-d'œil sur l'ancien culte, auquel Volodomir substitua celui du Christ, et sur l'ancienne mythologie des Slaves de Novogorod, qui est le plus beau monument que nous offrent les annales de la Russie. On verra



62

comment cette mythologie se prêta d'abord aux besoins primitifs de l'homme, et comment elle représentait aux Slaves les puissances supérieures, à l'aide desquelles ils pouvaient satisfaire ces mêmes besoins. Le premier pour eux fut sans doute celui de subsister; le second, celui du repos, qui nécessite une retraite; le troisième, celui de se vêtir; le quatrième, celui des secours que nous viennent de la société; le cinquième enfin celui de la jouissance.

Leurs divinités Znitch *ou le* feu sacré.

Le premier dieu des Slaves s'appelait *Znitch* ou *feu sacré*: c'était par conséquent leur Apollon. Dans les commencemens ils le représentèrent sous l'emblême d'un feu perpétuel, puis ils lui consacrèrent les dépouilles des ennemis, et lui sacrifièrent même les prisonniers de guerre. Ce Znitch ne pouvait être que l'image du soleil, comme vivificateur de toute la nature; et, aux motifs imposans qui attirent l'attention de tous les hommes sur cet astre bienfesant, se joignait encore pour les Slaves celui de la rigidité de leur climat, qui leur rendait plus nécessaire encore qu'à tout autre peuple la faveur de cette divinité. Outre cela, ils révéraient encore un autre dieu nommé *Khors* ou *Korcha*, qui était pour eux ce qu'Esculape était pour les Grecs. Le mot *Kortchit*, d'où dérive le nom de *Korcha*, signifie restreindre, probablement abréger les maux, pour raison desquels on invoquait son secours. Peut-être aussi ne lui avait-on donné ce nom, que par analogie à la faculté qu'on lui supposait de fermer ou de guérir les blessures et les plaies, qui était la première partie de la médecine chez les anciens peuples: or toutes ces considérations le fesaient regarder comme le dieu des guérisons, et un peuple naturellement guerrier avait besoin d'une pareille divinité.

Korcha *dieu de la médecine.*

Bog, *dieu des eaux*

Bog était le dieu des eaux, et c'est ce qui avait fait diviniser une rivière de ce nom, qui a sa source dans la Podolie, et se jette dans le Boristhène. Les Slaves avaient encore divinisé d'autres fleuves, à cause de l'utilité dont les eaux sont à la terre et aux hommes. Ils ne s'approchaient du Bog qu'avec dévotion, et regardaient l'action de cracher dans ses eaux comme une profanation. C'était dans les mêmes sentimens qu'ils offraient des sacrifices au Don ou Tanaïs. Les habitans de l'île de Rugen avaient divinisé le lac Studenetz. L'obscurité des forêts qui entouraient ce lac, était extrêmement propre à inspirer une sainte terreur à ceux qui allaient l'adorer, et malgré la quantité de poisson dont il était rempli, nul n'avait osé se permettre d'y pêcher: on fesait des sacrifices sur ses

bords, et l'on n'y puisait de l'eau qu'après avoir fait beaucoup de prières. La fête *des dieux des eaux* était pour eux une grande solennité, qui se célébrait à la fonte des glaces.

Domović-Duki *génies tutélaires.*

Domovié-Duki étaient les genies tutélaires de l'intérieur des maisons. Cette superstition s'est conservée jusqu'à présent chez un grand nombre de paysans russes, comme l'attestent certains traits grossiers sous lesquels ils figurent ces espèces de pénates sur les murs de leurs huttes. Les serpens, appelés en russe *Sméi*, étaient rangés dans la classe de ces dieux domestiques : on leur fesait des libations de lait et d'œufs, et il n'était pas permis de les tuer sans s'exposer à un châtiment sévère, et même à la peine de mort.

Voloss, *protecteur du bétail.*

Véless, *Voloss* ou *Vlacié* était le dieu protecteur du bétail: le mot *Voloss* signifie *poil* ou *cheveux*. Cette divinité était anciennement en grande vénération, vû l'extrême utilité dont le bétail était pour les Slaves, et ce n'est que dans les siècles postérieurs qu'elle devint secondaire. Sous le règne des princes Varèges, on jurait l'observation des traités *par les armes*, *par le dieu Perun et par le bétail.* Le temple principal de Voloss était à Kiof.

Zenovia, *déesse de la chasse.*

Sevanna ou *Zenovia* était la déesse de la chasse, et par conséquent la Diane des Slaves; et lorsque la mythologie de ce peuple devint plus compliquée, Sevanna fut représentée comme la triple Hécate, et appelée Trigliva ou Trigla, c'est-à-dire déesse à trois têtes. Son temple était dans les campagnes de Kiof, pour indiquer son influence sur les récoltes. On regardait comme consacrées à cette déesse certaines forêts, où il était défendu de tuer et même de prendre le plus petit animal; et la moindre transgression sur ce point était considérée comme un sacrilège, et punie de mort.

Dagoda *ou Zéphire.*

Dagoda était Zéphire, c'est-à-dire le dieu dont la douce haleine rechauffe la terre et ramène la belle saison. Il avait pour ennemi déclaré *Pozvid*, auquel on attribuait le pouvoir d'exciter les orages et les tempêtes.

Lada *ou* Lado. Lelia *etc.*

Lada ou *Lado*, *Lelia* ou *Leliu, Did* ou *Dido* et *Polelia*, étaient d'autres divinités. Lorsque l'homme est parvenu à se préserver des besoins de la faim et de la soif, à se mettre à l'abri du froid et du chaud, et à jouir du repos dans un asile protégé par des génies tutélaires, il ne lui reste plus à former d'autre souhait, que pour la reproduction de son espèce. *Lada* ou *Lado* était, pour les Slaves, la déesse qui présidait aux plaisirs de l'amour. Cette autre Vénus avait plusieurs enfans. *Lelia* ou *Leliu* était un dieu en-

fant, qui fesait naître l'amour dans les cœurs, et il avait pour antagoniste *Did* ou *Dido*, qui éteignait la flamme amoureuse allumée par *Leliu.* Le troisième fils de *Lada* était *Polelia*, ou celui qui vient après *Leliu*, et représentait par conséquent l'Hymen des Grecs. *Lada* et ses enfans avaient de riches temples à Kiof et en d'autres lieux, et sans doute ils étaient fréquentés par un grand nombre de dévots, et recevaient de riches offrandes. Il est parlé de ces divinités dans les anciennes chansons des Russes, comme celles des Grecs, des Latins et les nôtres rappellent les noms de Vénus, de Cupidon et d'Hyménée. Mais le désir de la réproduction fit encore imaginer aux Slaves deux autres divinités, dont l'une était *Iliphée*, sous la protection de laquelle se mettaient les femmes stériles pour devenir fécondes, et dont l'autre présidait aux accouchemens.

Led *ou* Leda *et* Kaleda.

Mars et Vénus étaient réunis dans la mythologie des Grecs. La conservation des biens réclame l'aide de la valeur militaire. Les Slaves sentirent aussi l'importance de cette maxime. *Led* était leur Mars; mais ils ne le représentèrent qu'avec les idées de terreur dont il glace les cœurs, le mot *Laed* dont *Led* ou *Leda* semble dérivé signifiant glace. Mais pourtant ils ne purent se dissimuler à eux-mêmes, qu'on n'invoque le dieu de la guerre que pour avoir la paix; et il est bien juste qu'une divinité préside aussi à cette dernière. Cette divinité fut Kaleda, dont ils célébraient la fête vers le solstice d'hiver, et il existe encore d'anciennes chansons où le nom de ce dieu est célèbre. Pendant long-tems les Alains, peuple fameux dans l'histoire et qui était également Slave d'origine, n'eurent ni idoles, ni temples, ni prêtres. Néanmoins ils professaient une espèce de culte, qui consistait à planter leur sabre en terre et à se mettre à genoux devant, comme devant le dieu *Arée*, qui n'existait que dans leur imagination, et qui, selon eux, était le maître de tous les dieux et de tous les pays où ils allaient faire la guerre. A cette idée, à la fois extravagante et sublime, s'associait en eux l'amour de la gloire et l'espoir du butin. Ce peuple poussa la fureur martiale au de là de tout ce qu'il est possible d'imaginer, comme l'attestent les immenses conquêtes que lui attribue l'histoire. Arée.

Deuxieme époque de la mythologie des Slaves.

Après avoir classé les puissances supérieures selon la gradation de leurs besoins dans le premier période où nous venons de les considérer, les hommes se trouvèrent naturellement conduits à

imaginer un ordre de communication entre ces puissances et eux, et c'est de là que sont venues les cérémonies du culte, qui constituent une seconde partie de leur mythologie, de laquelle nous allons dire un mot par rapport aux Slaves.

Chez tous les peuples, quelque barbares qu'ils aient été, il a paru des hommes, qui, doués de plus de talens, plus ambitieux ou plus entreprenans que les autres, ont été dans tous les genres de connaissances les maîtres de leurs semblables et les fondateurs de leurs institutions. Le plus courageux se mit à la tête des autres, pour résister à une troupe d'agresseurs, et leur apprit que, pour réussir à la guerre, il fallait un habile capitaine. Il ne fut pas moins nécessaire d'inspirer aux hommes une confiance absolue dans les puissances supérieures; et celui qui, soit par l'effet de ses propres illusions, soit dans l'intention de s'assujétir l'opinion des autres, sera parvenu à leur inspirer cette confiance, aura été le premier mage, le premier sage ou le premier prêtre. Les divinations ne furent probablement, dans les commencemens, que la prédiction d'évènemens qui étaient dans l'ordre de la nature, et la conséquence nécessaire de causes auxquelles le vulgaire ne fesait pas attention. Les avantages multipliés que ne manqua pas de recueillir de ses premiers essais l'homme hardi, qui osa s'élever au dessus de ses semblables, le conduisirent naturellement à imaginer successivement tous ces différens artifices compris sous les dénominations de divinations, d'oracles, de sortilèges, d'augures, d'auspices, en un mot tous les genres d'imposture connus généralement sous le nom de mystères.

Mais ce mage ou ce prêtre, quel qu'il soit, ne parvient point à prendre cet ascendant sur les autres, sans étendre les emblêmes des puissances supérieures, dans les secrets desquels il veut se faire croire initié, et sur la volonté de qui il prétend avoir de l'influence. C'est ce que prouve la mythologie des peuples les plus connus, et ce qu'on voit également confirmé par celle des Slaves. Aux divinités que nous avons reconnues à ce peuple le tems en a ajouté d'autres, qu'on peut regarder comme le complément de son système mythologique, et dont voici les plus remarquables.

Bieloi-Bog Tchernoi-bog.

Bieloi-Bog et *Tchernoi-bog*, c'est-à-dire le *Dieu-blanc* et le *Dieu-noir*, durent être connus avant tous les autres, par la raison qu'étant regardés comme les auteurs, l'un du bien et l'autre du mal, les esprits se trouvaient déjà préparés, d'après ce qu'on vient

de voir, à croire à leur existence: c'étaient l'*Oromase* et l'*Ariman* des Persans. Les Slaves pouvaient voir en raccourci dans leur *Bieloi-bog* et leur *Tchernoi-bog* toutes les puissances supérieures, qu'ils avaient auparavant désignées individuellement. Mais ce n'était pas assez de ces premières idées, on voulait encore frapper l'imagination et la fixer par des emblêmes plus sensibles. Après avoir adoré le feu, comme principe universel de la fécondité de la nature, on imagina qu'il pouvait être l'attribut d'une puissance supérieure à toutes les autres, et on le désigna sous le nom de *foudre*: c'est sous cet aspect que nous est représenté le dieu *Pérun*, qui, comme nous l'avons vu, était regardé par les Slaves du tems de Volodomir, comme leur divinité principale. Ses prêtres le représentaient sous une forme humaine, avec une tête d'argent, des moustaches et des oreilles d'or, des jambes de fer, et tenant en main une pierre taillée en serpenteau comme l'image de la foudre; le torse en était d'un bois incorruptible. Sous le règne de Volodomir cette idole était ornée de rubis et d'escarboucles. Devant elle brûlait sans cesse un feu, qui n'était entretenu qu'avec du bois de chêne, et le prêtre chargé de l'alimenter aurait été brûlé vif, s'il l'eût laissé éteindre. On lui sacrifiait des taureaux, des prisonniers de guerre, et quelquefois même les fils aînés des familles. De vastes forêts lui étaient consacrées; ceux qui n'avaient pas les moyens de lui faire de riches présens, coupaient devant lui leur barbe et leurs cheveux, et les déposaient à ses pieds. *Dajebag* ou *Dajbog* était le Pluton des Slaves, et le dispensateur des richesses. *Cilnoi-bog* ou le dieu fort était représenté sous l'image d'un homme robuste, tenant de la main droite une lance, et dans la gauche un globe d'argent, et ayant à ses pieds des têtes d'hommes et de lions. Cette divinité n'était autre chose que l'emblême de la force humaine, et c'était encore dans le même sentiment que les Slaves révéraient certains géans sous le nom de *Voloti*. Ils donnaient celui de *Polkran* à un autre dieu, qu'ils représentaient sous la forme d'un centaure, et auquel ils attribuaient une force extraordinaire et une grande vitesse à la course.

Le dieu Pérun.

Dajebag, *ou* Dajbog.

Cilnoi-bog, *dieu-fort.*

Les Slaves eurent aussi leurs Satyres, appelés *Lesnié*, qui de la ceinture en haut avaient la forme humaine avec des cornes, des oreilles et la barbe d'un bouc, et du milieu du corps en bas ressemblaient à cet animal. Ils fesaient de ces êtres fantastiques les dieux des forêts, pour lesquelles ils avaient beaucoup de vénéra-

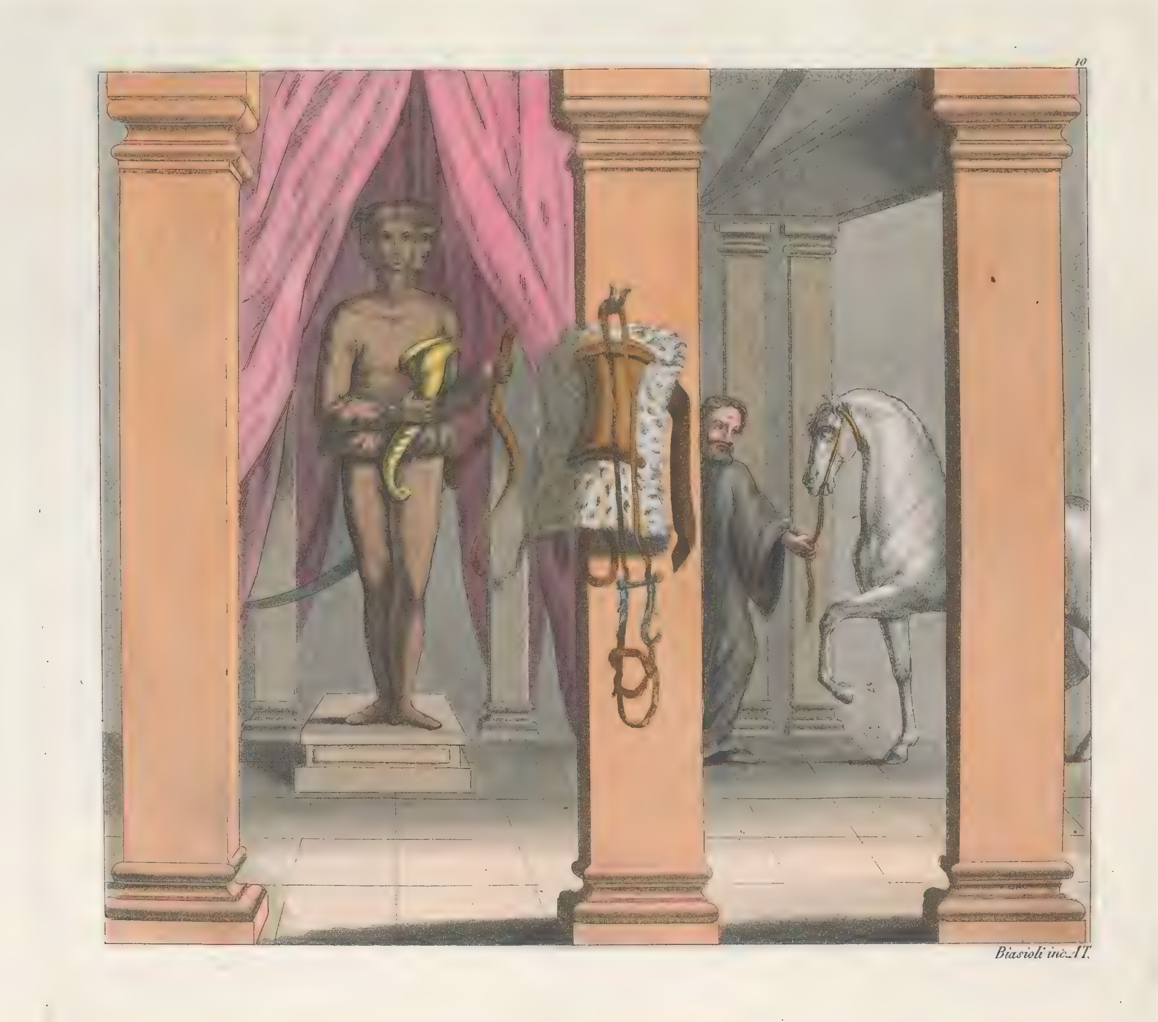
Lesnié.

tion. Cependant les forêts, ainsi que les fleuves et les lacs, avaient d'autres divinités inférieures, appelées *Ruskalki*, qui étaient les Dryades et les Naïades des Grecs, emblêmes des plaisirs innocens de la nature, et auxquelles ils offraient des sacrifices analogues au naturel doux et paisible qu'ils leur supposaient. A Kiof on révérait sous le nom de *Tur* un dieu assez semblable à Priape. Il y avait aussi un dieu *Androginus* appelé *T'sciur*, et qui ne différait en rien du dieu Terme ou de la Cérès des Romains, en ce qu'il était tout-à-la-fois le patron des limites des champs et de l'agriculture. *Zimtserla* était la déesse du printems, et *Marjana* celle des moissons. *Kikimora* était le dieu des songes, lequel envoyait sur la terre des fantômes, qui étaient ses enfans, pour épouvanter les mortels: aussi le représentait-on sous la forme d'un spectre horrible; et c'était par conséquent un des emblêmes du *dieu-noir*. Tel était aussi *Nia*, dieu souterrain, ou dieu de l'enfer. Plus redoutable encore était *Jaga-baba*, divinité infernale, qui était représentée sous la forme d'une femme entièrement décharnée, et avec des pieds tout d'os; elle était armée d'un gros pieu en fer, ayant l'air de vouloir renverser le piédestal, sur lequel elle était posée. On ne sait pas bien à quoi cette divinité fesait allusion, ni quel était le culte qu'on lui rendait.

Ruskalki. Kikimora. Nia. Jaga-baba.

Zolotaia-baba. Si cette divinité était pour les Slaves un sujet de terreur, ils en avaient une autre d'une nature toute contraire, c'était *Zolotaia-baba*, ou la *femme d'or*, qu'ils regardaient comme une autre Isis mère des dieux. Elle tenait dans ses bras une petite fille, qu'on disait être sa nièce, et elle était entourée d'un grand nombre d'instrumens de musique, qui, dit-on, fesaient un grand bruit dans son temple. Cette divinité était particulièrement révérée chez les *Biarmians* et les *Sirians*, tribus qui s'étendaient depuis la Petcora jusqu'en Finlande. Elle rendait souvent des oracles par l'organe de ses prêtres: mais nul ne pouvait s'approcher d'elle sans quelqu'offrande, et ceux qui n'avaient pas autre chose arrachaient un poil de leur barbe ou de leur pelisse, et le déposaient à ses pieds. Le temple qu'elle avait dans ces contrées n'était pas moins célèbre que celui de Delphes, et tous les Slaves des pays voisins y allaient en pélerinage; mais à l'établissement de la religion russe dans la grande et la petite Permia en 1343, cette idole fut renversée avec son temple.

Siva. Il y avait aussi des peuples Slaves, qui avaient leurs divinités particulières. Les Varèges adoraient une déesse des fruits et des


10

Biasioli inc. A.T.

jardins, sous le nom de *Siva* ou *Seva*. Elle était représentée sous la figure d'une femme nue, avec des cheveux qui lui descendaient jusqu'aux jarrets: de la main droite elle tenait une pomme, et dans la gauche un anneau. Ces mêmes peuples, ainsi que les Vandales et les habitans de la Poméranie, avaient une autre déesse secondaire appelée *Provée* ou *Prono*, qui était perchée sur un chêne très-élevé, entouré d'une quantité d'idoles, dont chacune avait deux ou trois visages; et devant ce chêne il y avait un autel, sur lequel on fesait des sacrifices. Les Varèges avaient en outre un dieu protecteur des villes, auquel ils donnaient le nom de *Radegast*. Ce dieu était représenté tenant de la main gauche une pique, et de la droite un bouclier dont il se couvrait la poitrine, et sur lequel était figurée la tête d'un taureau; son casque était surmonté d'un coq avec les ailes déployées. Ces peuples barbares sacrifiaient à *Radagast* et à *Prono* les Chrétiens qu'ils avaient faits prisonniers. Le prêtre qui les immolait buvait de leur sang, pour pouvoir prédire l'avenir avec plus de certitude, et ces horribles sacrifices étaient accompagnés d'un grand festin, de musique et de danses.

Provée ou Prono.

Radegast.

Mais la divinité la plus fameuse chez les Slaves était *Svetovide* ou *Sviatovide*, le dieu du soleil et de la guerre. Son idole était d'une grandeur demésurée et faite d'un bois très-dur: sa tête présentait quatre faces, dont chacune indiquait une saison, ou un des points cardinaux. Ce dieu était sans barbe et avait les cheveux frisés à la manière des Slaves de l'île de Rugen: son habillement était très-court; il tenait de la main droite un arc, et dans la gauche une corne de métal, et portait à son côté un grand sabre ayant un fourreau d'argent. On lui avait élevé, dans la ville d'Akron, un grand temple au milieu duquel était sa statue entourée de rideaux d'une riche étoffe, qui formaient comme un sanctuaire. A peu de distance de cette idole, étaient suspendues une selle et une bride d'une grandeur extraordinaire, lesquelles étaient destinées à l'usage du cheval blanc qui lui était consacré. Voyez la planche 10. Ce cheval était tenu en si grande vénération, que c'eût été s'exposer aux peines les plus graves, que de lui arracher un seul crin. Le prêtre avait seul le droit de le panser et de le monter, et il fesait accroire aux Slaves que ce dieu les accompagnait d'une manière invisible quand ils allaient à la guerre; que son cheval fesait souvent de longues courses pendant la nuit, et que, quoiqu'il eût été bien nétoyé et attaché à son auge pendant tout le jour, on le trouvait au ma-

Sviatovide.

Comment il était représenté.

tin couvert de sueur et de boue. Ce prêtre ne manquait pas de tirer de ces courses nocturnes quelques augures. Il n'entrait qu'une seule fois dans l'année, et encore avec beaucoup de circonspection, dans le sanctuaire par respect pour cette divinité, et il poussait même ce respect jusqu'à retenir son haleine, pour ne pas souiller la sainteté du lieu, ensorte qu'il courait à la porte toutes les fois qu'il avait besoin de respirer, pour ne point être suffoqué.

Fête de Sviatovide.

La fête de Sviatovide se célébrait vers la fin de la moisson. La veille, le prêtre entrait dans le temple pour le nétoyer, et le lendemain il prenait en présence du peuple assemblé la corne de métal, qu'il avait remplie de vin l'année précédente, et prédisait pour l'année courante l'abondance ou la disette, selon qu'il s'était plus ou moins évaporé de ce vin. Après cette prédiction, il répandait le vin au pied de l'idole, en remplissait la corne de nouveau, et après en avoir bu quelques gorgées, il remettait cette corne dans les mains du dieu, en le priant d'accorder à la nation l'abondance, les richesses, la victoire et beaucoup de butin. Ensuite il refermait la porte du temple, et le vin restait dans la corne jusqu'à l'année suivante. Avant d'engager le combat les Slaves recouraient à leurs augures, et le cheval de Sviatovide décidait de l'entreprise de la manière suivante. On plantait devant le temple deux rangées de lances à une telle distance l'une de l'autre, que le cheval sacré pût passer commodément au milieu, et ces lances étaient liées entre elles par d'autres, mises en travers pour les assurer. Ensuite le prêtre prenait l'animal par la bride, pour le conduire entre ces deux files en récitant quelques prières. Si le cheval partait de la jambe droite, et ne heurtait aucune de ces lances dans son passage, on en tirait un heureux augure pour le succès de l'entreprise: autrement on en avait une opinion défavorable. Cette cérémonie était suivie du sacrifice d'une multitude d'animaux, dont une partie était destinée au festin, qui se donnait en l'honneur de cette divinité. On y immolait encore des prisonniers de guerre, et avec une cruauté atroce. Pour cela on les armait comme pour le combat, puis on les fesait monter sur un cheval, sur lequel ils étaient fortement liés, et dont on attachait les jambes à quatre pieux: ensuite on ramassait autour de l'animal une quantité de bois sec, auquel le prêtre mettait le feu; et ainsi se consumaient lentement ces deux victimes, à la grande satisfaction des assistans. Cette horrible cérémonie achevée, on apportait une espèce de gâteau rond, d'une

Sacrifices de victimes humaines.

énorme grandeur, composé de farine et de miel, et dont les bords étaient si élevés qu'un homme pouvait s'y cacher; et en effet le prêtre, après s'y être blotti, demandait aux spectateurs s'ils le voyaient; s'ils répondaient que non, il en sortait aussitôt, et retournait vers l'idole; et après l'avoir priée de se laisser voir l'année suivante, il engageait le peuple à lui faire de riches offrandes. Le tiers du butin qui se fesait à la guerre était déposé dans le temple de ce dieu, et tous les ans on lui destinait trois cents prisonniers: sa fête se terminait par un festin, où c'eût été un crime que de ne pas s'enivrer. Le trésor de Sviatovide ayant tenté la cupidité des Danois, Uladimar leur prince s'empara de la ville d'Akron, pilla le trésor, mit en pièces la statue de ce dieu, et en brûla les débris avec le temple où elle était.

Trizna *ou cérémonies funèbres.*

Chez tous les peuples, les funérailles font partie des cérémonies de leur culte. Parmi les diverses tribus de Slaves, les unes enterraient leurs morts, et les autres les brûlaient. Chez les premières on élevait sur la fosse, après que le cadavre y avait été déposé, un monticule de sable ou de terre, autour duquel on fesait un banquet religieux appelé la *trizna*. Chez les secondes, la cérémonie commençait par le banquet; après quoi on brûlait le cadavre, et l'on en recueillait les ossemens et les cendres qu'on renfermait dans des vases, qui étaient placés ensuite sur des colonnes dressées à cet effet près des villes ou des habitations: usage qui subsiste encore aujourd'hui en plusieurs endroits de la Russie. Depuis que les Russes ont adopté le *Coliva* des Grecs, c'est-à-dire l'usage des offrandes sur la tombe des morts, ils distribuent, dans leurs funérailles, du thé, du café, du vin, de l'eau-de-vie et autres liqueurs fortes, et boivent autour du cadavre qui est couché dans son cercueil, vêtu de ses plus beaux habits avec des gants aux mains, et tenant une croix, un passeport et un bouquet de fleurs. Le passeport, dit Le-Clerc, est adressé à S.t Nicolas, auquel l'âme du défunt doit se présenter pour être introduite dans le paradis. Ker-Porter traite de fable absurde cette assertion; mais nous parlerons ailleurs de cette cérémonie et autres, concernant la religion catholique des Russes.

Religion chrétienne en Russie.

Quand elle y fut introduite.

Nous avons déjà vu qu'Olga, ayeule de Volodomir le grand, fut la première personne de qualité qui se convertit au christianisme en Russie, et qu'après avoir résisté à ses pieuses exhortations, Volodomir, non seulement l'embrassa aussi lui-même, mais encore

le fit embrasser aux familles les plus distinguées de son empire. Il adora la croix devant les autels de Constantinople, épousa une sœur de l'empereur grec, et emmena avec lui dans son pays des prêtres et des maîtres habiles, pour y propager le culte de l'église grecque. Ce prince mourut à Bérestof l'an 1015, et fut mis au nombre des saints de cette église.

La religion russe est fille du rite grec.

Les Russes professent les dogmes et suivent les rites et la liturgie de la communion grecque. Les actes privés de leur religion, les prières, le jeûne du mercredi et du vendredi, leur culte extérieur et leurs superstitions y sont à peu près les mêmes. La liturgie russe fut réglée par Crisoberg, qui la soumit immédiatement à l'autorité des patriarches de Constantinople; mais en 1588 le patriarche Jérémie, qui occupait le siège de l'ancienne capitale de l'empire grec, créa le premier patriarche russe, qui fut Job archevêque de Novogorod.

Patriarchat aboli, et synode.

L'abus que firent de cette place éminente certains esprits turbulens, l'ayant rendue dangereuse à l'autorité souveraine, elle fut abolie par Pierre I.er, qui la remplaça par un synode composé d'ecclésiastiques pris parmi les évêques et les archimandrites. Ce synode est entièrement dans la dépendance du souverain qui en est le président, et c'est par lui que sont réglées toutes les affaires ecclésiastiques.

La religion grecque suit pour règle de foi le symbole de S.t Athanase, et diffère fort peu, quant au dogme, de la religion romaine; elles ont l'une et l'autre les mêmes sacremens, auxquels elles attribuent les mêmes effets. Il serait superflu de nous étendre davantage ici sur cet objet, après les notions que nous en avons données en traitant du costume des Grecs dans notre premier volume de l'Europe. Nous y renverrons donc nos lecteurs pour tout ce qui a rapport au schisme de Photius, aux dogmes, aux superstitions et à la discipline ecclésiastique des Grecs, ainsi qu'au genre de vie, et au costume du patriarche, des évêques et des moines: les planches 86, 87, 88 etc. leur offriront en outre des représentations de prêtres grecs, d'habillemens sacrés à l'usage du patriarche, ainsi que le dessin de l'intérieur d'une église grecque, et autres objets. Cependant, comme le rite russe a quelques particularités qui lui sont propres dans la célébration des cérémonies, dans l'administration des sacremens et dans quelques autres points de discipline, nous croyons devoir indiquer ici celles qui nous ont paru les plus remarquables.

La bible russe est écrite en langue slave, et la traduction en a été faite sur la version grecque des septante. La messe et les offices divins sont célébrés dans la même langue. Depuis la Préface jusqu'à la Communion les portes du sanctuaire sont fermées, et l'autel est entièrement caché par un rideau; mais, dans la semaine de Pâques, le sanctuaire reste toujours ouvert, même durant la messe. Il n'y a dans les églises ni bancs, ni sièges d'aucune sorte, et le souverain, ainsi que tous les autres laïcs, est obligé d'y rester debout et la tête découverte pendant tout le tems de l'office. Le souverain, l'héritier présomptif de la couronne et quelques seigneurs privilégiés, sont les seuls qui puissent entrer dans le sanctuaire. La messe des russes et les offices publics consistent en plusieurs petites cérémonies accompagnées de chants et de prières, auxquelles le peuple ne répond que par des signes de croix multipliés, et par des prosternations, en prononçant ces paroles *Gospodï-Pomïlouï*; *Seigneur ayez pitié de moi.* Dans leur particulier, les Russes font leurs prières devant des images qui représentent communément le Sauveur, la Vierge, leur patron, et surtout S.t Nicolas qui est le patron de la Russie. Dans toutes les maisons il y a une image, qui est placée près de la fenêtre; et la première chose qu'on fait en entrant dans une habitation, c'est de chercher des yeux cette image, et de la regarder attentivement en fesant le signe de la croix, après quoi on salue le maître et la maîtresse de la maison. La plupart de ces images sont grossièrement peintes dans le style gothique grec (1); mais dans plusieurs maisons elles sont surchargées de tant d'ornemens, qu'on n'en voit que la tête et les bras: le reste est recouvert d'un relief en or ou en argent, dans lequel sont incrustées des pierres de diverses couleurs: quelques-unes de ces images sont enrichies de perles orientales. L'image de S.t Nicolas a la prééminence sur toutes les autres. La veille et le jour des fêtes

Quelques particularités de la religion russe. Bible, messe *etc.*

Culte des images.

(1) Les siècles gothiques n'ont pas laissé en Russie, comme ailleurs, de ces monumens, dont la hardiesse et la majesté respirent à travers les ruines du goût et de l'élévation. Tous les temples sont bâtis à la manière des Grecs, et leurs combles, d'une triste uniformité, se terminent tous par une coupole entourée de quatre autres plus petites. Dans l'intérieur, les images se ressemblent toutes, et les figures en sont lugubres et monotones; elles portent l'empreinte du pinceau de l'esclavage et d'une imagination triste et sombre.

on allume devant ces images une quantité de cierges, et les domestiques en font autant dans leurs chambres appelées *vizbés.* On voit aussi de ces images sur les murs de certaines rues, devant lesquelles les passans, quelque pressés qu'ils soient, s'arrêtent un instant et font plusieurs révérences accompagnées d'un grand nombre de signes de croix. Les gens du peuple passent rarement devant une église sans s'incliner profondément, et sans faire des signes de croix avec leur invocation accoutumée *Gospodï Pomïlouï.* Leur conscience leur reproche-t-elle quelque péché grave? ils n'entrent point dans l'église, et restent à la porte le visage prosterné contre la terre, qu'ils frappent de leur front. Il entre néanmoins plus d'habitude et de fanatisme que de religion dans ces démonstrations extérieures de pénitence ou de dévotion. Il n'est même pas rare de voir de ces hommes grossiers se rendre de loin à quelqu'église, pour demander à Dieu, en fesant plusieurs signes de croix, de leur procurer l'occasion de dérober quelque chose, et, après l'avoit trouvée, s'en retourner chez eux en le remerciant de la faveur qu'il leur a faite. C'est une chose familière aux gens du peuple que de se dire. « Quand je trouve sous ma main quelque chose qui me convient, pourquoi ne le prendrais-je pas? Il faut bien pécher si l'on veut que Dieu pardonne ». Ainsi donc la religion de ce peuple ne consiste qu'en actes extérieurs, tels que les signes de croix à la manière des Grecs (1), les prosternations, le bain, et l'observation rigoureuse du carême, et quand il a rempli toutes ces pratiques, il croit de bonne foi que tout le reste lui est permis.

Fausse dévotion.

Clergé.

Les ecclésiastiques sont pris généralement dans la classe des bourgeois ou des cultivateurs: ce qui explique la raison des reproches d'ignorance, d'ivrognerie et d'inconduite que les voyageurs font aux *Popi* russes: reproches qui cependant sont le plus souvent exagérés, ou mal appliqués. Il est bien vrai que les coutumes de l'église grecque favorisent l'ignorance et la superstition, mais pourtant les mœurs du clergé sont plausibles sous plusieurs rapports.

Mariage des prêtres.

Le clergé russe présente un ordre tout différent de celui du clergé catholique, et même du clergé protestant. Les prêtres séculiers portent tous la barbe, les cheveux plats et un habillement

(1) C'est-à-dire en joignant les trois premiers doigts de la main droite, ce qui signifie la divinité en trois personnes, et en les portant du front au bas de la poitrine, et ensuite de l'épaule droite à la gauche.

II



long; il ont un grand chapeau avec un bord rabattu, et hors de l'église ils sont vêtus d'une robe bleue ou brune à larges manches. Non seulement le mariage leur est permis, mais c'est même pour eux une obligation de discipline, et une condition *sine qua non*: car aucun prêtre russe ne peut recevoir l'ordination s'il n'est marié, et il ne peut pas épouser une veuve ni une femme, qui ait commis une faute connue. Lorsque son épouse meurt, il doit demander sa démission; cependant l'évêque peut, dans certains cas qui se présentent rarement, le maintenir dans l'exercice de ses fonctions. Privé ainsi de sa paroisse, il entre ordinairement dans un couvent en qualité de *hiero-monaco*, et c'est dans ces austères retraites que sont choisis les évêques et les archevêques. Les prêtres sont très-révérés dans les campagnes, et ils ont d'autant plus d'influence sur l'esprit des habitans, qu'ils sont souvent les seuls en état de lire les journaux littéraires et scientifiques qui se publient en Russie, et que par conséquent eux seuls peuvent faire pénétrer quelques nouvelles lumières dans la masse de la population. Comme pères de famille, les prêtres russes ont des intérêts temporels tout-à-fait étrangers au clergé catholique, et quand ils ont plusieurs enfans ils les destinent au sacerdoce, à la milice, à la marine, ou au commerce, selon leurs convenances ou leur inclination. D'un autre côté, le mélange du clergé séculier avec le clergé régulier, imprime au premier un caractère encore plus sacré aux yeux du peuple. La vie patriarchale de plusieurs archevêques est citée comme un modèle de simplicité et d'austérité. Dans le haut clergé, l'ambition est un aiguillon pour acquérir des connaissances, et cet exemple fait des imitateurs dans le bas clergé. La plupart des prêtres, dans cette dernière classe, sont déjà bien loin de ressembler au tableau qu'en ont fait les anciens voyageurs, et leurs mœurs vont s'améliorant de jour en jour. Les simples prêtres portent une longue robe avec un chapeau rond, et laissent croître leur barbe. Voyez le n.° 1 de la planche II. La robe des moines est d'une couleur plus sombre, et leur bonnet a plus de ressemblance avec celui des Arméniens; ils tiennent pour la plupart d'une main une longue canne, et de l'autre un chapelet. Voy. le n.° 2 de la même planche. Les Archimandrites portent sur la poitrine des colliers, auxquels sont suspendues des croix et autres marques distinctives de leur grade. Voy. la même planche n.° 3. On appelle archimandrite le supérieur d'un couvent d'hommes, et la supérieure d'un couvent de

Moines.

femmes se nomme *hégumena.* Les religieuses se distinguent en novices, en professes et en *parfaites.* L'habillement des premières consiste en une robe noire, ou en un capuchon de la même couleur appelé camail, parce qu'il est fait de poil de chameau. Les professes portent par dessus ce vêtement un petit habit: voy. le n.° 4 de la même planche. Les *parfaites* portent toujours un voile, et ne doivent jamais laisser voir leur visage.

Sacremens. Malgré l'unité de croyance entre l'église grecque et la romaine, relativement aux sacremens et aux effets qui leur sont attribués, leur administration est accompagnée de cérémonies, qui, ainsi que celles consacrées dans d'autres parties du culte, nous paraissent mériter une description particulière. A la naissance d'un enfant, les parens invitent aussitôt deux personnes de distinction à le tenir sur les fonds de baptême; c'est un service qui coûte peu, et que par conséquent on refuse rarement. Le parrain et la marraine portent eux-mêmes l'enfant à l'église, où l'on allume aussitôt des cierges, qui sont distribués aux assistans. Le prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, bénit l'eau qui est dans un bassin, autour duquel il fait trois tours suivi du parrain et de la marraine; et après les exorcismes, qui sont aussi d'usage dans le rite catholique, il plonge trois fois l'enfant dans l'eau, puis il lui coupe quelques cheveux et les remet au parrain, qui les jette dans le bassin. Le prêtre termine la cérémonie en attachant au cou de l'enfant une petite croix d'or ou d'argent, ou même de quelqu'autre métal d'un moindre prix, selon les moyens du parrain. Le comte de Rechberg, dans son grand ouvrage intitulé *Les peuples de la Russie*, a accompagné la description de ces diverses cérémonies, d'une planche représentant l'intérieur d'une église grecque, où le sanctuaire est séparé de la nef par une cloison qui s'élève jusqu'au lambris, lequel est décoré de peintures.

Baptême.

Communion. Dans le sacrement de l'eucharistie, les Russes communient sous les deux espèces. Le prêtre met le pain, qui est fait avec le levain, dans le calice, où il le prend ensuite avec une cuillère pour le distribuer aux communians. S'il arrive qu'il n'y en ait pas assez, le prêtre consacre de nouvelles espèces, et s'il en reste après la communion, il est obligé de les consommer, l'usage étant dans le rite grec de ne consacrer qu'au moment de la communion, excepté dans le tems de la semaine sainte, où l'on consacre le lundi une hostie, qui est tenue en réserve pour les malades.





A. Lanzani f.

Les mariages des Russes étaient accompagnés autrefois de cérémonies particulières et bizarres, dont la plupart sont tombées aujourd'hui en désuétude. Lorsque deux familles s'étaient entendues pour un mariage (ce qui se fesait sans que les deux parties intéressées se fussent jamais vues), l'épouse était présentée nue devant plusieurs femmes, chargées de faire l'inspection de sa personne, et de lui indiquer les défauts corporels, qu'elle devait tâcher de corriger. Le jour des noces on ornait sa tête d'une guirlande d'absynthe, et quand le prêtre avait uni les deux époux, un clerc jetait une poignée de houblon sur leur tête, en leur souhaitant une fécondité égale à celle de cette plante. Ensuite le père donnait à sa fille quelques coups de fouet, en signe de la renonciation qu'il fesait de l'autorité paternelle à son gendre futur, auquel il remettait aussitôt cet instrument. *Mariages.*

Il est rare encore aujourd'hui que les paysans russes consultent l'inclination de leurs enfans pour le choix d'une compagne. Dès qu'un jeune homme a atteint l'âge d'être marié, ses parens jettent les yeux sur une fille, en font la demande, et règlent les conditions du mariage, sans en rien dire au jeune homme. Il suffit à une fille d'avoir la réputation d'être une bonne ménagère, pour qu'elle soit recherchée, quels que soient d'ailleurs son âge et sa figure. Le jour fixé pour la célébration des noces, le mari se rend le premier à l'église, où l'épouse ne tarde point à le rejoindre, précédée d'un jeune homme qui porte l'image du saint de la maison, et avec laquelle le père bénit ses enfans. Le prêtre, revêtu de ses habits sacerdotaux, procède alors aux cérémonies d'usage. On donne des cierges aux époux et à tous les assistans, et l'on allume en outre deux torches supportées par deux grands candélabres, ordinairement en argent, qui sont placés aux deux côtés de l'autel, sur lequel on dépose l'image dont il vient d'être parlé. Après cela commencent les prières, qui sont accompagnées de chants analogues à la circonstance. Le prêtre pose sur la tête de chacun des époux une couronne d'argent: voy. la planche 12; mais si ce sont des personnes d'un rang distingué, ces couronnes sont soutenues au dessus de leur tête par quelques-uns des assistans appelés *drougeki*. Après que les anneaux ont été bénis et échangés, le célébrant présente aux époux un verre de vin, qu'ils boivent l'un après l'autre et à trois reprises, puis ils font trois tours autour de la table sur laquelle est placée l'image, et ensuite le prêtre leur donne la bénédiction.

Dans les campagnes éloignées des grandes villes il règne encore à cet égard des coutumes, qui paraissent être d'une origine très-ancienne, et nos lecteurs verront sans doute avec plaisir que nous leur fassions connaître les plus singulières. L'amant commence par faire sa déclaration aux parens de la fille d'une manière assez curieuse. Son drougeka ou paranymphe se présente chez la fille, et dit à sa mère: faites-nous voir votre marchandise, nous avons de l'argent; et, introduit qu'il est près de la fille, il l'examine attentivement, pour pouvoir en faire à son ami un fidèle portrait. Le messager revient le lendemain, et alors l'amant est introduit dans l'appartement où se trouve l'objet de son amour, qui, caché derrière un rideau, cherche à se dérober à ses regards curieux; cependant, quoique leurs liaisons soient souvent d'ancienne date, ce n'est qu'en usant d'une douce violence que l'amant parvient à tirer la jeune fille de derrière ce rideau, et à se placer à côté d'elle. La mère, qui est présente à cette scène, demande au jeune homme comment il trouve la marchandise; s'il répond qu'elle lui convient, on détermine aussitôt le jour pour la célébration du mariage. Pour cette cérémonie, on étend par terre un habit de peau, sur lequel les deux époux se couchent. Le père pose sur leurs têtes l'image du saint de la maison, avec laquelle il les bénit, et les compagnes de l'épouse viennent lui offrir leurs services, pour broder un certain nombre de mouchoirs destinés à servir de *dari* ou de présens pour l'époux, pour les *drougekis* et pour ses amis. La veille du jour fixé pour la célébration du mariage, l'épouse est conduite au bain par ses compagnes, qui ensuite se promènent dans le village, en chantant des airs tristes, dont les paroles expriment la douleur que leur cause la perte qu'elle vont faire de leur compagne. Le lendemain, les personnes invitées au mariage se réunissent pour accompagner les époux à l'église. Un chœur de jeunes filles chante un épithalame, dont voici à peu près le sens: *Un faucon poursuit une colombe: charmante colombe êtes-vous prête? L'époux est venu vous chercher.* Un *oui* accompagné de soupirs doit être la réponse. Le cortège s'achemine ensuite vers l'église, précédé d'un jeune homme qui porte le saint de la maison. Après la bénédiction nuptiale, l'époux a le droit d'exiger l'accomplissement d'un usage aussi ancien que singulier, qui consiste dans la faculté de donner à son épouse le *kitra* ou baiser d'amour, en la prenant par les oreilles. Avant que l'épouse sorte de l'église, la *Swakha*, c'est-à-dire la femme qui

l'accompagne lui ôte sa coiffe de fille, pour lui mettre celle de femme mariée. La compagnie se rend ensuite à la maison, où l'épouse feint de pleurer au milieu de la joie et de la bonne chère. Le lendemain le mari donne le dernier festin pour prendre congé de ses amis, puis il jette à terre des noisettes, pour annoncer qu'il renonce aux jeux de l'enfance.

Extrême-onction.

Lorsqu'un Russe est dangereusement malade, on fait venir un prêtre pour lui donner la communion, et ensuite l'extrême-onction. Dans l'administration de ce dernier sacrement, le prêtre tient d'une main le vase où est l'huile, et de l'autre un pinceau pour faire les onctions. Le comte de Rechberg, plutôt dans la vue de multiplier les planches de son ouvrage, que par le besoin d'y montrer un plus grand nombre d'usages différens, en a consacré une à la représentation de cette triste cérémonie; c'est pourquoi nous y renverrons ceux de nos lecteurs, qui auraient la curiosité de vouloir la connaître. Nous n'en ferons pas de même à l'égard des cérémonies relatives aux funérailles. Dès qu'un malade est expiré, sa chambre retentit de plaintes et de gémissemens. Après que le cadavre a été lavé et revêtu de ses plus beaux habits, on l'étend dans un cercueil, les bras croisés sur la poitrine, et le front ceint d'une bande de papier de quatre doigts de large, sur laquelle sont écrits ces mots: *Dieu saint, Dieu fort, Dieu immortel, ayez pitié de nous.* Pendant tout le tems que le mort reste dans la maison, des cierges brûlent autour du cercueil, et des prêtres récitent des prières. Le troisième jour on le porte à l'église, où le prêtre célèbre la messe, après laquelle il récite les prières d'usage. Avant de fermer le cercueil, le prêtre met entre les doigts du défunt un certificat, constatant qu'il a vécu en bon chrétien (1), et que s'il a commis quelque péché il s'en est confessé, et en a obtenu l'absolution. La dernière cérémonie est celle du baiser: le prêtre commence le premier, et à son exemple les parens et les amis viennent baiser successivement le cadavre ou le cercueil, comme pour lui donner le dernier adieu, puis ils s'acheminent vers le lieu de la sépulture. Un jeune homme portant l'image du patron du défunt, et

Funérailles.

(1) On croit généralement hors de Russie, que cet écrit est un passeport pour faire entrer le mort en paradis. Bréton nous assure dans son ouvrage intitulé *La Russie*, que cela est un conte absurde. Cet écrit est une confession de foi, plutôt qu'un passeport donné par le prêtre pour l'admission du défunt en présence de son créateur. Ker-Porter a donné une traduction de cet écrit, mais nous croyons inutile de la rapporter.

suivi d'un diacre, ouvre la marche. Le cercueil porté par six hommes est entouré de prêtres, qui l'encensent continuellement, pour en écarter les mauvais esprits. Les parens et les amis, tenant chacun un cierge à la main, ferment la marche. Arrivé qu'on est à la fosse, on y dépose le cercueil, sur lequel le prêtre jette une pellerée de terre: chacun des assistans en fait autant, et la cérémonie se termine ainsi. Souvent on distribue des aumônes aux pauvres qui se trouvent présens. De retour à la maison du défunt, les amis y sont régalés de riz cuit à l'eau avec un peu de miel, auquel on joint du sucre, de la cannelle et des raisins secs. Cette espèce de festin se renouvelle le troisième, le neuvième et le vingtième jour, qui sont particulièrement consacrés à la mémoire du défunt, et à prier pour le repos de son âme.

Enterrement.

Nous avons déjà vu, en parlant de la religion des Grecs modernes, qu'il y a chez ce peuple des pleureuses publiques, qui font métier de vendre leurs larmes. Cet usage existait aussi chez les anciens Russes, et se retrouve encore dans quelques provinces. Certaines femmes font au défunt les demandes suivantes: *Pourquoi es-tu mort? N'étais-tu pas assez riche, et dans les bonnes grâces du prince? N'avais-tu pas une belle femme? Tes enfans ne te donnaient-ils pas les meilleures espérances? Pourquoi donc es-tu mort!*, et ces demandes se répètent parmi les larmes et les cris, au moment où le mort est déposé dans la fosse. Voy. la planche 13.

ARTS ET SCIENCES.

Arts et sciences.

La fondation d'académies et autres sociétés littéraires en Russie, nous offre une preuve incontestable de l'aptitude des habitans de ce pays à tous les genres d'instruction; et les mémoires publiés par elles, fruit des encouragemens qui y sont donnés au talent, ont été favorablement accueillis dans toute l'Europe. Les premiers efforts qui ont été faits pour y obtenir ces avantages, remontent à une époque antérieure à Pierre I.er. Sous le règne d'Ivan I.er on vit briller une étincelle, qui fut comme l'aurore d'un nouveau jour pour les lettres; cette lumière naissante s'étendit sous Alexis Michelowitz, et prit encore un plus grand accroissement sous Pierre I.er, depuis lequel les sciences et les beaux arts se propagèrent dans toutes les principales villes de cet empire, surtout sous le règne d'Elisabeth, qui fut pour la Russie ce que fut le règne d'Anne pour



Bramatti dis. e inc. — *Biasioli I.T.*

l'Angleterre. Nous allons donner un précis de l'état de la littérature russe, depuis la naissance de Pierre I.er jusqu'à nos jours, et nous ferons mention des hommes à talent qui se sont distingués durant ce période, ainsi que des principaux ouvrages que nous avons d'eux dans tous les genres.

Hommes de mérite qu'a eus la Russie, et leurs ouvrages.

Adrien, Théophane, et Tuptal.

Les trois premiers qui s'offrent à nous sont trois prélats, savoir; Adrien, le dernier patriarche de la Russie: Théophane Prokopovitz, archevêque de Novogorod, et Demetrius Tuptal métropolitain de Rostof et de Jaroslaf. Le premier a fait un ouvrage intitulé le *Bouclier de la Foi*, par lequel on voit combien il était versé dans la connaissance des Pères de l'église grecque. Le second a laissé quatorze ouvrages, dans le nombre desquels se trouvent un *Traité de l'éloquence et de la poésie slave et latine*, deux *Panégyriques de Pierre I.er*, et un ouvrage extrêmement original qui a pour titre, la *Démonstration du grand Antéchrist.* On a enfin du troisième un grand nombre de sermons, les *Vies des saints*, trois *Annales*, dont une concernant le peuple slave, et plusieurs *Comédies spirituelles*, qui, quoique de mauvais goût, ont néanmoins contribué à former le théâtre russe.

Les deux Cantimirs

Le prince Cantimir, d'origine tartare, a donné une *Description de l'empire ottoman*, et *l'Ordre de la religion mahométane*, outre deux ouvrages en latin qui ont été traduits en langue russe. Son fils Antiochus s'est distingué encore davantage dans les lettres; il savait le français, l'italien, l'espagnol, l'anglais et le grec ancien et moderne. Sans parler du grand nombre de traductions qu'il a faites, nous citerons seulement ses ouvrages qui sont; ses *Satyres*, sa *Pétréïde,* poème héroïque qui n'est point achevé, une *Introduction à l'étude de l'algèbre*, une *Concordance des pseaumes*, et un grand nombre d'écrits politiques, de dissertations sur les principaux évènemens de l'Europe au tems où il vivait, et de relations ministérielles très-intéressantes.

Illiiuski et Trediakofski.

Illiiuski, employé comme traducteur à l'académie des sciences a fait imprimer à Moscou un traité théologique sur les Evangiles et sur les Actes des apôtres, et a composé plusieurs poésies. Trediakofski fut professeur d'éloquence, et a laissé un *Traité sur l'ortographe russe*, un *Parnasse russe*, une tragédie intitulé *Eidamie*, un poème *sur la mort de Pierre I.er*, quelques *Réflexions sur les diverses époques de la poésie russe*, trois *Dissertations*, l'une sur l'*Antiquité de la langue slave*, la seconde sur l'*Origine des Russes*, et la troisième sur celle des *Varèges*, *des*

Lomonsof. *Slaves et de leurs langues etc.* Lomonsof, qui entreprit de marcher sur les traces d'Homère, de Pindare et d'Horace, fut à la fois grammairien, rhéteur, physicien et chimiste. La beauté de ses poésies consiste essentiellement dans la force de l'expression, et dans la variété des phrases et des cadences, qui forment un genre d'harmonie dont il est l'inventeur parmi ses compatriotes. En 1742 il fut chargé par l'académie des sciences de mettre en ordre le riche cabinet de minéraux, en 1745 il fut fait professeur de chimie, et en 1764 Catherine II le nomma conseiller d'état. Ses poésies se composent particulièrement d'un grand nombre d'odes, et d'une belle épitre sur le verre. Il avait commencé un poème épique, dont le héros était *Pierre le grand*, mais la mort ne lui a pas permis de l'achever. Il a aussi écrit une bonne *Histoire de Russie, depuis l'origine de la nation jusqu'à la mort de Jaroslaf I.er, ainsi que divers discours sur la lumière, sur l'électricité, sur la chimie etc.*

Sumorokof. Ce savant homme eut un émule dans Sumorokof, qui a considérablement enrichi la langue nationale, et porté la poésie à un très-haut point. Ses poésies amoureuses semblent avoir été écrites avec la plume d'Anacréon; il règne dans ses Idilles une douceur enchanteresse, et ses fables sont écrites avec beaucoup de naturel et de pureté. Si ses satires, ses tragédies et ses comédies ne sont pas aussi estimées, il a été plus heureux dans les drames qu'il a faits pour être mis en musique, dans lesquels domine la poésie lyrique, et qui le font citer par les Russes comme leur Métastase. Il a encore écrit en prose l'*Histoire de la conjuration des Strélitz.* Tandis que tous ces écrivains travaillaient ainsi à donner un théâtre à la Russie, ce pays eut encore l'avantage de trouver un Roscius dans le fils d'un marchand nommé Fédor Volkof de Kostroma. Dominé

Volkof. par la passion du théâtre, Volkof fut à la fois architecte, machiniste, peintre, décorateur, directeur et premier acteur du théâtre à Jaroslaf. Elisabeth l'appela avec toute sa troupe à Pétersbourg, où il représenta plusieurs tragédies de Sumorokof. En 1759 il fut envoyé à Moscou pour y ériger un autre théâtre. Il était bon musicien et poète passable.

Popofski. Popofski, professeur d'éloquence et de philosophie à l'université de Moscou, a rendu de grands services à la littérature russe

Régenski et autres écrivains de tragédies et de comédies. par ses traductions. Régenski a su peindre dans ses vers l'effervescence des passion et les tourmens d'un amour malheureux; mais son premier titre de gloire est d'avoir donné à la Russie une tra-

gédie, qui a été pour sa nation l'époque du bon goût. Le sujet de cette tragédie, que les Russes mettent au nombre de leurs meilleurs ouvrages en ce genre, est l'assassinat de Smerdis, fils de Cyrus, par son frère Cambise. Maikof est un autre poète tragique dont s'honore la Russie: son Agriope, femme d'Agenor a fait beaucoup de bruit sur le théâtre de ce pays. Outre plusieurs traductions de tragédies Fonvisin a donné à sa nation, dans son *Brigadier*, le vrai modèle de la comédie. Cet écrivain a eu un heureux rival dans Lukin, auteur du *Libertin corrigé par l'amour*. Nous ne devons pas non plus passer sous silence plusieurs autres comédies, qui font honneur au théâtre russe, telles que l'*Usurier* de Bibikof; le *Russe de retour de la France*, de Karin; une *comédie* d'Ablecimof, et une autre comédie intitulée la *Véritable amitié*, qui ont soutenu l'une et l'autre le parallèle avec les précédentes.

Outre les écrivains d'*Annales* que nous avons cités plus haut, la Russie en a eu encore qui se sont signalés dans l'histoire de ce pays, et, dans ce nombre, nous distinguerons particulièrement Kreschekin, mort en 1763, grand amateur d'antiquités russes, lequel, outre une *Vie de Pierre le grand*, a laissé trois ouvrages d'*histoire* très-estimés. Si le droit de naturalisation et cinquante-sept ans de travaux continuels en Russie peuvent être des titres pour mériter à Muller l'honneur d'être compris dans le nombre des écrivains qui ont illustré la littérature de ce pays, il est juste que nous fassions mention ici des ouvrages qu'il a laissés. Ces ouvrages sont; l'*Histoire de Novogorod*; l'*Histoire de la Russie* depuis Fédor Ivanovitz jusqu'à Mikail Fédérovitz; l'*Histoire de la Sibérie*, et une infinité de fragmens historiques, insérés dans les *Actes* de l'académie des sciences à laquelle il était adjoint. Le prince Scherbatof est encore compté par les Russes pour un de leurs historiens les plus marquans. C'est lui qui a tiré de l'oubli le *Journal de Pierre I.er*, et on lui est également redevable de la publication de documens importans, qui étaient ensevelis dans les archives. Tatischef a de même bien mérité de l'histoire russe: dès l'an 1720 il commença à rassembler des matériaux pour la géographie et l'histoire de cet empire, et continua pendant trente ans un travail, qui demandait beaucoup de persévérance. Son ouvrage fut imprimé en 1768 aux frais de l'université de Moscou, à laquelle le fils en avait fait hommage après la mort de son père. Un bel ouvrage sur l'histoire russe, c'est celui qui a été entrepris par l'académie des scien-

Muller.

Scherbatof.

Tatischef,

ces, d'après les mémoires qu'on a pu recueillir dans toutes les archives de l'empire, et auquel le savant Muller à beaucoup contribué : il en a été imprimé vingt volumes depuis 1755 jusqu'en 1765.

Bratichef, Deguenin etc.

Les Russes se sont également occupés de tout ce qui pouvait être de quelqu'utilité à l'histoire et à la politique. Bratichef a écrit une *Relation historique des faits arrivés au Schah-Nadir.* Deguenin a donné une *Description des mines de la Sibérie.* Xitrof a composé le *Journal d'un voyage par mer, depuis l'ile d'Oxotski jusqu'au Kamtchatka.* Isiaslaf a publié la *Topographie et l'Histoire de la Georgie.* Soimonof a laissé une *Description physique et historique des peuples voisins de la mer Caspienne.* Enfin Troximofski a imprimé un *Traité des plantes des déserts de la Crimée etc.*

L'impératrice Elisabeth n'a pas manqué d'exciter le clergé même à l'amour de l'étude et à la pratique des vertus, et plusieurs prélats se sont distingués sous son règne, autant par leur savoir que par leurs qualités morales. Demetrius Sachenof, nommé depuis archevêque de Novogorod, et le moine Ambroise, devenu ensuite évêque de Moscou, ont été de savans hommes, et leurs ouvrages n'attestent pas moins leurs connaissances que leur piété.

Sous le long et brillant règne de Cathérine II, les lettres prirent en Russie un développement, dont elles furent particulièrement redevables à la formation d'un grand nombre de nouveaux établissemens d'instruction dans toutes les provinces de l'empire. Il y en a plusieurs qui sont consacrés à l'éducation des militaires. Le premier et le plus nombreux est celui destiné *aux cadets du service de terre*, lesquels, comme nous l'avons dit plus haut, sont logés dans le palais appartenant autrefois au prince Menzikof. Viennent ensuite, le collège des *cadets de la marine*, qui fut transféré par ordre de Catherine II dans la maison de plaisance de Pierre III; puis le corps *des cadets du génie et de l'artillerie*, et enfin le collège des *cadets des mines* qui se trouve à l'extrémité du *Vasiatrof*, près de l'embouchure de la Néva. Outre cela il y a encore un grand nombre d'autres établissemens publics d'instruction, et dans la seule ville de Pétersbourg on compte trois universités, l'une pour la médecine, une autre pour la chirurgie, et la troisième pour les autres études.

Le collège de S.t Alexandre Newski est sous l'inspection du métropolitain de Pétersbourg, et c'est là que les jeunes gens destinés à l'état ecclésiastique font leurs études, et particulièrement

celle de la théologie. Nous ne devons pas oublier parmi les établissemens de ce genre, celui que Catherine II a consacré à l'éducation des jeunes démoiselles de famille noble, et qui se trouve dans le couvent de la Résurrection, bâti par l'impératrice Elisabeth sur le bord de la Neva, à une des extrêmités de Pétersbourg. Non contente d'avoir donné à la Russie toutes ces institutions et autres non moins utiles, Catherine II a encore fondé dans cette capitale et dans toutes les provinces de son empire des écoles normales, pour l'instruction des enfans de toutes les conditions.

L'académie des sciences établie à Pétersbourg est dans la *Vasiliostrof* près de la Neva. Elle a été fondée par Pierre le Grand, qui, d'après les conseils de Wolf et de Leibnitz, en fit les réglemens. Les hommes de lettres les plus distingués chez tous les peuples furent admis dans cette académie dès son institution; mais la mort n'ayant pas permis à ce prince de faire davantage pour son organisation, ce fut Catherine II qui eut l'honneur en 1724 d'en réunir pour la première fois les membres. Les actes de cette société savante présentent dans l'espace de peu d'années un grand nombre de mémoires intéressans. C'est encore Pierre le Grand qui en a fondé la bibliothéque, dans les salles de laquelle on trouve plusieurs objets rares d'histoire naturelle: collection qui a été considérablement enrichie depuis par les soins de Pallas, de Gmelin et de Guldenstaed.

L'Académie des beaux arts est située dans un magnifique édifice contigu à celui de l'Académie des sciences, et dont la construction est due à Catherine II. Il est de forme circulaire et s'élève tout près de la Neva. De quelque côté qu'on le regarde, on est frappé de l'elégance et de la beauté de son architecture; aussi passe-t-il pour un des palais les plus remarquables qu'il y ait à Pétersbourg. On y enseigne aux élèves la peinture, la gravure et la sculpture sur le bois, sur l'ivoire et sur l'ambre: l'horlogerie, l'exécution de divers ouvrages au tour, la fabrication d'instrumens de diverses sortes, le jet en fonte de statues en bronze et autres métaux; ainsi que l'art de travailler et d'imiter les pierres fines, de frapper les médailles, d'appliquer la dorure et le vernis y forment aussi autant de branches particulières d'enseignement.

Il existe encore à Pétersbourg une autre académie uniquement destinée à l'art théatral, et où des enfans des deux sexes sont instruits dans la danse, dans la musique, dans la déclamation et dans tout ce qui tient à cet art.

Costume des Russes.

Habitans de Pétersbourg.

Les Russes diffèrent totalement des autres peuples de l'Europe par leur habillement, par leurs usages et par leurs mœurs. Outre la grande variété des peuples qui composent le vaste empire de Russie, on rencontre journellement dans les rues de Pétersbourg des Anglais, des Français, des Danois, des Polonais, des Suédois, des Espagnols, des Portugais, des Italiens, des Allemands, des Persans, des Turcs etc. Le concours de tant de gens différens sur un même point fait de Pétersbourg une ville unique au monde, pour la bigarrure des vêtemens. Cette diversité de nations n'est pas aussi fortement marquée dans les autres villes, à cause du soin que chacun y prend de s'habiller à la mode du pays, pour ne pas attirer sur soi les regards des curieux et exciter l'étonnement de la multitude; mais ici cette précaution serait bien inutile. Quelque bizarre que puisse être son habillement, un étranger peut être sûr de trouver parmi les nombreux sujets de l'empire russe des costumes, qui ne le céderont point au sien en singularité. La capitale de la Russie voit tous les jours arriver dans ses murs une foule d'individus de différens pays, depuis les montagnes glacées du Kamtschatka, jusqu'aux plaines fertiles de l'Ukraine: provinces qui sont à environ deux mille lieues l'une de l'autre, et entre lesquelles se trouvent les Sibériens, les Tonguses, les Calmouks et une quantité prodigieuse de nations tartares, les Finlandais, les Cosaques etc. Pétersbourg est une ville où les Russes eux-mêmes sont étrangers, et dont la population s'augmente chaque jour d'un nombre considérable de personnes, qui y viennent de tous les points de l'empire. La Russie ressemble à un homme qui a fait un grand héritage, auquel il ne s'attendait pas. Ce n'est que d'à présent qu'elle commence à s'instruire, et elle semble même étonnée en quelque sorte de son importance. Semblable à un jeune héritier, elle voit à sa suite plusieurs maîtres: l'anglais lui enseigne la navigation et le commerce, le français les modes et la danse, l'italien le chant et le dessin, l'allemand les évolutions militaires et tout ce qui a rapport à la guerre. C'est ainsi que Swinton nous dépeint, dans son Voyage en Russie de l'an 1788, ce jeune héritier, qui ayant main-

tenant près de quarante ans de plus, et devenu par conséquent adulte, montre qu'il a toutes les facultés et toutes le dispositions nécessaires pour l'étude des arts et des sciences. Il est aisé de voir d'après cela que, pour avoir une idée précise du costume original des Russes, il ne faut pas en chercher le modèle dans les hautes classes de la société, qui sont à présent les mêmes que partout ailleurs, mais seulement dans celles des [illegible], des artisans et des paysans, où l'individu conserve encore cette physionomie du caractère primitif, qu'une éducation soignée a fait disparaître dans les autres classes.

Il faut chercher l'ancien costume des Russes dans les classes inférieures de la société.

« J'hésite toujours, dit Swinton, a tracer le caractère des Russes, à cause de la difficulté qu'il y a de juger d'une nation au milieu d'un mélange hétérogène d'habitans, comme le présente la population de Pétersbourg. Que faire donc dans ce cas? S'en rapporter à ce qu'en disent les étrangers qui y résident? Mais ils ne connaissent que les marchands russes de la dernière classe, et qui sont bien les hommes les plus rusés qu'on puisse trouver. Devrait-on aussi juger des autres peuples de l'Europe par ceux de leurs marchands qu'on voit ici? D'ailleurs, Pétersbourg est une frontière de l'empire russe; il faut donc bien se garder de prononcer sur le caractère des habitans de ce vaste empire, tant qu'on ne les aura pas vus dans leur propre pays, dans leurs villages et jusque dans leurs retraites les plus éloignées etc. »

Qualités physiques des Russes.

Les Russes en général sont d'une taille plutôt moyenne que grande; ils sont bien faits, et d'une complexion robuste; leurs cheveux sont noirs et rarement blonds, et ces qualités physiques sont communes aux deux sexes. La vivacité, l'activité, la jovialité, la persévérance dans les entreprises, l'indifférence dans les dangers, et enfin une certaine urbanité naturelle, forment, selon le comte de Rechberg, le caractère du russe. Hospitalier, sociable, affable et naturellement bon, il devient furieux lorsqu'il s'abandonne à la passion. La propreté et la tempérance sont des vertus qui se trouvent généralement jusque dans les plus basses classes de la société; il faut pourtant excepter l'usage des liqueurs spiritueuses, dont les gens du peuple ne peuvent s'empêcher de boire avec excès. Le soldat russe est courageux, l'agriculteur infatigable, le négociant actif mais intéressé. « Les Russes ont beaucoup de talent naturel. On fait en Russie, dit l'abbé d'Auteroche, un forgeron, un maçon, un charpentier etc., comme on fait ailleurs un soldat.

Caractère des Russes.

Il y a dans chaque régiment les artisans qui lui sont nécessaires, sans qu'il soit besoin d'eu prendre au dehors. Ils sont choisis de la taille qu'on croit la plus convenable au métier, auquel chacun d'eux est destiné. On donne à un soldat une serrure pour modèle, avec l'ordre d'en faire de semblables : ce qu'il exécute avec beaucoup de dextérité; et l'on en fait de même pour tous les autres ouvrages. Le [illegible] des Russes pour l'imitation est si extraordinaire, qu'on en est frappé aussitôt qu'on entre en Russie etc. (1) ».

Leur adresse.

Le Russe est naturellement très-adroit, et il n'emploie que fort peu de moyens pour l'exécution des choses qu'il entreprend : peu d'outils lui suffisent pour faire des ouvrages surprenans. Il manie surtout la hâche avec une dextérité admirable. Lorsque je vois, dit un bon observateur (2), un de ces Russes, avec sa longue barbe, qu'on appelle *Plotaïki*, portant derrière lui une hâche pendue à sa ceinture, voilà, me dis-je à moi-même, l'homme réelement indépendant. Un russe avec sa hâche est propre à tout, et peut se passer de tout autre outil : car elle lui sert à la fois de marteau, de scie, d'épieu de plane et de ciseaux : qu'on emploie cet homme à ce qu'on voudra, il n'a besoin que de sa hâche. C'est une chose vraiment curieuse, pour quiconque sort d'un pays où les arts et les métiers sont toujours accompagnés d'un attirail d'outils, de voir la merveilleuse simplicité de ceux d'un ouvrier russe, et l'habileté avec laquelle il s'en sert.

Les Russes sont buveurs.

Swinton nous apprend en plusieurs endroits de son ouvrage, que les Russes aiment passionnément l'argent, qu'ils ne peuvent à la vérité conserver, ou dont ils ne peuvent jouir que du consentement de leurs seigneurs. Cette passion le cède néanmoins à leur goût pour l'eau-de-vie, qui seul peut leur arracher quelque pièce de monnaie. Quant à ce goût immodéré des Russes pour les liqueurs spiritueuses, nous dirons que si l'ivresse est la situation la plus propre à nous faire connaître le caractère d'un homme, on peut assurer que celui des Russes est excellent. Ils ne cessent de s'embrasser entre eux quand'ils sont ivres. Leurs lèvres sont dans un mouvement continuel soit pour boire, soit pour chanter, soit pour se donner et se rendre des baisers d'amitié à travers les longues barbes qui couvrent leurs visages. Les femmes de la basse

(1) Ricter, *Russiche Mizellen*, Tom. II.

(2) *Promenades d'un désœuvré dans la ville de Pétersbourg.* Paris, 1812 Tom. I.

classe se permettent aussi de faire des libations à Bacchus. Quelqu'ivres qu'ils puissent être, hommes ou femmes, les Russes ne manquent jamais de faire un signe de croix en passant devant une église.

Manières de saluer.

L'amour de l'argent, si l'on peut appeler ainsi le désir d'en avoir pour le dépenser aussitôt, domine les gens du plus haut rang. La noblesse est passionnée pour le luxe, et il faut de l'or pour le soutenir. Quelques voyageurs ont parlé de l'humble contenance de l'esclave russe quand il salue, ce qu'il fait en baissant la tête jusqu'à terre, d'où ils concluent qu'il n'est capable que de sentimens serviles. Mais il ne faut pas juger de tout un peuple d'après une preuve aussi éphémère, que l'est une manière particulière de saluer. En s'inclinant profondément, le russe n'a pas d'autre fin que celle que nous nous proposons nous-mêmes quand nous mettons au bas de nos lettres, votre très-humble et très-obéissant serviteur. Il est bon d'observer en outre que le Russe ne donne cette marque de respect qu'à son supérieur, et encore à celui duquel il dépend immédiatement, qui lui même, au moment où il est salué, lui donne familièrement le titre de frère, que le plus grand Prince de Russie ne dédaigne pas de lui rendre à son tour. Rarement un Russe ôte son chapeau à quelqu'un, lors même qu'il le croit d'un rang supérieur au sien, à moins qu'il ne le connaisse pas, ou qu'il ne soit dans sa dépendance; mais il ne manque pas de saluer ses égaux: de là ses inclinations continuelles, qu'un étranger, qui n'y fait pas beaucoup d'attention, prendrait tout-à-coup pour des marques de servilité. Un voyageur en Russie recevra des paysans plusieurs saluts de ce genre, ne fût-il habillé que d'une peau de mouton et avec une barbe épaisse, comme s'il avait un habit galonné en or. Cet usage dénote beaucoup de grandeur d'âme dans les Russes; mais il convient pourtant d'ajouter que les femmes au contraire mettent beaucoup de grâce dans leur manière de saluer; pour cela elles se posent les deux mains sur le sein, et inclinent la tête légèrement et avec beaucoup d'aisance. Une jeune paysanne salue avec autant de grâce qu'une duchesse. La nature a doué toutes les femmes russes de grâces séduisantes, qui forment un contraste frappant avec les manières rustiques des paysans: ces derniers, à la réserve du salut, ressemblent parfaitement aux ours dont ils portent les peaux pour vêtement.

Leur forte complexion.

L'habitude de vivre en plein air, dit Rechberg, fait que les Russes sont d'une forte complexion. Le climat de la Russie est,

comme on le sait, très-froid surtout en hiver, et pourtant les enfans des paysans y sont vêtus fort légèrement; ils se roulent dans la neige, et la liberté de leurs mouvemens concourt efficacément à leur développement physique et moral. Le froid auquel ils sont accoutumés ne les incommode nullement. Leur nourriture est simple, mais abondante; ils mangent beaucoup de viande et de farine d'orge, ce qui peut-être encore ne contribue pas peu à les rendre plus robustes. Les paysans russes ne sont guères sujets aux maladies: aussi n'y a-t-il généralement en Russie que fort peu de médecins, même dans les grandes villes. Le Russe n'est pas seulement habitué au froid; il supporte la chaleur avec la même aisance. Les paysans dorment tous sur les poêles, qui, comme on le sait, sont très-chauds en Russie. Nous verrons bientôt que dans leus bains ils s'exposent à un degré de chaleur extraordinaire, et qu'ils passent de là immédiatement au froid le plus rigoureux. Les anciens Scandinaves ne connaissaint pas, dit Swinton, l'usage des poêles, et le froid extrême qu'ils souffraient les obligeait à être chastes pendant l'hiver. Les cabanes des Russes au contraire sont extrêmement chaudes: ce qui, joint à l'usage des bains, rend chez eux les deux sexes aussi préoces pour l'amour, qu'ils le sont sous le ciel de l'Indostan.

Les filles russes, dit encore Swinton, arrivent pour la plupart à la puberté dès l'âge de douze ou treize ans: précocité qu'il faut attribuer, sous un climat aussi froid, à l'usage fréquent qu'on y fait des bains à vapeur; mais aussi en accélérant la formation des corps, ces bains en altèrent promptement les formes et la constitution. Les femmes russes de la basse classe sont en général d'une complexion bien moins robuste que les hommes. L'usage des boissons et des bains chauds, le froid et les travaux pénibles auxquels elles sont assujéties, ainsi que le défaut d'exercices convenables, leur font bientôt perdre le peu de beauté que la nature leur avait départie à un âge, où l'homme est à peine parvenu à son entier développement. Une autre circonstance défavorable aux femmes russes, c'est l'usage où elles sont encore de se plâtrer grossièrement le visage de rouge et de blanc. Cet usage était commun autrefois, même aux femmes du plus haut rang, et une dame qui n'aurait point eu de fard se serait fait montrer au doigt. Les femmes du bon ton ont enfin renoncé à cette mode bizarre et ridicule, mais celles du peuple ne semblent pas encore disposées à les imiter.





Focosi dis. e inc.

Swinton en attribue la cause à l'utilitè dont leur est le fard, pour se garantir le visage du froid. En parlant de l'extrême rapidité des slites, qui, quand on a le vent en face, fait éprouver, avec plus de froid, une sensation semblable à un coup de rasoir, cet écrivain dit que les hommes s'en préservent en se couvrant le visage avec leur manchon, mais que les femmes ont en cela un avantage sur eux, en ce que leur visage se trouve naturellement défendu par une couche de fard d'un pouce d'épaisseur. Si cet expédient, continue-t-il, n'est pas propre à les rendre plus belles, il les préserve au-moins du danger d'avoir le visage entièrement gelé.

Maniére de parler des Russes.

Le Russe parle avec beaucoup de volubilité et a des manières très-persuasives. Il accompagne ses discours des gestes le plus expressifs, et souvent de mouvemens de tête et de pieds qui mettent tout son corps en action : un étranger témoin de l'entretien de deux Russes, n'aurait pas de peine à en deviner le sujet, seulement à leurs gestes. La langue russe est pleine de sentences et de proverbes; en quoi elle est peut-être supérieure à toute autre langue. Il existe des recueils de ces proverbes, qui en contiennent plus de quatre mille (1). Les gens du peuple aiment le chant et la danse; ils conservent par tradition d'anciennes chansons, qu'ils chantent avec beaucoup d'expression.

En général il règne une grande simplicité de mœurs parmi les habitans de la campagne, et ils se rendent estimables par beaucoup de qualités, et entre autres par leur respect pour les vieillards. Ces dernies conservent une grande autorité sur toute la famille, et usent du droit de punir leurs enfans, encore qu'ils soient mariés, lorsqu'ils manquent à leurs devoirs de fils. On trouve assez souvent dans cette classe d'hommes des têtes vénérables, qui méritent toute l'attention du physionomiste et de l'artiste, et qui rappellent à notre souvenir celles des anciens philosophes: nous en représenterons quelques-unes dans les planches suivantes.

Le paysan russe porte la barbe longue et les cheveux courts. Voyez le groupe représenté à la planche 14, où il y a un paysan sur le point de se mettre en voyage. Il a pour coiffure un chapeau large par le haut, mais avec un petit bord, et assez grand

(1) Il y en a 4291 dans la collection publiée à Moscou en 1770 sous le titre de: *Sobranie* 4291. *Drevnich'Rossiskich'Poslovitz.* La collection de *Bagdanovitch*, Pétersbourg 1785, n'est pas aussi complête.

pour tenir au fond son mouchoir, et préserver sa tête des rayons du soleil. Son habillement consiste en une chemise sans col avec des manches ouvertes, laquelle retombe sur ses longs et larges caleçons. Cette chemise se serre autour de son corps avec une ceinture de cuir, à laquelle sont suspendues ses clefs et son couteau. Son habit ou kaftan de drap gris fait dans le pays, se boutonne sur le devant et lui descend jusqu'aux genoux; il en retrousse le bas sur son dos quand il est en voyage, et il porte une paire de souliers d'écorce d'arbre pour s'en servir au besoin. En hiver le paysan a un habillement en peau de mouton plus ou moins long, mais son cou est découvert dans toutes les saisons. Au lieu de bas il porte des bandes de toile roulées autour de ses jambes, et auxquelles ses souliers sont attachés avec des courroies, qu'il roule de même autour de la jambe. Ceux qui prennent du tabac le tiennent dans une corne, d'où ils le tirent en la secouant. Telles sont les notions que nous fournit le comte de Rechberg sur le costume des Russes. Swinton entre dans plus de détails à ce sujet, et nous croyons que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de leur faire connaître ici ce qu'il dit dans ses Voyages de l'habillement ancien et moderne des Russes.

Habillement des hommes.

Quant à la galanterie et à l'habillement des Russes, dit cet écrivain, une barbe de trois pieds de long jouit de la plus haute faveur auprès des nymphes de la Russie. Les Ecossais chantent une chanson où il est parlé « d'un jeune paysan fraîchement rasé, qui vient faire la cour à sa belle » ; mais ce moyen de plaire ruinerait ici les prétentions d'un amant. Les gens du peuple ne laissent pas de conserver une grande vénération pour cet ornement du visage de l'homme, malgré tous les efforts qu'ont fait les monarques russes pour l'en dépouiller. Il n'y a que les employés du gouvernement dans le service de terre ou de mer, qui se conforment en cela au désir de la cour. Les hommes qui portent encore le barbe, ont conservé aussi l'ancien habillement, espèce de longue casaque de gros drap doublée en hiver de quelque fourrure, et à laquelle ils attachent, a la hauteur des reins, une ceinture de la couleur qu leur plaît le plus, mais qui est ordinairement le vert ou le jaune. Leurs pentalons leur servent aussi de bas ; ils s'enveloppent les membres de bandes d'étoffe de laine, qui font plusieurs tours pour leur tenir plus chaud, et ils portent des bottes. Leurs chemises sont faites comme celles des femmes, et leur laissent par conséquent

le cou nu: aussi le froid auquel cette partie de leur corps est exposée ne la rend-elle pas moins dure ni moins impénétrable que le diamant. Le gouvernement fait tout pour déterminer ses sujets à s'habiller à l'allemande; et, à l'exception du clergé, nul ne peut obtenir d'emploi ou s'avancer à la cour, sans quitter d'abord l'habillement asiatique. Il est expressément defendu aux vétérans, qui se retirent avec pension, de reprendre cet habillement. Mais la plus grande partie du peuple tient tellement à ses anciens usages, et s'en fait même tant d'honneur, qu'un Russe avec sa longue barbe et son doliman, semble vous dire par son seul regard, qu'il n'a point outragé la mémoire de ses ancêtres.

L'habillement des femmes russes, dit le comte de Rechberg, consiste en une chemise qui se ferme autour du cou, et dont les manches arrivent jusqu'au poignet, et dans une longue robe ouverte par devant, avec des boutons de métal pour la fermer; mais cette robe est sans manches, et elle se serre étroitement sur les épaules avec des rubans. Les femmes des marchands et des paysans un peu aisés portent une espèce de mantelet d'étoffe à fleurs, et ont pour coiffure un bonnet appelé *tschepatz* bordé en or ou en argent, et quelquefois de dentelle ou d'un réseau de petites perles fines: voyez la planche ci-dessus. Les autres femmes portent un simple bonnet, sous lequel est cachée leur chevelure: quelques autres recouvrent ce bonnet d'une espèce de schal, qui leur retombe sur les épaules. Les jeunes filles ont la tête ceinte d'un simple bandeau, qui laisse voir leurs cheveux. Toute les femmes ont pour chaussure des souliers de cuir bordés en drap rouge; et, au lieu de s'envelopper les jambes, comme font les hommes, avec des bandelettes de toile ou autre chose, elles portent des bas, ainsi que des pendans d'oreilles et des colliers. Les enfans des deux sexes n'ont souvent pour tout vêtement qu'une seule chemise, et, hiver comme été, ils vont nu-pieds et nu-tête.

Vêtemens des femmes.

Swinton nous a donné une description plus distincte de l'habillement des femmes russes de tous les états. L'habillement des femmes, dit il, est l'opposé de celui des hommes, pour la couleur comme pour la forme: toutes les parties en sont courtes et étroites, et il y règne autant de magnificence que peuvent le permettre la décence et les facultés de la personne qui le porte. Cet habillement ressemble parfaitement à celui des femmes des montagnards de l'Ecosse: car elles portent les unes et les autres une

jupe courte et rayée, avec un manteau barriolé et un mouchoir dont elles s'enveloppent généralement la tête. Il y a néanmoins plus d'élégance et de richesse dans l'habillement des femmes russes. Elles ne s'épargnent point les galons d'or ni le fard pour relever l'éclat de leurs charmes. La génération actuelle s'efforce d'embellir de quelque mode nouvelle ce costume antique. Le mouchoir en soie luisant et léger, et chargé de broderies et de franges, a succédé à celui de toile. La jupe et le corset sont de mousseline ou d'étoffe de la même finesse: le manteau est aussi en soie ou de ras doublé de fourrure en hiver. Les femmes d'une classe plus aisée portent des brodequins de velours. Les riches et les personnes d'un rang distingué suivent les modes anglaises ou françaises. Pendant six mois tout le monde est obligé de se couvrir d'une pelisse bien fourrée, et tant que dure cette saison rigoureuse, le paysan comme le gentilhomme aime à se faire balotter dans sa voiture ou dans sa slite.

Divertissemens des Russes.

Voyons maintenant le Russe dans ses passe-tems. On parcourt les rues de Pétersbourg dans des slites, dont quelques-unes ressemblent à de petites barques, et d'autres à la caisse d'une voiture découverte. Voici en peu de mots la description que Bréton nous donne de ces sortes de voitures dans sa *Russie*. Les slites de louage, qui, à l'approche de l'hiver, remplacent les droschki à Pétersbourg (1), sont propres, mais grossièrement peintes en rouge ou en vert, et quelques-unes sont même chargées d'ornemens dorés ou argentés, ou décorées de ciselures et garnies de ferremens d'une forme bizarre: le fond en est rempli de foin pour que l'homme qui est

(1) Sorte de char qui tient lieu des voitures commodes qu'on a à Londres et à Paris. La forme en est risible, car on pourrait le comparer à une énorme sauterelle mordant les pieds d'un cheval qui fuit. Ce misérable équipage du nord, porté sur quatre roues, a la figure d'un parallélogramme, avec quatre ailes en cuir qui débordent un peu la caisse en fesant un demi-cercle, et servent d'appui aux pieds, en même tems qu'ils préservent des éclaboussures. Le siége est recouvert d'un coussin et suspendu sur des ressorts: on y est comme sur une espèce de selle, et quand on n'est pas bien accoutumé à ce genre de voiture, on est forcé de s'accrocher à l'habit du cocher, qui est assis sur le devant. Les Russes se tiennent avec beaucoup de grâce sur cette espèce de siége, qu'on pourrait appeler un cheval de bois. Il est difficile de se former une idée de la vélocité de ce genre de voitures, qui se louent à vil prix, et avec lesquelles on peut faire une lieue pour vingt-quatre sous.



Brunetti dis. et inc.

dedans n'ait pas froid aux pieds; voyez le n.° 1 de la planche 15. Les slites des nobles et des gens riches sont plus larges et peuvent contenir deux personnes; l'intérieur en est garni de riches pelleteries, et l'on y a les jambes et la partie inférieure du corps garanties du froid par une espèce de tablier de velours vert ou cramoisi galonné en or; voyez le n.° 2 de la planche ci-dessus. Les slites pour la campagne ont la forme d'un panier large et oval, dont le derrière est un peu relevé pour la commodité du voyageur: le panier repose sur deux barres qui se relèvent en avant: voyez le n.° 3 de la même planche. Les slites se composent quelquefois d'un simple plancher sur lequel le cocher est debout, ayant les passagers devant ou derrière lui: voyez le n.° 4.

Slites pour les voyageurs.

Les voyageurs qui portent avec eux un bagage de prix, ou qui veulent se mettre à l'abri des intempéries de l'air, prennent des slites couvertes, qui, toutes pesantes qu'elles paraissent, ne laissent pas que d'être très-légères. Ces slites sont traînées par quatre chevaux attelés de front, comme les quadriges des anciens: voyez le n.° 6.

En été le *kibitche* est la voiture ordinaire pour voyager dans l'intérieur de la Russie. Cette voiture est fort roulante et ne coûte que trente-cinq roubles, c'est-à-dire de 130 à 140 francs; elle consiste simplement dans une large caisse de bois posée sur deux barres aussi en bois, mais bien garnies en fer. On place les valises à la tête ou aux pieds, et l'espace du milieu est couvert de foin, de nattes ou de coussins. L'hiver, les voyageurs enveloppés dans leurs pelisses, et avec des bottes et des bonnets fourrés, s'y tiennent couchés les uns à côté des autres, et les domestiques sont dans un *biroccio*, qui est fixé sur le derrière de la voiture.

Carrosses des Russes.

Les gens de distinction voyagent généralement dans leur voiture, qui pourtant repose sur le même plancher que les slites, et s'ils font usage de ces dernières ce n'est que par amusement, et pour quelques heures. Dans les classes inférieures, les gens qui ont quelque liaison amoureuse louent de ces slites, qui se trouvent à tous les coins de rue, pour se promener avec leurs belles. On prendrait ces espèces de voitures pour des cabriolets, si elles avaient des roues; et les chevaux qui y sont attelés sont d'une vitesse extraordinaire. Les cochers des slites se piquent de se dévancer les uns les autres; ils ne se servent point de fouet, et le grand nombre de ces voitures suffit pour animer les chevaux, qui sont excellens, et parmi lesquels il en est

peu qui ne vaillent au moins vingt ou trente guinées. L'habileté qu'ont les cochers à manier les rênes fait qu'elles leur tiennent lieu de fouet, et ils n'ont besoin que d'ouvrir la bouche pour mettre leurs chevaux au grand trot, mais aussi il ne leur est guères facile de les retenir. L'amant qui a pris une slite pour promener sa belle s'y place à côté d'elle, ou se tient debout par derrière. La Neva sert de point de réunion générale : c'est là que les jeunes gens déploient leur adresse, et font pompe de la légèreté et de la vitesse de leurs chevaux. La partie du fleuve destinée aux courses est entourée d'une espèce de palissade, mais les coureurs ne se bornent point à cet espace, et l'on peut se croire heureux si l'on n'est pas renversé par quelqu'un d'eux; c'est pourquoi il faut toujours avoir l'œil à ce qui se passe autour de soi, et se tenir toujours prêt à esquiver le danger. Il faut également être très-attentif dans les rues, pour ne pas se faire casser bras et jambes, et du matin au soir on y est étourdi du mot *pardy*, qui veut dire gare. Les voitures de place son bien moins chères ici l'hiver que l'été: les slites y sont en plus grand nombre, attendu que bien des gens de la campagne n'ayant rien à faire pendant l'hiver viennent en ville avec leurs chevaux, pour les employer aux slites. Au retour de l'été les bourgeois de Pétersbourg, privés de leurs voitures, se remettent à battré le pavé à pied : car les voitures à roues coûtent le double et le triple des voitures d'hiver. Le manque de réglemens pour les cochers de ces sortes de voitures donne lieu à des querelles fréquentes. Au premier coup-d'œil un cocher voit ce qu'il peut vous demander. La police veille à ce que les habitans n'affrontent point imprudemment la rigueur de cet affreux climat. Dès que le thermomètre de Réaumur marque dix-sept degrés au dessous de zéro, les théâtres et autres lieux de divertissemens publics sont fermés; les usages propres à la noblesse russe et aux gens aisés rendent ce règlement indispensable. Malgré les tourbillons de neige et l'apreté du froid, le riche étale à Pétersbourg un faste asiatique, comme il le ferait à Ispahan et à Delhi ; il se fait toujours suivre de plusieurs domestiques, qu'il laisse à la porte des lieux où il va, pour l'y attendre souvent plusieurs heures, qu'elle que soit la rigueur de la saison. Les contorsions qu'on voit faire à la moitié de ces malheureux, indiquent assez combien ce service est funeste à leur santé, quelquefois même les cochers meurent gelés sur leur siège. Si l'on pouvait oublier cette barbarie, il y aurait de quoi rire de ce pom-

peux cortège de domestiques transis de froid. Tout homme qui, par son rang plus encore que par sa fortune, se croit obligé d'avoir un équipage à six chevaux, ne peut s'en dispenser; mais on fait si peu d'attention à leur taille et à leur poil, que, dans cet attelage, il est rare d'en trouver quatre qui soient appareillés. Les cochers ont une longue barbe qui leur tombe jusqu'à la ceinture, et quelquefois il n'est pas un poil auquel il ne pende un glaçon. Les postillons, qui sont des jeunes gens, soufflent sans cesse dans leurs mains; et, pour achever ce tableau, nous ajouterons qu'ils portent tous pour vêtement de dessus une peau de mouton, et ont pour coiffure un bonnet du même genre, l'un aussi sale que l'autre. Le grand seigneur assis dans sa voiture, et les deux ou trois laquais qui sont derrière, et tout galonnés en or, offrent un contraste frappant avec cet état de misère. D'autres seigneurs de la première noblesse tombent dans un excès contraire, en affichant dans la magnificence de leurs équipages un luxe, qui ne conviendrait qu'à des têtes couronnées.

Théâtres, musique, danse etc.

Durant les six mois d'un hiver terrible, les Russes trouvent dans le théâtre un genre d'amusement, qui les empêche de se livrer à quelqu'occupation utile. Il y a à Pétersbourg comédie russe, française, allemande, et opéra italien. Les comédiens français sont très-suivis, et les acteurs russes ne le sont pas moins. Ces derniers ont un débit assez agréable dans la comédie, mais ils jouent mal la tragédie. A la vérité ce genre de spectacle n'a pas beaucoup de charmes pour les Russes, et ils lui préfèrent le chant et la danse. Cependant l'extrême gaieté qui règne dans leurs comédies, dégénère quelquefois en bouffonerie. Ils prennent beaucoup de plaisir à la représentation de leurs drames nationaux, où ils introduisent des fêtes champêtres, ainsi que les mœurs et quelques chansons du pays, dans lesquelles il règne beaucoup de simplicité et d'agrément. Le Russe ne les entend pas plutôt chanter qu'il oublie tout; il n'est pas rare d'entendre parmi les gens de la classe inférieure, et même parmi les paysans, cinq à six individus chanter en parties, et former des accords qui ne sont pas à dédaigner; et pourtant c'est la nature seule qui les fait musiciens, car ils n'ont aucune idée de ce que c'est que taille, basse-taille ou haute-contre.

Chant.

La gaieté est si naturelle au Russe, dit Bréton dans sa *Russie*, qu'il la manifeste dans toutes les occasions. Rarement il travaille sans chanter, et les rameurs mêmes manient leurs rames en cadence. Il est naturel qu'un peuple aussi passionné pour la danse

et le chant ait une oreille sensible à l'harmonie; mais ce qui mérite davantage notre attention, c'est la facilité avec laquelle des gens du peuple, qui n'ont aucune notion des principes et des règles de l'harmonie, composent des airs pleins de mélodie. Les anciennes chansons appelées par les Russes *protaschnye posni*, malgré leur extrême simplicité, sont d'un chant si pur et si gracieux, que Paesiello et autres grands maîtres d'Italie ne les désavoueraient point: et pourtant ce sont de simples paysans qui les ont faites. Ivan Dratsch, qui a publié en 1790 un recueil de chansons populaires russes, est d'opinion que les anciens Slaves ont emprunté leur musique des Grecs (1).

Les instrumens de musique des Russes sont aussi simples que leurs chansons, et ceux qu'on appelle *balileka* sont préférés du bas peuple: cet instrument est une espèce de guittare qui n'a que deux cordes. La persone qui en joue le place sur ses genoux, et en touche les cordes d'une manière à en faire resonner les sons jusqu'au fond du cœur. Les Russes ont encore plusieurs autres instrumens, qui ont beaucoup de ressemblance avec ceux des anciens Romains. Ils en ont un entre autres, qui est précisément le chalumeau de Pan, lequel est composé de neuf ou dix tuyaux d'inégale longueur, collés les uns aux autres. A Moscou, d'après ce que dit Swinton dans plusieurs endroits de son ouvrage, les concerts sont au nombre des réunions les plus brillantes. La musique est un art à la mode. Il n'est personne qui n'ait ouï parler de ces concerts de quarante ou cinquante domestiques avec des cors de chasse: coucerts qui sont particulièrement indiqués sous le nom de *musique russe*. Il y a encore beaucoup de riches, amateurs de musique, qui entretiennent des troupes de valets exercés à ce genre de musique; mais parmi quelques autres, la mode d'avoir aussi un théâtre particulier avec des acteurs pris de même parmi les esclaves, commence à se passer. On préfère aujourd'hui jouer des comédies françaises, où les dames de la maison font briller leurs grâces naturelles et leur toilette: quelques étrangers en faveur y jouent les rôles d'homme. Il s'est aussi introduit depuis quelques années une espèce de spectacle muet, qui consiste à former un tableau momentanné de figures vivantes, dont le sujet est pris or-

(1) Nous ne dirons rien ici de leur poésie, dont nous avons suffisamment parlé à l'article des sciences et des arts.

dinairement dans la mythologie. J'ai vu la princesse de . . . . représenter Vénus à sa toilette; les princesses ses filles figuraient les trois Grâces, et ses fils étaient travestis en petits Amours. On ne peut imaginer rien de plus somptueux pour le vêtement, pour les ornemens et pour tous les accessoires, ni rien de plus voluptueux que la vue fugitive d'un semblable tableau.

Tableaux vivans.

Stanislas, dernier roi de Pologne, dit aussi dans ses *Mémoires*, que, dans les dernières années du règne de Paul I.er, l'amusement favori des grands de Pétersbourg consistait à exécuter des tableaux vivans. Les personnes qui y figurent prennent toutes l'habillement et le maintien de quelque grand personnage historique. Après que les acteurs ont pris leur place, on lève la toile, et alors les spectateurs manifestent par des applaudissemens leur approbation, pour la fidélité avec laquelle le fait historique est figuré. Le même souverain nous apprend que des personnes d'un haut rang et des étrangers de distinction, dans le nombre desquels il cite le comte de Cobenzel alors ambassadeur d'Autriche, ont assisté à ces spectacles, et n'ont même pas dédaigné d'y faire eux-mêmes quelque rôle (1). Madame Lebrun, célèbre par ses talens dans la peinture, en était l'âme, et indiquait à chaque personnage l'attitude et l'action qui lui convenait; et Goethe, homme connu par ses talens, a fait une allusion à cet usage dans son roman intitulé: *Ottilia* ou le *pouvoir de la sympathie*.

Danse russe

La danse proprement appelée *danse russe* est une espèce de pantomime galante. Un jeune homme et une jeune fille sont les acteurs de ce divertissement, auquel un agréable mélange de caresses, de sourires et de dédains donne infiniment de charmes. Le jeune homme exprime sa passion à la jeune personne par des attitudes et des gestes où respire l'amour le plus tendre, et celle-ci y répond par un air de langueur, par des mouvemens et par des pas d'une lenteur et d'une mollesse, qui ajoutent encore aux grâces de son sexe. Quelquefois elle pose ses mains sur ses flancs, et regarde fixément le jeune homme, la tête et le corps tournés du côté opposé, comme si elle voulait, par cette attitude fière, l'éloigner d'elle. Alors l'amant s'avance d'un air

(1) Cet amusant spectacle, composé d'une comédie française et de tableaux vivans, a été donné dernièrement à Milan dans une société particulière par une réunion de dames et de messieurs, qui l'ont parfaitement exécuté.

suppliant vers elle, la tête baissée et les mains sur la poitrine, et tourne autour de la femme, à laquelle il tend amoureusement les bras, en fesant un mouvement singulier avec les épaules. La scène change alors, l'action devient plus vive, la jeune fille s'éloigne de son danseur d'un air triomphant pour s'en rapprocher aussitôt et l'attirer par des œillades, lancées avec tout l'art et toutes les minauderies d'une coquette. Le jeune homme en fait autant de son côté, en affectant un air tantôt superbe, tantôt offensé et tantôt suppliant. Voyez la planche 16.

Dans les danses qui ne sont pas de caractère, les jeunes gens font pompe de beaucoup de légèreté, de souplesse et de vivacité. On voit quelquefois les danseurs pirouetter sur un pied, presque assis, et se relever tout-à-coup pour prendre une attitude bizarre et grotesque, qu'ils varient ensuite continuellement en avançant, ou en reculant, et en tournant tout autour de l'appartement. Ils dansent souvent seuls, ou avec une femme, qui ne fait aucun mouvement.

Toutes les femmes russes, dit Swinton, jouent, en dansant, une espèce de pantomime. Les danseurs s'occupent plus du mouvement de leurs yeux et de leurs cuisses, que de celui de leurs pieds. Ils s'étudient à faire naître les idées les plus lascives. Ce voyageur, qui a été témoin d'une de ces danses, dit avoir vu une jeune fille danser en fesant l'homme, et en lançant des regards amoureux à la danseuse, qui feignant d'être son amante, rougissait et pâlissait tour-à-tour. Le pas cosaque fut exécuté par le valet de chambre de la maison, et par le fils du ministre de la paroisse. Cette danse est une espèce de combat, où l'un des danseurs cherche à fatiguer l'autre par une variété de pas et de sauts, qu'ils répètent alternativement. Dans tous leurs pas et dans toutes leurs figures, les danseurs s'étudient à former ensemble un cercle parfait.

Les danses des personnes de qualité ne diffèrent point de celles de nos grandes villes de France, d'Allemagne et d'Italie. Le *walzer* a été défendu vers la fin du règne de Paul I.er.

Divers jeux.

Les jeux particuliers à un peuple ne servent pas peu à faire connaître son caractère. Les Russes, qui sont naturellement vifs, aiment les fêtes et les jeux. Lorsque dans un beau jour d'été, on se promène par les rues de Pétersbourg, on voit une quantité de domestiques et de cochers condannés à attendre leurs maîtres, chasser l'ennui par des jeux plus propres à développer les forces, qu'à


16
Bramalli dis e inc.
Biasioli A.T.




17
Bramati dis. e inc.
Biasioli A.T.

exercer les facultés de l'esprit, et qui, au lieu de talent, n'exigent que de l'agilité et de l'adresse. Les jeux les plus usités sont ceux de *svayki*, de *babky*, de *gorodky* et de *pristenky*. Il suffira des courtes explications que nous allons donner des planches où ils sont représentés, pour les faire connaître.

Le Svayki.

Le jeu de *svayky* demande un coup-d'œil juste et une main exercée. Il consiste à lancer une pointe de fer surmontée d'une grosse tête, de manière à la faire tourner en l'air et retomber dans un petit cercle en fer, disposé exprès pour la recevoir. Les joueurs jouent chacun à son tour, un certain nombre de fois, ou jusqu'à ce que l'un d'eux ait fait retomber la pointe dans le petit cercle, autant de fois qu'il a été convenu. Supposons qu'un de ces joueurs soit parvenu à faire entrer sa pointe trente fois, et son antagoniste seulement dix-sept, le premier joueur jouera encore treize fois, à chacune desquelles le second est obligé de présenter la pointe au gagnant, et de lui payer en outre la mise toutes les autres fois qu'il a fait retomber sa pointe dans le cercle: voyez la planche 17, où nous avons représenté un cocher, sur le dos duquel est écrit un numero, indiquant le quartier de la ville auquel il appartient.

Le babky, *ou jeu des osselets.*

Le jeu de *babky* ou des osselets, qu'on trouve souvent représenté sur les vases étrusques, est très-ancien, et peut-être ne l'est-il pas moins dans le nord que dans le midi de l'Europe, où ces vases ont été fabriqués. Pour jouer à ce jeu on choisit un terrain uni, où l'on range les osselets deux à deux sur deux lignes parallèles. On marque ensuite un point à la distance de quinze ou vingt pas, et l'avantage de jouer le premier est pour celui des joueurs, qui a pu jeter son *bitka* ou osselet au de là du but. Le joueur continue à jouer tant qu'il jette à terre des osselets; s'il en renverse un, il retire aussi celui qui est en face, les deux ne devant jamais être séparés. Le joueur qui a retiré le premier sa mise devient *damascheka*, c'est-à-dire qu'il finit de jouer, et retire à la fin tous les osselets qui sont demeurés en pied. Celui qui perd est obligé de racheter ses osselets au prix convenu, puis on recommence à jouer: voyez la même planche.

Le gorodky.

Le *gorodky* forme le passe-tems habituel des cochers et des domestiques, dans toutes les villes de la Russie. Ils se servent pour cela de dix morceaux de bois plus ou moins longs et arrondis, et auxquels on donne le nom de *gorodky*, d'où est venu celui du jeu.

Après avoir tracé sur la terre, à environ quinze ou vingt pas l'un de l'autre deux carrés, où les *gorodky* sont placés en nombre pair, et convenablement disposés, les joueurs, partagés en deux bandes, tirent au sort pour déterminer laquelle des deux jouera la première. Le joueur se place près de son carré, et lance ensuite deux gros bâtons contre les *gorodky* qui sont dans le carré des adversaires; s'il a le bonheur de les jeter tous hors du carré, la partie est gagnée. Alors les perdans sont obligés de prendre les gagnans sur leurs épaules, et de les porter ainsi quatre fois autour des carrés: voyez la planche 18, pour l'intelligence de laquelle il n'est pas besoin d'autre explication.

Le pristinky.

Le *pristinky*, qui ailleurs fait l'amusement des enfans, n'est pas dédaigné des hommes faits, tant dans les villes que dans les campagnes de la Russie: à tous les coins de Pétersbourg on voit des gens qui se divertissent à ce jeu innocent et peu dispendieux. Chaque joueur tient en main une pièce de monnaie, qu'il lance contre un mur de manière à la faire rebondir au loin: un autre fait la même chose, en cherchant néanmoins à faire retomber sa pièce près de celle de son adversaire, qu'il gagne si la sienne n'en est éloignée que d'un travers de main, voyez la même planche.

Le bindolo.

Un jeu vraiment national, et qui, les jours de fête, fait le passe-tems des jeunes gens des deux sexes dans la campagne, c'est le *bindolo*. Deux jeunes filles, ou un jeune homme et une jeune fille, se placent debout sur les deux extrémités d'une planche pour la tenir en équilibre, et toujours dans la même direction. Une troisième personne s'assied au milieu, et donne alternativement des coups de pied vers l'un ou l'autre des deux bouts, de manière que celle qui se trouve à l'extrémité opposée fait un bond d'environ six pieds de haut, par le seul effet de l'élasticité de la planche. Pour éviter les accidens qui pourraient blesser la décence, les jeunes filles ont la précaution de serrer leurs jupes avec un mouchoir au dessous des genoux. Il faut dans cet exercice beaucoup de dextérité et d'équilibre: car si le sauteur chancelle au bord de la planche, il court risque d'être renversé. Voyez encore la planche 16.

Montagne russe.

L'hiver le plus rude n'empêche pas aux Russes de se divertir, surtout durant la semaine qui précède le carême, époque à laquelle se font certaines fêtes populaires qui attirent beaucoup de monde. On forme des montagnes de glace, et à cet effet on construit de grands ponts de trente à quarante pieds de hauteur. D'un côté on y


18
Bramatti dis. e inc.
Biasioli A. T.



20

Bramati dis. e inc.

Biasoli A. I.





monte par un grand escalier, et le côté opposé présente un plan incliné composé de planches, qu'on recouvre de morceaux de glace placés les uns près des autres, sur lesquels on verse ensuite de l'eau, jusqu'à ce que le tout forme une surface parfaitement lisse. Voyez la planche 19. Pour peu de chose on peut monter dans une slite ou s'asseoir sur les genoux du conducteur, qui vous fait descendre avec une rapidité capable de faire perdre quelquefois la respiration: aussi ce genre d'amusement n'est-il pas sans danger, et les gens prudens se bornent à en être spectateurs. Les grands seigneurs donnaient autrefois dans leurs terres de ces passe-tems à des sociétés nombreuses, qui venaient de la ville pour y prendre part.

Le patinage sur la glace.

Un autre amusement à peu-près du même genre, que tout le monde peut se procurer en hiver, c'est d'aller patiner sur la Néva. On choisit pour cela un lieu, qu'on entoure de branches de sapin, et sur lequel on a soin de faire jeter de l'eau par des paysans payés exprès, jusqu'à ce que la surface en devienne parfaitement lisse. Les patineurs se rassemblent alors en grand nombre; les uns s'élancent avec une telle vitesse que l'œil peut à peine les suivre, les autres s'amusent à tracer avec leurs patins sur la glace toutes sortes de figures et de chiffres. La variété des costumes, une certaine confusion, une joie un peu bruyante, la foule des spectateurs, et les voitures dont le fleuve est couvert, font de ce passe-tems un spectacle curieux et amusant. Quelquefois aussi il s'y fait des courses en slite: le but de ces courses est marqué, et les slites sont toujours attelées de deux chevaux: voyez la planche 20, au fond de laquelle est représenté le magnifique édifice où s'assemblent le sénat et l'académie des beaux arts.

Jubilé *russe.*

Swinton nous a donné une description du jubilé des Russes. On forme, dit-il, sur la Néva des montagnes de glace pour la célébration de la fête de S.t Barthélemi: des gens de toutes les conditions se portent en foule sur le fleuve, où le bruit que font les hommes, les enfans et les chiens est épouvantable. Cette fête n'a lieu que lorsque la glace a pris assez d'épaisseur, pour ne laisser aucunne crainte d'accident. Jamais on n'y entend la moindre dispute. Les assistans y sont tellement occupés à rire, à chanter et à boire, qu'ils n'ont pas le tems de se quereler. La police ne laisse pas cependant que d'être très-attentive à tout ce qui se passe, mais il ne semble pas que son intervention soit nécessaire. Alors les

temples de Vénus et de Bacchus sont ouverts: ces lieux sont construits comme le climat l'exige, c'est-à-dire que les portes en sont bien garnies, que les fenêtres y sont doubles, et qu'ils sont chauffés par des poêles. Les partisans de Bacchus font retentir les salles de leurs chansons. Un Russe ne va jamais seul quand il est ivre, s'il peut avoir la compagnie d'un ami. On en rencontre quelquefois trois ou quatre ensemble, trébuchant et se heurtant amicalement la tête les uns contre les autres; ils tombent et se relèvent tous ensemble, comme s'ils ne fesaient qu'un seul homme. Les Russes n'emploient pas beaucoup de tems à boire: deux ou trois minutes leur suffisent pour s'enivrer de liqueurs spiritueuses, au point de perdre la raison: heureusement qu'il portent des habits, dont l'épaisseur les garantit de toute contusion dans leurs chutes.

Il est inutile sans doute de faire observer ici, que les gens de qualité en Russie ont les mêmes amusemens que la bonne compagnie, dans les pays les plus civilisés de l'Europe, tels que les jeux de cartes, d'échecs, de dame, de tric-trac et de billard.

Bains russes. Nestor, le plus ancien historien de la Russie, rapporte qu'en prêchant l'évangile aux Slaves S.t André remarqua un usage singulier, dont il donna connaissance aux Romains à son retour. « J'ai vu, dit-il, des bains de bois, que les Slaves font chauffer beaucoup. Ils s'y mettent nus, se lavent et se frappent en même tems avec des branches d'arbre; ensuite ils se lavent dans l'eau froide, et semblent tous régénérés ». On voit, d'après cela, combien l'usage des bains est ancien en Russie: il y est bien encore général aujourd'hui, car, depuis le souverain jusqu'au dernier de ses sujets, il n'est pas un Russe qui ne se baigne une ou deux fois par semaine. L'abbé Chappe d'Auteroche nous ayant donné une description très-détaillée des bains en Russie, dont il a fait lui-même usage, nous ne pouvons mieux faire que de la prendre pour règle dans ce que nous allons dire à ce sujet.

Tous les Russes, même d'une fortune médiocre, dit cet écrivain, ont chez eux un bain particulier, où le père, la mère et les enfans se baignent quelquefois tous ensemble. Les gens du bas-peuple vont aux bains publics, et il y en a pour les hommes et pour les femmes: le prix en est de dix jusqu'à cinquante kopec. A certains jours de la semaine, les hommes et les femmes vont tous ensemble dans le même bain: ce qui paraîtra peut-être blâmable à quelques moralistes, qui ne connaissent que leur nation et leurs





Bramati dis. e inc.

Biasioli A.T.

21

usages. Sans vouloir le justifier nous nous bornerons à faire observer, que ce mélange des deux sexes n'a jamais occasionné d'inconvénient, et que le même usage subsistait dans les républiques de la Grèce, à l'époque où les mœurs y étaient le moins relâchées. Il y a dans l'appartement des bains, qui est en bois, un poêle, des cuves pleines d'eau et un amphitéâtre à plusieurs gradins. Le poêle a deux ouvertures semblables à celles des fours ordinaires: on jette le bois dans la plus basse, et dans celle de dessus sont rangées sur une grille des pierres, qu'on fait rougir sans cesse à grand feu. On entre dans le bain avec une poignée de petites branches d'arbre, garnies de leurs feuilles, et un petit seau de sept ou huit pouces de diamètre plein d'eau, puis on va se placer sur le premier ou sur le second gradin de l'amphitéâtre. Quoique la chaleur ne soit pas encore très-forte en cet endroit, on ne tarde pas néanmoins à y être tout en sueur, et alors on se verse l'eau de son seau sur la tête: on monte ensuite plus haut en renouvelant la même opération, et ainsi successivement, jusqu'à ce qu'on arrive au haut de l'amphitéâtre où la chaleur est bien plus considérable. Un homme, qui se tient devant le poêle, jette de tems en tems de l'eau sur les pierres rouges, d'où se dégagent aussitôt avec bruit des tourbillons de vapeur, qui s'élèvent jusqu'au plancher et retombent sur l'amphitéâtre sous la forme d'une nuage, qui fait éprouver une chaleur brûlante. C'est là le moment d'employer les verges qu'on a eu la précaution d'exposer à la vapeur qui sort du poêle, pour les rendre plus flexibles. La personne qui veut en faire usage se couche, et son voisin le plus proche la fouette pour en recevoir lui-même à son tour le même service. Tant que les feuilles restent attachées aux branches, elles ramassent à chaque coup un volume considérable de vapeurs, qui rabatues ainsi sur le corps produisent plus d'effet, les pores étant alors parfaitement ouverts. Cette opération finie, on jette de l'eau sur tout le corps de la personne, on la savonne bien, puis on la frotte avec les mêmes branches, jusqu'à ce que la peau devienne de couleur écarlate. Voyez la planche 21. M.r d'Auteroche désirant savoir à quel degré de chaleur il se trouvait, se fit apporter son thermomètre, qui marqua cinquante degrés, tandis qu'au bas la température n'était que de quarante-cinq. Les Russes demeurent quelquefois plus de deux heures dans ces bains, pour y répéter la même opération. Plusieurs se frottent aussi avec des oignons, pour provoquer une transpiration plus abondante, après

quoi ils vont, nus et rouges comme des écrevisses, se rouler dans la neige, passant ainsi tout-à-coup d'une température de cinquante à soixante degrés à un froid de vingt dégrés, sans qu'il leur en arrive aucun accident. Voici ce que dit Swinton sur les bains chauds et froids des Russes, et sur leur effet physique et moral.

« On croit généralement, que les bains chauds et froids dont les peuples du nord font usage, endurcissent leur corps contre l'apreté du climat. Leurs écrivains nous apprennent, que le passage d'un bain froid à un chaud trempe leur corps comme le fer; mais ce qui produit un bon effet sur ce métal, peut bien en produire un tout contraire sur la chair et le sang.

Ce passage rapide de l'été à l'hiver, les seules saisons connues dans ces climats, les habitans le répétent continuellement en se plongeant alternativement dans l'eau chaude et dans l'eau froide. Ils ressemblent à ces criminels, qui étant condamnés à recevoir tous les ans le châtiment du bâton, se déchirent le dos tous les jours, pour le rendre insensible à la douleur.

J'ai tout lieu de croire néanmoins, d'après les observations que j'ai faites sur les individus, que l'usage alternatif de ces glacières et de ces fournaises, tend à un effet tout contraire à son objet. La nature abhorre les extrêmes, et elle ne s'acoutume à les supporter que peu-à-peu, mais jamais subitement. Cette prétendue force de tempérament n'est que fatice, et ne consiste qu'à supporter sans beaucoup de peine une opération, à laquelle d'autres ne pourraient résister.

Faute d'une saison intermédiaire entre l'hiver et l'été, le climat du nord procure naturellement un bain de cette espèce. Ne vaudrait-il pas mieux chercher à éviter l'ennemi, que de l'affronter?

Un bain d'une chaleur modérée est en hiver d'une nécessité absolue en Russie, pour la conservation de la santé, et pour la propreté qui y contribue plus que tout autre chose. Au lieu de cela, les habitans font bouillir et geler leur corps une fois par semaine; et contents de cette ablution, ils se soucient fort peu de vivre dans la malpropreté tout le reste du tems. Et en effet, les bains dont ils font usage, sont cause qu'ils portent des vêtemens plus sales qu'ils ne le feraient sans cela: car autrement ils sentiraient la nécessité de changer de linge plus souvent, de renouveller plus fréquemment les autres parties de leur habillement, et de se laver au moins le visage et les mains: d'ailleurs les chaleurs de l'été les obligeraient à se baigner dans les rivières.

Le courant d'un ruisseau, dont on fait tant de cas ailleurs par rapport à la santé, n'a aucun attrait aux yeux des Russes. Chez les gens du peuple le poêle est en tout tems entretenu à la température des bains chauds, et toujours allumé, à moins que le maître de la maison ne veuille faire quelque bravade.

Tout aguerris qu'ils sont au froid et au chaud dans leurs bains, les Russes ne laissent pas, toutes les fois qu'il sortent, de s'envelopper dans leurs pelisses, à l'aide desquelles les étrangers ne craignent pas plus qu'eux de s'exposer à l'air libre. Si donc ils ne peuvent pas mieux supporter le froid, que ceux qui sont nés sous un climat moins rigide, n'est-ce pas une preuve de l'inefficacité de leurs bains? Il y a plus, c'est que les étrangers en Russie supportent mieux la rigueur du froid que les nationaux. Ils s'habillent moins chaudement à leur arrivée, et tant que l'usage des poêles, qui sont toujours mal réglés, n'a pas affaibli leur complexion.

Une peau de mouton est d'une extrême utilité pour le corps d'un Russe. Avec cela il brave l'apreté de son climat, et son visage est à l'abri du froid sous une barbe épaisse.

Je suis bien loin de vouloir faire croire que les Russes ne sont pas d'un tempérament robuste; je les blâme seulement de ce qu'en voulant renforcer leur tempérament, ils l'épuisent par des moyens tout-à-fait contraires à l'effet qu'ils en attendent. On ne peut cependant s'empêcher d'admirer la fermeté avec laquelle leurs enfans soutiennent l'épreuve du bain chaud et du bain froid; mais pourtant quelques-uns sont victimes de cet infernal usage. Ceux qui ont résisté à cette épreuve finissent par s'habituer au bout de quelques mois, au point ques ces bains deviennent pour eux un besoin et le plus grand des plaisirs. Les gens de distinction font leurs délices de boire des liqueurs fortes, de manger des choses échauffantes et de boire ensuite de la crême gelée, pour rafraîchir leur estomach brûlant. La nature rejette d'abord ces poisons, puis elle cède et finit par y prendre un goût désordonné.

Les yeux d'un Russe étincellent de plaisir lorsqu'il prend un bain : c'est pour lui le bonheur suprême.

Les bains chauds sont préparés en Russie avec autant de volupté qu'en Asie. Les Russes semblent avoir imité les usages de cette partie du monde, et peut-être ne les distinguait-on pas originairement des Asiatiques. Néanmoins les premiers donnent en-

core plus à la sensualité, en ce que, dans la classe du peuple, les individus des deux sexes se baignent quelquefois ensemble sans distinction.

Avant de m'en rapporter à mes propres observations sur l'effet des bains chauds et froids, j'ai voulu m'en entretenir avec quelques Russes éclairés. Ces personnes m'ont avoué que l'usage immodéré de ces bains occasionnait beaucoup de maladies, et surtout des rhumatismes. M.r Pallas m'a confirmé dans mon opinion, dans un entretien que j'eus avec lui à ce sujet. C'est à cette cause que j'attribue la promptitude avec laquelle une maladie un peu grave devient mortelle pour les Russes. L'effet de tous les remèdes violens est de montrer l'épuisement de la machine dans les derniers momens: on tourmente la nature pour la forcer à donner quelque signe de vie; mais le moment arrive où la fibre se rompt, et donne le signal de notre destruction. Un Russe ne craint les suites d'aucune chose, et il n'a guères de craintes. Quelque chose qu'il lui arrive, il dit comme en Asie: « c'est la volonté du Seigneur ». Quand l'hiver ou l'été approche, il cherche seulement à se rappeler quel habillement, quels jours de fêtes et quels travaux sont particuliers à cette saison. Il est indifférent au froid comme au chaud: cependant il préfère ce dernier; mais il semble voir néanmoins avec satisfaction les orages qui annoncent le retour de l'hiver, dans l'espoir de pouvoir jouir bientôt du plaisir de rentrer dans sa cabane.

Le visage des Russes, comme je l'ai dit plusieurs fois, est presqu'entièrement caché sous une barbe épaisse; mais le petit nombre de ceux qui se rasent s'enveloppent en hiver le cou d'un mouchoir. Selon les mœurs du pays on pourrait traiter ces derniers d'efféminés, comme on traite les autres de braves, parce qu'ils vont le cou nu, mais dans l'un comme dans l'autre cas, on reconnaît l'influence de la coutume.

En Russie, les recrues tirées de ces chaudes habitations et privées de leur peau de mouton, sont en hiver les créatures les plus misérables qu'il y ait au monde. On voit des soldats dans les rues avec le mousquet, tout transis de froid, et pouvant à peine se tenir sur leurs pieds, tandis que leurs compatriotes, couverts de leurs pelisses marche tout à leur aise. Le soldat fait aussi usage des bains, mais il ne paraît pas s'en trouver beaucoup mieux. Il préfèrerait à tous les bains possibles son ancien habillement. Cet état cruel doit

causer tous les ans la mort à plusieurs milliers de soldats. Quel inconvénient y aurait-il à leur donner en hiver un habit fourré? Quoiqu'un semblable habillement ne soit pas celui des troupes équipées en guerre, il n'en résulterait pour l'état aucun inconvénient, la Russie courant rarement le danger d'être attaquée en hiver. Il n'y a que les pelisses qui puissent diminuer les effets désastreux d'un pareil climat, et l'emploi de tout autre moyen entrainerait la perte de plusieurs millions d'individus. Une politique bien entendue, aussi bien que l'humanité, doit engager le gouvernement Russe à donner à ses soldats un habillement, qui soit plus propre à les garantir du froid durant l'hiver.

Lorsque la chaleur n'est pas excessivement forte en été, la rosée tombe les soirs de très-bonne heure. Dès que les Russes s'aperçoivent de son approche, ils se couvrent aussitôt de leur pélisse tandis que les étrangers continuent à se promener avec le même habillement. Si ces derniers ne sont pas assez prudens, les premiers semblènt l'être aussi un peu trop.

Au commencement et à la fin de l'été, le climat est sujet à des variations si subites, que, dans l'espace de quelques heures, la température y change entièrement: ce qui oblige à beaucoup de précautions dans la manière de se vêtir.

L'usage trop fréquent des bains chauds et froids, l'un immédiatement après l'autre, occasionne aux Russes beaucoup de maladies, et leur fait perdre la fraicheur de la santé. Les symptômes de la vieillesse et de la caducité se manifestent dans les femmes encore plus tôt que dans les hommes. On n'y voit point aux deux sexes ces couleurs vives et animées, qu'on trouve dans le bas peuple en Angleterre. Les femmes russes cherchent à remédier à ce défaut par le fard, dont l'usage n'est pas moins familier aux femmes du peuple qu'aux princesses.

Il n'est peut-être pas nécessaire de faire observer ici, que ceux qui, par la nature de leurs exercices, sont plus exposés au froid, et font un usage plus fréquent de leurs forces, jouissent aussi d'une meilleure santé; c'est ce qu'on voit dans les cochers de place, qui, par leur état, ne pouvant passer que peu de momens dans leurs habitations, n'ont pas le tems d'y perdre la meilleure partie de leurs forces par l'effet d'une transpiration trop abondante.

Les effets moraux qui résultent de cette communauté de bains pour les deux sexes, ne sont pas moins funestes à la vertu et au vrai bonheur, qu'à la santé et à la vigueur du corps.

La conservation de la santé et de la beauté dans les femmes est le garant de la vertu dans les hommes. Dès qu'elles ont perdu ces avantages, elles cessent d'être l'objet de nos désirs. Le principe du plaisir est donc éteint par l'effet des bains chauds, qui entretiennent en même tems le goût de la débauche, et donnent lieu à une prostitution, qui commence à l'âge où les formes n'ont pas encore pris tout leur accroissement. De là l'indifférence, l'oubli et le dégoût des femmes, d'où naissent des excès qui font rougir la nature ».

Usages des Russes.

Afin de présenter un tableau historique et moral de la Russie, qui ne se restreignît pas seulement à des objets généraux et de pur agrément, Swinton a divisé les habitans de cet état en plusieurs classes, dont les principales sont la haute noblesse, la petite noblesse, les négocians russes et le peuple russe. Et d'abord, en commençant par la haute noblesse, il fait observer que les sentimens, dans lesquels l'égoïsme se confond avec un noble orgueil, éloignent du trône et de la résidence du souverain un grand nombre de familles riches et puissantes. A Moscou, la noblesse est moins liée par les devoirs de courtisan, moins offusquée par la magnificence de la cour, moins épiée dans ses discours, dans ses opinions et dans ses projets, qu'à Pétersbourg. Elle tient dans cette ancienne capitale un état plus grand que dans celle-ci. Chaque famille un peu distinguée a une espèce de cour composée d'oisifs, de favoris et de parasites. Le nombre des domestiques est très-grand; ou le fait même monter à 80,000. On y voit un régiment de gentilshommes, de domestiques, de cochers et de laquais, qui passent la plus grande partie du jour à bâiller ou à boire. Pour nourrir cette multitude de bouches inutiles, les paysans viennent par caravanes de très-loin, avec des provisions de tout genre.

Les nobles.

Les nobles russes justifient bien mieux à Moscou qu'à Pétersbourg la grande réputation d'hospitalité qu'on leur attribue. Exempts de toute occupation sérieuse, ils sentent le besoin de la société, et recherchent tout ce qui peut les amuser, ou jeter quelque variété sur le cours d'une vie monotone et désœuvrée. Aussi leur porte est-elle ouverte à tous les gens qui n'ont rien à faire: la seule chose qu'on exige d'eux c'est d'être bien vêtus. Aucune considération d'étiquette ne les oblige à être rigoureux dans le choix de ceux qu'ils admettent dans leur société. L'étranger surtout est suf-

fisamment recommandé par l'attrait seul de la nouveauté; il est reçu avec empressement dans toutes les maisons, et celle à laquelle il donne la préférence, voit en cela une marque de distinction dont elle lui sait gré.

Leur hospitalité.

En été surtout et à la campagne, les nobles russes exercent une hospitalité sans bornes. L'étranger qui suit une famille de distinction dans ses terres, non seulement n'a rien à y dépenser pour son entretien, mais encore il y vit avec autant de liberté que s'il était chez lui. Tout y est à sa disposition, et l'on a même des complaisances pour ses caprices. Ce n'est qu'à table et le soir qu'il appartient à ses hôtes, mais aussi c'est pour lui une obligation de contribuer alors par ses saillies ou par son habileté aux cartes, à éloigner l'ennui de la conversation où il est admis. Quant aux jeux considérables il n'est pas tenu d'y prendre part. Cette vie de parasite peut plaire à des gens désœuvrés, et qui n'ont pas de quoi subsister; mais aussi ils se tiennent sur leurs gardes, sachant bien que ce n'est pas leur mérite personnel qui leur vaut cette réception; celui qui donnerait lieu à concevoir de lui une idée défavorable, s'exposerait à se voir détrompé de la manière la plus désagréable, dès qu'il cesserait d'amuser la compagnie.

On ne pourrait pas dire que les nobles russes manquent généralement d'instruction; on en trouve même qui ont de l'esprit, mais c'est toujours dans la tête, et jamais dans le cœur qu'il faut chercher les fruits de leur éducation. Il ne faut pas exiger d'eux des principes, et encore moins prétendre qu'ils aient du caractère: sans doute il y a des exceptions, mais elles sont fort rares. Et en effet, comment les nobles de la Russie pourraient-ils acquérir des qualités morales avec la vie de Sibarites qu'ils mènent? Ils ne se lèvent jamais avant neuf heures; souvent même les maîtres ne font ouvrir que vers les onze. Durant le déjeuner on ne fait que médire du prochain: les bruits de la ville sont accueillis avec avidité, et l'on ne dédaigne pas même de les demander aux domestiques. Quelques visites sans cérémonies jettent un peu de variété sur cette partie de la journée. Entre midi et une heure le mari et la femme montent chacun dans sa voiture: le premier va sans gêne voir sa maîtresse, et la seconde va chez sa modiste, qui est ordinairement une Française, dont elle attend peut-être quelqu'acte de complaisance: on sait d'ailleurs que les femmes sont toujours disposées à s'obliger entre elles. Ces expéditions du matin finissent vers les trois

Leur genre de vie.

heures. Les amis de la maison, les gens invités et les parasites commencent alors à se réunir pour le dîner: plus la compagnie est nombreuse, plus les maîtres sont satisfaits: souvent, pour ne pas perdre des momens précieux ou se met à jouer, en attendant qu'on ait servi. On présente aux convives des liqueurs de diverses sortes, et l'on reste à table jusqu'à cinq heures. On ne peut pas reprocher à la noblesse russe de boire avec excès, ce vice ne règne plus guère aujourd'hui que parmi un petit nombre de militaires et quelques anciens hommes d'état, qui apparemment trouvent en cela un moyen nécessaire à la politique. Ainsi que les Français, les Russes sont très-gais à table, et les bons mots s'y succèdent rapidement: toute plaisanterie y est tolérée pourvu qu'elle fasse rire. Il y a ordinairement dans la maison une espèce d'idiot ou de bouffon destiné à amuser les convives, et dont ils peuvent aussi s'amuser à leur tour. La table est servie non seulement avec abondance, mais encore avec beaucoup de goût. Malgré leur singularité les plats du pays doivent plaire à tous les gourmands. Des vins de plusieurs sortes sont servis durant le dîner, et souvent l'on y a aussi des *vins de fruits*, appelés *nalifki*, qui sont faits dans le pays. Au sortir de table, les convives se saluent les uns les autres, et chacun va ensuite où il lui plaît.

Dîner.

Les Russes prennent souvent une ou deux heures de repos dans la journée. A sept heures la compagnie se réunit de nouveau pour aller à la comédie, au concert ou à quelqu'autre amusement public. Après le spectacle les tables de jeu sont dressées une autre fois, et l'on y sacrifie à l'aveugle fortune jusqu'à minuit. Vient ensuite le souper, qui ne le cède en rien au dîner, et ces heureux Sybarites ne se séparent plus jusqu'à deux heures.

Bals, présens et cérémonies aux principales fêtes dans l'année.

Les grands bals se donnent au nouvel an, à Pâques, le jour de la Toussaint, et à l'anniversaire de la naissance de quelque seigneur. Il est des grands, qui, dans ces sortes de jours, exigent de leurs inférieurs et de leurs cliens des visites de compliment. Le personnage dont on célèbre la fête dort encore, que l'antichambre est déjà remplie de monde. Dans le nombre des présens qui se font ces jours-là en Russie, on doit distinguer les *œufs de Pâques*, qui sont en verre ou en porcelaine et ornés de jolies miniatures: on les envoie dans une petite corbeille de biscuit, et ce présent peut coûter jusqu'à cinquante roubles. Swinton, de qui nous tenons ces particularités, aurait bien pu faire mention aussi d'une autre espèce

d'œufs qu'on donnait autrefois, et qu'on donne peut-être encore à présent aux grands de la cour dans les mêmes circonstances, et dont quelques-uns sont en or et parsemés de lapis, de malachites et quelquefois même de pierres précieuses.

Aujourd'hui une bibliothèque est mise au rang des objets nécessaires dans un palais. C'est pour les grands un objet de luxe, car il en est bien peu d'entre eux qui veuillent, et encore moins qui sachent en faire usage: rien au contraire ne leur répugne autant que l'étude, et même que la lecture. Les femmes bien élevées ont néanmoins pris l'habitude de tenir quelque livre à la main, mais leur choix ne tombe guère que sur quelque roman français. Il ne serait pardonnable qu'à un barbare de l'ancienne Russie de ne pas connaître Voltaire, Rousseau, Mercier, Raynal etc., tandis qu'il est bien permis d'ignorer les noms des écrivains russes les plus estimés. *Instruction.*

Les Russes ne voient dans les beaux arts qu'un agrément ou un passe-tems, et jamais l'expression du beau idéal; en un mot, le Russe qui se croit philosophe, regarde comme une affaire purement de luxe l'étude des arts. Et comment pourrait-il envisager autrement cette branche intéressante des connaissances humaines, lui qui n'étudie que les mathématiques, et qui encore ne les étudie que comme un métier. Toutefois les Russes ne laissent pas que de posséder des trésors en fait de beaux arts, et l'on pourrait former un riche musée des statues et des tableaux qui sont répandus par toute la Russie. Il est vrai, comme le fait observer Malte-Brun, que plusieurs de ces tableaux ne sont que de mauvaises copies; mais pourtant on ne peut nier que, depuis quelques années, il n'ait passé des trésors en ce genre dans l'empire russe. *Beaux arts.*

Les dames russes sacrifient aux grâces plus que les hommes. Il en est plusieurs qui parlent fort bien le français, l'anglais et l'italien. Elles apprennent aussi la peinture et deviennent bonnes copistes; cependant la Russie ne peut pas citer encore un seul talent original; mais à peine sont-elles mariées qu'elles abandonnent le pinceau. Les belles de Moscou possèdent le talent de la danse à un degré, qui n'est pas encore connu à Pétersbourg-

Les négocians russes forment une classe absolument distincte de la noblesse: on ne trouve point chez eux cette prodigalité, ni cette foule de domestiques dont il vient d'être parlé; ils n'ont de même, pour ainsi dire, qu'une teinture de civilisation. Jouir est *Habitans de Moscou.*

l'unique pensée, l'unique souci du noble russe: le négociant ne songe qu'à amasser de l'argent, rien ne lui paraît bas, pénible ni dangereux, pourvu qu'il en retire quelque gain; il vit en même tems avec la plus grande économie, et ce n'est qu'à certains jours de fête que l'abondance se montre sur sa table. On ne pourrait cependant lui refuser le mérite d'une certaine hospitalité, mais qui est fatiguante pour les étrangers, car il croirait manquer à son devoir s'il ne renvoyait pas ivre son hôte, de qui il attend ensuite la pareille. La plupart des négocians suivent encore les anciens usages pour l'habillement; ils portent le kaftan avec la barbe longue: il est vrai pourant que ce vêtement a moins de plis, et que la barbe est moins longue et un peu mieux peignée qu'avant le règne de Pierre I.er. Leur chevelure est coupée autour de la tête et sans boucles; ils ont pour coiffure un chapeau rond, et l'hiver un bonnet d'hermine. Le drap, le linge et tous les autres objets qui servent à leur habillement sont de la meilleure qualité. Ils portent des bagues qui valent souvent des sommes considérables. Les femmes un peu âgées portent encore un *iouka* d'étoffe d'or ou de ras à fleurs, semblable pour la forme à celui de leurs grand'mères; elles ont même conservé leur bonnet pointu garni de perles fines, et elles ont aussi des colliers et des bracelets de perles semblables: de gros pendans en diamant brillent à leurs oreilles, et elles ne portent que des souliers de ras. L'habillement des jeunes femmes est un peu différent, il est fait de mousseline ou d'étoffe de soie, et orné de garnitures fort larges en dentelle: leur coiffe ou leur bonnet est aussi de dentelle en entier: leurs bijous ont peut-être moins de poids, mais ils sont de meilleur goût. Les deux sexes portent en hiver de magnifiques pelisses de velours ou d'hermine. Le pouvoir du beau sexe est très-limité dans cette classe, et le précepte de Moyse, *et erit dominus tuus*, y est strictement observé. Il est possible qu'en particulier les choses soient tout autrement, mais cela ne nous regarde pas. Les bourgeoises n'ont pas le défaut de trop aimer les beaux arts, ni même la lecture; elles sont bien loin d'être des virtuoses, et pourtant les soins du ménage sont entièrement abandonnés aux domestiques, ensorte qu'on ne saurait dire quelles peuvent être leurs occupations: il faut qu'elles portent au plus haut point l'indolence, qui semble être en effet le caractère distinctif de leur sexe en Russie.

Il existe parmi les négocians une classe composée particulièrement de jeunes gens, qui affectent de mépriser l'ancien habillement

et les usages nationaux dont nous avons fait la description. Leur extérieur présente un amalgame singulier de modes anglaises et françaises. Moins nombreux à Moscou qu'à Pétersbourg, ils sont partout un objet de scandale pour les gens d'ancienne date; mais aussi les établissemens de commerce de cette classe de personnes perdent en solidité ce qu'elles gagnent en élégance: car si la dépense d'une maison gouvernée selon l'ancien style est de trois à quatre mille roubles par an, celle d'une maison montée à la moderne n'est pas moindre de vingt à trente mille. Aussi les faillites de plusieurs millions ne sont-elles pas rares; cependant l'art de les faire avec profit n'est pas encore bien perfectionné, et les jeunes négocians russes se ruinent de bonne foi et pour toujours. Heureusement l'effet de ces faillites ne retombe que sur les grands seigneurs et les riches, qui, dans leur incorrigible crédulité, confient de préférence leurs capitaux au négociant fastueux qui tient maison montée, et leur donne de grands diners. Bien différens en cela des Allemands, les Russes n'ont aucune confiance dans l'homme simple et modeste; ils ne voient dans celui-ci qu'un indigent, qui cherche à leur excroquer leur argent, tandis qu'ils jettent leurs capitaux à la tête de celui qui, sous un extérieur de magnificence, ne cache souvent qu'une richesse imaginaire.

Cependant, malgré leur longue barbe et leur kaftan, les Russes d'ancienne date ne méritent pas plus de confiance que les autres, et ils ne se font aucun scrupule de s'approprier les biens de leurs créanciers, au moyen d'un arrangement adroitement amené. Il est prudent d'accepter aussitôt les propositions que vous fait un débiteur: car si vous avez recours aux tribunaux, vous risquez de perdre tout, particulièrement si vous êtes étranger, et sans connaissances des chicanes du barreau. Tout ceci néanmoins se rapporte au tems où écrivait Swinton.

La superstition trouve son plus ferme appui dans la classe des vieux négocians, et la secte des *Roskolniki* en compte un grand nombre parmi ses partisans. Cette secte, qui attache beaucoup d'importance à certaines cérémonies du culte, abolies par l'église dominante, ne reconnaît point l'empereur pour Patriarche, et l'on prétend même qu'elle doit pousser les choses encore bien au de là: aussi le gouvernement ne la voit-il pas de bon œil.

Le commerce extérieur avec l'Europe est encore entre les mains des étrangers. Le Russe trouve bien plus d'utilité dans le commerce

intérieur avec les provinces les plus éloignées de l'empire, et dans les échanges avantageux qu'il fait avec les peuples de l'Asie; et l'autorité veille avec la plus grande attention à ce que les étrangers n'y prennent point part. Le commerce de détail est également entre les mains des Russes, à l'exception de celui des objets de mode et de luxe, qui est laissé aux Français.

Manufactures et commerce.

Il y a à Moscou et dans les environs des manufactures très-importantes; celles des étoffes de soie sont en grand nombre, et il en sort entre autres objets des taffetas, qui, à la vérité sont fort légers, mais aussi à fort bon marché, car l'*archina*, qui équivaut à environ une aune et quart, ne coûte que de 60 à 80 *kopeck*. Les manufactures de toile, de lin et de toiles de coton, ainsi que les tanneries et les papeteries prospèrent beaucoup. Le linge de table de Moscou jouit d'une juste célébrité. Les rafineries de sucre exigent des frais énormes pour l'achat et le transport des matières premières. On fait dans la même ville des carrosses très-élégans, et la fabrication de la porcelaine y fleurissait autrefois. L'intérêt de l'argent était, il n'y a pas encore long-tems, excessif en Russie: les lois contre l'usure y restaient sans exécution, et l'on n'y trouvait de capitaux qu'à des intérêts énormes, et en donnant une hypothèque d'une valeur à peu-près triple de la somme qu'on recevait. Cette défiance générale avait lieu particulièrement à l'égard des nobles et des employés de la couronne, vû la défense qui leur était faite de signer aucune lettre de change; ils ne pouvaient s'engager que par billets qui entrainaient l'arrêt personnel, ou au moins qui le comportaient dans quelques cas extraordinaires. Il était extrêmement dangereux d'avoir à traiter d'intérêts pécuniaires avec les grands de la Russie, auxquels il semblait presqu'impossible de remplir leurs engagemens à un terme convenu, et c'eût été une entreprise d'un succès bien incertain et toujours très-dispendieux, que de chercher à en obtenir justice par la voie judiciaire. Il n'y avait pour eux ni lois, ni tribunaux; aussi les sages réformes opérées à cet égard par l'empereur Alexandre, lui mériteront-elles à jamais les bénédictions du peuple russe.

Nous ne terminerons pas cet aperçu sur le commerce et sur les négocians de la Russie, sans donner ici le tableau comparatif des poids et mesures, et des monnaies qui y sont usitées.

Mesures de capacité.

Les mesures de capacité pour les grains sont le *tchetvert*, qui équivaut à 19,575 litres et pèse 313 livres et 8 onces. Le *tchetvert*

se divise en huit *tchetveritk*, et le *tchetveritk* en huit *garnek*. La mesure de deux *garnek* s'appelle *poja*. Pour les liquides le *vedro* vaut 12,346 litres, et dix-huit *vedro* et demi font un *oxhofd*, qui se divise en six *ancre*: le *vedro* se divise encore en huit *krouska*, et le *krouska* se subdivise en onze *tscharka*.

Parmi les mesures de longueur l'*archine* ou l'*aune* fait environ trente pouces de France. La *sagène* ou toise a sept pieds et demi de longueur. Le pied russe est plus petit d'un douzième que le pied de France. Le *verschock* vaut un peu moins de deux pouces de ce dernier pays. Le *verst* est à-peu près le quart d'une lieue française. On en compte 104 au degré, ou, plus exactement, 104 *verst*, 131 *sagène* et $\frac{1}{2}$ un *archine* et 7 *verschock* $\frac{1}{10}$: la lieue commune de France est, comme tout le monde le sait, de 25 au degré. Ces dernières mesures se subdivisent ensuite de la manière suivante: un *verst* se compose de 500 *sagène*, la *sagène* de trois *archine*, et l'*archine* de 16 *verschock*. *Mesures de longueur.*

Le poids le plus petit est le *solotnick*, qui vaut six grains de France: trois *solotnick* font un *lots* ou demi-once: 32 *lots* font une livre, et 40 livres font un *poud*. La livre russe pèse un peu moins que le demi-kilogramme. Le *solotnick* est subdivisé au besoin par les apothicaires et les jouaillers, savoir par les premiers en 70 grains, et par les seconds, en demi, en quarts, en huitièmes etc. jusqu'à un quatre-vingt-seizième. *Mesures de poids.*

Les premières monnaies d'argent furent frappées en 1420 à Novogorod, et l'on en fit de petites qui furent appelées *kopeck*: le *kopeck* actuel est en cuivre, et ne vaut pas plus de cinq centimes: ce qui n'empêche pas qu'on ne fasse quelquefois des payemens considérables en *kopeck*. Cette monnaie porte pour empreinte l'image de S.t Georges, terrassant un dragon avec sa lance, qui, en Russe, est appelée *kopœa*, d'où cette même monnaie à tiré son nom. C'est en 1654 que s'est établi à Moscou l'usage du rouble, consistant alors en verges de métal partagées en plusieurs parties, qui pouvaient se rompre à volonté: les raies qui marquaient ces divisions s'appelaient *roubles*: mot dont cette monnaie a pris son nom. Il n'est pas douteux que l'usage de cette division des monnaies vient de la Chine. Presque toutes les monnaies en cuivre sont frappées en Sibérie, surtout à Caterinebourg dans le voisinage des mines de l'Ural; seize roubles de cuivre pur doivent peser un *poud*, qui fait quarante livres. A présent le numéraire a presqu'entièrement disparu, et a été rem- *Monnaies.*

placé par le papier de banque. Les monnaies d'or son devenues extrêmement rares; ce sont en général des ducats, dont les premiers, frappés du tems de Pierre I.er, valaient deux roubles et vingt-cinq *kopeck*. Vers la fin du règne de Paul I.er, on a frappé à Pétersbourg des monnaies d'or pour la somme de 73 *poud*, c'est-à-dire pour la valeur d'environ cinq millions de francs.

Tableau de la valeur relative des monnaies.

MONNAIES D'ARGENT		
Un *rouble* . . . . vaut	100	*kopeck.*
Un *polten* vaut un demi-rouble ou	50	
Le *polupolten* (demi *polten*).	25	
Le *dvagriven*.	20	
Le *paetalten*.	15	
Le *griven*.	10	
Le *patache*	5	

MONNAIES DE CUIVRE.		
Le *patache*. vaut	5	*kopeck.*
L'*altine*	3	
Le *gros*	2	
Le *denza* ou *denushka*. . . .	$\frac{1}{2}$	
Le *Poluska*. . . .	$\frac{1}{4}$	

Bas-peuple. Le bas-peuple en Russie est désigné dans le langage familier et peut-être non sans raison, sous le nom de *Tcharnii Narod*, c'est-à-dire *Hommes de boue*. A Moscou comme à Pétersbourg, cette classe de gens vit presque à la manière des sauvages. Souvent plusieurs familles habitent ensemble dans une chambre remplie de fumée, et d'où s'exhale une odeur fétide: ces misérables demeures ressemblent assez aux huttes souterraines des charbonniers, et les malheureux qui les habitent n'ont pour toute nourriture que du pain, des concombres salés, des chou-fleurs, de l'ail et du *pérogue* qui est une espèce de pâté de poisson: rarement ils mangent de la viande, et leur boisson ordinaire est le *quas*, dit autrement bierre russe acide et piquante.

Allemands et Français à Moscou. On temarque beaucoup de différence entre les Allemands de Pétersbourg, et ceux de Moscou. Dans la première de ces deux villes les négocians de cette nation habitent des palais, et vivent à la manière des grands. Dans la seconde ils n'ont pour la plupart que des maisons de bois, et mènent un genre de vie très-modeste. On voit régner chez ces derniers l'aisance, et rarement le luxe ou le faste. Si l'hospitalité consiste à tenir table ouverte, et à y recevoir tous ceux qui se présentent en habit décent, les Allemands de Moscou ne peuvent point passer pour hospitaliers, ou bien ils le

sont beaucoup moins que leurs compatriotes de Pétersbourg. Leur genre de vie est d'une frugalité, qui tient quelquefois de la lésinerie; point de diners somptueux, point d'abondance ni de choix dans les vins: le punch chez eux est fort rare, et la bierre se boit tristement à leur table silencieuse. Leurs voitures mêmes, quoique belles, ont un air antique. Il est bien vrai aussi que les familles allemandes de Moscou offrent des modèles de vertus domestiques, et que l'étranger qui se fait recommander par l'honnêteté de sa conduite, y trouvera encore des maisons où il sera reçu avec moins de faste et plus de cordialité qu'à Pétersbourg, et n'aura point à envier les plaisirs bruyans de cette superbe capitale.

Il est aussi à considérer que les négocians allemands de Moscou, ne fesant guère que le courtage et la commission, n'ont par conséquent que fort peu d'occasions d'étendre la sphère de leurs idées. D'ailleurs ceux d'entre eux qui voudraient donner à leurs enfans une éducation distinguée, n'en auraient pas les moyens à Moscou, où il y a fort peu de collèges dans lesquels l'instruction soit portée au dessus de la médiocrité.

Les artisans allemands, établis dans cette ville, forment un contraste encore plus frappant avec ceux de Pétersbourg. Ils n'ont aucune idée d'urbanité, ni même de civilisation. Ils trompent et écorchent le voyageur qui a besoin d'eux; et dès que leur bourse est bien garnie, ils s'abandonnent à tous les excès de la boisson et de la débauche.

Les Français exercent principalement en Russie deux professions, qui sont celles de précepteurs et de marchands de modes: quelquefois la même personne les exerce toutes les deux avec succès. Chargés du soin d'orner l'esprit et le corps, ils parlent une langue généralement répandue, et ont beaucoup de rapports avec les grands de l'empire. Il se fait entre ces deux classes d'hommes un échange continuel de tromperies: le Français regarde d'un œil la bourse du Russe, et de l'autre son pays où il espère toujours de retourner. N'ayant d'autre but que de corriger la fortune, il vit mesquinement sous une extérieur de magnificence; et dès qu'il a rempli sa bourse, et réduit celle de ses protecteurs à des proportions convenables, il s'en va chargé des folies de la Russie, et retourne par le plus court chemin dans son pays, le seul agréable qu'il trouve au monde. Les modistes françaises se sont établies principalement vers le *pont de la forge*: les couturières, les lingères et les brodeuses qui peu-

plent leurs boutiques, sont presque toutes des filles russes, et pour la plupart leurs esclaves; elles les achètent sous le nom de quelque seigneur ou de quelque dame, n'y ayant que les gentilshommes russes qui aient le droit de posséder des esclaves, comme on les appelle communément. Souvent encore les maîtres envoient chez les modistes les femmes qui sont à leur service, pour apprendre cette profession.

Architecture des Russes.

Nous ne terminerons point cette description du costume de la Russie européenne, sans donner une idée de l'état où y est l'architecture; et pour cela ce n'est point dans les édifices bâtis à Moscou sur des dessins d'architectes français ou italiens, qu'il faut chercher les productions de cet art, mais bien dans les anciennes constructions de cette immense capitale, qui, après le terrible incendie du 16 septembre 1812, semblait devoir être à jamais effacée du nombre des capitales de l'Europe. C'est pourquoi nous la décrirons dans l'état où elle était avant cette funeste catastrophe, pour lui conserver cette physionomie particulière qui excitait la curiosité des étrangers, et qu'on lui retrouvera sans doute lorsqu'elle se sera entièrement relevée de ses ruines. La population de cette ville s'ètant successivement composée d'individus de nations différentes, chacun d'eux y a construit son habitation selon le genre d'architecture qui lui était propre. On croirait presque, en la voyant, que chacun des peuples de l'Europe et de l'Asie a voulu y montrer un essai de sa manière de bâtir. Les maisons de bois y rappellent l'idée des régions polaires: les palais enduits de plâtre ressemblent à ceux de Stokolm et de Copenhague, et les murs ornés de peintures retracent l'image des villes du Tyrol: à l'aspect des mosquées on croit être à Constantinople: en voyant les temples tartares, on se croit transporté dans la Bucharie: les pagodes, les pavillons, les *virandas* offrent des modèles de l'architecture chinoise: les auberges et les cabarets ont toute l'apparence de ceux de l'Espagne, et les prisons, les tribunaux, ainsi que les bureaux des administrations, semblent avoir été construits sur des modèles français. On trouve enfin dans cette ville des monumens dignes de l'architecture romaine, et des terrasses avec des parapets à jour, comme on en voit à Naples.

Moscou a été bâti au bord de la Moskoua ou Moskva, rivière dont cette ville a emprunté le nom: on prétend qu'elle a environ huit lieues de circonférence, ensorte que ce serait la plus grande ville de l'Europe; mais la raison de cette vaste étendue,



2



Fumagalli dis. ed inc. 1 Raineri A.T.

c'est que les maisons n'y ont qu'un étage, et qu'elles ont presque toutes de grandes cours avec de beaux et vastes jardins, qui donnent à cette ville un aspect des plus agréables. Le grand nombre de tours, de clochers et de coupoles, la plupart avec des toits en cuivre, offre de loin une vue majestueuse, et d'un genre tout-à-fait nouveau. Moscou est divisé en quatre quartiers, dont chacun forme une ville, qui a son nom particulier. Le Krémlin, (voyez le n.° 1 de la planche 22) ou la citadelle, est situé sur une éminence. Il renferme trois cathédrales, savoir; celle de l'Assomption, où se célèbrent les couronnemens et les mariages des empereurs; celle de S.t Michel, où sont les sépultures de ces monarques, et celle de la Vierge dont les combles sont dorés, ainsi que ceux des deux précédentes. Il y a encore dans l'enceinte du Krémlin dix autres églises, qui se font également remarquer par de riches dorures, et par de grosses cloches, dont une, nommée *Jean le Grand*, est d'une grosseur prodigieuse. L'ancien palais patriarchal où se tient le synode, est situé derrière la grande église de l'Assomption, qui est flanquée de cinq grandes tours. L'église des XII Apôtres possède une riche bibliothèque, composée en grande partie de manuscrits grecs et slaves, qui heureusement ont été préservés de l'incendie. Le palais impérial passe pour une construction des plus magnifiques, et enfin le Krémlin est tout entouré de murs élevés bâtis en brique, et flanqué de grandes tours, dont l'approche est défendue par un large fossé: il n'est pas permis d'élever des maisons en bois dans cette enceinte. Le *Kitai-Gorod*, ou ville tartare, est la seconde enceinte: on y compte vingt églises et quatre monastères. Le *Biel-Gorod*, ou ville blanche, a pris sa dénomination de la blancheur des murs dont il est entouré. Le *Remlenoi-Gorod*, ou ville de terre, entoure les trois autres, dont il n'est séparé que par un terre-plein.

La ville de Moscou a plus de trente faubourgs; mais ce qu'on y remarque plus particulièrement encore, c'est le marché où se vendent les maisons. Ce marché se tient dans une vaste place d'un faubourg: là on voit étendues par terre une grande quantité de pièces de bois, dont se composent les maisons mises en vente. Celui qui veut se procurer une habitation de ce genre se rend à ce marché, et, après avoir dit de combien de chambres il a besoin, on lui montre les diverses pièces de bois nécessaires pour leur construction: ces pièces de bois sont toutes numérotées et rangées les unes à côté des autres, et lorsqu'il les a bien exa-

minées, il entre en marché pour leur acquisition. Quelquefois il les paye au moment même où il les fait enlever: d'autres fois aussi il exige que le vendeur les fasse transporter et mettre en œuvre sur le lieu qu'il a choisi, et de cette manière on voit dans le court espace d'une semaine s'élever des maisons qui sont aussitôt habitées. Il y a encore cela de particulier dans la construction de ces maisons, c'est qu'elles sont faites pour la plupart de troncs d'arbres taillés, et dentelés aux extrémités, ce qui fait qu'il n'y a plus besoin que de les assembler. Ce genre d'architecture ne s'emploie pas seulement dans la construction des habitations communes, comme on pourrait se l'imaginer, mais encore dans celle des maisons considérables, quand les circonstances exigent qu'on ait recours à cet expédient, et tout cela s'exécute avec plus de promptitude, qu'on ne pourrait peut-être le faire dans aucun autre pays. Dans le voyage que fit Catherine II en Crimée, on vit un exemple fameux de ces grandes constructions: car il fut bâti des édifices et même des villages entiers de ce genre, dans tous les lieux où elle devait s'arrêter. Le desir de voir l'impératrice y attira des provinces, même les plus éloignées, un grand nombre de marchands qui donnaient un air de vie et de commerce à ces contrées inhabitées. A *Kremen-Schouk* elle logea dans un palais construit exprès, magnifiquement meublé et qui avait un beau jardin. Le voyage qu'elle fit par eau lui offrit encore plus de variété et d'agrémens, d'après le soin qu'on avait pris d'établir de semblables habitations tout le long des rives du Dnieper.

A une lieue au delà de Moscou on trouve le palais de Pétrowski, bâti en brique et flanqué de tours et de murs crénelés; mais l'édifice en général manque de proportions, et la coupole du milieu ne diffère guère de celles des mosquées turques. C'est dans ce château que les empereurs font leur résidence lorsqu'ils vont à Moscou: nous en avons donné le dessin au n.° 2 de la planche 22.

Pétersbourg. Pétersbourg, avec ses palais magnifiques et ses coupoles dorées, est situé au milieu d'un bois des plus sauvages du nord: cette ville offre une preuve de ce dont est capable l'industrie humaine réunie à la puissance. Elle est au milieu d'une plaine sablonneuse, stérile et couverte de broussailles, où l'on n'aperçoit que de chétives cabanes dispersées çà et là. La Neva est le seul ornement que la nature ait accordé à ce triste pays. Pierre le Grand ne cherchait pas

un bel endroit pour y établir se capitale; il ne voulait qu'une position avantageuse au commerce, qui fesait son unique objet. Pétersbourg est le centre de toutes les affaires concernant la marine, comme Moscou l'est de l'administration intérieure de l'empire; et en effet il est bien naturel qu'un empire, qui s'étend aussi loin en Europe et en Asie, ait une capitale particulière pour chacun des états ou des royaumes dont il est composé.

La ville de Pétersbourg présente l'image de l'aigle impériale, ayant les ailes étendues. Le quartier principal est situé sur la rive méridionale de la Neva. L'autre occupe plusieurs iles situées sur la rive occidentale de ce beau fleuve, où se trouve une autre ile qui renferme un troisième quartier entre les deux précédens. Après les avoir arrosées de ses eaux, la Neva va se jeter dans le golfe de Finlande, immédiatement au dessous de la ville. L'ancien Pétersbourg, fondé originairement sur une seule ile de ce nom, s'étend maintenant sur plusieurs autres iles moins considérables: cette partie de la ville est d'une construction irrégulière, et presque tout en bois. Toutefois c'est là que se trouvent les objets les plus remarquables, entre autres la citadelle où est la cathédrale, bel édifice, dont les tours et les clochers dorés indiquent de loin le lieu où reposent les cendres de Pierre I, et de Catherine, cette heureuse Livonienne dont il fit son épouse.

De l'ancien Pétersbourg on passe sur un pont de bateaux à l'ile Guillaume: la rive du fleuve au nord, vis-à-vis cet ancien quartier, est flanquée de rues marchandes. On y voit la bourse, la douane et une quantité de magasins. En face de la rive méridionale de l'ile est le nouveau Pétersbourg, où l'on trouve une suite de beaux édifices, parmi lesquels on distingue les académies impériales, et le musée qui est sur la pointe la plus élevée et la plus septentrionale de l'ile Guillaume, vis-à-vis le palais impérial qui s'élève sur le bord méridional de la Neva, et a en face la citadelle au nord. Le corps des cadets, ou l'académie militaire, occupe le palais appartenant jadis au prince Menzikof, qui est entre l'académie des sciences et le musée. Un pont de bateaux jeté sur la Neva en face de cet établissement, forme la communication entre l'ile Guillaume et le principal quartier de la ville, qui se trouve de l'autre côté du fleuve; on voit sur ce pont la statue équestre de Pierre I. A la droite de cette statue sont l'amirauté, les chantiers, et, immédiatement après, le palais impérial. Les rues adjacentes

aboutissent toutes à l'amirauté comme à un centre commun. La principale de ces rues offre une longue suite de beaux bâtimens en face de la Neva, sur une étendue d'environ quatre milles anglais. Au milieu de ces édifices modernes, bâtis en brique, et peints de diverses couleurs sur le plâtre, les églises russes élèvent de tous côtes leurs aiguilles à l'antique. Les Russes ne sont pas moins attachés à la forme de leurs églises, qu'aux cérémonies religieuses qui s'y pratiquent. Les toits de ces édifices sont en plomb, et les coupoles de quelques-uns sont dorées.

La cour impériale a trois palais à Pétersbourg. Le premier, qui est près de l'amirauté, et où réside l'empereur, est un magnifique édifice en briques recouvertes de stuc; il se joint à une longue suite d'édifices situés en face du fleuve, dans lesquels se trouve le théâtre particulier de la cour. Le second porte le nom de palais de marbre, parce qu'il est entièrement bâti de cette pierre. Le troisième est le palais d'été, qui, quoique construit en bois, ne laisse pas d'être le plus régulier et le plus élégant de tous; il est situé dans les jardins d'été au bord de la Neva, et forme une habitation vraiment délicieuse.

Les nobles et les riches poussent à l'excès l'amour de l'élégance dans leurs maisons, qui, à la manière des Asiatiques, forment un carré, dont le centre est occupé par une vaste cour ayant une grande porte qui donne sur la rue. L'édifice offre, dit Swinton, un mélange d'architecture grecque et italienne d'ordre ionique et corinthien, accompagnée de divers ornemens qui sont trop lourds pour des constructions en brique et en plâtre. Il vaudrait bien mieux que l'architecture de ces maisons fût d'un style plus simple; elles coûteraient beaucoup moins, et l'entretien en serait moins dispendieux.

On n'entend pas bien ce que veut dire Swinton en cet endroit. Les Italiens qui ont dirigé la construction de plusieurs édifices à Pétersbourg, ne peuvent y avoir suivi que les principes d'une architecture grave, et le style de leurs grands artistes n'a jamais contrasté avec celui des Grecs. Si quelqu'architecte y a prodigué les ornemens, ce n'a été sans doute que pour faire la cour au propriétaire, et il ne faut point en attribuer la cause à la nation. Mais laissons-là la ville, pour observer de plus près le caractère national de l'architecture des Russes dans leurs chétives habitations.


Bramati dis. e inc.
1
2
3
4
5
6
7
Biasioli AT.





Principessa Z. Wolkonskij dis.

C. Sanquirico inc.

Les villages ne forment ordinairement qu'une seule rue, de chaque côté de laquelle les maisons sont rangées parallèlement. Ces maisons sont composées de troncs d'arbre posés les uns sur les autres, dont les interstices sont bien fermés au dedans et au dehors avec de la mousse: les pièces de bois, encastrées les unes dans les autres aux extrémités, sont fortement liées entre elles sans clous ni chevilles; voyez la planche 23. Cette planche et la suivante représentent un *isba*, et elles ont été dessinées sur les lieux par la princesse Wolkonsky, qui a eu la complaisance de nous en envoyer de Rome les dessins, et de nous permettre d'en produire la gravure dans cet ouvrage. Dans les villages la maison de la poste se distingue à une longue perche, d'où pend une couronne en paille avec quatre ou cinq rubans. Chaque maison a une grande porte, dite *woreuta*, pour les chars, et une porte appelée *kalitka* sur la rue. L'écurie et les remises pour les chars sont dans la cour, autour de laquelle sont les greniers, et l'édifice est couvert en planches. L'intérieur de l'habitation est décoré selon les moyens et le goût du propriétaire. Les pauvres ont une seule chambre appelée *isba* (planche 24), qui sert à tous les usages: la porte en est communément à la droite du poêle, dans lequel on fait cuire les alimens, en même tems qu'il échauffe la chambre. Les hommes, les femmes et les enfans se rassemblent pêle-mêle sur ce poêle, et y couchent tout habillés. Dans l'embrâsure d'une autre porte qui est à gauche, on voit les images des saints, devant lesquelles, au rapport de Ker-Porter, brûle une lampe ou une chandelle. La maison présente du côté de la rue deux ouvertures en long, garnies d'un châssis avec deux carreaux de verre, par où entre la lumière; ces ouvertures servent en même tems à faciliter la sortie de la fumée et des mauvaises exhalaisons.

Rien de plus misérable que l'intérieur d'une maison de paysans russes. Il n'y a pour toute la famille qu'une seule chambre, où elle mange, couche et vaque à tous ses besoins. Dans un coin est un large poêle, sur lequel il n'est pas rare de voir dans le jour trois ou quatre personnes reposer dans des postures indécentes. Ce poêle a au bas une ouverture semblable à celle d'un four, par où l'on introduit les alimens pour les faire cuire, et de laquelle la chaleur se répand dans la chambre.

Les habitations des gens aisés dans les campagnes sont plus commodes. On y entre par une petite porte, où l'on trouve un

escalier en bois, qui aboutit à une antichambre appelée *seni*. L'*isba* n'y diffère point de ce qu'il est dans les plus chétives cabanes, si ce n'est qu'il est plus grand, et qu'au lieu des deux ouvertures dont nous venons de parler, ce sont des fenêtres avec quatre ou six carreaux de verre. De l'autre côté de l'antichambre est la salle des hôtes, dite *gorniza*, où il y a un poêle en brique ou en fayence. Les murs en sont tapissés en papier, et quelquefois il y a de bons lits pour les étrangers, surtout dans les auberges de la poste. La cave appelée *pogreb* se trouve sous la chambre d'habitation, qui est souvent surmontée d'une espèce de mansarde, *téréma*, avec un petit balcon du côté de la rue: c'est là ordinairement la chambre de la fille de la maison: ce mot de *téréma* est souvent répété dans les chansons amoureuses des paysans. De l'autre côté de la cour est le cellier, *lednik*, ou l'on conserve les provisions en été. Plus loin on trouve le cabinet des bains, *ban*, et au delà est le four dit *owin*, où l'on fait sécher les grains.

COSTUME DES POLONAIS.

PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR LA POLOGNE.

La Pologne formant divers états.

QUOIQUE la Pologne se compose aujourd'hui de différens états, par l'effet des négociations politiques dont elle a été l'objet, nous avons cru cependant devoir présenter dans un seul cadre le costume des Polonais en général, en observant pour cela les divisions naturelles du sol, et les traits caractéristiques de la population. D'après les conventions ratifiées au congrès de Vienne, les grandes provinces de l'Ukraine et de la Lithuanie, plus russes que polonaises sous le rapport de la langue et de la religion, ont été réunies à l'empire russe. Le nouveau royaume de Pologne, composé d'une partie de la grande et de la petite Pologne, avec ses divers ordres politiques, a passé aussi sous la domination de l'autocrate russe, qui a pris le titre de roi de Pologne. La Gallicie et la Lodomirie sont restées, sous le

titre de royaume, à l'Autriche. Le grand duché de Posen a passé à la Prusse, et enfin Cracovie, avec un petit territoire, a été érigée en république sous la protection de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie.

Le nom de Pologne (*Polska*) signifie plaine: d'où l'on voit que ce pays a pris, comme tant d'autres, de la nature même de son sol, la dénomination particulière qui en distingue la population des autres branches de la grande race des Slaves. Cette étymologie est même d'autant plus vraisemblable, que d'autres tribus Slaves nous en offrent des exemples: ainsi le nom de *Croates*, ou plus proprement *Chrowats*, signifie montagnards; celui de *Pomerani* ou *Po-Morzi*, veut dire peuples voisins de la mer, et l'on peut en dire autant de plusieurs autres tribus. *Nom.*

Et en effet, la plus grande partie de la Pologne s'étend comme une plaine immense, depuis les bords de la Baltique jusqu'aux rives du Pont-Euxin, ou au moins jusqu'aux collines, qui, au sud de la Volhinie, traversent le bassin du Dniéper, et se joignent, au sud de Lemberg, avec les premières éminences des monts Carpathiens. *Plaine sarmate.*

Le sol de la Lithuanie, de la Courlande, de la Russie Blanche et de la Russie Noire, de la Podlésie, de la Podlachie, et presque de toute la grande Pologne, de la Pomérélie, et même de toute la Russie, est couvert d'un lit de sable profond, qui occupe les plaines et les hauteurs voisines des eaux courantes. Ce sable est blanchâtre dans l'intérieur, noir et rougeâtre sur les bords de la mer. *Sables.*

Le sol de la Pologne semble reposer sur un fond de granit, qui élève çà et là ses pointes à la surface, et dont on rencontre même assez souvent quelques fragmens. De là ces masses plus ou moins grandes de granit rouge et gris, ces *poudings* quartzeux, ces cristaux qui imitent les pierres fines qu'on trouve éparses dans ces plaines, et réunies à quelques morceaux d'ambre plus ou moins considérables, à certaines pétrifications, surtout agatisées, et aux madrépores. *Masses de granit.*

Les iles flottantes sont un phénomène fort commun en Pologne: les habitans les appelent *Pliques des lacs*, et en effet ce ne sont autre chose que des amas de racines et d'herbes entrelacées, qui ressemblent à la *plique* des cheveux. Quelques-unes de ces iles paraissent et disparaissent tour à tour avec une certaine régularité. *Iles flottantes.*

Direction des eaux.

Les grandes plaines aquatiques de la Pologne à l'est et au sud de la mer Baltique, s'étendent au delà de la ligne qui marque la division des eaux entre les différentes mers. Au lieu de former une crête comme l'a indiquée Buache, cette division ne présente dans sa plus grande étendue que des étangs et des marais. Tel est l'état de la Podlésie et d'une grande partie de la Russie Blanche et de la Russie Noire. Selon une tradition populaire, ces contrées marécageuses formaient anciennement une petite mer à l'est de la Pologne, au sud de la Lithuanie et au nord de la Volhinie: on ajoute même qu'un ancien roi de Kiovie en fit détourner les eaux. Cependant il n'y a point de montagnes, entre lesquelles ces amas d'eau pussent être renfermés. Les fleuves de la Pologne, quoique coulant vers deux mers différentes, se communiquent dans les grandes pluies par le moyen de rivières qui en sont tributaires, et confondent leurs eaux. Mais comme il n'y a pas de terres un peu solides pour retenir les sables, ces communications disparaissent peu de tems après qu'elles se sont formées.

Fleuves.

Les inégalités du sol qui séparent les terres argileuses de la Volhinie des riches plaines de la Podolie, se changent vers Lemberg en une chaîne de montagnes, ou plutôt en un plateau très-élevé. Le *Bog* a sa source au midi de ce plateau. Le Dniester le traverse à sa sortie des monts carpathiens. Sur le revers septentrional de cette même crête, le *Bug*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Bog*, prend sa source. La *Narew* venant de la Lithuanie, reçoit le *Bug* et lui fait perdre son nom, et la Vistule, qui descend des montagnes de la Silésie, entraîne dans son cours le *Bug*, la *Narew*, la *Pilica* et la plupart des rivières de la grande et de la petite Pologne. Viennent ensuite la *Wartha*, puis le Niémen, la seule des rivières de la Pologne, qui porte tranquillement ses eaux à la mer.

Climat de la Pologne.

Pour se former une juste idée du climat de la Pologne proprement dite, il faut considérer que ce pays se trouve entre deux autres qui sont très-froids, savoir; à l'est et au nord le plateau central de la Russie, et au sud les monts carpathiens, où, par le seul effet de l'élévation du sol, règne un hiver perpétuel, ou au moins fort long. L'influence du climat de cette chaîne de montagnes, se fait même sentir dans les contrées voisines, au point qu'à Lemberg et à Cracovie le thermomètre de Réaumur a marqué quelquefois 20 et même 22 degrés au dessous de zéro. La cause du grand

froid qu'il fait dans le reste de la Pologne est le vent d'est, qui souffle du plateau central de la Russie et des monts urals. Le vent du nord est moins froid et plus humide; mais celui du sud, en passant sur les monts carpathiens, ne peut qu'ajouter froid à froid. En général l'hiver est aussi rigide en Pologne que dans le centre de la Suède, quoique pourtant il y ait une différence de dix degrés de latitude.

Epoques de la végétation

La végétation fournit un indice encore plus certain de la température d'un pays. A Varsovie le noyer fleurit vers l'équinoxe du printems. Au mois d'avril on voit éclore les fleurs du genévrier, du saule, de l'aune, du bouleau et du frêne commun. Au mois de mai fleurissent le hêtre, le poirier sauvage, au mois de juin l'asperge, et au mois de juillet la *datura Stramonia.*

Le climat de la Pologne, outre qu'il est très-froid, est encore extrêmement variable. Duglossi assure qu'en 974 tous les fleuves furent glacés, depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printems. Quelquefois au contraire la température est si douce en hiver, qu'on y a une seconde végétation. En 1568 on vit à la fin d'octobre à Dantzic tous les rosiers en fleur: le même phénomène se renouvela en 1588 au mois de décembre, et, dans l'hiver de 1569, les abeilles sortirent par essaims de leurs ruches.

Météores.

Les globes de feu, les parélies, les étoiles tombantes et autres phénomènes phosphoriques ou électriques, semblent être très-fréquens en Pologne. Parmi les phénomènes de ce genre dont les écrivains polonais font mention, nous citerons le fameux globe de feu, qui sembla se détacher du globe de la lune. Il paraît, autant qu'on peut en juger d'après un récit confus, que le roi Uladislas Jagellon, se trouva une fois enveloppé en rase campagne avec toute sa suite dans une nuée électrique.

Salubrité de l'air.

L'air de la Pologne réunit en général, avec l'humidité du froid, un abondant mélange d'exhalaisons impures, qui s'élèvent du fond de sombres forêts et de la surface de vastes marais: ce qui, quoiqu'en disent les habitans du pays, doit en rendre l'influence funeste aux étrangers.

Minéraux.

Les minéraux se trouvent en très-petite quantité dans cette immense plaine sablonneuse, qui occupe le nord et le midi de la Pologne. Les pétrifications marines abondent en plusieurs endroits, et l'on trouve en gros morceaux, à une grande distance de la mer, cette substance énigmatique, à laquelle les savans ont donné le nom de succin, et qu'on appelle vulgairement ambre jaune. Mais à l'excep-

tion des nitrières qui sont près d'Inowroclaw, il ne paraît pas qu'il existe dant ces plaines aucune substance saline, tandis qu'il règne dans toute la longueur des monts carpathiens une immense couche de sel fossile, surtout à Bochnia et Wiéliczka, d'où l'on pourrait en tirer assez pour la consommation du monde entier.

Mines. Il existe cependant quelques mines dans la haute Pologne. Il y en a une de calamine à Ligotz. On trouve à Czarnowa des marbres incrustés de plomb. Mais les mines les plus communes sont celles de fer; celles de Drzevica étaient si abondantes, qu'on en tirait jusqu'à soixante-dix quintaux métriques poids brut par semaine.

Agriculture. Les plaines sablonneuses de la Pologne produisent toutes sortes de grains, depuis le froment jusqu'au millet. Cependant le sol y devient plus fertile en remontant la Vistule au sud de la Pilica vers Sandomir et Cracovie; mais aussi les moyens de transport y sont plus dispendieux. Les Juifs y sont privés de la faculté d'acheter des biens fonds, et pourtant tous les capitaux sont concentrés dans leurs mains: d'où résultent ces deux effets, l'un le bas prix des terres, et l'autre l'inconvénient pour les propriétaires de ne pouvoir se procurer qu'à un intérêt exorbitant, les avances nécessaires à la culture en grand.

Forêts. La Masovie, qui est une des provinces de la Pologne, est couverte d'immenses forêts, et vraiment il est peu de ces provinces où il n'y en ait pas. Les pins de toute espèce croissent dans les plaines sablonneuses, le sapin et le hêtre se plaisent sur les montagnes, et le chêne prospère dans tous les terrains forts.

Abeilles. Il y a en Pologne une telle quantité d'abeilles, qu'au dire des anciens écrivains polonais, non seulement tous les troncs des vieux arbres en sont remplis, mais encore que la terre en est pour ainsi dire couverte. Ces insectes s'établissent de préférence dans les troncs des sapins, des tilleuls et des chênes. On raconte encore que les anciens polonais conservaient l'hydromel, qui était leur boisson favorite, dans de grands tonneaux, où un homme aurait pu se noyer. Hérodote (1) rapporte qu'on savait par les Thraces, qu'il y avait au de là du Danube des pays où les abeilles étaient multipliées, au point d'en rendre le séjour inhabitable.

Animaux. Sur l'existence de l'urus. La Pologne nourrit à peu près les mêmes animaux que les autres pays de l'Europe. Les écrivains qui ont traité de cette contrée, ont disputé beaucoup sur l'existence d'un animal sauvage de

(1) Liv. V. chap. 8.

l'espèce du taureau, qu'ils nomment tantôt *urus* et tantôt *bison*: noms que les uns regardent comme synonimes, et sous lesquels les autres voient deux animaux d'espèces différentes. On a agité ensuite la question de savoir si l'une ou l'autre espèce était identique avec celle de nos bœufs; mais les faits attestés à cet égard par les écrivains polonais ou par les voyageurs, ne nous offrent rien de bien positif.

Il y a eu, et peut-être y a-t-il encore dans la forêt de Wyskitca dans la Masovie une race de taureaux et de vaches sauvages, de la taille de nos bœufs domestiques, ayant le poil noir et une raie blanche le long du dos. Ces taureaux s'accouplent avec les vaches domestiques; mais ces accouplemens, autant qu'on a pu en juger, n'ont jamais rien produit, et l'on a remarqué que les autres taureaux rejetaient ignominieusement du milieu d'eux ceux de leur espèce, qui s'étaient dégradés par de semblables alliances. Ces taureaux sont désignés en polonais sous le nom de *tur*, qui, en langue gothique, signifiait taureau, mais qui, dans l'idiome polonais actuel, répond au mot *urus* ou *aucrohs*. Il y a ou il y a eu dans la Prusse orientale, en Lithuanie et en Podolie un animal sauvage et terrible, d'une taille plus haute que celle de nos plus forts taureaux, ayant sur le dos une grosse bosse, et sous le cou, ou, selon d'autres, autour du cou une espèce de crinière longue et pendante; sa tête, quoique petite en proportion du corps, ne laisse pas que d'être armée de cornes, de deux à quatre coudées de long, qui forment une espèce de croissant, sur lequel trois hommes peuvent rester assis. Ce redoutable animal abat d'un seul coup les arbres d'une moyenne grandeur. Les Polonais et autres peuples Slaves le nomment *zubr*, *zumbro* ou *zambro*: mot qui correspond aujourd'hui à celui de *bison*; et pourtant les descriptions qu'on en a semblent se rapporter à l'animal, que les Germains du tems de César appelaient *ur-ochs* ou *aur-ochs*, c'est-à-dire bœuf primitif, parce que *ur*, *eur*, *aur*, signifie, dans les langues gothiques, l'origine, le principe, l'antiquité la plus reculée. Dans l'Edda le bison est désigné sous le nom de *wissen*, probablement du mot *bisse* ou *wisse*, qui sert encore aujourd'hui à exprimer les accès de fureur, auxquels sont sujets les taureaux domestiques. Mais devons-nous admettre ici une double, ou peut-être même une triple confusion? Les écrivains ne pourraient-ils pas avoir entendu parler du véritable *urus*

sous le nom de bison? N'aurait on pas donné par hazard le nom d'*urus* à des bœufs domestiques devenus sauvages? ou bien les descriptions qu'on nous a laissées de l'*urus* ne seraient-elles pas purement idéales.

César, Pline et Sénèque distinguent le *bison* de l'*urus*, et ils semblent désigner le premier par sa crimière, et le second par ses longues cornes. Mais tout ce que nous savons de positif sur l'existence de cet animal, c'est que du tems de César il y avait en Germanie un animal, nommé *urus,* qui existait aussi dans la Dacie du tems de Trajan; et que, dans des tems plus reculés, les cornes de cet animal, qui étaient d'une grandeur demésurée, étaient portées en Grèce comme marchandise, et qu'enfin il était connu dans l'antiquité sous le nom slave de *zumbro.*

Etat physique des Polonais.

Les Polonais sont grands et forts, et ont le teint d'une grande fraicheur. Leur physionomie est douce et ouverte, et ils ont le corps bien proportionné, à l'exception du cou, qui est plus gros qu'on ne l'a communément dans les autres pays de l'Europe. Les cheveux blonds et châtains ne sont pas rares parmi eux: ce qui, aussi bien que la langue, est une preuve des fréquens mélanges qui se sont faits des races gothique et slave. Les Polonaises sont célèbres dans le nord par leur beauté; au moins elles l'emportent sur les femmes russes pour la noblesse des formes, et sur les Allemandes pour le teint; leur taille est svelte, et elles ont le pied petit et une belle chevelure.

Maladies.

Plique.

Parmi les maladies communes aux Polonais avec les autres peuples de l'Europe, il en est une nommée la plique qui leur est particulière, et mérite par conséquent d'être connue. Cette maladie, qui est endémique en Pologne et dans quelques contrées voisines, affecte les cheveux d'une matière morbifique, qui les colle en quelque sorte les uns avec les autres, au point qu'il devient impossible de les peigner, et même de les déméler. Cette maladie se porte aussi quelquefois sur les ongles des mains et des pieds. Les individus des deux sexes, de tout âge et de toute condition, y sont également sujets, et elle n'épargne pas même les étrangers nouvellement arrivés en Pologne. Quelquefois les enfans l'apportent en naissant; mais elle attaque plus particulièrement encore les paysans, les mendians et les Juifs. Si bien des gens en sont exempts, d'autres en sont atteints en divers tems, et quelquefois même après certains périodes. Elle s'attache aux cheveux de toutes couleurs, mais sur-

tout à ceux d'un brun-clair, et l'on a remarqué qu'ils contractent d'autant plus facilement cette affection morbifique, qu'ils sont plus souples. La plique est contagieuse et peut se communiquer par le lait des nourrices, par le commerce des deux sexes et par les vêtemens, elle se manifeste même dans les animaux, surtout dans ceux qui ont le poil long.

Notions historiques.

Les Polonais descendent en masse des anciens *Lèques*, qui sont les mêmes que les *Ligiens* de Tacite, et les *Licicaviens* du moyen âge. Mais il est probable que les Goths, et particulièrement les Visigoths, ont étendu de bonne heure leurs colonies militaires sur les bords de la Vistule, et qu'ils ont formé la caste dominante en plusieurs endroits. C'est ce que semble indiquer la particularité qu'a la noblesse polonaise, non seulement d'avoir un teint plus clair et des traits plus réguliers que le reste de la nation, mais encore de porter généralement un nom, qui n'a aucun rapport avec les autres mots des langues slaves. Les *szlachcie* (1) (c'est le nom dont il s'agit) ou gentilshommes, étaient au moins en partie des conquérans étrangers, qui, dans le cours des siècles, se seront confondus avec la noblesse indigène, ou avec les *zemianin* qui étaient les propriétaires des terres. Une nation composée de semblables élémens, a dû sans doute être long-tems en proie aux révolutions, du sein desquelles seront sortis, parmi les hordes des Goths, bien des héros tels qu'un *Krakus* ou *Krako*, avant que les paysans ou les cultivateurs élussent un *Piasto* pour leur chef. Cette partie de l'histoire, pour être sans date, n'en est pas moins susceptible d'être véridique en plusieurs points: on peut même dire que cette omission porte un caractère particulier de vérité, car l'indication des dates n'appartient qu'aux siècles déjà un peu civilisés. Mais au milieu des révolutions confuses qui se sont succédé dans l'ancienne Pologne, nous ne pouvons distinguer qu'un petit nombre de monumens d'un culte national, indice le plus certain du caractère des peuples. Gnesna, Cracovie et Wilna sont citées comme des villes sacrées, mais sans aucun caractère distinctif. Perun lui-même, la grande divinité des Slaves, ne paraît guère au dessus des autres dans la mythologie polonaise, et il n'est pas prouvé que le culte de *Biel Bog* et de

Divinités nationales.

(1) *Szlachcie*, qui se prononce *sclag-tscitc*, semble n'être autre chose que le mot *shlatic* et *schlatic* des écrivains allemands du X.e siècle. C'est le mot *geschlechter*, *races*, hommes de famille.

Czernobog ait été embrassé d'aucun autre peuple, que des *Sorabes* et des *Slésiens*. L'historien Dlugossi nomme pour dieu du tonnerre un *Jess*: nom qui tient certainement du Celtique ou de l'Etrusque; mais pourtant *Dziewanna*, déesse de la vie et de la jeunesse, *Liada*, le dieu de la guerre, l'aimable couple de *Lelo* et *Polelo*, ainsi que plusieurs autres divinités polonaises, sont des noms slaves. *Nia*, le dieu de l'abîme et de la mort, qui était adoré à Niamts en Silésie, et probablement encore à Niemts en Moldavie, semble également faire partie du système slave oriental. Il reste moins de traces du culte des *Wendes* ou *Slaves* de la Baltique: leurs doctrines sublimes, leurs idoles et leurs riches temples semblent être ignorés dans l'intérieur du continent.

Discussions sur les Sarmates.

Malte-Brun, de qui viennent en grande partie les notions qu'on a sur ce pays, prétend que les Sarmates ne sont pas les ancêtres des Polonais, et que les premiers formaient une tribu de conquérans, qui envahirent et occupèrent pendant deux ou trois siècles, la Scythie ou la Russie méridionale avec une partie de l'Ukraine, de la Gallice et de la Moldavie sans en chasser les peuples indigènes, contens d'imposer, comme ont fait les Turcs, leur nom aux pays qu'ils avaient conquis et rendus tributaires. Selon ce géographe les premiers Sarmates, ceux qui sont connus dans l'histoire, sont les mêmes qu'indique Hérodote *comme descendans d'un mélange de jeunes Scythes, avec des femmes belliqueuses connues sous le nom d'Amazones* (1). Quelque fabuleuse que puisse être cette origine, elle n'en prouve pas moins que le père de l'histoire regardait les Sarmates comme une colonie de Scythes, habitant à l'orient du Tanaïs, probablement entre le Caucase et le bas Volga, lesquels parlaient un dialecte scythique corrompu par le langage de leurs mères, et conservaient plusieurs usages singuliers, entre autres celui de se faire accompagner au combat par des femmes armées d'une hâche à deux tranchans. Le savant Hyppocrate, contemporain d'Hérodote, désigne les Sarmates pour une nation scythique différente des autres Scythes, en ce que les femmes des premiers combattaient avec l'arc et le javelot; mais à cela près, la description qu'il fait des Scythes est également applicable aux Sarmates. Il nous les dépeint comme des hommes d'un teint noirâtre, membrus, gras, d'un tempérament mou et humide, et leurs femmes comme peu fécondes,

(1) Hérodote IV. chap. XC. CXVII.

tandis que leurs esclaves, qui étaient maigres, étaient d'une extrême fécondité. Il paraît que les Grecs ont aussi remarqué leurs yeux petits et vifs comme ceux des lézards, puis qu'ils ont fondé sur ce caractère leur prétendue étymologie du nom de Sarmates, dont il ont fait celui de *Sauromates*; mais les écrivains romains, qui étaient plus en contact avec ces peuples, ont laissé ce nom pour prendre le premier. La réproduction des mêmes syllabes finales chez plusieurs tribus de Sarmates, telles que les *Thisomatae*, les *Taxomatae* et autres, fait présumer avec assez de probabilité que ces syllabes doivent avoir eu une même signification; et d'un autre côté, la désinence *Madaï*, *Medi* (qui signifie hommes) est si naturelle dans les anciennes langues de la Médie et de la Perse, qu'il est assez vraisemblable que le mot *matae* des tribus Sarmates, aura été la même chose que le mot *madaï* de l'ancienne Médie. Cette étymologie s'accorde avec le témoignage unanime des anciens, qui désignaient les Scythes et les Sarmates pour un peuple Mède. Malte-Brun rappelle ici d'avoir fait observer, que les mots qui nous restent de la langue scythe, appartiennent très-probablement à la langue *zend*, ou à quelqu'autre idiome semblable; mais que les nations sujettes à l'empire des Scythes, ou, pour mieux dire, exposées aux ravages des Scythes, desquels elles se rachetaient par des tributs, étaient des Slaves ou des Finnes, quoiqu'elles ne portassent point encore ce nom dans l'histoire.

Emigrations des Sarmates.

Cette époque de l'histoire est aussi celle d'une grande révolution. Mithridate, l'Annibal de l'Asie, forme le hardi projet de pénétrer en Italie par le nord-est: projet qui, exécuté depuis par les Cimbres et par les Goths, changea la face du monde. Ce monarque entreprenant détermina les Sarmates à passer le Tanaïs, et à renverser la puissance des Scythes en Europe. Ce mouvement commença environ 81 ans avant Jésus-Christ, et dura plus d'un siècle. Les Sarmates parcoururent, ravagèrent et soumirent en partie tous les pays situés sur une ligue tirée depuis le Tanaïs jusqu'aux montagnes de la Transylvanie, et sur une autre ligne tirée depuis le Tanaïs jusques vers l'embouchure de la Vistule. Pline avait en vue ces progrès des Sarmates quand il dit, « que le nom des Scythes s'éclipsait alors et reculait devant ceux des Germains et des Sarmates ». Comment les historiens et les géographes ont-ils donc pu supposer que les Sarmates, *nation peu féconde*, de race *noirâtre*, aient pu remplir seuls le vaste espace, auquel on donne le nom de Sarmatie dans

nos cartes géographiques? C'est comme si l'on voulait prendre les noms de Russie, de Turquie, ainsi que celui de l'ancienne Pologne, pour des limites de peuples, tandis qu'ils ne le sont que de domination. Les peuples Slaves entre l'Oder et la Vistule, comme les *Ligiens*, les *Mugilons*, les *Naharvals*, les *Carpiens*, les *Biesses*, les *Vénèdes* ou *Wendes* dans la Prusse et dans la Lithuanie, les *Finnes* de Tacite et de Ptolomée dans la Podlésie et dans la Russie Noire, et les autres peuples Finnes de la Russie centrale, conservèrent tous leur existence nationale, leur langue et leurs usages, quoiqu'ils fussent devenus pour quelque tems sujets des Sarmates.

Divisions des Sarmates.

Mais l'empire des Sarmates n'eut-il jamais un centre ou principe d'unité? Ne fut-ils jamais qu'une réunion de *Canats* (principautés) indépendans les uns des autres, ou seulement unis par de faibles liens? Quelles furent les provinces qui devinrent le siège particulier des colonies sarmates? Comment et à quelle époque ces hordes se fondirent-elles dans la race immense et toujours croissante des Slaves, race blanche, féconde et indigène de l'Europe? Quelle part prirent les Goths dans cette nouvelle révolution? Que devinrent, après la destruction de leur puissance, les Sarmates émigrés, qui furent accueillis par les Romains? Toutes ces questions peuvent être agitées avec plus ou moins de succès; mais avant tout il faut reconnaître en principe, que les Sarmates étaient une nation conquérante, qu'il ne faut pas confondre avec les races indigènes.

On voit, d'après ce qui vient d'être dit, combien sont confuses et incertaines les notions historiques sur la Pologne. Qu'il nous suffise de savoir à présent que la race slave s'éleva à un degré de puissance, qui lui assura la domination dans ces contrées, et que vers l'an 842, un *Piast*, simple paysan de cette nation, reçut le titre de duc, qu'il transmit à ses descendans. Un Miecislas ou Miesko, quatrième duc de cette race, se fit chrétien en 963, et, après lui, son fils Boleslas obtint de l'empereur Conrad II eu 1025 le titre de roi. Le dernier de cette descendance est Casimir le grand, auquel les Polonais sont redevables de leurs lois, de leurs tribunaux et de la fondation d'une partie de leurs villes. A sa mort, qui arriva en 1370, la couronne fut déclarée élective. En 1386, un Jagellons, duc de Lithuanie, parvint au trône de Pologne, et fut le chef d'une nouvelle race, qui régna jusqu'en 1572. Il gagna cette couronne contre Guillaume d'Autriche moyennant la promesse de se faire chrétien et de réunir la Lithuanie à la Polo-

gne; mais cette seconde condition ne reçut pas son entier accomplissement, car il conserva un duc en Lithuanie, et n'accorda à la Pologne qu'une haute seigneurie sur ce pays. Cette réunion eut lieu enfin en 1569 sous Sigismond Auguste, dernier roi de la famille des Jagellons; et, après l'extinction de cette dynastie en 1572, les rois de Pologne furent pris dans différentes maisons. Le dernier roi qui s'assit sur le trône de Pologne fut Stanislas Auguste Poniatowski. Une partie de ce royaume fut divisée en 1772 entre l'Autriche, la Prusse et la Russie, et le reste en 1793 et 1795. Enfin les transactions passées au congrès de Vienne, ont établi en Pologne l'ordre de choses qui y règne à présent, comme nous l'avons vu plus haut.

RELIGION, GOUVERNEMENT, FINANCES, FORCE ARMÉE, MANUFACTURES, COMMERCE ET LETTRES.

LE christianisme fut introduit en Pologne par S.t Adalbert. Micislas, qui, alors y exerçait la souveraineté, se fit baptiser en 966, et fit venir de France et d'Italie des hommes propres aux fonctions de l'épiscopat. Depuis lors la religion catholique s'est maintenue avec éclat dans ce pays, malgré les diverses sectes qui s'y établirent, et qui tentèrent de l'obscurcir. Il y a maintenant en Pologne des Calvinistes, des Luthériens, des Grecs schismatiques, des Mahométans et des Juifs. Ces derniers y sont au nombre de plus de 800,000, et ils jouissent de plusieurs privilèges que leur a accordés Casimir le grand en faveur de sa concubine Esther, qui était Juive. *Religion.*

Quant aux ordres civils, la Pologne étant maintenant divisée en états distincts, qui ont des institutions civiles différentes, il importe que nous traitions de chacun de ces états séparément. En se déclarant souverain du royaume de Pologne proprement dit, l'empereur Alexandre a donné à cet état un *statut*, en vertu duquel il y a été créé une représentation nationale, composée de deux chambres qui sont, celle des *Nonces terrestres*, selon l'ancien style, ou des députés des provinces, élus par la noblesse et par les assem- *Ordres civils de la Pologne.*

blées du tiers état, et celle du sénat, composée de dix Vaivods nommés à vie par le roi, de dix *Châtelains* nommés par le sénat et de dix évêques. L'autorité du roi est très-étendue; néanmoins l'existence nationale est assurée, la liberté civile et religieuse est mieux garantie que sous la république, les privilèges des villes sont respectés, et la condition des habitans est notablement améliorée (1).

Finances. Les revenus de la couronne sont évalués à cinquante millions de florins polonais (qui font trente-un millions de francs), dont sept millions sont absorbés par la liste civile.

Force armée. L'armée, qui ne peut être composée que de troupes nationales, est de 30,000 hommes d'infanterie, et de 20,000 de cavalerie.

Manufactures. Les manufactures les plus importantes de ce royaume sont à Varsovie, et consistent en fabriques de drap, de toile, de savon noir, de tapis, de bas et de chapeaux. La grande fabrique de tapis de Turquie, établie à peu de distance de la ville, est dans un état florissant; mais les seuls objets qui se fassent bien dans cette ville, ce sont les carrosses et les harnais. Il s'y fait aussi un commerce très-actif des productions de la Pologne, ainsi qu'à Plock, chef-lieu de la Waivodie de ce nom.

Instructions publiques. L'empereur Alexandre a aussi rétabli à Varsovie l'université, qui a été richement dotée, et à laquelle ont été rendues une partie des bibliothèques qui avaient été dispersées dans la confusion des tems précédens.

République et ville de Cracovie avec ses monumens. Tombeau de la reine Vende.

État politique. Cracovie, avec un territoire de 94 lieues carrées et une population de 100,000 âmes, a la forme d'une république, dont le gouvernement est administré par un sénat; et, en vertu des transactions diplomatiques conclues au congrès de Vienne, cet état est sous la protection de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie.

Manufactures. Il y a déjà long-tems que l'industrie a dégénéré dans ce pays, et il n'y a de même que peu d'activité dans le commerce. L'université, qu'on appelait auparavant l'*école du royaume*, et où les

(1) Nous avons parlé des ordres chevaleresques à l'article de Russie: ce qui nous dispense d'en faire mention ici.

Polonais vont faire leurs études, ne compte qu'un très-petit nombre d'étudians. Néanmoins il est à présumer que, par suite des privilèges notables dont jouissent les habitans de Cracovie dans toutes les provinces de l'ancienne Pologne, cette petite république recouvrera sa première prospérité.

Cracovie était anciennement la capitale de la Pologne, et c'est dans cette ville que se fesait le couronnement des rois, qui y avaient aussi leurs sépultures; c'était comme la ville sacrée des Polonais. La cathédrale se fait remarquer par les monumens qu'elle renferme, parmi lesquels on distingue celui de Sobieski, que le roi Stanislas Auguste fit restaurer, et un bas-relief où est représenté l'évêque Soltyk, emmené par les Russes en Sibérie. Au milieu de l'église est le tombeau de S.t Stanislas Sezapanowski, devant lequel deux lampes brûlent jour et nuit. Ce saint homme, qui était évêque de Cracovie, fut tué devant l'autel par Boleslas *le Hardi*, pour avoir voulu rappeler aux devoirs de son rang ce prince alors victorieux et enivré de ses succès. *Ville de Cracovie.*

Le territoire de la république comprend encore quelques autres endroits dignes d'être cités, et particulièrement Mogila au dessous de Cracovie, où l'on voit le tombeau de la Reine Vende. Cette princesse belliqueuse, devenue reine de Pologne, refusa les hommages de tous les princes voisins. Ritiguer, prince allemand, plus passionné ou plus ambitieux que ses rivaux, vint à la tête d'une armée proposer à l'Amazone couronnée sa main ou la guerre. L'intrépide fille de Krako marche aussitôt contre cet ennemi d'une nouvelle espèce. Les armées étant en présence, celle de Ritiguer refuse de combattre pour une cause qui lui était étrangère. Accablé de honte et de douleur ce prince se tue de sa propre main, et Vende retourne triomphante à Cracovie. Mais, soit que son âme fût en proie à un repentir tardif, soit que pour d'autres raisons, que l'histoire ne nous a point fait connaître, elle eût perdu l'espoir d'être jamais heureuse, elle résolut de se donner la mort; et, après avoir immolé plusieurs victimes, elle se consacra elle-même au dieu de la Vistule en se jetant dans les eaux de ce fleuve, et termina ainsi une vie, dont elle pouvait encore prolonger la durée au sein de la gloire et du bonheur. *Tombeau de la reine Vende.*

Royaume de Gallicie et de Lodomirie.

La Russie-Rouge ou les provinces de Gallicie et de Lodomirie, qui fesaient partie de l'ancienne république de Pologne, habitées par des peuples slaves, mais différens des Slaves polonais, furent cédées sans réserve à l'Autriche en 1773. Ces provinces ont depuis reçu une constitution peu différente de celle des autres provinces autrichiennes, si ce n'est que leurs états provinciaux n'admettent dans leur composition que deux classes de personnes, qui sont les seigneurs, et les gentilshommes, dans le nombre desquels sont compris aussi le clergé et les députés des villes. Nous ne dirons rien du système administratif et judiciaire de cet état, attendu qu'il est le même que celui qui est établi dans les autres états de l'Autriche, et dont nous avons traité au long à l'article du costume de l'Allemagne.

Finances et force armée. Les revenus de ces deux provinces ne s'élèvent pas à plus de dix millions de florins de convention, et la force armée y consiste en onze régimens d'infanterie, et quatre régimens de hulans ou de cavalerie légère, qui entrent dans le cadre de l'armée autrichienne.

Etat civil du pays. La Gallicie était, ainsi que toute la Pologne, dans un état de barbarie, qui était l'effet des guerres civiles et des invasions des Turcs et des Cosaques. Les villes en ruine attestaient les ravages dont elles avaient été le théâtre. A l'air sauvage de cette contrée, le voyageur ne pouvait se croire en Europe. En entrant le soir dans un village, dans un bourg ou même dans une ville, il n'était pas sûr d'y trouver un lit pour passer la nuit. Il y manquait des boissons les plus communes, et le vin, aussi bien que la bierre, n'était souvent qu'un vinaigre trouble, capable de dégoûter l'homme le plus altéré: en revanche il y trouvait, comme on y trouve encore, une quantité d'eau-de-vie, qui est regardée comme le poison de la Pologne. Le pain qu'on y mangeait n'était qu'un mélange grossier de farine d'avoine et de paille, dont la digestion laborieuse ne pouvait qu'être nuisible à la santé. Mais ces traces de barbarie vont s'effaçant de jour en jour, grâce à la sage administration de *Colonies allemandes.* l'Autriche, et à l'exemple des colons allemands, dont le nombre s'élève bien déjà à 72,000 dans ces contrées.

Haute noblesse. Les propriétaires des terres sont de grands seigneurs, dont les domaines ont quelquefois plus d'étendue que certaines principautés

de l'Allemagne, ou bien de petits nobles, et même des paysans qui ont été affranchis. La plupart des premiers sont dans l'usage de faire gérer leurs possessions par quelques aventuriers venus de l'étranger, qui s'enrichissent toujours aux dépens des propriétaires, et finissent souvent par acheter leurs terres.

Basse noblesse. Les seigneurs de seconde classe, domiciliés dans leurs possessions, montrent assez de bonne volonté pour la prospérité de l'agriculture, mais ils manquent tout-à-fait de connaissances en économie rurale. Ces seigneurs, respectables d'ailleurs par leurs sentimens et leurs mœurs patriarchales, ne se distinguent des paysans que par le droit de propriété qu'ils ont sur ces derniers. On conçoit de justes espérances pour l'amélioration de la culture dans les domaines publics, mais il faut encore du tems pour leur accomplissement.

Progrès de l'industrie. L'industrie a cependant fait des progrès remarquables dans ces provinces. La fabrication des toiles s'est étendue sur les frontières de la Silésie et dans les montagnes. Une autre branche importante d'industrie c'est la fabrication des couvertures de laine. Les teintureries de coton à Nawsie ne le cèdent point à celles du levant, et, parmi les verreries, on distingue particulièrement celle de Lubaczow. Il y a dans les environs de Wielizka une cinquantaine de forges, où il se fait de beaux ouvrages en fer, et ce genre d'industrie s'étend dans tout le pays montueux. Les tanneries, la fabrication de la cire et les soins qu'elle exige, ainsi que les fabriques d'eau-de-vie, de salpêtre, de potasse et autres, sont dans un état à pouvoir faire espérer de grands avantages. Joseph II a fait construire à travers le pays une grande route, pour y faciliter les transports du commerce, qui y est très-actif, et consiste en sel, grains, bêtes à cornes, chevaux, cuirs bruts et ouvrés, laine, cire, miel, hydromel, tabac en feuille, lin, chanvre, suif et soies de cochon. *Commerce.*

Instruction. Outre les gymnases établis dans les chefs-lieux des cercles, il y a une université à Lemberg ou Léopol, qui est la capitale du royaume.

Grand duché de Posen. Le grand duché de Posen, qui appartient à la Prusse, a ses états à part, avec une législation et une administration conformes au systême prussien.

Langue polonaise.

La langue polonaise, sœur des langues russe, bohémienne et autres dérivant du Slave, approche néanmoins davantage du Bohé-

mien, dont elle conserve les consonnes accumulées et les sons sifflans; et pourtant, malgré ces formes extérieures qui épouvantent un étranger, elle devient si douce dans la bouche des gens de la bonne société, qu'une conversation polonaise, surtout de femmes, peut se comparer au gazouillement des oiseaux: car ces consonnes multipliées sont souvent entremêlées d'une quantité d'*e* muets qui en adouissent la rudesse, comme dans les mots *grzmet brzesc* et autres. Il paraît néanmoins à quelques-uns que la langue polonaise ne peut point être, pour la musique, aussi sonore ni aussi majestueuse que la langue russe. Cependant sa richesse en formes grammaticales, en inversions et en figures, fait quelle se prête à tous les genres de style; et, depuis qu'elle n'est plus négligée pour la langue latine, elle a eu des écrivains habiles, des orateurs éloquens, ainsi que des poètes comiques et satyriques, pleins d'esprit et d'enthousiasme. On n'a pas encore bien distingué les dialectes de cette langue. On dit que le *Mazurac* est grossier et mélangé de mots lithuaniens, qui dérivent peut-être de l'ancien polonais: le *Goral* passe pour être très-dur. Les *Casubes*, dans la Poméranie, ainsi que les habitans de la Haute Silésie parlent des dialectes, qu'un croit dérivés de l'ancien polonais.

Costume, caractère moral et manière de vivre.

Les hommes de tout état portent les moustaches et se rasent les cheveux, à l'exception d'une touffe qu'ils laissent sur le haut de la tête, et qui leur donne un air asiatique aux yeux des autres Européens.

Des nobles.

Les nobles sont instruits et ont une politesse de manières, qui pourrait les faire regarder en quelque sorte comme les Français du nord. Ils ont une disposition singulière à apprendre les langues tant anciennes que modernes: la plupart savent bien le français, et ne conservent presque point d'accent dans la prononciation. Ils ne sont pas dans l'usage, comme les nobles hongrois, de rester longtems hors de leur pays. L'habillement des hommes, qui est presque militaire, se croise sur la poitrine avec deux files de boutons: voyez à la planche 25, n.° 1, un Juif polonais; n.° 2, un Polonais en grand costume; n.° 3, une femme polonaise; n.° 4, un Polonais en costume ordinaire; n.° 5, un Polonais en habit de cour, et n'° 6, une dame polonaise.



Principessa Z. Wolkonsky dis. C. Sanquirico inc.

Les paysans sont généralement misérables, comme l'attestent leurs habitations, leur habillement et leur manière de vivre. L'intérieur de leurs maisons est presque toujours d'une malpropreté dégoûtante. On voit au n.° 7 de la planche ci-dessus une Polonaise de Snatietz sur les frontières de la Turquie, dans son costume ordinaire.

Parmi les différentes populations qui habitent la Pologne, on distingue en Gallicie des tribus, dont il importe de faire mention: ces tribus sont connues sous les noms de *Mazurachs*, de *Gorals*, de *Russins* ou *Rusniaques*, d'*Uculs*, et de Juifs *Caraïtes*. Les *Mazurachs*, qui habitent le plaine, ont peu de traits qui les distinguent; mais les *Gorals*, qui sont des montagnards, ont une physionomie plus caractérisée. Ces derniers semblent former une race particulière, qui diffère des autres races slaves au moral comme au physique. Il portent une haîne irréconciliable aux habitans de la plaine, qui, de leur côté, ne laissaient autrefois échapper acucune occasion de les molester. Les montagnards ont plus d'une fois envahi la plaine et ravagé les proprietés de leurs ennemis, qui en ont été effrayés au point de ne plus oser pénétrer dans les gorges des montagnes, dans la crainte de ne pouvoir plus en sortir. Mais le gouvernement autrichien a su mettre fin à ces désordres par le supplice d'un bon nombre de *Gorals*. Ces mesures de rigueur n'ont cependant pas empêché que ces montagnards ne continuassent à porter leur hâche, mais plutôt pour avoir l'air de braver une loi, qu'ils savent bien ne pas pouvoir enfreindre impunément: car on peut voyager et même séjourner à présent dans leurs montagnes, sans craindre aucun danger. Du reste la hâche est pour eux une arme nationale; ils s'en servent avec beaucoup d'habileté, et la lancent à quarante pas sans jamais manquer leur coup. Cette arme est en outre pour eux un objet de parure, et il ne la quittent jamais, pas même dans leurs danses ni dans leur jeux.

Leur genre de vie.

Les Gorals quittent la plaine au commencement de la mauvaise saison, et n'emportent avec eux que ce qui leur est absolument nécessaire pour leurs premiers besoins. Après avoir passé l'été à faire paître leurs troupeaux dans des déserts, ils sont obligés le plus souvent d'abandonner leurs cabanes pour chercher ailleurs de quoi subsister.

On trouve néanmoins plusieurs de ces montagnards qui jouissent d'une certaine aisance: car beaucoup d'entre eux se répandent

dans toute la monarchie autrichienne, où ils exercent la professi on de tisseraud ou de mercier. Le chanvre et le lin qui croissent dans leurs montagnes sont si grossiers, si rudes et si courts, qu'ils ne valent pas la peine d'être travaillés. Les Gorals font aussi certains ustensiles, mais qui ne sont point recherchés hors de la Pologne. Leur sol se refuse à la culture du froment, et ne produit que de l'orge, de l'avoine et du blé sarrasain, encore ne connaissent-ils pas bien la manière de les cultiver.

Nourriture. L'avoine est à-peu-près la seule espèce de grain, dont ils font leur pain; ils la moulent en grande partie avec des moulins à bras, et font avec la farine grossière qu'ils en tirent, mêlée avec de la paille hâchée, une pâte dont ils composent une sorte de pain, où il n'entre ni sel ni levain. Ils donnent à ce pain la forme d'un gâteau rond, d'un pied de diamètre et d'un demi pouce d'épaisseur, qu'ils font cuire sous la cendre, et dont ils se nourrissent. A ce pain d'avoine, qu'ils appellent *platski*, ils joignent encore dans leurs repas des pommes de terre, des choux-fleurs, du beurre et du fromage. C'est à ce genre de vie qu'ils sont redevables de la santé inaltérable dont ils jouissent, et d'une longévité rare. On trouve en effet parmi eux beaucoup de vieillards: M.r Schultes dit en avoir rencontré un, qui, à l'âge de cent-douze ans, cultivait son petit champ, comme s'il n'en avait eu que vingt, et qui à cent-onze ans avait eu de sa femme un enfant, dont personne ne suspectait la légitimité. Cet écrivain ajoute qu'il n'eut pas de peine à ajouter foi à ces relations, lorsqu'on lui eut dit que ce vieillard n'avait jamais bu que fort peu de liqueurs spiritueuses.

Habillement. L'habillement de ces montagnards n'est pas moins simple que leur nourriture, et ils sont à la fois tisserauds, tailleurs et cordonniers. Ils font eux-mêmes le cuir de leurs chaussure, qu'ils lient autour de leurs jambes avec des attaches. L'été ils portent des espèces de caleçons de grosse toile de chanvre, et une chemise semblable qu'ils serrent autour de leurs reins avec une courroie. Ces caleçons sont d'un drap blanc grossier, ainsi que l'espèce de manteau court, de couleur brune, dont ils se couvrent en hiver. Ils font aussi eux-mêmes ce drap qu'ils foulent avec des moulins à scie, et dont le tissu est si compact, qu'il est impénétrable à l'eau. Enfin leur chapeau rond est la seule partie de leur habillement qu'ils achètent de l'étranger.

Rusniaques.

On trouve dans les contrées centrales et orientales de la Gallicie certaines populations, qui parlent, au moins en partie et surotut dans la plaine, un langage mêlé de Russe et de Polonais, et qni descendent cependant de la race à laquelle les Polonais donnent le nom de *Russinie* ou *Rusniaques*, pour les distinguer des *Roszienie* ou Moscovites, qui sont les grands Russes. Nous avons fait mention à l'article de Hongrie, des individus de cette race qui habitent dans ce royaume. Schultes dit, en parlant de ceux de la Gallicie, qu'ils ont une forme particulière de physionomie, qui annonce qu'on est au milieu d'une horde slave différente. Ces Rusniaques, dit-il, sont moins civilisés, mais aussi moins dépravés que les Galliciens; ils vivent avec encore plus de frugalité que ces derniers, et semblent plus laborieux, quoique plus ignorans en agriculture. Je n'ai jamais vu de Gallicienne, comme j'ai vu des femmes Rusniaques, filer en gardant son troupeau. Cette population professe la religion grecque, et ses églises se distinguent de celles des catholiques par trois clochers de grandeur inégale, dans lesquels elle croit voir l'image de la trinité, dont elle ne croit point apparemment que les trois personnes soient égales entre elles. Le principal de ces clochers représente dieu le père, le second dieu le fils, et le troisième le Saint-Esprit. Telle est l'explication qu'ils donnent de cette singularité.

Uculs.

Les habitans de la Pocuzie ont conservé plus que les autres Rusniaques leurs mœurs particulières; mais les *Uculs* ou *Ussuls*, pâtres qui habitent les monts carpathiens, conservent encore des traces de la vie sauvage.

Juifs.

Outre les populations Slaves il y a encore en Pologne un grand nombre de Juifs, qui, comme nous l'avons dit plus haut, sont redevables à quelques princes des avantages dont ils jouissent dans ce pays. Ce sont eux qui font presque tout le commerce. Il y en a aussi à Drohobitz, ville de la Gallicie, qui font un commerce florissant, grâce à la synagogne qu'ils y ont. Halicz, l'ancienne capitale de cette province, n'a maintenant que 4000 habitans, qui sont pour la plupart des Juifs de la secte des Caraïtes, lesquels vinrent s'établir dans ce pays avant le douzième siècle, d'après l'observation que firent les Byzantins, que les *Chalisses*, alliés de l'empereur Emmanuel, suivaient la loi de Moyse.

LA HOLLANDE OU BATAVIE,

COMPRISE AUJOURD'HUI

DANS LE ROYAUME DES PAYS-BAS.

Nous avons eu plusieurs fois occasion de parler des anciens habitans de ce pays dans la description du *Costume ancien et moderne des Germains*: ce qui nous dispense à présent de nous arrêter long-tems sur l'histoire de ce peuple.

Villes, fleuves etc. de la Hollande. La Hollande ou Batavie consiste en sept provinces, qui sont celles de Groningue, de Frisland, d'Over-Ysser, de Hollande, d'Utrecht, de Gueldre et de Zélande. Les villes principales de la Hollande sont Amsterdam, Anvers, Leyde, Rotterdam et Harlem. Amsterdam, la capitale de cet état, est bâtie en grande partie sur pilotis. Leyde est fameuse par son université. La Haie est le plus grand, et était autrefois le plus riche village qu'il y eût au monde; il est à trente milles d'Amsterdam, et le gouvernement, ainsi que les personnages les plus distingués, y fesait sa résidence. Les principaux fleuves de la Hollande sont le Rhin, la Meuse et la Schelde qui est un canal plutôt qu'une rivière. Ce pays est en outre entrecoupé d'un grand nombre de canaux, dont les habitans se servent comme de voitures pour eux, ou de moyens de transport pour leurs marchandises. Ces canaux passent par plusieurs villes, et les rives en sont plantées d'arbres qui leur donnent un aspect des plus agréables.

Sol, air. La Hollande est située sur le rivage oriental de la Manche en face de l'Angleterre, dont elle est éloignée d'environ trente lieues. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une langue de terre, étroite, basse, marécageuse, et coupée par les embouchures de plusieurs grandes rivières. Les habitans l'ont étendue peu-à-peu du côté de la mer, au moyen de digues, dont l'entretien exige des travaux et des dépenses considérables. L'air y est épais et nébuleux; mais les vents qui dominent durant les quatre mois d'hiver purifient l'atmosphère: les ports sont ordinairement fermés par les glaces dans cette saison. Quoique le sol soit peu favorable à la végétation, il ne laisse pas

de produire d'excellens paturages au moyen d'irrigations, qui se font par des canaux dont la distribution atteste l'industrie des habitans, et qui rendent même certains cantons propres à la culture. Ce pays ne présente dans toute son étendue ni montagnes ni collines, ensorte que vu du haut d'une tour il a l'air d'un vaste marais.

Anciens habitans.

Les notions les plus anciennes ont été données par Jules César, qui a été le premier à en connaître les habitans. Ils s'appelaient alors Bataves ; c'était une espèce de colonie des *Buttes*, population de la Germanie, qui était venue chercher ici un asile à la suite de révolutions, dont l'histoire ne nous a rien appris. Cet asile ne pouvait guères leur être envié, car la Hollande n'était alors qu'une ile resserrée entre deux bras du Rhin, couverte, en grande partie, de marais fangeux, et où se trouvaient çà et là quelques éminences, qui paraissaient même ne pas avoir assez de consistance pour être habitées. On prétend que cette contrée fut appelée *Hob-land*, qui signifie un sol retentissant sous les pas, comme s'il reposait sur des cavités. Ces nouveaux habitans devaient ressembler, pour la complexion et le genre de vie, aux Germains dont ils tiraient leur origine, et si, dans la suite des tems, ils ont perdu de cette ressemblance, ce n'a pu être que par l'effet de l'influence du climat et de circonstances particulières.

Etymologie du mot Hollande.

Langage.

La langue hollandaise est un dialecte corrompu de l'allemand ; mais les personnes bien élevées parlent l'anglais et le français.

Leur costume du tems des Romains.

A l'époque où les Bataves furent connus des Romains, c'étaient des hommes corpulens et robustes, accoutumés dès leur enfance à supporter toutes les intempéries des saisons, étant élevés jusqu'à l'âge de puberté à s'exposer absolument nus au froid le plus rigoureux. Passé cet âge ils se couvraient d'une espèce de manteau fait de peaux d'animaux, mais en laissant toujours nus leur cou, leur poitrine et leurs bras. Tout leur luxe consistait à teindre ces peaux de quelque couleur, et les femmes n'ajoutaient à cet habillement qu'un morceau de toile, dont elles se fesaient une espèce de coiffure. Les Bataves avaient les cheveux blonds comme les Germains, et lorsqu'ils venaient par hazard à tirer sur le brun, ils y mêlaient de la lessive de chaux, qu'ils savaient composer. Ils laissaient croître leur barbe pour qu'elle se confondît avec leurs cheveux, et leur donnât ainsi un aspect plus redoutable aux yeux de leurs ennemis. Leurs habitations n'étaient que de simples cabanes de jonc, qu'ils construisaient dans les lieux les plus élevés, pour se sous-

traire aux fréquentes inondations. Le peu de soins qu'on donnait à l'agriculture était abandonné aux femmes, les hommes s'occupant plus volontiers à la chasse, à la pêche et à l'éducation du bétail. Le lait et le petit-lait étaient leur boisson ordinaire, et ils fesaient une espèce de bierre avec de l'orge, et quelques autres espèces de grains qu'ils tiraient de leur sol. Ils se mariaient à l'âge de vingt ans: l'épouse était choisie par le père du jeune homme, et elle devait être du même âge que lui, et d'une bonne complexion. Le jeune homme fesait à sa prétendue des présens d'une nature singulière, qui consistaient en une paire de bœufs avec un cheval tout harnaché, un sabre, un javelot et un bouclier, comme pour indiquer qu'elle devait, non seulement lui être fidèle dans la paix, et le servir dans ses besoins domestiques, mais encore le suivre à travers les périls de la guerre. Les funérailles se fesaient avec peu de cérémonies chez les Bataves, les cadavres des hommes étaient brûlés, et l'on enterrait ceux des femmes et des enfans: on plaçait sur le bûcher les armes de ceux qui s'étaient distingués à la guerre, et quelquefois même on brûlait avec eux leur cheval. On ne sait autre chose de leur religion, si ce n'est qu'ils rendaient quelque culte au soleil et à la lune, et qu'ils avaient une vénération particulière pour le feu. On ignore également ce qu'ils entendaient sous le nom de *Wodau*: peut-être n'y aurait-il pas d'invraisemblance à supposer que ce fût l'Odin des Scandinaves. On peut voir ce qui a été dit à cet égard dans le Costume des Germains.

Mariage. *Funérailles.* *Religion.*

Histoire de leur gouvernement jusqu'à présent.

Les grandes affaires de la nation chez les Bataves se traitaient dans des assemblées générales, sur les délibérations desquelles les plus anciens d'âge ou les plus renommés par leurs exploits avaient une grande influence: l'un d'eux était quelquefois investi de toute l'autorité nécessaire à leur objet, comme celle de conduire une guerre importante. Les Bataves trouvèrent qu'il était de leur intérêt de s'allier avec les Romains, quand ils virent César dominer dans les Gaules et se rendre formidable aux Germains et aux Bretons. Lorsque les Goths et autres peuples du nord envahirent les Gaules et autres contrées soumises à la domination romaine, ils s'emparèrent aussi de la Batavie, qu'ils divisèrent ensuite en plusieurs petits états, dont les chefs finirent par se rendre indépendans. La Batavie et la Hollande secouèrent le joug de l'Allemagne, à laquelle elles avaient été réunies au commencement du X.e siècle par un descendant de Charlemagne, et la souveraineté y fut d'abord exercée par trois pouvoirs

Sous les Romains. *Sous les Goths.* *An 1000.*

réunis, composés d'un comte, de la noblesse et des villes. En 1433 la maison de Bourgogne réunit les dix-sept provinces à ses états. L'empereur Charles-Quint, qui les avait hérités de cette maison, les transporta dans celle d'Autriche, et les fit reconnaître comme partie intégrante de l'empire sous le nom de *Cercle de Bourgogne*. La tyrannie de Philippe II, son fils et son successeur au trône d'Espagne, détermina les habitans à se soustraire à sa domination. Les comtes de Hoorn, d'Egmont et le prince d'Orange se mirent à leur tête, et la réforme de Luther, qui fesait alors beaucoup de progrès dans les Pays-Bas accrut encore du nombre de ses sectateurs celui des mécontens. Des milliers de luthériens périrent dans les combats et sur les échaffauds. Les comtes de Hoorn et d'Egmont ayant été faits prisonniers furent décapités; mais le prince d'Orange qui avait été nommé Stathouder, s'étant retiré en Hollande, les provinces voisines formèrent en 1579 à Utrecht une confédération pour la défense commune. Les chefs des rebelles au nombre de dix, appelés par mépris les *dix mendians*, montrèrent tant de courage et de persévérance sous la conduite du prince d'Orange, qu'avec les secours d'Elisabeth reine d'Angleterre, ils obligèrent en 1609 la couronne d'Espagne à renoncer à ses prétentions sur leur pays, qui fut ensuite généralement reconnu pour un état indépendant sous le nom de *Provinces-Unies*. A la suite de leurs guerres maritimes contre l'Angleterre sous le Protectorat de Cromwel et sous le règne de Charles II, ces provinces furent réputées à juste titre pour une puissance maritime formidable. Lorsque la maison d'Autriche, qui, depuis plusieurs siècles, étendait sa domination en Allemagne, en Espagne et dans une grande partie de l'Italie, eut perdu la prépondérance que lui avaient acquise ses vastes états, et que la jalousie générale se fut tournée contre la maison de Bourbon, favorisée en cela par le gouvernement hollandais, qui avait ôté le Stathoudérat au prince d'Orange, le peuple alarmé ne tarda point à rendre cette dignité à ce prince, qui depuis occupa le trône d'Angleterre sous le nom de Guillaume III. Ce prince, et la reine Anne qui lui succéda, furent, durant leurs règnes, les principaux chefs de la formidable alliance qui se forma contre Louis XIV.

An 1433.

An 1579.

An 1609.

Gouvernement des Provinces-Unies.

Les Provinces-Unies, quoique formant entre elles une confédération générale, ne laissaient pas d'avoir chacune un gouvernement particulier et indépendant: ce qui leur fesait donner le nom d'*Etats-Provinciaux*. Les députés de ces états formaient les *Etats-*

Généraux qui exerçaient la souveraineté au nom de toute la confédération. Encore qu'une province envoyât plusieurs députés à la diète, elle n'y avait pas pour cela plus d'un vote; et, avant qu'une délibération y eût passé en loi, il fallait qu'elle eût été ratifiée par les états provinciaux et par les villes. Cette formalité ne se remplissait pas néanmoins dans les cas d'urgence, et, dans ces derniers états, les résolutions devaient être prises à l'unanimité. Le conseil d'état était également composé de députés de toutes les provinces, mais différemment que ne l'étaient les Etats-Généraux. Il comprenait douze membres, dont deux étaient de la Gueldre, trois de la Hollande, deux de la Zélande, deux d'Utrecht, un de la Frise, un de l'Over-Yssel, et un de Groningue. Ces députés ne votaient point par provinces, mais par tête: c'étaient eux qui déterminaient l'impôt, et qui en assuraient la perception; ils étaient chargés aussi d'examiner les autres affaires à proposer aux Etats-Généraux. Ces derniers Etats prenaient le titre de *très-hauts et très-puissans seigneurs*, ou de *Seigneurs des Etats Généraux des Provinces-Unies*, ou bien encore, de *très-hautes puissances*. La chambre des comptes était dans la dépendance de ces deux corps, et composée de même de députés provinciaux, qui recevaient et examinaient tous les comptes publics. L'amirauté formait une chambre particulière, dont les fonctions étaient exercées par cinq collèges, situés dans les trois provinces maritimes de la Hollande, de la Zélande et de la Frise; dans celle de Hollande le peuple ne prenait aucune part au choix de ses représentans. A Amsterdam, où l'on avait commencé à délibérer sur toutes les affaires publiques, la magistrature était composée de trente-six sénateurs à vie, et lorsqu'il en mourait un les survivans nommaient son successeur. Ce même sénat était chargé d'élire les députés des villes de la province de Hollande.

An 1747. Nous avons cru devoir donner ces notions générales sur la constitution politique des Provinces-Unies, pour l'intelligence de l'histoire de cet état depuis la mort du roi Guillaume jusqu'en 1747, époque à laquelle le Stathoudérat devint héréditaire dans la ligne masculine et feminine des représentans de la maison d'Orange. L'effet de cette nouvelle disposition fut d'anéantir en quelque sorte la constitution dont il vient d'être parlé. Le Stathouder était président né des états de chaque province, et il avait le droit de changer les députés, les magistrats et les officiers dans toutes les provinces et dans toutes les villes; ensorte qu'il pouvait com-

Stathouder.

poser à son gré les Etats-Généraux, dans lesquels il n'avait cependant aucune voix, et que, sans avoir le titre de roi, il se trouvait investi d'une plus grande autorité, que d'autres princes exerçant réelement la souveraineté. Ajoutons à cela, qu'outre les revenus affectés à sa dignité, il possédait en propre plusieurs principautés et autres domaines. Le dernier Stathouder a été Guillaume V, prince d'Orange et de Nassau, fils du Stathouder Guillaume IV, qui avait épousé la princesse royale Anne d'Angleterre, et qui mourut en 1751.

La conquête de la Hollande faite par les Français en 1794 y changea la nature du gouvernement, qui, d'aristocratique qu'il était, devint démocratique. Les Hollandais ont employé beaucoup de tems à se donner une constitution, qui, dans les premières années, était à-peu-près la même que celle de la France. Elle fut adoptée au mois de germinal, de l'an VI; mais ce fut seulement en l'an X, qu'après plusieurs changemens, elle prit une forme définitive. *An* 1794.

Cependant la nouvelle république établie d'après cette constitution ne fut pas de longue durée. La Hollande fut érigée en royaume, et, dans la proclamation par laquelle ce nouvel état de choses fut annoncé, il était dit que, fatigué des agitations de l'Europe et des siennes propres, le peuple Batave venait de placer ses destinées sous l'égide d'un trône tutélaire; qu'il avait remis avec une entière confiance la conservation de ses lois, de ses droits politiques et de ses plus chers intérêts à S. A. I. le prince Louis Napoléon, et que S. M. l'empereur des Français et roi d'Italie, son auguste frère, ayant consenti à ce qu'il se rendît au vœu de la nation, Louis Napoléon était proclamé roi de Hollande etc. etc.: ce qui eut lieu en effet le 10 juin 1806. *An* 1806. *Royaume de Hollande.*

La paix de 1814 a rétabli le Stathouder, qui a pris alors le titre de prince souverain ou roi des Pays-Bas, et à la Hollande on a réuni les anciens pays-bas autrichiens, qui renferment une population de deux millions d'individus. Ce nouveau royaume confine avec la France, l'Allemagne et la mer du nord, dont un golfe, appelé le Zuiderzée, s'avance beaucoup dans les terres. Depuis la réunion des Pays-Bas, Bruxelles, qui en était autrefois la capitale, est devenue la résidence du souverain et le centre du gouvernement. *An* 1814. *Royaume des Pays-Bas.*

La religion la plus répandue en Hollande est la Calviniste: c'est celle que professent les agens du gouvernement et les fonctionnaires publics; mais les troupes se composent d'individus professant tous les cultes. Il y a également dans ce pays un grand *Religion.*

nombre des catholiques romains et de Juifs. Les Luthériens forment 41 communions sous la direction de 53 prédicateurs ordinaires. La société ou confrérie des Arméniens se compose de 34 communautés. Les Anabaptistes forment plusieurs sectes, et ont 86 communautés: quelques-uns font même monter ce nombre jusqu'à 194. Les Quacquers y sont à présent peu nombreux: les Frères Moraves ont au contraire beaucoup de sectateurs. La Hollande offrait et offre encore un exemple frappant des avantages d'une tolérance universelle: libres de prier et d'honorer dieu comme il leur plaît, les habitans y vivent dans une paix parfaite, malgré la diversité de leurs cultes. Nul n'a à craindre d'être persécuté pour sa croyance, ni ne peut se flatter de propager la sienne an point de lui assurer la prééminence sur toutes les autres: aussi les membres de toutes ces différentes sectes semblent-ils ne se considérer entre eux que comme des citoyens de l'univers. Cette diversité d'opinions ne porte aucune atteinte à la considération ni aux relations de l'amitié, et chaque individu, également protégé par les lois, peut se livrer avec la plus grande sécurité au genre d'étude ou d'industrie qui lui plaît le plus.

Sciences et arts.

Erasme et Grotius sont nés dans ce pays, aussi bien que Boerhaave non moins célèbre dans la médecine, que les deux premiers dans la littérature moderne. Bynkershoeck et Wiquefort se sont acquis une réputation méritée, et l'on a de ce dernier une excellente introduction à la diplomatie. Pierre Camper a rendu de grands services à la médecine et à l'astronomie. Parmi les disciples de Boerhaave on cite avec honneur Van-Swieten, qui a été un des médecins les plus célèbres de l'Europe. Huygens, savant astronome, a perfectionné les pendules et les télescopes. Hartsoeker, Gravesande, Muschen-Broeck et Van-Swinden ont fait des expériences et des recherches importantes en physique. Et quel amateur d'histoire naturelle ne prononce pas avec une sorte de vénération les noms de Leuwenhoeck et de Swammerdam?

Imprimerie.

Les lettres n'ont pas été cultivées avec succès en Hollande. Le meilleur poète tragique de ce pays est Vondel, qui a eu pour rival certain Vos, dont les tragédies sont si sanguinaires, qu'il ne reste plus un seul personnage à la fin de la pièce. Le poète, le plus communément lu en Hollande est Catz, qui a laissé des fables un peu longues, mais écrites avec pureté. L'histoire Batave de Wagenaar en dix-neuf volumes est un ouvrage savant et bien écrit.

Harlem dispute à l'Allemagne l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie. On conserve encore avec soin dans cette ville deux exemplaires d'un ouvrage intitulé *Speculum salvationis*, qui est regardé comme un des premiers monumens de l'art typographique. Les imprimeries d'Amsterdam, de Rotterdam, d'Utrecht, de Leyde et autres villes ont fourni des éditions très-élégantes des ouvrages grecs et latins les plus renommés. Les disputes théologiques sur l'Arménianisme, sur le libre arbitre, la prédestination et autres dogmes, firent naître aussi en Hollande, avant l'établissement du système de tolérance, un esprit de controverse, qui faillit ébranler l'état. Outre leurs excellens ouvrages sur les auteurs classiques, Grevius et Burmann nous ont laissé des poèmes et beaucoup d'épigrammes en latin. Un des poètes hollandais les plus récens dans cette langue est Van-Haaren, qui est principalement redevable à sa qualité de Hollandais de l'estime dont il jouit dans l'esprit de ses compatriotes. Les autres productions de la littérature hollandaise sont de peu d'importance, et se rapportent assez généralement aux charges qu'a remplies l'auteur dans l'université, dans l'église ou dans l'état. Il existe en Hollande cinq universités qui sont celles de Leyde, d'Utrecht, de Groningue, d'Harderwick et de Franeker. La plus considérable et la plus ancienne est celle de Leyde, qui a été fondée en 1575. *Imprimerie.*

La Hollande a donné naissance à plusieurs peintres habiles. Van-Huysum, né à Amsterdam en 1682, a peint les fleurs avec un talent admirable. Wouwermanns, né à Harlem en 1620, s'est rendu immortel par ses batailles. Rembrandt-van-Ryn, né dans les environs de Leyde en 1606, quoiqu'ayant négligé l'étude de l'antique pour ne suivre que l'impulsion d'un génie indépendant, n'a pas laissé que de mettre dans ses portraits beaucoup d'expression et d'énergie, et l'on ne peut se lasser d'admirer le caractère de vérité et de vie, quil a su imprimer à ses têtes de vieillards. Gerad-Dov, né à Leyde en 1613, fut disciple de Rembrandt, mais il prit une manière toute différente dans ses tableaux, dits de manière: on y trouve la belle carnation et l'intelligence parfaite du clair-obscur de son maître, mais on y admire de plus un grand fini joint à un grand degré de vérité. Saft-Lewen, né à Rotterdam en 1609, avait beaucoup de la manière de ce dernier artiste, mais il travailla davantage dans le paysage, où il devint un des premiers maîtres. Van-der-Weff, né aussi à Rotterdam en 1659, donnait à ses ou- *Peinture.*

vrages un fini précieux; mais ses chairs approchent de l'ivoire, et ses compositions ne sont point animées par le génie. Adrien Van-den-Welde, avait un pinceau moelleux et délicat; il était élève du bon paysagiste Winant, et fesait les petites figures avec beaucoup d'esprit et de goût. Van-den-Welde, neveu du précédent, est célèbre pour ses marines. Mais c'est dans les paysages de Berghem et de Ruysdael que l'art se montre encore plus admirable: le premier, qui était né à Amsterdam en 1624, sera toujours compté au rang des peintres les plus distingués en ce genre; le second, né à Harlem en 1646, a peut-être mis plus d'étude dans ses compositions. Asselyn, Potter et quelques autres méritent aussi d'être cités dans ce genre de peinture. Pierre Van-Laar, né à Laar dans les environs de Naarden en 1613, a fait preuve de beaucoup de talent dans ses bamboches. Terburg, né à Zwol en 1608, ne s'est pas montré moins habile dans le même genre et dans les scènes galantes; il a eu un heureux imitateur dans Metzu né à Leyde en 1615. Adrien Van-Ostade, natif de Lubeck et mort à Hambourg en 1685, a peut-être surpassé tous les peintres de bamboches, par la vérité avec laquelle il a représenté la nature rustique. Nous aurions encore beaucoup à dire sur les paysages de Mieris l'ancien; sur les fleurs et les fruits de Van-Heem, digne précurseur de Van-Huysum; sur Eekhout dont il est difficile de distinguer les tableaux de ceux de son maître Rembrandt; sur les deux frères Both, et sur plusieurs autres artistes également nés en Hollande.

Architecture etc.

Pour empêcher que leur pays ne fût submergé, les Hollandais ont élevé sur les rivages de l'océan des digues, dont quelques-unes ont plus de quarante toises de largeur: ouvrages étonnans, qui avec la multitude de canaux dont tout le pays est entrecoupé, ont exigé d'immenses travaux dont il est impossible de se former une idée, et auxquels rien ne peut être comparé.

La maison de ville ou des états à Amsterdam est un des édifices les plus magnifiques de toute la Hollande. Elle est construite sur un pilotis composé de 13,639 pieux profondément enfoncés dans la terre, dont le premier fut posé le 20 janvier 1648, et le dernier le 28 octobre de la même année. Cet édifice est carré, d'une belle architecture et bâti en pierres blanches; il forme une ile, et se fait remarquer de tous les côtés par l'uniforme simplicité de sa construction. Au milieu est une magnifique galerie tout incrustée de marbre: le dessus forme une terrasse couverte en plomb,

avec de belles statues aux quatre angles, et au centre une lanterne où se trouve une horloge d'une ingénieuse construction. La ville de Leyde, bâtie au bord du Rhin, ne le cède qu'à Amsterdam en grandeur et en magnificence.

Les Hollandais sont sans contredit le peuple le plus habile du monde en fait de commerce et de change, et ils n'apportent pas moins de soin à conserver les richesses qu'à en amasser. La banque d'Amsterdam, établissement avantageux, dont la solidité repose sur la ville même, a été fondée en 1609. L'opération fondamentale de cette banque consiste à recevoir en dépôt toutes les monnaies étrangères quelconques, et à délivrer sur elle un crédit égal à la valeur intrinsèque du dépôt, moyennant une retenue d'un et trois quarts pour cent de cette valeur, pour les frais de garde pendant six mois. La banque ne payant aucun intérêt pour les sommes qui y sont déposées, ne se trouve jamais à découvert envers ses créanciers. L'annotation faite sur ses livres d'un dépôt de ce genre, constitue un crédit qui est appelé *monnaie de banque*. Cette valeur étant le signe représentatif du dépôt ne varie jamais, et le taux en est toujours au dessus de celui de l'argent courant, attendu que le crédit n'est jamais au pair avec le dépôt. Cet excèdent de valeur de la monnaie de banque sur l'argent courant, est la base de ce qu'on appelle l'*agio*, qui est toujours plus ou moins considérable, en proportion de la quantité de la monnaie de banque et de l'argent courant. Le titre de crédit délivré par la banque est un récépissé au moyen duquel en peut aussi retirer son dépôt dans le délai de six mois. Ce terme expiré, et le récépissé n'ayant pas été renouvelé pour six autres mois, (ce qu'on a toujours la liberté de faire), le dépôt reste à la banque pour la valeur exprimée dans le récépissé qu'elle en a délivré au propriétaire. Cependant un crédit et un récépissé sont deux choses différentes, quoique pouvant dériver l'un et l'autre d'un seul et même crédit: car on peut avoir ou le crédit et le récépissé, ou le récépissé sans le crédit, ou le crédit sans le récépissé, selon qu'on est déterminé par la différence de valeur entre la monnaie courante et celle de banque, c'est-à-dire par l'agio, à rechercher l'une et à se défaire de l'autre. Pour retirer un dépôt, il faut en présenter le récépissé avant l'expiration du terme, ou bien assigner à la banque une somme d'argent de banque égale à la valeur du récépissé. D'où il suit que la monnaie de banque et les récépissés sont également recherchés; ensorte qu'on peut ai-

Commerce.

Banque d'Amsterdam.

sément trouver un récépissé avec de la monnaie de banque, et de la monnaie de banque avec un récépissé. Selon la loi tous les payemens au dessus d'une certaine somme devraient se faire en monnaie de banque; mais cette loi n'est pas en vigueur, et les lettres de change de plusieurs pays de l'Europe, et surtout des contrées du nord, se payent en monnaie courante effective, sans l'intervention de la banque. Rien de plus facile que les payemens qui se font en monnaie de banque: c'est un simple transport de valeur de la banque d'une personne à une autre. Celui qui a un crédit sur la banque cesse de l'avoir après qu'il en a fait la cession à un autre, qui, à sa place, devient créancier de la somme qui lui a été cédée; et dont la propriété lui est acquise par le trasport qui s'en fait sur les livres, du compte de l'un à celui de l'autre. Le crédit de banque est fondé 1.° sur la garantie de la ville; 2.° sur celle de la loi, qui déclare inviolable le dépôt fait à la banque; 3.° sur la certitude morale que la totalité des dépôts faits à la banque et représentés par les titres de crédit y existe réelement, et que la restitution peut s'en faire à chaque instant. Tous les livres de commerce en Hollande sont tenus en monnaie de banque, dont la différence d'avec l'argent courant est, comme nous venons de le dire, la base de l'*agio* qui varie journellement, et forme pour l'ordinaire une différence d'un quart et demi à quatre et trois quarts pour cent. Les Bourguemestres de la ville sont chargés de l'administration de la banque, et les lieux où sont les dépôts ne peuvent être ouverts qu'en leur présence. Eux seuls peuvent savoir à combien monte la valeur des dépôts, et si cette valeur est parfaitement en équilibre avec le crédit de la banque: crédit qui toutefois n'est pas tant fondé sur l'existence réelle de ces sommes immenses, que sur le crédit de la ville même et de toute la province.

Industrie. Produits des colonies. Navigation etc.

Le commerce de la ville d'Amsterdam se compose de sept articles, qui sont; l'industrie et les relations de cette ville avec une partie de l'Allemagne, les denrées coloniales et autres, la navigation, la sûreté et les opérations de la banque. On voit à Amsterdam et dans les environs une quantité de moulins à huile, de machines à scier des planches, de papeteries, de rafineries de sucre et des moulins à tabac. On y fait aussi beaucoup d'huile de baleine, et l'on y prépare en général la plus grande partie des ingrédiens nécessaire aux arts et à la médecine, tels que le borax et le camphre. La ville d'Amsterdam fait presque seule le commerce avec les pays

de l'Allemagne situés le long du Rhin, et partage avec Rotterdam celui qui se fait sur la Meuse. Elle leur fournit une quantité de marchandises et d'objets manufacturés, et en retire en échange des grains, des bois, des fers etc. C'est le dépôt de toutes les denrées que le commerce transporte des Indes et de l'Amérique en Hollande. Celles des Indes sont particulièrement la cannelle, le poivre, les clous de gérofle, la muscade, le thé, le café etc.; celles de l'Amérique, le sucre, le café, le coton, le cacao et autres: à quoi il faut ajouter la cochenille, l'indigo, le quinquina et autres denrées que l'Espagne reçoit de ses colonies d'Amérique, et envoie à Amsterdam pour en avoir un meilleur débit. La quantité de marchandises qui existent à Amsterdam est incalculable: nous en citerons seulement les principales, qui sont; des laines d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre, d'Allemagne, de Turquie etc., les blés, surtout ceux du nord, des vins, des eaux-de-vie, des épiceries, des fers, des aciers, du cuivre, du plomb, des clous et des bois de toutes les qualités, des cuirs et des peaux de toutes sortes, des étoffes de soie et d'Europe, des indiennes, des toiles de coton de l'Inde, des toiles, du canevas à voile, des cotons filés, du miel, de la cire, du suif, des huiles et des semences de toute espèce, des fruits secs, des aromates, des plumes etc.

La navigation des Hollandais s'étendait, il n'y a pas encore long-tems dans les quatre parties du monde, et pouvait se diviser en quatre branches principales, savoir; la navigation dans les mers du nord, à laquelle ils employaient la plus grande partie de leur marine; celle du levant, qui s'étendait dans toute la méditerranée; celle du midi dans les ports de France et d'Espagne sur les côtes de l'Océan, et celle des deux Indes.

Il se fait en outre à Amsterdam des affaires immenses pour les assurances de mer. Ces assurances se prenaient pour tous les pays du monde, et les avantages qu'elles présentaient les fesaient rechercher de préférence à toute autre: le prix en était ordinairement d'un demi pour cent, et quelquefois moins, et les variations en étaient calculées, selon les risques à courir, selon la saison et la quantité des assurances demandées à la compagnie.

Caractère. Mœurs, usages et amusemens des Hollandais.

Les mœurs, les usages et le caractère des Hollandais semblent être le résultat de leur position et de besoins, auxquels il leur serait impossible de satisfaire sans un travail continuel, soit pour les

réparations qu'exigent leurs innombrables canaux et leurs digues sans lesquelles leur pays serait bientôt envahi par la mer, soit pour la fabrication de leur beurre et de leurs fromages, qui sont comme des productions naturelles de leur sol. Ils tirent de la mer, non sans beaucoup de peine, leur principale nourriture qui sont les harengs, car ils vendent par avarice leur meilleur poisson aux Anglais et à d'autres peuples. L'air épais qu'ils respirent les rend généralement lourds et flegmatiques, et ce n'est guères que quand ils sont ivres qu'ils sont capables de quelqu'emportement. Leurs vertus mêmes semblent n'être qu'un effet de leur indifférence pour tout ce qui ne touche pas immédiatement à leur intérêt personnel: car cela à part ils sont en général assez froids, c'est même à ce principe d'intérêt qu'il faut attribuer leur attachement à l'indépendance de leur pays, à leur constitution, et à leur gouvernement, auquel ils n'ont jamais fait de changement, que quand ils se sont vus menacés d'une ruine certaine.

Courage. Cependant lorsqu'ils sont attaqués dans leurs intérêts ils sont prompts à s'enflammer, et même capables de grands efforts, comme ils l'ont prouvé dans leurs guerres contre l'Angleterre et la France. Leurs paysans ont l'esprit lourd et matériel; et pourtant ils deviennent dociles quand on les traite avec douceur. Les marins sont francs et austères, mais grossiers, arrogans, sans esprit public, sans bienveillance, et sans la moindre affection les uns pour les autres. Les négocians parlent peu et passent pour avoir de la probité dans le commerce. Les femmes de tout âge sont habituées à fumer comme les hommes. L'avidité du gain domine entièrement les Hollandais, et les rend insociables, et les gens du peuple se livrent à tous les excès quand ils sont ivres: on les a vus commettre, loin de leur pays, d'horribles cruautés par le seul appât du gain; mais dans leur pays ils sont généralement paisibles, et il est rare qu'il s'y commette de grands crimes. Le défaut qu'ont les hommes

Ivresse. et les femmes de s'enivrer a sa principale cause dans la nature du sol et du climat. Les désirs et les passions, à l'exception pourtant de l'avarice, ont moins d'empire sur eux que sur les autres peuples. Les Hollandais, naturellement froids, n'ont pas cette vivacité qui

Passion de l'amour. convient à la gaieté, à la plaisanterie, et aux plaisirs. L'amour même n'est pour eux qu'une affaire de calcul, fondée sur l'intérêt, sur les convenances et sur l'usage, et ils en raisonnent plus par théorie que par pratique, comme d'un sentiment qui leur convient,

26.



G. Bramatti dis. V. Raineri f. A. T.

et non comme d'une passion qui les domine; mais la révolution de 1794 a opéré des changemens dans leur caractère et dans leurs mœurs.

Le Hollandais ne dépense jamais tout ce qu'il gagne, quelque mince que puisse être ce gain. S'il n'avait pas fait quelqu'épargne au bout de l'année, il s'en plaindrait comme d'une perte réelle, et passerait pour un dissipateur. Mais cet esprit de parcimonie est aujourd'hui moins sensible en Hollande, depuis que le luxe s'y est introduit comme dans tous les autres pays de l'Europe. Les femmes commencent aussi à y prendre le goût du jeu et de la galanterie: ce dont il était rare de voir quelqu'exemple par le passé. Les marchands et les artisans imitent le luxe des Français et des Anglais dans leur genre de vie et pour l'habillement. Les négocians et les magistrats retirés des affaires, ont aussi adopté le faste des autres peuples tant dans le service de leur table, que dans la construction et dans l'ameublement de leurs maisons. *Frugalité.*

Il n'est point de pays au monde où l'on patine aussi bien qu'en Hollande, et les femmes mêmes se livrent à cet exercice, dans lequel elles montrent autant de grâce que de vivacité. Nous en avons représenté ici quelques figures, qui sont prises d'un ancien livre fort rare publié à Leyde (1), ainsi que la barque allant à voile sur la glace. *Habileté à patiner.*

L'ancien habillement des Hollandais se fesait remarquer par les larges caleçons que portaient les hommes, par les jupes courtes, les casaquins et la coiffure applatie des femmes, et par d'autres formes de vêtemens et de parure extravagantes, qui rendaient encore plus difforme la grosseur naturelle de leur taille. Voyez les figures de la planche 26, qui sont prises également de l'ouvrage que nous venons de citer. Mais aujourd'hui il n'y a plus que les marins et les gens du peuple qui conservent encore cet ancien habillement. *Habillement.*

(1) *Deliciae Batavicae variae, elegantesque picturae omnes Belgy antiquitates, et quicquid praeterea in eo visitur, repraesentantes ec. Jacobus Marci collegit et edidit. Lugd. Bat.* 1616.

INDICATION DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE COSTUME

DES HONGROIS, DES RUSSES, DES POLONAIS ET DES HOLLANDAIS.

LE COSTUME

ANCIEN ET MODERNE

DES HONGROIS

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR FRANÇOIS ROSSI.

LE COSTUME

ANCIEN ET MODERNE

DE LA RUSSIE D'EUROPE

DÉCRIT

PAR LE DOCTEUR JULES FERRARIO.

COSTUME DES POLONAIS.

LA HOLLANDE OU BATAVIE

COMPRISE AUJOURD'HUI

DANS LE ROYAUME DES PAYS-BAS.

PLANCHES

CONTENUES

DANS LE COSTUME

DES HONGROIS, DES RUSSES, DES POLONAIS ET DES HOLLANDAIS.

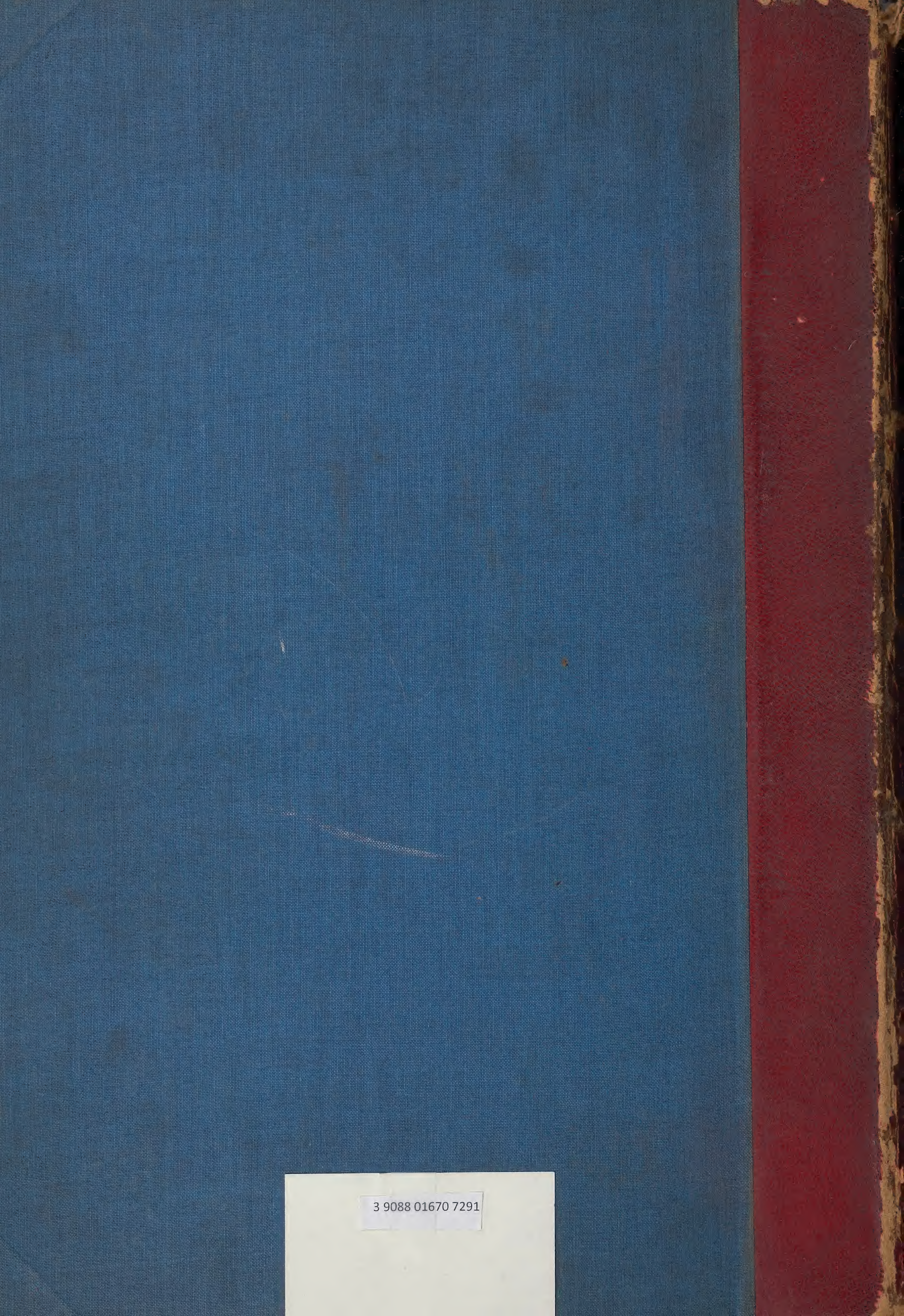
COSTUME DES HONGROIS.

COSTUME DES RUSSES.

COSTUME DES POLONAIS.

COSTUME DES HOLLANDAIS.

FIN DE L'OUVRAGE.


3 9088 01670 7291